Mr A. G. du Plessis.

MANIOC.org
Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org
Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org
Archives départementales de la Guadeloupe

2000 f

MANIOC.org
Archives départementales de la Guadeloupe

R 103

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS,

OU

Mémoires intéreſſants pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpece Humaine.

PAR M. DE P***.

Avec une Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETY.

Studio diſpoſta fideli.

LUCRECE.

TOME PREMIER.

ARCHIVES DE LA GUADELOUPE

NUMÉRO D'ENTRÉ 6816

A LONDRES.

M. D. CC. LXXI.

ARCHIVES DE LA GUADELOUPE

NUMÉRO D'ENTRÉE 6810

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

COmme les Américains forment le chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'Hiſtoire de l'Homme, nous nous ſommes propoſés d'en faire le principal objet de nos recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelquefois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la Découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui là; & c'eſt ſans doute, un ſpectacle grand & terrible de voir une moitié

de ce globe, tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré ou monstrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planète avoit deux Hémisphères si différents, dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siécles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps ?

Cette étonnante révolution qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européans : les Américains n'avoient que de la foiblesse : ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un instant. Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau Monde, si fameuse & si injuste, a été le plus grand des malheurs que

l'humanité ait essuyée.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déja accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir & au sein de la jouïssance, il se crut perdu sans ressource: il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre seroit un séjour dangereux, où notre Espece succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planete à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des Politiques à projets ne cessent, par leurs séditieux écrits,

d'encourager les Princes à envahir les Terres Australes. Il est triste que quelques Philosophes ayent possedé le don de l'inconséquence jusqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le succès de cette coupable entreprise : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaisseau qui au sortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paisibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux besoins & des richesses imaginaires, c'est agacer des Tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déja que trop à se plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abusé de sa supériorité. Maintenant la prudence au défaut de l'équité, lui dit de laisser les Terres Australes en repos, & de mieux cultiver les siennes.

Si le génie de la désolation & des torrents de sang, précédent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de Géographie, par la destruction d'une partie du globe, ne massacrons pas

les Papous, pour connoître au Thermometre de Réaumur, le climat de la Nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à aquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts, des hordes barbares & d'en faire des Hommes; mais les Moralistes, qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes, pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces Sauvages en paix, plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres; & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi, autant qu'il a été possible, dans la partie historique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains

de la découverte du nouveau Monde, & qui ont pû le voir avant qu'il n'eût été entierement bouleversé par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européans. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le souvenir de ses épouvantables malheurs.

Oviedo se plaignoit déja de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturalistes avoient eu le loisir de les étudier : aussi en nous livrant à ce travail, avions-nous désespéré, d'abord, de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténebres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions & des observations vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins couté qu'au reste des hommes, & elles ont été sans comparaison, plus pernicieuses. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une espèce d'autorité en passant la Ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins, il

faut encore du bonheur, pour reconnoître & saisir la vérité, tant de fois travestie par leur imbecilité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les Lettres Edifiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de fausſetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vû les choses, ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire : on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits, qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand, après des Recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions arriver de toute part : on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre; parce que nos systêmes les plus raisonnables, ne peu-

vent jamais s'enchaîner assez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embrasse l'immensité des phénomènes : il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance d'accoutumer le Philosophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique, plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers & nombreux ; mais ils ont été jusqu'à présent, si mal observés, plus mal décrits & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines en parties cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des che-

mins si hérissés ; ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une espéce dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'Histoire de l'Homme Naturel, a été plus négligée qu'on ne le pense. Cet Essai prouvera au moins ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, si de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion reprocher aux Naturalistes modernes d'avoir montré trop de prédi-

lection pour le ſtyle pompeux & maniéré : en ſemant tant de fleurs ſur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'eſt apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni inſtruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclamation ſi inutile, quand on a raiſon, eſt plus que ridicule, quand on ſe trompe.

Celui qui a épuiſé ſon ſujet & recueilli des obſervations neuves, vraies & intéreſſantes, peut, ſans danger, mépriſer ce ſtyle enflé, exceſſif & accommodé aux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux Eſprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de lettres, qui ont aſſez eſtimé leurs contemporains, pour ne rien ſacrifier au mauvais goût de leur ſiécle.

La reconnoiſſance de l'Homme Phyſique ayant été le premier objet de ces Recherches, ce ſeroit une biſarrerie extrême, de ne pas nous pardonner de certains détails qu'on par-

donne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Egalement éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons donc porté nos regards sur tous les mysteres & tous les écarts de la nature animale ; mais dans l'exposition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques, & dès lors tous les mots sont, ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique nous nous sommes vûs à portée de répandre quelque jour sur leur histoire, sur leurs mœurs, sur leur séjour dans le voisinage du Pole, en nous servant de Manuscrits que des personnes respectables nous ont communiqués, & en consultant les dernieres Relations que les Danois ont publiées touchant le Grœnland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit impossible d'avoir

des avis plus récents, plus authentiques, & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Nègres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problême qui a jusqu'à nos jours, divisé les Naturalistes moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypothèses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien; tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet: s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer; s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement, ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité de cette méthode des siécles ignorants où l'on abondoit en argu-

ments, & où l'on manquoit de démonstrations : on avoit enseveli les sciences sous tant de délires scientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de si-tôt d'une nuit qui paroissoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraisemblable, de faux & de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, & plus que misérable, qui erre dans les sables Magellaniques étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs voyageurs les ont vus, disent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur répliquer, ce qu'on peut objecter contre le temoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos

erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des sauvages de stature colossale au Sud de l'Amérique, il s'est écoulé deux cens quarante-sept ans, qu'on a employés à se contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduisit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance : ceux qui se sont refusés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas disputer davantage : ils auroient dû tout au moins rapporter des ossements & des squelettes de ces hommes prodigieux ; mais on conçoit aisément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner est le seul qui se soit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuisse d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Brésil, depuis que M. Hans Sloane a publié sa Gigantologie, aucun charlatan n'a osé reparoître avec des

dépouilles supposées des Géants, qu'on employoit déja pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suetone en convient, en parlant des squelettes que cet Empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circoncision, & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressants.

Comme les superstitions religieuses des peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison & pour démontrer que malgré la diversité des climats, l'imbécillité de l'esprit humain a été constante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon ouvrage : si je m'étois apperçu après coup qu'elles ne sont pas toujours instructives, & qu'elles n'occupent que de la place,

je les aurois retranchées sans hésiter, & me serois applaudi de ce sacrifice ; mais comme dans une si grande diversité de matieres importantes, on a dû quelquefois se commenter soi-même, il est arrivé que les Notes renferment autant d'intérêt que le texte ; & si on les en détachoit, elles formeroient seules un recueil qui ne seroit rien moins que vuide de choses.

TABLE GÉNÉRALE

Du Tome premier.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découverte du nouveau Monde, &c. p. 1.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'Espece humaine en Amérique. p. 108.

SECTION II.

De la couleur des Américains. p. 146.

SECTION III.

Des Anthropophages. p. 173.

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux. p. 202.

SECTION. II.

Des Patagons. p. 237.

Table des Matieres.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitans, de la découverte du nouveau Monde, &c.

JE placerai, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du Climat du Nouveau Monde : je décrirai ensuite ses habitants, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai crû entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matiéres qu'on discutera, quoiqu'également

intéressantes, seront néanmoins fort disparantes & plus attraiantes les unes que les autres. Il faut se figurer qu'on va traverser successivement des terreins incultes & dépeuplés, & des payſages riants & pitoresques.

Cette variété n'est pas une confusion qui puisse brouiller les objets, ou troubler la composition du tableau, c'est une conséquence qui résulte bien plus du sujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit, au moment de la découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, qui s'y sont trouvés plus petits d'un sixiéme que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce Climat étoit sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & vicies dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.

La terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un desert stérile & immense. Les premiers Aventuriers qui y firent des Etablissements, eurent tous à essuier les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette.

Les Espagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Espagnols, faute d'autre nourriture. Les Floridès, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors, quelle seroit un jour la férocité de leur vainqueur si acharné à sa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons Français envoyés dans ce monde infortuné, finirent par se dévorer entr'eux. Les Anglais qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés sur les vaisseaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des spectres, & on ne trouva plus personne dans toute la Grande Bretagne, qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ses abimes d'inépuisa-

Iles trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail & de l'industrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, plusieurs Colonies secondaires absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions : elles se dissiperoient, si les Métropoles Européanes n'avoient soin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plûpart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes & même mortelles, lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espece de fermentation : il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de sel marin, auquel les Physiciens de l'ancien monde avoient refusé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, sur les Mangliers d'autres végétaux, un sel qui renaît sans cesse, parce qu'il s'éleve sous la forme de vapeur, & se cristalise ensuite sur chaque feuille trempée de cette saumure.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu : on en exprimoit ce suc si redoutable dont les sauvages armoient la pointe de leurs flêches, qui en effleurant seulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte possible.

La principale nourriture des Américains établis à la Côte Orientale, étoit une Plante empoisonnée qu'on ne rendoit comestible que par adresse. Je parle de tant d'espèces de *Jucas* & de *Manihots*, qui sont presque toutes mortelles, lorsqu'on les mange crues, & comme elles sortent du sein de la terre. (*) C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui

(*) Le véritable contrepoison du suc de Manihot, est

tenoit lieu aux Indiens du seigle & du froment qu'ils ne connoissoient point. Il faut avouer que l'histoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y soit la somme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier, qui ait été contraint de tirer son premier aliment d'un végétal vénéneux ; hormis peut-être, dans des temps d'une disette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*Arum*, qui est de toutes les plantes Européanes la plus approchante du *Manihot*, par sa qualité caustique, & nutritive quand on la prépare.

La plûpart des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes; ce qui provenoit du Nître terrestre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, la premiere fois, dans la Nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette lessive découper en un instant toute la toile en lambeaux & la réduire ensuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raison, à la violence du sel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La surface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit innondée de Léfards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison, qu'ils tiroient des sucs abondants de ce sol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la séve nourriciere s'aigrissoit, comme le lait dans le sein des animaux qui n'exercent pas la puissance de se propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plûpart d'une taille

---

le sel d'Absynthe délaié dans de l'eau de Menthe. On se sert aussi, dans quelques Isles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre succès.

giganteſque dans leur eſpece, & multiplié au de-là de l'imagination. En jettant les yeux ſur les excellentes figures deſſinées à Surinam, par Mademoiſelle Merian, (*) on eſt frappé de la groſſeur prodigieuſe des Papillons qui égalent le volume de nos Oiſeaux.

Les plus anciens Etabliſſements des Européans en Amérique ne ſont pas encore de nos jours, exactement nettoiés de bêtes immondes ou venimeuſes, dont l'humidité de l'Atmoſphere facilite la population. Panama eſt affligé par des Serpents, Carthagène par des nuées d'énormes Chauve-ſouris, Portobelo par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadeloupe & les autres Colonies des Iſles, par des Ravets & des Scarabées-rongeurs, Quitto par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaiſes. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Perou n'avoient trouvé d'autre moien pour délivrer leurs ſujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur impoſant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'il étoient obligés d'aporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des ſacs pleins dans le Palais de Montezuma. Garcilaſſo dit que les Peruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de moineaux, qu'on exige des payſans au Palatinat.

Mr. Dumont dit dans ſes Mémoires ſur la Louiſiane, qu'il y croît des Grenouilles qui peſent juſqu'à trente ſept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux: il n'exiſte pas de monſtres ſemblables dans le reſte du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les Contrées du Sud de l'Amérique, qu'on y ſurnommoit cet Inſecte le Roi du Breſil: *il Rey di Braſil.* (**) Du

(*) Edition *in-folio* d'Oofterwyck 1719. Amſterdam. Voyez auſſi les quatre Volumes *du Tréſor de Séba.*

(**) Du temps que les Hollandois étoient en poſſeſſion

temps que par un contraste singulier, les Ours, les Tigres & les Lions Américains étoient entierement abatardis, petis, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espèce de Tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nomde *Tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les Ours avoient aussi dans ce pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, selon les observations de Mr. du Pratz & de quelques autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité, ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupèdes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride. (*) Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas: aussi a-t-on remarqué que la plûpart des arbres indigènes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer comme par instinct, sur la superficie horisontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux Isles qu'au continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux

---

du Brésil, on présenta à la Compagnie des Indes un projet pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la dévastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moien seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

(*) Voyez *Pison*, *Introduction à l'Histoire Naturelle du Brésil*.

implantés & parasites des Polypodes, des Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuscutes, des Mousses & des Lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. Ils s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux Regnes souffroient sans relâche. Toutes les playes & les blessures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaisseaux, en ont été transportés (*) par une Escadre Française en Europe, où l'on ne les connoissoit pas, il y a soixante ans: leur multiplication a été si prodigieuse & si rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers, aux dangers de la navigation, en criblant sous le pié du Matelot, la Caréne des Navires. Ces insectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient aussi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européens ont rendu les Rats & les Souris qui n'y existoient pas avant la découverte, & qui ensuite ont tellement pullulé, qu'ils sont devenus un véritable fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Isles, les souris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les serpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Isles Baléares & en Espagne. (**)

(*) Voyez un *Mémoire de Mr. Des Landes, Commissaire de la Marine*: il nomme les vaisseaux & les Officiers qui commandoient sur l'Escadre, qui rapporta des Isles de l'Amérique les premiers vers Tarêts en France.

(**) En 1524, un vaisseau de l'Escadre, envoyé à la découverte des Terres Australes, par l'Evêque de Plaisance, ayant passé le détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de los Reis: dans ce navire se trouverent les premiers Rats qu'on eût jamais vus au Perou, &

En comparant les expériences qu'ont fait avec des Thermomètres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pero, & l'infatigable Mr. Adanson au Sénégal, on peut aisément s'appercevoir que l'air est mois chaud au Nouveau monde, que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de temperature, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés seulement de cette Ligne, en Amérique. Les Thermomètres n'ont gueres monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été. (**) Québec qui est à-peu-près à la même hauteur que Paris, a un Climat sans comparaison plus âpre & plus froid que Paris: la différence est également sensible, entre la Tamise & la Baye de Hudson qui ont la même latitude.

Il n'existoit au Nouveau Continent, entre les Tropiques, aucun grand Animal quadrupède. Les Naturalistes qui ont depuis long temps fait attention à cette particularité, ont soupçonné que les grands germes ne pouvoient se développer dans ce climat désavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable seulement aux Insectes & aux Serpents. Il paroît plutôt que la convulsion des Eléments, avoit jadis détruit en Amérique tous

---

depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les Caisses & Ballots de marchandises. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui signifie une chose qui est venue de la Mer. *Zarate, conq. du Perou, pag.* 155.

(*) En 1736, le 31 Mai au matin, le Thermomètre marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement de l'Equateur..., 1011. A midi.... 1014. Le premier Juin au matin....1011. & à midi 1013 $\frac{1}{2}$. Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voyez *l'Histoire naturelle de Senegal, avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en 1749, 50, 51, 52 & 53. par M. Adanson, Correspondant de l'Académie des Sciences.*

les grands animaux de la Zone Torride : les ossements prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorsqu'on traitera de la nature de ces Os fossiles en particulier, dans la suite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigènes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plûpart d'une taille peu élégante, & quelquefois si mal tournée, que les premiers dessinateurs ont eu de la peine à saisir leurs contours & à rendre leurs caractères sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre de genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere, ce qui est fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Pareseux & le Cabiai.

Les Autruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Européane ou Asiatique, qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris : leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces : la viande de bœuf est si pleine de filasses, qu'on a peine à la macher à St. Domingue.

Les cochons seuls y ont acquis une corporence étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles : la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée, & les Médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'Isle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoissables : leurs ongles pousserent tellement, que la corne en atteignit une demi palme de longueur.

Le Moutons de l'Europe souffrent aussi une forte altération à la Barbade ; & on sait que les Chiens

amenés de nos Pays, perdent la voix, & cessent d'aboier dans la plûpart des contrées du Nouveau Continent.

Ceux d'entre les quadrupèdes transmigrés, qui y ont le moins réussi, ce sont certainement les Chameaux. Au commencement du seizieme siécle, on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Perou, où le froid dérangea leurs organes destinés à la reproduction, & ils ne laissèrent aucune posterité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des Eléphants au Bresil, mais il y a toute apparence que ces animaux y essuieroient le même destin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréeroient pas, quand même on les abandonneroit dans les Forêts à leur propre inclination; le changement de nourriture & de Climat étant infiniment plus sensible aux Elèphants, qu'aux autres quadrupèdes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques, importés en Amerique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cerisiers, les Noyers y ont faiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandès: ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes qui exigent une terre humide & pâteuse, comme les Cannes à Sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les raves ont surpassé l'attente même des cultivateurs. Notre Seigle & notre froment n'ont pas pris, sinon dans quelques quartiers du Nord. Le Ris qui aime à être submergé, & les Féveroles qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un Climat par ses productions végétales & animales, que par toutes les autres espèces d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les Lézards Iguans ou les Coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renforçoient

sans qu'on le sçût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan jusqu'à la Terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espéce de Lésards Iguans est fort nombreuse dans l'Asie Méridionale où l'on en a mangé la chair de tout temps, sans que jamais cet aliment y ait produit le moindre Symptôme du Mal d'Amérique; ainsi il développe & aigrit ce virus par tout où il le rencontre; sans le faire germer dans le sang de ceux qui en sont exempts.

L'Iguan est un vrai Lésard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence : tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aigües commencent au chignon du col, & vont en diminuant insensiblement, jusqu'à l'extrêmité de la queue : les pointes qui passent sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dresse ou déprime cette denture à proportion qu'il est en colere, les Hollandais & les Français lui ont donné le nom de Coq de joûte (*).

Cet étrange animal a sous la machoire inférieure, une poche ou un sac pointu comme un capuchon, que les naturalistes nomment un *goître*. La texture de ce goître est de la même substance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq d'Inde; sa partie extérieure est hérissée de quelques dents assez petites : l'autre côté qui regarde la poitrine, est entierement édenté. Des écailles très-menues d'un bleu mourant, d'un jaune-brun & d'un rouge-obscur tapissent cette espèce de sac au dehors.

L'Iguan a quarre pattes divisées en cinq doigts,

(*) *Seba Thesaurus rerum naturalium*, pag. 149. T. I. Tab. 95 & 96, &c.

garnis d'ongles crochus & effilés : son regard est horrible, il a les yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme son goître. Sa langue est fourchue, applatie, & sa gueule osseuse est garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col, sont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, sinon quand il est en chaleur & qu'on l'inquiéte : alors il s'élance avec force & mord opiniâtrement ce qu'il saisit, sans quitter prise : sa morsure n'est pas dangereuse, sa bave n'étant imprégnée d'aucune qualité vénimeuse.

On le chasse principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des sommités de végétaux, il est plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ses cuisses sont plus charnues, que le reste du corps ensemble, & peuvent servir à repaître quatre personnes. On préfére les femelles, parce que leur chair est plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet. (*) Ces femelles pondent sur les rivages de la mer, depuis treize, jusqu'à vingt-cinq œufs, sans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert jusqu'à présent, quatre à cinq espèces de ces Lésards en Amérique, qui ne diffèrent que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Brésil, à la Guiane, au Méxique, à la Nouvelle Espagne, dans différents autres endroits du Continent, & dans les Isles.

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent, lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien : non-seulement cet aliment irrite incroiablement cette in-

(*) Quelques voyageurs paroissent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en sauroient trop exalter la délicatesse & la tendreté ; cependant Pison le Naturaliste, assure qu'elle est fade, & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver détestable : elle a le même goût que les cuisses de Grenouilles en Europe.

disposition, mais la ranime & la réveille lorsqu'elle paroît assoupie. Les Nègres, qui ont en général un penchant marqué à se nourrir de Serpents & de Lézards par préférence à toute autre viande, sont aussi extrêmement friands de la chair de l'Iguan, mais pour peu qu'ils soient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les échapper de la mort, il faut leur administrer des remedes très-efficaces & surtout des bouillons de Tortues. Les Européans mangent aussi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété malfaisante : on ne la soupçonnoit pas.

Quelques auteurs veulent que les Nègres ayent porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales; mais cette opinion, cent fois réfutée, est d'autant plus risible, que ces prétendus auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Nègres au nouveau monde : quoiqu'il soit difficile de la fixer, (*) on sait cependant avec cer-

(*) Il est constant que pendant les treize premieres années de la découverte de l'Amérique, les Espagnols n'y ont transporté aucun Négre. Ce ne fut qu'en 1517, que se fit le premier transport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenés, & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prêtre nommé Las Casas, qui, par la derniere bizarrerie dont l'esprit humain soit capable, fit un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injustice atroce, & imagina en même-temps de réduire les Africains en servitude, pour les faire labourer ce pays si injustement conquis, dans lequel il consentit lui-même à posséder le riche Evêché de Chiappa.

Le Ministere Espagnol accorda en 1516, un privilége exclusif pour l'achat & la vente des Négres, au sieur de Chievres, qui ne se voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23000 ducats, à des Marchands Genois qui formerent une Compagnie, qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles :* elle devoit fournir, la premiere année, quatre mille Négres des deux Sexes; mais

ritude, qu'elle est postérieure aux temps où les compagnons de Christophe Colomb, & sur-tout un certain Margarita, & un moine nommé Buellio ramenerent le mal vénérien de St. Domingue. Dans l'histoire générale de Ferreras, ce fougueux Missionnaire est appellé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de St. Benoit; dès qu'il fut débarqué à St. Domingue, il y excommunia Christophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européan excommunié en Amérique: Buellio ne se contenta pas de cette basse méchanceté, il retourna en Espagne, où il infecta ses compatriotes & intrigua tant

---

elle comprit trop bien ses intérêts, pour ne point éluder une partie de son contrat, & n'amena que mille piéces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'Isle de St. Domingue; on en envoya sur le champ la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exhorbitant: en effet, on ne voit pas trop, pourquoi on permit à Chievres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains, le trafic des Négres pour les Indes Espagnoles, y gagnerent des sommes considérables.

Cet odieux commerce qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une bulle du Pape, de l'an 1440, l'Infant Henriqués de Portugal, fut le premier Prince Chrétien qui se servit d'esclaves Négres: Ferdinand le Catholique en fit passer aussi quelques uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Négres & de Basanés; & ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Brésiliens: on trouve dans une lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit vers ce temps 10 à 12000 Négres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 jusqu'à 50 ducats la piéce; dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe, & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un discours sur l'origine de la Traite des Négres, que je composai il y a quelques années.*

à la cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un si vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un Monde nouveau.

Les habitants des Antilles, où le mal vénérien sévissoit plus qu'ailleurs, disoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique: ceux du continent assuroient qu'il leur étoit venu des Antilles; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie: mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européans reçurent en échange de la petite Vérole, qu'ils porterent à leur tour au nouveau monde. Le premier Américain de distinction qui mourut de cette petite Vérole transplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique: le premier Européan de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I; mais jusqu'à cet événement arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenses ravages dans notre continent; la rapidité de sa propagation fut étonnante: les Maures chassés d'Espagne en inoculerent les Asiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France Septentrionale. En 1496, le parlement de Paris, toutes les chambres assemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus, ordonnant sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. (*) Deux ans après, on voit

(*) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit, qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

» Pour pourvoir aux inconvenients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades qui sont de présent en grand nombre en ceste ville de Paris, de certaine maladie contagieuse, nommée la *Grosse Vérole*, ont esté advisez, conclud & délibérez par Révérend Pere en Dieu, Monsieur l'Evêque de Paris,

déjà cette même contagion se manifester en Saxe; au moins les scholastiques de Leipsig soutinrent-ils des Theses sur la nature du mal vénérien qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498 : ils se dirent à cette occasion, des injures effroyables en latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte, qui composa des vers sur un si grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire : en lisant son Poëme, on s'apperçoit que les principaux symptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entiérement disparu de nos jours : on ose presque croire qu'après s'être mitigée d'un siécle à l'autre, elle s'usera par sa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux se décomposerent & se détruisirent pour s'être, pour ainsi dire, trop étendus en superficie. Enfin, un des plus grands Médecins de l'Europe a prédit que le sang de notre dixième génération sera réellement purifié, & qu'on verra la nature

---

les Officiers du Roi, Prévots des Marchands & Eschevins, & le Conseil, & l'avis de plusieurs grands & notables personnages de tous Estats, les points & articles qui s'ensuivent.

» Sera fait cry public de par le Roi, que tout malade de cette maladie de *Grosse Vérole*, étrangiers tant hommes que femmes, qui n'étoient demourans & réfidans en cette ville de Paris, alorsque ladite maladie les a prins, vingt & quatre heures après ledit cry fait, s'envoisent & partent hors de ceste ville de Paris, ez Pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur réfidence, quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent ez portes de St. Denis & St. Jacques, où ils trouveront gens députés, lesquels leur délivreront à chacun 4 Sols parisis, en prenant leur nom par escript, & leur faisant défenses sur la peine que dessus, de non rentrer en cette ville, jusqu'à ce qu'ils soient entiérement garis de cette maladie, &c.

cure & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il eſt à ſouhaiter, ſans doute, que cette prédiction ſoit plus heureuſe que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584, & jamais il n'occaſionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpotion ſi différente du mal d'Amérique, que le mercure eſt abſolument contraire aux Nègres affligés des *Yaws*: d'ailleurs les caractères & les ſuites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve ſans réplique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes, ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différents, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit ſouverainement abſurde de dire que les Americains auroient cherché des remedes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit auſſi, aux Indes, le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette: il entreprit le voyage & ne ſe trompa point: les ſauvages de St. Domingue, en le voiant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrerent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces, & l'aubier du Gaïac avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiécle, & ſon luxe éclipſa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'atmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites

d'une inondation considérable qu'on y avoit essuiée dans les avallées & les bas-fonds; & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long; il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plûpart des causes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants; & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothese de Mr. de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient, au sortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur espèce seroit plus nouvelle.

Ceux qui se sont imaginé que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages sur la cime des montagnes du Perou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louisiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entiers de dépouilles marines. Pourquoi les sommets des Cordelieres fourniroient-ils des coquillages, puisqu'on n'en trouve déjà plus sur les plus hautes pointes des Alpes, qui sont cependant de plus de six mille cinq cents pieds moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Perou? (*)

(*) Il est prouvé par des observations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications sur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement sur le sommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des îles de différente hauteur & largeur, baignées par la

Comme le soleil enleve, par son action continuelle, les sels les plus subtils dans toute la profondeur de l'*Humus* qu'il desseche, il est croiable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus sain & plus salubre. Il se peut que les végétaux s'y corrigent, parce que les fibres de leurs racines puisent moins de sucs caustiques & corrosifs : la multiplication des Insectes & des Serpents y diminue sensiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Christophe Colomb, il suffisoit d'y séjourner quelque-temps, pour gagner la goutte sereine & le mal vénérien sans contact, les germes en étant comme répandus dans l'Atmosphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le con-

---

surface des eaux, comme toutes les Isles connues de nos jours.

..... *Quod observationibus constet, in apicibus celsissimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel rarissime in fastigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis insulæ erant, variâ altitudine & latitudine, in summis aquis extensa ; quem admodùm hodieque, quotquot habentur insulæ aquis circumlatæ, non esse videntur nisi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina plus, minus lata, de maris superficie sese efferunt, ut solum habitabile exhibeant.* Seba Thes. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit d'Amsterd. 1765.

Par des observations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux se sont élevées sur notre planête, pendant les plus fortes inondations qu'elle a essuyées. M. Haller dit qu'on ne trouve aucune espece de coquillage sur les plus hautes pointes des Alpes, d'où l'on peut déja calculer, à peu près, l'élévation des eaux dans notre hémisphere ; ce qui n'est gueres favorable au sittême qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puisqu'en ce sens, on devroit découvrir des coquillages sur les montagnes les plus élevées ; Woodward qui preffentoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en trouve sur toutes les pointes montagneuses, mais cela est très-faux, par la seule inspection.

tact immédiat de ceux qui en sont infectés.

Les Chiens Alains, que les Espagnols jetterent dans différentes Isles & plusieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mene à present se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité (*).

On prétend que toutes les autres espèces d'animaux Européans dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier siecle de la découverte; ce qui semble prouver au moins que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, saigné les marais & défriché de grands espaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres causes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainsi que les sommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terreins adjacents humides & tourbeux, jusqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux stagnantes, & viciées, par la décomposition & la reproduction des végétaux & des insectes, exalent des vapeurs extrêmement nuisibles à ceux qui n'y sont point accoutumés.

Mr. Hume dit qu'il est surprenant que les petites armées Espagnoles, qui soumirent & dévasterent ces grandes régions, n'ayent presque rien eu à souffrir des maladies: il se trompe faute de s'être instruit

(*) Les Chiens du Pérou, qui sont de la premiere race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'atmosphere en Amérique est la véritable cause de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du nouveau Monde.

dans les historiens de ces temps là. Les troupes commandées par les freres Pisarres, furent attaquées au Perou de goutes aux yeux & de pustules pestilentielles : (*) de tous les pelotons qui étoient sous les ordres de Gonsalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint dans le tourbillon de ses conquêtes, du mal vénérien dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples ; les médecins Espagnols ayant deja inutilement épuisé les prestiges & les ressources de leur art, Ferdinand Sotto ne fut pas si heureux, il expira dans la Floride, & son armée s'y seroit entiérement fondue par une épidémie, si les sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remede à leurs insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête : la mortalité fut extraordinaire par tout où les Espagnols pénétrerent, & la terre y étoit quelquefois si jonchée de cadavres, que les vivants ne suffisoient pas pour y enterrer la moitié des morts. A l'Isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes que ce double fléau moissonna en moins de six mois : l'Isle de St. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité, les colons de cette Isle,

(*) » Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de » cette espece de maladie dont nous avons parlé au cha» pitre quatriéme du premier Livre, c'est-à-dire, d'une » maniere de verrues, ou de cloux fort dangereux, & » il n'y eut presque personne dans toute l'armée qui en » fût exemt. Tout malades qu'ils étoient, Pisarre les fit » résoudre à partir, leur persuadant que la malignité » de l'air dans ce lieu là, leur causoit ces incommodi» tés. » *Zarate, Hist. de la Conquête du Péron, Liv. II. ch. I. pag.* 80.

& ceux de la Barbade comme des spectres ambulants, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies : cela ne paroit pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces Isles, situées dans la Torride, ont été par une exploitation mal entendue presqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, desorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces cas particuliers, & plusieurs autres de cette nature ne décident rien. Quand Mr. Franklin dit que les abattis immenses qu'on a fait dans les forêts de la nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela est encore croyable, puisqu'on a donné par-là plus de prise & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement sur ces plages. C'est ainsi qu'on est parvenu, à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais, en dégradant un bois de haute-futaie qui servoit, de ce côté là, de rideau contre les vapeurs sulphureuses du Royaume de Naples, & en laissant, par une indolence impardonnable, les Marais Pontiens se rénoier après le desséchement fait sous Auguste.

A la premiere fondation des Colonies aux Isles de l'Amérique, les Européens ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants: la malignité de l'atmosphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les Colons y conservent à peu près le quart des enfants qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du nouveau Monde renferme un vice secret qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espece humaine : les femmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calm, qui avoit observé ce phéno-

mène, même dans l'Amérique septentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & réfroidi d'un instant à l'autre : je doute que ce soit là la véritable cause de cette stérilité prématurée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, est sur tout apparent dans les Nègres qui y procréent si peu, qu'on est obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique ; sans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit ; quoiqu'on en ait amené à peu près quarante mille par an, depuis l'Epoque de 1517. Il y a eu des années où les recrues se sont montées à soixante mille pièces de Nègres, de Négresses, de Négrittes & de Négrillons ; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & sur-tout vers le commencement du seizième siécle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité ; de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude ; & le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cents cinquante ans, fournit par là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la cervitude, au centre d'une terre étrangere qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres (*).

(*) Si l'on compte les Négres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante mille pièces ne peut y suffire annuellement ; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi regulieres & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre ne fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Négres de recrue en trente ans. La Martinique & St. Domingue en employent à peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a besoin de sept mille recrues par an.

Je crois qu'on me saura gré de ne toucher ici à aucune hypothese sur l'origine de la population du nouveau coutinent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraisemblance dans le sentiment d'un auteur moderne qui accorde à peine six cents ans au genre-humain en Amérique. Les raisons qu'il hasarde pour justifier cette date, se détruisent les unes par les autres, & ne forment toutes ensemble qu'un enchaînement d'erreurs & d'erreurs remarquables.

Si la vie sauvage, si le défaut d'Agriculture & d'Alphabet prouvoient inconteſtablement la nouveauté d'un peuple, les Lapons & les Nègres seroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Professeur de Chronologie ne connnoît leur antiquité : ceux qui soutiennent qu'ils la connoissent, en imposent. Elle passe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont proposé des systêmes, ou quelque chose de semblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui ayent plus mal réussi que les savants qui ont prétendu que les Grœnlandois étoient des Colonies Islandaises & Norvegiennes, qui en passant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Occidentales jusqu'à la terre del Fuego, puisqu'on sçait à présent que les Grœnlandois, loin d'être

---

Par le traité de l'Assiento, on a vu que les Espagnols dévoient avoir, pour leurs possessions de terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont besoin, pour le Brésil seul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps passé, à peu-près un pareil nombre à Congo, à Cacongo, à Angole ; mais je doute que ce commerce soit maintenant dans cette même activité. Il seroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinaam, la Virginie, la Louisiane consument de Négres ; tous ces établissements étant exploités par les mains des Africains, dont un seul, mis en bonne terre, rapporte à son maître 300 liv. tournois par an.

issus & venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur continent, ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau Monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphere s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise de deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit-humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Brésil: les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puisque dans son *Traité des oracles*, il dit positivement que les Apôtres allerent à pied, par la route des Indes Orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays désert, & n'y rencontrerent qu'une femme Grœnlandoise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

Mr. de Guignes soutient au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin; mais il nous apprend en revenche, dans ce même Mémoire, (*) que des Bonses de Samargand allerent porter le culte du Dieu *La* ou *Lam*, ou du *Grand-Lama* en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonses s'embarquerent, ajoute Mr. de Guignes, sur un navire chinois qui alloit tous les ans par le

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, tom. 28, pag. 503. Edit *in*-4°. de l'Imprimerie Royale, 1761.

Kamschatka au Mexique ; quoique les Chinois avouent sincèrement, qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux pays par ouï dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des Mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un savant de Paris, de faire naviguer des Chinois dans de fort mauvaises barques, de leurs ports à la terre de Jesso-Gasima, de-là au Kamschatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonses de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée ou les terres Australes, en Westphalie pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer des femmes déifiées. (*)

(*) On sait que les anciens Germains étoient persuadés que la Divinité s'incarnoit de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tanquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda*, qui joua, sous Vespasien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems, obéissoit à son Gouvernement Théocratique : quand le camp presqu'inexpugnable de Xanten au Duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en présent le général Romain à *Velleda*, qui résidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen ; mais cela n'est pas probable, puisque cet endroit n'est

Nous connoissons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ses Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre vestige de cette religion originaire de la Tartarie : on y observoit même des pratiques diamétralement opposées : on y égorgeoit des victimes humaines, on y avoit des idoles, du temps que le culte Lamique, fondé sur la transmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on seroit infailliblement exilé du Royaume de Lassa & de tout le Thibet, si l'on y tuoit un seul agneau à l'honneur du Dalaï Lama. (*)

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a si long-temps & si patiemment nommés des

---

pas situé sur la Lippe. *Velleda* fut à son tour prise sous Domitien, & montrée en triomphe à Rome.

(*) Cette aversion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait soupçonner à Mr. d'Anville, que leur religion tire son origine du culte Bramique des Indiens, & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra*, ne sont qu'une même personne. Je ne voudrois pas répondre que cela est exactement ainsi.

On connoît très-peu de religions anciennes qui ayent défendu de répandre le sang des animaux & des hommes au pied des Autels ; cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue aussi bien aux Législateurs de Lamas, qu'aux Législateurs de Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans son Atlas de la Chine, qu'on ne sert au Grand Lama qu'une Tasse de Thé, & deux onces de farine paîtrie avec du vinaigre, par jour, pour toute sa subsistance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela est exactement ainsi, ou si l'on a soumis ce Pontife à un tel régime, c'est que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ses excréments. Ce vinaigre, dont Mr. d'Anville fait mention, n'est autre chose que le *Kunn* des Tartares : c'est une boisson qu'on fait avec du lait, & cette boisson n'est assurément pas du vinaigre. Quant au Thé qu'on sert au Dalaï-Lama, c'est la *Karatza* ; c'est un arbuste qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Téier de la Chine, & qu'on connoît sous le nom de *Thé noir*.

raisonnements. On se tromperoit très fort si l'on croyoit, que les autres systêmes proposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux rêveries de Mœbius & de ses semblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour réfléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une legere esquisse du climat du nouveau continent au frontispice de cet Ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitans, également mal traités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la course, étoient destitués de cette force vive & physique qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européans les terrassoit sans peine à la Lutte : quelle différence donc entr'eux & les anciens sauvages des Gaules & de la Germanie qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables!

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit foncièrement par foiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux ; & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cents mille d'entr'eux laissèrent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans ; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale : cette observation a été mal faite ; les habitans de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore

existants des anciens Péruviens fourniſſent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui paſſeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands ſinges, qu'on pouvoit détruire ſans remords & ſans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des Evêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaiſoit à lui & au Saint-Eſprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de ſorte que ſans cette déciſion d'un Italien, les habitans du nouveau Monde ſeroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille déciſion, depuis que ce globe eſt habité par des ſinges & par des hommes.

Qui auroit cru que malgré cette ſentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, ſi les Américains avoient aſſez d'eſprit pour être admis aux ſacrements de l'Egliſe? Pluſieurs Evêques (*) perſiſterent à les leur refuſer; pendant que les Jéſuites faiſoient communier, tous les jours, leurs Indiens eſclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, diſoient-ils, à la diſcipline: & pour les détourner de l'horrible coutume de ſe nourir de chair humaine. Si ces Miſſionnaires ne s'étoient ſervis de

(*) Ce Concile de Lima, dont il eſt ici queſtion, ſe tint, je crois, en 1583, & c'eſt le même où l'on condamna un viſionnaire, qui, trompé par une femme prétendue poſſédée, ſoutenoit que Dieu avoit voulu l'aſſocier à ſon eſſence, mais qu'il l'avoit refuſé comme de raiſon, c'eſt-à-dire, par modeſtie: il ſoutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit; que le ſiége du Saint-Eſprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier héréſiarque de l'Amérique, à ſe taire; on ne le brûla pas, parce qu'heureuſement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

de la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en servitude ces Sauvages qu'ils avoient baptisés, ils sont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguste & de plus sacré parmi les hommes pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les sourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractere: il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces peuples ne soient & très-féconds & très-portés à l'amour; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois & les Tartares soient absolument imberbes: il leur croît à la levre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau & quelques épis au bas du menton. (*)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil sur la surface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient distingués de toutes les autres nations de la terre: & c'est de-là qu'on peut tirer quelques conséquences sur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, sinon la petitesse de l'organe & la longueur du scroton, qui étoit excessive dans quelques-uns: aussi en faisoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un usage singulier tant aux Antilles qu'au Mexique.

(*) Quoique les Chinois n'ayent pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient comme les Américains, dépourvus de poil sur le reste du corps: les femmes Chinoises l'abattent à la mode des femmes Turques & Persanes; mais les hommes le conservent au contraire des Orientaux.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les observateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractere imprimé par la nature, mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entiérement dégarni de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des Naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomène : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde : leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginoit que les aliments simples & fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois, (*) qui se nourrissoient aussi simplement

(*) Strabon & Tacite nous apprennent, à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déja usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des Salines ; mais il y a toute apparence que ceux qui habitent fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps fort velu. Or une même cause doit avoir les mêmes effets, & c'est se faire illusion que d'expliquer, par des raisons opposées, des faits semblables, ou des faits différents par les mêmes raisons.

Il est croyable que les Indigenes de l'un & de l'autre sexe seroient devenus, au nouveau continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets, mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puisque les Islandois & les Lappons, qui ne salent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil assez épais, & si long qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains qui se servoient de sel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut observer que les enfants sauvages, & principalement ceux de l'Amérique septentrionale, ont en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rare, qui se déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, sans jamais plus repousser. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau est rase & nette: ce n'est qu'au temps de la puberté, que le duvet croît, & ne tombe plus dans aucun instant de la vie, pas même lorsque les cheveux de la tête se déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il suffit qu'elles soient constantes & uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des écrivains qui ont assuré que les premiers habitants de l'Amerique étoient, à force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendants, cette défectuosité artificielle dans son origine. Je dis que cette espece d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'essuient les parents, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien con-

vaincantes, en traitant de la Circoncision : quelque répétées que puissent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reste immuable, & ne condescend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'asservir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre supérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le sang de la plûpart des Indiens occidentaux est aujourd'hui très-mélangé avec celui des Européans, des Nègres, des Mulâtres, & des Hybrides de toute espèce, il leur naît un léger duvet à la région des aines; mais ils ont grand soin de l'arracher avec des pinces de coquilles, tant le préjugé leur est resté que ces parties, pour être bien, doivent être rasés, car ils n'usent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race sans la croiser, sont à présent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, absolument sans poil sur tout le corps. (*) Ce qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, est au contraire l'empreinte de la foiblesse, & cette foiblesse tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exister & de se nourrir de chacune d'elles en particulier, puisque les Péruviens & les Mexicains, qui connoissoient quelques commodités de

(*) L'Abbé Lambert, si connu par le cahos de ses Compilations qu'il a intitulées l'*Histoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue histoire, que les Samagos ou les chefs des Sauvages de l'Amérique septentrionale, sont les seuls qui laissent croître leurs barbes; c'est comme s'il eût dit que chez les Juifs, les Rabins ne sont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de si grandes sottises, & pour ne pas savoir que tous les Américains sont naturellement imberbes.

la société naissante & ébauchée, & qui impregoient leurs viandes de sel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui supportant tout le pieds de la vie agreste dans l'obscurité des forêts, ressembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reste, on ne peut strictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'usage du sel gemme ou marin, se sustentoient de mets si insipides, que leur constitution en ait pû souffrir. Car en faisant rôtir ou boucanner la chair des animaux sur des charbons, ou dans la fumée, les particules salines du bois, recelées dans la cendre, ou dans la suie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faisoient perdre une partie de sa fadeur & de son insipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le sexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes destinés à la régénération: l'amour exerçoit à peine sur eux la moitié de sa puissance: ils ne connoissoient ni les tourments, ni les douceurs de cette passion, parce que la plus ardente & la plus précieuse étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiede & phlegmatique.

La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée, puisque dans plusieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leurs mammelles. (*) Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'assurer que dans les provinces

(*) » Qui novum perlustrarunt orbem, natrant viros »penè omnes maximâ lactis abundare copiâ. »

Ceux qui ont voyagé en Amérique, assurent que presque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mammelles. *Jonston Thaumatographiæ, Art. de Sanguine menstruo. pag.* 464. On voit par ce passage, que le fameux Naturaliste Jonston étoit persuadé que peu d'hommes, au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice, cependant si cela a été ainsi de son temps, il faut qu'il soit survenu quelque changement à la constitution actuelle des Américains.

du Sud de l'Amérique ces hommes alaitoient seuls les enfants, exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, & qui mériteroit d'être discuté dans un Traité particulier, où le Dissertateur, mis à son aise, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les causes dont il croiroit entrevoir l'existence relativement à un effet si surprenant; mais pour vaincre l'ennui & abreger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaircir la difficulté.

Je suis donc persuadé que l'humidité du tempérament causoit, dans les habitants du nouveau Monde, ce vice qui devoit influer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs facultés physiques & morales. Aussi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliste n'a recherché, que je sache, pourquoi les enfants mâles naissent par tout, avec du lait dans leurs mammelles: il semble que cela doit être occasionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé sous les enveloppes de l'Uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher assez pour sanguifier exactement le chyle.

J'ai souvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mammelles à tant d'animaux mâles? Ces parties étant toujours oblitérées, ne paroissent être d'aucun usage. Aussi a-t-on répondu que c'étoit sans dessein, sans but & comme par

---

» Dans toute une Province du Brésil, dit l'Auteur des » *Recherches Historiques*, *pag.* 372, les hommes seuls » alaitent les enfants, les femmes n'y ayant presque pas » de sein ni de lait. »

Quoique ce fait soit tiré des relations du Brésil, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération.

mépriſe que le ſexe maſculin avoit été pourvu de ces faux organes; mais penſe-t-on que les parties de la ſtructure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, ſoient réellement inutiles dans le plan univerſel? Il faut obſerver que tous les animaux mâles, dont les femelles alaitent, ont des mammelles: ſi j'oſois hazarder mon ſentiment ſur leur deſtination, je dirois que le Fœtus, & l'Enfant nouvellement né ſe déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteuſe formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mammelles fort gonflées, & il eſt néceſſaire d'en exprimer le lait, ſi l'on veut qu'ils ſe portent bien. Voilà donc à quoi ces organes ſervent dans notre ſexe; ils ſont une fois, dans la vie, d'une utilité décidée ainſi que le cordon ombilical, & cela a ſuffi à la nature, pour en pourvoir tous les Etres bien conſtitués, & conformes au modèle primitif de leur eſpèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flaſque & plus humide que celui des hommes, elles ſe trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc auſſi dans les hommes de l'Amérique, par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour: ils devoient donc être d'un génie borné, ſans élévation, ſans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foibleſſe devoit les rendre vindicatifs comme le ſont les femmes, qui ayant moins de forces pour repouſſer une injure, manquent par là même de forces pour la pardonner; & l'inſtinct des Etres puſillanimes eſt de ne ſe croire jamais légérement offenſés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui réſultoient néceſſairement de leur tempérament: ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur conſtitution, qui fait auſſi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raiſon de celui des

hommes : toutes les parties cartilagineuſes & oſſeuſes de leur machine, étant continuellement rafraîchies & humectées, ſe durciſſent plus tard, & durent par conſéquent plus long-temps.

L'immenſe quantité de Vers Aſcarides & Cylindriques, qui perſécutoient les Américains à tout âge, (*) provenoit peut-être de la même cauſe que le lait de leurs mammelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfants mâles, qui naiſſent avec un fluide laiteux qu'on voit ſe diſſiper vers le cinquiéme ou le ſixieme jour, & dès l'inſtant qu'ils ont éprouvé leur jauniſſe de ſanté, dont aucun enfant ſain n'eſt exempt.

Cette jauniſſe eſt produite par le premier épanchement du fiel dans la maſſe des humeurs; mais les vers cylindriques leur reſtent juſqu'à la dix-ſeptieme, ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir aſſez d'acrimonie pour nettoyer le canal inteſtinal, en tuant, par ſon amertume, les inſectes logés dans ſes replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la tranſpiration inſenſible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être : auſſi avoient-ils généralement la pratique de ſe racler la peau, quelquefois juſqu'au ſang, de ſe frotter avec des graiſſes pénétrantes & de ſe manier fortement les membres, pour les tenir ſouples & en prévenir l'engourdiſſement.

Les Sauvages ſeptentrionaux, d'ailleurs ſi peu induſtrieux, avoient néanmoins imaginé, par beſoin, des ſortes d'étuves où ils ſe faiſoient ſuer preſque tous les jours. Le grand & l'unique ſecret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers conſiſtoit à augmenter la perſpiration, & à chaſſer le mal par les pores, en verſant dans

(*) Voyez Piſon *de Morbis indicis.*

les malades d'effroyables doses de sudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le sang de tous ces peuples couloit plus paisiblement que celui des Européans, à cause de la viscosité froide qui en diminuoit le ton & l'action; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs spiritueuses & échauffantes, a été si violent & si excessif, qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénerienne pouvoit donc leur être naturelle, à cause de ce sang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il est surprenant que cette indisposition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard. (*) Les Européans sont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrége point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur singuliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent insensiblement la masse générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lepre & de l'Eléphantiase, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit soin d'en prévenir l'accroissement

(*) Le mal vénérien ne faisoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe au commencement de la transplantation. Cette maladie étoit dans son climat natal, beaucoup plus benigne que dans le nôtre : il y avoit des Provinces au nouveau Monde, où elle étoit aussi tolérable que l'est le Scorbut dans quelques endroits de la Frise. La Peste naît tous les ans en Egypte, & se répand de là sur les pays circonjacents; cependant ce fléau, qui n'est point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit par tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à peu près le sort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole transplantée en Amérique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

extrême par des palliatifs : chaque malade nourrissoit sa maladie, & la nourrissoit long-temps.

Les Américains possesseurs de la Salsepareille, du Gaïac, & de la Lobelia, (*) pouvoient aisément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès : ils mâchoient aussi continuellement du Coca & du Caamini, qui en les faisant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils se fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers intestinaux.

Les septentrionaux pouvoient avoir d'autres vé-

(*) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on est parvenu à apprendre des Américains différents secrets qu'ils avoient long-temps tenus cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniste Suédois, & élève du célèbre *Linneus*, qui a voyagé en curieux & en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les Indigenes se servent, avec grand succès, de la *Lobellia*, qui est le *Rapuntium Americanum flore dilute cærulo* de Tournefort, & qui, dans le nouveau système Botanique, appartient à la classe des Monopétales irrégulieres, Penthanthères Monostyles : on la nomme vulgairement *Cardinale bleue*. On fait avec les racines de ce simple, une décoction dont les effets sont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres sauvages emploient la racine d'une plante que Linneus, dans la description du jardin de Clifford, nommé *Celastrus inermis foliis ovatis, serratis, trinerviis*, & qui est fautivement nommée, dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celastus* : elle est plus rare à trouver que la *Lobellia* ; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amsterdam & dans celui de Leide. Mr. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de Sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. *Mém. de l'Acad. de Stocholm. An.* 1750. Il seroit à souhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, & qu'on ne se bornât pas à en écrire des Traités presqu'aussi-tôt oubliés qu'ils paroissent.

gétaux vermifuges & antivarioliques d'un usage indispensable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens, l'Esquine des Florides, la Cassine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Sassafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celastrus infusées, le petit Tabac du Nord & les Ecorces du Saul, prises en fumigation.

Tous ces simples amers & sudorifiques convenoient à des tempéraments froids & surchargés d'une aquosité nuisible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni si actif, ni si exalté parmi eux que parmi les méridionaux ; cependant leurs filles les plus saines en apparence ne laissoient pas de communiquer aux Européans une espèce de virus qui à la longue pervertissoit la qualité du sang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européane, elle fit chez eux des ravages si rapides, si destructeurs que plusieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme si la peste y eût voyagé. Le Paraguai semble être le foyer que cette maladie a choisi au nouveau continent qui en a autant souffert que l'ancien Monde a souffert du mal vénérien, & jamais il ne se fit un échange de calamités plus funeste pour l'universalité du genre humain.

Il est sans doute fort remarquable que la petite vérole a été si meurtriere pour toutes les nations sauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaisseau Hollandais l'apporta chez les Hottentots qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus existentes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, sont anéantis aujourd'hui, & ce qui reste ne sera plus dans soixante ans (*).

En

(*) En 1755, un autre vaisseau apporta une seconde

En 1733, les Missionnaires Danois porterent la petite vérole au Grœnland, & la mortalité y devint si excessive qu'on commença à craindre l'extinction de l'espèce entière, dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Grœnlandoises à la côte occidentale. (*)

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde que de très grands terreins, anciennement habités, sont de nos jours absolument déserts & abandonnés aux Ours. On sait que la nation Lapponne est réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du seizieme siécle.

Les Russes ont infecté de ce même venin, les Tunguses-Koni & les Tunguses-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguses ont inoculé les Tartares Mongols qui avouent que de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégats comparables à ceux de cette petite vérole transplantée autour du globe en moins de dix siécles, sans que les remedes, ou la suite successive des générations ayent pû adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, & qui renaît après une inoculation légére; car tel est enfin le résultat des raisonnements des Médecins & des expériences des malades. Soit que l'insertion ait

---

fois, la perite vérole au Cap de Bonne Espérance, ce qui mit la colonie Hollandaise à deux doigts de sa ruine.

(*) En 1730, on évaluoit la dépopulation de tout le Grœnland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les Cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer, contiennent à peu près neuf cents soixante personnes sur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarré. *Cranz grœnlandischen Historiæ, tom. I, pag. 17, imprimé en 1765. à Barby.* Ce calcul est conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

été faite par le nez à la façon des Chinois, (*) soit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complette, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale?

Je me souviens même d'avoir lû un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les pays du Nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroit aussi la derniere attention: on ignore presqu'entiérement leur procédé: on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux, mais il est constant qu'ils possèdent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la

(*) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner: elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitemens différents.

cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les Régions boréales, & n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins fondé que l'opinion de ceux qui soutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient presqu'aucune connoissance de leurs Plantes indigenes : il y a assez de faits inconteſtables qui prouvent le contraire, & j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique usuelle que dans toutes les autres Sciences ensemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de bonne Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoisonner & la nécessité de guérir ses blessures le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabane ; sans quoi il seroit au-dessous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les alimentaires.

Ayant posé que le défaut de chaleur, & l'humidité surabondante & visqueuse sont les principaux caracteres de la constitution des peuples Américains, il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenses chevelures : en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde, dont les cheveux ne fussent longs, lisses, & très-épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un seul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même sous l'Equateur, avoient un tempérament aussi humide que l'air & la terre où ils végétoient. Ils ne grisonnoient presque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge ; parce que les sucs capilaires étoient sans cesse rafraîchis en eux

par le fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général; & c'est apparemment la la cause pourquoi ils ont toujours mieux résisté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans & les Nègres, qui y deviennent d'abord étiques, & quoiqu'on leur fourniſſe le *Coca* & l'*Herbe Paraguaiſe*, ils y meurent bientôt : les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque-temps, pourvu qu'on ne leur impoſe qu'une très-petite tache, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil ſur les parties naturelles & tout le reſte du corps. Amérie Veſpuce dit que les premieres d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cauſe de leur grand embonpoint qui faiſoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (*)

Les ſauvageſſes du Nord étoient auſſi fort corpulentes, groſſes, peſantes, & d'une taille mal priſe, caractere commun à tout le ſexe des Indes occidentales où l'on n'a pas retrouvé le ſang de Circaſſie & de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient ſans ſecours, avec une facilité & une preſteſſe qui ſurprit étrangement les Européans, il s'enſuit qu'outre l'expanſion du conduit vaginal tous les muſcles de la matrice étoient en elles peu ſuſceptibles d'irritation, à cauſe des fluides qui les relâchoient.

(*) Il y a ſans doute de l'hyperbole dans les deſcription que quelques Auteurs font de ce prétendu tablier; on en parlera, plus au long dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'article de la *Circonciſion* & de l'*Infibulation*.

Il semble que la dégénération, dans toutes les espèces animales, commence par les femelles : celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de plusieurs autres défauts essentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reste de l'univers, & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient alaités jusqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du Sud, & jusqu'à sept ordinairement, dans les Provinces septentrionales (**) Plusieurs Relations disent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans, à qui la mere donnoit le sein ; & ce qui est plus frappant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du siécle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants, ou que les maladies les emportoient, de se faire teter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur laiteuse, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraisemblablement en elle le flux sexuel, qui étoit rare, & non périodique dans plusieurs

(*) Chez la plûpart des Sauvages *Chasseurs & Pêcheurs* les femmes doivent alaiter leurs enfants plus long-temps que par-tout ailleurs : c'est une incommodité de plus, qui résulte de leur façon d'exister. Les meres ne sauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait : n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucannée, le poisson séché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis, ne sauroient substenter des enfants de trois ou quatre ans, que ces alimens compactes & grossiers tueroient : aussi se révoltent-ils, quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

individus. Quelques Naturalistes, sur le témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomène aussi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'espéce humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang: & ce vice est presque sans exemple, car quoiqu'on ait rapporté la même chose des Samoyedes; on sait aujourd'hui, à n'en point douter, par les derniers avis que les Physiciens d'Archangel, nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes sont soumises à la loi générale, ainsi que les Lappones, entre lesquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite: mais alors le marasme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le professeur Linneus a reconnu, par ses recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux cessoit, avoient une espèce d'Hydropisie dans les pieds, (*) ce qui n'est point surprenant.

L'évacuation périodique du sexe n'est pas fort copieuse dans les pays ou excessivement froids, ou excessivement chauds: cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les colonies ont calculé que la dose de l'émanation des femmes Indigenes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes. (**)

Quoique ni la suppression absolue des regles, ni leur retard passager n'empêchent point l'ouvrage de la génération: on peut néamoins com-

(*) Voyez la FLORA LAPPONICA de Mr. Linneus.

(**) On avoit déja fait cette observation du temps de la Hontan, qui en parle dans ses Mémoires.

pter ce dérangement entre les causes physiques qui rendoient les Indiennes si peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoiblissement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animosité des peuplades acharnées à leur destruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la stérilité de la terre, la multitude de serpens & d'animaux armés d'une salive empoisonnée, enfin la nature même de la vie sauvage y conspiroit contre la propagation, & cela n'a pas besoin d'être expliqué, car si l'on excepte le seul exemple des Nègres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreste, il n'y a pas de Peuple sauvage qui soit nombreux ou qui puisse le devenir.

On a supputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglais, il n'existoit que cinq-cent Personnes sur un terrein de soixante lieues en quarré; du temps qu'une lieue quarrée peut, au calcul de Mr Vauban, nourrir commodément huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue est de cent lieues gauloises, sur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cents lieues en tout sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été visiblement exagerée par les Ecrivains Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des isles Lucaies, & ensuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique: si cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle deserte en 1521? Ne seroit-il pas absurde de supposer que Fermand Cortez, accom-

pagné seulement de quatre cents assassins, eût en un laps de trois ans égorge & défait un Peuple de trente millions ? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuse contrée, l'Espèce entiere, le temps n'auroit point suffi pour verser tant de sang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été surpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de son temps se soit persuadé que la population y surpassoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Asie. Erreur si palpable que ce seroit trop faire que de la réfuter. Quand on supposeroit encore, pour un instant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de sa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en seroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la surface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une solitude prodigieuse, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il est également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuissants en amour, les femelles par conséquent infécondes, & qu'il y naissoit, sans comparaison, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de son cabinet répandoit par tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois-cens millions en Amérique, sans respecter l'ombre même de la vraisemblable. Les Arithméticiens politiques qui ont suivi Riccioli, lui ont rabattu sur son calcul, deux cents millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore assez. Un Savant d'Allemagne nommé Susmilch, & qui s'est signalé par son opiniâtreté à faire, pendant quarante ans des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y compris les Isles de sa dépendance : cependant dans sa Table il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en supposoit réellement.

lement. [*] Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il suffit de dire que, si cet Ecrivain eût puisé dans des sources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui sont les seuls mémoires sur lesquels il se fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'Indigenes, c'est-à-dire de véritables Américains, qui ne sont ni métifs, ni issus de métifs : car il n'est pas ici question de ce ramas d'avanturiers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre Hémisphere, pour débarrasser le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples sauvages du nouveau Monde de ne pas approcher les femmes affectées de leurs indispositions naturelles, soit que le contact du flux y fût dangereux, soit que l'instinct seul y eût enseigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets, connoissoient entre les autres affaires sérieuses de leur administration, du temps où chaque fille de leur district avoit commencé à sentir la crise de son sexe pour la pre-

(*) Selon la *Table des vivants de Susmich*, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroît être fait avec la derniere ponctualité, & il est peut-être impossible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Asie en contient 650 millions, ce qui est bien moins un calcul, qu'une estime : elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette supputation est, à coup sûr, fautive, puisque l'on ne connoît que les côtes de cette vaste portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes est très-considérable, à en juger seulement par la traite des Négres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puisqu'il s'ensuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze personnes sur un mille anglais en quarré, ce qui n'est pas au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reste, il est étonnant que l'Asie contienne elle seule plus d'habitans que le reste de l'univers connu ; quoiqu'elle n'ait, selon Tempelman, que 10257487 mille anglais quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

miere fois : on pratiquoit, à cette occasion, plusieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finissoit par exposer la patiente à la morsure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale ; car que peut-on soupçonner de moins absurde touchant les motifs d'une coutume si insensée en apparence ?

Il est avéré que tous les Indiens étoient Poligames, si l'on en excepte quelques Hordes particulieres qui ne tirent pas à conséquence pour la totalité. On pourroit croire que cette Poligamie dépose contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament ; mais c'en est, au contraire, une preuve de plus dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoutés, & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans : dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouse.

Les Iroquoises craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit souvent de se faire avorter, soit par la pression, soit par la mastication d'une certaine herbe qui nous est inconnue : quand la grossesse se manifestoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la constitution de la vie sauvage, qu'à la nature alterée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroissoient guères plus ardents, & quoique ce soit le génie des Sauvages en général de mal traiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur existence insuportable : ils s'arrogeoient sur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille selon leur caprice ; tout commerce cessoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le sexe étoit esclave ; non soumis à la clôture, on le soumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'estimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement sur cet article, car ce que les Jésuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les

jeunes Américains faisoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouser, est non-seulement exagéré, mais inventé à plaisir pour jetter tant soit peu d'intérêt dans l'Histoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'Eglise Iroquoise & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Bresil, les jeunes gens ne se passionnoient guères & épousoient souvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaison, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence (*).

Américc Vespuce rapporte que dans plusieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaste cabane, les vieillards ne finissoient point d'y prêcher du matin au soir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit: ces vieillards s'étoient donc apperçu par leur propre expérience, que le défaut de tendresse pour le sexe étoit un vice national d'où resultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une societé, & même dans une société de barbares; mais ces sermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance: ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés: ils craignent toujours, disent-ils, de s'énerver; & cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération

(*) La plûpart des Américains n'observoient dans leurs mariages aucun degré de parenté: les Caraïbes épousoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, selon une loi fondamentale de l'Empire, épouser sa sœur, & à son défaut, sa plus proche parente. En un mot, les véritables sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *l'Inceste*.

presqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons : aussi entre tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Societé : mais en Amérique, les Peuples, civilisés eux-mêmes ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les Isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Nègres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable, que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singulierement le membre génital des hommes : elles y appliquoient, entr'autres drogues, des insectes vénimeux & caustiques, qui étant irrités jusqu'a la fureur, occasionnoient, par leur piquure, une extumescence considérable, & presque monstrueuse; ainsi que l'a

observé Américc-Vespuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la note. (*)

Quelqu'étrange que soit cet usage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par industrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient ; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre comme Oviedo l'a prétendu, cela n'est ni vraisemblable, & le fait rapporté par Vespuce prouve le contraire.

Lister, qui a écrit un Traité assez estimé sur le mal vénérien, assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent venimeux de l'Amérique : & pour développer davantage ses idées à ce sujet, il ajoute que le gonflement du membre viril, est le premier symptome qui suit toutes ces espèces de blessures empoisonnées, même dans les pays chauds de l'Europe : le malade est d'abord surpris, dit-il, d'un priapisme violent, & il ne respire que le coït. (**)

(*) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenosorum ; & hujus rei causâ multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flaccescunt, & multi earum restant eunuchi. Relation d'Alberic Vespuce, imprimée en caracteres gothiques à Strasbourg en 1505, chez Mathieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramusio, ouvrage compilé sans goût & sans exactitude, on trouve une autre relation de Vespuce, où il est dit que les femmes américaines faisoient enfler le membre viril, en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe succulente ; mais celui qui a traduit l'original de Vespuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'auteur, & l'a par conséquent falsifié dans sa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

(**) Il est bien certain que les hommes qui ont été piqués du scorpion en Italie ou en Espagne, éprouvent

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme absolument point l'opinion de ce Physicien Anglais, sur la naissance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il est possible de procurer, par la piquure de certains insectes vénimeux, une passion ardente, & une espèce de manie amoureuse; aussi le plus vaillant des Aphrodisiaques connus, est une dose de Cantharides prise à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion*.

Comme l'extumescence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puissent arriver à un homme, sur-tout quand on négligeoit d'appliquer sur la blessure, des remédes calmants, les Sauvages des provinces où croît la Résine élastique, avoient eu, par l'instigation de leurs femmes, recours à un stratagême moins périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extases de la jouissance: ils se mettoient au bout de la verge, des anneaux pétris & formés de cette résine, dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élasticité. (*)

---

violente tension dans le nerf érecteur, & un fort accès de satyriasis: il est certain encore que le coït les soulage beaucoup: cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque Pline assure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme, en seroit incommodée, parce que le venin passeroit avec la liqueur spermatique. Cela n'empêche cependant point que le systême de Lister, sur l'origine du mal d'Amérique, ne soit faux, puisque la chair du Lézard Iguam, n'a jamais eu, comme il le supposoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en sont exempts: elle est seulement très-contraire à ceux qui en sont atteints.

[*] La résine élastique, nommée dans la langue du pays, *Caoutchouc* & *Hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones, & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle est séchée, elle ressemble a du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, flexible, extén-

Tels étoient les moyens, dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance: tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque pour comble d'infortune, les Espagnols y débarquerent: ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente Dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomite, & le fit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite: quand la rage des chiens fut ou fatiguée, ou assouvie, on fit passer au fil de l'épée plus de six cents sujets de ce Cacique, & toujours sous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vasco Nunnez le surnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puisse faire des termes; on fit beaucoup d'autres exécutions semblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont osé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains jusques dans la centieme génération, à cause de leur penchant contre nature; mais qui ne voit que c'est là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse, pour pallier la plus grande injustice qui se fit jamais sur la surface de ce globe? Je veux dire la conquête du nouveau Monde

---

sible, & par conséquent élastique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point se dissoudre dans l'esprit de vin, qui est le dissolvant commun des autres matieres résineuses. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, sous le nom de *Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique: celles qui ne sont pas faites de *Caoutchouc*, ne sont pas véritables.

par les Espagnols, qui y égorgerent tout ce qui pouvoit l'être.

Aussi immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Castillans n'étoient les juges compétents, en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des Singes, que de les reconnoître pour des Hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. » Les Généraux, dit-il, rendirent compte » au Roi Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit » passé, & de tout ce qu'ils avoient remarqué des » usages & de la religion de ces Indiens : ils lui » manderent qu'ils avoient trouvé quelques-uns de » ces peuples fort adonnés à la Sodomie, qu'ils n'a» voient point d'autres Dieux que les Poissons » qu'ils prenoient, & du reste qu'il ne restoit plus » de terre à conquérir de ce côté-là. L'Inca très» content de ce qu'on n'avoit point versé de sang, » fit dire à ses Généraux de revenir à Cusco, d'a» bord qu'ils auroient pourvu aux gouvernements » de ces peuples, & il leur recommanda, sur toute » chose, de faire une exacte recherche des Sodo» mites, & de les condamner au feu sur les indices » les plus legers, & il ordonna qu'on les exécutât » publiquement, que l'on démolît leurs maisons, » & qu'on renversât leurs terres ; afin qu'il ne de» meurât aucun souvenir d'un pareil vice. Il fit » même une loi où il vouloit que dans la suite on » brûlât une ville dont un seul habitant seroit con» vaincu de ce crime. Les ordres du Roi furent » exécutés au grand étonnement des habitants de » ces vallées ; car les Incas ont toujours eu ce crime » en horreur. Si dans une querelle particuliere, un » bourgeois de Cusco en appelloit un autre Sodo-

» mite, on le regardoit comme un infame pour » avoir prononcé ce mot. » (*)

Ce recit du fabuleux Garcilasso ne prouve rien, sinon qu'en effet plusieurs nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'instinct animal, car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réservoit aux coupables, est sans doute une fiction très-grossiere. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une seule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entieres, pour la faute d'un seul citoyen? C'est d'après les loix Romaines, que Garcilasso a imaginé le supplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas, on avoit brûlé des hommes sur les plus légers indices, cet Empire n'auroit pas subsisté dix ans. Plusieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on vit encore un Souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pû, malgré leur sévérité, arrêter le torrent du désordre.

Quoiqu'il en soit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européans, que leur lubricité faisoit ressembler à des satyres en comparaison des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette espèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pû se livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchoient que sur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de Tigres, & dont les mains avares dégouttoient de sang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cents épouses de l'Inca Atabaliba, qui furent prises avec lui, se prostituerent au vainqueur sur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq

(*) *Hist. des Incas, tome premier, pag. 98. Traduction d'un Anonyme. Paris 1744.*

mille femmes (*) Américaines vinrent se rendre volontairement au camp des Espagnols, lorsque les malheureux restes de leur nation vaincue, fuioient à plus de quarante lieues dans des forêts & des solitudes.

Vespuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à se livrer aux Européans:[**] aussi est-il certain que les Espagnols trouverent en elles, un zèle & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre: elles servirent d'interprêtes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands services à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les isles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'isle de Hayti, devenue amoureuse de l'Espagnol Dias, indiqua le terrein & favorisa l'établissement de la ville de St. Domingue, que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre sans elle. La fameuse Marina, qui fut la maîtresse & l'interprête de Fernand Cortez, étoit Américaine: on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Méxique. En étudiant toutes les causes qui amenerent successivement la servitude du nouveau Monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes: elles sauverent Vasco Nunnez & toute son armée, au Darien, d'une conspiration formée pour la détruire. La fille

(*) *Zarate, Histoire de la conquête du Pérou, Liv. II. Ch. VI, pag. 98.* Voyez aussi *Levinus Apollonius Descr. Regni Peruvani.*

(**) *Quando se Europæis jungere poterant, nimiâ libidine pulsæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Vespuce.* Quand elles pouvoient se joindre aux Européans, tous les sentiments de pudeur cessoient dans leur ame, & agitées par une passion aveugle, elles s'abandonnoient sans retenue & sans bornes.

du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables, pour dompter cet immense pays. Quand les peuplades de la Louisiane eurent conclu le projet d'égorger les colons français plongés dans la sécurité, les femmes sauvages vinrent aussi-tôt avertir les établissements les plus avancés d'être sur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en lisant l'histoire; mais ceux que nous avons rapportés, sont plus que suffisants.

Après avoir considéré les habitants du nouveau Monde du côté de leur impuissance, car j'appelle ainsi la foiblesse de leur tempérament, on n'est pas moins surpris, quand on considére leur insensibilité physique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait, & font encore aujourd'hui essuyer à leurs prisonniers des tourments horribles, sans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, sans pouvoir leur arracher des soupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroissent avoir perdu le sentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles, ne montrent pas qu'ils soient sensibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner sur eux d'assister à ces spectacles inhumains, & qui ont observé long temps l'attitude & la contenance paisible de ceux qu'on y découpoit en piéces, ont cru que ces peuples devoient avoir le sang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émoussoit en eux les atteintes de la douleur: ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont ils avoient été témoins. Je sais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en est moins vrai qu'il doit exister dans l'organisation des Américains une cause quelconque qui hébête leur sensibilité & leur esprit. La qualité du climat, la grossiereté des humeurs, le vice radical du sang, la constitution de leur tempérament excessivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le

trémoussement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie où des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même : l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singuliere qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement*, dit Ulloa (*) *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs Curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à se disposer à bien mourir, ils répondent avec une sérénité & une tranquilité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette Nation qu'on mene à la mort pour leurs*

(*) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Espagne, par Georges Juan & Antoine d'Ulloa, tome premier, pag. 345, in 4°. Amsterdam 1752.*

crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible passage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inspirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois besoin, ne les a jamais conduit qu'à un désespoir honteux & inutile : je ne veux point jetter le moindre doute sur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Espagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquisition, submergés à la pêche des Perles, étouffés dans les Mines, & écrasés enfin sous le poids des fardeaux & des exactions ; mais il est certain que le suicide en a emporté un nombre très-considérable : ils se laissoient mourir de faim, s'empoisonnoient, se pendoient aux arbres, (*) ou s'immoloient sur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de plusieurs autres, prouve que le suicide ou la mort volontaire part bien plus souvent d'un principe de foiblesse & de pusillanimité, que d'un effort de courage & d'héroïsme. Si l'on avoit la force d'espérer encore, on ne se détruiroit pas : on ne cesse d'espérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on se croit surmonté sans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entière de ressource ou d'asyle. C'est toujours un abus de la raison, qui entraîne un découragement si complet : les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrêmité qu'on les réduise ; parce qu'ils

(*) Les premiers Américains que Christophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous se détruire pendant le trajet, & comme on les garrotta pour les conserver, ils entrerent dans une espèce de rage qui dura jusqu'à leur mort. Quand on les conduisit à Barcelone, ils épouvanterent tous les spectateurs par leurs hurlements, leurs contorsions & leurs mouvements si violents & si convulsifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Beſc. van America, pag. 41. in-fol.*

usent plus de leur instinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette espèce d'assassinat de soi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulsions de l'esprit, ou une mélancolie invincible, & qui se sauvent plutôt de la vie en furieux ou en insensés, qu'ils ne la quittent en philosophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains divisés & factieux, n'étoient point en état de leur résister avec leurs armes de bois, & leurs armées indisciplinées; mais il n'en est pas moins vrai que ces armées étoient composées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut assigner d'autre cause plausible que l'abatardissement de l'espèce humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinents sur la population du Pérou & du Mexique, on sait seulement qu'elle y étoit plus forte que par tout ailleurs; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre-cents cinquante Bandits à pied & quinze Cavaliers assez mal armés: toute sa pitoyable artillerie consistoit en six amusettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides: il tint la ville capitale en respect pendant son absence, avec la moitié de son monde. Quels hommes! Quels événements!

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que cent soixante & dix fantassins, & trente cavaliers, avec lesquels ils égorgèrent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour se sauver qu'ils renversèrent à plat une immense muraille qui s'opposoit à leur déroute: il leur en eût coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, saisir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une seule blessure; il n'y eut point dix Espagnols tués dans

cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492; au moment que Colomb descendit à l'Isle de S. Domingue, il y avoit au moins un million d'habitans, dont le plus grand nombre aima mieux de se désespérer que de se défendre: ceux qui oserent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, jusqu'au dernier de leur nation; de sorte qu'il ne restoit plus, en 1530, un seul Indigène dans toute l'étendue de cette Isle, dont le malheur seroit sans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Insulaires ne firent qu'une seule tentative, en 1510, pour secouer le joug du vainqueur; mais cette tentative qui consistoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoisonner l'atmosphere sous le vent, étoit plutôt une ruse d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrerent quelqu'espèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Espagnols, que les fléches horriblement envenimées dont ils se servoient avec plus d'adresse que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoison: on se servit inutilement de fueilles de Tabac, de Cauteres, & de milles moyens insuffisants: il étoit réservé au temps présent de savoir que le sucre & le sel sont seuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau Monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit forte: les cantons les moins peuplés résisterent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenses, où ils étoient dispersés par peuplades, qui fuyoient ou se cachoient quand l'ennemi se montroit, & qui reparoissoient dès que le défaut de subsistances le forçoit à se retirer. C'est par la même raison que

les Romains, dit Strabon, s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'état. (*)

Les Chiliens ont lutté assez long-temps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presqu'inaccessibles ou ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur pays, & la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de services de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou les marais, ni de leur Cavalerie souvent démontée, que de la rage singuliere de leurs chiens Dogues & de Lévriers, qui

(*) Il y a des Auteurs, & ce qui pis est, des Historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-Cesar, cinquante millions d'hommes, nonobstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland : la Bétique étoit la seule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitans, on peut hardiment assurer que la population n'a été plus forte; & il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux cents & soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

qui toujours alertes, suivoient les Indiens à la piste & les harceloient jour & nuit: (*) ceux qui accompagnoient Vasco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, sans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuosité & de valeur sur les Peruviens, que la cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde réguliere comme aux autres troupes, & cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le Dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des services par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un Lévrier de la grande espèce, auquel on avoit donné le nom de *Brutus*: ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de flèches par les *Infidèles*, & cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les *Chrétiens*; comme si l'on étoit *Chrétien*, lorsqu'armé de l'injustice, & de la force, on

(*) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les Espagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui, sur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les Espagnols, ou par des Métifs, ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulierement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Espagnols & les Metifs, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols. *Voyage du Pérou, liv. VI, ch. VI. tom. I. pag. 341.*

envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau ? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Astronomie, la Géographie, & la Physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre si mépriſable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia, plusieurs enfants, avant que d'être Pape : parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainsi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zèle à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne : il la donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa Bulle de 1493, c'est-à-dire trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel Hémisphere.

C'est de notre propre mouvement, (*) dit-il à

(*) *Motu proprio non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostræ merâ liberalitate, & certâ scientiâ, ac de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas & detegendas versus

Ferdinand & à Isabelle, & sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être présentée, mais seulement mûs par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Isles & toutes les Terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le Midi & l'Occident..... Nous vous donnons, concédons & assignons ces Isles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs Places, leurs Bourgs, leurs Droits, leurs Juridictions & toutes leurs autres dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné par S. Pierre, & par la prérogative du Vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les Rois de Castille & de Léon..... Si quelqu'un osoit trouver à contredire à cette présente Donation, s'il osoit, par un excès de témérité, en restreindre le

---

Occidentem & Meridiem.....Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro concessâ, ac Vicariatus Jesu-Christi, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, hæredibusque & successoribus vestris, Castellæ & Legionis Regibus, in perpetuum, tenore præsentium, donamus, concedimus & assignamus; vosque hæredes ac successores præfatos, illorum dominos cum plenâ, liberâ & omnimodâ potestate, auctoritate & jurisdictione facimus, constituimus & deputamus..... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam nostræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis, ... infringere, vel ei, ausu temerario, contrarie. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli Apostolorum ejus, se noverit incursurum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio; quarto nonas Maii, Pontificatus nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine, est intitulé : DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *super expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

sens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'Histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout possible, si nous n'étions familiarisés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouie d'un Ecclésiastique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cents nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant sur son trône sappé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de son pouvoir, l'Italie & l'Espagne à un chef des Calmouchs, il est bien certain que ce Tartare auroit sur l'Espagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Castillans sur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation servit de titre, dans toutes les prises de possession du nouveau Monde; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jetter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le Sécretaire Esquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

» Alors, est-il dit dans cet Acte, en signe & » témoignage de prise de possession, Sarmiento tira » son épée & en coupa des branches d'arbres & » des herbes, prit des pierres & les transporta d'un » lieu à un autre, fit quelques tours en se promenant dans la campagne & sur la plage: incontinent ayant pris une grande croix, & ayant fait » mettre ses gens en bataille avec leurs arquebuses, » on porta la croix en procession. — — Ensuite » on prit & appréhenda possession de cette partie » de l'Amérique, en vertu de la Donation & de » la Bulle de Notre très-saint Pere, Alexandre » sixieme, souverain Pontife Romain, expédiée » de son propre mouvement, par laquelle il donne

» à Dom Ferdinand cinquieme & à Dame Isabelle
» sa femme, la moitié du monde, c'est-à-dire,
» cent-quatre-vingt degrés de longitude. »

Le Moine de la Vallé Viridi allégua aussi cette Bulle impertinente pour prouver à l'Empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Espagnols: il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les successeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, si légitime & si raisonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majesté Impériale, le Roi Dom Carlos cinquieme du nom: je vous annonce donc, ajouta ce saint homme, que vous ayiez à vous faire baptiser le plus promptement possible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Espagne, sans quoi nous mettrons tout à feu & à sang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un discours si convainquant, parce que son armée étoit trop foible pour résister à ses ravisseurs qui l'assiégeoient, repliqua modestement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ses descendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu, qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de Brigands, qu'un ordre du Dieu puissant & juste, qui éclaire cet Univers, qu'enfin, le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (*)

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête, sous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Espagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui passoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne

(*) On trouvera dans le second volume de cet Ouvrage, à l'article de la Religion des Américains, la suite du discours de l'Inca & du Moine Espagnol; discours qu'on n'auroit jamais dû tenir par respect pour l'humanité & la Religion.

savoit ni lire ni écrire ; [*] comme si la fortune eût voulu se signaler, en employant à la ruine de l'Empire des Incas, deux avanturiers également obscurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe, qui, sous prétexte de catéchiser les Péruviens, alla faire l'espion dans leur armée, comme on a accusé S. François d'Assise d'avoir fait pendant les croisades. Il est bien certain que Pizarre étoit encore irrésolu, lorsque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant sa mission les forces & les dispositions de l'ennemi, lui conseilla de livrer bataille sans tarder d'un instant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'est que, quand l'Espagne voulut se mettre en possession de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ses finances étoient si épuisées, ses dettes si accrues, sa foiblesse si grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une seule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détresse, Ferdinand emprunta d'un de ses domestiques une somme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette somme, avancée par les Angelès, produisit des Trésors, & ces Trésors ruinerent une seconde fois l'Espagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juifs & les Maures ensemble.

Il est difficile de connoître, au juste, la quanti-

(*) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une Eglise à Malagon en Espagne ; & que son pere étoit un Prêtre nommé Hernand de Luque ; qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. *Histoire du Pérou, liv. 2, ch. 1, pag. 2, Edition de Séville.*

d'or & d'argent qu'on a tirée, jusqu'à nos jours, des différentes Mines du nouveau Monde ; mais le total doit en être encore plus considérable qu'on ne se l'est imaginé, puisque les seules Mines du Brésil, avoient produit, depuis Pierre II jusqu'en 1756, deux milliards, quatre cents millions de livres Tournois. (*) Les manifestes des flottes qui ont porté cet or en Europe, sont entre les mains de tous les Négociants du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métail. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Brésiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des Mines du Chili, de la Terre ferme, de la Castile d'or, du Mexique & du Pérou sur le proquit du Brésil, il en résultera une somme presqu'innominable que l'Espagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un siecle. L'ouverture des Mines du Potosi étoit déjà faite en 1638, & en 1638, on en avoit tiré trois-cents-quatre-vingt-quinze-millions-six-cents-dix-neuf-mille Piastres. (**)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conséquence. Atabaliba

(*) L'Amiral Anson dit que l'or qu'on tire des mines, & des sables du Brésil, se monte annuellement à deux millions de livres sterling. Ce calcul revient à peu-près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passé & passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne sont que les fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglais, ou du moins leur a appartenu.

(**) L'Auteur des *Mémoires & des Considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, assure qu'on tire annuellement du Pérou trois millions d'or pesant ; ce qui n'est pas croyable : aussi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien instruit.

qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon 7 millions en or & en argent façonné. (*) Et quand après sa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin fut à peine de soixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jetté à la mer la plûpart de leurs richesses ; mais il n'y a aucune apparence qu'ils ayent assez estimé l'or, pour en façonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient figurés.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de blé en Portugal, & en Espagne, ces deux Royaumes qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour se plonger pour, ainsi dire, dans les Mines, y trouverent bientôt-leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoyes d'argent fort alteré, (**) & il étoit redevable à l'Angleterre qui le

(*) La rançon d'Atabaliba se monta, suivant Zarate, à plus de six cents millions de Maravédis, c'est-à-dire, plus de quatre millions cinq cents mille livres ; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, & seulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d'eau-forte ; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre ; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravédis, qui font sept cents cinquante mille livres : il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on en leva pour Sa Majesté, se monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or se trouva monter à neuf cents mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours qu'Atabaliba ne pût fournir pour sa rançon sept millions qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou, & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

(**) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un

le nourrissoit, de cinquante millions. Ainsi il devoit à un seul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne possédoit : il étoit insolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déja déclaré sa faillite. Le Roi Joseph actuellement régnant se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire, avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre cents mille écus d'une confrérie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc ressorti presque le jour même de son arrivée du Brésil : il falloit bien que les Portugais payassent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur subsistance, & les draps qu'on leur amenoit pour se couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les sentences de son Inquisition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup par son luxe & ses mœurs Asiatiques. [*]

Philippe II, si long-temps possesseur des Trésors du nouveau Monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les Mines avoient entraîné ses Etats. Encouragé d'abord par ses richesses à tout oser pour réduire l'Europe en esclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ses successeurs

---

un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

(*) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitans, & on y labouroit si peu de terre, qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cents mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chûte de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les Moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs Eglises de Lisbonne. Le peuple des campagnes étoit plongé dans une misere semblable à celle où gémissent les sujets du Pape. L'Anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'administration.

dans la déplorable nécessité d'altérer les monnoyes. Ses sujets, comme frappés de vertige cessèrent de travailler leurs soyes & leurs laines, laisserent leurs campagnes se hérisser de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Braban, de l'Angleterre & de la France : le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent sur leurs conquêtes. [*] Cette létargie éveilla les nations plus actives, & leur inspira le projet de mettre l'Espagne en tutelle. En semant pour elle, en fabriquant pour elle, en la servant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainsi le plus puissant Empire de l'Univers. Tout peuple qui cesse de se nourrir lui-même, & qui achete de l'Etranger son nécessaire physique, est atteint d'une maladie mortelle, & se dévore lui-même : ses ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter.

Quand les Romains, subjugués par le luxe, laisserent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains

---

(*) L'Auteur des *considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le suppose communément ; mais il est tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Espagnols, s'ils avoient continué leur Commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture : en ce sens, l'Auteur a raison. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est bien clair que l'Amérique a nui incroyablement. Elle n'est point, à la vérité, destituée de ressources, puisqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitans & 27246302 écus de veillon en revenus ; mais ses dettes étoient énormes, & dans le nombre de ses habitans il s'y trouvoit 1900 6 Ecclésiastiques, & 200000 qui prétendoient à le devenir ; ainsi en tout, 390046 Celibataires par devoir.

les fondements de l'Empire : ils auroient été écrasés par sa chûte, quand même les Barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agresseurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'est un grand problême de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme siécle, montré la route du nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoisonna les organes de la réproduction dans l'espece humaine, mal qui n'a pu être compensé par tous les Trésors du Potosi & du Brésil, il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses Mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément, que malgré la masse du métail importé, les Européans n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possede aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme siecle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte, où le commerce des épiceries, entre les mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant sans retour de son or & de son argent; mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner ; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les Trésors des Indes sont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle ; mais aussi

les peuples ont vu par là leurs intérêts se multiplier ; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus universelles : une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe ; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique : on a aggrandi la scene des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel, depuis Buenos-Aires jusqu'à Quebec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor ou du bois de Campêche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à sa seule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire, ne sont pas si considérables qu'on l'a cru ; ce que l'Auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes : si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose : ils voudront sortir de tutelle, & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette prémiére Partie de nos Recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & qu'elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit

deux hémisphères habités par des animaux raisonnables : quand un Génois eut, malgré cette défense d'un Prêtre de Rome, franchi sur les ailes de l'industrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette Planète, un autre Pape en fit présent à un Prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridiculement de son pouvoir & de sa raison, ou de Zacharie qui nioit la possibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans. L'abrutissement des nations avoit sans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1346, les Vénitiens demanderent la permission au Pape, de pouvoir commercer en Asie, d'y acheter du poivre & de la canelle ; Venise obtint ce privilége dont elle n'avoit pas besoin, & on anathématisa tous les autres Etats de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible : ils solliciterent la permission de doubler le Cap de bonne Espérance, & de réduire en servitude perpétuelle les Nègres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Messe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome solliciter la possession de l'Afrique occidentale pour Alphonse V. de Portugal, dit au Pape en plein Consistoire » que Sa » Sainteté étoit priée de vouloir animer & recon» noitre le zèle du Roi son maître, en attribuant à » la Couronne de Portugal toutes les Terres qu'on » découvriroit le long de l'Afrique, jusques aux » Indes inclusivement ; puisqu'on devoit regarder » *comme des possesseurs injustes toutes les nations in-*

» *fideles qui y étoient établies.* Que Sa Sainteté défen-
» dit en même temps à tous les Princes chrétiens,
» sous les peines Canoniques les plus griéves, de
» traverser les Portugais dans leurs entrepriſes. (*)

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des poſſeſſeurs injuſtes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Evangile, il auroit été fort embarraſſé; mais le ſacré College ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia ſa Bulle dans la teneur que les Portugais la deſiroient: on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injuſtice d'autant plus remarquable, qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'eſclavage qui fait horreur à l'humanité: ils furent les premiers qui firent le commerce des Nègres: les Eſpagnols les imiterent, & toutes les Puiſſances de l'Europe imiterent l'Eſpagne: les droits les plus ſacrés de l'homme, ne furent défendus par perſonne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne ceſſe point, quand on conſidére la puſillanimité des Américains ſubjugués & détruits preſqu'en un inſtant, par une poignée d'Européans.

Las Caſas dit que les Caſtillans en maſſacrerent douze millions: il y a probablement de l'exagération dans ce calcul, mais il n'y en aura plus, ſi l'on compte ce que les Français, les Anglais, les Portugais & les Hollandais enſemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn juſqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique ſeptentrionale, on a détruit à peu près la treizieme partie des naturels: on n'en a pas laiſſé dans les Antilles, & preſque point dans les Caraïbes & les Lucaïs. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Bréſil, on a exterminé les deux tiers

(*) *Hiſtoire des découvertes des Portugais, par Lafitau, tom. 1, pag. 15. in-4°.*

des Indigenes, car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la Religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite, étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre Hémisphere existoient des peuples réunis en société de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivieres, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'Hémisphére opposé la nature entiere étoit sauvage, l'air grossier & mal-sain, les forêts épaisses d'une étendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans les bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles: la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents: les animaux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abatardis, & on n'en avoit réduit que deux seules espèces en servitude: les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse & leur épuisement: ils manquoient de génie pour forger le fer dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (*) lieues quarrées; & sur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espèce de société politique: tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végetoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un Hémisphere à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'ignorer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siecles, c'est une supposition insoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon, pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre? Pourquoi le vaste continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ére, qui n'a elle-même aucune antiquité? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour le compléter que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu: ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre Hémisphere? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothese & si l'on admettoit une formation successive d'Etres organisés, pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroît pas même sur la scene du monde un nouvel

(*) M. Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles anglais en quarré. Il faut soixante de ces milles sur un degré, d'autant que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il est question dans notre calcul.

insecte : les germes sont aussi anciens que les espèces, & les espèces paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'apercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de notre Planette, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monumens historiques confondus ensemble ne fourniſſent aucune preuve de cet événement, dont le souvenir ne s'étoit conservé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'est pas à l'égard des Américains seuls que l'histoire est en défaut : elle l'est à l'égard de presque toutes les nations.

On n'est pas en état de marquer sur toute la surface du monde une grande contrée, une Isle considérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoît positivement aucune région dont on puisse affirmer qu'elle étoit restée déserte, jusqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y sont introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abstraction faite de toute origine romanesque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ses annales : si l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout seroit expliqué ; si l'on s'arrête aux documents inconteſtables de l'histoire, rien n'est expliqué. Il est possible que des maladies pestilentielles, des catastrophes physiques, des guerres longues & meurtrieres anéantissent la race humaine dans un pays, & c'est dans ce sens seulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : si l'on concluoit qu'il a toujours été désert, parce que tous ses monuments se sont effa-

cés & sa tradition perdue, on se tromperoit sans doute, autant qu'on peut se tromper, lorsqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il est possible encore que dans de certains climats défavorables, la population soit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare ; mais la nature ne semble pas avoir compté les individus : elle s'est contentée de l'existence du genre, l'a soumis aux influences de son climat, & abandonné à sa propre industrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'histoire nous présente, on voit la plûpart des peuples s'élever successivement de l'abrutissement, & marcher en tâtonnant des extrêmités de la vie sauvage, jusqu'aux rudiments primitifs des arts & de la société, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choses & des siecles, jettés sur ce globe sans autres notions, sans autres connoissances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires : portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection : créés bruts & grossiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs sciences : ils n'ont pas eu de modèle commun, ni de regle de conduite fixe ; aussi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les institutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raison, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont visiblement inspiré aux législateurs des idées souvent contradictoires : lorsqu'on compare les Codes législatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de son voisinage, tout contraste & rien ne se ressemble.

Il est des peuples qui ne sont peut-être jamais sortis de l'enfance & de l'état originel : le ciel & la terre se sont opposés à leurs efforts, & la difficulté de se policer a été chez eux invincible, & l'est encore. Les Eskimaux & les Grœnlandois n'au-

ront jamais des villes, ou ce qui est la même chose, ils n'auront jamais des champs labourés, si la position du globe reste la même à leur égard. Les Nègres ne se civiliseront point, s'ils demeurent continuellement sous la Ligne, exposés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'est l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la constitution agreste à la constitution politique: plus un terrein est-il propre à être ensemencé, plus les graines comestibles y abondent-elles, & plus les possesseurs de ces champs fertiles & de ces semences précieuses s'humaniseront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre sédentaires, & dès-lors ils sont à demi policés.

La propriété & tous les arts sont donc nés du sein de l'agriculture. De là on peut déterminer les rangs où les différentes espèces de Sauvages doivent être placées, suivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs sont les premiers dans l'ordre, parce que leur subsistance est la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet: ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs instruments: ils ont du loisir pour penser & réfléchir.

Les Nomades suivent immédiatement, mais diffèrent des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne sont jamais établis: on ne rencontre pas, pendant l'hyver, leurs tentes & leurs maisons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vues pendant l'été: ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons sont ceux d'entre les Nomades que nous connoissons le mieux: leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modèle de la vie des peuples bergers ou pasteurs: intermédiaires entre la condition sau-

vage & l'état civil, une distance presqu'égale les sépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommé Rhizophages : nous entendons par là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus sans cultures. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmistes, sont plus à leur aise & moins sauvages que ceux qui ne voient s'élever au-dessus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'*Origine des Arts & des Sciences* croit qu'il est impossible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce sens par les Anciens, doive signifier les noix, les chataignes, les pignons, les amandes, les faines & les pistaches, mais il est certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent se substenter : il est assez connu qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westphalie, saccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme classe ; leur façon d'exister ne differe pas sensiblement de celle des pasteurs ou des Nomades, sinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoisés une ressource assurée & que les pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adresse, le nécessaire physique. Du reste, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent, pendant l'hyver, se cabaner & vivre de poisson séché. Ceux d'entr'eux que nous connoissons le mieux, sont les Grœnlandois & les Eskimaux.

Enfin les Chasseurs constituent le dernier ordre, & sont les plus sauvages de tous : errants & incertains de leur sort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des malheurs ;

parce que le gibier, bien moins fécond que le poiſſon, ſe dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un ſauvage chaſſeur cherche les ſolitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie ſociale : s'il conſtruit une hutte, c'eſt plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, ſon inſtinct eſt féroce & ſes mœurs barbares, plus ſon génie s'occupe-t-il des moyens de ſubſiſter, moins réfléchit-il ſur la poſſibilité de ſe policer. Il eſt dans le genre-humain ce que ſont les bêtes carnaſſieres entre les quadrupedes, inſociable.

Tout cela poſé, il ſera plus facile d'expliquer les cauſes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre Hémiſphere & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des cataſtrophes phyſiques, d'épouventables tremblements de terre, & des inondations conſidérables beaucoup plus tard que notre horizon. Acoſta, dans ſon excellent Ouvrage *de ſitu Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturaliſtes de ſon temps rencontroient au nouveau monde des veſtiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataliſme dont la mémoire s'étoit conſervée dans les livres ſacrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la poſtérité de ceux qui ſe réfugierent dans les montagnes de la haute Abyſſinie, où la terre eſt plus exhauſſée, de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre preſqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales ſont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravaſées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroiſſoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une ſecouſſe violente, imprimée à toute la machine du

globe terraquée : les nombreux volcans des Cordelieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Indes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exposées dans de certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas, (*) la destruction de tous les grands quadrupedes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de S. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes,

(*) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *voyage de Juan d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *voyage de Calm*. Cet Auteur étoit, comme le sont tous les Savans de la Suéde, très-persuadé que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que, sur la côte de la Suéde, cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siécle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce Royaume étoit encore submergé, il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des isles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maanson, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre mille ans. Mrs. Hierne, Swedenbourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linneus & son disciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothése de la retraite des eaux de la mer du nord, de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus, que les expériences faites en Danemarck, ont donné les mêmes résultats.

Il est vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié un Mémoire dans lequel il contredit tous ces faits attestés par des philosophes, comme les Evêques font ordinairement, quand ils ne sont pas philosophes eux-mêmes.

pendant que les vallées étoient submergées, toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'Hémisphere de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monuments anté-diluviens ? On y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve dans notre Horizon, puisqu'on y a exhumé de grands os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'existoient plus dans aucune partie de cet immense continent. Quant aux antiquités particulieres, on sait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible il y ait eu vraisemblablement des hommes réunis en société, & aussi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux souterrains & les eaux, en changeant la surface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoyes d'or & d'argent, qui sont si propres à se conserver dans les différentes substances terrestres, n'ont presqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne, & en la considérant en original, elle nous a paru absolument fausse, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Gréce, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision : elles peuvent avoir néamoins plus d'âge, que Mr. Freret, ne leur en accorde.(*)

(*) Suivant Mr. Freret (*Mémoire de l'Académie des Inscriptions, tom.* 18, *p.* 45.) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 360 avant l'ére vulgaire : il prétend que la période des Indous, nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainsi les plus anciennes médailles indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque.

Mela, Pline, & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel deluge ont-ils voulu parler ? Le cataclysme dont les livres Egyptiens conservoient le souvenir, avoit été un évenement destructeur qui avoit défiguré & transposé tous les Stes de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent aussi quelques Antiquites, prétendument anté-diluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis submergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrène.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleversé par les causes secondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y existoit une différence si marquée entre tous les objets de comparaison possibles de ces deux parties du globe.

Notre Horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'industrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occasionnés par les convulsions de la nature. Dans l'Hémisphère opposé les hommes venoient seulement de descendre des rochers & des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions : répandus dans des campagnes encore remplies de vase & de bourbier, leur constitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés

---

Mais les Bramines disent, malheureusement pour Mr. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est, profecto furor.*

dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient essuié une altération essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement défrichées & saignées : les vapeurs fétides & grossieres qui s'en élévent, sont par tout également mal-saines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand : s'il faut une longue suite d'années, pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de siecles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe envahie par l'océan, & revenue à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques.

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés : ce n'est point assez que les débordements aient cessé, & que les eaux se soient retirées ; le sol pour redevenir habitable & salubre, exige encore un dessêchement parfait, que le temps seul peut amener. les lieux les plus favorables se recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nétoyer leur séjour par le travail & l'industrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce sens plus modernes que les nations de l'ancien monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-saine, & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous surpris dans un état sauvage, ou à demi-sauvage. Le temps de se policer entierement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient se dessêcher davantage, leur constitution devoit s'affermir, & leur sang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreste comme l'Auteur de l'*Esprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec

mon sujet pour que je le puisse le passer sous silence.

» Ce qui fait qu'il y a tant de nations sauvages » en Amérique, dit-il, c'est que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on » peut se nourrir. Si les femmes y cultivent autour » de la cabane un morceau de terre, le mays y » vient d'abord: la chasse & la pêche achevent » de mettre les hommes dans l'abondance; d'ailleurs les animaux qui paissent, comme les bœufs, » les buffles, &c. y réussissent mieux que les bêtes » carnassieres. Celles-ci ont eu de tout temps l'empire de l'Afrique. »

» Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avantages en Europe, si l'on y laissoit la terre inculte: il n'y viendroit guères que des forêts, » des chênes, & d'autres arbres stériles. » (*)

Le raisonnement de ce chapitre est vicieux, en ce qu'il suppose comme vrai ce qui est faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'est pas possible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Russes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois, & les Espagnols étoient encore sauvages, il y a quelques siecles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations sauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir? Puisque Mr. de Montesquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu; il y avoit donc une autre cause qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreste, & cette cause étoit la stérilité.

Une nation qui possede un terrein abondant en fruits s'humanisera bien plutôt qu'une horde située sous un ciel âpre, & sur une terre frappée de stérilité: aussi voit-on que tel a été

(*) Livre XVIII, Chap. IX.

là marche de l'esprit humain, & la naissance successive des sociétés : elle a suivi la gradation des climats, & la fécondité du sol : sur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantées de figuiers, de palmiers, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilisés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Vestphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage : c'est au contraire le défaut de subsistance qui l'empêche d'en sortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique septentrionale, pour saisir toute l'inconséquence de la proposition de Mr. de Montesquieu : jamais on n'a dit que cette vaste région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles : nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée. Les Indigenes y ont continuellement à combattre contre la disette ; d'ailleurs ils étoient tous chasseurs ou pêcheurs, si les fruits de leurs forêts avoient pû les nourrir, ils seroient devenus frugivores, & auroient au pied d'un arbre passé tranquillement leurs jours, sans errer, comme ils font, à deux ou trois cents lieues de leurs cabanes, pour poursuivre au travers des glaces, un Original qui souvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils sont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condensées & réduites en un petit volume, peuvent aisément se transporter, pour sustenter les chasseurs quand ils sont malheureux, ou séparés de toute habitation par des distances immenses. (*)

(*) Les Sauvages de Susquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre verte* : elle est composée de bled d'Inde torrefié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité

Quand ces provisions viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre ressource que dans une sorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européans nomment *Tripe de Roche*; & dans la graine de l'avoine sauvage, dont le Canada produit naturellement quelques especes.

Les besoins toujours renaissants de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral: il n'a pas le temps de songer à se civiliser: il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre des chasseurs: l'agriculture seule multiplie ses récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le mays en Amérique, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*; mais on sait qu'il y avoit au nouveau Monde vingt provinces où l'on ne connoissoit pas le mays, sur une où l'on en faisoit usage. D'ailleurs s'il falloit élever cette semence pour sustenter la vie, à quoi servoient donc ses fruits abondants que le sein de la terre y versoit prétendument sans peine & sans culture, sur la table des sauvages? La vérité est, que l'Amérique en général a été, & est encore de nos jours, une contrée fort stérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les sauvages qui y ont connu le mays, ne se soient pas civilisés davantage; car il est certain que le

---

de sel commun: une cuillerée suffit à une personne pour sa subsistance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & plusieurs nations errantes ont aussi leurs pâtes alimentaires: le *Kacha* des Tartares est en ce genre la meilleure composition qu'on connoisse. La poudre nutritive, inventée prétendument en 1753, par Mr. Bouche, Chirurgien du Régiment de Salis, Grisons, n'étoit aussi que du bled d'Inde broyé, grillé, mêlé de sel & d'une graine carminative, qu'on croit être le cumin. Il est clair que cette recette a été copiée sur le procédé des Sauvages de l'Amérique septentrionale.

Nord de notre Europe n'eſt ſorti entiérement de l'abrutiſſement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Aſie lui ont communiqué les grains comeſtibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'hiſtoire & l'origine de preſque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils ſont exotiques, & qu'ils ont été ſucceſſivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont enſuite naturaliſés. On peut aiſément s'imaginer quelle doit avoir été la diſette des anciens Gaulois, & ſurtout des Germains, chez qui il ne croiſſoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal ſe vivifie ſous la main de l'homme civiliſé: il meurt ſous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les bufles réuſſiſſoient bien en Amérique, dit Mr. de Monteſquieu; mais il eſt certain qu'il n'y avoit en Amérique ni bufles ni bœufs, qui y ont été, ainſi que les chevaux, tranſplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Originaux du Canada ſont de la même eſpece que les Rhennes de la Lapponie: cependant les naturels de l'Amérique ſeptentrionale n'avoient pas eu l'eſprit de ſoumettre ces animaux, ni de les apprivoiſer à paître en troupeaux ſédentaires, ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les ſervices imaginables; & les Sauvages des Indes occidentales n'en tireroient aucun de leurs Originaux. Les Biſons, que les Tartares ont amenés à la domeſticité, étoient également reſtés ſauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnaſſieres, le Canada ſeul en nourriſſoit un nombre preſqu'incroyable: la quantité de pelleteries qu'on en apporte, en eſt une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups

noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus, & quoique ces animaux fussent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent, ils avoient néanmoins assez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le passage tiré de l'*Esprit des Loix*, qu'un raisonnement de spéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les siecles : c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce sont la stérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage. L'abondance l'amene à la société : l'article de la subsistance doit être réglé avant qu'on rédige le Code législatif : les loix ne sont qu'utiles : la subsistance est indispensable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles : on la voit passer & comme voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie : & cette progression suit exactement le dégré de fécondité physique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous : si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien : elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou semi-sauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient dompter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procuré, ils sont trop indolents, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & sur-tout celles des septentrionaux, se sont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainsi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette similitude apparente on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre; mais les mœurs scythiques n'ayant été que les vrais caracteres de la vie sauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle ressemblance entre la façon d'exister de tous les sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils sont carnassiers, cruels, impitoyables à proportion de la stérilité du terrein qui leur est échu en partage, ou des défauts physiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & se faisoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puissant lien de la sociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'assemblent en de certaines saisons & se séparent ensuite pour chasser chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le sol étoit singulierement avare, la nécessité forçoit chaque individu humain à chercher sa nourriture, & à employer tout son temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impossibles en un certain sens: il devoit donc y régner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui se raprochoient assez pour s'ôter mutuellement la subsistance. Aussi les premiers Européans s'appercurent-ils d'abord de cette triste animosité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres: ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philosophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonstration de son système, & il auroit pû se tromper.

La constitution de la vie sauvage amene nécessairement l'établissement des Tribus, & ces Tribus

sont par tout ennemies les unes des autres; comme on l'observe chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyssins, chez les Nègres, chez les Caffres : enfin parmi toutes les nations vagabondes qui se sont distribuées en hordes : & voici la cause de cette discorde universelle.

Par tout où la propriété n'est point fixée, on se bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'établisse; par tout où la propriété est établie, on se bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes sont si fort à craindre, que le dernier effort de la vertu est, d'être parvenu à les aimer, & on ne peut les aimer, si l'on n'excuse leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foiblesses, les mêmes besoins, & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur seroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils seroient infiniment moins méchants qu'ils ne le sont, ou qu'on ne les suppose. D'ailleurs leur commun malheur est, que l'injustice d'un seul être dérange l'équilibre & l'union générale : les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuissance singuliere, contenir cinq ou six Tyrans avides & orgueilleux; & c'est plus qu'il n'en faut, pour ensanglanter la terre dans toute sa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires sur les Américains du Nord : ils ne peuvent trop s'étonner, disent-ils, que ces peuples soient restés de tout temps chasseurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celle des autres hommes : si l'on les a vus souvent en guerre avec les Français & les Anglais, c'est qu'on a voulu leur ôter la jouissance de l'air & de la terre : ce n'est pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur existence,

existence, encore ne voit-on pas qu'ils ayent jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient des Spartiates qui attaquent de front, & ouvertement les troupes Coloniaires : ils n'ont jamais eu cette noble hardiesse, & font la guerre en se cachant. Quoique le sieur du Pratz exagere jusqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singuliérement lâches, timides, & que leurs attaques ressemblent à celles d'une bande de voleurs qui se glisse de nuit dans une maison, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brule le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ : ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La supériorité qu'ont les peuples civilisés sur les peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes & dans le mécanisme plus ingénieux de leur tactique : quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi : on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux policés que les Hurons le sont, & qu'ils eussent à faire à des armées Romaines dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Brême, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie sauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme : la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister : ils étoient peureux par instinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Co-

lonel Bouquet, qui a fait contr'eux l'expédition de l'Ohio en 1764 : nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

» Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne sont » guères plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils ayent » des armes à feu. Ils exposent rarement leurs personnes au danger, & se fient entiérement sur » leur adresse à se cacher pendant l'action : ils ne » paroissent jamais à découvert à moins qu'ils » n'ayent, par leurs hurlements effroyables, frappé de terreur l'ennemi engagé dans des bois impraticables : ils l'attaquent quand il est absolument hors d'état de se défendre, & qu'il met bas » ses armes.

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tel combattants, qui au contraire décelent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrein faisant partie de la chasse ou du pâturage de ces Barbares pusillanimes, dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglais, ou qui que ce puisse être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant des orignaux, des castors & en broutant des racines.

On peut juger qu'elle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injustice atroce des conquérants de notre Hémisphère, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne sans doute d'un peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de

la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre; mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immense terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi se nourrir, auroit l'orgueil insensé de subjuguer une autre nation, aussi pauvre qu'elle, par la seule passion de conquérir, cela n'est point dans la nature des Sauvages; car dès-lors, ils cesseroient de l'être; pour conserver leurs conquêtes, ils seroient contraints de se policer, & leurs esclaves, pour apprendre à obéir, seroient aussi contraints de se policer. Le grand intérêt qui divisoit donc tous ces peuples chasseurs, étoit la chasse même: c'étoit la source de l'éternelle discorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient assez rapprochées, pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles* a écrit sur ce sujet: selon lui, » tous les sauvages Chasseurs sont en » paix: la guerre n'existe que chez les peuples cul» tivateurs: l'agriculture engendre les guerres na» tionales: la chasse adoucit le cœur de l'homme, » & l'amene insensiblement dans le sein de la vie » sociale: l'esclavage est un bien, on a eu tort de » l'abolir. » Voilà une suite de paradoxes que M. Linguet a osé faire imprimer.

Les Européans, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la supériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiser, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du Cap de bonne Espérance, d'abord très-farouches, & devenus ensuite très-officieux. Ces Africains parlerent ainsi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux. » Vous autres étrangers venus de loin, vous » n'êtes après tout que des hommes comme nous; » si vous en savez plus que nous, faites un mira» cle en notre présence, & nous reconnoîtrons

» votre supériorité. Si avec cela vous êtes justes & » équitables, nous ferons vos amis & vous pro- » mettons nos services. » Mr. Adrien Vandersteel (*) Commandant du fort, fut d'abord embarrassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse & une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau-de-vie, y mit le feu & proposa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu ; ce qu'ils refuserent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il je ferai ce que vous n'osez entreprendre : vous avez demandé un miracle. En voilà un dans toutes les formes ; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandais & les Hottentots ont été bons amis : il est vrai qu'on leur a payé le terrein sur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la compagnie ; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclavage, comme on y réduit les Nègres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'histoire, & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandais, auroit dû être imité par toutes les Puissances qui ont formé des établissements dans les Isles, & le continent des Indes occidentales. On ne sauroit trop répéter qu'en détruisant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laisser subsister & s'y incorporer, comme on a fait, aux Indes orientales avec les Javanois, les Malais, les Malabares, les Mogols & tous les autres peuples de cette partie de l'Asie.

(*) Il est assez surprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier, & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots : il ne s'est amusé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé plusieurs chapitres, étant yvre.

Las Casas, Evêque des Chiapa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laisser libres, de les porter au commerce, & de leur donner simplement des Gouverneurs. (*) Mais cet Ecclésiastique, d'ailleurs intriguant, cachoit des vues orgueilleuses & immenses, sous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modestie : si l'on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner d'avoir le premier, en Espagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Nègres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaqua avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour proposer la traite des Noirs, tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premieres notions du droit des gens : on fit les plus grandes injustices & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau continent, je dirai

(*) Las Casas demandoit mille lieues de Côtes, depuis Rio Dolcé, jusqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre semi-militaire, semi-ecclésiastique : il vouloit être grand Maître de cet ordre, & se flattoit d'apprivoiser & de civiliser 10000 Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans un tribut de 15000 ducats, & de 60000 ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injustice marquée ; si les Espagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Casas, étoit de se faire souverain dans les Indes : il est certain que les Jésuites ont, dans la suite, exécuté ce que Las Casas avoit projetté, & se sont servis de ses mémoires.

un mot du caractere moral des Sauvages du Nord, parce que cet article est très-obscur; aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des observations particulieres qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand Mr. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poësie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique: quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démosthene, & surpassent celles d'Isocrate, gardons-nous d'ajouter foi à Mr. Timberlake (*) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puisque la stupidité est malheureusement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas si stupides, puisqu'ils ont exactement rendu des discours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & aussi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Persan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Persans & des Scythes.

Quand Mr. Timberlake nous assure, que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur prosodie, n'ont aucune idée de la diversité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix, qu'ils ne savent ni manier la scie, ni la hache, que rien n'est plus mal adroitement construit que leurs cabanes & leurs canots: quand il assure qu'ils sont excessivement ivrognes, & à chaque instant les

(*) *The Memoirs of Lieut. Henry Timberlake.* London. 1766.

dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaise foi des marchands d'Europe; alors nous pouvons croire que cela est possible sans outrager la raison ou le bon sens.

La plûpart des Relateurs Anglais, sous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la satyre de leur propre nation : ils sont pleins d'allégories, peut-être ingénieuses, mais à coup sûr insupportables pour quiconque ne s'intéresse ni aux Bills du Parlement, ni aux Conseils de St. James, ni à toute la révolution du Ministère Britannique. Des écrivains fort estimables, pour s'être fié à ces relations illusoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïsme qui leur est inconnu, & une portion de bonheur dont ils seroient réellement très-fachés de jouir. Il y a, sans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir saisi, en réduisant l'Américain sauvage à son instinct animal.

Il n'est proprement ni vertueux, ni méchant : quel motif auroit-il de l'être? La timidité de son ame, la foiblesse de son esprit, la nécessité de se procurer sa subsistance au sein de la disette, l'empire de la superstition, & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur est de ne pas penser, de rester dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne se soucier de rien, quand sa faim est appaisée, & de ne se soucier que des moyens de trouver sa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne construiroit pas de cabane, si le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient : il ne sortiroit pas de sa cabane, s'il n'en étoit chassé par le besoin : sa raison ne vieillit pas : il reste enfant jusqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laisse la nature dégénérer à ses yeux, sous ses mains, sans jamais l'encourager & sans la tirer de son assoupissement. Foncièrement paresseux par naturel, il est vindicatif par foiblesse, & atroce dans sa vengeance, parce qu'il est lui-même insen-

sible : n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ses ennemis comme ses meurtriers. Si ses projets de vengeance étoient toujours soutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il seroit aussi dangereux aux Européans, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa nation avec lesquelles il est en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui : le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuisé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a composé, sur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (*) qu'ils sont excessivement orgueilleux, & n'estiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus surprenant des phénomènes seroit, que des Sauvages extrêmement ignorants ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans la nature entiere, ils sont & doivent être timides, crédules, & par conséquent superstitieux : s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraye, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : ils auront de la divinité les idées les plus absurdes, & la peindront presque toujours comme un être malfaisant, qu'ils tâcheront d'appaiser, & de calmer par des sacrifices, & des offrandes : ils auront des sorciers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards qui peuvent tout parmi les Sauvages, aussi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture ; mais dès que ces vieillards sont épuisés &

(*) *Kort fortæling af de vilde volkes fornemneste indretninger, Skikke, og meninger by Jens Kraft 1764.*

décrepits, personne ne les aide ou les secourt : on ne leur apporte pas même à manger, & ils périssent le plus misérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnassiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chasser, & qu'ils ne manquent pas absolument de forces pour respirer encore long-temps : leurs petits, dont ils devroient être naturellement secourus, ne montrent pas le moindre retour de tendresse pour les soins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous saisit d'horreur, soit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéresse qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé sa croissance. L'homme sauvage en qui toute lumiere est éteinte & tout sentiment obliteré, ne s'écarte gueres du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur instinct. (*) Cependant on a prétendu que, malgré ce caractere impitoyable, les Sauvages ne sont pas barbares, mais que les peuples civilisés le sont. Ce jugement outré est celui d'un misanthrope, ou d'un insensé qui s'étudie tristement à chercher des motifs pour haïr le genre-humain. Si les crimes sont fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accuser ni les sciences, ni les arts : si chez ces nations, il s'éleve des Despotes

(*) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaissent aussi les vieillards qui survivent à leur industrie & à leurs forces. Aussi long-temps qu'un homme ou une femme sont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent absolument, leurs amis & leurs propres enfants les laissent périr d'inanition. Ce traitement est donc un caractéristique des mœurs de tous les Sauvages : ceux qui sont errants, détruisent les vieilles gens pour ne pas les laisser à la discrétion des ennemis ou des animaux carnassiers. Les Massagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des Dogues. *Dii meliora piis, erroremque hostibus illum !*

qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés ; il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux, qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent; quoique, dans nul endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs chaînes. Je crois que tous les Despotes ressemblent à Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation : *O homines ad servitutem parotos !* Cet exemple, pris de l'histoire d'une République expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un Sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gourvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers : mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions : c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, se porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale : ces deux états sont si éloignés, si opposés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison, ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître jusqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils sont susceptibles : il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris

par des maîtres grossiers & stupides, retourner ensuite, à la premiere occasion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs semblables. De grands Philosophes ont raisonné sur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences fausses. Cependant il est certain que les impressions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'esclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la société, n'ayant par lui-même rien que d'avilissant, ils ne s'étoient pas cru compensés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons savoir sur ce sujet, se réduit à ceci : il y a des situations, des événements qui flattent l'homme social, & qui feroient le tourment du sauvage, si tout à coup la main d'un Dieu le transportoit de sa cabane dans la sphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer assez sûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui sont sauvages, au milieu de la société, jusqu'au terme où leur raison se développe, & que l'instruction l'éclaire.

Fin de la premiere Partie.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

De la variété de l'espece humaine en Amérique.

Plusieurs Auteurs ont soutenu que l'espece humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut, ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys, & le naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excroissance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes: mais dans les seules Provinces septentrionales on a compté trois

à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier : on donnera ensuite l'histoire complette des Patagons, devenus si célèbres sans qu'ils sachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité sera suivi par la description des Blafards de Panama, des Nègres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel est l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la précision dans une si grande diversité de matieres.

C'a toujours été le privilége, & peut-être aussi la récompense de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas survivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'instinct du vulgaire de se passionner long-temps pour des absurdités venues de loin, & attestées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers Avanturiers qui firent, au quinzieme & au seizieme siecle, la reconnoissance des côtes de l'Amérique furent presque tous agités de la fureur d'en écrire des relations mensongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, usa de tous ses droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, sans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du succès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipser, en plaçant à leur tour dans l'Estoilande des Sauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaisante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils sautoient très-lestement : il paroît que le Philosophe Maillet n'a point été fort disposé à douter de leur existence, au moins en parle-t-il assez sérieusement dans son *Telliamed.* Il se peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui assurent que la Tartarie nourrit

aussi des monstres semblables ; mais le Philosophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les Emissaires, que le Pape Innocent IV envoya avec des dépêches si ridicules au grand Kam, en 1246, (*) publierent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vîtesse extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de S. Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre considérable, si l'on donnoit simplement la liste des fausseté dont les premiers Relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires sur l'Amérique : jamais la source des prodiges ne fut plus intarissable : chaque nation de

(*) Cette Ambassade étoit toute composée de Moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux se nommoient le *frere Ascelin* & le *frere Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, & lui enjoindre de la part du Pape de se désister de ses conquêtes en Asie. Quand cette troupe d'Enthousiastes fut arrivée en Tartarie, elle refusa de faire la révérence selon la coutume du pays : ensuite elle proposa de baptiser. La réponse qu'on leur fit, est sans doute digne d'être placée ici ; c'est de *frere Ascelin* lui-même qu'on la tient.

» Les Tartares ayant oui cette résolution, en furent » grandement indignés & troublés, & dirent aux Re» ligieux en grande colere & rage, qu'ils n'avoient que » faire de les exhorter à se rendre chrétiens & chiens, » comme ils étoient ; que le Pape étoit un chien, & » eux tous aussi de vrais chiens. *Frere Ascelin* vouloit » répondre à cela, mais il ne pût, à cause du grand » bruit, des menaces, cris & rugissements qu'ils fai» soient entendre. » *Bergeron, voyages en Asie, dans les XII, XIII, XIV & XV siecles, in-4°. pag. 68. à la Haye 1735.*

l'Europe eut son Hérodote & son Phlégon. En même-temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du Nouveau monde, les Espagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faisoient nager des troupeaux de Sirenes dans la mer du Brésil, les Français péchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandais trouvoient des Nègres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écrevisse, au-delà de Parimaribo. (*) Le temps & la vérité ont fait disparoître la plûpart de ces merveilles, dont on n'a conservé jusqu'à nos jours que les Géants des terres Magellaniques : c'eût été trop faire que de se dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eskimaux, qui diffèrent par le port, la forme, les traits, & les mœurs des autres Sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akansans que les Français nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien dessinés sans le moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde ; tandis que les peuples qui les environnent, sont d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

(*) Cette fable des Négres à pieds d'écrevisse a été renouvellée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois au-delà de Parimaribo, un village entier composé d'esclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrasés par des cylindres des sucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun scrupule de mutiler leurs Nègres, & même de les empoisonner, dès qu'ils en sont mécontens. C'est sur de semblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot distilé qui tue en une minute.

Cette belle race des Akanafans, jadis assez florissante & nombreuse, a eu ses principaux établissements entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude; mais les maladies & le poison de la petite-vérole ont fait chez elle, au commencement de ce siecle, de si horribles ravages, qu'elle est réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne possèdent plus qu'un seul hameau insulté par ses voisins, & hors d'état de se défendre.

Quelques voyageurs assurent que toutes les nations de l'Amérique septentrionale, quoique séparées de la Tartarie par une mer vaste & orageuse, ressemblent si parfaitement aux petits Tartares, qu'il seroit impossible de les reconnoître, si leurs hordes venoient tout à coup à se confondre ou à se mêler.

Comme il existe aussi des variétés très-sensibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'espèce avec laquelle le rapport est le plus marqué: car il est avéré qu'on n'a pas vu d'Américains semblables aux Calmouks, pour la laideur: ils en sont différenciés par la forme du nez qui manque presqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares: ils en diffèrent encore par les yeux, qu'ils n'ont point si monstrueusement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus serrées, moins longues & moins plates. Il ne reste donc que les Tunguses de la Sibérie avec lesquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de Mr. Antermony, qui, dans son voyage à la Chine a aussi visité les Tunguses, *& par tout ce que j'ai lu & ouï conter des habitants du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses*:

guses : ils ne sont pas même si éloignés les uns des autres qu'on le pense. (*)

Cette distance que Mr. Antermony veut trouver si peu importante, est à peu près de huit cent lieues Gauloises ; au travers d'un océan périlleux, & impossible à franchir avec des canots aussi chétifs & aussi fragiles que le sont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguses. D'ailleurs, la langue des Canadiens est essentiellement différente du langage des Sibériaques ; ce qui ne seroit pas s'ils descendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglais paroît l'insinuer. Il n'est pas le premier qui ait pensé à cette origine : un rêveur, nommé de Horn, a écrit sur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans. (**) En lisant cet ouvrage sans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'auteur, lorsqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de son temps, lorsqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas ; comme si l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circasses*, & *Souriquois*, nom que les Français ont donné aux habitans de l'Acadie, sans savoir pourquoi. De Horn a pu se tromper : c'étoit un Savant qui du fond de sa solitude répandoit ses rêveries dans le public ; mais comment les compilateurs de *l'Histoire universelle* ont-ils pu renou-

(*) *Voyage de Mr. Antermony, Gentilhomme à la suite de l'Ambassadeur de Russie à la Chine.* Cet Ambassadeur étoit, ainsi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce reglé entre ses Etats & la Chine ; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le succès dont on s'étoit flatté, puisque ce commerce, loin d'avoir prospéré, est entièrement tombé, & il y a déja quelques années que la Caravane a cessé d'aller de la Russie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Russes pour long-temps.

(**) *Georgii Hornii de Originibus Americanis. Lib. IV. Hag. comit.* 1652.

veller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'apui d'un système oublié depuis si long-temps, & si digne de l'être ? Ces compilateurs disent qu'au cinquieme siecle les Huns, sous la conduite de leur Tanjou, firent une incursion en Europe : or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait aussi une excursion en Amérique. En vérité, je trouve ce raisonnement beaucoup plus grossier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les croisades, de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses contrées ?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déserts où ils mouroient de misere. Les ours & les neiges du Kamschatka, les côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des Assenipoils, le lac Huron, la mousse, les fougères & les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez attrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde, & du centre de l'Asie, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours fleurie, semblent inviter toutes les nations pauvres à se réunir des extrêmités de l'univers ? Aussi les Tartares, bien plus sensés que les Ecrivains de l'Histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la Baye de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les naturels de l'Amérique septentrionale. Qu'on réduise ces idiomes, à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues meres

respectivement incompréhensibles. (*) On a observé la même singularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes est également multiplié, & rien n'est plus commun que d'y voir deux hordes voisines qui ne se comprennent point ; mais malgré cette variété on n'a point encore découvert jusqu'à présent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement semblables. Si l'on supposoit donc pour un instant, que les Hurons du Canada descendent des Tunguses de la Sibérie, il s'ensuivroit que les Iroquois n'en descendent point ; puisque les Hurons & les Iroquois quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, aussi opposées entr'elles que le sont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait usage, & je dis qu'il est non-seulement naturel, mais nécessaire qu'il y ait, entre des Sauvages situés dans des climats si analogues, autant de ressemblance que les Tunguses peuvent en avoir avec les Canadiens. Également barbares ; vivant également de la chasse & de la pêche dans des pays froids, stériles, couverts de bois, quelle disproportion voudroit-on imaginer entr'eux? Là où l'on ressent les mêmes besoins, là où les moyens d'y satisfaire sont les mêmes, là où les influences de l'air sont si semblables, les mœurs peuvent-elles se contredire, les idées peuvent-elles varier? Mon: les seules facultés de l'esprit peuvent être plus ou moins bornées.

(*) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique : il y a beaucoup d'apparence que la vie sauvage, en dispersant les hommes par petites troupes isolées dans des forêts, occasionne naturellement cette grande diversité de langues, dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation : alors l'idiome le plus riche, le plus sonore, devient prédominant & absorbe les autres.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera applani. Les Tunguses logent dans des cabanes, les Américains y logent aussi, cela n'est pas étonnant : ils sont sauvages. Ils vivent les uns & les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette seule étoffe pour se couvrir en hyver, il est naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils sont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer : le silence & la sombre horreur des solitudes qu'ils habitent, leur inspirent de la tristesse : ils préfèrent les liqueurs spiritueuses & enyvrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet assoupissement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguses suspendent leurs morts aux arbres : les Illinois de l'Amérique les suspendent de même, parce qu'ils sont trop paresseux pour les brûler, & que la terre souvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne se laisse point ouvrir, & il est en tout temps difficile d'y creuser avec d'aussi mauvais instruments que le sont ceux des Sauvages. On ne soupçonneroit pas que les causes physiques & la nature du climat influent jusques sur la sépulture des nations : on en a néanmoins une preuve assez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cents ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements, ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers sont déja menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage. Dès le second siecle, les Romains pressentirent la nécessité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les buchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux insectes & à la putréfaction, dont la seule idée leur faisoit horreur : accoutumés à conserver les cen-

dres de leurs ancêtres, & les compter au nombre de leurs richesses, ils ne pouvoient se résoudre à les répandre au sein de la terre.

La religion Chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit grossierement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguses ont des sorciers qu'ils nomment *Schames*: les Américains ont aussi des sorciers que nous avons nommés *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares eussent des sorciers, puisque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans? car quand on leur faisoit l'injuste honneur de les brûler, on les respectoit encore, sans quoi on les auroit laissé vivre.

Lorsque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne savent point, ils se mettent sur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, tressé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (*) Quand les anciens Jongleurs Américains prédisoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un seul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie astralogique, & les Septentrionaux à la sorcellerie par inspiration: il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie: suivant cette ordonnance, celui qui s'excuse d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, est réputé prophète lui-même: on le renferme jusqu'à ce temps mar-

(*) Voyez *Drie-Jarige Reise naar China te lande gedaan, door den Moscovischen Afgesant. E. Ysbrants-Ides*, in-4°. pag. 35. Amsterdam 1704. Edition originale. L'Auteur dit qu'il a rendu visite à un de ces *Schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit si pesant, qu'il eut de la peine à le soulever d'une main.

qué par la prophétie soit arrivé : si l'événement ne justifie pas la prédiction, le Juge doit examiner sur quels fondements le prisonnier s'est risqué de pronostiquer, & doit le châtier suivant l'exigence du cas. (*) On peut dire que ce réglement du Czar ne réprime les petits prophêtes que pour mieux encourager les grands qui n'annonceroient que des choses qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguses plantent un piquet par tout où bon leur semblent, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & disent : *voilà notre Dieu ! prosternons-nous, rendons-lui hommage*; & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Castor, la fichent sur un bâton, & disent : *voilà notre Manitou, notre Génie suprême ! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces usages religieux, me répondra-t-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y méprendre : mais sans parler ici de tant d'anologies nationales, dûes simplement au hazard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chasseurs qui ne connoissoient rien de plus merveilleux au monde, que la robe des Zibelines & des Castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déifié presque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adolescence & l'égarement, ont adressé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fournissent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le besoin ont donc érigé les Idoles :

(*) *Voyage en Sibérie, contenant la Description des mœurs & des usages des peuples de ce pays, par M. Gmelin, Professeur de Chimie & de Botanique, &c.*

l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à peu près les rapports qu'on observe entre les Tunguses & les Canadiens ; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger, ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes ; d'où il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant Mr. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq Werstes : ils n'ont pas besoin d'être continuellement en guerre avec leur voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laissé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériaques : l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue : ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un Caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main, s'ils avoient eu la même industrie que les Tunguses (*) avoient eu cette industrie, ils ne se feroient pas trouvé dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chasser sur le même terrein. Ces différences ont eu leur source comme on le voit, dans la subtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, & plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des Indigenes du nouveau monde.

(*) Comme ceux d'entre les Tunguses, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dressés. Cette même race de chiens, à museau effilé & à oreilles droites, existoit aussi en Amérique avant la découverte ; mais les Sauvages n'en tiroient presqu'aucun service, & ne l'employoient à aucune espèce de travail.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique constituent une quatrieme variété qui ne ressemble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Européans, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres, enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils sont assez bien faits: il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres qui sont sourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naissant. (**) Ce sont apparemment les travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux: la tirannie y a influé jusques sur le tempérament physique des Esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses; le teint roux, olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naissent par ci par là dans la vieillesse: les hommes & les femmes n'y ont point ce poil folet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartates & des Chinois. C'est le caractere de leur dégénération comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chily, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espece moins affoiblie que tout ailleurs aux Indes occidentales.

(**) Voyez *Ulloa*, *pag.* 233, *t.* 2.

dentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les isles & la plage de l'Orient, depuis la côte déserte des Patagons jusqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne diffèrent des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines sont fort creuses & fort larges. Il y a dans la structure de leurs yeux quelque chose d'assez remarquable : les commissures des paupieres peu fendues ne se terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & masquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aspect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour se contrefaire & se défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrieme partie du monde un seul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le sommet se terminoit en pointe ; d'autres à tête applatie, avec un front large & le derriere écrasé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement sphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, *Tête de boule*, n'en paroissent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter

sans qu'il n'en résulte un défaut essentiel qui dépare toute la structure de l'animal.

Enfin, on a vu sur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée, c'est-à-dire applatie sur la face, sur le haut, sur l'occiput, & les temples, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il est difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverses, les os du crane, sans endommager notablement le siége des sens, les organes de la raison, & sans occasionner ou la manie ou la stupidité; puisque l'on voit si souvent que de violentes blessures ou de fortes contusions, faites à la région des temples, jettent plusieurs personnes dans la démence, & leur ôtent pour le reste de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'est pas vrai comme on l'assure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles: il faudroit en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés; ce qui est impossible même dans la supposition. L'anarchie & mille causes destructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux assemblages de lunatiques: un homme de jugement régira plusieurs imbéciles, & plusieurs imbéciles attroupés ne sauroient se gouverner eux-mêmes; ce sont des automates brisés ou affoiblis dont une force étrangere doit animer les ressorts, si l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde: il y en avoit sans doute dans presque toutes les grands peuplades, où l'on leur portoit le même respect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient; parce qu'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refusé le dangereux présent de la raison.

Les habitans du Vallais sont dans la même persuasion à l'égard des *Cretins*, ou des fous à

longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares qui excusent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les paysans Suisses & les Turcs qui tâchent d'adoucir le sort de ces créatures infortunées, sont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'espèce qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, sans essayer si la maladie est incurable ou non, elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louisiane ont été dans cette carriere aussi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & sans saignée : la principale recette dont ils usent est, au rapport de Mr. du Mont, une composition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broyent dans un mortier ou un pilon à la sauvage, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espèce d'opiat, dont ils font prendre matin & soir le poids de deux à trois dragmes, (*) & le Relateur ajoute que tous les patients guérissent radicalement, soit qu'ils ayent perdu le sens à l'occasion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand Mr. du Mont auroit sur lui-même éprouvé ce remède, il seroit encore permis de douter si l'effet en est aussi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la semence de lai-

(*) *Mémoires sur la Louisiane, pag. 299, tom. II. Paris 1753.*

tue & des noix concassées ne puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'Hellébore & l'Anacarde, dont le sort a été fort singulier: plusieurs Médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame & guérissoit la folie : une autre faction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célèbre Hoffman, (*) a soutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la confession des sots.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations: s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable; s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée; s'il ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état: chacun se fait une fête de le posséder dans sa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des peuples où la plus haute sagesse seroit la derniere des folies. Au reste, ce n'est pas par un sentiment de bienfaisance, que les Sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles; mais par un préjugé superstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

(*) Quoique Mr. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant, après avoir pris de *l'Electuaire d'Anacarde*, qu'il obtint *une Chaire en Droit*; mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enyvrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens, & mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécile, ou que l'Anacarde produit de meilleurs effets que Mr. Hoffman ne le suppose, puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'Anacarde.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on fait que la substance osseuse ne se durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle est très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ses couches, à force de presser & de manier la tête de ces créatures, la façonne à son gré : pour l'applatir, elle met sur le front & l'occiput deux masses d'argille, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une matiere blanchâtre ; alors l'opération tend à sa fin & le monstre paroît. (*) Les fibres & les nerfs encore souples & pliants s'adaptent à cette forme, le cerveau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boîte du crane s'est consolidée, on ne peut plus rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison ; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impubères.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'ayent toujours des suites plus ou moins mauvaises : je doute même que le maniment des Accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécessaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal-faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dérive-t-il

(*) Les femmes sauvages disent qu'elles applatissent la tête de leurs enfants, afin qu'ils puissent un jour ressembler à la pleine Lune. Il est vrai que plusieurs peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mere l'ait comprimé ; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés, & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

encore de la barbarie des peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tout les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déjà remarqué que les anciens Naturalistes qui ont crû qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocephales, s'étoient laissés induire en erreur par des voyageurs malhabiles, qui ayant vû des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme : il est vrai que la plûpart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dires; mais que penser de St. Augustin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui en parlant sérieusement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la basse Ethiopie (*) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, à qui il eut le bonheur de prê-

(*) *August. Serm.* 37, *ad fratres in Eremo. tom. VI. Edit. Paris. pag.* 345. « Vidimus & in inferioribus »partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantùm »in fronte habentes, quorum sacerdotes à conserva»tionibus hominum fugiebant, ab omni libidine »carnis se abstinebant. . . .

Ce saint Pere ne se contente pas d'assurer, dans ce merveilleux Discours, qu'il a vu des Cyclopes; mais il ajoute qu'il a rencontré en même-temps un grand nombre d'hommes & de femmes sans tête : *Vidimus ibi mul os homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de St. Augustin n'est pas de St. Augustin, comme si l'on ne trouvoit pas, dans les Ecrits de ce Docteur de l'Eglise, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire ce Discours en question.

Dans l'Histoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Professeur Baumgartem, on tâche de démontrer sérieusement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conséquent, dit-on, St. Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au lecteur, que de rapporter les puériles absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette prétendue Histoire de l'Amérique.

cher l'Evangile? Il n'eſt pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiſer des Etres qui n'ont jamais exiſté, ni dans la baſſe Ethiopie ni ailleurs: il faut donc que cet Apôtre ait été extaſié par ſon zèle, lorſqu'il a cru voir ce qu'il eſt impoſſible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Egliſe, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une ſorte de Sauvages qui n'ont preſque point de col, & dont les épaules ſont auſſi exhauſſées que les oreilles. Cette monſtruoſité eſt encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertebres du col ſont forcées de rentrer, pour ainſi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroiſſent de loin avoir la bouche dans la poitrine; & ſeroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthouſiaſtes la fable des Acéphales ou des hommes ſans tête.

Je ne penſe pas que l'envie d'inſpirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à ſe contrefaire auſſi cruellement que le ſont les Omaguas & pluſieurs autres. C'eſt à une fauſſe idée qu'ils ſe ſont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces uſages déraiſonnables qui ne ſont pas incompatibles avec les inſtitutions des ſociétés les mieux ordonnées en apparence: les petits pieds écraſés des Chinoiſes feroient croire que les Chinois n'ont pas le ſens commun, ſi ce n'étoit le propre de l'eſprit humain de confondre dans tous ſes ouvrages, le bien & le mal, l'extravagance & la ſageſſe.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit auſſi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales: tous les Péruviens ſe les faiſoient deſcendre juſque ſur les épaules; & comme les premiers Caſtillans ne ſurent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *Los Orejones*, les Oreillons, nom qui

à subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordellieres: (*) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'est un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés, qu'ils leur descendent au-dela de la poitrine: plus cette humeur est-elle chez eux gonflée, & plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineroient en vain,

(*) Voyez *dans la grande collection in-folio de Thevenot, tom. II, le voyage du sieur Acarette au Perou, pag. 11.*

puiſque tous les remedes imaginables ne ſauroient dompter ce mal endémique qui a régné il y a dix-huit ſiecles comme il regne de nos jours.

Les Eſpagnols, très-ſujets aux écrouelles, qui ſont auſſi des eſpèces de goîtres, ont long-temps réuſſi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraiſes froncées, qui leur couvroient non-ſeulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton : & comme l'Eſpagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reſte de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne ſe doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on ait obſervé juſqu'à préſent parmi les hommes goîtreux, c'eſt qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre mécaniſme. Mr. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suiſſe un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gaſtri-mythe, & ruminant : Peyere fait auſſi mention de deux Suiſſes goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la preſſion de cet appendice ſur l'éſophage y arrête quelques aliments qui rentrent une ſeconde fois dans la bouche, d'où réſulte une eſpèce de rumination, comme dans ces animaux que les Phyſiciens ont nommés *Ruminantia ſpuria.*

Outre les Indiens goîtreux, les Hiſtoriens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélaſines ou inciſives, une en haut & une en bas. Cette défectuoſité n'étoit rien moins que naturelle : Garcilaſſo dit, que les ſujets de ce canton ayant maſſacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cuſco & le fils de l'Empereur, on envoya contr'eux une forte armée qui les ſoumit, & l'Inca alors régnant, pour imprimer à toute cette génération le ſouvenir de ſa déſobéiſſance, lui fit arracher deux dents du milieu des ma-

choires. (*) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des peres & des meres, à ôter ces mêmes dents à leurs enfants, ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette Province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo & à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Nègres employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des Nègres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains ayent reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, longtemps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que les Nègres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entr'eux & les Indes occidentales, tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejetter deux, & pour se mocquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à peu près les principales observations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré;

(*) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

& où l'hiſtoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquiſitions, ſi des Philoſophes formoient le projet d'y voyager : nous ſavons qu'il y a d'autres contrées dont on a ſouſtrait à deſſein la connoiſſance au public. Ceux qui, en abuſant à la fois de la ſainteté de leur miniſtere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, ſe ſont érigés en petits tyrans ſous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire ni de leur intérêt de donner des Relations trop ſinceres de leurs conquêtes : les Hiſtoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, ſont écrites avec tant de partialité & ſi peu de diſcernement, qu'il n'eſt pas poſſible d'y ajouter foi : ce ſont des eſpèces de Légendes, & je crois que le lecteur n'eſt pas médiocrement édifié, lorſque Charlevoix lui aſſure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes ſerpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Miſſionnaires qui ſe jettent quelquefois à corps perdu ſur ces animaux entreprenants, pour ſauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il eſt ſurprenant qu'on ait toujours objecté aux Jéſuites leurs Etabliſſements du Paraguai comme des uſurpations de la dernier importance, & qu'on ait gardé le ſilence ſur leurs poſſeſſions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur ſituation, leur richeſſe, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il eſt vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé ſont des tréſors ineſtimables pour le Paraguai ; mais c'eſt une Province méditerranée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan ſans toucher à Buénos-Aires ; tandis que la Californie forme une Péninſule immenſe, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jéſuites ont ſenti de quelle conſéquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les

notions de la Californie le plus long-temps qu'il seroit possible. Le Lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déjà dangereusement puissante dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits, la Relation du Commodor Anglais, les Jésuites de Madrid se déterminerent à publier une *Histoire naturelle & civile de la Californie* (*) Cet ouvrage à tous égards original, donne une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé; car quand on a lu avec attention cette Histoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne sait absolument rien : on reste dans l'illusion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays, sans en rien dire, tant les auteurs ont su par des transitions bien ménagées voiler tous les objets intéressants, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appesantir sur des détails étrangers au fond de la matiere : on y apprend seulement que le Lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un Protestant, le zèle saint & respectable qui a toujours caractérisé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémisphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne sait quelles limites lui assigner du côté où sa base va se réunir à la côté occidentale du Continent. (**) Cette étendue doit être tout au moins

(*) Cet Ouvrage parut à Madrid en 1758, sous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglais; ensuite en Hollandais, sous le titre de *Natuurlyke Historie van California*, *Haerlem* 1761. On vient d'en publier une traduction Française, dont on auroit pu se passer.

(**) M. de Buache prétend qu'il a réduit la Californie à ses justes bornes; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique, n'est pas toujours de la com-

de quatre à cinq cents lieues sur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30, & de 10 milles, selon qu'on mesure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & se termine en pointe jusqu'au Cap de St. Lucar, gisant au 23e. degré de latitude septentrionale; de sorte que ce pays a, dans notre Zone, à peu près le même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée Australe. La qualité du sol est aux environs de Loretto excellente & susceptible de toute sorte de culture & d'amélioration: la vigne réussit dans les montagnes: les rivages de la Mer vermeille sont, à la vérité, fort marécageux, & paroissent avoir été jadis totalement noyés: on y voit encore une infinité d'amas de sable marin & des mares pleines d'eaux saumâges, mais dont on peut faire des salines à peu de frais. Le cordon des rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du sud, où il ne croît guères que des buissons & des arbustes rampants: les quartiers du Nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier. Le principal animal carnassier qu'on y connoisse, est le Tigre-poltron, semblable à celui du Canada: les loups, si l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y sont introduits que depuis quelques années; avant cette époque, on n'y en avoit jamais vu. On y rencontre aussi des Ours & des troupeaux entiers de Bisons.

En 1697, les Jésuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, sous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en ressources, actif, infatigable, ardent pour le bien

---

pétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

de sa compagnie, initié dans toutes ses maximes, & par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédients & capable de tout oser : il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, & posa la base de cet édifice des Missions de la Californie, que soixante & dix ans de politique & de travail ont conduit à son plus haut point, ou si vous voulez, à sa ruine.

M. Anson dit que le premier terrein où ces Religieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigenes, & ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites, mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles qui est, comme l'on sait, sur les parages de cette Péninsule & des Isles voisines, plus fertile & plus riche que sur ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora & du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage favorisée de la nature, se distinguent par le lustre & la finesse de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouissant : les huitres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait pendant la saison, pour soixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme presque réguliere.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour & nuit avec tous ses Esclaves. En effet, on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majesté Catholique le quint ordinaire qui se montoit à 12000 écus : on envoya en cour plusieurs Mémoires pour se plaindre des rapines de Salva-Terra & de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se jus-

tifier, en dressant un *Factum* qu'on lit dans l'histoire de la Californie, publiée par les Jésuites Espagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des scélérats ont osé lui faire l'affreuse imputation de soustraire des Perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conseillé aux Espagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces instruments du luxe apportent un obstacle manifeste aux progrès du salut : c'est bien peu connoître, dit-il, notre désintéressement, que de nous objecter des crimes si bas, dont nous sommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit si bien mérité dont jouissoient alors les Jésuites à la cour de Madrid, produisit tous les effets que la Société en attendoit : Sa Majesté aima mieux de croire que la propagation des Perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de soupçonner les Jésuites capables de les dérober contre le droit des gens : les Ministres firent semblant de penser la même chose.

Salva-Terra, après avoir repoussé si victorieusement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majesté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Espagnoles stationnées en différents endroits de la Californie pour la défense des côtes : il allégua des raisons assez mauvaises pour démontrer que la chose, quoique sans exemple, étoit juste & utile : aussi sa demande fut-elle accordée. Les officiers & les soldats reçurent ordre d'obéir aux Missionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La postérité ne croira point qu'on ait pu tellement mésuser de la piété d'un Monarque, fasciner son esprit jusqu'au point de le plonger dans un total oubli de ses intérêts, & lui inspirer de la sécurité, lorsqu'on creusoit un abyme sous ses pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on

est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites diront, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger en prêchant l'Evangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigenes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les sauvages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement des moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jésuites (*) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents, ils avouent que Salva-Terra cassa de sa propre autorité un capitaine, un sergent, & licencia une compagnie entiere de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les Jésuites se sont imaginés long-temps, qu'en étendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le Nord-Est de cette Péninsule, à un grand pays habité par une nation riche & civilisée, dont tant de voyageurs ont soupçonné l'existence: il y a même des Auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette

(*) Voyez *Natuurlyke Historie van California* E. D. pag. 433 & suivantes.

cette persuasion, à laquelle il est fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put assouvir sa cupidité : il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, si l'on rassembloit tout ce que les Relations ont dit de cette contrée merveilleuse qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jésuites se sont flattés long-temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près semblables, au commencement de ce siécle, ses nombreux établissements sur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado* qui lui paroissoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus absurdes passent par la tête des avares : leurs richesses imaginaires sont infinies.

En lisant tout que le Jésuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la possession de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, dans le transport de son zèle, si nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y sauver! » Ce que l'on débite des richesses & des trésors du » *Dorado*, dit-il, n'a rien qui doive nous étonner; car en laissant à part ses montagnes d'or, » il suffit qu'on y en trouve autant qu'à *Choco*, à » *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* & dans plusieurs autres Provinces du nouveau Royaume, » ce qui joint à ce que les Indiens en emporteront » dans leur retraite, forme un trésor équivalent à » celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens » de dire pourra avoir son utilité, s'il arrive jamais » qu'on découvre ces Provinces, & que l'Evangile » s'y introduise, il en sera peut-être alors du *Do*» *rado* comme de la Province de la *Nueva-Sonora* » près du nouveau Mexique, qui unit le Conti-

» nent avec la Californie. Ses peuples viennent de » recevoir l'Evangile avec beaucoup de docilité, » & l'on a trouvé chez eux une infinité de mi- » nes d'argent, dont on n'a eu connoissance qu'en » 1739. » (*)

Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Missionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme si c'étoient deux choses moralement inséparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisiéme motif de la venue des Jésuites à la Californie a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la compagnie de Jesus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne: il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques Religieux: aussi le Ministre Espagnol, Don Joseph Patinho voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille; mais le crédit de la Société para ce coup. (**) Aujourd'hui que cette Société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet salutaire conçu par Patinho: une ordonnance de sa Majesté Catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du Galion, *le bon Conseil*, de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire: l'industrie des Jésuites soutenoit donc la

(*) *Histoire de l'Orenoque*, pag. 147 & 148, t. II.

(**) *Voyage d'Anson*, *liv.* II. *pag.* 199 *in*-4°. *Amst.* 1749.

fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des Commissionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire passer les perles de la Californie en Asie, où le prix de cette espèce de bijouterie s'est beaucoup mieux soutenu qu'en Europe.

En 1690, un colon Espagnol avoit planté à la Californie, aux environs de S. Lucar, une petite vigne, dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux Missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour: un d'entr'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la Botanique & l'agriculture que pour les disputes sur la grace versatile & efficace, se chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés que quarante-sept ans après la premiere exploitation, les Jésuites vendoient déja assez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore plusieurs barriques sur le Galion pour les Philippines, où l'on s'en sert à dire la messe; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le service des Autels.

Quoique les colonies Européanes, si multipliées en Amérique, ayent planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'est point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation: le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'atmosphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le sol le plus propre à son instinct; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être excellent; M. Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madere, & si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les

bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté, & d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la société à pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques: il est triste qu'il ait élevé des pépinieres si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bien-tôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres des moines, si occupés de s'agrandir: jettez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants, ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissements des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de St. Lucar & de Loreto, avoient été, suivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de St Michel, au vingt-neuvieme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les Naturels de la Californie, divisés en trois tribus considérables, (*) ne paroissent pas avoir reçu de la nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de bayes, de fruits sauvages, & de gibier: d'autres étoient entierement nuds, les premiers à qui l'on mit des juste-au-corps, furent hués & poursuivis par leur compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral, est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'in-

(*) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

sensibilité est en eux un vice de leur constitution altérée : ils sont d'une paresse impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien, & n'étendent point la sphère de leur conception au-delà de ce qu'ils voyent : pusillanimes, poltrons, énervés, sans noblesse dans l'esprit, le découragement & le défaut absolu de ce qui constitue l'animal raisonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la société. Enfin, les Californiens végètent plutôt qu'ils ne vivent, & on est tenté de leur refuser un ame. (*) Du reste leur figure est semblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique : leur corps est dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique, parce que leur pays plus aride, plus nu, plus dépourvu de bois, & semé de grands bancs de sable, augmente davantage la verbération des rayons solaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient des Nègres, comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que, quand on envoya du Mexique des Nègres Africains à la Californie, les Indigenes ne témoignerent aucune surprise à l'aspect de ces hommes singuliers, dont la noirceur & la physionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la premiere fois ; mais les Sauvages sont tous curieux par caractere, & n'admirent rien par stupidité. D'ailleurs il est très-possible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déja vu des Noirs sur quelques vaisseaux venus des Philippines au Cap de St. Lucar. Quant à eux, ils se percent la cloison du nez, & le lobe des oreilles, pour y suspendre des colifichets, & se barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre, pour se mettre à l'abri des *Nignas*, espèce de vermine insuppor-

(*) Voyez *Natuurlike Historie van Californie. E. D.* pag. 58 & 59.

table, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils à usent l'instar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimeron*, ou du Tabac sauvage, végétal que la nature a refusé à très-peu de Provinces du nouveau Monde, quoique plusieurs Botanistes se soient imaginé qu'il ne croissoit que dans un seul canton, d'où l'on l'avoit transplanté aux Isles.

Comme la Californie est une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Asie, les Jésuites s'étoient flattés qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments historiques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau continent; mais ils conviennent sincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuses. (*)

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune espèce d'écriture ou de caractere, sont tellement abrutis, tellement dépourvus d'industrie & d'idées, qu'on ne sauroit supposer qu'ils ayent jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Asie. Quand on les interroge sur leur état primitif, sur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin jusqu'à l'arrivée des Missionnaires.

Plus on remonte vers le Nord de leur pays, plus l'aspect en devient effroyable, & les Jésuites, quoiqu'ils ayent pû croire de l'opulent Royaume de Quivira, sont maintenant très-désabusés à ce sujet: ils savent qu'on perdroit ses peines à y chercher davantage la colonie Chinoise que Mr. de Guignes a fait venir par la route du Kamschatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention & d'intelligence dans le centre

(*) *Hist. van Californ.*, pag. 53 jusqu'à 57, tom. I.

de la Californie, où malheureusement pour ce système on n'a vu que des troupeaux de barbares si stupides, si dégenérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En lisant l'histoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tschirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cents lieues le long des côtes du Nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées désolées & des nations insociables. Les Russes n'y virent que des rivages presqu'inaccessibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit descendre avec beaucoup de difficulté un pilote, un bosman, & quatre matelots qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraisemblablement massacrés à l'instant même de l'abordage par les habitants du pays, assez féroces pour user de ce droit affreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *Droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la sociabilité & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamschatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamschatkadales, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interprètes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui est la plus voisine de l'Asie; mais cette précaution fut inutile : on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktschi qu'on parle au Kamschatka, ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrémités des deux continents, ne sont pas filiations les unes des autres. (*)

(*) On ne sait pas au juste, à quel endroit de la côte

Long-temps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le Pilote Morera, délaissé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déjà erré pendant plusieurs années dans les terres situées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux, & des incidents sans nombre, il arriva à la garnison Espagnole de Sombrerette : il constate par son rapport que tous les pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des bisons, des ours, & des hordes peu nombreuses d'Américains Agriophages. Telle est cette Région fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs soyes, leurs porcelaines, & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'isle de Chiloë, car Mr. de Guines soutient que la politesse étoit très-répandue sur toute cette plage, & il est impossible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs

---

de l'Amérique, le Capitaine Tschirikow fit son débarquement ; soit que la Cour de Pétersbourg ait, par des raisons d'Etat, supprimé & altéré plusieurs articles dans le routier de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché Mr. de l'Isle de la Croiere de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime & aux observations fortuites faites à la hate, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuse, & enveloppé d'épais brouillards, il paroit que les Russes toucherent à la côte située au 56e. degré de latitude Nord, entre le 235 & le 240e. degrés de longitude. Quant à Béering, il est sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le septention que Tschirikow.

Nicolas de l'Isle n'assigne pas ces endroits si intéressants, ni dans sa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans sa carte Cylindrique, ne parle que des terres basses & noyées au 74e. degré de latitude N, où il dit que les Russes allerent échouer en 1743 ; mais ces terres basses & ces Russes échoués sont des fables.

leurs que de la Chine. Voilà jusqu'où l'esprit de système peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'est un torrent qui se perd dans un précipice, d'où la raison ne se retire que rarement.

Je suppose pour un instant qu'il soit permis à un Littérateur désœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaises traductions comme si c'étoient des vérités historiques tirées des archives de Pekin : je suppose qu'il soit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient personne, & où personne ne se soucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en est pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer sur de fausses cartes géographiques, pour donner du poids à de semblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné son Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, est fausse en ce qu'elle place dans l'Amérique une immense mer méditerranée qui n'est pas en Amérique : c'est bouleverser le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap blanc on trouve, selon Mr. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet espace de terre qu'il appelle la mer de l'Ouest : il n'y a qu'à consulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement est imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninsule, ont pû se tromper dans les positions relatives ; mais depuis qu'on sait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court sans interruption, depuis la base de la Californie vers le Nord jusqu'à la proximité du cercle boréal, c'est une falsification manifeste de percer cette terre ferme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui ont fait frapper de fausses médailles, supposé de faux manuscrits, de fausses inscriptions lapidaires

pour justifier des conjectures chronologiques, pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre sous peine de mort aux savants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inscriptions antiques. Reprimera-t-on par cette sévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raison dans ses conjectures? Hélas non.

SECTION II.

De la couleur des Américains.

Rien ne surprit davantage Christophe Colomb, comme il l'a avoué à ses amis, que de trouver au nouveau continent, à quatre degrés de l'Equateur, des peuples qui n'étoient pas noirs : il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que sous de mêmes paralleles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes Nègres à tête lanugineuse, & en Amérique des hommes seulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diversité de couleurs, dans des climats si semblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui désespéroit les Physiciens du quinzieme siecle.

On n'inférera point ici une dissertation complette sur la couleur des Nègres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce sujet dans la suite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, sans y mêler trop de discussions & des hors-d'œuvres : les détails préliminaires dont cette explication a besoin, seront courts, & s'il est possible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce siecle, assez injustes ou assez prévenus pour se croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps passé, disent que les Nè-

gres descendent en ligne directe de Caïn, (*) à qui Dieu écrasa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à sa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un assassin. Les Docteurs du temps passé enseignoient, dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens sont la postérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Ismaël : l'Abbé Pluche a défendu ce dernier sentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa ensuite à dire des injures contre Descartes & contre Newton : il devoit pour n'être pas inconséquent, attaquer les défenseurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même : il faut le plaindre.

Je ne sais par quelle fatalité les Théologiens, comme fascinés sur leurs propres intérêts, se sont si souvent approprié des questions du ressort de la Physique : en sortant de leur sphère, en prononçant sur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver sinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis? après avoir si mal décidé, peuvent-ils raisonnablement se plaindre qu'on méprise leurs décisions? Peuvent-ils dire que le siecle décline, parce qu'on n'est occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs ? Ne vient-il pas dans l'esprit de tout le monde qu'après s'être trompés en Géographie, en condamnant l'Evêque Virgile; en Astronomie, en condamnant Galilée; en Métaphysique, en condamnant Jordan le Brun, & l'immortel Locke; en Physique, en brulant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne se trompent aussi en Histoire naturelle, lorsqu'ils attribuent l'origine

(*) L'Auteur d'un prétendu *Essai sur la population du nouveau continent* se glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Négres, en les faisant descendre de Caïn ; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déja parlé avant lui de cette pieuse extravagance ; il ne valoit pas la peine de copier ce que des Moines Français & Espagnols avoient pensé du teint des Africains.

des Nègres à des Héros de l'Histoire Juive? Pourquoi donc imaginer des systêmes si révoltants? où pourquoi se plaindre de ce qu'on s'en moque?

Un Auteur qui abusa singulièrement du privilege de déraisonner, dit que la premiere femelle du genre-humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où nâquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples Nègres de l'autre. Cette hypothese, si vous en jugez par son absurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un siecle ténébreux, avant la naissance des Lettres, par un rêveur malade: si vous en jugez par la date de la publication, vous serez surpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dix-huitieme siecle. Or il faut choisir, ou entre Ismael ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs; si vous voulez soutenir un systême sur l'origine des Nègres; si vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous passer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés systématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans les Zones tempérées: si l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vû clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'existe nulle part des Nègres, sinon dans les pays les plus excessivement chauds du globe: il n'y en a point hors des bornes de la Zone torride. Ils ne sont pas, comme on l'a dit, la douzieme partie de l'espece humaine, leur nombre relativement à celui des hommes blancs & bruns n'étant que comme 1 à 23. A mesure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir, les cheveux se détortiller, s'allonger, les traits s'adoucir: les Maures, quoique noirs en apparence, le sont moins que les Nègres, parce

qu'une plus grande distance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Espagnols, les Napolitains sont encore foiblement basanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples sont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & Mr. le Cat, ont placé, je ne sais pourquoi, des Nègres dans le voisinage du Pole Boréal & au centre du Grœnland, se sont extrêmement trompés : nous connoissons aujourd'hui ce dernier pays presqu'aussi bien qu'on connoit la Suede, & l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres fabuleux, & aussi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme sous la ligne équinoxiale, sont des phénomènes qu'on a découverts en faisant l'anatomie des Nègres, & l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moelleuse du cerveau noirâtre, la glande pinéale presqu'entierement noire, (*) l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le sang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes ayent ignoré depuis si long-temps que la noirceur des Nègres-Simes est visiblement inhérente dans leur matiere séminale, on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur

(*) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anatomiques sur la nature de l'Epiderme & la couleur de la substance médullaire dans les Négres*, de Mr. Meckel. Voyez *aussi un Mémoire offert à la Société Royale sur la couleur du sang des Négres*, par le Docteur Towns.

temps; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux?

Cette matiere colorante est si tenace dans le sperme des individus sains, qu'elle exige absolument quatre générations mêlées pour disparoître entierement: la troisieme postérité est encore basanée: la quatrieme est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables. (*)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucosité, une substance gélatineuse, que les Anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réseau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européans, noirâtre dans les Nègres, brunâtre dans les Basanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos

---

[*]. Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Négre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à long cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron basané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, sort l'octavon moins basané que le quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femelle blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en sens inverse, pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Négresse, sort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Négresse, vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Négresse, provient l'Octavon, qui a sept huitiémes de noir & un demi quart de blanc.
4. De cet Octavon & de la Négresse, naît enfin le vrai Négre à cheveux entortillés.

ou Nègres blancs, & parsemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Nègres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le réseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément : elle y séjourne davantage, suinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée ; & quand ils sont échauffés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noircissent le linge blanc avec lequel on essuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuses dans la peau : ils percent & criblent par leurs sommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'est autre chose que la superficie endurcie de la gelée dont la peau est induite. (*) Ces poils, ayant chez les Nègres à traverser un milieu plus tenace, plus condensé, s'entortillent, se frisent, & ne s'allongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tissu de la peau & dans son enveloppe.

La petite vérole se dessèche aussi lentement sur le corps des Nègres, parce que leur réseau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée : aussi leurs passions sont-elles fougueuses, immodérées, excessives, & n'obéissent presqu'à

[*] Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme, étoit composée d'écailles à charnieres, s'est trompé, & ses microscopes ont dû lui faire en cela des illusions optiques fort singulieres, puisque ces écailles & ces charnieres n'existent pas dans la nature.

aucun frein de la raison ou de la réflexion; & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal: & leurs facultés intellectuelles se sont affoiblies: ils diffèrent autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuissance de leur esprit, qu'ils en font différents par la couleur du corps & l'air de la physionomie.

La substance du sang, celle du fiel, celle du cerveau & du sperme, étant dans cette sorte d'hommes, plus sombre, plus obscurs, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit par la sécrétion s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons sont blancs en venant au monde, parce que leur épidermes & sa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalants y entraînent: aussi voit-on le corps des Nègres noyés redevenir blanc, après avoir resté quelques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang: ce qui n'arrive qu'au troisieme ou quatrieme jour: alors cet épanchement se déclare par une jauniſſe dans tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Nègrillons ont, au sortir du sein de la mere, une tache noire aux parties de la génération; parce que ces parties se forment les premieres, devancent le développement des autres membres, croissent plus rapidement; & les téguments qui les recouvrent, sont plutôt serrés, &

peuvent déjà retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'eſt point dans tous les ſujets: elle manque même très-ſouvent; mais une marque qui ne manque jamais, c'eſt un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'inſtant de leur naiſſance. Comme la ſubſtance cornée des ongles ſe durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Phyſiciens ont gardé juſqu'à préſent un profond ſilence ſur ces deux ſignes qui caractériſent les enfants des Nègres, ſoit qu'ils ayent craint de ſe tromper, en voulant dévoiler les cauſes encore inconnues de ces phénomènes ſurprenants, ſoit qu'ils ayent négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réſervées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc oſé, ſans guide & ſans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la Phyſiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne ſatisfait pas abſolument à la difficulté. S'il eſt permis de hazarder des erreurs vraiſemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Obſervateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raiſon des probalités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce ſujet.

Si l'air brulant, ſi le ſerein & la réverbération des rayons du ſoleil dans la Zone torride noirciſſent la moelle & le cerveau des Africains, on demande ſans doute ſi les hommes blancs, tranſplantés dans ce climat ardent, voient auſſi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébene? Il eſt ſingulier qu'on forme des doutes ſur un effet néceſſaire: c'eſt encore l'eſprit de ſyſtême qui a ſi long-temps empêché les Naturaliſtes

d'acquérir des idées claires ſur ces eſpèces de métamorphoſes.

Le voyageur Mandelſlo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations ſuivies ſous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération eſt la plus forte; mais il eſt ſûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelſlo ne le l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & ſur-tout les Européans qui vont ſe fixer dans la Zone torride, conſervent leurs mœurs, leurs uſages, leurs habitudes pendant pluſieurs années, s'expoſent d'abord moins aux influences de l'atmoſphere, ſont plus long-temps à ſe dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard & même jamais, ſinon par néceſſité, l'éducation & le miſérable genre de vie des Africains indigenes: auſſi long-temps que la fortune du commerce les ſoutient: ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des eſclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui faſſent même par avarice ce que M. Adanſon a fait par paſſion pour les Sciences ſur les bords du Niger: il ſuffit de lire le Journal de ſes courſes & de ſes travaux, pour ſe former une idée de ce que peut, dans ces contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur ſur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance: le premier accident qu'on éprouve, eſt que la ſurpeau des pieds, des mains, du viſage, ſe hâle, ſe durcit, & ſe détache du corps par feuilles & par lambeaux: la fievre ſurvient bien-tôt, & il faut une complexion vigoureuſe pour la vaincre.

M. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure hiſtoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'obſervations très-précieuſes pour la

Physique, (*) dit qu'en 1764 il baptisa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphose étoit déjà si avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on discernoit encore sur leur peau.

Quant aux descendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils sont devenus des Nègres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe, & les traits de la physionomie, quoiqu'ils ayent d'ailleurs retenu les points les plus essentiels d'un Christianisme dégénéré, conservé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La postérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations aux isles du Cap verd; elle s'est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la distance de ces isles à l'Equateur contribuent sensiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie, qui émigra de l'Europe pour le district des établissements Portugais. Ceux au contraire qui ont été séjourner à la Côte de la terre ferme, entre le Cap blanc & le Cap verd, se sont familiarisés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on sait, une partie de l'Afrique équinoxiale au septieme siecle, ne sont plus reconnoissables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Nègres, aussi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien continent vers l'an 1173, fit déjà de son temps une ob-

---

[*] Voyez *Nouvelle Histoire de l'Afrique Françoise, enrichie de cartes, d'observations astronomiques, géographiques.*: à Paris 1767.

servation intéressante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Asie méridionale & en Afrique, étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite ; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigenes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croisent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mêlange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un sacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Négres, en les faisant propager entr'eux dans des pays froids, si l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abtardissement & le mélange, on auroit vû que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitans du pays où les expériences se seroient faites.

Les Maures ont pû fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues ; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui expulsés par Ferdinand le Catholique, vinrent se jetter dans Rome où le Pape Alexandre VI leur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés, que ne le sont les paysans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Né-

gres transmigrés dans les Provinces de l'Europe septentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européans établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Nègres; parce que la liqueur spermatique & la substance mœlleuse & glanduleuse des Africains, étant une fois colorées & impregnées de cette *matiere âcre* qu'on nomme *æthiops animal* conserveroient très-long temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une suite très-nombreuse de générations : les Blancs au contraire, étant sans cesse assujettis à une cause active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet après un long séjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aisément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on essaye de les dépouiller des impressions de la teinture.

Le voyageur Atkins qui se croyoit un grand philosophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus, dit que » c'est une hérésie de » supposer que le genre humain n'a point eu un » même pere, mais, ajoute-t-il, quoique ce sen- » timent soit ouvertement & manifestement hé- » rétique, je ne puis m'empêcher de l'adopter à » l'égard des Nègres que je regarde comme une » espèce d'hommes singuliere, très- distincte de » la nôtre, & par conséquent issue d'une autre ti- » ge. » On pourroit répondre qu'il est très-vrai que les hommes noirs sont différents des hommes blancs; mais qu'il est très-faux que la couleur seule constitue les espèces dans aucune famille du regne animal : la forme du nez & l'épaisseur des levres ne sont pas des caracteres essentiels : il ne reste donc que la chevelure des Africains & leur stupidité qui pourroient les différencier, si l'on ne trouvoit tant d'hommes qui sans être Nègres,

n'en sont pas moins stupides, & tant d'autres qui sans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux frisés & entortillés.

Si l'on divisoit par la couleur seule le genre humain en espèces, il s'ensuivroit nécessairement, que si les Nègres forment une classe spécifique parce qu'ils sont noirs, les Olivâtres & les Basanés formeroient aussi une classe, parce qu'ils ne sont pas blancs, il s'en suivroit encore que les Espagnols & les Suédois sont deux espèces d'hommes différents entr'elles. Ainsi à force d'accumuler les divisions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une absurdité.

Que le genre-humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu plusieurs, question inutile que des Physiciens ne devroient jamais agiter en Europe; il est certain que le climat seul produit toutes les variétés qu'on observe parmi les hommes : il est certain encore que les Nègres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une espèce, & c'est en cela qu'il s'est trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont passé par l'esprit, lorsqu'il rédigeoit son journal. Les Européans, métamorphosés en Nigritie, prouvent assez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circonscrive ces variétés, puisqu'on va des unes aux autres, sans que les races ayent été mêlées par la combinaison des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embrasse dans notre hémisphere une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large : il paroit au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout son milieu par des Nègres-simes à cheveux crêpés, & sur ces deux lisieres, par des Maures couleur de suie ou bistres : cependant on y découvre une variété presqu'infinie de nuances : on y voit des peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, rougeâtres. Ces différences sont oc-

casionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes paralleles : là où elle est la plus excessive, là où le Thermometre monte à trente-huit degrès, on rencontre les véritables Nègres. Par tout ailleurs, où l'air est plus tiede & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un terrein moins nud & moins sabonneux, il n'y a que des nations plus ou moins basanées.

L'élévation du terrein contribue aussi beaucoup à refroidir l'atmosphere, & les sommets des montagnes ne sont nulle part, dans la Zone torride, aussi chaude que les campagnes. Au haut du Pic-Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrés de la ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gele sur le Pic de Ténérife, quoique de sa cime on découvre, à l'œil simple, la plage toujours brulée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans sa pelisse aussi long-temps qu'il se tient sur cette énorme bosse du globe, puisse à peine souffrir sa chemise lorsqu'il en est descendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obscur, plus ou moins foncé des habitants qui essuyent ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonstration, que le climat seul colorie les substances les plus intimes du corps humain.

Les sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les sables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, sont des Nègres achevés qui ont le teint d'un noir luisant, & la tête couverte d'une laine aussi nopée que celle des agneaux d'Astracan. Les Insulaires de Quiola, qui ne sont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flotante, parce que situés à la plage orientale de l'Afrique, il n'essuient point, comme les Jalofes, ce vent sec & igné qui tra-

verse les déserts sablonneux de l'intérieur du continent. L'Isle de Ceylan peut elle seule fournir une preuve décisive aux yeux des observateurs : les naturels répandus dans les campagnes & sur les plages découvertes y ont le visage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui se sont opiniâtrés à rester dans les forêts les plus épaisses, & à y vivre, en sauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végetaux, ont la peau d'une blancheur presqu'aussi éclatante que celle des Italiens. Il est absurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des avantures impossibles & un naufrage romanesque, pour les jetter dans une Isle de l'Asie ; puisqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des Isles de l'Archipélague Indien, quoique placés sous la ligne, ou à peu de distance, ont le visage basané, & on n'en voit presque pas à chéveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents alisés qui ébranlent continuellement la colonne de l'atmosphere, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du soleil.

Si nous nous sommes expliqués avec assez de netteté & de précision pour faire comprendre que les causes de la noirceur des Nègres, n'existent que dans la qualité du climat, & non ailleurs ; on ne rencontrera aucune difficulté dans l'exposé qu'on va faire relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs ; parce que tout l'espace compris entre ces deux lignes est, au nouveau continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrés, que les parties correspondantes de l'Asie & de l'Afrique. La quantité immense d'eaux stagnantes & fluviatiles répandues sur la surface du terrein, y envoyent, par l'évaporation, des rosées & des vapeurs qui rompent les rayons solaires, aussi y pleut-il à peu près huit

huit fois davantage que dans l'Afrique. La reverbération y est encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein composé de pur sable, de trente lieues en quarré, & si l'on en excepte les côtes du Pérou, le sol y est par-tout pâteux, les terres les plus arides & plus pauvres étant encore couvertes & tapissées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbustes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers sont en Amérique: il y en a qui ont cinq-cents lieues de diamettre, & chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes excroissantes, & parasites, de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la nature sauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois sont plus froids que les lieux découverts & défrichés: les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles & sensibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordellières est couverte, les brumes qui s'en élévent, & la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'est point tant le vent d'Est qui rafraichit ainsi l'atmosphere entre les Tropiques du nouveau continent; car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée & le Brésil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traversant l'Océan du Sud, & la mer des Indes: il rendroit par conséquent les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'est le Chili: ce qui est visiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrein, est sans comparaison, plus

exhaussé en Amérique, que sur les côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle seule occasionner une différence considérable dans le climat : aussi a-t-on trouvé dans les Cordellieres, presque sous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pisarre & les autres dépréda-teurs Espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint sur les degrés du thermomètre, on verra que les Amériquains ne pouvoient noircir, ni dans le Bresil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles: quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les sauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette province sous le regne d'Elisabeth dans l'espérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une assez grande difficulté, si le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorsqu'il fit déchirer ce prince par ses chiens. On lui assura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit son langage à part & des mœurs très-différentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité : ils crurent, sur le simple rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué sur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant l'arrivée des Européans au nouveau Monde, il y avoit passé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains spéculatifs ont osé en

ſéindre pluſieurs, pour peupler à peu de frais les iſles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de bonne Eſpérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Bréſil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jetté ſur les côtes de ce pays dont il étoit ſi proche, lorſqu'un coup de vent d'Eſt l'y porta. On peut douter ſi Gumilla a été bien informé, quand il aſſure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bouraſque en allant de Ténériffe à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, juſqu'aux iſles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de Barlovento, malgré toute la réſiſtance du pilote & des matelots entraînés contre leur deſtination dans un autre hémiſphere. Cet événement, s'il étoit vrai, ſeroit unique.

Je ſuis perſuadé que le philoſophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des abſurdités, pour en impoſer à ſes compatriotes; mais il eſt ſûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Nègres, ne ſont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, ſelon la coutume & la néceſſité du pays. Quant à Vaſco Nunnez, comme c'étoit un ſcélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; auſſi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre veſtige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impoſſible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cauſe de la multitude de Nègres émérites, rançonnés, marons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau continent des peuplades fortes de cinq à ſix mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, aſſurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux ſeuls traits de la phyſionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & ſur tout d'avec les Africains. Ces voyageurs ſont d'accord que la plus forte nuance du teint n'eſt dans cette province, que d'un brun

olivâtre, tirant sur le roux. M. de la Condamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obscurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades nègres que le navigateur Rogers ne soupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie; il ne faut qu'être superficiellement versé dans les Relations, pour savoir que les Métifs, les Mulâtres, & les Nègres envoyés du Mexique au Cap de S. Lucar pour le service de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les Jésuites. Ainsi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce sont des esclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale ou les Européans ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ses habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entiérement entre les Tropiques. M. de Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliste si ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la Nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siécles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pisarre & d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cents ans. Or les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés, qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Brésiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point si le climat ne vient à éprouver une ré-

volution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable. En ce sens, il est possible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'observer que c'est aux pieds des montagnes, & sur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux; comme les Péruviens sur le penchant des grandes Cordellieres à la côte occidentale, les Brésiliens aux bas des petites Cordellieres à la côte opposée : toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient descendus de Parimé: les Louisianais avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Mississipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénetrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par

l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on ressent la chaleur la plus excessive, relativement à l'autre portion du nouveau continent; cependant, comme on l'a dit, il n'existe sur cet immense emplacement que des Sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (*) Ceux qui sont de la plus obscure nuance, de la plus forte teinte, paroissent naturellement bronzés; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'instar des Nègres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européane & d'un sauvage de la Guiane, naissent les Métifs; deux quarts de chaque espèce: ils sont basanés, & les garçons de cette premiere combinaison ont de la barbe, quoique le pere Américain soit, comme l'on sait, absolument imberbe: l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mere seule, ce qui est très-remarquable.

II. D'une femelle Européane & d'un Métif provient l'espèce quarteronne: elle est moins basanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération: le Pape Clement XI a mê-

(*) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs: ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés, à moins qu'ils n'ayent soin de se peindre. Les Otomacos qui navigent sur les rivieres & qui vivent sur les plages, sont bruns & noirâtres. *Histoire de l'Orénoque, Tome premier, page 108. Avignon 1758.*

me déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant déjà blanche, & ne plus la traiter sur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane, & d'un quarteron ou quart d'homme vient l'espèce Octavone, qui a une huitieme partie du sang Américain : elle est très-foiblement hâlée, mais assez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouisse des mêmes privileges, en conséquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV D'une femelle Européane & de l'Octavon mâle sort l'espèce que les Espagnols nomment *Puchuela*. Elle est totalement blanche, & l'on ne peut pas la discerner d'avec les Européans. Cette quatrieme race, qui est la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, selon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les quatre meres qui ont servi dans cette filiation.

Les enfants des Nègres naissent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles, & quelquefois aux parties génitales : les Américains naissent aussi blancs dans la Guiane, sans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais, si l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, grisatre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie postérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à mesure que l'enfant perd sa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conserve le reste de ses jours. Il seroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les causes d'un effet encore si incertain, & dont on n'a d'autres garant qu'un Jésuite Espagnol, qui a donné, dans le cours de son ouvrage, tant de preuves & de superstition & d'imbécilité, en discutant des matieres physiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on

suppose, en toute rigueur que Gumilla a bien observé, qu'il a bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raison que dans l'épaisseur d'un tissu muqueux, qui est plus dense au bas des reins que dans le reste du corps : aussi Mr. Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Nègres est, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je suis persuadé que plus les hommes ont le teint basané plus leur liqueur spermatique est colorée, puisque dans le Pérou, où le visage des habitants n'est pas si obscur que dans la Guiane & sur les rivages de l'Orenoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut nécessairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

» Au Pérou, dit Ulloa on apelle Métifs ou » Métices ceux qui sont issus d'Espagnols & d'In- » diens : il faut les considerer selon les mêmes de- » grés deja expliqués à l'égard des Noirs & des » Blancs ; avec cette différence que les degrés des » Métifs à Quito ne montent pas si haut, étant » reputés Blancs dès la seconde ou la troisieme » génération. La couleur des Métifs est obscure, » un peu rougeâtre, mais pas tant que celle des » Mulâtres clairs ; c'est-là le premier degré ou la » procréation d'un Espagnol & d'une Indienne ; » quelques-uns néanmoins sont aussi hâlés que » les Indiens mêmes, & ne different d'avec eux » que par la barbe qui leur vient : au contraire » il y en a qui tirent sur le blanc & qui pour- » roient être regardés comme Blancs s'il ne leur » restoit certaines marques de leur origine qui les » décelent, quand on y prend garde. Ces mar- » ques sont un front si étroit que leurs cheveux » paroissent toucher à leurs sourcils, & occupent » les deux tempes, se terminant au-dessous de » l'oreille ; ces mêmes cheveux sont d'ailleurs ru- » des, gros, droits comme du crin, & fort noirs.

» Ils

» Ils ont le nez petit & mince, avec une petite » éminence à l'os, d'où il se termine en pointe, » & se recourbe vers la levre supérieure. Ces si- » gnes, aussi-bien que quelques taches noires » qu'ils ont sur le corps, décelent ce que la cou- » leur du teint semble cacher. » (*)

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européan & de la Péruvienne, car la seconde est déja plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord, exposés à l'inclémence de l'air, au serain, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des saisons, ont aussi le visage fort hâlé; mais ils seroient beaucoup moins noirs, s'ils ne se frottoient avec des drogues & des graisses. Cette coutume de se mâtacher la physionomie & de se peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les sauvages de l'Afrique, de l'Asie, & des Indes occidentales, n'est point une mode dictée par le caprice de ces hommes grossiers; c'est un vrai besoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont senti de leur temps en Europe, comme les Hurons le sentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les insectes ailés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination, ils paroissent être dans leur élément favori: au printemps ils obscurcissent le ciel & couvrent par leur multitude la surface de la terre. De quelque côté que les hommes se tournent, ou se cachent, ils sont poursuivis, persécutés, dévorés par des essaims de mouches, de Taons, de Moustiques, de Cousins, de Mazingouins, de Pucerons, de Fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes, un venin plus cau-

(*) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. V. Ch. 5. page 228.*

stique que dans les lieux défrichés, où l'atmosphere est plus pure. On ne connoît jusqu'à present que deux moyens pour se garantir de cette incommodité qui rend la vie & la sensibilité à charge dans ces climats sauvages: c'est de se tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs cases, (*) ou de se munir comme les Tunguses, qui ne marchent jamais sans avoir une espèce d'encensoir ou de petit réchaud suspendu au bras: en jettant continuellement sur ce feu portatif du bois & des herbes à demi seches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les insectes craignent, parce que les particules salines & huileuses, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent sur le champ; mais comme cette fumigation est presque aussi gênante, que la piquure des mouches mêmes, & qu'elle occasionne des maux d'yeux, & la cécité, à laquelle les Lappons sont si sujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer sur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Moustiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graisse & aux huiles qu'on sait être, par leur nature, le véritable poison de tous les insectes. Dans plu-

(*) Les Lappons font cette épaisse fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des espèces d'agarics qu'ils cueillent sur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les consume que lentement. Ce brouillard suffit pour écarter les insectes ailés; mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés sont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui sont très-sujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endemique entre le Bas-Danube & le Niéper, portent en tout temps des soubreveses & des chemises enduites de graisse & de suif: sans cette précaution, ils seroient dévorés tout vivants par des insectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favorise singulierement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des sauterelles.

leurs cantons de l'Irlande & de la Suède, on est contraint de graisser, avec du goudron, les troupeaux qu'on laisse paître jour & nuit dans les prés & les forêts, sans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de déposer leur œufs dans leurs toisons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains possedent une infinité de drogues différentes dont ils se vernissent & s'arment contre les moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, soit qu'ils ayent pour cette couleur un goût particulier, soit qu'ils ayent découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

Ces onguents en séjournant quelque-temps sur la peau, se rancissent & répandent une exhalaison très-désagreable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante qu'elle laisse une traînée & une piste par tout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuerent cette prétendue sagacité à la finesse du sens; mais on s'est convaincu ensuite que les Européans acquiérent bientôt ce discernement en fréquentant les peuples sauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent. (*)

(*) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui poursuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de si loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire : ils ont cru qu'en se frottant de couperose & de suc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus* qui se disoit Dieu incarné, sous l'Empire de Vitellius, avoit

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures sur la peau avec des sucs différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont surpassé toute les autres dans cette sorte de cosmétique, & dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de fleurs & d'animaux passablement dessinés. Enfin la coutume de peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il est vrai que cette opération, si commune parmi des Sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, & sans qu'on puisse soupçonner qu'il y ait jamais existé aucune communication entr'eux, a pu tirer son origine de la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confusion avec d'autres tribus également vagabondes & dispersées : chacun s'est donc inscrit, en se traçant sur le front, sur la poitrine, sur les bras, la marque permanente & distinctive de sa nation : il est certain au moins que les Nègres à front cicatrisé ne se font ces taillades dans le visage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes. (*)

---

eu soin de se munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu ; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat n'étoit pas invulnérable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant sa vie, huit mille disciples & sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem : Tacit. Hist. lib. II.* 62.

(*) Les Négres se ressemblent si fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de se reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les lèvres n'offrent presque aucune différence sensible,

En Europe, les Législateurs ont conservé l'usage des stigmates pour en faire le caractere de l'infamie : il y a une loi de Constantin qui défend de les imprimer dans le visage, non parce qu'il est contre le droit de la nature de blesser la majesté du front de l'homme, comme il est dit dans cet Edit, mais parce qu'il est injuste d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.

SECTION III.

Des Antropophages.

QUand l'Abbé Duclos lut son *Mémoire sur les Druïdes* à l'Académie des Inscriptions en 1746, plusieurs membres de cette compagnie, poussés par un zèle indiscret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois eussent jamais sacrifié des hommes dans des paniers d'osier aux pieds de Hésus & de Teutates : ils auroient dû ajouter que le massacre de la St. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Président de Thou, ou par quelque autre écrivain aussi peu véridique ; comme s'il ne s'agissoit que de nier les crimes les plus avérés, pour absoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, & dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux sous mille prétextes, puisqu'au milieu d'un siecle philosophique, ils n'ont rien de plus pressé que de courir aux armes, de se renger en ligne ou en colonnes, & de se détruire, pour de vils intérêts avec une industrie surprenante & un acharnement incroyable?

Si les Académiciens qui insulterent l'Abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de

de l'humanité, ils n'auroient pas risqué d'affoiblir leur cause, en accordant que l'homme sauvage est quelque fois emporté, cruel, & sanguinaire; la difficulté eût été d'excuser les grands & continuels excès de l'homme social, & de prouver que les guerres des peuples civilisés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquière, ne sont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la nature.

Il n'est pas question ici de faire la satyre ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé: trop trompé par ses maîtres, trop avili par la servitude, trop corrompu par ses passions dégénérées en foiblesses, c'est un malade incurable, abandonné à son destin, ou à la providence. Il faut s'attacher aux faits, les exposer comme il sont, ou comme on les croit être, sans haines, sans prévention, sans respect, sinon pour la vérité.

Si les Espagnols n'avoient pas senti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort: il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injustement exterminés, pour être moins odieux soi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere si frappant qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toutes espèce de préjugé, on s'étudie à séparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages suspects.

Les Espagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt-mille enfants, & qu'il baignoit de leur sang les Idoles du Méxique. Ici l'exagération est si grossiere & si sensible qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule chapelle bâtie en

amphithéâtre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, soixante quatre mille hommes : on trouva cent & trente mille cranes de personnes dévouées & sacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie sacrée, où l'on respiroit un air cadavéreux, & dont les murs étoient enduits de sang caillé, depuis les lambris jusqu'au plafond. Il est constant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, presque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des temples ; & que l'un & l'autre a moins pensé à instruire la postérité, qu'à excuser les grandes & infâmes actions des conquérants Espagnols. C'est ainsi que Tite-Live, dans l'espérance d'indisposer son lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte sérieusement qu'Hannibal faisoit distribuer & manger de la chair humaine à ses soldats, pour les encourager : si les Carthaginois avoient à la fois sacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs prisonniers jusqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils eussent conservé, au sein de la vie sociale, les traits véritables caractéristiques des mœurs sauvages ; ce qui n'est pas vraisemblable, ou du moins ce seroit un phénomène sans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des auteurs Romains.

Au reste, il est étonnant que les Portugais & les Espagnols se récrierent plus que personne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réflechir, que leurs *Auto da fé* sont moins excusables à mille égards que les repas des Cannibales & les sacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ses contradictions, il croit qu'on achete la clémence du ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui qui a créé. Tels sont ses préjugés & sa prévention, il abhorre dans ses voisins ce dont il est lui-même coupable. Là où l'on

défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du Fanatisme, on déteste ceux qui brulent des hommes sur les buchers de la Superstition; la vérité est que les uns & les autres sont également plongés dans l'oubli de la raison, & que leur triste erreur ne differe que du plus au moins.

Quelques Philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'Anthropophagie : en ce sens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes sur leur table. (*)

(*) Cluvier, en parlant dans ses *Commentaires sur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiston ou à Irmensul, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé ; & que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps, précédé la barbarie des Antropophages. Le Docteur Kraf, dans ses *Fortæling af de vilde volkes*, est aussi de cet avis insoutenable, puisqu'on ne peut nier que les hommes n'ayent eu besoin de manger avant qu'ils ayent eu besoin de prier : d'ailleurs plusieurs Sauvages de l'Amérique rôtissoient leurs prisonniers, sans avoir & sans jamais avoir eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des sacrifices humains, qui tirent par conséquent leur origine de l'Antropophagie : on a fini par offrir aux Dieux les prisonniers qu'on avoit anciennement dévorés soi même. De là sont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hostie* & de *Victime*, qui signifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues aux mots *hostis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable sacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choisit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloise, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de prisonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres : ou si l'on en avoit, on n'osa les sacrifier de peur de représailles.

Il n'y a pas de nation dans l'Hiſtoire, à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la Divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, enorgueilli par ſes ſuccès, auroit dans la ſuite des ſiècles dépeuplé ou dévaſté la terre, ſi l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme ne l'avoient fait ceſſer. On eſt ſaiſi d'horreur, quand on réfléchit ſur le génie de la plupart des religions fondées ſur des idées affreuſes de vengeance, de maſſacre & de déſolation: auſſi les immolations, les victimes, les holocauſtes, les hoſties, les ſacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus ſouvent craint les Dieux en colere qu'on ne s'eſt flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du ſang de tous les êtres animés, il falloit bien enſanglanter leur ſanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit ſoif, & dans l'inſtant on aſſommoit un captif au pié-deſtal de ſa ſtatue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois, (*) les Indiens, les Phéniciens, les Perſans, les Grecs,

(*) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il eſt dit qu'il y avoit encore des Antropophages dans cet Empire au neuviéme ſiécle; ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Au reſte Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte auſſi que les habitans des provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs priſonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & qu'ils font étouffer dans des baſſins d'eau chaude, n'eſt pas auſſi un fait vraiſemblable, & cependant il eſt vrai: on étouffe ainſi plus de 30000 enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il eſt ſurprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne ſoit pas venue aux Magiſtrats d'un pays ſi fécond.

les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Nègres, & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont été tous Antropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, & par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment & par quels degrés on aura, dans les sociétés naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage : chez les Mexicains, on sacrifioit encore des victimes humaines, & quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent-cinquante sous le regne de Montezuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même-temps on y nourrissoit un prisonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus des créatures humaines pour le service des autels : ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine dont on pétrissoit des gâteaux, que tous les sujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle. (*) Il paroît que cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais Antropophages ; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit suivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ses loix & ses arts, est bien malheureux & bien à plaindre, quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées,

(*) Voyez *Garcilasso, histoire des Incas, Tom. II, Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre second volume ; en traitant de la religion des Américains.

il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soutenu la proposition contraire, un Auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou opposé aux intentions de la nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé est un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une sensation douloureuse : & toute sensation douloureuse est un mal physique pour le moindre insecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végète ou respire sur la surface de cette planete : la façon de décomposer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de son organisation intime & de sa sensibilité, est sans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe si les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant plusieurs actions réellement indifférentes cessent de l'être dans l'ordre civil & social, où les Législateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs esprits, & captiver ces animaux terribles autant par l'illusion que par la force ; il a fallu, à la fois, leur inspirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime : afin que les vivants apprissent à se respecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes respectables, en consacrant, par des cérémonies imposantes, les déplorables restes de leur existence passée.

Il paroît que la coutume de se nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un siécle, que d'un peuple ou d'un pays, puisqu'elle a été répandue sur toute la terre ; cependant Mr. Rœmer fait mention, dans sa description de la Guinée, d'une race de Nègres à physionomie de tigres, qui sont, selon lui, Anthropophages par instinct, & quand il s'en trouve quelques-uns sur les vaisseaux Négriers, ils déchirent les autres esclaves qu'on a à bord. Ce fait seroit surprenant, s'il étoit vrai ; mais il a été contredit par des personnes qui sont pour nous d'une toute autre autorité que Mr. Rœmer.

Des Naturalistes qui ont voulu expliquer physiquement pourquoi il y a des sauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'estomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viscere, occasionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes sont quelquefois sujettes.

Cette explication est si près du ridicule ou de l'absurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre-humain renfermoit des espèces d'hommes armées de plus de dents canines que les autres, & par conséquent plus carnassieres. Il est vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang supérieur saillant, & l'inférieur plus incliné en dedans: les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reste des Asiatiques: il faut que les habitants de la Palestine ayent eu un défaut à peu-près semblable, puisque St. Jérôme s'étoit fait limer ses dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit assurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la position, la figure, & le nombre des dents qui est quelquefois incomplet, n'autorisent pas à conclure qu'il existe des familles entieres d'hommes dont les dents canines soient multipliées jusqu'au nombre de six, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monstres par surabondance, que pour des êtres réguliérement conformés sur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les nations du Midi: si ce n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quel-

ques Nègres de l'Afrique qui s'éguisent les dents avec une lime; (*) de sorte que leurs deux machoires paroissent contenir douze canines, les huit incisives ayant été effilées aux deux angles avec tant de subtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, si l'on n'en étoit auparavant instruit. C'est vraisemblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Nègres à physionomie de tigre dont Rœmer fait mention: si entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura suffi pour faire soupçonner à des voyageurs superficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruisent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroit être persuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour assouvir toute leur vengeance: il rapporte que dans un canton du Brésil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui se jetta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables; on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de De Wit; mais ces instants de

(*) Voyez *Description de l'Afrique occidentale par Cavazzi*, Tom. 2., pag. 82.

rage de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont, dans aucune société du monde, dénaturé le caractere des membres, & on auroit tort de conclure que les Français étoient Antropophages sous Louis XIII, ou sous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, sous peine de deux cents sols, aux forciers de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Antropophages au 17e. siécle, où les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la ville de Tantire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir dans un combat de religion où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour, ou sous la forme d'un Crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'instant où on verroit l'Europe, l'Asie & l'Afrique désolées par la superstition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pû porter les hommes à se repaître des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une troupe de sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoi qu'à tort, il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On sait que, dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'on les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus sauvages des hommes les tourmentent,

les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter : les peuples semi-barbares les réduisent en esclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premieres relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719, les Atac-apas de la Louisiane se saisirent de M. de Charleville & du Chevalier de Belliſle, égarés à la chasse au-dessus de la Baye de S. Bernard dans le golfe de Mexique : les Français n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignorait jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissements de la colonie : ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assommerent à coups de massue M. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en piéces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant M. de Belliſle pour un autre festin, dont un hazard inespéré l'exempta (*) de se trouver.

Qu'une même nation se soit continuellement entre-dévorée comme l'Historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai ; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civi e de tous contre tous : une société qui essuyeroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé, en

(*) *Memoires de Mr. du Mont sur la Louisiane.* Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane par le Page du Pratz.*

douze ans, six mille hommes enlevés à la seule isle de Porto-rico: il faut sans doute qu'ils ayent regardé ces insulaires comme leurs principaux ennemis, & usé à leur égard du droit de conquête, poussé aussi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois espèces d'Anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain, tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui au témoignage de Pison dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient guères de cette abomination: enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de blessures, & dont le nombre étoit fort petit: peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur postérité fût réellement établie. Quoi qu'on puisse à cette occasion citer plusieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, sans oublier le conte que les Grecs ont fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un si étrange usage. Comme les hommes sont capables de tout penser & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne sont que trop souvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui désespèrent ceux qui prétendent en rendre raison, ou qui veulent en dévoiler les causes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples sont érigés en autorités tyranniques. Voila la source commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bons sens, comme d'écraser le nez, de rétrécir la sole des pieds, d'étrangler le corps, au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloison du nez,

de

de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques articles des doigts, de s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupieres, de déraciner les cils & les sourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figurées, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se bruler, de se manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale sur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit réparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes, avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération : le nombre des Anthropophages qu'on a découvert parmi eux, en est une preuve : il en existoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau continent ; & nous avons déjà observé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un seul peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme avec le carnage, & fomente des méintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus désavantageux où les hom-

mes puissent être réduits : & si tant d'anciennes nations ont été Antropophages, ç'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espèce de quadrupedes & de volatiles, de sorte que les chasseurs & les animaux étoient également sauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand Macoco, qu'ils dépeignent comme un monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses courtisans. (*) Il paroît

(*) »Il faut au Roi qu'on nomme le Grand-Macoco, »vers le Congo, des centaines de personnes par jour »pour sa table, & pour la nourriture de sa maison. Et »il y a plusieurs peuples où on a des haras d'hommes & »d'enfants, qu'on va tuer pour manger comme on fait »ici les moutons. Mr. Toynard disoit qu'on lui contoit en Portugal qu'en. . . . . quand on exposoit des »hommes au marché tout vivans, qu'on marchandoit, »l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que les Portugais »qui avoient besoin d'esclaves, alloient là en acheter. »Mr. Toynard ayant dit : ils vous ont bien de l'obligation ; point du tout, lui répondit le voyageur Portugais, ils croyent que nous ne les trouvons pas assez »gras. *Recueil de l'Abbé de Longuerue, pag.* 17. On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à Mr. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Antropophages* : il y en a sans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'article *Jagas*, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands : il est surprenant d'ailleurs, qu'il ne se soit pas apperçu que ce même article avoit déja été inséré dans le Tome VII au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des Missionnaires Capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

presque impossible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un souverain, construit des villes & cultivé les arts, se repaître encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier dans le temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatisme le plus outré, qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européans ont exterminé totalement la plupart de peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Dans le traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent solemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette superstition épouventable.

Il y a aujourd'hui moins d'Antropophages au nouveau Monde que des personnes ne se l'imaginent ; on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénetre pas souvent, & sur les bords de l'Yupura, où au rapport de Mr. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs prisonniers. (*) Il est vrai aussi que les Gallibis, & quelques familles Caraibes expulsées par les Espagnols de leurs isles natales, & refugiées à la côte du continent entre l'Orenoque & le fleuve des Ama-

(*) *Voyage de la riviere des Amazones. Edition de Paris 1745, pag. 84 & 97.*

zones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres, car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singuliere à assister au sermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitans abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goût qui régnoit entre les Antropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun observateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en soit, ces anciens Auteurs assurent que les Cannibales, & les peuples de Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, & il y avoit des Eunuques à la cour du Cacique, de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau Monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre continent, plutôt par l'esprit sombre & inquiet de la jalousie, que par le prétendu raffinement des Antropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui se rassasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser, & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années aux Antilles, & dont les écrits, assez judicieux pour leur siecle, ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un Pere de Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglais & des Français

extrêmement mauvaises, parce qu'elle étoit naturellement salée, (*) ajoute ensuite dans son histoire du Paraguai, que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour massacrer le très-digne Pere Ruitz, dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jésuites sont malheureusement les seuls au Paraguai, qui fassent usage de sel. Il semble que ces deux passages comparés se contredisent; non que nous doutions un instant, que les Indiens n'ayent eu plus d'une fois l'envie sincere de manger du Jésuite; mais il est fort probable qu'ils avoient pour cela des raisons plus graves & plus sérieuses que celles qu'alleguent Charlevoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent aussi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui se promenoit fort paisiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme si l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorsqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque: les Caraïbes au contraire, préféroient les mollets des

(*) Le baron de la Hontan contredit formellement le recit de Charlevoix, en assurant que les sauvages de l'Amérique septentrionale se plaisoient beaucoup, de son temps, à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs: Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Antropophages en aucun endroit de la terre habitée: comment seroit-il possible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité, eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, superstitieux, traîtres, meurtriers, parricides, despotes, esclaves.....

jambes & les carnosités des cuisses : (*) ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles, (**) dont la chair leur paroissoit peut-être moins savoureuse, ou plus dégoutante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Espagnols employerent à la destruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celle des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

Oviedo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers; ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle : le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jetter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planete soit souillée par de tels faits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des Démons.

Il y a des voyageurs qui disent que les Américains Antropophages paroissoient plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissements & à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhisophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes,

---

(*) *Torulos brachiorum & femorum & surarum pulpas.* Petri Mart. Decades Ocean.

(**) Cavazzi, dans sa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même chose des *Gingas* ou *Jagas*, peuple Antropophage de l'Afrique; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce Missionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement : on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres ou des relations de l'Afrique.

exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue : les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord, se sont adonnées à la Guldive, au Tafia, & à l'eau-de-vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immodérément. Il est presqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent des liqueurs spiritueuses que des empoisonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas suffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bû que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des isles sont les seuls qui ayent retenu leur caractere sombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtissoient leurs captifs, & dépeuploient l'isle de Portorico.

Pour completter ce qui reste encore à dire sur les Antropophages, nous examinerons, en peu de mots, si l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal Vénérien, comme plusieurs écrivains du seizieme siecle l'ont soutenu. J'avoue que ce Paradoxe ou cette hypothese n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les savants, si l'illustre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainsi dire, l'honneur de l'appuyer : il se fondoit sur la malignité des humeurs, & du sang humain, avec lequel des scélérats de l'Afrique composent un poison redoutable : cette malignité peut être poussée si loin par la fermentation, qu'il en résulte un véficatoire ou un caustique si actif, qu'il ulcere & brule les parties extérieures sur lesquelles on l'applique ; comme un fait rapporté par Mr. de Mead, dans sa *Mécanique des venins*, ne laisse aucun moyen d'en douter. D'un

autre côté, la grande quantité de sel que les Chymistes rencontrent dans le sang de l'homme, (*) & qui surpasse de beaucoup celle qu'on recueille dans le sang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Antropophages pouvoient être, en effet, sujets à une maladie particuliere; mais il y a toute apparence que le sel n'abonde, dans la substance de l'homme, qu'à cause de l'usage continuel qu'il en fait pour imprégner ses aliments: si l'on avoit analysé la liqueur sanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique qui se nourrissent de choses parfaitement insipides & trempées dans aucune espéce de saumure, on auroit, sans doute, obtenu une moindre portion de sel animal. Ainsi cette observation est sans justesse relativement à l'origine ou à la cause immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit sa vraie source dans l'Antropophagie, a été, si je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous est resté un ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes caprices médicinaux*: dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit attesté, que les vivres ayant manqué aux troupes Espagnoles & Françaises qui dévastoient la malheureuse Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramassé en secret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes espèces d'aliments, qui

(*) Il réside dans le sang humain un sel volatil sec, qui se ramifie contre les bords du vase qu'on emploie à l'analyse; & qui fait, à peu près la cinquantiéme partie du sang: le sel fixe qu'on retrouve dans la lessive, constitue à peu-près la quatre-vingtiéme partie de la masse. Outre ces substances salines, il existe encore dans le sang une assez grande quantité de fer obéissant à l'aiman. Cette matiere ferrugineuse revient dans certaines personnes à une masse de quatre onces sur vingt-quatre livres de sang; dans d'autres elle est infiniment moindre.

qui occasionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en gouterent. Fioravanti, pour donner un ton de vraisemblance à ce conte, qui en est absolument destitué, ajoute qu'il a fait des expériences sur des cochons, sur des éperviers, & des chiens nourris, pendant deux mois, avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers, & au bout de ce temps, dit-il, je suis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de pustules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne differe point du mal Vénérien.

Le Chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce recit un anachronisme de plus de vingt ans, puisque le mal Vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'histoire : il raconte que des marchands de vivres, ayant fait saler & encaquer de la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françaises persécutées par la disette au blocus de Naples : cette salaison les infecta, ajoute-t-il, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau Monde ; ce qui paroît prouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes. (*)

M. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers son sentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'Isle de S. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne séviſſoit plus qu'ailleurs : ce qui ruine absolument cette hypothese, puisqu'en ce sens le siége, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les isles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Astruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti sur les phénomènes de la nutrition

(*) *Sylva Sylvarum Cent.* x. *Edit. in fol. Lipsiæ.*

des animaux avec la substance des individus de leur espèce respective, a eu la constance de repaître, pendant six mois, un chien avec de la chair canine, sans que la santé de cet animal se soit altérée, sans qu'il ait essuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des symptômes décrits par l'Empirique ultramontain. Il est possible, à la vérité, qu'une circonstance importante ait mis une différence sensible dans le cours de ces expériences, & ait par conséquent offert des résultats contradictoires aux yeux des observateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & si M. Astruc les a employées sanglantes & saines, il est sûr que les accidents qui s'en sont suivis, ont dû plus ou moins varier entr'eux. (*)

Mais comme il n'est question ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des substances animales, en tant qu'elles ne sont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin Français paroît suffisant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui sont Anthropophages dans leur espèce, ne souffrent rien de la qualité de cette nourriture si analogue à leur propre essence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent, ainsi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une espèce de Mentagre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fausse, pour justifier cette assertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humain moulus que les Parisiens mangerent pendant la Ligue, pour désobéir jus-

(*) Monconis rapporte dans ses voyages, qu'un fameux Médecin de son temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit observé les mêmes phénoménes ; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les observateurs.

qu'à l'extrêmité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouverent, sans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans les plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuses : si l'on avoit composé du pain avec des ossements broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvénients exactement semblables, & l'on peut dire que l'Ambassadeur d'Espagne, qui indiqua cette prétendue ressource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Physicien. Le *Digesteur*, inventé depuis par le célebre Papin, a enseigné le vrai moyen de tirer des substances osseuses une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & plusieurs autres Naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des peuples entiers qui ne se subsistentoient uniquement que de chair d'homme, supposition absurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins suspectes des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des isles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peguanchèz, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presqu'insensé : quoi de plus naturel qu'un sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant son prisonnier, son ennemi? L'idée qu'a ce sauvage que son prisonnier lui appartient, paroît assez fondée : qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conséquence qu'il tire régulierement de ses principes; mais il y a loin encore de-là à une nation qui exposeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit

de sang froid les membres de ses semblables. Quoique les Auteurs de l'*Histoire universelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'est point vrai, ni vraisemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme plusieurs Médecins du seizieme siecle ne connoissoient point, ou presque point, la source originelle du mal vénérien, ils s'abandonnerent inconsidérément à une foule de conjonctures sur les causes qui avoient infecté l'armée Française, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peste si meurtriere qu'elle faisoit craindre la mortalité du genre-humain en Europe: ces conjectures ne sont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité sur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on se faisoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Césalpin, les Espagnols, bloqués dans la bourgade de Somma près du Vésuve, ayant mêlé de la sanie de lépreux dans du vin de grece, livrerent à dessein ce poste aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs intestins cette contagion qu'on a nommée ensuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayerent de la céruse dans le vin qu'il firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successifs? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Roderique Dias de Isla,

Médecin de Séville, & auteur contemporain, qui dit dans son ouvrage intitulé *Contra Las Bubas*, (*) que le mal vénérien se manifesta à Barcelone en 1493, & qu'il se répandit de là comme une épidémie sur l'Europe & le reste de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de St. Do-

(*) Comme ce passage de Dias de Isla est fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par Mr. Astruc.

»In Hispaniâ morbus ille visus est anno 1493, »Barcionæ, quæ primum infecta, & sic deinceps »Europa cum reliquo orbe universo, cujus partes »hodiè innotuerunt. Originem traxit in Insulâ Hispaniolâ, quod satis longâ, certâque experientiâ »compertum fuit. Cum enim à Christophoro Colono »(sive Columbo) Thalassarchâ reperta & detecta »esset, militibus cum incolis conversantibus, quod »affectus contagiosus esset, facilè communicatus est, »& quam citissimè in exercitu grassabatur; cumque »dolores ejusmodi numquam ab illis conspecti, aut »cogniti essent, causam in maris labores & naviga»tionum molestias referebant, aliasque occasiones, »ut cuique probabile visum erat. Et cum eodem tem»pore; quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Ca»tholici Barcionæ degerent, quibus itineris rationem »reddebat, nuperque ab eo reperta denarrabat, mox »tota urbs eodem morbo corripi cœpit latissimè se »diffundente..... Sed quia incognitus hactenus valdè »que formidabilis videbatur, jejunia, religiosæ de»votiones aliæ, & eleemosynæ institutæ sunt, ut »Deus illos à morbo tueretur. At sequente anno 1494, »cum Rex Galliarum Christianissimus Carolus, qui »tum rerum potiebatur, ingentem exercitum in Ita»liam duxisset, multi Hispanorum qui hostes illo»rum erant, ibidem hac lue infecti vivebant, adeo »ut mox regiæ copiæ inficerentur; ignaræ tamen »quis qualisve morbus esset, aut quo nomine appel»landus, credebant ex ipso aëre regionis subortum. »Vocarunt igitur *Malum Neapolitanum*; Itali autem »& Neapolitani, quibus nulla ejus hujusque notitia, »*Gallicum* nominabant. Deinceps vero, prout acci»derat, quisque pro lubitu aliud nomen imponebat. *Astruc de Morb. venereis, Lib. I. Cap. IX.*

mingue en Amérique. Cette Isle ayant été découverte par l'Amiral Colomb, ses compagnons y contractèrent cette maladie par leur commerce avec les Indigenes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vû ni éprouvé des symptômes semblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal vénérien se déclara tout d'un coup dans cette derniere ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la consternation, on ordonna des processions publiques, des jeûnes ; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante, (1494) Charles VIII, Roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'opofer à l'invasion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françaises, qui ne sachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuserent le climat insalubre du Royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages, sans en connoître l'origine. Les Italiens qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appellerent cette même indisposition le *mal Français*. Ensuite chacun le nomma comme il jugea à propos, selon le pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que la maladie vénérienne étoit dans son principe, & peu après sa transplantation, extrêmement maligne, contagieuse, & qu'elle se propageoit sans

contact immédiat, sinon par celui de l'atmosphere ambiente. Comment eût-il été possible autrement que trente à quarante personnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493, (*) eussent infecté tout d'un coup cette ville immense, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'est de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la derniere calamité qui puisse accabler l'humanité? La progression & la marche rapide de ce fléau confirme encore qu'il se transmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'est parvenu en Russie que sous le regne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il séviſſoit déjà en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manifesté plus de soixante ans auparavant à Moscow, de sorte qu'il avoit achevé le tour du globe, si l'on en excepte les terres Australes, en 1700.

On a accusé les Médecins du quinzieme & du seizieme siecle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à souffrir de cette épidemie, & de n'avoir pas essayé tous les remédes possibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préservatifs convenables pour en retarder les progrès: on souhaiteroit qu'ils eussent renouvellé les loix Eygptiennes & mosaïques contre la Lepre, ou qu'ils eussent employé, de leur temps, les précautions dont on use aujourd'hui, quand la peste arrive du Levant; mais ce reproche n'est pas fondé, puisque l'édit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la premiere partie, doit nous convaincre

(*) Christophe Colomb ramena, à la vérité, de son premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt deux personnes, tant soldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut gueres plus de quarante personnes qui l'accompagnerent à Barcelone: le reste de l'équipage étant resté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

qu'on consulta à la fois la prudence des magistrats & l'art des médecins, qu'on pressentit les suites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la postérité.

La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reste c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siécles plutôt, & dans un temps où notre ancien continent étoit désolé par la lepre, & qu'il y avoit, selon Mathieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies si analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on observa, à l'arrivée de l'Eléphantiase Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit peuple : si le mal de l'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche, en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plûpart des princes contemporains, dont les médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'italien Brassavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au Pape Pie second, & que Sa Sainteté en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au Roi François I. (*) Les médecins de

(*) » Il mourut à Rambouillet d'un ulcere entre » l'anus & le scroton, causé par son incontinence, & » qui l'avoit déja mis en danger de mort à Compiegne, » six ou sept ans auparavant. *Daniel, Histoire de France*, 1748. 434.

l'Empereur Charles-Quint nous apprennent qu'ils avoient conseillé à Sa Majesté de quitter le bois de Gayac, pour se servir de la Squine Orientale, dont ce prince fit usage jusqu'à sa mort.

Fin de la seconde Partie.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

TROISIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Eskimaux.

LEs Eskimaux habitent les parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la Terre de Labrador, par les côtes & les iſles de la Baye de Hudſon, très-avant vers le Pole. Ambulants & diſperſés en petites troupes, ils embraſſent un terrain immenſe: ſi l'on les raſſembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur hiſtoire, recherchons juſqu'à quel degré vers le Nord notre globe eſt habité : recherchons ſi l'eſpèce humaine peut réſiſter au centre des Zones glaciales, comme elle réſiſte ſur leurs extrêmités.

Aux plages les plus lointaines, aux isles les plus reculées dans le sein de l'Océan où les Navigateurs ayent abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur sort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du 80e. degré de latitude, des êtres constitués comme nous ne sauroient respirer pendant douze mois, à cause de la densité de l'atmosphere.

Je sais qu'on y a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissants tempérent les pays voisins : on ajoute que les vaisseaux qui se sont les plus élevés, ont eu moins de glaces au 85e. degré qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui sans doute, parce que les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut guères douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose, sont ou incertains, ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypothèses auxquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des Terres Arctiques, ont donné lieu ; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé ; ce qui est en Physique une absurdité.

Le traité de Mr. Mairan sur la formation des lumieres septentrionales porte tous les caracteres

d'une Théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulfureuses élevées des Terres Polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomenes aériens qui étonnent les observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lueurs paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du Thermomètre le plus sensible. On voit souvent, dans le Grœnland, le ciel s'éclaircir tout à coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obscurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord soient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'atmosphere éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumieres électriques seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre : mais on sait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de Mr. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & australes sont de la même substance que les queues & les chevelures des Cometes : c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien moins les queues des Cometes que nos lueurs Arctiques.

Le Capitaine d'un vaisseau Hollandois, qui s'est élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaste étendue de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportât des montagnes brulantes; mais sans entrer ici dans la question de l'aplatissement du globe,

qui ne sauroit être aussi considérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, si l'on veut, la réalité de ces montagnes brulantes. Quelles conséquences en déduira-t-on respectivement à la température de l'air? l'Islande possede un des plus terribles volcans qu'on connoisse: il est fort souvent en travail, & vomit d'immenses tourbillons de flamme; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'est pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Aussi ressent-on dans l'Islande, malgré la présence de ce foyer, un froid très-âpre, & le Thermomètre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrés au-dessous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux cents lieues de circuit: la conflagration de tout le Pole n'y suffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planete est probablement habitée par des hommes, jusqu'au 80e. degré de latitude, je n'ai point hazardé une conjecture vague. Voici les preuves sur lesquelles je me fonde.

Boerhave & d'autres médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le sang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit, (*) ont produit des calculs si fautifs, qu'on ne

(*) Mr. Boerhave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrés de plus du Thermométre de Farenheit, & il se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision, quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Négres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Grœnlandois résistent: les Grœnlandois, transportés subitement dans la Zone torride, seroient étouffés en débarquant par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

peut les adopter sans contredire l'évidence. Là où l'esprit de vin bien déflegmé se géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui est la même chose en d'autres termes, la circulation du sang seroit interdite. Cet axiome ressemble à tant d'autres décisions philosophiques, il n'y manque que la vérité.

Au 68e. degrés de latitude, l'esprit de vin le plus pur, le plus rectifié, se gele régulierement tous les ans; l'aiguille de la Boussole cesse de s'y diriger vers le nord, & le mercure s'y fige très-souvent. Cela n'empêche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Grœnlandois, n'ayent des établissements encore plus voisins du Pole que le point de la congélation de l'esprit de vin à l'air libre. Il n'y a pour s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'œil sur l'état des colonies Danoises, telles qu'elles subsistoient au Grœnland en 1764, suivant un extrait des regîstres de la compagnie du commerce de Norvege. (*)

A Egedesminde, au 68e. degré, 10 minutes de l'atitude, habitent, pendant toute l'année, un marchand, un assistant, & des matelots Danois.

Les loges de Christians-haab & de Claus-haven au 68e. degré 34 m. sont occupées par deux négociants en chef, deux aides, & un train de mousses. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye si fameuse par les prodigieux glaçons qui en sortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes: ces masses, après avoir nagé quelque-tems dans le dé-

(*) Mr. Des Roches de Parthenay a publié en 1763, une liste des Colonies Danoises au Grœnland, dont toutes les latitudes sont fautives, & tous les noms corrompus: nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Dannemarck sur la fin de 1765.

troit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-hayen, au 69e. degré, cantonnent en tout temps, deux assistants de la compagnie du Grœnland, avec des matelots & un Prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre-cents tonnes d'huile; mais en 1762, & pendant les année suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager faute de cargaison, les poissons cétacés ayant disparu de ces parages, pour chercher un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, gisant au 69e. degré, 37 m. est l'établissement fondé, en 1755, par le négociant Dalager : il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un convertisseur pour les Grœnlandois.

Enfin, la maison de pêche de Noogsoack, au 71e. degré, 6 m. est tenue par un marchand avec un train convenable. Les Danois, qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, sont aujourd'hui sur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européans résistent, comme on le voit, dans toutes les positions indiquées, il est aisé de concevoir que les naturels, ou les indigenes des terres Arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions Danoises. L'on doit être surpris de ce qu'Ellis dise qu'il n'existe déjà plus des hommes, en Amérique, sous le 67e. degré de latitude N : n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible de s'en assurer; mais on peut démontrer la fausseté de sa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui en remontant le Détroit de Davis trafiqua avec des Eskimaux au 73e. degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes septentrionales & des ruines de cabanes.

Les Grœnlandois de l'isle de Disco, qui se hasardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78e. degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point marqué vers le 80e., sous lequel on peut encore vivre même en hiver, puisque les Hollandais y ont hiverné sur une roche du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du 80e. degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Novembre, mortel aux hommes & peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémisphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dysenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur espece, ainsi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes : elle y dépense peut-être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables essaims de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organisation, qu'il y a tout autour du globe, une égale portion de cet esprit actif qui vivifie

vifie la matiere modifiée à l'infini sans que la différente température de l'air puisse mettre un obstacle sensible à ce développement continuel ? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de reptiles, plus d'oiseaux : là où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent : la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une chaleur trop brulante.

Dans le voisinage des Poles, où l'atmosphere & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa seve & ses tissus subtils, on voit que la mer a reçu par compensation, ce qui manquoit à la terre : sous d'épouvantables voutes de glaçons amoncelées, nagent des Baleines qui surpassent tout ce que le regne animal & végétal enfantent ailleurs de plus giganteſque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une grosse Baleine : si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse ; mais elle n'en aura plus, si l'on considere que les Cétacés sont tous carnassiers, (*) & que le Nord-câpre ne peut se rassasier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il respire, il en coute la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés &

(*) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfisch-aas* ou aliment de Baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une sorte de glu, & qui flottent sur la surface de la mer ; de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent presqu'autre chose que ces insectes, sont des animaux aussi véritablement carnassiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de Fourmis.

sensibles. La réproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaître. La végétation de mille sapins ne coute pas tant à la Nature.

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'isle de Mayn, trois cents cinquante vaisseaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-sept cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille Baleines, sans compter celles qui étant blessées à mort avoient coulé à fond avec le dard, où étoient allées échouer sur des côtes perdues. (*) L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monstres: Horrebow assure, dans sa relation de l'Islande, qu'en éventrant une Baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six cents morues, beaucoup d'oiseaux aquatiques, & une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une barque fragile, se montrer devant les Cétacées des mers du Nord, si l'instinct de ces machines flottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossierement construits: on les détruit sans les combattre: & la chasse d'un seul lion est, sans comparaison, plus dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines sur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité singuliere à prendre de si gros poissons a tellement diminué leur nombre, que plusieurs peuples maritimes se sont dégoutés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puisque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement.

(*) *Cranz Historie von Grœnland*, Tome I, pag. 144. Barby 1765.

La meilleure station pour cette pêche étoit jadis entre le Grœnland, l'isle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le 77e. jusqu'au 79e. degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquietées à cette élévation, ont cherché un autre retraite, & se sont probablement plus rapprochées vers le pole, d'où on les verra revenir, quand elles se seront repeuplées & que le défaut de subsistance les contraindra une seconde fois à se répandre sur un plus grand espace.

Je n'entendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du Septentrion: on peut remonter à la source, & puiser dans l'ouvrage de l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution: il est souvent fabuleux, quelquefois déraisonnable, & de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut également se défier du Consul Anderson: sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indifféremment sur des traditions vagues, des rapports infidèles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit point faites: la partie de ses écrits qui concerne l'origine, l'histoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur: meilleur naturaliste que lui, observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à desirer, s'il avoit moins flatté ses peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donné du Grœnland le moine Mesanges, qui paroît avoir été en démence lorsqu'il a compilé cet absurde ouvrage: il peuple le Septentrion de Démons & d'oyes sauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Grœnlandois les transportent au-delà des nues dans les espaces imaginaires: c'est une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéressant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudson, si au lieu d'y chercher un passage impossible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à considérer les Sauvages de ces contrées; & si muni de Thermomètres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la description des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins se livrer au plaisir de conjecturer sur ce qu'il n'a pu voir: en vain s'appuie-t-il sur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées: elles n'en acquierent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix est lui-même un Relateur suspect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour observer ou pour réfléchir.

L'Evêque Egede a fait un long séjour au Grœnland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverse une contrée en est incapable. Si ce zèlé Norvégien avoit possédé la moitié des connoissances physiologiques qui lui manquoient, ses ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de considération parmi les Savants.

Cranz a suivi Egede, & a continué l'histoire du Grœnland jusqu'en 1765: le premier volume de cet ouvrage contient des observations très-précieuses & des recherches fort intéressantes: le second, qui renferme les tristes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques sous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthousiasme est de tous les climats.

Entre les écrivains du seiziéme siécle, l'on ne peut compter que Blefkein: dans le siecle suivant il n'y a que la Peyrere, qui plein de ses idées sur les Préadamites, s'appliqua à l'histoire du Nord dans l'espérance d'y découvrir les preuves

de son système, qui n'avoit pas besoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaisir les Relations qu'il a publiées de l'Islande & du Grœnland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en soit défectueuse, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits absolument controuvés.

Avec tous ces secours, il ne seroit pas possible de donner des éclaircissements & des notions satisfaisantes sur les Eskimaux, si rarement visités par des voyageurs éclairés, si l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le savant Wormius avoit toujours soupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne diffèrent en rien des Grœnlandois, & qu'ils constituent tous ensemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'instinct, les mœurs, & la figure sont parfaitement semblables. La Peyrere avoit avancé de son temps, sans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Grœnland, n'étoit pas intelligible pour les sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis ; Anderson avoit répété la même opinion ; de sorte que tous les Savants modernes de la Suede & du Dannemark s'étoient confirmés dans ce commun préjugé ; mais en 1764 un Missionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Grœnlandois, entreprit à la sollicitation de M. Hugh Palliser, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique septentrionale : il pénétra fort avant dans le Labrador ; & après plusieurs courses, il rencontra, le 4 Septembre de la même année, une troupe de deux cents Eskimaux, auxquels il parla Grœnlandois. Ces Américains le comprirent sans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui est l'idiome national de leur pays : (*) charmés de voir un étranger si

(*) En 1752 un Capitaine de navire Anglais avoit déjà formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Grœnlan-

instruit, ils l'accablerent de caresses, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne consentirent à son départ qu'après lui avoir arraché une promesse solemnelle de revenir l'année d'ensuite: ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations *Esximaux* ou d'*Esximantsix*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*; & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européans, tous les étrangers du titre de *Kablunet*, (*) ce qui revient à peu près à l'épithete de *barbares*, dont on se sert si indistinctement, & quelquefois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Grœnlandois, leur compara les Eskimaux, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces sauvages.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jettés dans le Grœnland: ils avoient vraisemblablement déjà occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre Ere, puisque les Islandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme siecle leurs premieres colonies au Grœnland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec lesquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles: ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiser, & en vou-

---

dois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même signification chez ces deux peuples; mais il n'avoit su tirer aucun fruit de cette découverte. *Crantz, Hist. v. Grœnland, T. 1. pag. 337.*

(*) Les Grœnlandois se nomment aussi eux-mêmes *Innuit* & *Karalit*; ce qui signifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes relations, ne sont que des corruptions. *Egede, Histoire naturelle du Grœnland, pag. 90.*

lant envahir une partie de la côte Occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'eſt une erreur extrême de croire que les Danois ayent primitivement peuplé le Grœnland, & que de-là leurs filiations ſe ſoient avancées dans l'immenſe continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a ſemblé ſi commode, ſi plauſible aux yeux de quelques ſavants, qu'ils ont adopté ſans examen ce ſyſtême romaneſque comme une vérité hiſtorique : cependant rien n'eſt moins vrai ; on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques ſeptentrionales conviennent que les Danois, les Iſlandois & les Norvégiens ſont étrangers au Grœnland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple aſſez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui ſont les reſtes des Eskimaux qui les premiers poſſéderent cette terre de déſolation : Mr. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de ſoin les anciennes traditions nationales, aſſure poſitivement que les peuplades Grœnlandoiſes, ſans en excepter aucune, ſont originaires de l'Amérique. Ce ſentiment ne peut plus eſſuyer la moindre contradiction, depuis qu'il eſt démontré par les faits que le langage des Eſkimaux ſitués ſur le rivage Occidental du détroit de Davis, eſt exactement le même que celui des Grœnlandois, ſans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Iſlande, de la Norvege, & de la Samoyédie ; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut ſe procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Laponne, & une Grammaire Grœnlandoiſe, qui prouvent que

ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs syntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'est figuré de si épouvantables difficultés à faire passer les Américains au Grœnland, qui est une partie de leur continent, & non du nôtre: ils ont pu y venir sans le moindre obstacle par la terre ferme, en cotoyant la pointe de la Baye de Baffins entre le 79e. & le 80e. degré de latitude, la pointe de ce golfe, n'étant pas percée, comme on l'a cru si long-temps: aussi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui gisent encore au-delà, de sorte qu'il est clair que le Grœnland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les Géographes qui l'ont assigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assigner avec autant de raison à l'Afrique, puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre continent: quand même il y auroit eu dans le fond de la Baye de Baffins un détroit, ce détroit seroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, & celui d'Oilumlengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux gaudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'Isle de Disco, & si étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plusieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues, & plus audacieuses, pour chasser les baleines & les chiens marins: les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Isle, & se rembarquent dès que leur pêche est achevée: les Samoyédes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble,

semble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pole leur dernier établissement de Noogsoak, ne s'appercevront un jour que les Grœnlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, & passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui présenta en 1577 trois Eskimaux à la Reine Elisabeth : on les promena sur de petits chevaux de Corse, & ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du public dans quelques villes du Dannemark & de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens Français enlevèrent, au-delà de Torneo, deux Lappons qui obsédés & martyrisés par ces philosophes, moururent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singuliere à quelques charlatans forains d'Amsterdam : ils travestirent en secret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graisse noirâtre, l'accoutumerent à avaler sans répugnance des goblets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux marins & d'intestins de poissons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux sont les plus petits

des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetissée davantage par l'action du climat : ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excedent cette mesure sont sans comparaison, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graisse, leur port est mal-assuré ; & en examinant les extrémités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organisation a été gênée dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terrestres. L'homme néanmoins resiste plus avant vers le Pole que les chênes & les sapins ; puisqu'au-delà du soixante-huitieme degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buissons pendant qu'on rencontre des sauvages à trois cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont sans exception le teint olivâtre : la Peyrere assure qu'on en trouve d'aussi noirs que des Nègres Sénégals ; mais c'est une pure fiction ; & les efforts qu'ont faits les Naturalistes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer n'est pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en est même si peu foncée dans le visage, qu'elle laisse transparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues ; les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une legere nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presqu'uniquement de poisson huileux, leur chair en a, pour ainsi dire, contracté la substance ; & ce symptôme ou ce phénomene de leur constitution me paroît bien plus remarquable que l'obscurité de leur teint,

terni par la mal-propreté & la violence d'une atmosphere fort condensée. Leur Sang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine; & en touchant leurs mains, elles paroissoient poissées, parce qu'il suint, de tous les pores de leur peau, une matiere grasse & muqueuse, assez semblable à cette viscosité qui enveloppe les poissons sans écailles: aussi est-ce la seule nation où l'on ait observé que les meres léchent leurs enfants nouvellement nés, à l'instar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuse qui recouvre l'épiderme des Grœnlandois & des Eskimaux, est très-différente de cette graisse luisante qui paroit sur la peau des Nègres; & lorsqu'elle s'obstrue dans le tissu cellulaire, il en résulte une sorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poisson, sont, au raport de Pontoppidan, assez sujets; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'est l'extreme chaleur de leur estomac & de leur sang; ils échauffent tellement par leur haleine ardente, les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européans s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée: aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saison, & ils ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croisse pas d'arbres chez eux, les substances combustibles ne leur manqueroient pas, s'ils vouloient en user, la mer charriant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné, (*) des

(*) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent sur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande, & du Grœnland, ont long-temps été l'objet des recherches de Navigateurs

monceaux d'algue & de mousse, & d'autres herbages marins, qui étant desséchés pourroient être employés à nourrir le feu; mais ils se contentent d'entretenir dans leurs cases une lampe allumée, au-dessus de laquelle ils suspendent un chaudron de Smectide, ou de pierre olaire, destiné à cuire leurs viandes, car ils ne mangent la chair du gibier & du poisson entiérement crue que quand ils sont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creusent pas sous terre, comme on l'a répété tant de fois: ils bâtissent avec de gros cailloux, à rez du sol, où il leur seroit impossible de pratiquer des caves ou des tannieres; parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif: le plus fort dégel n'effleure, pour ainsi dire que la superficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte subite des neiges les submergeroit, s'ils avoient l'imprudence de se loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des souterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, se distinguent par la petitesse de leurs pieds & de leurs mains, & la grosseur énor-

---

& des Physiciens, qui, faute d'avoir des connoissances sur le gisement des terres polaires, & sur les classes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés, il y a des petits buissons d'aune, d'osier, & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Grœnland, où les flots les déracinent: quant aux troncs de la grosseur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de mélesses, de cédres de Sibérie, de pesses, & de sapins, que les rivieres débordées voiturent du centre de la Sibérie, & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les plages du Kamschatka, & vers l'embouchure du Lena, où il se forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan dispersent.

me de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européans, ils sont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils ayent la face platte, la bouche ronde, le nez petit sans être écrasé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur machoire inférieure dépasse celle d'en-haut, & la levre en est aussi plus grosse & plus charnue ; ce qui défigure étrangement leur physionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieillesse : leur chevelure est d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit ; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux levres, qu'à la circonférence du menton : & quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne sont gueres élevées que de quarante-sept pouces. Elles se tracent sur le visage, sur les mains, & sur les pieds, des lignes noires avec un fil graissé de suie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépose une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles sont si longues & si flasques, qu'elles peuvent allaiter, sans peine, au-dessus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples sauvages de l'Amérique & de l'Asie, est purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à six ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le sein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre ses hanches, pour en saisir le bout : cette tension continuelle amolit & allonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole est, dans les Grœnlandoises & les Eskimauses, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur soit propre ; on l'observe aussi aux Samoyédes, & en général toutes les femmes basanées ou olivâtres ont l'iris du sein d'une nuance plus foncée que le reste du teint.

Olearius rapporte qu'on visita une femme & une fille Grœnlandoise à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuyent jamais l'écoulement périodique, il se trompe : l'Evêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Grœnland. Au reste il est certain qu'elles sont peu fécondes, & qu'elles acccuchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudson, de la Samoyéde, & du Grœnland, dont les habitants subsistent principalement de la pêche, paroît réfuter le sentiment de M. de Montesquieu, qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matiere incompréhensible qui sert à la génération, que toute autre espèce d'aliment : ce seroit une de ces causes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuple qui est au Japon & à la Chine, où l'on ne vit presque que de poisson. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales font une exception à la regle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages ; mais comme il est avéré qu'on consomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poisson, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poisson qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population ; pendant que les misérables guerres que se font sans cesse les Souverains de l'Europe, y détruisent l'espèce dans des flots de sang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, sur les Mé-

moires de Madame T. H. l'hiſtoire de la fille ſauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi près de Chalons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il eſt difficile de perſuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaiſon d'incidents & un concours d'incroyables aventures, tranſporté, à l'inſu de tout le monde, depuis la Terre de Labrador juſques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le ſein, ni l'habit des Eskimauſes : elle n'avoit aucun ſignalement, aucune marque nationale aſſez déciſive pour réaliſer une conjecture ſi extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le ſoir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redreſſés ſous une calotte de calebaſſe, le viſage & les mains noires comme une Négreſſe : armée d'un gros bâton, elle en aſſomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la ſurprendre, & grimpa enſuite, avec une preſteſſe étonnante, ſur un arbre fort élevé, où elle paſſa la nuit. On peut aſſommer un dogue & grimper ſur un arbre, ſans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebaſſes dont on puiſſe faire des coiffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans ſon château de Songi : on la baigna & elle devint blanche comme une Européane, ſans qu'on pût remarquer d'autre ſingularité, dans toute l'habitude de ſon corps, ſinon la groſſeur extrême de ſes pouces, à proportion du reſte de ſes mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune ſauvage (*) étoit née en France ; com-

(*) Cette jeune ſauvage, devenue enſuite Mlle. le Blanc, a toujours aſſuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également ſauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on ſuppoſe qu'elle eſt morte des ſuites d'une bleſſure à la

me l'on a toujours supposé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de se tenir en équilibre sur ses pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le mécanisme de notre articulation, que l'homme est un véritable bipede. Ce solitaire, rabaissé au niveau des quadrupedes, n'avoit conservé qu'une foible étincelle de la raison, & de la puissance que nous exerçons sur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui soit aussi ingénieusement organisé que nous: il ôtoit très-adroitement les appas des piéges aux loups, & savoit se garantir contre le jeu du ressort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Grœnlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mousse, ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serein, & le plus fortuné: la cause qui attache ainsi les derniers habitants du Nord à leur climat natal, paroît purement physique: ils se sentent mal par-tout ailleurs que chez eux: à Coppenhague, à Amsterdam, l'atmosphère est déja trop tiede, pour qu'ils puissent la respirer long-temps. Ils sont naturellement mélancoliques à cause du scorbut qui épaissit leur sang: la connoissance de leur foiblesse les rend lâches & farouches; ils seroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse: les instants leur sont si précieux qu'ils ont toujours prétendu

---

tête, qu'elle avoit reçue en se battant avec sa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le hasard leur avoit fait trouver.

qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des Missionnaires Danois: tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brûlants de zèle & de piété; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, se moquant des instructions & des catéchismes qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau-de-vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Grœnland leurs extravagances mystiques, & les excès de leur imagination échauffée: comme si la magie, à laquelle les nations Polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemark ses sentiments plus absurdes que dangereux. A la vue d'un negre & d'un Grœnlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande Eglise de Coppenhague, son enthousiasme parut redoubler: il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des Missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lappons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du College, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce Novateur singulier: il commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se désabuser aux dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf-cents-mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des Catéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Grœnland; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les frais de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Grœnland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations Septentrionales au quatorzieme siécle.

Ce ne fut qu'en 1758 que les Grœnlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencerent à se rapprocher du canton où les nouveaux Apôtres, dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace: ils firent d'abord de petits présents à ces sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblés au Paraguai & à la Californie: ensuite ils publierent des *Lettres Edifiantes* ou des Relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établissements du Grœnland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déjà pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européans; mais si les opinions métaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir,

il faut être en garde contre ces magnifiques systêmes que les Voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de sa spiritualité, je crois que la vie animale & agreste n'effaceroit jamais de son cœur cette notion primitive; mais si ce n'est que par une gradation de raisonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'est élevé à cette hypothese sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raisonnent pas. En général ce que l'on lit sur la religion des peuples ambulants & divisés par petits troupeaux, doit nous paroître suspect; parce que l'on ne sauroit affirmer positivement qu'on pense dans une famille comme dans une autre, là où chacun se forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de Société?

Il resteroit, à la vérité, un moyen pour s'assurer si une telle horde a eu de telles ou de telles idées; ce seroit d'examiner si dans son langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abstraites. Or, en suivant cette méthode, il s'ensuivroit que les Eskimaux & les Grœnlandois n'ont jamais eu la moindre notion distincte ni de la Divinité ni de l'immatérialité de l'ame; puisque leur idiome, borné aux seuls objets sensibles, aux seuls besoins, ne contient pas des termes pour rendre le sens que nous croyons attacher à ces expressions.

Un autre point, non moins contesté, c'est de savoir si les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers: Mr. Surgy a recusé le témoignage de tous les voyageurs, qui soutiennent que cet usage existe de temps immémorial: il dit, pour ses raisons, que ce qui est indécent à nos yeux, ne sauroit plaire à personne, & cite le journal de la Mothraye, le valet de chambre de Mr....., qui parcourut la Lapponie

sans que personne lui fit aucune politesse de cette nature; mais l'autorité de la Mothraie ne paroit pas suffisante pour rejetter le rapport presqu'unanime de plus de vingt Européans de considération qui ont dépassé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous se tromper sur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces tristes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baye de Hudson présenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglais, en faisant toutes les démonstrations possibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (*)

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de séjour chez les Grœnlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête sa femme à un autre, sans en témoigner la moindre répugnance.* (**)

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés; puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences; mais ce n'est ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouses à des étrangers d'une stature prévenante, robuste & élevée: ils espérent de fortifier, par ces mélanges fortuits, leur race abatardie par l'inclémence de l'air: & ce sentiment intime qu'il ont de leur propre foiblesse, est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne faut pas croire qu'ils fassent cette civilité indistinctement à toute sorte d'étrangers; ils doivent être très-persuadés d'avance qu'on est

(*) *An account of voyage for the Discovery of a North-West passage by Hudsons Streights, in the year 1746 and 1747.*

(**) *Histoire naturelle du Grœnland. pag.* 108. *Copenhague* 1763.

venu chez eux que dans des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur simplicité : les habitants de la Lapponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux enrolleurs Suédois qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerent la ruse & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme ; de sorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire servir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la nécessité les a rendus téméraires sur ce seul élément : rien n'est plus leste, ni plus agile que leurs canots cousus de peaux, & tellement construits que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils surnagent après avoir plongé. C'est dans ces barques qu'ils massacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur est d'un usage indispensable, c'est la seule drogue qui puisse entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus septentrionales, sont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graisse huileuse qui empêche leur sang de se figer, & leurs muscles & leurs cartillages de se roidir : les arbres mêmes qui se plaisent le plus avant vers le Pole, sont pour la plupart résineux ; tels que les pins, les pesses, les sapins rouges & blancs, les genevriers, les melesses, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espece de lunettes qu'ils portent tout l'été sur les yeux : ce sont deux planches minces, percées en deux endroits avec une allêne ou une arrête de poisson ; de sorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le passage de la lumiere : cet instrument, qu'on attra-

che derrière la tête avec un boyau de phoca, paroît plus propre que les crêpes dont on se sert en Siberie, pour empêcher l'éblouissement occasionné par le reflet des rayons du soleil sur la neige, qui y couvre la surface de la terre pendant neuf mois. Ces préservatifs ne peuvent cependant prévenir entierement la cécité, très-commune dans ces pays, mais point si universelle que le scorbut causé par l'excès du froid, par la brume qui leve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent se tenir les Indigenes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers: rapis alors dans de chétives cabanes, si étroites qu'ils ne sauroient s'y promener, si exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut se renouveller par aucun soupirail, ils respirent dans un brouillard infect, qui en passant continuellement par leurs poulmons, altere la masse de leur sang. Il est très-surprenant que les Grœlandois, situés sous le 68e. degré, ne se servent pas contre les affections scorbutiques du *Cochlearia*, l'unique herbe qui se plaise dans leur climat, & que la Providence semble avoir plantée tout exprès sous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique: il eussent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Thelephium* & de l'Angélique; mais ils témoignent, en tout temps, une répugnance singuliere a se nourrir d'herbages. (*)

Je n'entrerai dans aucun détail sur la forme de leurs habits fourrés, de leurs vestes d'intestins de poissons, de leurs dards, de leurs harpons: ces objets ont été décrits & dessinés par des voyageurs qui ne savoient dessiner & décrire que de semblables minuties; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phisionomie de ces nations des portraits gravés, aussi vrais que le sont les figures des Samoyédes, dont ont est rede-

(*) *Cranz. Hist. von Grœnland*, T. I. *pag.* 129.

vable au crayon du célebre Corneille de Bruin.

L'Hiſtorien de la nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux, & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui ayent de la barbe & le teint blanc; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Grœnland. (*) Cet admirable écrivain ignoroit que les Grœnlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît, juſqu'à préſent, plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux: tous ceux que le Miſſionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton: ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le viſage, pour ſe garantir de la piqueure des mouſtiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des ſauvages qui ont de la barbe, ils ſont ſans-doute originaires de la Norvege ou de l'Iſlande, dont les habitants preſſés par cette inquiétude ſinguliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur ſeul établiſſement au Grœnland en 770, ils pourroient diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. En pénétrant plus avant dans les ténébres hiſtoriques répandues ſur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyſcandre, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturleſen nous ont conſervés, on croit entrevoir que ces Norvégiens

(*) *Hiſtoire de la Nouvelle France, T. V. pag. 262. Paris 1744.*

navigateurs & conquérants ont, dans l'onzieme siecle, touché aux plages de l'Amérique septentrionale, vers le 49e. degré de latitude : ils y découvrirent, dit-on, des provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland* & le *Weinland*, (*) qu'on prend pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador : si ces aventuriers laisserent des colonies dans ces contrées, il est possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européane, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Grœnlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-Est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise fondée au huitieme siécle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement,

(*) M. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif, en parlant de ces découvertes dans son *Introduction à l'Histoire de Danemarck* : il ne s'est pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé dans son discours un Anachronisme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croissoit, au rapport d'Adam de Breme, de très bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum ferentes* ? Le Botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit toujours verd, rend un suc horriblement aigre : on dit que les Islandois en rapporterent quelques seps dans leur Isle qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

ment, abandonnés à leur destin par le Danemark en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur Métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtiments ; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage oriental du Grœnland, où il y a eu jadis une ville, un Evêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une observation sur les peuples Septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrêmité de la Zone tempérée en deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vus se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a pas de nation parmi nous qui ne tire sont origine du Nord, ou qui ne soit mêlée avec des races septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'espèce humaine, & ces contrées d'où sont sortis ces grands essaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suede n'en a que deux millions & demi : (*) l'Empire de

(*) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suéde, la Finlande & la Lapponie Suédoise, contiennent 228 milles en quarré à 60 milles sur le degré : il dit que ce pays, eu égard à cette surface, pourroit nourrir 45000000 d'hommes, si le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles

Russie, respectivement à son étendue, est une solitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps : la population y étoit-elle donc plus considérable, lorsque le sol n'y produisoit que des forêts au lieu des moissons, lorsque l'on y ignoroit jusqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoissoit que la vie sauvage? Non sans doute, car cette assertion seroit à la fois absurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en supposant que plusieurs petites nations vagabondes qui occupoient une immense étendue de terrein, se soient tout-à-coup confédérées, pour s'expatrier; de façon que le pays restoit, après leur sortie, absolument vuide & dépeuplé pendant six à sept générations : aussi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs bestiaux dont ils subsistoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans, les Tartares ne se sont pas remués : on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers, mais ce calme & cette tranquilité ne viennent que de la foiblesse de leur population, épuisée par la derniere conquête de la Chine & de l'Asie, qui sera dorénavant d'autant plus exposée à leurs invasions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppose des barrieres insurmontables.

Les Sauvages situés directement sous le Cercle Boréal, ou reculés au-delà, sont bien différents

---

obstacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming, croit que malgré ces obstacles, la Suéde pourroit pousser sa population à 20000000 d'habitants ; mais il y a loin de la possibilité à l'effet.

de ceux dont nous venons de parler ; & cette différence est également sensible, soit qu'on considere leurs figures, soit qu'on fasse le parallele de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, basanés, foibles, dégénérés du genre-humain, ils paroissent constituer la race la plus chétive & la plus mépriſable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à peu près de même sur les facultés & la constitution de l'homme, & ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un séjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en deçà du Cercle Polaire, les extermineroient sur leur passage, ou les repousseroient sans combattre ; mais, heureusement pour eux, un singulier amour de la patrie qu'eux seuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées, & la modération de leurs desirs équivaut à toutes les richesses que les autres nations possédent, ou qu'elles osent souhaiter.

Tant que le climat restera le même à leur égard, on les verra persévérer dans l'abrutissement & la barbarie : s'ils se réunissoient en société, la faim les feroit périr, parce que l'agriculture qui nourrit les villes ; est impraticable dans leurs solitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis *la Peste noire*, qu'elle l'est de nos jours, & leur nombre a constamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ses ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européens leur a porté un coup mortel, comme si c'étoit la destinée de tous les peuples sauvages de s'éteindre,

dès que les nations policées viennent se mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, sur toute la côte occidentale du Grœnland, trente-mille Indigenes: en 1746 il n'en restoit plus que dix-neuf mille; & à peine en compte-t-on encore maintenant sept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui se sont moins ressentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à peu près dans l'ancienne proportion, qui est de huit cents personnes, ou de deux cents familles, sur une lisiere de côtes de cinquante lieues de France: car dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant presque l'unique ressource de ces barbares, la disette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & se cabaner fort avant dans le continent, où ils errent seulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monstrueux poissons du Nord se mettent en mouvement, ils les suivent en canots, & en font de grosses provisions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner; car ils changent presque tous les ans de demeure, & sont toujours chez eux: ils voyagent en pêchant, & en chassant, & rien ne leur coute moins que de construire une misérable hutte par tout où la mauvaise saison les surprend. Leur terre n'est à personne; le gibier & le poisson sont à tous: ils ignorent ce que c'est que la propriété, & la servitude qui en emane; & cet avantage vaut bien les melons, les pistaches, les sorbets & les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse & de la Turquie.

SECTION II.

Des Patagons.

LEs Savants de l'Europe se sont long-temps amusés avec les géants de l'Amérique : ils ont parlé hardiment de la construction de leurs cerveaux, de la grosseur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds ; & personne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'existence de leurs corps.

Si pour faire connoître les Patagons, il a fallu rassembler les rapports & les dépositions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes, on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été possible, ce tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siécles & demi. Si l'on avoit voulu se charger de discuter les moindres particularités, le loisir eût manqué, quand le courage eût suffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la stérilité d'un sujet que l'abondance des détails : aussi la prolixité & la diffusion sont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes sans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéressant, confondu & comme submergé dans des circonstances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou fastidieuses, qui impatientent & désespérent : on est dans le cas d'un Botaniste qui, pour trouver une plante dont il veut connoître les caracteres, est quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriser dans toute une province avant que d'être satisfait.

La méthode des abrégés a également ses inconvéniens : en écartant les détails intermédiaires, en

dépouillant les faits de leurs accessoires, elle resserre l'auteur dans un cercle si étroit, qu'il y est comme en captivité; sa narration en devient aride, & cette aridité est un vice essentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on suppose que le lecteur prend aux matieres, qu'on traite sommairement pour ménager son temps: si entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la suivre.

La patrie des Patagons est proprement cette plage qui s'étend depuis la riviere des Sardines jusqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes *la côte déserte des Patagons*; parce que c'est un pays désolé & presqu'inhabitable, où les Européans n'ont aucun établissement, & où ils n'en auront vraisemblablement jamais. Le sol y est nud, pâle, mêlé de sable, de gravier, de nitre, de talc, & de coquillages fossiles: toutes ces matieres hétérogénes, confusément entassées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapissent le sommet, & des vallées irrégulieres où aucun arbre ne végete: on n'y voit que des buissons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires: l'eau douce y manque presqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes sources; celle qu'on puise dans les fondrieres, est saumâche & imprégnée de salpêtre qui s'attache au penchant des Dunes sous la forme du verglas, & que les pluies délayent & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique situé au centre de la Zone tempérée australe, éprouve de longs hivers: la terre y est cachée alors sous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux: les vents y dominent avec tant de véhémence qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des navigateurs.

C'est sur ce rivage enchanté que les premiers Espagnols crurent voir une race d'hommes gigan-

tesque: d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déserte, assurent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrein est, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche: une troisieme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau Monde, depuis l'isle de Chiloë jusqu'au Cap Victoire: une quatrieme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de differents bancs de sable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements intestins du globe y ont allumés.

Il est très-probable que les Sauvages de ces contrées ne constituent plus une nation originelle ou indigène; mais qu'ils se sont confondus avec d'autres peuplades de La Plata & du Chili, qui pour se soustraire à l'insuportable joug des Espagnols, auront cherché un refuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mélanges & ces émigrations ont commencé vraisemblablement vers la fin du dix-septieme siécle; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude possibles en 1670, n'y apperçurent encore qu'une seule & même espèce d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans; & je ne sais pourquoi un Géographe s'est tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques: c'est qu'ils n'essuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Grœnlandois. Du reste, il n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps: leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front qu'à l'occiput, qu'ils ont tous aplati; cette difformité vient de la structure grossiere de leurs

berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules; ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées: en parlant ils glouſſent & râlent du goſier; la voix des femmes eſt plus douce ou moins rauque: elles ont auſſi plus de corporance, le viſage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres ſe peignent la face avec de la ſanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaiſe, & s'appliquent ſur tous les membres une couche de graiſſe & de couleur; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge, goût d'autant plus ſingulier, qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyédes, les Tunguſes, & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'eſt ni ſi âpre, ni ſi rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'eſt que les Eskimaux ſe tiennent, pendant toute l'année enveloppés depuis les pieds juſqu'à la tête dans des fourrures: les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chauſſons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils ſont en action, ils ſe mettent tout nuds, ſans qu'ils paroiſſent trembler de froid.

La miſere de leur vie ambulante par des pays ſtériles effraye l'imagination: ils ont très-ſouvent à combattre, comme tous les peuples chaſſeurs, contre la faim & la diſette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des ourſins, des crabes, des buccins, des huitres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoiſſoient anciennement d'autres animaux domeſtiques que les chiens muets qui exiſtoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au tems de la découverte: aujourd'hui ils ſe ſervent auſſi de chevaux que les Chiliens, réfugiés parmi eux, leur ont

ſans

sans doute appris à dompter. Ces chevaux sont de race Européane : transplantés au nouveau Monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos Ayrès, ils ont éprouvé, comme la plûpart de nos quadrupedes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transporter sur de pareilles montures, quoi qu'en dise le Commodor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitieme siécle.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense, & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge : quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits : quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs freres, ni leurs semblables, & voila pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le 47e. degré, en tirant sur Buénos-Ayrès : là ils composent des hordes plus nombreuses où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. En 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux officiers Anglais du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques prisonniers Espagnols le lui

avoient apparemment fait accroire. (*) Les Anglais confirmerent ce Cacique dans son erreur, en lui assurant que nos climats favorisoient beaucoup la propagation des plus monstrueux géants qu'on eût jamais vus sous le soleil. N'est-il pas surprenant que les Patagons se trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci se sont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, mesure d'Espagne, qui n'a pas toujours été la mesure du bon sens?

Si ces babares avoient une religion, elle seroit assurément absurde; mais jusqu'à présent on n'a remarqué parmi eux aucun vestige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne sont pas des actes religieux, puisque Mr. l'Abbé de la Caille a assisté à de semblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il assure être dépourvus de toute idée sur l'existence d'un Etre suprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'observation des phases de la lune, peuvent insensiblement s'accoutumer à faire quelques signaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la saison propre à pêcher, ou à chasser de certains animaux de passage, sans avoir la moindre envie de faire des oraisons. Ceux-ci d'ailleurs sont trop pauvres pour avoir des prêtres: on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les instruire. Aussi n'ont-ils jamais été visités par ces aventuriers qu'on nomme des Missionnaires, & qui préfèrent, comme toute le monde sait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux fables Magellaniques, & au salut de leurs misérables habitants. Quelques Auteurs disent qu'ils craignent si fort les spectres qu'ils n'osent marcher seuls dans les ténèbres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantomes, ils

(*) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandants le vaisseau le Wager*, pag. 227. in 4°. Lyon 1756.

ſont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre compoſée de ſubſtances ſulfureuſes, ſalines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir : ils ne ſont pas les ſeuls, d'entre les Américains, où l'on ait obſervé cette terreur panique : les eſprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plûpart des ſauvages du nouveau Monde ; parce que l'homme eſt peureux à proportion qu'il eſt ignorant & abruti : les Météores, les Eclipſes, les Cometes les conſternent, & les exhalaiſons lumineuſes qui paroiſſent pendant la nuit, ſont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet expoſé, qui ſuffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, ſelon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'exiſtence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaiſſeau *la Victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, ſans fonction & ſans caractere, avoit fait la courſe ſur ce navire, donna à ſon retour les plus grands détails ſur les prétendus Titans de ces contrées : il dit que ſon Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chauſſé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds reſſembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *Port S. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhauſſés de huit pieds. Une conſpiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet inſtant, de ſe ſaiſir de quelques Patagons, comme il en avoit envie ; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga, (*) auteur du trou-

(*) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué ſur le vaiſſeau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Iſles Philig-

ble, après avoir fait décapiter l'Aumonier du vaisseau, & écarteler Gaspard Quesado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ses soldats d'aller prendre quelques géants du pays : on en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obstina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le second vécut jusqu'à son arrivée à la mer du Sud, où le scorbut le tua. Les Espagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriser ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiser par un zèle de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & massacré leur confesseur.

Tel est à peu près en substance le rapport de Pigafetta, car ce qu'il ajoute des démons qui assistent régulièrement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame, ce qu'il dit de leur prodigieux gosier, où ils s'enfoncent une fléche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomissent une bile verte, mêlée de sang, est trop puérilement imaginé pour que l'on soumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raisonnable. Pourquoi le vaisseau *la Victoire* n'aporta-t-il en Espagne aucune dépouille de ces deux sauvages monstrueux expirés à son bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un squelette ? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la superstition des matelots Espagnols, qui refusent, dit-on, de manœuvrer sur les bâtiments où il y a des cadavres humains, puisque l'on sait que le corps de Christophe Colomb fut après sa mort embarqué à Cadix, &

---

pines. Arrivé au port St. Julien, il fit soulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriser un de ses parents, qu'il vouloit faire Chef d'Escadre, comme il avoit fait des Prêtres dans son Diocèse : il fut très-justement châtié.

conduit à S. Domingue sur un navire servi par des mariniers Espagnols.

Si l'on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il est ici question, on se convaincra que l'on ne sauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain ; & que ce seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres.

Quiros, qui navigea aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux frais de Carjaval, Evêque de Plaisance, n'y vit point de géants ; mais en revanche il essuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caisses de son navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui semblent suivre l'homme, firent dans la suite d'incroyables ravages ; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de sa couteuse entreprise.

Depuis l'an 1525 jusqu'en 1540, les Espagnols firent sous la conduite de Garcie de Loaise, de Camargo, & d'Alcazova, trois voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race colossale décrite par Pigafetta. Un vaisseau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au rapport de Las-Zorras, laissa à l'équipage assez de loisir pour se procurer des connoissances & des éclaircissements sur l'intérieur du pays ; mais il ne put, malgré ses recherches, découvrir le moindre vestige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en anglais, (*) nous apprend que

(*) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southsea, and there hence about whole globe of the earth.* Ce navigateur étant descendu dans l'Isle des Crabes en Amérique, il y fut à l'instant environné par ces animaux ; quoiqu'il fût armé, quoiqu'il fît une longue résistance, il dût succomber. Ces monstrueux crustacés, les plus grands qu'on connoisse dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs serres, & rongerent son cadavre jusqu'aux os.

cet intrépide marin, qui le premier de sa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Drake, a publié un journal particulier de cette course, où il s'exprime en ces termes. « Le 22 de Juin 1578 nous eûmes, dit-il, » un démêlé fort vif avec les Patagons, qui tuerent » un de nos matelots, & un de nos officiers nommé M. Gunner. Ces Sauvages ne sont pas de si » grande taille que les Espagnols le disent; il y » a des Anglais plus grands que le plus haut d'entr'eux : les Espagnols ont sans doute abusé des » termes dans leurs relations, n'imaginant pas » que nous viendrions si-tôt ici pour les convaincre de mensonge. »

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet officier retira de son voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'est une excellente épice, qui sans avoir le feu de la canelle de Ceylan, en possede toutes les autres qualités. (*)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne se seroit évanouie d'elle-même? Mais, tout au contraire, un corsaire Espagnol nommé Sarmiento, qui croisa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de son historien Argen-

(*) Quelques Botanistes définissent ce cannellier, *Peireclymenum arborescens, erectum, foliis laurinis, cortice cerri, aromatico.* On tire de cet arbre l'*écorce sans pareille* & la *gomme alouchi*, mais on en fait peu l'usage.

sola, des sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une mesure si folle & si excessive : aussi convient-on généralement qu'Argensola étoit un écrivain romanesque, & l'héroïque Sarmiento un visionnaire qui crut voir, dans les dunes & les sables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établissement de Philippeville.

Il persuada au Roi d'Espagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, sous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaisseaux ennemis le passage à la mer du Sud : ce projet contenoit plus d'une absurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de son temps le plus ignorant en Géographie, puisqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différents, sans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaisseau ne passe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépensa pas moins de quatre millions de piastres pour fonder cette ville, dont le destin fut déplorable : elle ne subsista que trois ans, & éprouva dans ce court espace tous les désastres qui peuvent se réunir en un siécle. La flotte destinée à sa fondation partit d'Espagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enlevèrent cinq cents : le reste découragé arriva à sa destination sans vivres, & eut à peine assez de forces pour jetter les fondements de cette malheureuse bourgade : les graines d'Europe qu'on sema dans une saison contraire, dans une terre sauvage, ne germerent point : la famine augmenta : les Espagnols sans ressource voulurent se disperser dans le pays pour y vivre de chasse ; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, saisirent cette occasion pour se venger ; ils défirent les colons fa-

mé iques en détail, & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, fut fait prisonnier par le célebre Raleig, qui avoit fait de son coté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita ensuite à Londres, pour avoir le premier appris aux Anglais à fumer du tabac; au moins les juges alléguerent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine, il est surprenant que Raleig n'ait pas encore une statue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans sa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de désolation, qui ressemblât le moins du monde à un géant; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux; & en les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philippeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane, secretaire du Contre-amiral, qui ne parle point de géants; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port désiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 empans de long; il observa un autre Patagon, pris au *Port St. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chétifs, si petits, qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des pygmées sans proportion à côté d'une nation colossale, abandonna le service de la Grande-Bretagne, & entra dans

celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriser l'opinion adoptée sur l'existence des géants. Le ton emphatique, une passion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractérisent tellement la relation de ce transfuge, qu'il est impossible qu'elle puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglais du Comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ses propres frais, l'équipement de trois navires, avec lesquels il cingla vers l'extrêmité australe de l'Amérique. Un seul de ses bâtiments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Espagnol, s'attrouperent sur le rivage, & assommerent sept de ses gens qui vouloient débarquer. Le reste de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y essuya, retourna en Europe sur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entr'ouvrir contre un rocher sur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a composé lui-même une relation confuse & traînante de ses aventures & de ses malheurs : il dit qu'étant arrivé au *Port St. Julien*, il s'y présenta un nombre d'Américains de si grande taille, que plusieurs voyageurs les ont qualifiés de géants; façon de parler extrêmement vague, puisqu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pied de haut, ou s'il en a dix lorsqu'on est à portée de le mesurer. Pour prouver au reste quel fond on peut faire sur le témoignage de Hawkins, il suffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un système fort singulier : il soutenoit qu'une colonie Anglaise avoit, au douzieme siécle, peuplé tout le continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'*Owen-guineth*,

Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, sans qu'on ait jamais pû avoir de leurs nouvelles: donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques savants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Dissertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandais, Simon de Cordes & Sebladt de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique: un Allemand, qui se trouva sur l'escadre je ne sais comment, en publia un journal très-mal raisonné; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baye-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut: on en tua sur le champ quelques-uns à coups de mousquets; & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement derriere lequel ils se cacherent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vêcu quelques années à Amsterdam: la mere à qui on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le recit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces-Unies y envoyerent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nort, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon pilote, mais mauvais Logicien: il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré* des Patagons de grande stature, qui tuerent trois matelots débarqués: les

Hollandais, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'isle Nassau; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de giganteſque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces sauvages avoient voulu se réfugier, on y découvrit six enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandaise en trois jours, se mit à faire des contes à l'équipage pour le désennuyer : il rapporta, entr'autres choses, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants *Tiremenen*; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandais, & être à la fois un excellent Géographe, sur l'autorité duquel on atteste des faits qui contredisent la nature autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614: Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut distinguer de loin sur les collines de la terre Del-Fuego un seul homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'Isle *Pinguin*, on y découvrit deux sépultures, qu'on fouilla avidement dans l'espérance d'en tirer les ossements d'un géant; mais les Hollandais ne furent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européan, emmaillotté dans des peaux de Pinguins: l'étonnement augmenta,

lorsqu'on sortit le second squelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuser Corneille de Maye d'avoir eu une illusion optique, en regardant les colines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes, le Maire & Schouten, dont les noms ne sont pas si sonores que ceux de Hylas & de Jason, découvrirent, en 1615, un nouveau passage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au 56e. degré de latitude méridionale. Le commis de leur vaisseau, qui publia le journal de cette course mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un seul géant sur les côtes Magellaniques, mais qu'en creusant vis-à-vis *l'Isle du Roi* on déterra quelques ossements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occasion de se brouiller, & s'accuserent mutuellement d'avoir fait insérer, dans la relation de leur commis Aris, des faits absolument controuvés : ils ne dirent rien de ces prétendus ossements exhumés par le travers de *l'Isle du Roi*, c'est qu'ils eurent des mensonges si importants à se reprocher, qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il est plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité : & avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la cour d'Espagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux sur les plages Magellaniques ; mais le pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des

Sauvages d'une taille immense, sans nommer la côte où il les avoit rencontrés ; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le journal de cette flotille Espagnole.

L'Amiral Hollandais Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Roterdam avec une escadre d'onze vaisseaux destinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de composer l'histoire de cette expédition, dont cet officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence : on trouve dans son ouvrage de très-grands détails sur les habitants de l'extrémité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion assez vigoureuse, & d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough : ces Anglais ont examiné ce pays plutôt en philosophes & en naturalistes qu'en navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de soin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrerent en liaison avec les Indigenes, qu'ils nous représentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les Français qui ont de tout temps laissé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septieme siecle pour naviguer aux Terres Magellaniques. Mrs. de Gennes & Beauchene-Gouin entrerent successivement au détroit de Magellan en 1696 & en 1699 : les deux historiens de leurs escadres s'accordent sur la posture des Patagons.

» Ce sont, disent-ils, des Sauvages de taille ordinaire, qui se peignent le visage de rouge & » se barbouillent tout le corps. Quelque froid qu'il

» fasse, ils sont toujours nuds à l'exception des » épaules, qu'ils couvrent de manteaux four- » rés: ils vivent sans religion, sans aucun souci, » sans demeure assurée; leurs cases consistent seu- » lement en un demi-cercle de branchages, qu'ils » plantent & entrelacent pour se mettre à l'abri du » vent. Ce sont là ces Patagons que quelques au- » teurs nous disent avoir dix pieds de haut, & » dont ils font tant d'exagérations, jusqu'à leur » faire avaler des seaux de vin. Ils nous parurent » fort sobres, & le plus haut d'entr'eux n'avoit » pas six pieds. »

Pour donner le moins d'étendue possible à cet article, on a supprimé le rapport des voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons sans y relâcher. Tel est, par exemple, le Capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'Isle de Juan Fernandez un solitaire dont les avantures méritent sans doute que l'on en dise un mot. C'étoit un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo dans la province de Fife, qui avoit vécu seul, pendant quatre ans quatre mois, dans l'isle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Straling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ses instruments & ses livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire: il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si pitoyable solitude. Quand sa provision de poudre fut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il couroit par les rochers avec une viteſſe incroyable.

La solicitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées: aussi sauvage que les

animaux & peut-être davantage, il avoit presqu'entierement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernieres syllabes des mots : d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécile, & ne connoîtroit rien dans la nature entiere. On peut assurer qu'il essuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions ; mais lorsque distrait par les besoins physiques : il cessa de réfléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce solitaire a fourni le sujet du Roman de Robinson Crusoé, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fond si riche une production plus achevée.

Mr. Frésier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons, pour des raisons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'isle de Chiloé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants ; mais un Gouverneur Espagnol & deux matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre, qu'on avoit souvent eu affaire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que Mr. Frésier se soit laissé persuader par de

tels témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit des peuples monstrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squelettes de géants d'un pays qui en seroit rempli, & ou des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger pour l'avancement de la Physique le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, détachés de quelque grand quadrupede, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. Mr. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant: il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (*)

En

(*) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse; quand on examina cette piéce avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre-Sainte, en de-

En 1741, le fameux chef d'Escadre Georges Anson relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monstrueuse. Son Escadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible qui démâta le vaisseau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une isle de la côte occidentale des Patagons : les Anglais, jettés sur ce rocher inhabité, se brouillerent entr'eux; & cette division de sentiments, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités : le plus grand nombre, sous la conduite du Lieutenant, tira vers le Brésil, & abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des géants; & cette décision me

---

mandoit deux mille sequins ; mais l'Empereur assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Palestine sous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays; mais Mr. de Peyresch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua plus que les autres Savants, à en examiner la structure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Négres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du Commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du Ministere Anglais, a bien voulu se déclarer Auteur d'une Relation que le moindre matelot de son escadre n'auroit osé publier. Byron dit que son Vaisseau *le Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de Décembre, à la Terre Del-Fuego: il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces géants, montés sur des chevaux-nains, eurent apperçu le Commodor & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le caresserent beaucoup, en lui donnant des baisers âcres: les femmes lui firent de leur côté essuyer des politesses encore plus expressives: *elles badinerent si sérieusement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser.* (*) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumins, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement souffrir qu'il ressentit pendant huit jours, des douleurs aigües dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvageses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, si connu par sa petite taille & son journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans la lettre écrite à M. de la Lande.

(*) Cet extrait est tiré du *voyage autour du monde, dans le vaisseau du Roi le Dauphin, commandé par Mr. Byron, Chef d'Escadre, traduit de l'Anglais.*

Il faut observer que Mr. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

» L'existence des géants est donc confirmée : » on en a vu & *manié* plusieurs centaines. Le ter- » roir de l'Amérique peut donc produire des colos- » ses, & la puissance génératrice n'y est point dans » l'enfance.

Ce trait est, sans doute, dirigé contre Mr. de Buffon, le seul Naturaliste qui ait jamais soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu au nouveau monde, & que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours : mais comme Mr. de Buffon a déclaré ensuite, qu'il n'étendoit cette étrange hypothèse qu'aux plantes & aux animaux, sans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne, la réflexion du Docteur Mary n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleurs, en supposant pour un instant que l'Amérique possédât réellement une espèce d'hommes gigantesques, s'ensuivroit-il que la Nature n'y est plus dans l'adolescence? Si la vieille nature ne produit dans l'ancien continent, que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumieres que d'approfondir des systêmes si révoltants. Si la totalité de l'espèce humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse au rapport même de ceux qui en attestent la réalité? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus bénigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomenes incontestablement faux.

Depuis le voyage du Commodor Biron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de Mr. Guiot & l'autre de Mr. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des isles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi : ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix Charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. *On plaça*, ajoute Mr. Guiot, *leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les Français firent cet assassinat sans raison, de sang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu si grand tort de prendre ces Français pour des Antropophages.

Mr. de la Giraudais, montant la flute du Roi l'*Etoile*, parut le 31 Mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne ; s'étant acheminé à la Baye Boucaut qui est à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitans du pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut (*).

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons ? cependant six pouces de plus ou de moins font dans cette dimension un objet de la derniere importance : un homme de cinq pieds est d'une stature peu avantageuse : un homme de quatre pieds & demi est déjà remarquable par sa

(*) Cette relation est tirée du *Journal des Savans* 1767, *tom. XXV. p.* 334.

petiteſſe ; ſix pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure ſinon que les Patagons ne ſont pas des géants ? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes que d'autres.

L'Abbé de la Caille dit avoir meſuré, au Cap de bonne Eſpérance, un Hottentot haut de ſix pieds, ſept pouces, dix lignes : on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres conſtituent auſſi une famille coloſſale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont viſité les Terres Magellaniques, n'étoient que des ſimples marins, ou de ſimples avanturiers, à qui on ne peut, en aucun ſens, accorder le titre de philoſophe ou de Naturaliſte : de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'entr'eux qui, en atteſtant l'exiſtence des géants, ont rempli leurs relations de pluſieurs fauſſetés avérées relativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus ? Les ſeuls Phyſiciens qui ayent cotoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le Pere Feuillé, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la poſture monſtrueuſe des Patagons.

Il eſt bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition ſuivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cauſe de leur penchant à aimer des garçons qui étoient probablement auſſi des géants ; puiſque le judicieux Garcilaſſo obſerve que ces hommes énormes ayant écraſé, par leur maſſe, les femmes du Pérou en voulant s'en ſervir, ſe déterminerent entr'eux à la Sodomie comme moins périlleuſe ; (*) mais

(*) *Hiſtoire du Pérou, liv. IX, chap. 8, traduction de Baudouin.*

Garcilasso & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'absurde par l'absurde, selon la méthode de leur siécle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, si célébre par ses violences & ses crimes, avoit, au rapport des Indiens, séjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la Terre des brulés*, & en Espagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres ponces, le soufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, déposent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuisé. En 1543, Jean de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejo y fit fosfoyer, & l'on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante, & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. M. le Gentil, qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossemens prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les isles de Ste. Hélene & de Puna; & l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada jusqu'aux Terres Magellaniques.

Wasser dit que de son temps de Duc d'Alburquerque, Gouverneur de Mexico, fit assembler les médecins & les professeurs de la colonie Espagnole, afin de les consulter sur ces dépouilles: ils tomberent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciscain de Madrid, vient de renouveller dans sa *Gigantologie*. (*) Cela n'empê-

(*) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'ossemens prodigieux, déterrés dans l'Amérique, & pour prouver qu'ils sont appartenu à des géants, & non à des animaux terrestres ou marins, il fait la

nie pas que tous les Savants ne regardent ces ossements comme les restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont soutenu être des Mammouts qui, au calcul de M. de Buffon, ont excédé six fois en grandeur le plus grand des éléphants; de sorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

M. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établissant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais existé, sinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Physiciens, entraînés comme lui, au malheur des sciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fournissent les plus grands os, sont l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinoceros, ni éléphants, ni giraffes: quelle est donc l'origine des grands os fossiles qu'on y déterre? N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphere par Christophe Colomb, en 1492?

Les causes qui ont détruit ces animaux, les espèces auxquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même-temps les points les plus intéressants de la physique du globe, & de l'histoire des êtres.

---

description d'un os fossile de la premiere grandeur, tellement configuré, qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le Pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *Histoire naturelle d'Espagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs & de suffisance.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour des véritables débris d'éléphants, que l'Ambassadeur Isbrand-Ydes, [*] & son copiste Gmelin supposent s'être sauvés dans ce pays, pour se soustraire à un déluge survenu dans la Zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raisonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un asile contre l'inondation, se seroient enfuis dans une region fort basse, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immense élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas si facilement atteindre. Quoique cette objection ne soit que spécieuse, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au sistême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce sistême pour se procurer le plaisir d'en bâtir un autre? dont on sera peut-être aussi mécontent. Il y a des Auteurs qui pretendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces masses animées ont péri par les fléches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop opposé à leur naturel. D'un autre côté M. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'histoire naturelle, en recourant à l'histoire politique des successeurs de Gengiskan : on trouve dans Abulgazi, que quelques princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres intestines, se virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie supérieure, & le Tangut, pour se retirer en Sibérie, où ils fonderent un Empire dont les ruines sont aujourd'hui cachées dans des solitudes,

(*) *Voyage de la Chine*, *pag.* 31. Feu Mr. Gmelin n'a fait d'autre changement au systême d'Isbrand, sinon qu'il suppose que les Eléphants ont été poussés en Sibérie par une inondation particuliere survenue entre les Tropiques : Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre Hémisphere.

des, sous des monceaux de sable. N'est-il pas naturel de supposer, ajoute Mr. Surgy, (*) que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Asie méridionale, lorsqu'il la dévasta, selon l'horrible manie des conquérants ?

Je ne sais si l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes ensemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire fossile si incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils se sont égarés d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolks, il reste toujours à savoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique septentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs squelettes de la plus parfaite conservation. Comme il est démontré que l'Amérique ne touche, par aucun isthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténebres s'épaississent.

Quand même le détroit de mer qui sépare actuellement le nouveau monde d'avec l'ancien, au soixante-septieme degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où est de nos jours l'Océan, il est certain que ni les éléphants, ni la plûpart des quadrupedes indigenes de la Zone torride, n'auroient jamais pu se servir de ce passage pour traverser d'un Hémisphere à l'autre; puisque le défaut absolu de subsistance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur instinct auroit pu les pousser à voyager au

(*) *Abrégé d'Histoire Naturelle, &c. Tome III. p. 85. Paris 1764.*

travers des glaçons, à douze ou treize cents lieues de leur terre natale? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles distances de son sejour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiosité.

Quelques Physiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris d'animaux aux vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique: j'avoue que cette supposition, que l'on a tant de fois fait servir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de plusieurs phénomenes; mais il me paroît, d'un autre côté, que les supputations astronomiques les plus récentes, & les plus exactes s'opposent à cette circonvolution générale & à ce transport successif d'un même point terrestre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en se redressant vers l'Equateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, selon Mr. Euler, (*) ni même excéder l'espace de deux degrés & demi, selon d'autres Astronomes qui ont soumis l'hypothese de Mr. Euler à de nouveaux calculs. Un troisieme sentiment soutient que l'obliquité de ce cercle est absolument fixe & invariable, & que si les observations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'est que les Astronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris souvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon.

Je ne dissimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands ossements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis situés dans la Zone torride, à quelque distance qu'ils en

(*) *Dans son Mémoire sur la variation des étoiles fixes, présenté à l'Académie de Paris.*

soient éloignés de nos jours. Quelle énorme suite de siécles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada se trouvoit entre les Tropiques? Il se seroit écoulé depuis cette époque plus de six cents trente mille ans: la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même; mais je ne sais s'il est probable que des squelettes d'animaux, exposés presque à fleur de terre, pourroient se conserver pendant un tel laps de temps, qui suffiroit pour décomposer & dégrader des montagnes: les os ramassés près de l'Ohio dans le Nord de l'Amérique, loin de se ressentir d'une telle vétusté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fussent par leur situation exposés aux atteintes & au choc de l'air ambiant; car il n'est pas vraisemblable que les sauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre. (*).

Quoiqu'il en soit, il faut toujours revenir au point d'où on est parti: il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions physiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupede indigene qui existe aujourd'hui au nouveau monde entre les

---

[*] La majeure partie de ces os fossiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été déposée dans le cabinet d'Histoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louisiane par Mr. le Page du Pratz*, & dans le Tome XI *de l'Histoire des animaux par MM. de Buffon & d'Aubenton in-4°. 1754. au Louvre.*

Mr. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier sur les os fossiles, répéte à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé, & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique: il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler; il ne connoissoit donc pas le sujet sur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'instruire: il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

piques, est le Tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creusant sous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des ossements qui ont constitué des animaux six à sept fois plus massifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'ensuit de cette observation que le nouveau continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de se garantir des eaux, & de se propager jusqu'au temps présent: dans l'Amérique au contraire, ils ont péri faute de ressource, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les secousses de la nature ébranlée. Si cette conséquence est inconteſtable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le regne animal. On ignore si ces cataſtrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleversé par les éléments: s'il a toujours été, comme il l'est de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'ayent été submergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toises, (*) est par sa hauteur

(*) Ulloa, dans ses *Observations aſtronomiques & phyſiques*, *pag.* 114, donne au Chimboraço 3380 toises de hauteur; je crois qu'on ne varie sur l'élévation de cette montagne, qu'à cause de la façon dont on l'a mesurée au barométre, cette méthode étant défectueuse en bien des points.

Suivant les expériences de Mr. Caſſini, aucun animal ne sauroit vivre à la hauteur de 2446 toises au-dessus

même inaccessible & inhabitable. Pour se sauver au temps d'un cataclysme, les hommes & les animaux doivent se retirer, non pas sur des pointes de rochers nuds & incultes, mais sur des élévations convexes qui ayent assez de surface pour fournir à leur nourriture, & assez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre planete essuie alors. Or il est certain que l'ancien continent possede un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

Quant aux classes génériques auxquelles se doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes occidentales, on n'en peut rien dire de positif; on sait seulement que les ossemens recueillis dans le Canada, & transportés en France par M. de Longueil, ont appartenu à des squelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même officier a aussi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres

---

du niveau de la mer; parce qu'il suppose que l'atmosphere est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne: cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de Mr. Cassini, sur lesquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'Equateur, ont long-temps vécu sur la crête du Mont Pichincha, qui a 2471 ½ toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par conséquent à 25 ½ toises au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de Mr. Cassini: ce n'est pas tout, ces observateurs campés sur le Pichincha, voyoient souvent voler des vautours qui se soutenoient à deux cents toises au-dessus du sommet de la montagne; ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barométre ne se seroit soutenu qu'à 14 pouces.

d'Hippopotames qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les Provinces méridionales n'ont point été assez exactement observées & décrites pour qu'on puisse les rapporter à une espèce connue : il est d'ailleurs très-possible que cette moitié du monde ait possédé plusieurs races animales de la premiere grandeur, très-différentes de celles qui subsistent maintenant. Le globe a souffert assez de crises & de révolutions pour justifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques savants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants sauvages en Toscane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Asie : ils citent, pour leurs raisons plusieurs découvertes de dents éléphantines, dont les Romains faisoient trop de cas, disent-ils, pour les avoir jettées ou enfouies. Quoique MM. Gori & Tozzeti (*) ayent saisi toutes les probabilités possibles pour venir au secours de cette opinion, s'il est permis de parler ainsi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toscane ait pu nourrir des éléphants sauvages, il faut que son climat ait été alors aussi brûlant que celui de la Zone torride ; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique : il falloit donc avant tout démontrer la réalité de ce changement, sans quoi les conséquences déduites d'un principe contesté prouvent moins que rien. On sait que les éléphants apprivoisés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede lorsqu'on les habille de pelisses, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal transplan-

(*) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzetti.*

té auquel l'homme prête son industrie & ses services pour le garantir contre l'âpreté du froid, & lui préparer sa nourriture, & un autre animal transplanté qu'on voudroit abandonner à ses propres ressources, à son propre destin dans nos forêts ; les éléphants ainsi délaissés ne sauroient résister ni en Toscane ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Perse.

L'ivoire fossile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domptés, & amenés au-delà de la mer par les Romains, les Cartaginois, les Epirotes & d'autres peuples, amis ou ennemis qui ont pu se rendre dans ce pays avant les temps dont l'Histoire a conservé le souvenir.

Je me suis souvent imaginé que l'idée des Européans qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu sa source dans la tradition des Américains sur l'existence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il est étonnant que les annales de toutes les anciennes nations de la terre soient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé si universellement répandu soit voilée de ténebres si épaisses : entre les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obscurité, il n'y en a pas de plus singuliere que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour à tour la *Géneſe*, les *Métamorphoſes d'Ovide* & la *Bibliotheque orientale* de *d'Herbelot*, assure sérieusement que notre globe n'est qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer : c'est à cette premiere race, dit-il, (*) qu'on doit attribuer les grands ossements fossiles

[*] Voyez *Eſſai ſur l'origine de la population de l'Amérique par E.... Tome II. p.* 298. *Amſterdam* 1767.

parsemés dans les deux continents, & la fable des Titants si accréditée dans les Mythologies. Après la destruction des Anges, on vit naître l'espece humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à son tour.

Si l'on lisoit dans une Relation de l'Indoustan, qu'un Fakir ravi en extase avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche pensoit que la fable des géants n'étoit que l'histoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient personnifié les phénomenes occasionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analysant les noms de la plûpart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne signifient que des dérangements survenus à la terre, à l'atmosphere, & aux éléments: le nom de l'épouvantable *Briarée* désigne l'obscurité ou la lumiere éclipsée, celui d'*Othus* le renversement du temps & des saisons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevasses de la terre: celui de *Typhée* signifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes* le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les songes effrayants ou les nuages noirs. On ne sauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un sens très-clair; mais ce qui n'est pas également clair, c'est ce prétendu consentement de tous les peuples du monde à personnifier de la même façon, sous les mêmes emblêmes, des météores & des catastrophes physiques: que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, se soient exactement rencontrés dans leurs allégories, & ayent conspiré à métamorphoser les phénomenes terrestres & aériens en géants; cela, dis-je, est toujours re-

marquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux ayent puisé cette tradition dans l'Egypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens qui ont composé l'*Edda* des Islandois, ayent eu quelque connoissance des livres Egyptiens : l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, ayent extrait cette fable des anciens livres Japonois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous représenter les prétendus géants comme des êtres malfaisants & redoutables, qui renversèrent des montagnes, qui déracinerent des isles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel peut à peine réprimer les attentats ; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures qui le sont si peu, qu'en supposant qu'elles cachent quelque raport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui en soulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puissance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui échappés aux inondations & aux volcans ont repeuple la terre désolée, & couverte de fange, de laves, & des débris des sociétés anéanties. le souvenir de ce malheur, en passant de génération en génération, aura pris insensiblement la forme d'une histoire fabuleuse, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront

pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une province du Pérou des statues colossales, & des bâtiments d'une fabrique & d'une grandeur démésurée, qu'il est tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit sur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobasa, deux auteurs si obscurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses; je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne sont que des tas de pierres monstrueuses & figurées, ainsi que celle qu'on nomme en Angleterre *la chaussée des Géants*, & que tout le monde sait être une production naturelle du regne minéral; il n'y a gueres de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire suppose avoir été taillées & transportées par des bras giganteſques. MM. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille masure Péruvienne, presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise, (*).

Si les géants du Pérou avoient bâti des maisons à leur usage, où il leur eût été impossible d'entrer, j'avoue volontiers que cela seroit plus ad-

(*) Voyez *la Description d'un ancien Edifice du Pérou nommé Cagnar.* Les portes ont trois pieds de large, & à peu près une toise de haut; mais les jambages n'étant pas paralleles, & se rapprochant par leurs sommets, cela étrangle l'ouverture à peu près d'un demi pied. Nous aurons encore occasion de parler de cet édifice dans le second volume, où nous marquerons la différence qui se trouve entre la description de Mr. de la Condamine & celle d'Ulloa.

mirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune ayent grossiérement façonné des blocs de pierre en figures colossales avec des haches de cuivre trempé, cela n'est ni fort surprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque chose de neuf sur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chef-d'œuvres de cet art les ruines de Persépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire surtout les sculptures saillantes; pendant que les Académiciens Français n'ont pas observé une seule pierre sculptée dans la masure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. M. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majestueux que le Comte de Caylus préfère à tout ce que la Grèce & l'Italie ont produit de plus achevé; mais si cet illustre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongeres de Garcilasso & de ses semblables, on se seroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desseins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & de Bruin, prouveront à jamais que ce sont des restes d'une construction désordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiatiques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir absolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'espèce humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille giganteſque dans une petite province de la Magellanique : on s'est uniquement borné à considérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes relations, publiées depuis l'an 1520 jusqu'à nos jours, d'où il ne résulte aucune preuve décisive; puisque le témoi-

gnage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des ſquelettes, en Europe. Cet argument eſt ſans replique pour les perſonnes raiſonnables; & s'il ne l'eſt pas pour les partiſans aveugles du merveilleux, ce n'eſt pas notre faute: s'ils veulent croire à l'exiſtence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'eſt le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, diſoit M. de Fontenelle.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

A

ABo (Evêque d') refute l'hypothese de la rétraite des eaux de la mer. 86. *n.*

Abrégés, leurs inconvénients, 237.

Abus, il ne faut pas en tirer des inductions, 106.

Abyssinie, son élévation au-dessus du niveau de la mer, 85.

Académiciens Français, martyrisent deux Lappons, 217.

Acadie, abattis qu'on y a faits, 22.

Accouchemens de l'Europe: on condamne leur procédé, 125.

Acephales fabuleux, ce qui a donné lieu, 126.

Acosta, son ouvrage *de situ novi orbis*, 85.

Adanson (Mr. d'), ses travaux en Afrique, 154.

Æthiops animal, ce que c'est. 157.

Afrique, conquise par les Arabes, qui y changent de couleur, 155.

Agriculture, a policé l'homme, 83.

Abunzol, accusé par les Espagnols d'avoir égorgé 64000 hommes dans un temple, 175

Ahouas, arbre, ses propriétés, 63.

Akansans, la plus belle race Américaine, 111.

Alburquerque (le Duc d') fait assembler à Mexico les Médecins Espagnols, 262.

Alexandre VI (Pape) veut faire son bâtard Empereur d'Allemagne, 66. Ses idées romanesques, *ibid.* Ses bassesses, *ibid.*

Alexis, Médecins des sauvages, leurs secrets, 37.

Almagre, son origine & son caractere, 69.

Alphonse V. demande la possession de l'Afrique à Rome, 77.

Americ-Vespuce voit des femmes nues, 51. Ce qu'il dit du gonflement du membre viril, 52. Ce qu'il dit de la prostitution des Américaines, 58.

Américaines, Voy. *Femmes.*

Américains abrutis, 2. Ce qu'ils pensent de l'origi-

me du mal Vénérien, 15. Sont énervés, 28. Leur taille, leur foiblesse, *ib.* Pris pour des Orangs-Outangs, 29. N'approchent pas les femmes pendant leur écoulement 49. Les maltraitent, 50. Les premiers Américains amenés en Europe enragent, 61. *m.* Ne tirent point leur origine de la Scythie, 95. Ils sont moins laids que les Kalmouques, 112. En quoi ils ressemblent aux Tunguses, 116. Ce qui empêche leur peau de noircir, 162. Leur teint n'a pas changé depuis l'arrivée des Espagnols, 164. Leur tradition sur l'existence des géants, 261.

Amérique, ne nourrit pas de grands animaux quadrupédes, 8. Ce qu'elle contient en lieues quarrées, 80. Elle a nourri des quadrupédes de la premiere grandeur, qui n'existent plus, 263.

Amour, lien de la société, 95. Manquoit aux Américains, *ibid.* L'amour de la liberté n'est pas plus fort dans les Américains que dans les autres hommes, 96.

Anacarde, les Médecins varient sur ses propriétés, 124.

Anderson, Bourguemaître de Hambourg, son histoire du Grœnland, remplie de fables, 211.

Anglais, leurs relations satyriques induisent en erreur, 103.

Animaux, défectueux en Amérique, 9. Ceux de l'Asie & de l'Europe dégénerent en Amérique, hormis les cochons, *ibid.* Animaux qui meurent de faim, 105. Ingratitude de leurs petits, *ibid.* Ceux des régions boréales sont chargés de graisse, 219. Quels animaux fournissent les plus grands os, 263.

Anson (le Lord) découvre les progrès des Jésuites en Californie, 131. Ne découvre point des géants Patagons, 256. Avanture de huit hommes de son équipage, 257.

Antermony (Mr.) ce qu'il dit des Tunguses, 113.

Antropophages Américains, leur nombre exagéré, 182. Trois especes d'Antropophages en Amérique, 184. Leurs différents goûts, 187.

Antropophagie, son origine, 176, 182.

Antiquités anti-diluviennes, on n'en connoît point, 87. Antiquités Péruviennes décrites par les Académiciens Français, 274.

Aplatissement du globe, moins considérable qu'on ne l'a cru, 205.

Anville (M^r. d') réfuté, 27.

Arabes, divisés en tribus, 95.

Arbres Américains, n'enfoncent pas leurs racines, 6. Arbres à noyaux ne prospérent pas en Amérique, 10. Arbres fruitiers de l'Europe, sont pour la plûpart exotiques, 93. Arbres flot-

cants dans la mer du Nord, d'où ils viennent & leurs différentes especes, 219.
Arras de la Guianne, 163.
Artillerie, inutile en Amérique, 64.
Arum, plante, ſes propriétés, 4.
Aſtruc (Mr.), ſes expériences ſur la nutrition, 193.
Atabaliba pris, 62. Sa réponſe au Moine de la Valle-viridi, 69. Sa rançon, 72.
Atac-apas, Antropophages de la Louiſiane, 183.
Atkins, ſes erreurs ſur les différentes eſpeces d'hommes, 157, 158.
Auguſtin (St.), ſes viſions extraordinaires en Ethiopie, 126. Ses propres paroles citées, *ibid.*
Aurores boréales, non-occaſionnées par des vapeurs terreſtres, 204. Leur lueur ne fait pas d'impreſſion ſur les thermométres, *ibid.* Depuis quand devenues fréquentes, *ibid.*
Auteurs vendus à la Cour de Madrid, impoſteurs, 55. Auteur de l'*origine des arts* [l'Abbé Goujet] réfuté, 84.
Auto-da-Fé, moins excuſables que les repas des Cannibales, 175.
Axe terreſtre, ſes extrémités ne vomiſſent point de feux, 203.

B

Bacon [le Chancelier], ſon opinion ſur l'origine du mal Vénérien, 191. Son ſentiment réfuté, 193.
Baffin, le Navigateur trouve des Eſkimaux, ſous le 73e. degré de latit. N. 207.
Bagues de la Chine, ce que c'eſt, 55. *n.*
Baleines, ſurpaſſent en grandeur toutes les productions de la Nature, 209.
Barbe, manque à tous les Américains, 30. Raiſon de ce défaut. *ibid.*
Barcelone, premiere ville de l'Europe où le mal Vénérien ſe déclare, 196.
Barque des Canaries portée par des vents contraires en Amérique, 163.
Bataille de Breme, 97.
Baumgarten, ſon hiſtoire de l'Amérique eſt puérile, 127.
Baye de Baffin, n'eſt point percée à ſon extrémité, 216.
Bauchene-Gouin [Mr.] ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques, 253.
Bedas de Ceilan, ſont ſauvages, & ont le teint blanc, 160.
Beering, ſes navigations malheureuſes, 143.
Bellin, ſa carte cylindrique, ce qu'elle dit des Ruſſes échoués, 144. *n.*
Benjamin [le Juif], les obſervations qu'il fit en 1173 dans l'Abyſſinie, 156.
Bentink, ſes relations, 113.
Bercecillo, gros chien, ſes ſervices ſignalés & récompenſés, 64.

Bergeron, sa collection de voyages citée, 110.
Bible, inconnue en Amérique avant l'an 1492, n'a point été, & ne sera jamais traduite en Américain, 173.
Biſſadoa, riviere en Espagne, les habitants de ses bords ont les oreilles longues, 128.
Bleſſures faites à la tête, entraînent la stupidité, 122.
Boerhave [Mr.], en quoi il s'est mépris, 205, 206.
Bœufs & brebis n'existoient pas en Amerique, 93.
Bonebur, s'il y en a plus dans la société que dans la vie sauvage, 106.
Bonſes, n'ont jamais été en Amérique, 25.
Botanique, unique étude du sauvage, 42.
Bouche [le St.], sa poudre nutritive, copiée sur celle des sauvages, 92 *n.*
Bouquet [le Colonel], son expédition sur l'Ohio, 98.
Bouſſole, où elle cesse de se diriger, 206.
Brancas [Mr. l'Abbé de], son mémoire sur les os fossiles, 267, *n.*
Braſſavole, son indiscrétion envers le Pape Pie II, 209.
Brésil, calculs sur l'or qu'il produit, 71.
Brutus, gros chien, ses exploits, sa mort, 65.
Bruyn, [Corneille de] dessine des Samoyedes, près d'Archangel, 231. Dessine fidellement les antiquités de Perſépolis, 275.
Buache [Mr. de] marque les limites de la Californie sans la connoître, 132.
Buellio [le Moine] est un des premiers qui apporte le mal Vénérien en Europe, 14. Excommunie Christophe Colomb, *ib.*
Buffon [Mr. de] réfuté, 18. Ce qu'il dit de l'antiquité des Américains, 164. Son hypothese sur l'organisation de la matiere en Amérique, 259. Ne croit point les Américains originaires de l'Amérique, *ibid.*
Bulle originale qui déclare les Américains hommes, 29. Bulle de Clément XI. declare la race quarteronne blanche en Amérique, 161. Bulle d'Alexandre VI, par laquelle il donne l'Amérique à l'Espagne, 67. Texte original de cette Bulle, *ibid.* Reflexion à ce sujet, 68. Bulle qui autorise le commerce des Nègres, 78.
Byron [le Commodor] publie une relation absurde sur les Patagons, 258.

C

Caamini arbuste, ses propriétés, 39.
Caille (Mr. l'Abbé de la) réfute Kolbe, 100. *n.* Ce qu'il dit de la religion des Hottentots, 242. Mesure un Hottentot au Cap de Bonne-Espérance, 261.
Calculs sur les Nègres transplantés en Amérique,

rique, 23. Sur la population en Amérique, 94. Calculs sur le produit des mines du nouveau Monde, 71. Sur les finances de l'Espagne, 74. Sur sa population, *ibid.* Sur la destruction des Américains, 78. Sur la population du Grœnland, & du pays des Eskimaux, 236.

Californie, restée longtemps inconnue, 131. Sa description, *ibid.*

Californiens, peuples, leur portrait & caractere, 140.

Calm (Mr.), ses découvertes Botaniques dans le Nord de l'Amérique, 39. Ce qu'il dit des coquillages du nouveau Monde, 86. De la mer du Nord, *ibid n.*

Canada, quand il a pu se trouver dans la Zone torride par le changement de l'Ecliptique, 266.

Candish, son voyage, écrit par le Chevalier Pretty; il ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques, 248. Il y retourne pour la seconde fois, *ibid.*

Cannelier de Winter, sa définition, 246. *n.*

Canots des Grœnlandois, ne coulent jamais à fond, 219.

Cantharides, excitent le Priapisme, 54.

Capitaine Hollandais, s'éleve à un degré du Pole, 204.

Caractere des Sauvages du Nord de l'Amérique différemment dépeint, 202.

Caraïbes, leurs fléches empoisonnées, 63. Mangent 6000 hommes, 183.

Caribane, sauvages singuliers qu'on y rencontre, 127.

Carpi, découvre le mercure, 17.

Carthagene, affligée par des serpents, 5.

Carthaginois, violent la parole qu'ils avoient donnée de ne plus sacrifier des enfants, 187.

Castration, son origine, 188.

Cat, (Mr. le) place des Nègres dans le Nord, 149.

Caractisme, les Prêtres Egyptiens en reçoivent la tradition des Abyssins, 85.

Causes de la dégénération des Américains, 88. De leurs guerres nationales, 97. Causes qui refroidissent l'air en Amérique, 160.

Cavazzi, auteur ridicule, 190. *n.*

Cartier (Jacques), ses relations mensongeres, 109.

Caylus (Comte de), son sentiment sur les antiquités Péruviennes, 275.

Cécité, maladie particuliere aux nations polaires, 230.

Celastrus, plante décrite, 40.

Célibataires en Espagne, leur nombre, 74. *n.*

Cendres de bois caustiques en Amérique, 4.

Césalpin fait un conte ridicule sur le mal Vénérien, 196, 197.

César Borgia, monstre, 77.
Cétacés, poissons carnassiers, 209. Leur instinct grossier, leurs organes obtus, 210.
Chair humaine, un auteur prétend que son usage n'est pas contraire à la loi naturelle, 178. Si elle engendre la maladie Vénérienne dans ceux qui en mangent, 191.
Chaleur, ses effets sur la constitution de l'homme 149.
Chameaux, ne peuvent propager au nouveau Monde, 10.
Chardin (Mr.), ses plants de Perlépolis exacts, 275.
Charles-Quint abandonne le bois de Gayac, pour se servir de la racine de la Chine, 200.
Charleville (Mr. de), mangé par les Américains, 183.
Charlevoix réfuté, 31.
Chasse, entretient la guerre parmi les peuples chasseurs, 99. Elle ne fournit qu'une subsistance précaire, & familiarise l'homme avec le carnage, 101, 102.
Chasseurs (peuples), leurs mœurs, 84.
Chenard de la Giraudais, sa relation sur les Patagons, 260, *ibid.*
Cheveux longs, permanents & non frisés des Américains, 43.
Chidley, trouve les Patagons de taille ordinaire, 248. A un démêlé avec eux, *ibid.*
Chiens Européans, perdent leur instinct au nouveau Monde, 9. Sont employés à la conquête de l'Amérique, 65. Reçoivent une paye comme les soldats, *ibid.* Forment la premiere ligne au combat de Caxamalca, *ibid.* Leur animosité contre les Américains dure encore, *ibid.* Chiens attelés à des traîneaux en Sibérie, 119. *n.* Chiens Espagnols préférent la chair des hommes à celle de femmes en Amérique, 190.
Chiliens, se défendent contre les Espagnols, 64.
Chinois, ont les dents autrement arrangées que nous, 180. S'ils se sont servis d'Eléphants dans leurs guerres contre les Tartares, 264. A quoi l'on attribue leur population, 222.
Chinoises, leurs petits pieds feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun, 127.
Charignani, la dépopulation, 47.
Chrétiens, leurs excès, 64.
Christophe Colomb, aidé par une fille, 58. Son étonnement en arrivant en Amérique, 146. On embarque son corps pour l'enterrer à St. Domingue, 250.
Cimraëque (la langue) est un dialecte du Celtique, 250.
Climat de l'Amérique, contraire aux animaux & plus encore aux hommes, 2. Plus froid que celui des parties correl-

pendantes de l'ancien continent, 8. Moyen pour juger de sa nature, 10. Le climat du nouveau Monde se corrige, 18.

Climats contraires au christianisme, 139.

Cluvier, son sentiment sur l'origine de l'Antropophagie, réfuté, 176. *n.*

Coca, ses propriétés, 39.

Cochlearia d'ante, les Grœnlandois ne s'en servent pas contre le scorbut, 230.

Cochons, changent de forme en Amérique, 9.

Colonies en Amérique, leur sort, 76. leur commerce interlope, 77.

Commerce pernicieux entre l'Amérique & la Chine, supprimé par le Roi d'Espagne, 138.

Communauté de biens, excite des guerres civiles, 96.

Comparaison des deux Hémisphères de notre globe, 79.

Compilateurs de voyages, les maux qu'ils ont faits, 237.

Concile de Lima, refuse les Sacrements aux Américains, 29.

Condamine (M. de la), ses expériences, 8. Ce qu'il dit du teint des Américains, 163. Ce qu'il dit des Antropophages du Sud de l'Amérique, 188.

Conquérans de l'Amérique, éprouvent l'horreur de la famine, 2. Ils sont attaqués de différentes maladies, 21.

Conquête de l'Amérique, de quelle façon elle s'exécute, 62. Conquêtes où elles ont été rapides, 63.

Constantin fait une loi singuliere, 175.

Continent (le nouveau) a souffert des vicissitudes plus destructives que l'ancien, 268.

Contre-poison tiré de l'absinthe & du rocou, 3.

Coquillages, on n'en trouve point sur les plus hautes montagnes de l'Amérique & de l'Europe, 18. Les plus beaux se trouvent à la côte de la Californie, 54.

Cordellieres, couvertes de neiges éternelles, 161.

Cordes (Simon de), son voyage aux terres Magellaniques, écrit par Jantsoon, 250.

Corps muqueux, ce que c'est, 150. Sa couleur dans les basanés & les blancs, 151.

Cortez, le nombre de ses troupes, 48 & 61.

Couleur des Américains, 136. Cause de la couleur des Nègres, 152. Elle ne constitue point les especes ni dans le regne animal, ni dans le végétal, 157. Couleur rougeâtre des Américains inhérente dans leur liqueur spermatique, ainsi que celle des Nègres, 166.

Cour de Rome, ses excès honteux, 78.

Courage, la vie sauvage ne l'éteint pas, 89.

Crâne, sa flexibilité dans les enfants, 125.

Cranz (David), le premier volume de son hist-

toire du Grœnland eſt intéreſſant, le ſecond pitoyable, 212.
Crocodiles, abatardis en Amérique, 6.
Cultivateurs en Amérique, n'ont pu dompter le terrein, 3.

D

Danois, état de leurs colonies au Grœnland en 1764, 206. Ils n'ont pas les premiers peuplé le Grœnland, 208.
Dapper réfuté, 48.
Decker (le Capitaine) écrit le voyage de Jacques l'Hermite, 263. Dit que les Patagons ne ſont point des géants, *ibid.* Auteur eſtimé, *ib.*
Découverte du nouveau Monde, accompagnée de circonſtances ridicules, 66. Malheurs qui en euſſent réſulté ſi elle s'étoit faite plutôt, 200.
Dégénération, commence par les femelles, 45.
Déluge particulier de l'Amérique, 85. Preuve de cet événement, 86.
Dents, il en manque deux à quelques nations, cauſe de ce défaut, 129. Dents canines, n'excédent point le nombre de quatre dans l'eſpece humaine, 80. Dents molaires foſſiles, trouvées en Amérique, 270.
Dépopulation de l'Amérique, ſes cauſes, 47. Des terres arctiques, 222.
Députés des ſauvages, leur déclaration, 99.
Deſpotes, comparés à Tibere, 106.
Detroit de Forbisher bouché par la glace, 216.
Dias le Jéſuite, les ſauvages veulent le manger, 189.
Dictionnaire Encyclopédique, l'art. *Jagas* y eſt double & exagéré, 286. *n.*
Différence des deux Hémiſpheres de notre globe, 80. Réflexions à ce ſujet, *ibid.*
Diodore de Sicile parle d'Antiquités anti-diluviennes, 88.
Donation du Pape, ſert de titre aux Eſpagnols, 68.
Dorado (El.) cherché par les Jéſuites, & ce qu'en dit Gumilla, 137.
Drake (l'Amiral) fait le tour du monde, 245. Mangé vivant par les Crabes, *ibid.* Trouve les Patagons de la taille ordinaire de l'homme, 246.
Droits ſacrés de l'homme mal défendus, 78.
Duclos (Mr. l'Abbé), ſon Mémoire ſur les Druïdes excite des querelles, 173.
Dumont (Mr.) cité, 5. Ce qu'il dit de la façon de guérir la folie, 40.

E

Eaux ſtagnantes, mortelles en Amérique, 3. Exhalent des brouillards chargés de ſel, *ibid.*
Ecliptique, ſi ſon obliquité eſt conſtante, 266.
Ecoulement du ſexe, peu abondant dans les pays

froids & chauds, 46.
Edda, ancien livre sur les Islandois, 273.
Edit singulier du Parlement de Paris touchant le mal Vénérien, 15.
Egede, Evêque de Grœnland, manquoit de connoissances physiologiques, 212.
Eléphantiase Egyptienne, attaque les gens de qualité, 200.
Eléphants, jamais transplantés en Amérique, 10, &c. S'il est vrai qu'ils se sont sauvés en Sibérie, 264, 265. Transplantés où ils peuvent vivre, 270.
Ellis, où il fixe les bornes des habitations Américaines, 207. Son voyage à la baye de Hudson auroit pû être plus intéressant, 212. Se fonde mal à propos sur le témoignage de Charlevoix, *ibid.*
Embonpoint des Américaines, leur sert de tablier, 41.
Emigrations des Septentrionaux, comment il faut les expliquer, 234.
Empire Romain, causes de sa décadence, 74.
Enfants Européans, meurent en Amérique, 22. Ceux des Américains méridionaux naissent, dit-on, avec une tache brune sur le dos, 167.
Epiceries, leur commerce entre les mains des Vénitiens, 75.
Epiderme de l'homme, n'est point composé d'écailles, 150. *n.*
Erreurs vraisemblables, peuvent conduire à la vérité, 153.
Eskimaux, variété remarquable dans l'espece humaine, 108. Ils habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, 202. Ils ne diffèrent en rien d'avec les Grœnlandois, 213. Leur nom propre, 214. Ce qu'ils disent à un Missionnaire Danois, *ibid.* S'établissent au Grœnland, 215. Par quel chemin ils y sont venus, 216. N'habitent point à Terre-Neuve, *ibid.* Quand les premiers ont été montrés en Europe, 217. Faux Eskimau montré à Amsterdam, *ibid.* Portrait des Eskimaux, *ibid.* Si l'on en trouve qui ont de la barbe, 219, 231.
Espagnols, se mangent les uns les autres, 2. Huit millions passent en Amérique, 64. *n.* Leur population exagérée, *ibid.* Leurs finances épuisées, 70. Sont frappés de vertige, 71. Sont sujets aux écrouelles, & comment ils cachent ce défaut, 129. Leurs infâmes actions en Amérique, 190. Martyrisent un Patagon & le baptisent, 243.
Esprit de vin, dissout les résines, 54. Où il se gêle, 206.
Etablissements des Européans au nouveau Monde, infectés de bêtes venimeuses, 5.
Euler (M.), ce qu'il dit

du changement de l'Ecliptique, 266.
Europe, si elle a gagné à connoître l'Amérique, 75. Le prix des denrées y hausse huit fois, *ibid.* Quand elle a cessé d'être sauvage, 93.
Européans, leur mauvaise conduite envers les Américains, 98. Ils n'auroient pas dû les détruire, 100. Pourquoi ils ont voulu trouver des géants aux Terres Magellaniques, 271.
Expériences sur le climat du nouveau Monde faites au Thermométre, 8. Pour blanchir les Nègres, 156.

F

Fable des géants, adoptée par tous les peuples, 273.
Fallope fait un conte ridicule sur l'origine du mal Vénérien, 196.
Fanatiques de la ville de Tentire, mangent un fanatique de la ville d'Ombe, 182.
Femmes Américaines, leur laideur, 44. Accouchent sans douleur, *ibid.* Abondance de leur lait, 45. Se font tetter par des chiens, *ibid.* Leur écoulement irrégulier, 46.
Fer, on en trouve dans le sang humain, 192. *n.* Inconnu chez les Sauvages, 94.
Ferdinand, Roi d'Espagne, emprunte de l'argent d'un Domestique, pour conquérir l'Amérique, 70.
Fiel défectueux dans les Américains, 370.
Figures différentes imprimées aux têtes des enfants Américains, 125.
Fille sauvage trouvée dans les bois de la Champagne, n'étoit pas née au pays des Eskimaux, 213. Ses avantures, *ibid.*
Fioravanti (*Sigr.*), ses *caprices médicinaux* cités, 192. Ses expériences, 193.
Foë (David) Auteur du Roman de Robinson, 255.
Folie guérie par l'Anacarde, 124.
Forets, les plus grandes sont en Amérique, 161. Elles contribuent à refroidir l'air, *ibid.* Envahissent les terreins dépeuplés, 209.
Formation spontanée, pourquoi elle a occupé les anciens Philosophes, 81.
Fourmis, ravagent le Brésil, 5. Piquent les femmes qui ont eu leur écoulement, 50.
Fous, respectés en Orient; en Turquie, en Suisse, & chez les Sauvages, 121.
Français, se mangent les uns les autres, 2. Font un traité singulier & glorieux avec les Atacapas, 187. Laissent faire aux autres nations les grandes découvertes, 253.
François I. meurt du mal Vénérien, 15. A reçu des frictions mercurielles par Maître le Coq, 200.
François d'Assise fait l'espion, 70.
Freret (Mr.), ses calculs chronologiques, 87. *n.*

Frésier, (Mr.), son voyage aux terres Magellaniques, 255. Change la patrie des Patagons, *ibid.* Se laisse induire en erreur par de faux témoins, *ibid.*

Froid, augmente par degrés jusqu'aux poles, 203.

G

Galion d'Acapulco chargé par les Jésuites, pris par les Anglais, 138.

Garcilasso, ce qu'il dit de la Sodomie des Péruviens, 57. Réfuté, *ibid.* Ce qu'il dit des anciens bâtiments Péruviens est exagéré, 274.

Géants Patagons, on auroit apporté de leurs squelettes s'ils existoient, 256. Etymologie de leurs noms, 272.

Gengiskan dévaste l'Asie, 265. Ses successeurs se font la guerre, & fondent un Empire en Sibérie, 264.

Genues [Mr. de] ne trouve point de géants aux Terres Magellaniques, 253.

Genre-humain, s'il n'a qu'une tige ou plusieurs, question inutile, 158.

Gentil la Barbinay (M. de) voit de grands ossements au Pérou, 262.

Gibier, peu nombreux dans les pays peuplés, 209.

Girafes, n'existent pas en Amérique, 263.

Glands de chêne, on en fait du pain, 84.

Glaces, on n'en trouve point dans la haute mer, & pourquoi, 203.

Gmelin (Mr.), sa description de la Sibérie, 118. *n.*

Goitres, ce qui les occasionne, 128.

Goitreux, hommes en Amérique, 129.

Gonflement énorme du membre viril, 31. Occasionné par des insectes, 52.

Grenouilles d'un poids énorme, 5.

Grœnland, les Européans y ont un établissement sous le 71e. degré 6 min. de latitude, 207. Ses anciennes traditions recueillies, 215. Fait partie du continent de l'Amérique, 216. Son rivage oriental devenu inabordable, 233.

Grœnlandois, originaires de l'Amérique, 24, 215. Ce qu'ils disent des dernieres habitations dans le détroit de Davis, 207. Parlent le même langage que les Eskimaux, 213. Leur langage différe de celui des Lappons, 215. Leur portrait, 217, 218. Ne font jamais du feu dans leurs huttes, 219. Portrait de leurs femmes, 221. Ils doivent être payés pour assister au sermon, 225.

Guerres perpétuelles entre les Sauvages, 96. Raison de ces guerres, *ibid.*

Guianne, sa dépopulation, 47. Singuliere occupation de ses Roitelets, 49.

Guiot, sa relation sur les Patagons, 260.

Gumilla le Jésuite, ses extravagances, 79.

H

Haller (Mr.), son observation sur les coquillages, 19. *n.*
Hans-Sloane [Mr.] confond un charlatan, 256.
Hawkins [Richard] s'explique vaguement sur la taille des Patagons, 249. Prétend que les Anglais ont les premiers peuplé l'Amérique, *ibid.* Son opinion absurde défendue par des savants, 250.
Hécla, ses tourbillons de feu ne sauroient fondre la glace, 205.
Hémisphères de notre globe, séparés par un détroit, 265.
Herbe Paraguaise, ses propriétés, 4.
Hermite [Jacques l'], son voyage aux terres Magellaniques, 253.
Herrera, peinture qu'il fait du Temple de Mexico, 175.
Hippopotames, n'existent pas en Amérique, 263.
Histoire de la traite des Nègres, 13, 14. Histoire, elle est en défaut sur l'origine des nations, 81, *Histoire universelle*, ouvrage ridicule, 113. Ce qu'elle dit des *Jagas*, 186. *n.*
Histoire naturelle & civile de la Californie, ouvrage très-singulier & plein d'impostures, 132.
Historien de la nouvelle France, fait un portrait absurde des Eskimaux, 231.
Hoffmann (Mr.) se déclare vivement contre l'usage de l'Anacarde, 124.
Hog, prétendu géant dont on veut vendre une dent pour 2000 sequins, 256. *n.*
Hollandais, apprivoisent les Hottentots 99. Leur payent leur terrein, 100. Hivernent au Spitzberg, 208. Mangent le cœur de De Wit, 181. Mesurent deux cadavres de Patagons à l'isle Pinguin, 251.
Holmos [Jean de] fait fossoyer près de Puerto-Vejio, 262.
Hommes à une jambe, ce qu'en disent les Emissaires du Pape, 109. Hommes marins fabuleux, 111. Hommes ruminants, opinion sur cette maladie, 129. Hommes ventriloques, *ibid.* Hommes noirs, on n'en a pas trouvé en Amérique, 160. Plus les hommes sont basanés, plus leur liqueur spermatique est colorée, 168. Leur aveuglement, 175. Ne sauroient vivre au-delà du 80e. degré de latitude Nord, 203. A quelle hauteur au-dessus du niveau de la mer ils peuvent vivre, 268, 269. *n.*
Homme sauvage trouvé dans le Hanovre, devenu quadrupede, 224.
Hôpitaux de lépreux, leur nombre dans la Chrétienté, 200.
Horn [Georges de], son livre *de Originibus Americanis*. Ouvrage ridicule, 113.

Horrebow (Niel), son Histoire d'Islande estimée. 211.
Hostie, origine de ce mot. 176. *n.*
Hottentots, se connoissent en plantes. 43. Demandent un miracle. 100. Leur discours aux Hollandais. *ibid.*
Humidité de l'atmosphere en Amérique. 17.
Huns, leurs expéditions. 114.
Hypothese singuliere sur le teint des Nègres. 146. 147.

J.

Jolofes cabanés au Sénégal. 159.
Jamaïque, maladies qui y regnent. 21. 22.
Jauniſſe des enfans. 37.
Idées relatives d'amitiés, manquent aux Américains sauvages. 95.
Idiomes différents multipliés en Amérique & en Tartarie. 115.
Jerôme (St.) se fait limer les dents mal à propos. 180.
Jésuites, font souvent communier les Paraguais, & pourquoi. 29. Ne sont jamais véridiques. 50. Exécutent le projet de Las-Casas. 102. Quand ils se sont introduits en Californie. 133. Etat de leurs missions dans cette province. 134. Ils fascinent l'esprit du Roi d'Espagne. 135. Commandent les troupes en Californie, & y volent des perles. *ibid.* Leurs recherches inutiles sur l'origine des Américains. 142.
Iguans, leur chair aigrit le germe variolique. 11. Elle n'est pas si pernicieuse en Asie. *ibid.* Description de l'Iguan. 12.
Immortalité de l'ame, si les Sauvages en ont quelque idée 226. 227.
Incas, font des loix contre les Sodomites. 57.
Inceſte, commun chez les Sauvages. 51. *n.*
Innocent IV. (le Pape), envoie une ambassade ridicule au Kan des Tartares. 110.
Inoculation de la petite vérole, ses différentes manieres. 42. *n.* Mémoire à ce sujet. *ibid.* Inoculation à la Chinoise, mortelle en Angleterre. *ibid.*
Inſcriptions lapidaires fausses. 145.
Inſectes, excessivement multipliés dans les pays incultes. 169. L'huile & la fumée les tuent. 170.
Inſenſibilité des Américains. 60. Leur fait mépriser la mort. *ibid.*
Jongleurs (médecins), entreprennent de guérir la folie de leurs compatriotes à la Louisiane. 123.
Jonſton (le Naturaliste), la *Thaumathographie* citée. 34. *n.*
Joppé (la ville de), ce qu'en disent Mela, Pline, & Solin. 88.
Irlande, on doit y gouverner le bestiaux qui paissent dans les prés jour & nuit. 171.
Iroquoiſes (femmes), craignent l'enfantement. 50.
Iſla (Dias de), son ouvrage intitulé *Contra*

las Bubas cité. 196. 197.
Islande, jusqu'à quel dégré les thermométres y descendent. 205.
Isle de la Croyere [M. de l'], ses observations astronomiques faites sur la mer du Nord. 144. *n.*
Isle (M. Nicolas de l'), a oublié des positions intéressantes dans ses cartes géographiques. *ibid.*
Isles de l'Archipélague Indien, leurs habitans ne sont pas Nègres. 160.
Juifs, ne se mésallient pas, par fanatisme. 156.
Ivoire fossile de Sibérie, ce qu'en dit M. Surgy. 264. Ivoire fossile d'Italie, ce qu'on en dit. 270. 271.

K.

Kamschatka, on y parle un langage différent de l'Américain. 143.
Kamschatkadales amenés en Amérique. *ibid.*
Karalit, nom que se donnent les Eskimaux & les Grœnlandois. 214. *Skreling* en est une corruption. *ibid. n.*
Knivet, exagere la taille des Patagons. 248. Passe au service de Portugal & craint un *Auto-da-Fé*. 249.
Kolbe (Pierre), ses impostures. 100.
Kraft, son livre moins impertinent que celui de Lafiteau. 104.

L.

Lacs, leur grand nombre en Amérique. 85. Restes d'une inondation. 86.
Lait des hommes en Amérique. 34.
Lama (le grand), son culte expliqué. 27. On mange ses excréments. *ibid.* On lui fait faire diete. *ib.* Son pouvoir comparé à celui du Pape. 68.
Langueur des Américains en amour. 51.
Lapins, ravagent l'Espagne. 7.
Lappons, on ignore leur antiquité. 24. Font de la fumée avec des éponges pour chasser les insectes. 170. Ne peuvent servir dans les armées. 229.
Lapponnes [femmes], éprouvent l'écoulement menstruel. 46.
Las-Casas (Barthélemi), ses calculs sur la destruction des Indiens. 78. Son projet pour policer les Américains. 101. Offre un mémoire à la cour d'Espagne sur la traite des Nègres. *ibid.* Esprit intriguant. *ibid.*
Lépreux, vivent longtemps. 38.
Léontopodion, plante, ses propriétés. 54.
Lettres Edifiantes, source impure. 49.
Leuvenhock, illusions optiques de ses microscopes. 151. *n.*
Liberté, elle a à se plaindre des despotes & des esclaves. 106.
Lieue quarrée (une) peut nourrir 800 personnes. 52.
Linneus (Mr.), sa *Flora Lapponica* citée. 46.
Lions Américains, abâtardis. 6.

Lister, réfuté. 53.
Lobelia, plante anti-vérolique, décrite. 39.
Loix Saliques, défendent de manger de la chair humaine. 182.
Lopez d'Azevedo, sa harangue ridicule. 77.
Louisiane, les femmes y fauvent les Français. 59.
Loup ou *Lupus*, Commentateur de St. Auguſtin, tâche d'excuſer les viſions de ce Pere de l'Egliſe. 126. *n.*
Loups, quand ils ſe ſont introduits dans la Californie. 133.
Lunettes des Eskimaux & des Grœnlandois, leur uſage, 229.

M.

Macoco (le grand), ce qu'on dit de ſes repas, 186. *n.*
Magellan, fait pendre l'Evêque de Burga, & décapiter l'aumônier de ſon vaiſſeau, 243. Fait pendre deux Patagons. 244.
Maillet (Mr. de), ſon *Telliamed* cité, 109.
Mairan [Mr.], ſon Traité ſur les Aurores boréales eſtimé. 203.
Maire [le], double le Cap Hoorn, 252. Trouve un nouveau détroit. *ibid.* Déterre de grands oſſements. *ibid.* Se brouille avec ſon compagnon Schouten. *ibid.*
Malale Siam, 42.
Mal vénerien, donné en échange de l'Evangile, 15. Les Français le reçoivent des Eſpagnols, & pourquoi appellé *mal de Naples*. 198. 199. Avoit fait le tour du monde en l'an 1700. *ibid.*
Mal pédiculaire, où il eſt endémique. 170. *n.*
Maladie Vénérienne, ſa véritable cauſe, 38. Moins violente en Amérique qu'ailleurs, 40.
Maladies différentes du Nord de l'Amérique, 42.
Malheur commun des hommes, 96.
Mallet, (Mr.) ce qu'il dit des découvertes des Norvégien dans ſon *Introduction à l'Hiſtoire du Danemark*, 232. *n.*
Mammelles des animaux mâles, 37. Leur uſage, *ibid.* Pourquoi allongées dans les femmes ſauvages, 221. Leur alvole eſt noirâtre dans les Eskimauſes & les Samoyedes, *ibid.*
Mammout, animal fabuleux, cru réel par Mr. de Buffon, 263.
Mandelſlo, ce qu'il dit des hommes blancs établis dans la Zone Torride, 154.
Manet, (Mr. l'Abbé de) baptiſe les enfants Portugais métamorphoſés en Afrique, 154. Son Hiſtoire de l'Afrique Françaiſe citée, *ibid.*
Manibot, ſes qualités, 3.
Maranes, chaſſés d'Eſpagne, baſanés comme les Calabrois, 156. 157.

leur vend une afile, *ibid.*
Margraff, ſes obſervations, 6.
Maricus ſe dit Dieu incarné, 171. *n.* Les lions refuſent de le mordre, 172.
Marina, maîtreſſe de Fernand Cortez, le ſeconde durant ſes conquêtes, 58.
Martiniere, ſon Dictionnaire géographique peu judicieux en bien des points, 251.
Maty (le Docteur) croit à la fable des géants Américains, & la divulgue mal-à-propos, 258. Comment il veut réfuter l'hypothèſe de Mr. de Buffon., 259.
Maures, chaſſés d'Eſpagne portent le mal Vénérien en Afrique, 15. Ils ſont moins noirs que les Négres, 148. Nombre de leurs générations en Eſpagne, 156. N'y ont pas changé de couleur, *ibid.*
Mays, auroit dû policer les ſauvages de l'Amérique, 92.
Mead, (Mr.) ſa Mécaniquedes venins citée, 191.
Mekel, (Mr.) ſes Recherches anatomiques citées, 149. *n.*
Médailles, elles n'ont aucune antiquité reſpectivement à la durée du monde, 87. *Voyez* Phidon.
Médecins du XV & XVIe ſiecle, de quoi on les accuſe, 199. Médecins Eſpagnols, ce qu'ils diſent des os foſſiles trouvés au Mexique, 262.
Mer (du Nord), ſe retire, dit-on, de quarante-cinq pouces en un ſiecle, 86. *n.*
Mercure, où il ſe fige, 206.
Merian (Mademoiſelle de) ſes inſectes deſſinées, les figures en ſont frappantes, 5. La meilleure Edition de ſon ouvrage eſt celle de 1719, à Amſterdam, *ibid. n.*
Meſanges, le moine, ſa deſcription du Grœnland eſt puérile, 211.
Métifs, nés d'un Américain & d'une Européane ont de la barbe, 166. Métifs du Pérou, leur portrait, 168.
Mexicains, payoient un tribut en pucerons, 5. D'où ils paroiſſent être venus, 165.
Mexique, ſa population exagerée, 47.
Mines du N. Monde, les hommes de notre continent n'y réſiſtent pas, 44.
Miracle fait par A. Vander Steel, 100.
Miſſionnaires, mangés par les Antropophages, 188. N'ont jamais été chez les Paragons, & pourquoi, 243.
Miſſiſipi, les rivages de ſon embouchure ſubmergés, 165.
Mœbius, ſes extravagances, 25.
Monde (le nouveau) les peuples de l'Afrique n'y avoient pas paſſé avant l'arrivée des Européans, 162.
Monnier (Mr. le), ſon

ſentiment ſur les lueurs boréales & auſtrales, 204.
Montagnes, c'eſt à leur penchant, ou ſur leur ſommet, qu'on a découvert les nations les plus anciennement raſſemblées en Amérique, 165. Si l'on peut vivre ſur une montagne haute de 2446 toiſes, 268. *n.*
Monteſquieu, [Mr. de] en quoi il s'eſt mépris, 90. Ce qu'il dit de la propagation des peuples Ichthyophages ſemble très-ſuſpect, 222.
Montezuma, accuſé par les Eſpagnols d'avoir égorgé 20000 enfants en un an, 174.
Montezuma, (frere de l'Empereur), premier Américain, mort de la petite vérole, 15.
Morera, ſes avantures, 144.
Morts, pourquoi reſpectables, 179.
Mutilation, ne peuvent aſſervir la nature, 32.

N

Nayres de Calicut, ont des jambes monſtrueuſes, 108.
Narborough, décrit les terres magellaniques avec beaucoup d'exactitude, 253.
Nature, elle n'eſt morte qu'en apparence dans les terres Arctiques, 208. Donne à l'Océan ce qu'elle refuſe à la terre, 209. Si elle eſt encore en enfance au N. Monde, 259.
Naufrage [droit de], & *Strandrecht*, brigandages difficiles à extirper, 143.
Nègres, préfèrent la chair des ſerpents & des léſards à toute autre, 13. Ne ſe policeront jamais. 83. N'exiſtent que dans la Zone Torride, 148. Ne ſont pas la la douzieme partie du genre-humain, comme on l'a cru. *ibid.* La ſubſtance de leur cerveau, de leur moelle, de leur glande pinéale, de leur ſang, de leur ſperme, eſt noirâtre, 148. Leur épiderme vu au Microſcope, 151. Leur ſueur noircit le linge blanc, *ibid.* Leur peau paroît échauffée, *ibid.* Pourquoi on en fait de bons eſclaves, 152. Cauſe de leur ſtupidité, *ibid.* Pourquoi ils ſe découpent la peau du viſage, 172.
Nègres dont les pieds ſont faits en queue d'Ecreviſſe, ce qui a donné lieu à cette fable, 111.
Nègres à phyſionomie de tigre, fabuleux, 181.
Nègrillons & Nègrites, naiſſent blancs, & n'ont du noir qu'aux ongles & aux parties génitales, 152, 153. Explication de ces phénomenes, *ibid.*
Nodal (Garcie de) ſon voyage aux terres Magellaniques, 252.
Noé, où ſa chaloupe s'arrêta ſuivant un théologien, 25.

Nord Câpre, destructeur des harengs, 209.
Nort (Olivier du), part pour les Terres Magellaniques, 250. Son voyage écrit par un anonyme mauvais Logicien, qui fait des contes absurdes sur les Patagons, 250, 251.
Norvégiens, inquiets comme tous les peuples septentrionaux, 231. Découvrent le Grœnland en 770, *ibid.*
Nunnez (Vasco), fait dévorer par ses chiens le Cacique de Quarequa & ses courtisans, 55. Est surnommé Hercule, *ibid.* Est sauvé par les Américaines, 58. Ce qu'il rapporte de la Cour de Quarequa, 162.
Nourriture des Américains tirée d'une plante empoisonnée, 3, 4.

O

Odeur forte qu'exhale le corps des Américains, & pourquoi, 171.
Oiseaux aquatiques, incroyablement multipliés aux Terres polaires, 219.
Olearius, en quoi il s'est trompé, 208, 209.
Ollum Lengri (détroit de), bouché par les glaces, 216.
Or, regardé comme marchandise, 75.
Oreilles allongées, à la mode en Amérique, 127. Les sucs nourriciers de la tête favorisent l'allongement factice des oreilles, 128.
Orientaux, adonnés de tout temps à la magie astrologique, 117.
Orénoque, pourquoi les Jésuites s'y cantonnent, 137.
Os fossiles exhumés en Amérique, 87. Ce que les savants en disent, 263. Os fossiles de la Sibérie, ce qu'on dit de leur origine, 263, 264. Os fossiles déterrés au Canada, 262, 264, Apportés à Paris, 267. *n.* 269, 270. Sentiment de l'Auteur sur ces découvertes, 268. Opinion ridicule d'un Théologien sur l'origine des grands os fossiles, 271.
Os du prétendu géant *Teutebochus* promené en Europe, ce que c'étoit, 256. Os de baleines, montrés pour ceux d'un géant, *ibid.*
Oviedo apprend la vertu du Gayac, 17.
Owen-Guineth, Prince de North Galles, ses enfants s'embarquent, on ne sait pour où, 249.

P.

Pacha-Chouï, chef des Patagons, ce qu'il demande aux Anglais, & comme on le trompe, 241.
Page de Pratz (Sr. le), son histoire de la Louisiane citée, 183, *n.* Donne la relation de la découverte des grands os fossiles sur l'Ohio, 267.
Panama, affligé par des serpents, 5.

Papin, son Digesteur par le moyen duquel on peut tirer une nourriture saine des os, 195.
Paraguai, ses productions & sa situation défavorable au commerce interlope, 131.
Paresse, excessive dans les Américains, 103.
Parisiens, mangent du pain fait d'os humains, 194.
Parole remarquable de Tibere, 106.
Pasteurs (peuples), leurs mœurs, 83.
Pâtes alimentaires, leur composition & leur usage chez les Sauvages, 91.
Patagons ou *Patagons*, Comme on doit s'y prendre pour les connoître, 237, 238. Description de leur pays, 238, 239. Comment les voyageurs varient sur leur patrie, *ibid.* Ils ne forment plus une nation originelle, 239. Pourquoi ils ne sont pas si petits que les Eskimaux, *ibid.* Leur portrait, 239. Leur caractere moral, 241. Etymologie de leur nom, 243. Pourquoi les Espagnols n'ont jamais rapporté de leurs ossements, 244. Ne sont point des géants, 261.
Pays inconnu qu'on soupçonne être au Nord-Est de la Californie, 136. Pays le plus chaud en Amérique, 166.
Paysans du Palatinat, payent un tribut en têtes de moineaux, 5.
Peaux de bêtes adorées chez les peuples chasseurs, 118.
Pêche des perles, abondante en Californie, 134.
Pêche de la baleine, sa meilleure station, 211.
Pédérastie, en vogue au nouveau Monde, & pourquoi, 52.
Perles dérobées par les Jésuites, & ce que le Roi d'Espagne pense de ce vol, 134, 135.
Persépolis, jugement sur son architecture, 275.
Péruviens, payent un tribut en pucerons, 5. Leur population exagérée, 47. Leur taille & leur physionomie, 120. Beaucoup d'hommes défectueux parmi eux, *ibid.* Ils arrosent de sang humain leur pain sacré, 178.
Peste Egyptienne, sa marche, 38, *n.* Peste noire, ravage les terres Arctiques & le Grœnland au quatorziéme siécle, 232.
Peuples chasseurs, allaitent long-temps leurs enfants, 45. Peuples laboureurs, les premiers dans l'ordre moral parmi les Sauvages, 83. Peuples pêcheurs, leurs mœurs, 84. Peuples habitants entre le Tropique du Cancer & la côte des Patagons décrits, 121. Tous les peuples ont sacrifié des hommes dans leurs cérémonies religieuses, 177. Peuples qui se liment les dents, 181.

Peuple qui perfectionne ſes mœurs, eſt à plaindre quand il ne peut perfectionner ſa religion, 178.

Peyrere (le Sr la) place des Nègres dans le Grœnland. 149. Pourquoi il s'applique à l'hiſtoire du Nord. 212. Jugement ſur ſes relations, 213.

Peyreſch (Mr. de) reconnoît la nature des grands os foſſiles envoyés du Levant, 257. *n.*

Thidon, ſa médaille paſſe pour la plus ancienne, 87. L'Auteur l'examine & la croit fauſſe, *ibid.*

Philippe II, ruiné. 73.

Philippeville, bâtie dans le détroit de Magellan, 247. Elle éprouve des déſaſtres terribles, *ibid.*

Philoſophie rurale citée, 76.

Phyſiciens du quinzieme ſiècle, ce qui les déſeſpere, 146.

Pica, maladie, 180.

Pic Adam, ſon ſommet eſt froid, 169.

Pic de Ténériffe, les voyageurs gelent ſur ſon ſommet, d'où l'on voit l'Afrique occidentale, 159. 160.

Pie II, Pape, attaqué du mal Vénérien, 200.

Pierre I [Czar], ſa loi ſinguliere par rapport aux prophètes de Sibérie, 117.

Pigafetta, ce qu'il dit des Anthropophages de l'Amérique, 181. Répand le premier le faux bruit en Europe ſur l'exiſtence des géants Américains, 243. Ses relations ſont abſurdes, 245.

Piſon cité, 6.

Pizarre, dénombrement de ſes troupes, 62. Son origine, ſon caractere, 69, 70.

Plantes tendres de nos climats, ligneuſes en Amérique, 4. Plantes paraſites très-multipliées au nouveau monde, 6, 7. Plantes potageres, ſont pour la plûpart exotiques en Europe, 92. 93.

Poëme épique ſur une expédition de voleurs, 64.

Poëte qui compoſe le premier des vers ſur le mal Vénérien, 16.

Poil ſingulier qui croît aux enfants ſauvages en Amérique, 32. Sa végétation *ibid.* Pourquoi laineux dans les Nègres, 151. Les Grœnlandoiſes n'en ont pas hormis à la tête, 222.

Poiſſons, extrêmement multipliés dans la mer du Nord, 208.

Pole Arctique, ſa nature, 203.

Polygamie des Américains, 50. Preuve de leur tiédeur en amour, *ibid.*

Pontoppidam (l'Evêque) ſon hypothèſe ſur les aurores boréales eſt fauſſe, 204. Jugement ſur ſon Hiſtoire naturelle de la Norvege, 211.

Porto-belo, affligé par des crapauds, 5.

Portugais, demandent à Rome la permiſſion de doubler le Cap de bonne Eſpérance, 77. Leur mé-

tamorphose en Afrique, 156.
Portugal, ses finances, 72. Son agriculture & sa population, *ibid.*
Potosi, son produit, 71.
Pouls acéléré & vif des Nègres, 151.
Préjugés, excusent les vices, & ne pardonnent aucun ridicule, 123.
Présomption des Sauvages, 104.
Prise de possession ridicule, 68.
Prisonniers, traités de différentes façons chez différents peuples, 182.
Progression de la vie sociale, 94.
Pronostic sur la durée du mal vénérien, 16.
Propriété, exite des guerres, 96.
Pyrronisme historique, doit avoir des bornes, 195.

Q

Quadrupedes de la Zone Torride de l'ancien continent, n'ont pu passer par le Nord pour aller en Amérique, 265. 266.
Querelles théologiques sur l'incarnation de la Divinité, 182.
Quinte-Curce, ne savoit ni le Persan ni le Scythe. 102.
Quiola, ses habitants ne sont pas Negres, quoique situés près de l'Equateur, & pourquoi, 159.
Quivira, [Pays de] chimérique, 142.
Quiros, apporte le premier les rats & les souris au Pérou, 245.

R

Raleig, ce qu'il dit des peuples de la Guiane, 162. Cherche l'El-Dorado, *ibid.* Est décapité à Londres pour avoir appris à fumer le Tabac aux Anglais, 248. Devroit avoir une statue, *ibid.*
Ramusio, sa collection, faite sans goût, 53.
Rapidité surprenante du mal vénérien, 17.
Rats & souris portés en Amérique, 245.
Recette des Sauvages de l'Amérique contre la folie, 123.
Recherches, pour connoître jusqu'à quel degré de latitude le globe est habité, 202. 203.
Religions, idées affreuses sur lesquelles elles sont fondées, 177. Religion des Sauvages, ce que les voyageurs en disent est suspect, 227. 228. Elle est difficile à définir, 228. Les Patagons n'en ont pas, 242. 243.
Renaudot, (Mr. l'Abbé) on cite sa relation de la Chine, 177. *n.*
Réproduction, est très-rapide dans la mer du Nord. 209. 210.
Résine élastique, usage extraordinaire qu'en font les Sauvages. 54.
Riccioli, ses erreurs. 48.
Riz, si son usage favorise la multiplication de l'espece humaine. 222.
Rhennes, sauvages en Amérique, domptées en Laponie. 93.

Rhinoceros n'exiſte point en Amérique. 263.

Robinſon Cruſoë, ce qui a donné ſujet à ce Roman. 255.

Rœmer (M.), ce qu'il dit dans ſa deſcription de la Guiane. 179.

Roggers le navigateur, en quoi il ſe trompe. 164. Il délivre un ſolitaire de l'iſle de Fernandez. 254. 255.

Romains, comment ils conquirent l'Eſpagne. 64.

Rome, cauſe de ſon inſalubrité. 22.

Roupies Indiennes, on ignore leur antiquité. 87.

Ruitz (le Jéſuite) pourquoi les Sauvages du Paraguai veulent le manger. 189.

Ruſſie, quand le mal vénérien s'y eſt déclaré. 199.

S

Sacrifice humain fait à Rome. 176. *n.*

Salvaterra, Provincial des Jéſuites, ſon caractere. 133. Ses friponneries. 134. Son Factum. 135.

Salſepareille, ſon uſage. 39

Samoyedes, naviguent annuellement à la nouvelle Zemble, 217.

Sang des Américains mélangé, 33. Mal élaboré, 34. Viſqueux, 38.

Sarmiento, croiſe ſur les côtes des Patagons, 246. Il a des viſions dans la terre Del-Fuego, 247. Conſeil ridicule qu'il donne au Roi d'Eſpagne, *ibid.* Eſt enfin pris par les Anglais, 248.

Sauvages du Nord, tourmentent leurs priſonniers, 59. Ne perfectionnent rien, 103. Sont toujours enfants, *ibid.* Ils ſe reſſemblent tous, 95. Maltraitent leurs vieillards, 105. Sauvages à queue, les auteurs qui en parlent, 108. Sauvages vivants dans les bois, moins baſanés que ceux des plaines, 166. Se frottent le corps de graiſſe, 169. Craignent les ſpectres, 242.

Savants de la Suéde, leur opinion ſur la retraite de la mer du Nord, 86. Sur l'origine des Grœnlandois, 213.

Savanois, on exagere leur barbarie, 183.

Schouten, ſon voyage aux terres Magellaniques, 252.

Scorbut, peu dangereux, 38. Endémique chez les nations polaires, & ſa cauſe, 230.

Scorpions, leur morſure excite le priapiſme, 53.

Scroton, ſa longueur dans quelques ſauvages de l'Amérique, 30.

Sculter, ce qu'il dit de la chair humaine, 194.

Scythes, leurs mœurs, 95.

Seba, ſon *Theſaurus* R. N. cité, 19.

Sel Marin, propre à la propagation, 32. Les Sauvages n'en uſent point. *ibid.* Contrepoiſon contre les fléches envenimées, 63. Le ſel

abonde dans le sang humain, 192.

Selkirk (Alexandre), vit seul pendant 4 ans & 4 mois dans l'isle de Fernandez, 254. Ses aventures, *ibid.* Oublie à parler, 255. Devient sauvage, *ibid.*

Septentrionaux, adonnés à la Magie par inspiration, 142. Leur portrait & leur caractere, 117.

Sépulture, si elle se ressent du climat, 116.

Sépulveda, ennemi de Las Casas, ne lui objecte pas son Mémoire sur la traite des Nègres, 101.

Serpents, très-multipliés en Amérique, 4. Ceux du Paraguai violent les filles, à ce que dit le P. Charlevoix, 131.

Siamois, ont naturellement les oreilles longues, 128.

Sicile, laissée en friche, 74.

Soldats Espagnols, mécontents des Jésuites, 136.

Solis (Antonio), ses exagérations, 174.

Sotto [Ferdinand] conquiert la Floride par le moyen d'une fille, 159.

Spectacle de la Nature, l'Abbé Pluche y insulte Newton & Descartes, 147. Son sentiment sur l'origine des Nègres, 148. Ce qu'il dit dans son *Histoire du Ciel* sur les géants, 272.

Spilberg, son voyage aux terres Magellaniques, 251.

Spitzberg, il y a là de animaux quadrupedes, 208.

Squelettes éléphantins, montrés pour des squelettes de géants, 256.

St. Domingue, dévasté, 63. 64. Ses habitants empoisonnent l'air. *ibid.*

Strabon cité, 31.

Sucre, contre-poison contre les flèches envenimées, 63.

Suede, sa population & son étendue, 233. 234. *n.*

Suicide, commun parmi les Américains, 62.

Suppression des regles, n'empêche pas la génération, 46.

Surgy [Mr. de] rejette mal à propos le rapport des voyageurs, 227.

Süssmilch [Mr.], sa *Table des Vivants* vicieuse. 48.

T

Tabac sauvage, croît dans tout le nouveau Monde, 142.

Table généalogique des Métifs & des Nègres de générations mêlées, 150. *n.* & *f.*

Tablier des Hottentotes exageré, 44.

Tacite cité sur l'incarnation de la Divinité chez les Germains, 26. *n.*

Tapir, le plus grand quadrupede de l'Amérique méridionale, 268.

Tartares, divisés en tribus, 96. Leur réponse aux Ambassadeurs du Pape, 110, *n.*

Tartares (les petits), portent des chemises enduites de suif, 177. *n.*

Telebium, plante, les Grœnlandois s'en servent contre le scorbut, 230.
Tempelman, ses calculs sur l'Asie, 49.
Temples de Mexico, leur nombre exagéré, 174.
Terrein fétide de l'Amérique, produit plus d'arbres vénimeuxque les autres parties du Monde, 3. Il est froid sous l'Equateur, 6. Terrein stérile, cause de la vie sauvage, 91. Son élévation contribue beaucoup à refroidir l'atmosphere, 159. Terreins sablonneux, les plus grands sont en Afrique, 161. Sont plus exhaussés en Amérique qu'en Afrique, 162.
Terres, éternellement gélées dans la Zone glaciale, 220.
Terres Magellaniques, les Espagnols y font plusieurs voyages, 246. Bien décrites par Narborough & Wood, 253.
Terres des brûlés, ce que c'est, 262.
Têtes pyramidales, 121. Coniques, *ibid.* Têtes de boules, peuple de l'Amérique, *ibid.* Têtes plattes, *ibid.* Têtes cubiques, 122.
Théologiens, injustes envers leurs prédécesseurs, 146. Ce qu'ils disent du teint des Nègres, 147.
Thermometre, dans les climats où il monte à 38 degrés, on rencontre des Nègres parfaits, 259.
Théorie des loix civiles par M. Linguet, pleine de paradoxes, 99.
Tigres Américains, poltrons, 6.
Timberlacke compare les harangues des Sauvages à celles de Demosthène, 102. Réfuté, *ibid.*
Tite-Live, accuse les Carthaginois d'être Antropophages, 175.
Torquemada, veut débrouiller la mythologie des Péruviens, 262.
Torrubia [le Moine], sa Gigantologie, 263. *n.*
Toscane, si elle a nourri des éléphants. 270. 271.
Tozzetti [Sigr], son opinion sur les éléphants, 270. 271.
Toynard [Mr.], fait un conte à Mr. l'Abbé de Longuerue, 186. *n.*
Tribus, tirent leur institution de la vie sauvage, 95. Sont ennemies les unes des autres, 96.
Tschtrikow, sa navigation. 143.
Tunguses, adonnés à la sorcellerie, 117. Leurs Schames, ce que c'est, *ibid.* Leurs mœurs, 115. Pourquoi ils portent un petit réchaud suspendu au bras, 170. 171.
Turcs, ont connu la foiblesse des Chrétiens, 257. *n.*

U

Ukraine, son climat favorable aux sauterelles, 170. *n.*
Ulloa [*Dom Juan de*], cité, 60. Ce qu'il dit du

mont-Chimboraço, 268. *n.*

Uſage des ſeptentrionaux d'offrir leurs femmes aux étrangers, ſon origine, 227. 228.

Uſages bizarres, leur énumération, 184. 185.

Utilité, elle a déifié différents objets, 119.

V

Vaiſſeaux envoyés à la pêche de la baleine, leur nombre, 210.

Valle-Viridâ (le Moine de la, ſon diſcours impertinent, 69. Sa friponnerie, 70.

Vapeurs de la mer, refroidiſſent l'air, 159.

Variétés dans l'eſpéce humaine en Amérique, 109. Elles ne ſont pas circonſcrites par une ligne réelle, 158.

Végétaux aquatiques, réuſſiſſent au nouveau Monde, 10.

Velleda, déifiée, 26. Son pouvoir, 27.

Vengeance, vice commun aux Sauvages, 103. 104.

Vénitiens, leur demande extravagante à Rome, 77.

Vent d'Eſt, ne rafraîchit pas tant l'air en Amérique qu'on l'a cru, 161.

Vérole [la petite], donnée en échange de la grande, 15. A ſon foyer au Paraguai, 40. Portée par les Hollandais chez les Hottentots, *ibid.* Chez les Grœnlandois par les miſſionnaires Danois, 41. Y occaſionne des ravages terribles, *ibid.* Portée par les Suédois chez les Lapons, par les Ruſſes chez les Tunguſes, *ibid.* Par les Tunguſes chez les Tartares, *ibid.* Fait le tour du globe, *ibid.* Se deſſeche lentement ſur le corps des Négres, 151.

Vers rongeurs des Vaiſſeaux, apportés de l'Amérique, 7.

Vers Aſcarides & cylindriques, tourmentent les Américains, 37.

Vice ſecret qui arrête la population au nouveau Monde, 21.

Victimes, étymologie de ce mot, 176. *n.*

Victimes humaines, combien on en avoit immolées ſous le Regne de Montezuma, 176.

Vie ſauvage, peut rendre l'amour périodique. 51.

Vignes, ne réuſſiſſent pas au nouveau Monde. 139.

Vin de la Californie, ſa qualité, *ibid.*

Virginie, ſa dépopulation. 47.

Volcans, ne ſauroient échauffer les terres polaires, 205.

W

Walfiſch-aas, ce que c'eſt, 209. *n.*

Weinland, trouvé par les Norvégiens, 232. Ce qu'en dit Adam de Breme, *ibid. n.*

Wert, [Sébald de], voyage aux terres Magellaniques, 250. Ramene une fille Patagonne en Hollande, *ibid.*

Winter (le Capitaine), contredit les Espagnols sur la taille des Patagons, 246. Rapporte une écorce aromatique en Europe, *ibid.*

Witsen, sa relation de la Tartarie, 112.

Wood, bon observateur, décrit les terres Magellaniques avec exactitude, 253.

Woodward, réfuté, 19. *n.*

Wormius, son sentiment sur l'origine des Grœnlandois se trouve vérifié, 213.

X

Xantan, défendu par deux légions romaines, & pris par Claudius-Civilis, 16. *n.*

Ximenes, le Cardinal, rejette le projet de la traite des Negres, 13. *n.*

Y

Yaws & Frabyaws, maladie des Negres. 17.

Ysbrands Ides, sa relation citée, 117. Il visite les sorciers en Sibérie, *ibid.*

Z

Zacharie, Pape, déclare que l'Amérique n'existe pas, 76.

Zarate, bon historien, cité, 21. *n.*

Zinzendorf (le Comte de) son projet sur la conversion des sauvages, 225.

Zinzendorfiens, vont prêcher leurs extravagances au Grœnland, *ibid.* Se désespérent à leur arrivée, 226. Publient des relations mensongeres, *ibid.* Disent que Dieu a fait plus de miracles sur les bords du détroit de Davis, que sur les rivages de la mer de Tibériade, *ibid.*

Zone glaciale, ses habitants aiment extrêmement leur patrie, 224. S'il est vrai qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers, 227. Ils sont poltrons, & ne s'expatrient jamais, 235. En quoi consiste leur bonheur, *ibid.*

Zone Torride, comment les Européans y vivent, 154. Symptômes que les étrangers y éprouvent, *ibid.* Son étendue & sa largeur, 158, 159. N'est pas toute habitée par des peuples Negres, *ibid.*

Fin de la Table des Matieres.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS, OU

Mémoires intéreſſants pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpece Humaine.

PAR M. DE P***.

Avec une Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETY.

Studio diſpoſta fideli.

LUCRECE.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. D. C C. LXXI.

TABLE GÉNÉRALE

Du Tome second.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs. p. 1.

SECTION II.

De l'Orang-Outang. p. 38.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride. p. 70.

SECTION IV.

De la Circonciſion & de l'infibulation. p. 99.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains. p. 129.

SECTION II.

De quelques uſages bizarres, communs aux deux continents. p. 178.

SECTION III.

De l'uſages des fleches empoiſonnées chez les peuples des deux Continents. p. 202.

SIXIEME PARTIE.

Avertissement de l'Auteur. p. 231.

LETTRE I.

Sur la Religion des Américains. p. 233.

LETTRE II.

Sur le grand Lama. p. 241.

LETTRE III.

Sur les vicissitudes de notre globe. p. 270.

LETTRE IV.

Sur le Paraguai. p. 292.

Table des matieres.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Blafards & des Nègres blancs.

. . . . . Color deterrimus albo.
Virgil. Geor.

LEs hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique sont sans doute, les Blafards de l'Isthme Darien. Les Naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siecle avant cette époque, Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ses lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de son temps, d'exagérateur & d'insensé; & tous les Scholas-

tiques d'Espagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion, entrer dans une discussion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéressent cette partie de l'Histoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matiere des éclaircissements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carriere: quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté: d'autres ont bâti des systêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie, avec les Nègres blancs de l'Afrique, & de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur assigner à tous une cause générale, commune & constante.

Les Nègres sont sujets à de certaines indispositions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptômes hideux: il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles, leur corps se gonfle, & l'on distingue des tâches livides sur leur peau lavée: leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européans atteints de l'ictere. Ces noirs ainsi dénaturés ont, pour l'ordinaire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie: quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du sel alkali, qui a la propriété singuliere de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les fluides épaissis: alors

leur corps se repeint en noir: sinon la violence du mal les emporte vers la trentieme année: & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants, sont très-différens des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents Nègres ou basanés: on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conserver le nom Africain de *Dondos*: dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes*; cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandais, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs relations: peut-être aussi leur a-t-il semble contradictoire de nommer, comme nous *Nègres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Asie sont premierement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds cinq pouces: leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux; & quand on le considere avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussiere dont est parsemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps: ils naissent blancs, & ne noircissent, ne changent en aucun âge: ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles; leurs che-

veux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînants en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune: leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singulierement pâle: d'autres fois, & dans d'autre individus de même espece, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée & de la contraction que la lumiere directe & vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presqu'entierement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre; & quand on examine alors ces monstres du genre-humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumiere; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits sombres: je tiens cette observation de Mr. B... qui a bien voulu me communiquer le résultat des expériences qu'il a faites sur un Kackerlake, ou un blafard Asiatique, en 1762, à Batavia, qui paroissoit avoir, pendant le jour, des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer sur la couleur dont les objets leur semblent peints, lorsqu'ils les voient le mieux; mais on présume, & avec raison, qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne: leur vue est si débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumiere les fait clignoter; ils serrent alors tellement leur prunelle: pour intercepter le rayon, qu'ils semblent, comme on

l'a dit, n'avoir pas de paſſage ſous la cornée, auſſi ne diſent-ils preſque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'aſſurer s'ils ont deux axes de viſion, ou s'ils ne voient qu'un ſeul point à la fois, en ſimplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur eſſentielle, & qu'il eſt néceſſaire de détruire, c'eſt qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux: la vérité eſt, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupieres eſt dans la plûpart fort épanché, qu'il couvre ſans ceſſe une partie de l'iris, & qu'on le croit deſtitué du muſcle élévateur, ce qui ne leur laiſſe appercevoir qu'une petite ſection de l'horizon; & ils ne diſtingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle viſuel.

Tout leur maintien annonce la foibleſſe & le dérangement de leur conſtitution extrêmement viciée: leurs mains ſont ſi mal deſſinées qu'on devroit les nommer des pattes, ſi l'on vouloit parler proprement: les articulations des doigts ſont comme nouées, au moins le mouvement en eſt il lent & pénible. Le jeu des muſcles de la mâchoire inférieure ne s'exécute auſſi qu'avec difficulté; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles ſont autrement configurées que les nôtres: le tiſſu en eſt plus mince & plus membraneux: la conque manque de capacité, & le lobe eſt allongé & pendant.

Quoique la phyſionomie des Dondos ne reſſemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur viſage, qu'ils ſont d'origine Africaine; ils ont de grands reſtes de l'air

national. On distingue également, dans les Kackerlakes, le sang Asiatique.

Leur extérieur révolte, & effraye même ceux qui les voient pour la premiere fois, car leur teint est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le sang des grandes veines & des capillaires transparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc insipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nègres; c'est-à-dire, qu'ils ne passent jamais la trentieme année, & les Nègres n'atteignent gueres à la soixantieme, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les blafards de l'ancien continent: ceux qu'on a trouvés au nouveau monde, en different à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres soient également frêles & délicats: leur tête n'est pas garnie de laine; mais de cheveux longs de sept à huit pouces, peu frisés & d'une blancheur éblouissante: au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils folets, depuis les pieds jusqu'à la naissance des cheveux: ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu, & Wasser (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient; mais ce duvet court qui leur croît aux levres & au menton est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle aussi-tôt que le

(*) *Lionel Wassers New Voyage and description of the Isthmus of America. London* 1704. On a une traduction française fort foible, & assez incorrecte de l'ouvrage de Wasser, qui se trouve insérée dans le Tome IV des *voyages du Cap. Dampiere.*

soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumiere est pour eux douloureuse : elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, a cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'Isthme de Panama, & à la côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé; leurs sourcils, leurs cils, & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs : le mécanisme de la vision est aussi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune : alors ils parcourent les forêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chassent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquiéme & la trentiéme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone Torride jusqu'au dixieme degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie; à la nouvelle Guinée dans les terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le 45e. & le 50e. degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui est un

vert mêlangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le crépuscule qu'au soleil ; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos jours : (*) ils étoient peut-être atteins de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable, que Chardin, ce voyageur philosophe, assure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'Oueſt de la Mer Caſpienne, ſont naturellement baſanés ; mais très-ſujets à une certaine maladie des yeux, & à la jauniſſe, ou au débordement de la bile. C'eſt donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le ſang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savans ont penſé que pluſieurs cantons de l'ancienne Europe ont auſſi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires ſur l'exiſtence des *Gobelins* & des *Druſions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande ; mais eſt-il permis d'ignorer que tous ces farfadets riſibles ſont nés, comme les

(*) Saumaiſe, dans ſes *Exercitations ſur Solin*, prouve que cet auteur s'eſt trompé lorſqu'il aſſure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité eſt qu'on en trouvoit ſeulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaiſe ne paroît pas également heureux dans ſes raiſonnemens, lorſqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province, à cauſe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela eſt poſſible ; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux Blafards, comme Solin nous l'apprend.

Démons métalliques, de l'effet que font sur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaisons sensibles qui sortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on suppose régner dans les souterrains, bouleverse l'esprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de semblables illusions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle long-temps.

Ceux d'entre les Naturalistes qui ont le moins approfondi le phénomene des Nègres blancs & des Blafards, ont soutenu qu'ils constituoient une espece distincte, aussi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des causes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils se gouvernoient par des loix particulieres, & bizarres, que leurs mœurs & leur instinct étoient en sens contraire de l'instinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les méprisent; mais qu'eux se flattoient que la fortune, qui s'est plue à les tenir dans l'obscurité & dans l'avilissement, leur rendroit un jour justice, & qu'on les verroit alors sortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents & se mettre eux-mêmes en possession de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philosophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des systêmes absurdes sur des fables si incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'assurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroitre suspects, à cause de l'excès de leur merveilleux. Nous sommes bien éloignés, & aussi éloignés qu'on peut l'être, de prescrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice: nous ne disons pas qu'il a été

au-dessus de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, & à subjuguer un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la Nature auroit pu faire si elle avoit voulu : il ne nous convient que de considérer ce qu'elle a fait en effet; & si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espèce, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs rassemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loongo, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs : ces naissances monstrueuses sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphere, puisqu'on a compté que sur trois cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. Mr. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour savoir s'il y existoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été question, & que tous les blafards qu'on y connoît, sont issus de parents Nègres ou olivâtres, qu'ils ne constituent point & n'ont jamais constitué une espece particuliere. On les regarde, dans leur pays, comme des animaux sacrés & rares, & les souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais : les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les nains dans le sérail de Constantinople; trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux

pour qu'on les plaigne, assez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à se louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la nature les a réduits.

Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit précisément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns : aussi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa cour, lorsque les Espagnols y arriverent ; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Wasser.

En 1603, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle située au Sud-Est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que sa Majesté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake ; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi fermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (**) Ce Prince fit asseoir cette femme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandais de la bien considérer, à cause de sa singularité ; & il est surprenant qu'il ne nous en ait

(*) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle ; de la Conquista de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Espagnol dans la Collection de Hervagio, sous le titre de *F. Cortesii de insulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

(**) *De Bruins Reizem, pag.* 380 *in-fol. Amsterdam* 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam : c'est comme s'il eût dit que les deux nains que ce Prince avoit à sa Cour, étoient ses Ministres d'Etat.

pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutelle à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Nègres blancs font la garde au palais des souverains de Loango, qui seroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais ayent acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Brésil: ils se connoissent trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérité est que les vaisseaux Négriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaises, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747, étoit si défait, si petit, si délicat, si myope, qu'il lui eût été impossible de soulever le moindre fardeau ou de marcher en plein jour sans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java sur

les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ses prédécesseurs en avoient eus, que tous les souverains des isles en possédoient, & que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'est-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux camparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valois, & principalement à Sion capitale de ce pays, ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture : ils ne sont ni furieux ni malfaisants, quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser: ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valois regardent ces *Cretins* comme les Anges tutelaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le Ciel : (*) on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits: les enfants n'osent les insulter, & les vieillards mêmes les respectent. Ils ont la peau très-livide, &

(*) La plûpart de ces détails sur les *Cretins* sont tirés d'un Mémoire de Mr. le Comte de Maugiron, lû à la Société Royale de Lyon.

naissent *Cretins*, c'est-à-dire aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement ; ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit : il y en a des deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse : ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu : ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie, & c'est justement le cas des blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins* ; & si la violence de leur altération ne les a pas entierement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe ; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi : on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté : les Valaisains feroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots : tous les prophêtes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs : les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient

avoir perdu le sens commun. Quoique les Chrétiens n'ayent pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne seront très à leur aise dans l'autre. Tous ces différents préjugés se rapprochent donc, & se tiennent comme par la main, parce que le peuple est le même d'une extrémité de la terre à l'autre: ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens pensent de ceux qui naissent blafards parmi eux; & cette connoissance, qui a manqué à la plûpart des écrivains, servira à développer les causes de ce phénomene. S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou basanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Crétins* & les goitreux parmi les Suisses; il sera moins difficile de découvrir la source de cette singularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturalistes qui nous ont précédé, les principes sur lesquels elle est fondée, ne sauroient être ni plus clairs, ni plus incontestables.

Comme le sperme des Nègres & des basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre; il est par là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant sa couleur propre & naturelle, ou en prenant une autre par la décomposition de la substance colorante qu'on nomme *Aethiops animal*, ou par la dissipation totale de cet *Aethiops*. Cet accident survenu à la liqueur séminale produit un enfant dont le teint ne peut ressembler à celui de ses parents: cet enfant, soit male, soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait: il peut aussi être couleur de garance, d'un rouge sombre, & orné de cheveux quitirent sur le

jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil : (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaumis de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus a crinière rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la derniere n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Nègre blanc à cheveux rouges : voila exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran ; & ce phénomene est si peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Négresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre ; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit : un second a passé au service de Dom Dionisio de Alcedo y Herrera, & ils sont morts

(*) Voyez *les commentaires de Margrave sur l'histoire Naturelle du Brésil*, imprimée à la suite des Œuvres de Pison. Amsterdam 1658.

mort tous deux jeunes ; on ignore le destin de ses autres.

Quelque multipliés que soient les systêmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypothèses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet ; il résulte de toutes les expériences faites sans partialité, sans prévention, par des observateurs dont l'esprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir ; il résulte, dis-je, de ces expériences que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale il résulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Négresse comme dans le Nègre, & que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. [*] Ce prodige, observé par un physicien très-éclairé, doit nous rendre moins suspecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, sain, vigoureux, & d'une Négresse infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds jusqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zèbre : ses cheveux étoient aussi de ces deux couleurs : vers la partie supérieure de l'occiput on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouissante, pendant que le reste de la chevelure étoit simplement frisé & d'un noir obscur : on n'admira pas long-temps cette creature si remarquable : la dépravation des hu-

[*] Dans une Lettre de Mr. Parson à Mr. le Comte de Morton, Président de la Société Royale.

meurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg & particulierement près de Crasnoyard sur le fleuve Jenesci, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse : on l'appelloit *Piegaga* ou *Piestra Horda* qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre sans demeure fixe. J'ai vû, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe, ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie : il étoit tacheté de même sur le corps ; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulieres que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais differemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux : il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur ; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fausse : l'auteur très-exact & très-instruit des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il

a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suédois. Mr. Gmelin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprêtes, & tous les secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra Horda*; & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom, (*) il n'est point vrai que les hommes qui la composoient, ayent été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomene à ses justes bornes, & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des envi-

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, *la Piestra Orda* ou *Horda* est déja indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *Description de l'Empire de Russie par Strahlemberg*, qu'il est fait mention pour la premiere fois de cette Horde; Mr. Gmelin, qui a pris à tâche de contredire Strahlemberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet Officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument concluant: s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc ou de noir en Sibérie, le Czar Pierre I n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à sa Cour, puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siécle, & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle; mais du temps de Pierre I on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des Officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays: c'est aussi à eux, & sur-tout à Mr. P. D. qu'on est redevable de l'histoire d'Abulgazi, qui seroit peut être restée à jamais inconnue, si un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

rons de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamscharkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la réproduction, puisse ou se charger, ou entraîner avec elle un levain vénimeux qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus sont passageres, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere séminale dans les Nègres n'est pas une hypothèse susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, & que les modernes se feroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernières expériences de Mr. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre,

des qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la substance spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs ? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron basané? En ce cas, la matiere colorante se délave & se perd par le mêlange continuel des spermes : le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre peres noirs avec trois meres basanées & une mere blanche, le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise ; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour, au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans distinction de clair & d'obscur ; le métif issu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une seule tache sur tout son épiderme qui est, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (**) Le poulain de la jument blanche &

---

[*] Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba ; quemadmodum ceterorum hominum, sed atra, ut color corporis ; quale virus Æthiopes quoque emittunt.* Thal. N. 101. *in-fol. Amstel.* 1763.

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait, parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue ; peut-être aussi avoit-il manqué d'occasions pour faire des expériences.

[**] Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de-

de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'est pas un mulâtre, comme sont les mulâtres de l'espece humaine; mais elle est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les unes sur les autres. J'ignore les causes de cette différence; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfants pies ou tachetés, sans qu'ils ayent le poil plus dense que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus longtemps sur des conséquences si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte sur l'explication proposée par Mr. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce savant, nous osons dire qu'il est impossible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Karckerlaxes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de ressusciter d'anciens paradoxes, ou d'en soutenir de nouveaux, eût renouvellé, dans ce siécle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon? Qui au-

---

l'intérieur des mains, & la plante des pieds, moins foncée que le reste du corps; mais on ne peut nommer cela des taches, puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

roit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un système contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres, puisque Mr. de Buffon a détruit jusqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des sauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abatardissement à des causes réelles, à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang & la liqueur séminale de leurs parents? La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouïe, la brièveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptômes dénote assez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil : la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux, les yeux rouges des Nègres blancs feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupedes : plus les lapins sont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage, & plus leurs yeux sont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinois dont l'iris & la chevelure sont également rouges;

---

[*] Wasser rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfants blafards : ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Wasser se soit contenté d'une si mauvaise raison.

de sorte qu'ils se rapprochent par là de la regle générale: cette singuliere nuance des yeux est le caractere le plus infaillible d'une vue lache & peu propre à résister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement vicies dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, & sans répandre une odeur désagréable: on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des souillures & des taches lenticulaires, occasionnées par des matieres crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'allongement des paupieres, qui caractérise également les Nègres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux: la membrane des paupieres est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce, & Malpighi avoit déja découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce; d'où l'on infére qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fausse de cette viscosité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos: on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de differents

degrés

degrés: les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation des individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, disparoît à la seconde ou à la troisieme génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Nègres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge; & il insiste tant de fois là-dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus Physique*, Mr. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécilité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris

qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valaisne voulurent permettre à Mr. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux spermatiques; car il est sûr qu'au dehors leurs parties génitales ne présentent rien d'extraordinaire, & l'organisation en semble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pison, qui a disséqué un Négre blanc au Brésil, s'il avoit entrepris la description de son corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les causes de sa blancheur dans le tissu de la peau, son travail est devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Histoire Naturelle, qu'il n'est point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque absolument, & on manquera encore long-temps de connoissances anatomiques sur cette sorte d'hommes si remarquables à mille égards. Ce que l'on peut savoir de leur propagation se réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Nègresse blanche ne produisent jamais ensemble; mais il est arrivé dans l'isle de Bissao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant semblable à son pere, c'est-à-dire, d'un

(*) M. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux & aux goîtres qui sont communs à tous les enfants de ce pays; mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on sera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

Nègrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Asie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres ; & ceux-là passent pour être féconds. Au reste on n'a jamais vu d'Albinos qui n'eussent eu des Nègres ou des basanés pour peres : s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulieres & suivies, ils ne seroient ni si chers, ni rares au point que les souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit longtemps résidé à la cour du Roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos ; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au Prince, qui les retient dans son palais & à son service.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les basanés ; & de-là il s'ensuit que leurs blafards sont plus impuissants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la substance prolifique : on n'a pas formé un assez grand recueil d'observations faites de suite & sur un même plan, pour déterminer la cause premiere de ce phénomene : toutes les maladies dangereuses font blanchir les Nègres ; mais cette lividité est passagere, & se dissipe par la convalescence, ou finit par la mort ; mais les Nègres des deux sexes à qui il est arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit

(*) *Relation du Sieur André de Brue. Hist. des Voyages, Tome III, p. 380, in-4°.*

révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité, pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants sont aussi bronzés que les Dariens? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Isthme du nouveau monde; & ce qui prouve que cette insalubrité a quelque influence sur le changement du teint, c'est qu'on a remarqué que les Nègresses d'Afrique qu'on transporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfants blafards: le territoire de ces deux villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes occidentales; la lepre, le mal vénérien, le *Pasme*, la *Culebrilla*, le *Vomito prieto*, ou la chapetonnade, y sont endémiques: la transpiration des corps y est très-considérable, jusques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée: leurs actions répondent à leur physionomie; leurs mouvements sont mous & paresseux; cela passe jusqu'à leur ton de voix; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles sont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conservent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois; au bout de ce temps leur teint se flétrit, l'incarnat de leurs joues disparoît à jamais, leurs forces se perdent, & ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les indigenes. On peut juger qu'elle doit être la malignité de l'atmosphere dans ce déplorable séjour, par les symptômes qui s'y manifestent dans les habitants, que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a observé en Asie que de certaines petites isles, situées autour de Java, fournissent plus souvent des Kackerlakes que Java même: les Dondos sont moins rares à Con-

go, à Angola, à Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déjà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheses erronnées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuyer la lecture d'un infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées qu'on désespere d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célebre avoit de son temps traité ce sujet : il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique : cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfants blancs; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, issus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un

Orang-Outang ; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu ; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces, sur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent : il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémisphere, ils sont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section suivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, sur la possibilité de son existence : & quand il existeroit en effet, la difficulté reparoîtroit sous la même forme ; puisqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blafardée avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points suivants, comme autant de notions acquises, ou comme autant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Vossius le jeune, une maladie cutanée, mais leur système nerveux, & toute leur constitution ont ressenti une défaillance si essentielle, si efficace, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une espèce, ni une race, ni une variété, parce que ce sont des individus isolés, absolument privés de la puissance génératrice, ou qui n'en-

gendrent pas des enfants qui leur ressemblent.

Mr. le Cat de Rouen soutient que le lapin blanc est le Nègre blanc de son espèce : il n'y a aucune justesse, ni même aucun sens dans cette fausse comparaison ; puisque ces lapins ne sont ni malades, ni aveugles, ni stériles : au contraire ils produisent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à elles-mêmes. Si Mr. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que Mr. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges ; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade : il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y acquierent un poil blanc ; mais ces deux faits ne peuvent servir de termes de comparaison respectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cents ans, que les quadrupedes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mêlange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé ; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec soin par ceux qui les employent ou qui les achetent. (*)

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue suite

La surdité ou du moins l'affoiblissement de l'ouïe n'est dans les blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs sans taches, sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plûpart de ces chats blancs si recherchés, qu'on nous amene d'Angola en Syrie, n'entendent presque point; aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui est soyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hyver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes, qui par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos, réside dans la liqueur spermatique de leur parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops*; on sait seulement qu'il est le même dans la moelle, dans le cerveau, & dans la semence des Nègres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs qui sont distincts de la matiere qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que con-

---

d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tacherées de noir & de blanc: aussi l'espece rouge a-t-elle été entiérement bannie des pâturages de ce pays.

fondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales: cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus souvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere seule.

Cette maladie est plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puisque les endroits où on voit le plus d'Albinos sont ou directement sous cette ligne, ou seulement, à quelques degrés de distance: elle n'est néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne se manifeste, de temps en temps, dans des lieux voisins des Tropiques. Non seulement les véritables Nègres fines, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les basanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont souffertes, ceux qui ont des cheveux orangins ou roux sont moins viciés que les autres, dont la criniere est blanche sans mélange: Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui sont blonds, & qui semblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoiblissement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la sagacité de leur ouie.

Ceux qui pensent qu'il est permis d'interroger la Nature sur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compensé les phénomenes, en faisant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette question en peu de mots, il suffit de dire que cet *Æthiops*, cette substance colorante, nécessaire à la formation des Négrillons, ne sauroit ou s'introduire, ou croître subitement dans la liqueur séminale des blancs: il ne peut

donc pas naître un enfant olivâtre ou Nègre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs: une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra Leona; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, numquam tibi mane videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la sainteté de ses mœurs? Il n'y a point de milieu, si elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre: en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elles a vus de loin; ces excuses seroient rejettées par des Physiciens éclairés; quoiqu'un juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singuliere, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siecle: les Médecins la nomment tantôt l'*Ictere aire* & tantôt l'*Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jauniſſe & de l'eau intercutanée: cette incommodité peut dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque, & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de *** qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indisposition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere spermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtres; c'est indubitablement cette sorte d'ictere; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainſi

viciées un enfant dont l'épiderme seroit plus ou moins obscur, on ne sauroit dire qu'il est né de parents parfaitement blancs, puisqu'ils avoient avant l'instant de la conception, perdu leur teint naturel par des causes réelles. Au reste, en accordant que cette jauniſſe renforcée pourroit avoir quelque influence sur la liqueur prolifique, il ne faut pas se hâter de conclure de la possibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, semblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fleau amené d'Afrique en Europe par ces scélérats qui prirent le nom de Croisés, s'étoit dans nos climats subdivisée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mere : ils naissoient livides, blêmes; quoique moins blafards que le Kackerlakes Asiatiques, on leur distinguoit sur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit excessive, & même plus dangereuse que leur mal. (*)

(*) La lépre que les Européans ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes symptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

»Quoique les lépreux des environs de Carthagene, »dit Ulloa, souffrent les incommodités inséparables »de cette maladie, ils ne laissent pas que de vivre »long-temps, de sorte qu'on en voit qui meurent dans »un âge avancé. Il est étonnant combien ce mal excite »le feu de la concupiscence, & combien il est dif»ficile à ceux qui en sont atteints, de réprimer cette »passion déreglée : aussi leur permet-on de se marier »pour prévenir les désordres qui ne manqueroient »pas d'en résulter. » *Voyage au Pérou*, T. I, *liv.* 5, *pag.* 42.

Ainsi cette lepre épidémique qui survient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher ; car ce seroit un goût étrange que de choisir des pestiférés pour pages, ou pour aumoniers.

Comme dans une matiere si intéressante & si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une seule cause ; j'ai consulté en 1767, sur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, M. Meckel, un des plus habiles Anatomistes de l'Europe, & le seul qui ait disséqué avec les yeux d'un physicien plusieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la source de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Histoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la solidité de mes observations sur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaisir que ses deux Mémoires, publiés en* 1753 *& en* 1757, *avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumiere mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez*, dit-il, *la couleur du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs : vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc ; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps : les causes*

que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes. (*).

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la Physique, eussent toujours eu l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savans les plus distingués, leurs ouvrages acquéreroient par là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plûpart des auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire: ils abusent étrangement de leur propre facilité: en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solemnelles & si vaines: l'empressement à publier rapidement plusieurs volumes sous des titres fastueux, les oblige à faire un usage outré de leur imagination: on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des observations; mais le temps leur a manqué: ils ne nous donnent que des peintures infideles, froides & des raisonnements vagues, qui s'étendent sous leur plume. Cependant ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matieres où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

(*) Extrait de la Lettre de M. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

Plusieurs raisons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une description exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a soutenu long-temps, dans les Universités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs, & comme on leur refusoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être aussi parmi les Philosophes du quinzieme siecle, qui ne savoient guères que de la Théologie : on verra ici la peinture de cet animal assez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si l'on prenoit à tâche d'excuser cette mépriſe, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne sais si l'on ne pourroit y réussir : quand on vit un très-petit nombre de zèlés Chrétiens assassiner de sang froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas; quand on vit que l'on chassoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chasse des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux,

[*] Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes alanos*; parce qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Espagne; dont les descendants se sont revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Histoire.

pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut, sans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans un autre hémisphere : il crut donc que ces êtres détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une espèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître : quelques auteurs qui ont su distinguer des individus si différents, ont soupçonné néanmoins que l'Albino pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Nègresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, est un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, & que les nomenclateurs Anglais appellent le *Mans-tegre* (*) Les Relations du Paraguai qui disent que cette province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (**), les Naturalistes n'ayant jamais pû se procurer des sujets de cette espèce, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient unique-

---

[*] *Homme-Tigre.* Voyez *le Supplément aux trois cents animaux. Londres 1736.*

[**] *Relation des Missions du Paraguai, p. 152.*

ment à la Zone torride de notre Hémisphère; & encore y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au-delà de toute imagination, en sorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les plantations, pillent les cases des Nègres, & incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité, & leur pétulance; (*) tandis qu'on ne voit

[*] Pour se former une idée de la police que les singes observent entr'eux, il suffit de citer un passage fort curieux tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant son séjour à Siam.

» Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse quantité de singes de différentes especes : le pays en est tout peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de la riviere, & vont ordinairement en troupes; » chaque troupe a son chef, qui est beaucoup plus » grand que les autres. Quand la marée est basse, ils » mangent de petits poissons que l'eau a laissés sur le » rivage. Lorsque deux différentes troupes se rencontrent, ils se rapprochent les uns des autres, jusques » à une certaine distance, où ils paroissent faire halte; » ensuite les gros *Macous* ou chefs des deux bandes, » s'avancent jusqu'à trois ou quatre pas, se font des » mines & des grimaces, comme s'ils s'entreparloient; » ensuite faisant tout-à-coup volte face, ils vont rejoindre chacun la troupe dont ils sont chefs, & » prennent des routes toutes différentes. Au retour de » la marée, ils se perchent sur des arbres, jusqu'à ce » que le pays soit à sec. Je prenois souvent plaisir » d'observer tout leur manege : j'en vis un jour une » douzaine qui s'épluchoient au soleil : une femelle qui » étoit en rut, s'écarta de la troupe, & se fit suivre » par un mâle; le gros *Macon* qui s'en apperçut un moment après, y courut; il ne put ratraper le mâle qui

voit presque jamais trente Orangs assemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion; peut-être, sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoiqu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle ne l'est de nos jours; & ce qui prouve combien il y a de difficulté à en saisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un siecle: quoique les directeurs des ménageries & des cabinets d'Histoire Naturelle n'ayent rien négligé, depuis quelque tems, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correspondants n'ont pû les satisfaire.

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît si intimement apparenté au genre-humain, & qui, par le rang qu'il tient de la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on seroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang, excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractere générique, & qu'aussi longtemps qu'on peut former sur ce caractere des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracé la ligne de séparation entre sa race & la nôtre. Enfin on leur

---

» se sauva à toutes jambes; mais il ramena la femelle, » à qui il donna, en présence des autres, plus de » cinquante soufflets, comme pour la châtier de son » incontinence. » *Tom. I, pag.* 194. *Amsterdam* 1736.

a répondu que des observateurs microscopiques ont fait, en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Œuvres de Pison, (*) a les os du *femur* & du *tibia* allongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on apperçoit par quel mécanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espèce quadrupede à l'espèce réellement bipede : ce secret a consisté à racourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer.(**) Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & le *tibia* trop courtes, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derriere pendant un temps considérable : quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme ni assurée, mais forcée & violente ; parce que, pour

(*) *Amsterdam, chez Elsévir* 1658. *in-fol.* Bontius dit que les Insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négresse & d'un Singe de la grande sorte ; ce qui est si faux, que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatille, la Nature a employé un autre mécanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallelement à l'horison ; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire : les oiseaux ne sont donc pas des bipedes droits ; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournés par derriere, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

roidir le genou, ils sont nécessités à marcher sur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui, tout leur arriere-corps oscille & balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occasionne aux nerfs trop tendus une espèce de spasme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang ; aussi celui-ci marche-t-il continuellement debout, sans gêne, sans contorsion, sant balancement : il est vrai que son équilibre seroit encore plus exact, & son port plus sûr, si l'on lui donnoit une chaussure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'industrie de s'appliquer, afin d'égaliser le plan de leur sole, & de la faire porter également par tous les points de sa surface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adresse, dont l'un seroit chaussé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage seroit du côté du premier, parce que sa démarche étant plus parfaite, sa résistance seroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire son équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à présent offerts à des Physiciens & à des Anatomistes d'Europe, n'avoient pas encore atteints leur derniere croissance, en sorte qu'on n'a pu rien décider sur leur grandeur respective : ceux que MM. Tyson, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou dessinés, n'étoient que des adolescents à peine pourvus de toutes leurs dents, composées, à l'instar des nôtres, de trente-deux piéces, dont il y en a vingt molaires, huit incisives, & quatre canines ; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme : Battel prétend même qu'ils sont aussi puissants, aussi grands, aussi robustes que les Nègres ; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous représenter l'Orang vivant dans sa terre natale, dans

son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de Phthisie ou de consomption : ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est sur-tout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané ; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, sans avoir cependant du poil dans la face, sinon au menton : leur chevelure, suivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'isle de Java ; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les distingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme platte & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante ; elles essuient l'écoulement périodique ; (*) & quoique M. Linneus semble douter qu'elles ayent un clitoris, on sait que leurs parties génitales sont configurées comme dans l'espèce humaine.

Outre les réservoirs de la bouche que les Zoographes nomment indifféremment salles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences,

(*) Parmi les Singes, il y a aussi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel ; & ces espèces paroissent être toutes celles qui ont l'arriere-corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chaleur.

palpables, & décidées, entre son organisation interne & externe, & celles des singes (*) les plus Anthropomorphes ; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure, & leur anatomie respective. Enfin, il differe aussi essentiellement du singe qu'il ressemble parfaitement à l'homme : les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne sont pas de la derniere importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractere effectif, puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espèce, sans qu'il en résulte une difformité apparente, & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'assignerai seulement six de ces différences palpables : on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes ; tandis que ce viscere, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertebres percées pour le passage des nerfs ; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, solides & sans ouverture. 3. L'*os sacrum* est composé, dans les singes, de trois pieces, & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix* : les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des singes different des tempes, du crâne & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes ; il résulte au contraire de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipede, & le seul de cette espece qu'on connoisse dans la nature, après l'homme : c'est un aveu que M. Tyson a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un Singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans son *Essai philosophique sur les Pygmées, les Cynocéphales, les Satyres & les Sphynx des anciens.* Voyez la suite de son Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai*.

ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est-à-dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légere que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalenges des doigts du pied, & sur tout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main ; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractere plus marqué que les précédents, je n'ignore point qu'il y a aux Indes, & sur-tout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également désunis d'avec le second orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention ; mais elles sont si imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans

la forme & la disposition des intestins : j'obmets donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues listes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzée*, les Portugais *el Selvago*, les Français *homme des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Orang-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles, de racines, & de fruits sauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & sait en cas de besoin faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'attaquent ; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; & M. de la Brosse (**) assure qu'il a connu à Lowango une Négresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Nègres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa débauche : la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarrasseroit davantage celui qui en contemplant cet instinct, ou cet égarement de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, si l'on ne connoissoit le même penchant aux sin-

---

(*) *Orang-Outang* signifie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant ; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

(**) Cité par M. de Buffon, dans son *Histoire des animaux*, tome XIV.

ges Pitheques & Cercopitheques. Ce n'est donc pas ici un résultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation & l'analogie de sa race avec la nôtre ; puisque le plus vil baboin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, caressent les femmes avec tendresse, les poursuivent, les persécutent & repoussent les hommes d'un geste acariâtre, & avec tous les symptômes de la jalousie ; tandis que les guenuches ont les femmes en aversion, & briguent les caresses des hommes.

Cette inclination se manifeste en général dans toute la famille des singes Knodalomorphes, ou Anthropomorphes, sans qu'on en apperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection physique pour les mâles ou femelles du genre-humain. Ces considérations me portent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes, & l'on peut inferer de-là que cette similitude est infiniment plus frapante encore pour eux que pour nous ; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour saisir une partie des perceptions de leur ame ; s'il est permis de s'exprimer de la sorte ; car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles : & cela suppose en eux des idées de comparaison & un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde : cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des Naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, si malheureusement le choix en étoit à

leur

leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la sagacité singuliere de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soin qu'il apporte à voiler son caractere ; & une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue malgré son déguisement ; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que le sens est d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins ; mais ce n'est qu'une conjecture & une simple probabilité ; car il est possible enfin qu'ils distinguent par la vue ce qu'ils paroissent discerner par l'odorat, qui ne me semble point devoir être aussi parfait dans les singes qu'on le pense, & sur-tout dans l'espéce qui n'est pas cynocéphale, puisque leur nez est trop écrasé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & soit tapissé d'une grande membrane ; d'où dépend, comme on sait, la justesse de ce sens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans son état de domesticité, ou plutôt d'esclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup plus de l'éducation ; & si des personnes intelligentes, si des philosophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pousser très-loin ; mais jusqu'à présent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des saltimbanques Moresques, qui ne lui ont enseigné que peu de chose, ou ce qu'il ne lui importoit point de savoir. Quelles que soient les impressions qu'on lui donne dans son enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ses actions sont toujours plus réfléchies que celles des singes, moins nievre, moins pantomine, il ne s'abandonne pas à des transports brusques, ni à des gesticulations impertinentes, ni au ton de la dérision, comme les magots : il n'exprime pas ses affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere : plus triste que grave,

plus mélancolique que sérieux, il semble regretter sa liberté & sa patrie Je sais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat disent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes, mais au moins les observateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, savent se contenir, & ne copient jamais la detestable lubricité du Papion.

» J'ai vu, dit Mr. de Buffon, l'Orang présenter » sa main pour reconduire les gens qui venoient » le visiter, se promener gravement avec eux, » comme de compagnie: je l'ai vu s'asseoir à table, » déployer sa serviette, s'en essuyer les levres, se » servir de la cuiller & de la fourchette pour porter » à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans » un verre, le choquer lorsqu'il en étoit invité, » aller prendre une tasse, une soucoupe, l'appor- » ter sur la table, y mettre du sucre, y verser du » thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela » sans autre instigation que les signes ou la parole » de son maître, & souvent de lui-même. Il ne » faisoit du mal à personne, s'approchoit même » avec circonspection & comme pour demander » des caresses. » (*)

Il est plus facile de décrire cette singuliere créature que de la définir: sa structure interne & externe, ses habitudes, son génie prouvent sans réplique que ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre secondaire & placé au deuxieme rang dans l'universalité des êtres vivifiés? Voilà de quoi les Naturalistes ont disputé avec aigreur, & sans succès; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage sur les faits contestés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, selon qu'ils se plient & s'adaptent à leurs systêmes, ou à leurs préjugés, aussi dangereux que des systêmes.

(*) *Histoire naturelle*, Tome XIV, pag. 53 *in*-4°. au Louvre 1766.

Il semble que M. Tyson, Klein (*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermede, il falloit tout au moins lui conserver sa place, & ne point le conduire à une extrêmité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de sauts, si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages, si elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une série & un enchaînement sensible; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre-humain? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas: ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense, aussi grand; aussi réel qu'il peut être: la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit la qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer

(*) *Theodori Klein Quadrupedum dispositio*, pag. 86 in-4°. *Lipsiæ* 1751.

aussi aux Nègres blancs & noirs; parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achettent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé le *Juste*. [*]

Mr. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois de Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages muets. [**] Mr. Rousseau auroit dû faire attention que ces sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inutile : il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer sur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes assemblés au nombre de dix à douze, & destitués en même-temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Australes, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de

(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses sujets ; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de reglements faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime & legale de leurs esclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer *Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

(**) Voyez *les notes sur le Discours sur l'inégalité des conditions*, p. 227. *Amsterdam* 1755.

parler est aussi naturel à l'homme réuni avec ses semblables, que le talent de voir & d'entendre est naturel à l'homme isolé, & abandonné, soit dans sa jeunesse soit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déja remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Professeur d'Eloquence, délaissé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant sept à huit ans d'exil & de solitude.

Ce n'est donc pas raisonner conséquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer, car s'ils avoient jamais possédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puissance de l'organe vocal que de la puissance de l'ame, il leur eût été impossible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente ensemble.

C'est une autre question de savoir, si avec un cerveau organisé comme le nôtre, ils ne pensent pas, ainsi que le veut Mr. de Buffon : il semble qu'en les rangeant parmi les singes, il auroit dû convenir qu'ils pensent autant que les autres êtres de la même classe. Refuser aux singes toute espèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un ressort grossier, c'est renouveller une ancienne prétention qui manifestoit peut-être plus de stupidité dans le premier Stoïcien qui la soutint, qu'on n'en observa jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverser le centre des préjugés sans pencher d'aucun côté; si l'on pouvoit garder un juste milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philosophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux; on avoueroit que sa perfectibilité a été circonscrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu feroit moins rougir notre raison que la folle présomption qui, en contrastant avec notre foiblesse, nous éleve à un degré d'où le

créateur n'a pu descendre jusqu'aux animaux, qu'en franchissant un vuide immense; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune & le besoin depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans son *Système d'Histoire naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des singes : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections: je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le singe dans l'ordre des hommes.

En faisant passer les animaux en revue, on a, suivant ses caprices ou ses intérêts, donné la primauté tantôt à une espèce & tantôt à une autre: les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus absolument, sans qu'ils se révoltent, ceux dont on fait les meilleurs esclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité & par leur obéissance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette soumission & ce goût pour la servitude, loin d'annoncer la noblesse de l'instinct, ne déceloit que de la pusillanimité : ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux; parce qu'il est brave, destructeur, pourvu d'une force démesurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des despotes Asiatiques; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muscles également robustes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'assignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une soif insatiable du sang, & à une antipathie contre tout ce qui respire.

Enchantés de la docilité de l'éléphant, quelques nations des indes orientales ne connoissent point d'animal supérieur à celui-là, exagerent ses vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intel-

ligence, & lui attribuent plus d'esprit qu'à eux-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable respect que pour la vache dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particuliere, ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliste qui veut enclasser avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en système, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est ni l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espèce qui doivent le décider : il faut qu'il choisisse des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organisation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches son rang & ses limites. En introduisant l'homme dans la premiere classe, il faut qu'il mette l'Orang au second degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine ; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le Castor, plus de sagacité dans l'éléphant ; cet enclassement, fondé sur la ressemblance & l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une si grande subtilité : aussi plusieurs voyageurs assurent-ils que quand ces animaux s'assemblent, ils défont aisément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obscure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Asie. Le pouvoir de résister indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune espèce animale ni végétale : c'est la prérogative de l'hom-

me, c'est le privilège attaché à sa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en souffrant une dégénération, une défaillance, & une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espèce a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphere: c'est le siége de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses sens s'engourdissent & s'émoussent: plus ses fibres & ses nerfs gagnent de solidité & de force, par l'action du froid qui les resserre; & plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif, qu'il est incapable d'instruction. Sous l'Equateur son teint se hâle, se noircit; les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse: le feu du climat abrége le terme de ses jours, & en augmentant la fougue de ses passions, il rétrécit la sphere de son ame: il cesse de pouvoir se gouverner lui-même, & ne sort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'esclave des esclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe, si l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Asie; & quelques petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre-humain n'est composé que d'individus qui ressemblent moins à des hommes qu'à des animaux sauvages: cependant ils occupent sept à huit fois plus de place sur le globe que toutes les nations policées ensemble, & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit transporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y seroient jamais allés: les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui est dans

ceux-ci une impuissance de leur constitution, n'est dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : aussi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au second rang, on doive l'envisager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de M. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la décision que M. Linneus, qui en admettant d'autres faits, & une autre description de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente.

» Le genre-humain est composé, dit-il (*), » de deux sortes d'hommes ; celui *du jour* qui est » sage & prudent, & celui *de la nuit* qui est fou, » sauvage, & troglodyte ; c'est l'Orang-Outang » de Bontius. Il a le corps blafard, une fois plus » petit que le nôtre : il est couvert d'un poil blanc » & frisé ; ses yeux sont ronds ; sa prunelle » & son iris sont couleur aurore : il porte ses » paupieres rabattues par devant, ainsi que sa » *membrane clignotante*, regarde de travers, marche droit, & quand il est debout, les doigts de » ses mains arrivent à ses genoux. Il vit vingt-

(*) *Homo diurnus, sapiens. Europæanus, Asiaticus, Africanus, & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodites, sylvestris, Orang-Outang Bontii. *Corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillaque aurea. Palpebræ anticè incumbentes cum membranâ nictitante. Visus lateralis, nocturnus. Manum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit, latet ; nocte videt, exit, furatur. Loquitur sibilo ; cogitat, ratiocinatur, credit sui causâ factam tellurem, se aliquando iterùm fore imperantem.* Caroli à Linne *Systema Naturæ.* Tom. I, p. 33. *in*-8°. Editio duodecima, reformata. *Holmiæ* 1766.

Cette Edition différe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à *l'homme nocturne* dans les autres Editions.

» cinq ans, est aveugle de jour, se tient alors » coi, & caché dans un antre : pendant la nuit il » voit, sort, maraude, parle en sifflant, pense, » raisonne, & s'imagine que la terre a été créée » pour lui : il croit qu'il en a été jadis le maître, » & qu'il l'envahira une seconde fois, quand le » moment de cette étonnante révolution sera ar- » rivé.

Si un si étrange animal existoit dans l'Univers, il faudroit sans doute le rapporter, non à une espèce du genre-humain, mais au genre même; car ce ne seroit pas une pellicule [*] de plus ou de moins, placée sous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linneus a décrit un être de raison : en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertissant les dénominations reçues, & les termes appellatifs consacrés dans le langage de la Physique & de la Physiologie, il a formé & dépeint une chimere risible. Et sur quoi fondé ? sur l'autorité presque nulle d'un voyageur presqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puisqu'il nomme ce dernier animal *Kaxerlax*, qui est la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards.

(*) Mr. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomistes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une dispute immodérée entre MM. Albinus & Haller, est dans l'Orang-Outang retirée ou repliée sous les paupieres, comme dans la plûpart des animaux qui naissent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane se réunit à l'iris ; & il tire de cette différence un caractere de disparité entre l'homme & l'Orang ; mais le Docteur Tyson, qui a anatomisé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule ; elle n'existe donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations, pour discerner cette mépriſe inexcusable, qui n'a pas laiſſé de séduire le Naturaliſte Suédois, à qui on a reproché depuis ſi long-temps que ſa méthode, qui ſubſtitue les axiomes aux diſcuſſions, ne peut que conduire à des erreurs incommenſurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, ſur leſquels tout l'édifice ſe repoſe, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'eſt préciſément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux deſſeins produits par M. Linneus (*) pour former une idée de ſon monſtre nocturne, ſont ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzée qui ſe trouve dans les Glanures à eſtampes enluminées, de M. Edward, de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont abſolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit: il n'y a pas la moindre reſſemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang eſt fou, & vouloir prouver par là que c'eſt un homme, c'eſt une idée ſi ſinguliere, ſi originale qu'elle n'a pu tomber dans l'eſprit que d'un profeſſeur d'Upſal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amſterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaiſſées, ni le poil bouclé: ils ne ſiffloient pas, ne parloient pas, ne raiſonnoient pas: Tulpe, Cowper, & Tyſon, qui les ont examinés vivants, ſont d'autres témoins que des marchands de Nègres & des écri-

(*) Je parle ici de l'Edition du *Syſtême de la Nature* in-fol. avec fig. à la Haye, chez Stadman 1765.

vains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journaux de leurs voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui sont voisins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerriere pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle sa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, disposée à l'attaquer: les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire, si le Roi de Taxi'e n'eût tiré le déprédateur de l'Asie de son erreur, (*) en lui faisant comprendre que ces créatures, quoique semblables à l'homme, étoient infiniment moins insensées, moins sanguinaires, & que si l'on les voyoit assemblées sur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cents & trente-six ans avant notre ere

---

[*] *Dicunt esse in eâ silvâ maximam ingentium cercopitherum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidissent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephantes) exercitum putaverint esse, & in eos tanquam in hostes contenderint; a Taxillo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ cessasse. Strabo Lib. XV, tom. II, pag. 1023.* Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques, s'est vraisemblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de cercopitheques si grands, & les plus grands mêmes marchent à quatre pattes; de sorte qu'on ne se seroit pas mépris si grossiérement à leur égard, que de les prendre pour des hommes.

vulgaire, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une isle de l'Afrique Occidentale : on observa dès-lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs aggresseurs, mais qu'ils se sauverent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent si vaillamment a coups de pierres, que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages & velues, les fit écorcher, (*) & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon : on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siécles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains.

Si M. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques ; s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*Hommes nocturnes*. Il est contradictoire de vou-

(*) »Erant autem multò plures viris mulieres, corporibus hirsutæ, quas interpretes nostri Gorillas vocabant. Nos persequendo virum capere ullum nequivimus ; omnes enim per præcipitia, quæ facilè scandebant, & lapides in nos conjiciebant, evaserunt. »Fœminas tamen cepimus tres, quas, cum mordendo »& lacerando ab ductoris reniterentur, occidimus, »& pelles eis detractas in Carthaginem retulimus. » *Hannonis Periplus : pag. 77. Hagæ* 1674, traduction de Van Berkel. Voyez aussi le *Commentaire de Mr. Bouguinville sur le Periple d'Hannon* dans le Tome XXV. *des Memoires de l'Académie des Inscriptions.*

Ce passage, à tous égards très remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espece humaine, étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuse.

loir réformer toutes les branches de la Physique, & d'introduire en même-temps dans le regne animal des espèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentiments opposés, & de nos propres observations, que les Pongos ou les Orangs, foncièrement différents des singes, sont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produisoient avec lui, le métif issu de cette race croisée seroit à tous égards ce que des yeux philosophiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées sur la possibilité de cette génération: car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des isles désertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations sans nom & sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur espèce, l'on seroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines sur cet article; l'on peut soupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons qui est connu.

Les observateurs qui parcourront dans la suite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce service à l'Histoire Naturelle, d'étudier le temps de la gestation, l'éducation individuelle & les habitudes des ces animaux, qui ne sont assurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue si long-temps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de sa suite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en se louant du traitement de ses ravisseurs. Ces deux faits, parvenus à notre con-

noissance, prouvent que ces enlevements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'Orang est le seul animal qui dans son état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie ; ce que l'on ne sauroit attribuer uniquement à son incontinence ; puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des paysans mal gardées, saisissent aussi quelquefois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres oursins. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupedes, muets, & solitaires qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques : il semble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septieme ou la huitime année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que, par un hazard singulier, aucune bête carnassiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable situation ; sans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en piéces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture, & défendre leur existence contre les assauts des

---

(*) Voyez la *Relation du voyage de Mr. de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger*, *pag.* 43.

bêtes féroces, comme on en a eu un exemple de la petite fille sauvage de Champagne, qui assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allegués par Struys, & adoptés par M. Linneus, [*] pour prouver que les ours de

[*] M. Linneus donne la liste suivante des Sauvages de l'un & de l'autre sexe, trouvés en différens temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

Juvenis Ursinus, *Lithuanus*, 1661.
Juvenis Lupinus, *Hessensis*, 1544.
Juvenis Ovinus, *Hibernus*. *Tulp. Obs. IV.*
Juvenis Bovinus, *Banbergensis*, *Camerar.*
Juvenis Hannoveranus, 1724.
Pueri duo Pyrenaici, 1719.
Puella Campanica, 1731.
Ioannes Leodicensis, *Boerhaav.*

En donnant aux deux premiers sauvages les épithetes d'*Ursinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'ensuivroit-il de là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux ? Non sans doute, puisqu'il est fort naturel, qu'ils ayent copié les sons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amsterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis sauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu de brebis sauvages en Irlande. Il étoit âgé de seize ans, & avoit été pris dans des fondrieres plantées de ronces où il s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & son cri imitoit exactement le bêlement des moutons : aussi Tulpe le nomme-t-il *juvenis balans*. Sa langue paroissoit comme collée au palais ; il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouissoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâlé, son front applati, & son occiput pointu ; il avoit la poitrine déprimée, & aucune protubérance

de la Moscovie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, sont, au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossieres & révoltantes.

On a déjà fait observer que les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, & que cette disette de l'espèce doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part de l'homme : ce dernier sentiment est d'autant plus probable, qu'ils paroissent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Silenes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des poëtes, des sculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations : quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractere, pour leur incruster dans le front & les joues de grosses verrues : on en voit de dessinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces traits monstrueux est beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des

---

tubérance au ventre, à cause de sa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il ressembloit moins à un homme, qu'à un animal sauvage : il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exfors omnis humanitatis. N. T. Ob. Med. L. IV. pag.* 313. *Amsterdam* 1652.

Quoique nous ne doutions ni de l'existence de ce sauvage, ni d'aucun des caracteres que l'observateur lui attribue, il nous semble peu vraisemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pû saisir des brebis sauvages pour les teter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans son voisinage.

Faunes & des Satyres antiques qui ne sont pas chèvre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, se termine un peu en pointe, sans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit aussi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatissement du nez est un caractéristique immuable, que tous les statuaires ont respecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'est pas de la plus haute antiquité; puisque sur des vases Etrusques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les distingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (*) je doute qu'on les retrouve dans des monuments postérieurs, représentés sous cette forme: aussi la Mytologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit servi de prototype à toutes ces copies si variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la suite des temps: ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & si la superstition n'avoit jamais fait d'autre mal que de sanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du sang des sectaires.

Le culte des Faunes & des Satyres (**), dans

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etrusques*, tome II. planche XXIII & suivantes, *in*-4°. A Paris 1756.

(**) Le mot *Satyre* vient, selon quelques Etymologistes, de *Sathar*, qui signifie *se cacher*, *être honteux*; ce qui ne renferme aucun sens raisonnable: il est plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui signifie Orang-Outang. Isaïe dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons, *les Saguirs*

la Grèce & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte où l'on adoroit de temps immémorial le (*) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choïens, de naître circoncis ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas ; mais cette raison pitoyable & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ses *Hiérogliphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme, qui constituoit la religion Egiptienne, & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers & sauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ses prêtres, le premier objet qui frappe vivement son imagination, & c'est ainsi que la nature entiere a été transformée en idole. Au reste la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance sont des caracteres réels, pris de l'Orang, qui outre son appétit véhément pour les femelles de l'espèce humaine, préfere les raisins mûrs, & les vins sans acide & sans verdeur, à toute autre boisson. Dès que

---

viendront y exécuter une danse en rond ; Mr. de Sacy rend ce *Saguir* par le mot François de *Satyre*. Le même Isaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres en un lieu où s'assembleront les Sirenes, les Onocentaures, & les Demons.*

[*] *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a substitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriser le métre de son vers hexamétre : cependant en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui représentent le singe sacré, il m'a paru que les artistes ont quelquefois employé les caracteres du cercopitheque, & quelquefois ceux du cynocéphale, c'est-à-dire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques Egyptiens.

les anciens introduisirent dans leur religion des demi-dieux si libertins, & si luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppressés durant la nuit par le poids d'un sang épais ou d'une indigestion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur sommeil; & ce sont ces songes, que les Latins nommoient *faunorum ludibria*, contre lesquels Pline conseille sagement la racine de la grande Péoine. Telle est l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Physiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces solitaires misanthropes & ignorants qui se cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers siécles du Christianisme, furent apparemment aussi tourmentés de ces visions paniques, puisqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne suis pas surpris qu'un Pere de l'Eglise qui s'étoit fait limer ses dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme fasse dire de si grandes sottises à son Satyre, pour séduire un Saint qui se piquoit d'être plus spirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent aussi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui persuader que cet animal savoit parler; mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de savoir de quel idiome il se servoit: Sylla employa un grand nombre d'interprêtes; & l'Orang, long-temps questionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près sur le manege de ces interprétes que le Comte Maurice de Nassau, qui se laissa tromper au Bréfil, à peu près de la même façon, par des

gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Brésilien à toutes les questions qu'on lui faisoit sur toutes sortes de matieres : les fourbes adroits qui traduisirent les prétendues réponses de cet oiseau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Ecclésiastique très-éclairé qui soutint, jusqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit possedé.

Comme on a déjà publié plusieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint : d'ailleurs les desseins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne different pas essentiellement d'avec les estampes qu'on voit dans les *Glanures* de M. Edward, & dans le Tome XIV de M. de Buffon, de l'édition in-4o. Il suffira donc pour l'instruction des Lecteurs de leur indiquer les figures infideles, & qu'ils doivent rejetter comme des croquis estropiés; telle est le Satyre de l'*Historia Animalium* de Gesner, gravé en bois, qui ne ressemble à rien, & surtout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le dessein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup souffert. L'orang femelle publié par Tulpe, a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut le plus essentiel qu'il y ait dans cette figure, est l'allongement excessif de la levre supérieure, & de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait soupçonner à bien des personnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738, a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaise figure qu'on en ait, se trouve dans l'*Histoire générale* des Voyages de l'Edition Hollandaise in-4o. Enfin il faut rejetter les desseins du Quojoucou & de l'Orang qu'on a insérés dans le *Système de la Nature* de M. Linneus *in-folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

Toutes les anciennes relations de la Floride disent que cette province de l'Amérique septentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant, qu'on a observé la même singularité dans le Mogolistan, cette partie de l'ancien continent qui par sa position correspond à-peu-près à la Floride sous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible despotisme a flétri la Nature entiere, & que tous les êtres y naissent esclaves, on ne sauroit affirmer que la condition des Androgynes y soit pire que celle des autres hommes; on sait seulement qu'on y a pour eux de l'aversion, & qu'à cause de leur grand nombre on les a contraints à se servir de marques distinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme, sur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus grossiers que le sexe féminin prédomine presque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En supposant encore une fois, que les premiers Historiens de l'Amérique ne se sont pas trompés, il est certain que l'on ne sauroit accuser le hazard seul d'avoir multiplié ces créatures défectueuses dans les parties respectives du nouveau & de l'ancien continent: il en faudroit donc chercher la raison dans le climat, où doivent exister les causes des vices & des perfections de tous les ani-

maux en général. Il est sûr que les pays chauds fournissent plus souvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-siecle: il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils soient aussi fréquents en France qu'en Espagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'atmosphere & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes: les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible; & l'on conçoit aisément que la substance nourriciere plus ou moins perfectionnée dépend, à son tour, de la qualité du terrain, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture qui en purifiant les sucs des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliste tâche de saisir; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces causes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques contrées, situées entre le trentieme degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le *Clitoris* & les Nymphes, sont plus épanchées que dans les autres pays du monde; aussi y a-t-on eu recours à l'*Excision*, qui, si l'on vouloit la pratiquer

en Europe, seroit une opération souvent mortelle & toujours périlleuse ; vu que la Circoncision des hommes n'est pas exempte de dangers dans les régions les plus septentrionales. Cet épanchement désordonné des parties naturelles, occasionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui semblent annoncer réellement une confusion de sexes, & de doubles organes ; mais ce n'est que le dehors qui fait illusion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'est à la rigueur qu'un sujet qui a quelque signe, quelque apparence d'Hermaphroditisme, sans en avoir les facultés, & qui est ordinairement infécond, & souvent même incapable d'user d'un sexe ou de l'autre, de sorte qu'il lui est également interdit de fertiliser comme mâle, & de concevoir comme femelle : plus les deux sexes sont apparents, plus la monstruosité est radicale, & la stérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas présumer qu'il ait été au-dessus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même sans aucune copulation préalable ; mais elle a réservé ces merveilles pour le règne végétal, où les fleurs auxquelles les deux sexes ont été refusés sont sans comparaison plus rares que les fleurs douées d'étamines & de pistils dans une même corolle (*). La Nature a encore accordé

---

[*] En faisant quelques recherches sur le sexe des plantes, il m'a paru que sur 1134 espèces génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 espèces dont les fleurs soient mâles ou femelles sur une même tige, & seulement 48 espèces génériques dont les fleurs féminines soient supportées sur une tige particulière, & les fleurs masculines sur une autre tige particulière. Il y a donc, suivant ce calcul, dans le règne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites &

pour la virginité de leurs Prêtresses, sont partis d'un principe faux ; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conséquences justes : ils ont supposé que ceux qui avoient assez d'empire sur eux-mêmes pour étouffer leur instinct, seroient sans passions ; & c'est dans cette supposition qu'est l'erreur & la source du préjugé : c'est un sophisme de la superstition, qu'il seroit aujourd'hui inutile de réfuter, puisque l'expérience de tous les siécles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne sont pas ces espèces de vierges sacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il est possible encore que François Orellana, en voulant prendre terre sur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'opposer à son débarquement : cet avanturier, de retour en Europe, exagéra son histoire qui auroit pû lui arriver par-tout ; & la Chancellerie Espagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généralissime du fleuve des Amazones, pour le récompenser de les avoir subjuguées au nom de Sa Majesté Catholique.* Les Historiens Turcs auroient bien plus de raison de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes, excessivement fanatiques, qui au temps des Croisades allerent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent prises par les Sarrasins qui les violerent.

Il reste à observer qu'Orellana est le seul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées : il n'en a été question ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on

n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'espace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun vestige d'une telle République : on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la Critique historique, il faudroit encore rejetter l'existence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jésuite d'Acuna, qui sans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle, ce qui n'est pas plus dangereux, selon lui, que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'autres poids ; qu'ils ayent, dans leur langage, un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont pas de maris ; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres, des Wampires & des revenants : on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos ayeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chauffée de Géants, pour chagriner S. Georges. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les bruler ? Le peuple est par toute la terre le même, c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne sont rien moins que des autorités historiques qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion, soient des

faits & des personnes réelles : ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européens nomment le fleuve des Amazones ; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudoit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept cents ans, le nom de patrimoine de S. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province, où il y ait des maisons d'émeraudes, & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jésuites & un philosophe Anglais l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles portent, il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'Infibulation.

AVant que de décrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique ; & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'Histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus stériles en apparence.

Les arguments employés par M. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de se circoncire, ont eu

leur faveur la vraisemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me semblent former une preuve historique irrécusable; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de se retrancher une membrane du membre génital: & en remontant ainsi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de son auteur qui ne nous intéresse point, mais la situation des contrées où la Circoncision a commencé, & c'est indubitablement entre l'Equateur & le trentieme degré de latitude septentrionale: aussi cette vaste portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circoncises que le reste de la terre habitée. Il est vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Pégüans, & les Chinois répandus entre ces latitudes, sont restés incirconcis; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on sait que de certains pays, quoique situés sous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres causes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circoncision parmi aucune nation du Nord, & si l'Histoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voisins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'est là où elle a pris naissance, soit que les Egyptiens en ayent été les inventeurs, soit qu'ils l'ayent reçue des Ethiopiens, qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil situées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la suite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creusant des fossés pour saigner les marais de la basse Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier, ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois, puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique. J'avoue que le fanatisme, ayant trouvé cette

cérémonie établie, s'en est comme emparé, & en a fait une application outrée & déraisonnable, parce qu'il n'y a point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accordent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, & que la plûpart rejettent tout ce que Philon, le moins ingnorant des Juifs, a écrit à ce sujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la Circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une sorte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indisposition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Asie, s'en seroient apperçus, comme ils se sont apperçus de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctene, ou de la fausse Gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'espèce humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroissement s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice de la copulation, & ce n'est que dans de tels cas particuliers, qu'il est possible que la Circoncision faciliteroit la

reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, & le seul peut-être qui a contraint les premiers habitans de ces contrées à se circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & sous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître, & propager dans les intestins, dans le sang & les sucs du corps humain, dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir & substenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté est nécessaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le sable, dont on se sert au défaut de l'eau, ne suffisent pas pour déraciner & détruire ces sortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela est d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyssinie ont combiné la Circoncision avec le Baptême: des moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-scandalisés de ce contraste, & vinrent, pleins de zèle & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présenterent au Pontife Latin une confession de foi dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la Circoncision que comme d'un remede physique, & du Baptême comme d'un remede spirituel; & un Evêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbon-

[*] L'on est aussi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépuce est si vicieuse, qu'ils ne sçauroient engendrer, si l'on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

sé, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une messe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique: je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brulez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les pays où la Circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c. on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par surabondance, & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées où la Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septieme siècle jusqu'au milieu du dix-septieme, temps auquel les Turcs ont cessé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Persans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne se circoncisoient point: il seroit donc absurde de supposer que le climat de la Perse & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue & par conséquent inutile alors, seroit devenue nécessaire maintenant. On peut faire la même observation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncision en horreur: elle n'y tient donc ni à la qualité du sol, ni à la constitution

des Indigenes : c'est donc le produit du fanatisme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'est à l'aveugle obstination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Musulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Proselites le retranchement du prépuce, que leur loi & leur prophête n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans son enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inspiré; en adoptant un usage établi en Arabie, la pensée ne lui vint point de le prescrire par une sanction particuliere de son Koran, parce qu'il ne put prévoir alors jusques où sa secte, en devenant religion, s'étendroit un jour : il comptoit que le dernier effort de sa politique étoit de convertir ou d'assassiner, avant sa mort, tous les idolâtres de la Péninsule Arabique, & ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un usage si universellement reçu qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui disputoient sur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuse foiblesse, commune aux peuples barbares & aux nations civilisées, *magnis parvisque civitatibus commune vitium.*

Si, par la derniere des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raison d'insister sur la Circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on se circonciſoit pour des causes naturelles, les Juifs de l'Egypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excrescence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus surprendre que le goître des Ti-

rolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Asie, & de l'Afrique; puisque ces auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circiroit point sans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que la circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que l'*Excision* des femmes (*), qui se fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'assurent positivement; parce qu'avant cet âge, les aîles ne débordent pas encore assez pour qu'on puisse en détacher les extrémités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crispée, ne recroisse plus, ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération uniquement inventée pour faire disparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la Religion; elle se pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulhas, des Marabous, mais par celle des matrones: les femmes ainsi *excises* n'acquierent d'autre privilege que celui d'oser entrer dans les Mosquées; d'où elles sont ex-

(*) Nous nous sommes servis du terme d'*Excision* pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phrase de *mulieres judaicè excisæ*, pour signifier des femmes circoncises à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien: cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.

clues, avant cette cérémonie, par une indulgence singuliere du Mahométisme, qui les dispense d'aller au sermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de l'*excision*, disent que de leur temps, on coupoit non-seulement les Nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du clitoris. Quoique cette partie soit spongieuse, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y employe pas des personnes versées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivé: & ce n'est qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés ras: d'ailleurs le retranchement de la partie supérieure de l'*Oestreum Veneris* seroit plutôt une véritable castration qu'une simple *excision*; puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans l'endroit où elle est la plus vive; ce qui me porte à penser qu'Aeginette & Aetius ont été mal instruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils semblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle est très-souvent nécessaire. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les Nymphes avec une espèce de ciseau bien aiguisé: on ne touche pas au clitoris, & la plaie se guérit par le moyen des poudres astringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le sang. Les Abyssins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont essuyée, leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges.

Quant cette opération dont parle M. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes sont sujettes à une callosité qui se manifeste au-dessus de l'*Os pubis*, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun auteur qui en fasse

mention : si non-obstant ce silence universel les femmes d'Egypte ont ce caractere singulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes à qui le Jésuite Tachard donne un tablier naturel ; & ce tablier dont on a ensuite exageré la longueur & la forme, est, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & selon d'autres, depuis le nombril, jusqu'à la moitié des cuisses, & l'on ajoute que les Hottentots sont, cause de cette défectuosité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds ; mais il y a trop de voyageurs qui en passant au Cap de bonne Espérance, y ont vu, dans la maison de correction, des Hottentotes faire ostentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piastres, pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché, ni membraneux, ni aussi étendu qu'on l'a cru : c'est une excrescence calleuse, dure, & qui, loin de descendre sur les cuisses ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous savons d'une personne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y servant de bandages dans leur jeunesse, pourroient prévenir cette difformité, si elles en avoient la moindre envie : elles ont aussi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Excision*, dont elles auroient bien plus besoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule, qu'ils ne se sont jamais retranchés, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de se faire initier dans une confrérie, mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course ; & il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en

a plus qui soient *Monorchis* (*), & ils n'en courent pas moins bien : chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'*Excision*, il reste a parler de la maniere de circoncire les gar-

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Trior chis* ceux qui en ont trois ; ce qui arrive fort rarement ; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse ; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfants gémeaux ; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfants malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandais établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remede dont ils connoissoient l'inutilité ?

Il est vrai que, parmi les sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme ; & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gémelle ; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure ; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant ; de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémaux résulte moins du caractere impitoyable des sauvages que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

çons qui varient en plusieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on use pour arrêter le sang & consolider la plaie: les Musulmans n'y employent que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidele à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choisi dans une autre religion: il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas si Henri III n'eût été solemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il supplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoissoit, disoit-il, le penchant secret à se faire Musulman.

S'il eût été possible aux Juifs, toujours dispersés & toujours fanatiques, de conserver leurs rits primitifs, sans y faire des innovations essentielles, on pourroit encore savoir, par leur moyen, de quelle façon on circoncisoit en Egypte dans la plus haute antiquité: on sait seulement qu'on s'y servoit, ainsi que dans le procédé des enbaumements, d'un couteau de pierre que les Lithologistes modernes nomment *pierre de la Circoncision*, & qui est quelquefois d'une substance argilleuse, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des sauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de long-temps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, & qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses: un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais

couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scroton : ensuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit (*) Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophite, fait entrer ses parties dans la bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle ; & il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de son ongle, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circoncisours de l'isle de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'apareil mis sur la blessure ; mais la Superstition a encore suggéré une clause que les pietistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejetté dans un vase, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainsi ensanglanté & mutilé croît en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement, & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucer les initiés, ni leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, compo-

(* Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision d'où doivent découler quelques gouttes de sang, cela suffit pour satisfaire à la loi.

ſées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés inſuffiſants pour étancher le ſang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y ſervent de la réſine Copa'e, dont ils ont appris l'uſage en Amérique, où pluſieurs de leurs familles paſſerent au commencement du dix-ſeptieme ſiècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accorderent dans le Bréſil, conquis par une compagnie de marchands ſur la plus puiſſante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux tranſplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'eſprit, ils auroient pu, dans les immenſes ſolitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jéſuites & des Penſilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémiſphere, ſans ramper dans l'humiliation & la ſervitude. Ce projet étoit plus praticable ſans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'iſle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les tréſors de la Chapelle de Lorette (*), dont le pillage étoit aſſez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moyſe, & l'empêcha de conquérir ſa Terre de promiſſion. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la priſon de S. Paul à Vienne, où il ſe laiſſa mourir de faim, lorſqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il eſpéroit que les Juifs d'Allemagne ſeroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Meſſie Sabatai-Zevi qu'on avoit mis aux petites maiſons à Conſtantinople, ſe laiſſerent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent ſept mille Tomans d'amende.

que donna Moyse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singuliere observation qu'un Physicien puisse faire sur la Circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circoncises, sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne sauroient, comme quelques Naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (*). Les Chinois sont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles; sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs ayeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la derniere race ayent le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire disparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indelébile.

(*) On pourroit faire la même observation, dira-t-on sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés, & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde fois, après l'Excision.

Sous

Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui haussoit suivant que l'avidité du Fisc & l'avarice des princes croissoit : enfin, on poussa la rigueur jusqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on soupçonnoit, à leur physionomie Asiatique, d'être adonnés aux superstitions de la Palestine, pour les convaincre par le sceau de la Circoncision (*). Les Juifs, pour opposer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâcherent de se faire recroître le prépuce avec un instrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland ; & cet instrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judeum pondus* : le poids de cette museliere en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit considérablement. Il est vrai que cette méthode d'effacer la Circoncision avoit déjà été employée longtemps avant le premier siècle, par quelques Asiatiques qui ayant embrassé la loi de Moyse par enthousiasme, l'avoient abjurée par legereté, & c'est à cette vile espèce de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite aussi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apostats Hébreux savoient rétablir la partie emportée par le Mohel : & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne put

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être Juifs ou de judaiser, ce qui étoit fort commun, entraîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'est à cette occasion qu'a été frappée la médaille dont la legende du revers porte FISCI. IUDAICI. CALVMNIA. SUBLATA. Vespasien fit cesser les plaintes en exilant les Juifs en Espagne & en Portugal.

se dispenser de réprouver hautement cette fraude des déserteurs d'une loi qui n'étoit plus la sienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomistes s'appercevroient bientôt de la supercherie, s'il étoit question de la constater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circoncisent plus tard que les juifs, il leur seroit aussi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circoncision en Amérique a excité des disputes très-vives & très-peu intéressantes entre Laët, Grocius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains sont issus de quelques matelots, qui ayant refusé de servir plus long-temps sur les flottes de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cusco, que de retourner dans les stériles rochers de la Palestine: & cet Ophire est, selon ce savant Critique, le Pérou; puisqu'il n'y a rien de plus aisé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir*: il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cusco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus*; & cette assertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puisque ce sont les Espagnols qui ont imposé au pays des Incas le nom de Pérou, absolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une seule peuplade circoncise, ni la moindre analogie avec les Rits Mosaïques. Quelques adversaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une escadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laisserent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont on n'a jamais plus entendu parler, avoient pé-

nétré par la Chine jusqu'au Mexique : & ils citerent, à cette occasion, un passage très-peu concluant d'un livre Apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de S. Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cents lieues, jusqu'à la Nouvelle Espagne; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les ayeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine; puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre continent : cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision d'où découloient quelques gouttes de sang; & quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des Insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se dispenser de relever ici une faute bien étrange où est tombé feu M. Mallet, qui a inséré une *Diatribe sur la Circoncision* dans le Dictionnaire Encyclopédique : où nous savons très-bien que chaque auteur est responsable de ses propres articles. M. Mallet assure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles*, &

il demande sérieusement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération?* Il y a dans cette assertion, une surabondance d'erreurs, puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit seulement aux oreilles, ainsi qu'au prépuce, une légere incision d'où devoient sortir quelques gouttes de sang, comme Herrera & Acosta le disent. Si Mr. Mallet eût donc daigné consulter ces deux Historiens, il se seroit épargné une absurdité, & n'eût pas accusé, sans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfans : il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute grossiere si elle avoit appartenu à quelque obscur compilateur; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage aussi respectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriser.

Il est vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncision à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire : mais Pierre d'Angleria (*), & plusieurs autres écrivains contemporains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les sauvages s'ôtoient le prépuce tout en entier avec un couteau de pierre, & cet usage ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique que dans le Nord de notre Hémisphere; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes paralleles des deux continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore

(*) Voyez son Ouvrage *de insulis nuper reperiis* & ses *premieres Décades*.

à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point: on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coûtume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas: elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Riviere d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentieme degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulieres, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de déchausser entierement le prépuce à leurs enfants, leur ciseloient encore la peau, à peu près comme l'est celle des Négres tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie; car il est certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient: & la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion

---

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique: il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angleria; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

(*) » La Circoncision, dit-il, cette marque distinctive du peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiquée avec la variété qu'un long espace de temps introduit dans les usages & les coutumes, est encore en usage parmi ces nations idolâtres. Les Salivas, dans

de quelques rêveurs du seizieme siécle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les considère sans prévention, ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs, le Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée: & si l'on les a vu se répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout

---

»le temps qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent »dans les bois, circonciſoient leurs enfants le huitie»me jour, ſans en excepter les filles, & cela d'une »maniere ſi cruelle qu'il en mouroit pluſieurs de l'un »& de l'autre ſexe. Les différentes nations de Cuiloto, »& d'Uru, & des autres rivieres qui ſe jettent dans »l'Apure, avant d'avoir embraſſé le Chriſtianiſme, »pratiquoient cet uſage avec le plus de cruauté & d'in»humanité, y joignant des bleſſures conſidérables aux »bras & dans toutes les parties du corps, dont on voit »encore les cicatrices ſur ceux qui vivent aujourd'hui, »& qui deſcendent de ces ſauvages: ils n'exerçoient »cette boucherie ſur leurs enfants, que lorſqu'ils »avoient atteints l'âge de dix à douze ans, pour qu'ils »euſſent aſſez de force pour ſupporter la perte de ſang »qu'occaſionnoient plus de cent bleſſures qu'ils faiſoient »à ces victimes de leur ignorance.

»Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mo»ribond, dont les plaies s'étoient envenimées, & dont »tout le corps étoit couvert d'une matiere dégoûtante. »Pour que ces enfans ne ſentiſſent pas l'inſtrument »avec lequel on leur perçoit les chairs, on avoit ſoin »de les enivrer; parce que perſonne n'étoit exempt de »cette ſanglante cérémonie.

»Les marques de la circonciſion ne ſont pas moins »cruelles chez les Indiens Guamos & les Othomacos.« *Traduction d'El Orinoco illuſtrado, Tome I. p. 183 & ſuivantes.*

temps préféré à leur ſtérile patrie le ſéjour des villes étrangeres où le luxe & la miſere encourageoient la population des uſuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite diſoit des Aſtrologues, *on les proſcrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils ſembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les cauſes de cet uſage ſingulier qui eſt l'oppoſé de la Circonciſion.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on inſere dans les parties génitales des garçons & des filles, & de là eſt dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique ſi ancienne qu'on ne ſauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur : il n'y a néanmoins aucun doute ſur la ſituation du pays d'où elle eſt originaire; puiſque l'Hiſtoire nous apprend que cette coûtume eſt venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine : c'eſt-à-dire dans un temps où les mœurs Aſiatiques commençoient à ſévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Aſie pour ſon malheur.

L'infibulation des femmes eſt due uniquement à la jalouſie des hommes, qui dans des climats brulants, où toutes les paſſions ſont extrêmes, & la raiſon impuiſſante, ont été aſſez inſenſés, aſſez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant ſur leurs ſemblables une violence injurieuſe, qu'on pardonneroit à peine ſi l'on ne l'exerçoit que ſur les animaux (*). Ces barbares ont cru qu'en donnant

(*) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent, & c'eſt ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On ſe ſert ordinairement, pour cette opération, d'un inſtrument de cuivre blanc qui a pluſieurs pinces & pluſieurs crochets, qu'on inſere dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même : où, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La maniere d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, & on n'y laisse d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent pas adhérer naturellement: & vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme : le pere d'un tel enfant possede, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque-temps avant les nôces, on rouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles que pour se garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, on fait passer par les extrémités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer

placer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciseaux : on conçoit qu'on ne sauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette soudure n'est praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même, pour fondre l'étain, ou le plomb dont on se sert dans cette opération, dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur, ou de la commisération, dans des ames sensibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris, à qui cet instrument tient lieu de sérail & d'Eunuques, qui exigent tant dépenses, & qui coûtent si cher en Asie qu'il n'y a absolument que les Seigneurs & les Princes qui ayent de ces esclaves faits pour en garder d'autres : les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troisieme maniere d'infibuler, quoique moins sanglante que les autres, est encore un horrible reste de barbarie : elle consiste à mettre aux femmes une ceinture treffée de fils d'airain, & cadenacée au-dessus des hanches, par le moyen d'une serrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadenat, & cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs : chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons : on respectoit le sexe le plus foible, & l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant ; parce qu'on savoit que la pudeur ne sauroit être dans les femmes une suite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos

Vestales font, au pied des autels, vœu de chasteté, elles ont peut-être envie de le tenir; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce serment, leur ôtent le mérite de la continence : on les tient, par conséquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis si solemnellement : ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prison & parmi des esclaves. Les Vestales Romaines jouissoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale : si on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient cessé d'être vierges.

Le Médecin Celse, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (*), dit qu'on leur faisoit cette opération pour des raisons de santé, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeunesse, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des désirs, qui ne précede que trop souvent l'âge des

(*) *Infibulare quoque adolescentulos interdum valetudinis causâ quidam consuerunt: ejusque hæc ratio est. Cutis, quæ super glandem est, extenditur, notaturque utrinque, à lateribus atramento, quâ perforetur, deinde remittitur. Si super glandem notæ revertuntur nimis apprehensum est, & ultrà notari debet : si glans ab his libera est, is locus idoneus fibulæ est. Tum, quâ notæ sunt, cutis acufilum ducente transuitur, ejusque fili capita inter se deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant ubi hæ confirmatæ sunt : excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior est ; sed hoc quidem sæpius inter supervacua quam inter necessaria est ; Corn. Cels. Lib. 7, cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il est surprenant que, dans cette description si détaillée, Celse ne dise pas un mot de la façon dont on soudoit l'anneau après l'avoir mis dans sa place, ce qui étoit sans doute le plus difficile dans toute cette opération.

forces, & surtout dans les grandes villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'espèce humaine. Quoiqu'en dise Celse, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des spectacles, devoient se soumettre à la loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plutôt que les mœurs du musicien sont plus débordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'est ce que les Romains nommoient *refibulare* (**), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *défibuler*. Avant que d'adapter cette boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une

---

(*) Juvenal dit dans sa Satyre contre les femmes,

Si gaudet cantu, nullius fibula durat.
Vocem vendentis prætoribus. ——— ———

Voyez la même Satyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'on conserve dans le cabinet du College Romain, il y a deux petites statues de bronze qui représentent des musiciens Romains infibulés : ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau inséré dans leur prépuce, & par la maigreur excessive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux passent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la première fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab.* 188 *de Mr. l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut consulter ces figures pour se former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reste, il est difficile de savoir pourquoi le corps de ces Musiciens bouclés est si décharné : Mr de Winkelman soupçonne qu'ils ont pu servir de mannequins; ce qui n'est pas vraisemblable.

(**) *Occurrit aliquis inter ista si draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.
Martial. Lib. IX. Epig. 28.

aiguille, & on y passoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs & les Bonses, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, & qui pèse au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une résignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires Asiatiques, de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent aussi de ces muselieres, & que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant, que ces misérables sont circoncis : ils défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse (*) : pour mortifier leur chair

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, si Mr. Locke, dans son *Essai Philosophique sur l'Entendement humain* (Liv. I, p. 28 *in*-4°. Amsterdam 1755.) ne l'avoit fait avant nous : il cite un passage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin, assis entre des monceaux de sable, il étoit nu comme au sortir du sein de sa mere, & jouissoit dans tout le pays de la plus grande réputation : on le regardoit comme un homme *intégre*, *saint* & *divin* ; parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

& leur sens, ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des ânesses, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces saints de l'honneur qu'ils font à ses bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre espèce d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faisoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne soient pas exactement d'accord en expliquant un passage de Martial où il est fait mention de cet étui (*), on ne peut nier qu'on ne s'en soit servi

---

Ibi (scilicet propè Belbes in Ægypto) vidimus sanctum unum Saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum sedentem. Mos est Mahometistis, ut eos, qui amentes & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur: insuper & eos, qui, cum diù vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, &, quod majus est, concumbendi; ex eo concubitu, si proles secuta fuerit, sanctis similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta, & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro: insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitus apprime commendari eum esse hominem sanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec fœminarum unquam esset, nec puerorum, sed tantummodo asellarum concubitor atque mularum. Perogr. Baumgartem. Lib. II. cap. 1, p. 73.

Mr. Loke cite ce passage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale universelle, ni d'idées innées.

(*) *Menophili penem tam grandis fibula vestit.*
Ut sit Comœdis omnibus una satis,
Hunc ego credideram (nam sæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere; Flacce, suæ:
Dum ludit mediâ, populo spectante, palæstrâ,
Delapsa est misero fibula; verbus erat.
Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius dit que Martial s'est trompé, lorsqu'il donne

pour infibuler les mâles, & c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui se retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa;* de sorte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force, entièrement assujetti par ce bridon (*). Cabral ramena, de son premier voyage, un Brésilien ainsi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande surprise ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement: ce lien est, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent se défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

Linscot dit que les habitants du Cumana ne se servent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit: ceux de l'Isthme Darien ont, au rapport de Vaffer, un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantain qui est de figure conique, & qui ressemble à un éteignoir: ils font entrer leur membre avec force dans son enveloppe, & ils le couvrent ensuite avec cette espèce d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins: pour le scroton, il est exposé à la vue de tout le monde.

---

le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend, que pour être infibule, il falloit avoir nécessairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse très-peu: nous ajouterons seulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

[*] *Viri membri sui fistulam in se contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem quando, opus est ut mejant.* Margrave *Hist. Nat. Brasiliæ*, p. 14.

Pierre Martyr dit à peu-près la même chose en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Oceyn.

Les premiers Espagnols qui s'apperçurent de cette coûtume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pû en deviner la cause, crurent que c'étoit une sorte de parure barbare, comme de se ficher de longues aiguilles dans la carnosité des cuisses, & de s'incruster des cailloux ou des osselets dans la peau des joues & du front: Margrave & Waffer (*) sont les seuls qui ayent soutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une aversion singuliere à se voir dans un certain état de vigueur; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pû soumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur: elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plûpart du temps. D'ailleurs, si les Bréfiliens & les Dariens avoient simplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres sauvages en ont, sans recourir à l'infibulation qui ne cache que le gland du membre: ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'est un châtiment: en Asie c'est un supplice.

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, & plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organisme, en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les femmes pratiquoient avec des insectes vénimeux, opération si violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuissance & la mort: c'étoit un remede de furieux.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abatardis que les meridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue;

(*) *Description de l'Isthme Darien.*

& ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde; la jalousie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagême affreux.

Quoique les Insulaires de la mer du Sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'infibulent les habitants de l'isle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines: ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle; la pointe de ce clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne: la blessure que cette pointe fait aux enfants se guérit avec beaucoup de peine; ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'assurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces instruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, porterent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y serviroit dans la suite de ces clous (*). A juger de cette méthode d'après la description que le Chevalier Pretty nous en a conservée, il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

---

[*] *Histoire des Navigations aux Terres Australes, par Mr. le Président des Brosses.* Tom. 1, pag. 227, *in*-4°. Paris 1756.

Fin de la quatriéme Partie.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis.
Virgil. Geor. II.

NOus n'avons considéré jusqu'à présent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes : leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémisphe-

re de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzieme siecle, il n'y avoit pas un Américain qui fût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui sache penser.

Si le lecteur a jetté un regard rapide sur la multitude des faits dont on lui a rendu compte jusqu'à présent, ce Chapitre exige de sa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider si nous avons été conséquents, & si nos observations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'esprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent : les Nègres brûlés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés sous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philosophie, & n'en écriront jamais ; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains : leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions : aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elles les a plongés, ou dans la vie sauvage dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siecles que l'Amérique est découverte ; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe : on a essayé sur eux toute espèce de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts, & les métiers.

Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cusco d'un pere Espagnol & d'une Péruvienne : ayant hazardé d'écrire l'histoire de son pays, il a produit un ouvrage si indigeste, si pitoyable, si foncièrement mal raisonné, que trois Auteurs Français qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réussir (*). Dans la derniere Histoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilasso, on n'a pas conservé une phrase de l'original. Enfin, on peut juger de son peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre ; ce qui est si facile & si aisé, dans tous les pays, à tous ceux qui osent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce Métif, il est certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de composer une page dans le style & dans le goût de ce Garcilasso, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir sur ce qu'ils ont dit, & sur ce qu'ils diront dans la suite : ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur est commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois se tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumiere pour se ressouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille : ils travaillent de l'esprit, pour se rappeller des idées mal imprimées, & presqu'aussitôt effacées que conçues : ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueuses & grossieres qui circulent dans leurs cerveaux ; puisqu'il est démontré que la faculté mémorative peut être restituée ou aidée par des sternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occasionnent de considérables évacuations de flegmes : les patients tourmentés par l'oubli, à qui

(*) Ces trois Auteurs sont Baudon, Ricaut & un Anonyme.

on administre ces drogues, conviennent qu'elles dissipent une espèce de brouillard qui absorbe les images des choses passées dont ils tâchent de renouveller le souvenir. Les liqueurs spiritueuses & fermentées produisent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leurs ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'est imaginé que le transport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en instruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réussi que les autres ; mais le résultat des observations qu'on a faites à cette occasion, est très-singulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'esprit jusqu'à l'âge de seize ou de dix-sept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font assez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entierement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver ; mais vers la vingtieme année, la stupidité se développe tout d'un coup : alors le mal est fait : ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on est obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité. (*)

Je ne me suis pas proposé d'éclaircir, avec toute l'exactitude possible, les causes secrettes d'un effet si étonnant : j'observerai seulement que la stupidité semble les accabler vers l'époque de la puberté : or il est certain qu'on voit, en

---

[*] *Pueri illorum ingenio sunt satis docili : verùm quando adolescentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ità ut paucos videre liceat literis instructos, aut qui artem scribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Brasiliæ regione & indigenis, pag.* 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette observation de Marcgrave sur les enfants Bréfiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie est un instant critique & terrible qui confirme, ou qui detruit tout ce qu'on avoit esperé de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue, dans de certains sujets, quelques conduits & épaissit leurs esprits vitaux. Aussi est-il prouvé par l'expérience que l'usage, même immoderé des femmes n'est pas contraire au développement de l'esprit ; tandis que la castration faite dans le berceau lui est manifestement nuisible, & ne produit que des hommes pusillanimes, indolents, sans vivacité, & dont l'ame est autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matiere séminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du sang, & de la subtilité des fluides qui arrosent les parties intérieures de la tête où sont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impuberes le sang coule trop impétueusement, pour que leur esprit brillant ait de la consistance ; dans les vieillards il s'affoiblit à mesure que leur sang devient froid & stagnant. (*) Il y a donc

[*] Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois, en une minute : il ne bat que soixante & douze fois chez les personnes en santé jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards, il diminue insensiblement, & au-dela des soixante-dix ans, il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthousiasme*, n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête : les savants disent que le sang leur monte à la tête, lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, se frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les Médecins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi, & fermer ses livres. Les bons & les mauvais Poëtes sont plus sujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthousiasment moins en composant.

un terme intermédiaire depuis la puberté jusqu'à la vieillesse, qui est le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adolescence, des humeurs impures & superflues viennent se mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'esprit se retrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains est constitué ainsi que nous l'avons décrit, s'il est corrompu par les causes que nous avons assignées, la foiblesse de l'entendement doit leur être naturelle ; ils y sont condamnés. Cette clarté passagere qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélérée de leur sang, qui en se ralentissant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeunesse.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux instructions, l'on ne sauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abstraites : ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conséquences : dans les Mécaniques, où chaque piece & chaque instrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele ; & c'est un prodige qu'un naturel du Paraguai soit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original ; quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre. Quelle que soit l'excessive présomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoissent secretement la supériorité des Européans, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, sous la minorité de Charles IX, on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe ; pendant qu'ils tremblerent devant les Gardes-Suisses, pourvus d'énormes moustaches ; par une mépriſe bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui

s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliſte étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille ſon miniſtre d'état, parce qu'il faiſoit parler ſi noblement les princes dans ſes Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on diſputa, avec beaucoup de chaleur, pour ſavoir ſi l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux ſacrements de l'Egliſe, à cauſe de leur ſtupidité: pluſieurs prêtres s'obſtinerent à les leur refuſer, & cette méthode a prévalu aujourd'hui; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier, eſt très-petit en comparaiſon de ceux qu'on exclut: ils ont ſi peu d'eſprit & de mémoire qu'ils manquent d'adreſſe pour ſe confeſſer: le pénitencier eſt obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent ſimplement, oui ou non: d'autres proteſtent qu'ils ne ſe ſouviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils ſont tombés, par exemple, en adultere; ſans quoi ils perſiſtent à le nier. (*)

Je ſuis bien éloigné de ſuppoſer que le zèle des miſſionnaires n'a point toujours été auſſi fervent qu'ils nous le diſent; mais je me flatte que la plûpart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, ſi je mets en fait qu'aucun Indigene de l'Amérique n'a jamais ſu comprendre un mot de la religion Chrétienne. Les femmes & les enfants ſe rendent régulierement aux égliſes, & s'y amuſent beaucoup à chanter des cantiques: quant aux hommes, ils ne prennent plaiſir qu'à ſonner la cloche, ſans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiſte; ſi l'on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la meſſe, comme M. du Pratz l'a remarqué dans la Louiſiane: auſſi dans les Colonies Eſpagnoles, l'Inquiſition eſt-elle conti-

(*) *Voyage au Pérou, de* Dom Juan & Ulloa. *l.*

nuellement occupée à contraindre les Indiens à assister au service divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des églises, aussi long-temps que dure l'office ou le sermon. On pourroit réfuter, avec raison, ce que M. de Montesquieu rapporte de l'attachement des sauvages de l'Amérique au Christianisme : on ne s'attache pas sincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les mysteres : or les mysteres des Chrétiens contiennent trop de Métaphysique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, missionnaire de son métier.

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au Paraguai, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les sauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une Tragicomédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *Mysteres* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges se donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les sauvages, que quand les Anglais se sont emparés du Canada : on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur étoient absolument inconnus : quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux siècles : d'autres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ, & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, Français de nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que sa mere étoit Française, & *Pontious Pilatous* avoit été Lieutenant au service de la Grande-

Grande-Bretagne. M. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les Prédicateurs Catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces répliques puériles au peu de conception des Américains qu'aux intrigues sacriléges des missionnaires.

On a inséré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, sur des matieres de Controverse, il est superflu d'avertir que cette piéce est supposée, & que jamais aucun Canadien n'a eu assez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il est surprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se soit chargé de le réfuter, & de composer un traité sur la Philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les Langues de l'Amérique sont si bornées, si destituées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphysique : il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puisse compter au-delà de trois; (*) & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. On ne sauroit

(*) » *Poettarraroincouroac* signifie dans la langue des »Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le »nombre de *trois*; heureusement pour ceux qui ont »à faire à eux, leur Arithmétique ne va pas plus »loin. Quelque peu croyable que cela paroisse, ce »n'est pas la seule nation Indienne qui soit dans ce »cas. La langue Bresilienne, parlée par des peuples »moins grossiers, est dans la même disette; & passé »le nombre *trois*, ils sont obligés, pour compter, »d'emprunter le secours de la langue Portugaise. » *Voyage de Mr. de la Condamine*, pag. 66 & 67. *Paris* 1745.

traduire aucun livre, non-seulement en Algonquin ou en Brésilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité suffisante de termes propres à énoncer les notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la suite. Cette disette de mots indique la disette des idées, & prouve que les Américains ne sont point sortis de l'enfance : aussi ne perfectionnent-ils rien, & persistent opiniâtrément à courir dans les bois, au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles : tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'industrie, dans les logis commodes ; ils se tapissent, au sein de la misere, dans d'affreuses cabanes, qu'ils construisent aussi mal-adroitement que faisoient leurs ayeux au temps de Christophe Colomb ; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Castors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes remplis de sentiments généreux, capables de sentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'instruire dans les sciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté : en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoissances & nos secrets ; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos instruments, ils eussent béni le destin de leur avoir amené des maîtres si habiles, qu'on pouvoit payer avec des insectes, des cailloux luisants, & de la terre jaune. Plusieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant sous le joug de l'Empire Romain, ils avoient cessé d'être barbares ; parce que leurs vainqueurs leur avoient enseigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne se sont pas trompés ; mais la stupidité & la paresse des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant soit peu défendus contre les premiers usurpateurs, on ne se seroit pas enhardi à les massacrer comme des animaux : s'ils avoient montré le moindre goût pour les sciences, on ne se seroit pas accoutumé à les mépriser comme le rebut de l'espèce. Dire à un Espagnol, né en Amérique, qu'il est un *Américain*, c'est l'injurier si cruellement qu'on est sûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui ose lui faire ce reproche : les Créoles Portugais, Français, & Anglais se tiennent également offensés, quand on les nomme des Américains, tant ils se croient supérieurs aux hommes de cette race ; & ils le sont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils se l'imaginent.

Comme c'est principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les causes qui y ont vicié les qualités essentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on est, sans doute, en droit de demander, si l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'est-à-dire des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette question curieuse, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau, ont essuyé, sans en excepter aucun, une altération sensible, soit dans leur forme, soit dans leur instinct ; ce qui doit d'abord nous faire présumer que les hommes ont ressenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau & des aliments ; mais comme ils ont su, beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du climat, on n'a pas sitôt reconnu le changement de leur constitution & l'affaissement de leur ame ; cependant, en les comparant ensuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres ; & à force de réitérer les observations à ce sujet, on s'est con-

vaincu que la dégénération qu'on avoit crue possible, étoit réelle. Enfin, on est venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme, & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les sciences que les vraie Européans; & ce sentiment étoit universellement adopté, lorsque le P. Benoît Feyjo, si connu par les monstrueux paradoxes qu'il a soutenus dans son *Theatro Critico*, s'est élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accusés d'être abrutis (*).

En respectant dans le P. Feyjo un moine supérieur aux moines d'Espagne, l'on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs grossieres, tant par sa passion de se singulariser que par son penchant pour le merveilleux; il a écrit plusieurs Dissertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui suffit, à mon avis, pour faire récuser son témoignage & son autorité dans toutes les matieres qu'il a traitées; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raison, comme a fait le P. Sarmiento, qui est venu en vain au secours de son maître (**): l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeunesse, ainsi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au sortir de l'adolescence: ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, ébêtés, &

(*) Voyez le *Discours 6 du Tome IV. du Theatro-Critico.*

(**) Le P. M. Sarmiento est auteur de la *Démonstration critique & apologétique du Theatro Critique du P. Feyjo*, dont il avoit été le disciple, il auroit dû se ressouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magistri.*

n'atteignent à la perfection d'aucune science ni d'aucun art : aussi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils sont déja aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baisse & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à sa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo se fatigue à prôner l'esprit sublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en sa faveur; il n'en est pas moins vrai que les universités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'est sorti de l'Académie de St. Marc à Lima aucun sujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres universités Américaines: quand Mr. Godin fut élu professeur de Mathématiques & d'Astronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ses leçons, & ses leçons n'ont jamais été comprises dans ce coin du monde. Les Jésuites ont publié des relations imposantes de leur College de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille écoliers ; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Physicien, aucun savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des professeurs, & au déplorable état où les sciences sont réduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célebres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés au-dessus de leur siècle, & au-dessus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un

climat ingrat & contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde : il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima : ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les mineraux, le climat, les singularités, & les phénomenes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européans qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquises aux Indes : que saurions-nous sans Oviédo, Pison, Margrave, Benzo, Clusius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Jussieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous instruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire sans sortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, sans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne sauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je pense que cela suffit pour détruire l'opinion embrassée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, surpassent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le sang n'a pas été mêlé avec celui des Européans; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raisonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plûpart des Historiens Espagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on seroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puissant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes spacieuses & ornées d'édifices superbes,

où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance Les loix surtout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui est plus rare encore, elles y étoient respectées Enfin, si l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple sur la terre n'auroit joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens sous le gouvernement juste & paisible de leurs Incas. Mais malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de fausletés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'Histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglement. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissements qui subsistent, & ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute & si fausse idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presqu'en un instant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandis heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissements de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui savoient combattre, & des princes sages & magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Varera, Acosta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puisqu'aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils mépriseient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulieres, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol: c'est sur la foi de

cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de régner, selon lui, qu'en l'an 1131 de notre ére vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des nations de notre ancien continent est encore ténébreuse long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité ? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa : cependant ce qu'on raporte du regne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales ; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs & à renouveller la mémoire d'un simple événement [*]. Je sais qu'un Italien, nommé San Severo,

(*) L'auteur de l'*Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. « Quand les Indiens vo-» loient faire leurs comptes, ils prenoient de petites » cordes de différentes couleurs, & différentes en » nombre.

a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le secret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées & coloriées; mais il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Severo se l'est imaginé; aussi Garcilasso convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos*; de sorte que les loix & les ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays-là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire; puisqu'il n'étoit pas possible d'énoncer le contenu d'une sanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instruments informes. On pourroit mettre ici en question si un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé; & com-

---

»nombre. Chacune de ces couleurs, simple ou mêlée, »avoit sa signification. Ces cordons torts & gros, »comme de la moyenne ficelle, & longs d'environ »trois pieds, étoient attachés comme une espece de »frange le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur »indiquoient ce que contenoit chaque filet; comme, »par exemple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc. »& les gens de guerre par le rouge. S'ils vouloient dé»signer des choses dont les couleurs ne sont pas re»marquables, ils les mettoient chacune selon leur »rang, commençant depuis les plus hautes jusqu'aux »moindres..... L'on gardoit toujours l'unité dans ces »filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine »de mille, &c. Ils passent rarement la centaine de »mille..... Ils mettoient au plus haut des filets le »plus grand nombre: les nœuds de chaque filet & »de chaque nombre, étoient égaux les uns aux autres, »comme un bon Arithméticien les pose, quand il »veut faire une grande supputation.

Il résulte de cette description fort obscure, que les *Quipos* ne servoient qu'à faire des calculs, tels que nous en faisons avec l'instrument de Pascal.

me on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je suis très-porté à croire que sans le secours des lettres, des hommes attroupés ne sauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment constitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il est vrai que les Espagnols n'ont pu rien apprendre de positif sur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit de Maneo-Capac, & de Coya-Mama, sa sœur & sa femme. Suivant Garcilasso (*), ce Manco-Capac entreprit de rassembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut observer à cette occasion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucune société civile ait été assemblée par un seul homme, qui ait tout à coup &, comme par prestige, tiré de la barbarie une multitude de sauvages: les législateurs les plus célebres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix: ces nations avoient subsisté depuis plusieurs siècles avant que d'avoir un Code; & la raison nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne soit plus ancien que son législateur. Les Jésuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un seul endroit quelques Paraguais; & ils ne seroient jamais venus à bout d'en composer une peuplade sedentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de faire enlever de force plus de soixante mille hommes cantonnés sur les bords du Uraguai, du Parana, & au Nord-Oueſt du Guayra: ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai; & comme on leur avoit fermé tous les passages pour retourner dans leur

(*) *Tom. I, p. 17, ch. 1.*

patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'est pas encore sorti de l'enfance; puisque les Jésuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes: quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire selon de certaines régles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs sauvages cachés dans des bois, il est par là même incapable de les réunir en société; puisqu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fournisse avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerdust des Parsis ou des Perses, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le sens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: aussi l'histoire de tous ces héros est-elle obscure & confuse; & nous ne savons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiston, que nous ne savons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-

incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers législateurs pour leurs véritables fondateurs; ce qui a induit les Chronologistes dans un labyrinthe d'erreurs & de supputations fausses. Au reste, on assure que Manco-Capac se disoit inspiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les législateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui: il n'y en a aucun qui en dictant ses propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu: ces hommes, si supérieurs aux autres, ont connu les besoins & les foiblesses du cœur humain, & se sont servis adroitement des organes du fanatisme pour prêcher la raison.

Je n'insisterai pas davantage sur l'incertitude des prétendues annales du Pérou; il doit nous suffire de savoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui est la même chose, aucune vérité inconteſtable. Quant à la vie des Empereurs qui ont suivi Manco-Capac jusqu'au temps d'Atabaliba, il est manifeste que Garcilasso nous en a imposé grossiérement, lorsqu'il assure que onze Incas qui ont régné de suite, ont été des princes bons, justes, modérés, & adorés de leurs sujets, qu'ils aimoient en peres: c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitans de notre hemisphere qu'une succession de onze Rois despotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même trône soit occupé, onze fois de suite, par autant de souverains philosophes: mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega, que des lecteurs sensés admettront un tel phénomene. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins: il n'y en a aucun qui n'ait régné sur ses sujets avec beaucoup de hauteur: ils gouvernoient leur empire, dit Zarate, (*)

---

[*] *Histoire de la conquête du Pérou, chap. XIII, p. 68. t. I. Amsterdam 1700.*

d'une maniere absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays sur la terre où l'obéissance & la soumission des sujets ayant été plus loin : le prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eut envahie au nom de sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant si ce n'est pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran? Est-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas ayent su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés? Est-il probable qu'en combattant sans cesse, ils n'ayent entrepris que des guerres justes? Il est si rare, il est si difficile que des princes guerriers & despotes soient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & regner en philosophe.

Je rejette non-seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous fait du regne des Incas; mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer, par aucun moyen qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient régné sur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, &

l'on a déjà fait voir que, faute de posséder des régistres & des mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six cents ans depuis le premier Incas jusqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente souverains pendant ce laps de temps; puisque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze rois en quatre siécles : cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas : ce qui est d'autant plus remarquable, que le terrain est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito est la ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit essuyé, plus tard que notre hémisphere, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes; puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées : cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour sa ma heureuse patrie, n'a respecté aucune vérité: il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir: ses descriptions manquent de vraisemblan-

ce. *Il n'y avoit sous les Incas*, dit Zarate (*), *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville; Cusco étoit la seule.* Si l'on demandoit pourquoi on défere ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilasso, c'est que la raison & l'évidence sont en faveur du premier. Si les Espagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en resteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en resteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas: les villes qui y existent de nos jours, ont été, sans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui se seroient épargné tant de travaux & de constructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux esclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'est la rapidité presqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrêmité à l'autre. Si les Indiens avoient pu se cacher derriere des murailles, les Espagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garnisons: tant de siéges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été impossible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hérissé de fortereresses, avec deux cents hommes qui ne firent que se montrer. Quant à Cusco, la résidence ordinaire des Incas, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de sa plus grande splendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, sans lucarnes & sans fenêtres, dont la construction étoit inconnue aux Péruviens: aussi les Espagnols, ne pouvant se loger dans ces huttes basses & enfumées les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cusco de maison qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y subsiste seulement un pan de muraille, resté, dit-on, de l'an-

(*) *Chapitre IX, p. 44, Tom. I.*

cien temple du Soleil, dont les écrivains ne comptent les merveilles qu'en s'extasiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus spacieux, & plus orné que celui dont on découvre des vestiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toises de diametre : c'est une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaise, car le secret de faire de la chaux ou du ciment étoit absolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce misérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de sorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toît, si l'on avoit voulu y en faire un. Il conste, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement aussi renommé, aussi fameux que la chapelle de Cusco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit aussi merveilleux qu'on le pense.

M. de la Condamine a fait insérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la description d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito : il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage; ce qui suffit, selon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois : & il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les princes se nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voute, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y lo-

geoient, devoient y essuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit seulement à l'abri des bêtes féroces, & des incursions subites de quelques partis ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Ulloa, en parlant de ces masures d'Atun-Cannar, en donne un dessein magnifique ; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falsification, qu'à confronter les estampes & les plans publiés par M. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, sans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, destitués d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu ; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons ; ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie ; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliées dans le Pérou : on nous vante sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification ; tandis qu'on sait que François Pizarre s'est emparé de la capitale & de son fort en un

seul jour, sans tirer un coup de fusil. On a soutenu, à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba, le dernier des Incas : il est difficile d'admettre, dira-t-on, que la sœur d'un prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'imprudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européans ; cependant, malgré le peu de vraisemblance de cette anecdote, il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés, Dom Gonsale & Dona Franciſca : tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'ils paroissoient incroyables : (*).

Les Péruviens ne savoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts ; (**) mais en revanche, ils possédoient le se-

---

[*] Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérants de notre Europe, cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisiéme enfant d'une Péruvienne de Cuſco : quant à la maîtresse d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols : Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit, *Mesdames, vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens* ; & comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné, qu'il les fit décapiter.

(**) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique ; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y exploite, est infiniment inférieur à celui de notre continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des clous : malgré ce défaut,

cret que nous avons laissé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. M. Godin envoya en France, en 1727, au Compte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (*) que cet instrument égaloit presque la dureté des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il fût plus rare alors, soit que leur cuivre trempé eût des qualités supérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus après avoir considéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'indiens abrutis, que les espagnols y détruisirent au commencement du seizieme siècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je suis capable, les différents Historiens du nouveau Monde, je n'ai pas été assez heureux pour découvrir un fait capable de favoriser ce sentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le secret d'endurcir le cuivre; sans quoi ils n'auroient point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les caba-

---

il se vend fort cher, & coute un écu la livre au Pérou; l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Espagne est la province où on a trouvé le plus de fer: on croit que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

[*] Voyez *Recueil d'Antiquités, par Mr. le Comte de Caylus, in-4°. T. 1, p. 168 & 250.* On y trouvera le résultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur; pour ressusciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

nes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils ayent eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter; puisqu'on prit quelques-uns de ces instruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguisées, & d'armer la pointe de leurs fleches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cusco & de Lima se sont longtemps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés; mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (*), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le Mays dont ils se nourrissoient, & la laine des petits chameaux Glamas, destinée à fabriquer des vêtements; ils n'employoient l'or que com-

(*) *La pierre de Gallinace* n'est autre chose qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou: elle est d'un noir foncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la *pierre Obsidienne* de notre continent est le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'est une espece de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre continent.

me nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des signes pour les payements & les achats [*]. Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux nations les plus grossieres de notre continent; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso (**) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'Alphabet & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite : & afin d'ôter toute espèce de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de M. de la Condamine.

» La Langue du Pérou manque des termes, » dit-il, pour exprimer les idées universelles, » preuve évidente du peu de progrès qu'ont faits » les esprits de ces peuples, *Temps*, *durée*, *espa-* » *ce*, *être*, *substance*, *matiere*, *corps*, tous ces » mots, & beaucoup d'autres n'ont pas d'équi- » valent dans leurs langues : non-seulement les » noms des êtres métaphysiques, mais ceux des » êtres moraux, ne peuvent se rendre chez eux » qu'imparfaitement, & par de longues péri-

(*) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un seul peuple, qui eût inventé une monnoie.

(**) *Tom. II, p. 139, chap. XXVII.*

» phrases. Il n'y a pas de mot propre qui réponde » exactement à ceux de *vertu*, *justice*, *liberté*, » *reconnoissance*, *ingratitude* (*).»

Les professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple; mais comment sait-on qu'il y a eu au Pérou une langue sacrée? Cela n'est pas probable, puisque l'idiome vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables qui se heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Université de Cusco, & des grands hommes qui y enseignoient les belles-lettres & les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun; & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-César.

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les sciences, parce que l'esprit humain ne fait point de sauts, non plus que la Nature: il doit s'élever par degrés, & on ne sauroit atteindre au premier rang, s'il n'a passé par le second & cette marche est toujours aussi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philosophes, c'est une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que son idiome s'est accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphysiques, les mouvements des passions, & toutes les nuances des sentiments: or cette création de mots abstraits exige les efforts de plusieurs grands hommes, & une très-longue suite de siècles. En vain le vulgaire des Cronologistes veut-il nous persuader que les

(*) *Voyage à la riviere des Amazones*, p. 54.

Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere ; la langue harmonieuse & riche dans laquelle sont écrites l'Iliade & l'Odissée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule presque innombrable de chétifs versificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troie ; car l'on ne sauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers(*)

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre, & à l'espèce humaine, que de suivre servilement les calculs faux & absurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des Chimistes en Europe, au quatorzieme siècle, la découverte de la poudre à canon ne se seroit point faite dans ce siècle-là, si du temps de Custer on n'avoit senti le besoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Custer ; on ne

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit composé un poëme dans la langue des Getes, pendant la sixiéme année de son exil à Tomes.

Ah pudet ! & Getico scripsi sermone libellum ;
Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), cæpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.
de Ponto IV. E. 13.

Si Ovide a le premier essayé de faire des vers dans cette langue, son poëme a dû être détestable ; mais il faut que les Getes n'ayent pas été aussi barbares qu'il nous les dépeint ; il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puisqu'on y connoissoit déja une espece de Prosodie ; car il résulte de l'expression *nostris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un métre : on y connoissoit, par conséquent, les syllabes longues & breves, ce qui est bien singulier.

l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la bousſole ; pour naviguer en Amérique, il falloit avoir obſervé la propriété de l'Aiman pour conſtruire des bouſſoles, il falloit ſavoir couler le verre pour faire des lunettes ; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenſes, que les grandes découverres peuvent avoir lieu : elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches ; ſans quoi les ſauvages auroient pu être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les ſauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. Ceſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force : c'eſt-là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis ſi peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux peuples égaux en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même-temps, aux mêmes découvertes, quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la bouſſole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainſi que les Européans, quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entr'eux & nous dans ce temps-là. Les moines Bacons & Swarts, qui les premiers ont connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a ſi peu été l'effet du hazard, que Chriſtophe Colomb avoit promis de le découvrir, ſept

ans

ans avant la date de sa premiere navigation en 1492 : il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé de sitôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un moine intriguant & avare, qui confessoit le Roi Ferdinand, & la Reine Isabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé, que je ne puis omettre ici une observation singuliere à ce sujet. Les Européans sont les seuls qui ayent voyagé en Amérique : les Africains & les Asiatiques ont été si stupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainsi que le gallion des Manilles, ont constamment refusé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbaresques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe. (*) Que nous nous soyons emparé d'une moitié de cette planete, cela est étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'ayent pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son auteur, en parlant de l'Astronomie des Péruviens, est tombé dans plusieurs absurdités inexcusables; (**), & c'est un aveu singulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peu-

(*) Les Nègres ne sont pas une exception à ce que je viens de dire, puisque c'est malgré eux qu'on les entraîne au nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(**) P. 29 & *suiv.* T. II.

ples furent sortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horison où le soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisiéme Inca, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable; mais que ces buttes ayent servi à faire des observations Astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amautas* du Pérou, qui se méloient, dit-on, d'étudier le Ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planetes d'avec les étoiles: ils ne connoissoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les souillure qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planetes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleïades, ils savent ou est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille

faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient fait les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de siécles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premierement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes: elle ne pouvoit, par conséquent contenir qu'environ ving-mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européans, ce qui est bien peu de chose pour la capitale de tout un empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca: partout ailleurs les Indiens ne se présenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, fut la disette des vivres & des fourages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'en-

nemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine qu'il fit tuer ses chevaux pour subsister ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant : les soldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois par les mêmes conséquences ; mais qu'une petite troupe d'avanturiers n'ait trouvé ni vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre-cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs : aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles : ils pénétrerent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison : un pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants ; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco ; d'où j'infère qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé l'*Analyse de*

Gouvernement des Incas, a lu leur histoire, sans se défier de son autenticité : s'il avoit employé la moindre critique, il eût brulé son manuscrit ; s'il avoit voulu être raisonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état despotique ; & quand il seroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyser, faute de les connoître ; & nous ne saurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient apprises par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas : on dit, par exemple, qu'ils n'épousoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la derniere rigueur celles qui se prostituoient ; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens soumis aux Espagnols, ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges : ils se croiroient deshonorés, si leurs femmes n'avoient couché avec plusieurs amants avant leurs nôces (*). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé ; mais ni les curés, ni les Corrégidors, ni les officiers de l'Inquisition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux que de consentir à prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne sauroit conclure autre chose sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué sous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter un coup d'œil sur le Mexique, dont on a conté autant de fausse-

(*) Voyez le *Voyage au Pérou, par* Dom Juan & Ulloa.

tés & de merveilles que de l'empire des Incas ; mais la vérité est que ces deux nations étoient à peu près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

Les Mexicains avoient la méthode de représenter les objets en les dessinant grossièrement, & ce sont ces desseins informes que les Historiens ont jugé à propos de nommer des caracteres hiéroglyphiques ; mais en cela ils se sont trompés ; car la maniere des Mexicains différoit essentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des symboles ou des emblêmes pour remplacer les objets : ils copioient les objets mêmes, de sorte qu'ils faisoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour représenter un arbre ; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes des Coëns on pouvoit énoncer un sens moral, & il n'y a aucun doute entre les savants que la Table Isiaque, & les aiguilles Egyptiennes dressées à Rome, ne contiennent des sentences & des maximes philosophiques ; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des passions, & des attitudes caractéristiques : d'ailleurs manquant absolument de signes fixes pour la représentation des êtres moraux & métaphysiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils se servoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y dessiner les choses dont ils vouloient conserver le souvenir : on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats qui ne cherchoien que de l'or, mépriserent trop pour les emporter ; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier Evêque de Mexico, fit, vers le commencement du seizieme siècle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique, & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments singuliers, après les avoir pré-

lablement exorcisés ; car il soutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne sont pas Chrétiens (*). On ne sauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Musulman Omar, qui fit consumer la Bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conserver l'Alcoran.

Il n'est échappé des mains de ce Sumarica qu'un seul exemplaire qu'on avoit destiné à remplir la curiosité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau monde des Evêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur Français ; & le manuscrit indien, avec l'interprétation Espagnole, tomba, par un bonheur singulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une somme considérable au fameux Raleig, qui, dans l'espérance assez fondée d'en tirer des éclaircissements capables de jetter quelque lumiere sur l'Histoire des Mexicains, fit retraduire l'interpré-

(*) Cette manie de bruler des livres a toujours caractérisé le génie intolérant du Clergé Romain ; mais elle ne se vit jamais tant qu'au sixiéme & au quinziéme siécle. Le Pape Grégoire, surnommé si injustement le Grand, fit bruler dans toute la Chrétienté les Œuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite ; & depuis cette funeste époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces persécutions contre l'esprit humain, nous ont fait perdre les Poëtes de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne servent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été inestimable. Il n'y a pas jusqu'aux Juifs dont on n'ait brulé les livres, & l'on assure que dans la derniere persécution, qui leur avoit été suscitée par un scélérat connu sous le nom de Pfeffercorn, on brula le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu, intitulé *Toldos Jefcut*.

On accuse la Cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Missionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

tation en Anglais par Mr. Locke (*) & on la publia dans la collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduisit en Français, la fit imprimer dans son grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois sur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cents soixante tableaux détachés & encadrés. Comme je sais que ces images ont été copiées, avec un soin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai considérées plusieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne sauroit dessiner d'une façon plus louche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la Nature; & les objets sont sans vérité comme sans proportion. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait presque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choses passées & des événements historiques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme à ce qu'on croit, l'histoire de tous les Rois du Mexique, dont le premier n'avoit commencé de régner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arrivée de Fernand Cortez; mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'amérique Septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donné les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors les dates, & les époques, & la suite chronologique des

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*; ce sont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de Marine, qui porte encore son nom.

des souverains dont on n'en compte que huit avant Montezuma II. du nom, qui régnoit en 1520? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtresses de Montezuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit princes qui l'avoient précédé sur le trône : l'erreur pourroit être encore plus grande, & la mépriſe encore plus ridicule ; car en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes, & le sens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen sans être prévenus, ne se convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues séculaires* dont Carreri donne si hardiment l'explication d'après un Professeur Castillan, nommé Congara, qui n'a point osé publier l'ouvrage qu'il avoit promis sur cette matiere ; parce que ses amis & ses parents lui ont garanti qu'il abondoit en absurdités. En considérant ces instruments qu'on appelle, dans le style des relations, des *Roues séculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Almanachs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Gots, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Astrologues par des emblêmes. Que les Mexicains ayent célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siécle, & qu'ils ayent compté les siècles par des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (*) c'est ce que j'ai

(*) On dit que leurs siécles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de compléter l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est-à-dire 130 ans avant

peine à me persuader; parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, & des connoissances fort précises pour régler l'année solaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa Chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix?

L'Histoire des huit Rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On assure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à peu près au centre du Mexique, d'où elle chassa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler: ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, persista dans la barbarie pendant six cents ans, & ne commença à s'humaniser, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (*). Voilà ce que les historiens nous répétent continuellement d'un ton affirmatif; parce qu'ils s'appuyent, disent-ils, sur les monuments mêmes des Indiens: ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la Monarchie Méxicaine; puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peu-

---

l'arrivée des Espagnols? Peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les siécles?

(*) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familiâ intercidit: regnatum in Mexicanâ urbe omnino sub regibus novam, per annos* CXXX, *post* DCXIX *annos, quàm à Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hist. Occident. Indiæ, Lib. I, p. 73.

Cette supputation a été adoptée par tous les Historiens qui ont écrit sur le Mexique; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

ple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des Chichimeis ? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée ? Réellement on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable : leurs arts, quelques imparfaits qu'ils fussent, annoncent une plus haute antiquité ; mais il ne faut pas exagerer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui suivant une Table Chronologique découverte par le professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a su prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix ; rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquista de la América septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna* (*), n'a tâché que de

(*) On en a une traduction Française par Mr. Citti de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Histoire de Solis ne pouvoit plaire, si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol ; & d'un énorme *in-folio*, il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

briller par l'éclat des pensées & des images giganteſques, & la pompe de la narration : il y a indignement ſacrifié la vérité de l'Hiſtoire aux vains agréments d'un ſtyle empoulé : il oſe nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du mexique, au moment qu'un uſurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome juſqu'à Pekin : auſſi Gomara, moins hardi ou plus ſenſé que Solis, convient-il qu'en comptant ſept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits deſtinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or depuis le regne de ce Prince juſqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas ſuffi pour bâtir deux mille Egliſes.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Méxicains, étoit une grange : auſſi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il conſtruire, à la hâte, l'hôtel qui y ſubſiſte encore ; ce qui doit nous déſabuſer ſur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, ſelon quelques auteurs, ſoixante & dix mille maiſons ſous le regne de Montezuma ſecond ; ce qui ſuppoſeroit qu'elle avoit alors trois cents cinquante mille habitans ; tandis qu'il eſt notoire que Mexico, conſidérablement agrandi ſous les Eſpagnols, ne renferme de nos jours que ſoixante mille ames, y compris vingt mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun veſtige d'anciennes villes Indiennes, il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'un ſeul endroit qui eût quelque apparence de cité ; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Caſtillans de ſurnommer la Babilone des Indes ; mais les noms magnifiques, donnés par les Eſpagnols à de mi-

férables villages de l'Amérique, ne nous en imposent plus depuis long-temps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ses états, décele la foiblesse de ces états mêmes; je conviens que l'Artillerie étoit un instrument destructeur & tout-puissant qui devoit nécessairement dompter les Mexicains; mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répete si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie, & les six mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il est avéré, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés, pour la premiere fois, dans Mexico sans faire une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre; du reste, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquise en renversant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un Poëme Epique (*) qui n'a joui d'aucun succès,

(*) Ce Poeme, intitulé le *Mexique conquis*, est monstrueux par-là même qu'il est en prose: cette invention des modernes est si bisarre, qu'on a peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste, tous les Poëtes qui ont choisi leur sujet dans l'Histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès: la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par Mr. Piron, le *Poeme de Jumonville* & l'*Arancana* de Alonzo, n'ont pu forcer la renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres: ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet, qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque Mr. Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fernand Cortez* une bonne piéce de Théâtre. *Alzire* n'est qu'une fiction heureuse, dont on suppose que la scène est en Amérique.

parce que le lecteur, prévenu d'avance de la pusillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit sans cesse massacrer des sauvages qui ne se défendent point contre des soldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la disette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, ose porter la fiction jusqu'à donner du courage aux Américains, alors il contredit l'Histoire, & change la nature même des événements, qui sont encore trop récents, pour qu'on puisse les déguiser impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient suivi des routes diamétralement opposées pour atteindre à l'art de l'écriture : mais je suis persuadé que les Péruviens y seroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au sortir de la vie sauvage, essayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique : ou ils ont dessiné les objets ; ou ils ont fait usage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois qui, par un certain arrangement, rapelloient à leur esprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifestes de ce procédé dans la langue Allemande, où les Lettres sont nommées *Bucstaben*, ce qui signifie de petits bâtons de bois de hêtres : leurs livres sont nommés *Biicher* comme qui diroit un assemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Rônne*, qui signifie le sorbier sauvage, arbre indigene du nord, dont on s'est servi pour faire des coupeaux qui par

leur combinaison exprimoient un sens suivi, ainsi que nos lettres (*).

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers *Kins*, intelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnerent ensuite cette invention pour adopter les peintures parlantes ; d'où il a résulté que leur caractere, participant à la fois de notre Alphabet & des Hieroglyphes, est absolument unique dans son espèce. S'ils avoient perfectionné leur premiere écriture par les cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

(*) *Litteras Runicas saxis, ærique inscripserunt, & fago usi sunt, vel sorbo aucuparia :* Ronne *vel* Runeboers Troee (bois portant des Runes) *nomen suum à Runis ipsis obtinens, magni semper æstimatum est : propterea quod præ aliis lignorum speciebus eam habet indolem, ut, cum literæ in cortice ejus exarantur, arbor confestim succum ad cujusvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis instar indurescit.* Rudbeck.

Il semble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce passage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes sur des arbres ; mais avant que d'être parvenus aux inscriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que des petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain sens : aussi les Runes écrites sont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il se peut que l'usage de graver les Runes sur des rochers & des arbres, ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en soit, les plus anciens monuments de cette espece, reconnus pour authentiques, sont du troisiéme siécle. Il y en a quelques-uns de suspects, & d'autres dont on vante mal-à-propos la vetusté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens François, contient en effet une inscription, elle est probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hylderant : mais cette pierre de la Lapponie n'est, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épistolaire ou Alphabétique, à peu-près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques savants l'ont prétendu: il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple, puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'Histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement déchus de la nature humaine, qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie sauvage, prouve qu'ils haïssent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les passions les plus intempérées, peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal: il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être, & cultiver son génie; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on assujettit, donne des fruits délicieux: le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui seul; ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sau-

vage vit ainsi, uniquement pour lui-même: il n'aide personne, & personne ne l'aide: aucun lien aucun pacte de fraternité ne le rapproche de son semblable: il est seul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaisant, charitable, & généreux. On ne sauroit imaginer un plus grand avilissement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penser pour soi, ou pour ses maîtres. Il est triste que cet état soit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre-humain; car la portion d'hommes qui vit sous des loix tant soit peu équitables, est plus petite qu'on ne le pense. L'Amérique & l'Afrique ne sont presque peuplées que de sauvages: le despotisme a accablé & accable l'Asie, & pénétre par mille endroits dans l'Europe, qui semble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philosophes élèvent de toute part leur voix contre le despotisme, & contre la tyrannie des princes qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme si l'on pouvoit régner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point: on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de distance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les bruler pour n'avoir pas pu croire des mysteres incompréhensibles. Au contraire, leur extrême foiblesse auroit dû exciter la plus gande compassion dans l'ame de leurs conquérants, si ces conquérants avoient eu une ame. Le sang Indien que les Espagnols ont versé avec profusion, crie encore vengeance, & auroit été vengé sans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le sentiment de Tacite,

qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon pour les châtier, *non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem.*

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux continents.

En abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le nouveau Monde, on y a retrouvé des coûtumes barbares, atroces, & singulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philosophie, & dont d'autres ont triomphé de la Raison.

L'examen de ces usages si semblables dans des climats si différents, & entre des nations qui ne se connoissoient pas, prouve que l'homme est comme prédestiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des absurdités qui malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres : parce que la superstition, les préjugés, l'amour-propre, l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, & toutes les passions & tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes effets, & par conséquent les mêmes désordres dans des sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je sais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entierement sauvages, chez qui chaque famille

& chaque tribu obéit à des impulsions particulieres, & ne se gouverne pas par des maximes universelles & immuables. On a souvent pris les égarements de quelques individus pour des usages constants & constamment reçus : on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autorise.

Ces tableaux infidèles ont séduit des écrivains célebres qui uniquement frappés de la singularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'assurer d'avance de la bonne foi des observateurs, & ils ont raisonné, ou déraisonné, à pure perte sur des rapports démentis par des relations plus sinceres, écrites avec plus de bon sens, dans des temps postérieurs, par des témoins ou moins enthousiastes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des coutumes bizarres, bien avérées, & sur lesquels on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter sans introduire dans l'histoire un Scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité ; puisqu'il est également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'usage sanguinaire & insensé d'ensévelir des personnes vivantes avec les morts. On sait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules César, & que les colonies si multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées : on sait qu'elle subsiste encore dans quelques cantons de l'Asie méridionale, sur les côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples si éloignés les uns des autres, & séparés par tant de barrieres insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement

supposer qu'ils ayent en quelque correspondance; puisqu'ils différoient par tant d'endroits, & ne se ressembloient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur singulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de se faire servir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'Histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des Rois & des Souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des seigneurs, & jamais avec celui des personnes d'une condition servile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit M. Roemer dans sa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'esclaves, à qui on brisa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement considéré la construction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont soupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs souverains, dans des chambres murées où on leur faisoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenses Mausolées. Cependant on ne pratiquoit rien de semblable dans toute l'Egypte à la mort des simples particuliers, à qui l'on se contentoit de mettre sous la langue, ou sur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lors-

qu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves sans enfants (*) de se jetter sur le bucher où l'on brule leurs maris; mais il est très-faux que cette loi ait été suggérée par un Bramine, mauvais Philosophe, qui vouloit empêcher les empoisonnements: il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne seroit tentée de donner du poison à son époux, si elle savoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de sang froid: c'est comme si l'on bruloit sa maison pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoisonnent pas plus souvent leurs maris, que les autres femmes de l'Asie & de l'Europe, & si l'esprit du législateur eût été tel qu'on le suppose, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous sont polygames, c'est la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux; d'où l'on peut sûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher encore avec sa maîtresse dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'espérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le système des anciens Brachmanes & des Bramines modernes: entêtés jusqu'à la fureur de la Metemp-

(* Il est important d'observer que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent se brûler avec le corps de leurs maris; & loin que la coutume les y oblige, il leur est ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants; d'ailleurs les Gouverneurs des Provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés seroient un fardeau pour l'Etat, qui devroit leur servir de pere.

sycose, cette hypothèse favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre : tandis qu'ils exigent que les femmes soient brulées solemnellement aux obseques de leurs maris, & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des suplices. On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde, puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent & passent, sans relâche & sans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé ; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Indous, qui ne devroient point bruler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui ayent opiniâtrément retenu cette abominable coutume ; ils payent même un tribut annuel au grand Mogol & aux Nababs, & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides ; & il leur en coute fort cher pour transgresser le précepte positif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens bruler leurs femmes que de voir des Banianes bruler les leurs, si les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Academique de M. Fréret que ses confreres avoient soutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de semblables sacrifices, disoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expose dans

César, dans Strabon, & dans Diodore; mais le seul exemple des Indiens auroit dû les désabuser; puisque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les systêmes Théologiques peuvent être en opposition avec les pratiques & les usages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconséquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatisme a quelquefois tellement subjugué la raison & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées se bruler volontairement; mais ces suicides sont rares, & il est certain que la plupart des veuves tâchent d'échaper au bucher, & elles échapperoient en effet, si les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (*). Lorsqu'on lit avec

(*) On brule les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, jusqu'à Agra & Delhy, on les fait asseoir dans une hutte de Bambous & de roseaux secs, où on applique le feu au dehors. Dans le Bengale, la veuve dévoué se tient accroupie sur un bucher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre sur son giron: ceux qui ont des lettres ou des présents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande fosse de la profondeur de dix pieds: quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduisent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant sur le bord du fossé. C'est la mode de jetter dans ces buchers funebres plusieurs vases remplis d'huile & de réfine; mais on ne sauroit dire si cela contribue à abréger ou à augmenter le supplice: les musiciens, qui savent leur métier, ont soin de faire un si grand bruit avec leurs tambourins & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque assistant a la charité de leur jetter un panier de sable. Voyez *Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3, T. II, à la Haye 1718.* Consultez aussi les *Lettres de Bernier.*

attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces misérables victimes de la mode & de la superstition un breuvage qui en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte infusion de safran, qui a la vertu singuliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre vert, & les autres Narcotiques (*).

On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jetter les femmes sur le bucher, & c'est à ce stratagême des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques relations des signes de joie & d'allégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque-temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains Septentrionaux ayent la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques: ils emploient des feuilles de tabac, écrasées & réduites en

(*) Le safran, ainsi que les étamines & les stigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison pris à une certaine dose, & on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulsif, il commence par assoupir & à produire des rêves divertissants, qui finissent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par ses *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets, & étouffé ceux qui y couchoient.

en pâte dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir : on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet : parce que l'âcreté de l'huile & du sel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements ; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizeme siècle, il s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, & les autres auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou : ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par force un grand cortège de domestiques & de concubines, qui devoient aller servir leur défunt maître dans les espaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilasso au contraire soutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés ; mais qu'ils venoient se présenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivans, & qu'on étoit souvent obligé d'en renvoyer plusieurs qui excédoient le nombre prescrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de Sa Majesté. Si l'on se rapelle jusqu'à quel point les Péruviens modernes mépriſent la vie, on ne sauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande de la part de ceux qui se dévouent : s'ils croient fermement, & jusqu'à l'entousiasme, qu'ils ressusciteront sur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de constance que ces hommes obscurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeusement aux échaffauds, dans l'idée qu'on étoit sauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir insulté les statues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les Natchez de la Louisiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne fit un grand massacre aux obseques de ce barbare: on ne tua pas moins de treize personnes des deux sexes, sans compter un enfant qu'on jettoit partout où le convoi passoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau. (*)

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses & folles, on fit asseoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre: on leur servit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poison produisît ses premiers effets, l'assemblée se mit à danser & à faire le cri de mort d'une façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs: on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes soutinrent ce lacet pour l'empêcher de glisser, & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglérent ainsi en un instant, toutes les victimes de cérémonie de Cannibales: on enterra leurs corps à côté de la fosse où on jetta celui du Cacique.

M. le Page prétend que si les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quel-

(*) Voyez l'*Histoire de la Louisiane par M. le Page du Pratz. Tom. III, p. 57.* On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont sur la Louisiane, pag. 237 & suivantes.

ques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & assassinés, eût été beaucoup plus considérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montezuma qui commandoit à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A S. Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes & des seigneurs de l'isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plûpart des nations du nouveau continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal: la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & de meurtres solemnels, qui font & feront toujours horreur à quiconque en lit le recit dans l'Histoire du genre humain. Ce n'est pas le système de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, si nous aurons les mêmes organes & les mêmes sens: si nous devons avoir les mêmes organes, il s'ensuit que nous éprouverons les mêmes sensations & les mêmes besoins: il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutumé d'être carressé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte, puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce So-

phisme. Observons toute fois qu'un Missionnaire de la Propagande, hérissé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Esclaves vivants à ses obsèques. Le sauvage diroit au prêtre : je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir : si tu veux me retirer de ce système, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puisse le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence, il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves ; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute, le Catéchiste ; mais un Philosophe qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit : *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton système est incertain : le crime que tu veux commettre ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué ? Si tu n'as jamais douté de la toute-puissance de l'être suprême, tu n'as aucune raison pour douter de sa justice qui ne sauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meurent, lorsque tu cesses de vivre. L'empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphêmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu : tu envahis les droits du Créateur, lorsque*

tu prétends régler les instants de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes ; ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer; puisqu'ils sont les fils de ton pere. Parce que tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes freres! Insensé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorsque le loup leur mange une brebis, cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurt en paix, laisse-y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fit une si forte impression sur l'esprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants : mais, dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des personnes sensées qui ayent employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y bruler ? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'ayent produit aucun effet sensible ; puisque la coutume en a triomphé. Oui, il est possible que la Philosophie n'a jamais pu faire entendre sa voix aux Indes, à cause de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrifiées : ils s'approprient leurs colliers, leurs brasselets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bucher est éteint.

Si le Clergé d'Espagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto da fé*, il n'en feroit pas : on n'est pas gratuitement méchant. Si dans un pays de superstition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne seroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ses prêtres, ces despotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la résurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Asie, en Afrique que les Historiens ne le soupçonnent : vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des ustenciles de ménage, des boissons, des aliments, des lumieres & des piéces de monnoie, pour le service des Manes; ce qui prouve incontestablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents systêmes sur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays; & ce seroit peut-être un moyen pour résoudre la question, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, sur le sentiment des anciens Juifs touchant la Résurrection.

Il est vrai que dans le *Vaiicra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun réglement concernant les enterrements, & la sépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essentiels, ont pû être omis ou oubliés dans des livres où l'on descend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, & des cuisses de lievre. Les Ecritures Hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob & Joseph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été salés pendant quarante jours dans le Natron (*). D'où on peut inférer que ceux qui les ensévelirent de la sorte, adhéroient au dogme des Egyptiens sur la Résurrection; & il est très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de

(*) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant soixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Genèse, qui dit au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des Commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes.

l'Egypte, ont toujours persisté dans cette opinion; sans quoi ils n'auroient pas importé dans la Palestine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la suite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'assure le Rabbin Jacob dans son *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (*) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le sépulchre des particuliers, puisque Flavien Josephe rapporte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien système universellement cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la Résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même

(*) Chardin assure, tom. III, p. 17, que les Persans s'imaginent que Daniel a le premier enseigné en Perse le secret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occasion à l'histoire du Dragon, dans lequel il injecta du suif, de la poix & des égagropiles.

que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de faim & de misere. La charité des sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèse-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'approfondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari, sa femme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde ont été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (*). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que chez les sauvages qui habitent à l'Occide Paramaribo, & que les Hollandais nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entierement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents: ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent

(*) Voyez les *Relations de* Sepp, *& les Lettres du* P. Cataneo *à son frere*.

attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répétées souvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait aussi eu la coutume impertinente de se tronquer les mains; & s'il est possible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémispheres, si différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes absurdités que l'esprit humain puisse concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches sur l'Histoire de l'espece humaine, je n'ai trouvé qu'un seul peuple de l'ancien continent qui se soit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs semblables : ce peuple est celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, si connus & si fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

M. la Loubere, de l'Académie Française, est le premier, si je ne me trompe, qui ait observé cette coutume des Caffres, pendant le séjour qu'il fit au Cap de bonne Espérance, à son retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres se coupoient un bout des doigts, en sorte qu'on pouvoit voir par l'inspection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a suivi la Loubere, varie dans la description qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord sur le point principal, il me semble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui ayent raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux

Les Hollandois ont réussi à dissuader aux Caffres

(*) *Voyage de Siam, tom. II, p. 167.*

de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts, ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs ayeux n'ont pas agi autrement: comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursuis*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'est à cette correspondance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, sent le néant de cette hypothese. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots: placés du Sud au Nord sur les deux extrémités du monde, le monde entier les sépare.

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractere ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle ; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces sauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un suplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage ; ce qui est possible chez les peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés ; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *Hamac*, quand sa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle : dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, & reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler pour la premiere fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique ; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été, & est encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il est vraisemblable

que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois ont puisé cette étiquette en Espagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, suo loco viros decumbere jubent, eisque ministrant*, dit-il (*) : ce qui revient à ce qu'on a observé parmi les Brésiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle est délivrée, n'a rien de plus pressé que d'aller servir son époux alité pour plusieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, assure qu'il a vû pratiquer la même chose chez plusieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent jusqu'au-delà des Pyrénées : elle devoit faire fortune, puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu M. Boulanger a tâché d'en découvrir la cause, dans son *Antiquité dévoilée* ; mais on ne sauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ses conjectures : emporté par un enthousiasme sistématique, il a voulu soumettre les faits à ses idées, au lieu d'accommoder ses principes aux faits.

» En Amérique, chez quelques sauvages, dit-» il, l'usage veut que le mari se mette au lit lors-» que sa femme est accouchée. La même chose se » pratiquoit chez les Celtibériens, suivant Stra-» bon, & dans l'isle de Corse suivant Diodore de Si-» cile. Pour expliquer une coutume si bizarre d'a-» près notre systême, il semble que l'on doit » regarder cette conduite du mari comme une » sorte de pénitence, fondée sur la honte & le » repentir d'avoir donné le jour à un être de son » espèce. Cette conjecture paroît d'autant plus » fondée que, suivant les lettres édifiantes, citées

(*) *Lib. III, pag.* 174.

» dans la note, le mari pendant sa retraite ob-
» serve un jeûne très-rigoureux, & s'abstient
» même de boire, en sorte qu'il maigrit consi-
» dérablement (*). »

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de son sang? Pourquoi seroit-il pénitence pour avoir couché avec sa femme, puisqu'il savoit, en se mariant, qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela est incompréhensible pour nous.

Si le système de M. Boulanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Eglise Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, soient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose par conséquent qu'elles sont souillées; ou ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du Philosophe Français.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang qui accompagne & suit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal sain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant: l'Eglise Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaïques, a transporté à l'ame la souillure du corps, parce qu'il est dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cause du péché: ce qui a un sens different dans le texte Oriental que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la

(*) *Antiquité dévoilée par les usages.* Liv. II. Chap. III. pl. 127. *in*-4°. Amsterdam 1766.

femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En lisant attentivement ses *Recherches sur le Despotisme Oriental* & son *Antiquité dévoilée*, qui n'est qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de son système. Cependant je ne saurois me persuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire sur l'imagination des mortels consternés tous les effets qu'il déduit de ces deux causes, jusqu'à rendre les parents honteux lorsqu'il leur naissoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhension de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circoncision, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur espece, ainsi que Mr. Boulanger le suppose dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circoncision.

Je ne relève pas ces inexactitudes pour insulter à la mémoire de ce savant, comme ont fait tant de fanatiques enivrés de leurs propres chimeres & jaloux de celles des autres : je les relève parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute : les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

N'est-il pas plus raisonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'est à cette prétention singuliere qu'on doit attribuer leur retraite : ils se sont mis au lit pour se refaire de leur lassitude, & se préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'espece ; comme si le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jeûne, qu'on dit qui s'observ-

vent pendant leur repos, il n'y a que les Jésuites qui en parlent ; les autres auteurs anciens & modernes ne disent pas un mot de cette prétendue abstinence : au contraire, le Naturaliste Pison, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Brésil les maris alités, à l'occasion des couches de leurs femmes, se font servir les mets les plus succulents (*). Quand on a questionné ces barbares sur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuisoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu suffit pour donner à mon sentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illustre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On sait que les éclipses de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouventer les ignorants & les superstitieux : on sait encore que les Romains & les Grecs faisoient, pendant ces instants d'obscurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des sonnailles, des poeles & d'autres instruments rauques & grossiers. Il est bien surprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Histoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faisoient un bruit pareil dans des circonstances semblables. Rassemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en sonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacophonie ils fouettoient leurs chiens & les faisoient hurler. On a encore retrouvé cet usage en Asie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne se contentent pas de crier, de battre, & de sonner pendant les éclipses ; & ils se baignent

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à parte diebus, & puerperæ instar bellariis & epulis fruitur.* Historia Natural. Brasiliæ, p. 14.

encore dans le Gange, cassent leur vaisselle, & font tant de contorsions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'est pas facile de savoir comment tant de nations, placées à de si grandes distances les unes des autres, ont pu se rencontrer au point qu'on les soupçonneroit d'avoir conspiré ensemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à se taire, parce que les ténébres attristent, & que la tristesse est muette autant que l'allegresse est parlante. Aussi voit-on les animaux qui paissent dans les prés, se retirer pendant les éclipses sous les haies & les arbres, & garder un silence morne & profond jusqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obscurité se dissipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens ayent eu des idées bien conformes sur la nature de la Lune & du Soleil: il faut qu'ils ayent pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étoient qu'un sommeil ou un assoupissement subit qui surprenoit ces créatures au milieu de leur course céleste. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des instruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enseigné que le son d'une trompette ne sauroit empêcher une masse suspendue de tomber, lorsqu'on la détache. Il n'est pas probable non plus qu'ils se soient imaginé que le soleil & la lune se livroient des combats & s'entrechoquoient dans les cieux; puisqu'il ne seroit venu alors dans l'esprit de personne de crier pour séparer les combattants: on auroit plutôt attendu en silence, & en tremblant, la décision d'une querelle dont dépendoit le destin de la terre, & le salut du genre-humain.

Pour approfondir les causes de ces erreurs sur la substance des astres & des planettes, il faut ob-

ſerver que c'eſt le mouvement de ces corps, emportés ſelon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matiere morte : ils ſe meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit : donc ils ſont animés, puiſque l'état d'inertie & de repos eſt l'état naturel de la matiére brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puiſſance inviſible du premier moteur qui fait rouler, à ſon gré, ces maſſes énormes dans les eſpaces du firmament, cela n'eſt point ſurprenant ; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais ſavoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils ſervent. Le mal phyſique & le mal moral, répandus à pleines mains ſur notre planette, ne nous permettent gueres de croire que les autres globes qui nous environnent, en ſoient exempts ; tandis que l'exiſtence d'un être intelligent nous eſt autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature auſſi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris alités à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie uſitée pendant les éclipſes, prouve que les erreurs en matiere de Phyſique n'ont jamais entraîné de grands abus ; pendant que les erreurs en Morale ont enſanglanté la terre, après avoir avili la raiſon : & c'eſt un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'usage des fléches empoisonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.
Virgil.

DAns cette Section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous inférerons un Mémoire fort detaillé sur les flêches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémisphères. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raisonnements qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envenimées est de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Asie plusieurs siécles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européan qui s'inclina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une flêche empoisonnée (*).

Ce fatal secret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuguer ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guer-

(*) Le Comte de Fogéda.

res nationales des sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envenimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites, ayent été empoisonnées pour le service des batailles & des siéges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à fléches empoisonnées, l'inquiétérent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en subjuguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux : il semble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de se retirer du continent dans les isles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs stilets ni avec leurs dards envénimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'Histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres esclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du *Solanum* dormitif; mais ces stratagêmes, en supposant qu'on s'en soit réelle-

ment servi, sont d'un autre genre que les traits vénimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet égard par Pline le Naturaliste, soient certainement inefficaces, on voit cependant, par un passage du médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-là, qu'en suçant les blessures on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la fléche y avoit déposé (*). Cela est vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-on souvent, dans les arsenaux & les cabinets des curieux, des personnes qui mettent la pointe d'une fléche empoisonnée bien avant dans la bouche, & la sucent sans s'en ressentir: elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucune incision, il n'y a pas de danger, & c'est inutilement qu'on se sert de gants pour manier ces sortes d'instruments. Il y auroit cependant de la témérité à assurer que toutes les plaies envenimées peuvent se guérir par le moyen du sucement, les armes pouvant s'empoisonner de tant de façons différentes, & les unes ayant sans comparaison plus de violence que les autres, à raison des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont presque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral: ce qui prouve que Mr. Mead s'est trompé, lorsqu'il a dit que les poisons pris d'entre les minéraux surpassoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le suc d'un arbuste, & de deux arbres différents, que nous allons dé-

(*) *Lib. V. cap. XXVII. fol. 72.*
On présume que la salive qui s'introduit dans la plaie par le sucement, contribue aussi à détruire, par son sel alkalin, l'action du poison.

crire successivement. Le plus dangereux est le Mancanillier [*], ou le Hippomanes végétal de Brown: c'est un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers : l'endroit où il se plaît le plus, & qui semble être son sol natal, est l'isle de St. Jean de Porto Rico : on le rencontre aussi, mais moins abondamment, dans les Antilles, & sur quelques plages du continent: on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, est revêtu d'une écorce lisse & tendre: ses fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, sont rangées en châton sur un même épi : son fruit est une bais sphérique, très-charnue, succulente, & peinte sur l'épiderme comme la pêche chauve : sous la pulpe on découvre une noix raboteuse, inégale, qui a depuis six jusqu'à douze logemens, & un noyau dans chacun quand le fruit est parfait: mais cela est rare, ces noyaux étant fort sujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont plusieurs cloisons dans leurs capsules séminales. Les feuilles de cet arbre funeste ressemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une substance laiteuse qui transpire par l'action de la chaleur, comme on l'observe dans tous les *végétaux lacteſcents*. Quand ces feuilles suent au grand soleil, on n'ose manier les branches : quand le soleil ne darde pas dessus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à son aise. Cependant il y a toujours de la témérité à se reposer sous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleurissent, à cause de la poussiere prolifique qui tombe co-

(*) Quelques auteurs nomment cet arbre *Mancelinier* & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc anill, il est certain qu'on doit prononcer Mancanillier : aussi le Pere Plumier, dans ses *nova Plantarum Americanarum genera*, N°. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

pieusement du grand nombre des fleurs étaminées; d'ailleurs la rosée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les sauvages qui vont inciser le tronc de ces arbres, ont soin de se couvrir le visage, de peur que l'éjaculation de la sève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort subite: enfin, ils emploient les mêmes précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le suc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des flécles, qui acquièrent par là la propriété de donner la mort la plus prompte possible à tout animal qui en est légérement blessé, ou même égratigné. On a essayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoisonnés en Amérique, & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un siècle & demi.

Les premiers Espagnols qui voulurent soumettre les Caraïbes, ayant souvent ressenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poisons, & s'imaginerent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Espagne avec tant d'éclat, que Philippe II. fit faire des expériences en sa présence sur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé (*), mais l'illusion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu spécifique n'étoit pas infaillible.

On a été assez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il soit administré immédiatement après la blessure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de sel, ou à son défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'est d'un enfant sauvage, âgé de dix ans, qu'on

[*] Voyez Monardes, *Historia medica novi orbis.*

a tiré ce secret ; après l'avoir questionné long-temps sur les moyens qu'on employoit dans son village, lorsqu'on étoit blessé par un trait enduit de ce suc redoutable.

Quoique le sel gemme, ou marin, suffise pour prévenir la mort, on pourroit se servir, avec encore plus de succès, du sel de vipere, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité Alexipharmaque est bien connue dans des cas semblables.

Le second sujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une substance vénéneuse pour oindre les armes, est la Liane, ou la Béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits ; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart si singulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la mépriſe des observateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuste dans le temps de sa floraison. Les Mémoires manuscrits dont j'ai fait usage, assurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles succèdent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capsule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux constatées, il seroit facile de décider si cette observation a été bien faite. Quoiqu'il en soit, on déterre la racine du *Curare* en automne ; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands Marabous, ou des chaudrons à la sauvage, jusqu'à ce que le suc extrait s'épaississe, & parvienne à la consistance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuisson, sont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez : aussi est-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

M. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente

espèce d'herbes pilées : il se peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poison ; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la seule Liane, sans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant sur la pointe d'une flèche qu'on plonge dans du sang frais : s'il ne s'ensuit pas une coagulation instantanée, la drogue doit être encore plus concentrée ; & on la remet au feu pour l'épaissir davantage, en la tournant continuellement avec une spatule de bois. Quand elle est assez cuite, on la verse dans de petits pots qu'on distribue aux chasseurs, qui l'emploient pour tuer le gibier, car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres ayent jamais attenté, avec ce fatal secret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes qui en faisoient anciennement un grand usage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut se conserver long-temps ; & les flèches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaisante au bout de trois ans, & tuent encore alors en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces flèches sont de deux espèces ; les grandes qu'on décoche avec des arcs, & les petites qu'on souffle par le moyen d'une sarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Il est fort remarquable que cette méthode de souffler des traits envénimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionnaux ; tandis qu'on sçait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans plusieurs cantons du Sud de l'Asie, & principalement dans les isles de l'Archipélague Indien, comme on le dira dans l'instant, en parlant des aïenes de Macassard & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans mêmes, avoient enseigné à quelques peuples du nouveau

nouveau Monde l'usage de ces sarbacanes ; mais des personnes instruites, que j'ai consultées sur mon sentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent sur les bords de l'Esquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le sauvage qui veut se servir de ces traits préparés selon le procédé qu'on vient d'exposer, a soin de les mouiller de salive, en les portant à sa bouche sans crainte ; car le poison dont ils sont armés, n'agit que lorsqu'il est mêlé au sang, où il occasionne une coagulation subite, ou, ce qui est la même chose, une sécrétion de la lymphe d'avec les globules sanguins, & à peu près comme feroit une goute de vinaigre versée dans un vase rempli de lait : l'animal blessé tombe mort plus précipitamment que si on lui avoit seringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a aussi la qualité de faire fermenter & grumeler le sang jusque dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (*).

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flèches envénimées, dont toute l'action se borne à figer le sang : aussi les Européans établis aux Indes Occidentales ne font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes, & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces instruments : & depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trouvé (**). Cependant ce venin agit sur les hommes comme sur les animaux ; & dans l'un & l'autre cas, ses effets

(*) Voyez *Conférences sur les Sciences, de l'an* 1662, *à l'article* Nutrition.

(**) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, sous la dent, la pointe envénimée dont s'est servi le chasseur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

sont également prompts, également funestes : mais il faut comme, on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opére pas, & ne sauroit opérer.

Les symptômes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne different pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipere. Le sang caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, & y produit un gonflement excessif : d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le sel & les différents contre-poisons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le savent tous les Naturalistes qui ont eu connoissance des essais faits à Leide, en 1744, avec des flèches empoisonnées, rapportées du nouveau Monde par M. de la Condamine, qui piqua, en présence de feu M. Musschenbroek, & de MM. Van Swieten & Albinus, deux poulets ; celui à qui on ne fit pas avaler du sucre, expira en six minutes ; l'autre, auquel on en donna, mourut seulement quelques instants plus tard. Il se peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort sensible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, ayant empêché ce préservatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, située dans la Zone torride, où l'on a souvent sauvé, avec le sucre, des hommes & des animaux blessés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (*). Il est possible aussi que,

(*) Comme je ne suis pas Médecin, je laisse à ceux qui le sont, l'honneur de nous expliquer par quel mécanisme le sucre de cannes produit des effets si sa-

dans les expériences de Leide, on tarda trop à servir le remède, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flèche, l'activité du suc dont elle est imbue étant si grande qu'un homme blessé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poison, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on lance, par le moyen d'une sarbacane, de ces alênes à des singes perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'instant même de leur chute, & ne vivent plus en touchant la terre: les tigres ainsi blessés font deux ou trois tours, & tombent sans vie.

Un voyageur qui se sentiroit par malheur, frappé d'une de ses pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne seroit pas à portée de se procurer au plus vîte du sucre ou du sel, n'auroit d'autre ressource que de sucer sa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la salive, & en extraire jusqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une seve venimeuse, que les trois autres parties du monde connu: j'en aurois même inséré ici la liste, si je n'avois craint de trop m'écarter du sujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le suc sert aux mêmes usages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai est un grand arbre (*), toujours vert, d'un beau port, qui croît aux isles & dans le con-

---

prenants. Il semble que cette substance agisse sur le sang, dans l'instant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laisse pas à l'estomac assez de temps pour digérer ce sucre.

(*) On connoît en Amérique deux espèces d'Ahouais; le grand auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri*; il sert aux mêmes usages.

tinent austral de l'Amérique : ses fleurs incarnates, du genre des monopétales régulieres, ressemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui est la même famille : elles sont suivies par des fruits en poire qui renferment un osse'et triangulaire, & fort dur, dans lequel est cachée une amande, qui étant desséchée, résonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un suc laiteux, extrêmement âcre & nuisible. Il est bien étonnant que la Nature n'ait produit aucun végétal lacteſcent dont le lait, pris à une certaine dose, ne soit un poison pour les hommes (*); tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dose qu'on le prenne, soit nuisible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits sont si sucrés, recele une substance laiteuse, fort caustique, qu'on fait entrer dans les véſicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui osent faire les incisions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la sève, sont contraints d'user du même stratagême qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier ; parce que le danger est le même. On épaissit cette liqueur pour en composer le venin des armes, qui agissent avec autant de promptitude que les alênes des Caveres, & les traits des Caraïbes : le meilleur spécifique qu'on ait découvert jusqu'à présent pour en retarder les effets

---

[*] Entre tous les végétaux tithymales ou lacteſcents, depuis la campanulle jusqu'au figuier, sur lesquels j'ai eu occasion de faire des essais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges, dont la séve laiteuse ne m'ait pas paru fort âcre ; cependant c'est indubitablement un poison, ainsi que le suc du *Sumach Rhis*, *Myrtifolia*, *Monspuliaca* ; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui différe tant de l'autre, j'ignore si elle contient une séve laiteuse ou non...

est la racine de *Caa-Apia*, qui végete au Brésil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Histoire Naturelle de cette province, par Pison & Margraff. Les sels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Brésilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funestes du grand Ahouai, il est difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la transplantation, & les soins de la culture; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages contrées des végétaux utiles & bienfaisants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

Si de l'Amérique on passe aux Indes Orientales, on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plûpart des isles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'indoustan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis: quelques autres peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cause du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour assassiner des hommes à l'honneur du Prophête, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le signalement du sujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénéneuse; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lacteſcent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*; & qui croît abondamment sur le Golfe Persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion: quand le vent le frise ou le secoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuisible, & à-peu-près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs.

Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, *Gulbad-Samour*, ou fleur qui empoisonne le vent (*) : il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & excessivement caustique.

Dans la Péninsule du Gange, à Malaca, au Pégu, sur les côtes de la Chine, dans les isles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares* : ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle : on pose les doigts sur le premier rayon, & le pouce sur le second. Ces instruments, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, sont, après les stilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les pelerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatisme, ils saisissent ces *Crics* envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infideles ou incirconcis (**), par une fureur qu'on ne sauroit comparer qu'à celle de nos anciens scélérats d'Occident, connus sous le nom de Croisés. Cette barbarie religieuse a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indoustan, & qu'ils font tuer ces enthousiastes à coups de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce monde a si besoin.

On soupçonne que la plûpart de ces armes Indiennes sont enduites de venin des serpents pro-

---

[*] *Voyage de Perse*, *Tom. III*, *pag.* 12, *in*-4o.

[**] Au siécle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-sept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, & en blesser encore quatre à mort, en moins d'une minute. La sentinelle du vaisseau tua ce malheureux d'un coup de fusil ; mais en revanche il a acquis la réputation d'un saint Martyr, dont on révere encore les cendres.

fanes, ou qui ne font pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent inconteſtablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le ſecret de la ſécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Geccho*, aſſure que les Inſulaires de Java en tirent le ſang & le venin, pour en frotter leurs traits ſi redoutables : ils ſuſpendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent juſqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur viſqueuſe & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vaſes de terre. Cette ſanie, ayant fermenté au ſoleil, ſe coagule inſenſiblement, & c'eſt alors qu'on y plonge les pointes des fléches (*).

Le lézard *Geccho*, qui ſert à cette opération, naît dans pluſiers provinces de l'Aſie & de l'Afrique, & on le range dans la claſſe des Salamandres tithymales, ou à ſuc laiteux. Il eſt peint ſuperbement de taches rouges ſur un fond de vert de mer : ſon caractere eſt d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il ſuinte des pores, ou plutôt des mamelons de ſon dos, une eau gommeuſe & cauſtique, qui enleve la peau de la main, & gangrene les chairs. On a découvert que le contre-poiſon de ſa morſure eſt la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma*; ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *Curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalu-

(*) *Hiſtoria naturalis Indiæ Orient.* Lib. V, cap. 5.

taire contre la piquure des serpents & des insectes. Les mœurs, ainsi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au physique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un observateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on se peint en Amérique, y produit à peu-près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales: au moins savons-nous que cette substance colorante est un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'instinct des sauvages.

C'est dans l'isle de Macassar qu'on possède, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible secret pour l'empoisonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'est pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brulant & vénéneux qui devore ceux qui se reposent sous ses branches. Il ne faût cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argensola rapporte à ce sujet (*): il soutient que du côté de l'Occident, l'ombre de ces arbres est mortelle, si l'on n'a soin d'aller se poser du côté de l'Orient où l'ombre est le remede du premier venin: ce compte est si puérile, qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuisibles qui ont une forte transpiration, comme les lacteſcents, sont plus dangereux du côté que le soleil darde que de l'autre; & voilà à quoi se réduit le merveilleux de l'auteur Espagnol. C'est avec le suc distillé de cette espèce d'Ahouai, qu'on envenime les petites flêches à sarbacane qu'on connoit sous le nom d'*Alênes de Macassar*, & qui agissent avec une promptitude presque incroyable: on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'est pas une fiction, comme on l'a

(*) *Conquête des Moluques*, Tome I, p. 50.

l'a prétendu si long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macassar vers l'an 1660, essaya un de ces traits sur un Anglais condamné à mort pour crime d'assassinat : ce prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une flèche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs bistouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de blesser le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eut atteint le but, que les deux chirurgiens coupèrent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison relativement au reste du corps ; mais quand l'amputation fut faite, l'anglais expira dans des convulsions (*).

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ serrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son isle, connoissoit le véritable préservatif de ses flèches, qui ne lui furent pas d'un grand secours, puisqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du Roi de Macassar

(*) *Voyage des Indes.* Livre III, chap. 19, Tome II.

étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en font tous les princes des isles de l'Océan Indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien averée [*].

Neuhof, ce voyageur si versé dans l'Histoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été blessés à Macassar par des pointes envenimées qu'on leur souffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine: les essais qu'on en fit, produisirent très-souvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au sel alkali, contenu dans cette matiere, ainsi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal symptôme qu'on remarque dans les personnes atteintes de ces alênes, est une extase violente: elles paroissent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverse: leurs chairs, dit Bontius, se corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exosser leurs corps à la main, & en faire des squelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'isle de Java pendant plusieurs années, & qu'il ait eu plus d'occasions que d'autres pour s'instruire; j'ose néanmoins supposer qu'il y a de l'exagération dans son rap-

(*) Clusius, Garcias du Jardin, Acosta, Laval, & Linscot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique: on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de Mr. Speck.

L'Empereur Rodolphe II présenta jusqu'à quatre mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne sont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles essuyent une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

port ; puisqu'on ne peut entrevoir dans ces fléches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte possible de cailler le sang : cette coagulation occasionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où résulteroit, en si peu de temps, une putréfaction si subite, & la solution totale des attaches des muscles, si tenaces dans les corps sains ? Bontius a prudemment laissé ce problême à résoudre aux médecins de la postérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le justifier, est sans doute l'exemple du *serpent pourrisseur*, ainsi nommé à cause du singulier effet de sa morsure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué, mais cela ne s'étend pas sur le champ au reste du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain piqué par une espèce de serpent pareil à celui que nous nommons le *pourrisseur*, pendant la prodigieuse marche de l'armée de Caton par les déserts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à sarbacane, les Macassars ont encore des *Crics* & des poignards également empoisonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec lesquels ils firent, au siècle passé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi sans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des troupes Siamoises. Il est vrai que les Macassars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doses d'*Opium*, qui, en les aveuglant sur le danger, les faisoient affronter la mort avec une intrepidité brutale (*).

Chez les Achémois on se sert aussi de ces peti-

(*) On sait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, se servent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour se procurer un courage artificiel. C'est un prodige que de voir une même drogue, prise à une certaine dose, assoupir l'homme, & prise à une dose double, le rendre alerte, vif & furieux.

tes flêches du calibre de celle de Macassar : en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à M. Croke, président du comptoir Hollandais de Surate, qui, plusieurs années après, les souffla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tombèrent morts dès qu'ils furent atteints.

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylan, où l'on tire la matiere vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort malfaisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance vénimeuse dont ils frottoient les flêches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter : les changements des noms, & l'incurioſité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. M. Linneus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum* (*), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline ? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin ; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (**). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espèce d'Ellebore, de Morelle, ou de

(*) *Systema naturæ. Ed. X. N°.* 1128.

(**) Picard prouve dans sa *Prisca Celtopædia*, *p.* 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois, qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament : je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flèches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier ; mais son fruit étoit comme celui du cornier : quand on déchiquetoit son tronc, il en ruisseloit une sève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique : il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flèche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espèce de plante dont se sont servis les peuples de la Corse, de la Sardaigne, & de l'Italie : c'est, dit-on, l'Aconit : mais il y a au moins quarante sortes de

(*) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Galli à nasci fico simillimam, fructum autem corno similem gignere : unde pharetræ fabricantur : eam, si incidas, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

végétaux auxquels on a donné ce nom générique; ces quarante eſpèces appartiennent à trois claſſes Botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'eſt pas mon intention de diſcuter ici ce conflit de noms & de choſes : il ſuffit que la plûpart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdenſis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare puiſqu'elle a été ſi mal obſervée : on peut même ſoupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue ; car c'eſt d'eux qu'eſt venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : M. Valmont le répete dans ſon excellent Dictionnaire de l'Hiſtoire naturelle que nous avons conſulté à ce mot, il y a lieu d'en être ſurpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractériſtique de la famille des Renoncules auxquelles le *Thora* eſt apparenté, de l'avis de M. Valmont même.

Il croît dans les iſles de la Méditerannée, ſur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraſte paroiſſent l'avoir ignoré, ainſi que Dioſcoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur eſt roſiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit ſuccéder des ſemences nues, rangées comme dans les Renoncules : la racine eſt formée de dix petits tubercules charnus en fuſeau, qui viennent s'unir à une eſpece de couronne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel eſt le *Thora*, la plus venimeuſe de toutes les plantes Européanes à racines tubéreuſes ; ſur-tout quand on le prend dans ſon ſol natal ; car il perd beaucoup de ſa virulence par la tranſplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve ; & c'eſt encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux Aconit*, par une mépriſe qui n'eſt pas ſans conſéquence dans un Auteur ſi répandu, & plus lu

peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expreſſion des racines du *Thora* eſt encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chaſſe, comme les piques & les baïonnettes: on la mêle auſſi, avec beaucoup de ſuccès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant ſa floraiſon elle eſt trop foible: on en écraſe les racines ſur une pierre, ce qui produit une eſpèce de bouillie épaiſſe, qui étant cauſtique & corroſive, décompoſe le ſang des animaux qu'on bleſſe légérement avec des armes qui en ſont enduites (*).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, ſont les Aconits-Napels, & ſur-tout l'*Aconitum-cynoctonum*, comme le dit expreſſément Dioſcoride (**).

Le Géographe Strabon, que nous avons déja cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée ſi fameuſe par ſes poiſons & ſes empoiſonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ſes fléches d'un venin fort ſingulier, qui ne tue pas ſeulement les perſonnes bleſſées, mais qui répand encore une odeur ſi pénétrante & ſi nuiſible, qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (***). Il eſt im-

(*) Dodonée décrit une ſeconde eſpèce de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithète de *Valdenſis*. Il ne diffère de celui dont nous venons de parler que par ſa petiteſſe, & ſert auſſi à envenimer les traits: ſon contrepoiſon eſt l'huile d'olive. On conſeille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne ſemble gueres répondre aux qualités ſurprenantes qu'on lui a attribuées, & je ſais qu'on doit ſe défier de tout ce qu'on en a écrit.

(**) Lib. IV, cap. 81.

(***) *Soannes veneno ad ſpicula mirificè utuntur, quod eos etiam, qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI. p. 350.

possible de deviner ou de concevoir comment on a pu composer une drogue dont la puanteur n'agissoit que quand la fléche étoit décochée; sans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que son ennemi; hormis qu'on ne suppose que les Colchides ayent possédé un préservatif particulier contre la dangereuse évaporation de leurs propres armes; mais c'est imaginer un phénomene inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut absolument pas suspecter ou récuser le témoignage d'un écrivain aussi judicieux & aussi sage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne sauroit rendre raison du fait qu'il rapporte; puisqu'on ne connoît aucune matiere dans la Nature, capable de produire de tels effets sans le secours du feu, qui est nécessaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'est servi, dit-on, en Europe immédiatement après l'invention du canon: j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrein qu'en plein air; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue: je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduisoient les leurs de sanie de vipere & de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des viperes, que le moindre froid tue: on doit supposer qu'il est question des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette espèce.

Le venin de la vipere est un sel acide, qui, en se cristallisant, présente des angles ou des pointes extrêmement subtiles & tranchantes (*): pour peu qu'il touche le sang, il y produit un caillement & un trouble si considérables que la mort s'ensuit infailliblement, si on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien constatées peuvent nous expliquer le motif qui faisoit employer aux Scythes le sang humain dans la composition de leur poison: il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyson assure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de sang caillé à des viperes, qui étant irritées jusqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les véficules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de se cristalliser; car quoiqu'on manque absolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de sa force, lorsqu'il devient sel cristallin par l'évaporation; puisque nous voyons que le tartre

(*) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglais par Mr. Mead, & traduit en Latin par Mr. Nelson. Nous n'avons rien de mieux sur la vipere que cet excellent Traité.

dissous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le sang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuse, dont les Scythes ont pu avoir connoissance, puisqu'elle n'a point échappé à la basse méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains ayent, de temps en temps, essuyé des blessures faites avec des armes envenimées selon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liste d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica*; quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loisir, & encore plus de patience pour analyser les spécifiques découverts par ce Naturaliste: le plus court est de conseiller les sels Alkalins, qui suffisent pour arrêter l'effet de tous les traits empoisonnés avec la bave des serpents & des vipères.

Ce qui nous reste à rapporter en dernier lieu sur les flèches des Brachmanes, est emprunté de Diodore de Sicile [*], qui semble l'avoir tiré des écrits d'Aristote, auteur contemporain, & instruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Asie, pénétra dans l'Inde, par une suite de déprédations & de massacres, jusqu'à *Harmata*, derniere habitation des Brachmanes, qui se fiant sur le poison de leurs armes, oserent sortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un siège en forme: on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres qui fuyant à dessein, les attirerent sur l'avant-garde de la grande armée: là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes blesserent un fort grand de Macédoniens, & entr'autres Ptolémée, qui avoit succédé

(*) *Vita Alex. an.* IX, *p.* 120. *Trad. Cossi.*

d'Ephestion dans la faveur d'Alexandre : mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la discrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les symptômes affreux qui survenoient aux soldats blessés, & à ceux-mêmes qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides, sentoient des douleurs très-aigues & des convulsions violentes : leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc ; ils vomissoient de temps en temps une matiere bilieuse, qui annonçoit que la mort étoit sur le point de les enlever. A ces signes, si exactement détaillés, on reconnoît le poison de la vipere, ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que sur le sort de Ptolémée : tel étoit son caractere, qui ne s'est jamais démenti, de plus aimer un seul homme que tout le genre-humain. Comme la plûpart des Grecs ne pouvoient écrire l'Histoire sans y mêler des fables très-absurdes, Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de tristesse, eut un rêve qui sauva la vie aux Macédoniens blessés : il lui apparut en songe un animal qui tenoit dans sa geule une espèce d'herbe dont il expliqua les vertus, ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poison des flêches de l'ennemi.

Il est manifeste, comme l'observe très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, selon le goût de leur siècle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureusement cinq ou six copies dans nos histoires véridiques de l'Europe, qui disent que les vertus de la croisette, de la bétoine, de la sauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois : Je me souviens même d'avoir lu que Henri III. Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son médecin Péna eut une vision par laquelle le Ciel lui fit savoir

qu'il devoit donner à son malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des Philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remede de ses blessures : car c'est un axiome que tous les peuples, policés ou sauvages, qui ont usé de venin pour les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramassoient une grande quantité de reptiles vénimeux qu'on écrasoit, & qu'on jettoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir tout le virus des serpens, où l'on trempoit ensuite les traits & les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni des flèches des Caraïbes ; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, & l'instant du premier apareil : il vécut encore long-temps après, & devint comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un Roi puissant dans les états usurpés par son maître.

Nous avons déjà vu qu'on se sert chez les Indiens modernes, contre la morsure des serpens, de la *terre mérite* ou de *Curcuma long* : il se peut que les Brachmanes leur ont transmis cette recette comme le vrai spécifique contre les flèches corrosives : l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de succès pour guérir la jauniſſe (*), prouve qu'il est également propre à éteindre le venin de la vipere, du *Cobra de Capello*, du *Geccho* dont la piquûre excite un vrai jauniſſe, qui ne differe de l'ic-

(*) *Voyez la continuation de la Matiere Médicinale* de Mr. Geoffroy, à l'article de *la Terra Merita*.

tere ordinaire que par sa violence. Je sais que les Bramines Indiens, & surtout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conservé dans un *Beth* du *Hanscrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de serpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les blessures des flèches envenimées & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre est une composition où ils font entrer la *Terre sigillée*, qu'ils achetent des marchands Turcs; & c'est pourquoi elle happe à la langue, & fait ébulition quand on la jette dans l'esprit de nitre, & même dans l'eau claire (*). Les Religieux Missionnaires des Etats du grand Mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce spécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Physique a détruit entiérement cet indigne commerce.

La meilleure Pierre à Serpent, soit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'inde, ne mérite pas qu'on la conserve: j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il assure avoir éprouvé les plus excellentes pierres sur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpions de Tunis, des viperes d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on sait être un poison des plus actifs. Il arriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences: les animaux à qui on appliquoit de ces pierres soi-disant Alexipharmaques mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais

---

[*] On a débité long-temps que cette prétendue pierre se trouvoit dans le ventre du serpent à chaperon, ainsi nommé à cause d'une peau longue & plissée qui enveloppe sa tête; mais ce serpent n'a pas des pierres dans le corps: celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plûpart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jésuites à Rome. Ce négoce fleurissoit du temps des PP. Kircher & Bolus.

ſans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frotant de la boue, ou de la terre glaiſe mouillée, ſur une bleſſure de vipere on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en uſant de mille pierres de ſerpens à chaperon.

Tels ſont les faits les plus frapants que j'ai jugé dignes d'être raſſemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y eſt intéreſſée, & cela ſuffit pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la préciſion dont je ſuis capable. Il faut oublier juſqu'aux noms des drogues qui ſervent à l'empoiſonnement des armes, & ne ſe reſſouvenir que des remedes qu'on ſe flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquiéme Partie.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

PLusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixieme Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désaprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici: j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du public de cette même lenteur, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui régnoient au nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain, il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que M. de Marm... prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrerent les Américains pour leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le style des écrivains élégants,

qui mettront en épigrammes & en antithèses ce que Las Casas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'essai historique sur le Pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre; c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des Missionnaires en Amérique par le Kamschatka, comme un savant a osé le croire & le dire.

La Lettre sur les vicissitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées : mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoissance envers un savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaicissements sur les Missions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique & des Américains.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

A Mr ***.

Sur la Religion des Américains.

VOus me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une eſpèce de Confeſſion & de Communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſieres, quelques uſages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on

nomme la Communion parmi nous : mais si on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des institutions semblables ; & l'étonnement cessera.

A la grande assemblée des Gaulois qui se tenoit au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druidesses*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui composoient le nombreux Clergé de la Gaule, faisoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, *Au gui, au gui l'an neuf, planté, planté* ; ensuite le grand Pontife, choisi d'entre l'ordre des *Samotheis*, bénissoit une certaine quantité de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient, avant Jules César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux : les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de religions qui n'ayent ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'ayent pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit cette masse de farine pêtrie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination

de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zèle à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le Temple; atrocité dont on a aussi accusé les Juifs, que Flavien Josephe défend par de si mauvaises raisons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*).

---

[*] Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Josephe se sert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous ensemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ses objections, & les réponses qu'on y pourroit faire, si l'on y vouloit répondre.

Objections de Josephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jérusalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il est certain qu'une si petite portion n'eût pu suffire pour rassasier les seuls Juifs de la capitale de la Palestine, ou de la Terre-Sainte.*

Réponse. Il n'étoit point nécessaire de rassasier tous ces fanatiques: aussi Apion ne le dit-il pas: il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourrissoit pour le manger, le Prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ses Etats.*

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit soustrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre-humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas sujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa patrie,

Les Péruviens célébroient, au solstice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi* : elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrenées, par un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* consistoit à manger le pain sacré, qu'on appelloit *Cancu*,

---

où ses propres affaires le rappelloient après une si longue absence ? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, seroit-on en droit de nier ce fait, sous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la Grande-Bretagne ?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les seuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux auroient ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perse, ou un Egyptien ?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perses, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit sous la garantie du droit des gens adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger de tous ses ennemis pendant le courant de douze mois : aussi Apion ne le dit-il point.

Object. *La Loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem, donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La loi & la coutume défendoient à Jérusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidistis intrà templum & altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume : si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre ? puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie. Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée ; c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto-da-fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez des Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au Lecteur, si Josephe a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pêtri que par les vierges dévouées au culte *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espèce de souillures; & comme la superstition voit des souillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* aussi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguisées : le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légérement le pain qu'on distribuoit à tous les assistans, qui le mangeoient en présence des idoles, des prêtres, & de l'Inca toujours assidu à présider à cette solemnité.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux auteurs Espagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considere le sens intrinsèque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puisque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincere de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'ayent la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *Raymi*, comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été Missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres nom-

més *Yschusyres*, qui tenoient en main une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles semblables : *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils cassoient par le milieu ; & le confessé étoit censé absous. Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foiblesse, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yschusyres* en cordons, si ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acosta ajoute que les femmes, ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui soutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confidence de ses sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des passions bien différentes, ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la Messie des femmes, & qui raisonnoit à peu près comme on raisonne en Syrie ; mais malheureusement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raison.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il existoit entre les confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réservés à des *Yschusyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit surnommer les charlatans par excellence (*).

Quant aux Incas, ils usoient, nous dit-on, d'un stratagême merveilleux pour se dispenser de révéler leurs péchés à des prêtres : ils soutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent

(*) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se confessoit aussi à Nicaragua : Herrera & Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi établi à la péninsule de Jucatan, où tous les sacrificateurs se marioient, hormis ceux qui faisoient les fonctions de confesseurs jurés.

que Dieu seul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient se confesser qu'au Soleil. Cette subtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Casuiste qui l'auroit proposée, étoit tellement sans replique au Pérou, que le Grand-Pontife de Cusco absolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire sa confession au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, si accoutumés de se confesser à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu se confesser avec sincérité aux Missionnaires catholiques? Cela est si vrai, qu'au seizieme siécle un homme fort zèlé pour leur salut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confession auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, disoit-il, se familiariser avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indorum salute* attaqua l'honnête homme qui fit cette proposition au Saint Siége, & l'accabla d'une quantité d'injures basses & atroces: « Je ne saurois »comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à »celle d'un Ecclésiastique Allemand qui vint, »comme toi, à Rome, il y a quelques années, »demander au Souverain Pontife un ordre pour »déraciner tous les plants de vignes en Allema»gne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé de »s'y enivrer. »

C'est aux Théologiens à apprécier cette comparaison & ces invectives d'un furieux contre une personne bien intentionnée, qui conseilloit un remede extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet salutaire, les Ecclésiastiques Espagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (*),

---

[*] Il est étonnant que l'Espagne, si souvent esclave de la Cour de Rome, ait su, par la profondeur de

en refusant, ou en accordant les sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroissoint être moins imbéciles que les autres: & le nombre de ceux à qui on administre aujourd'hui la Communion, est très-peu considérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acosta, qui nous a fourni de si grands détails sur l'ancienne confession des Péruviens, s'est fait illusion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on est soi-même imbu. Oui sans doute, je n'hésiterois point d'accuser cet Historien de s'être grossiérement mépris, si on ne savoit que la Confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se seroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perse, ou les ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométisme, comme la religion judaïque a été détruite par le Christianisme: mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une tradition latine

---

sa politique, soustraire à la *Camera Apostolicâ* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces; ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni Bénéfice dans toute l'étendue des Indes Espagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient Evêchés sur Evêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puissance papale. On peut presque dire que Paul III abusa du plaisir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puisqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cusco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua; à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

latine du *Sadder*, extrait du *Zend-paſend-voſta* attribué à Zoroaſtre, ou à Zerduſt, le légiſlateur des Parſis, on ne ſauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'abſolution, la pénitence, & tout ce qui conſtitue la Confeſſion formelle, telle qu'elle ſe pratique, ou qu'elle devroit ſe pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du docteur Hyde eſt devenu fort rare, je vous citerai le paſſage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous ſoyez en état de juger ſi l'on peut l'entendre dans un autre ſens que celui que j'y crois découvrir (*).

Vous ſavez que les Myſtères d'Eleuſis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confeſſion générale de la part des initiés. Ces Myſtères paſſerent des bords du nil dans l'iſle de Crète, dans celle de la Samothrace, & delà dans le continent de l'Aſie mineure,

---

[*] *Quando alicui ſupervenit aliquod peccatum, recitet Pitupht.... & accedat ad ſacerdotem, & ad puriorís animæ Deſturum. Cum ad Deſtur ſeu Præſulem aliquem veneris, & veniam ſeu remiſſionem petieris: ex ejus benedictionibus, minuetur peccatum. Quando abſolutionem alicui fecerit Deſtur religioſus, augetur ejus religio, & minuetur ſimultas. Certiſſimè ſcito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepiſſe.... Si non invenerit aliquem Bibdin, tum lucido animo coram Churshid, ſeu ſole, ſe ſiſtat.... propter commiſſa peccata ſuæ mœſtus.* De Religione Perſarum, pag. 461 *in*-4°.

Tavernier nous apprend que de ſon temps les Guèbres de la Perſe confeſſoient encore à leurs prêtres, qu'ils nomment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'abſoudre; car il y a des cas réſervés au grand Pontife, qu'on nomme le *Deſtour Deſtouram*, ou la *Règle des Règles*, & qui, ſelon Chardin, réſide à Yezd, d'où il ne ſort jamais: il y a dans cet endroit une eſpece de College, où l'on enſeigne aux jeunes Prêtres le Code religieux, tel qu'il eſt expoſé dans le *Sadder*, qui a été rédigé ſur les anciens livres, en 1500, par un Guèbre qui ſe nommoit fils de *Melich-Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Deſtour*.

ou les honnêtes gens s'accoutumerent insensiblement a se confesser ; il est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à se confesser, lorsqu'il se présenta aux Mystères, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en suis charmé*, répliqu'a-t'il, *je me confesserai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des sycophantes.* Cette hardiesse qui auroit pu entraîner une hérésie, si elle avoit fait quelque impression sur l'esprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conséquence : on s'étonna seulement de voir aux Mystères un philosophe qui ne croyoit pas aux Mystères.

A Rome on absolvoit les coupables dont les crimes étoient restés secrets, en les aspergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu que l'eau lustrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Persans, qui content de Jesus-Christ tant de choses extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoissance (*), disent qu'il avoit été initié en sa jeunesse aux Mystères d'Eleusis d'Egypte, pendant le séjour qu'il fit dans ce pays,

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulahs* de la Perse assurent que Jesus Christ étoit en correspondance avec le Médecin Galien ; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous savons bien que c'est un conte Oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Asie ont de Jesus-Christ, qu'ils regardent comme un ancien Médecin qui guérissoit la cataracte & la goutte. Tous les Missionnaires Catholique ne sont soufferts en Perse, en Turquie, & aux Indes qu'en qualité de Médecins & de Chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perse, que généralement tous les Chrétiens sont Médecins ou Charlatans.

d'où l'idée lui vint d'établir la Confession, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophanes Grecs, d'absoudre les péchés capitaux; car dans la primitive Eglise, on ne confessoit pas les péchés véniels: on est redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens postérieurs aux cinq premiers siècles.

Les Relations nous apprennent qu'on a aussi observé une espèce de Confession chez les Japonois, & les Indiens restés fidèles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conscience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne sais si l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réussi, s'il est vrai qu'ils ayent réussi.

Ces considérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroissez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Castillans ont dit de la façon dont les Péruviens se confessoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilasso a tâché de suspecter leur témoignage; mais, si l'on y prend garde de près, on s'appercevra que son rapport ne diffère pas si essentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acosta. » Les Péruviens croyoient, dit-il, » que le Soleil révéloit ses loix à son fils, leur Inca; ainsi la désobéissance leur paroissoit un sacrilége, & souvent ceux qui se sentoient coupables, alloient volontairement & publiquement » devant le juge déclarer les fautes qu'ils avoient » commises, & dont personne n'avoit connoissance; car étant persuadé que l'ame se condamnoit elle-même, & que leurs fautes causoient » les malheurs publics & particuliers, ils vouloient expier par la mort, pour empêcher que le » Soleil ne leur envoyât d'autres afflictions. C'est

» de là que les Historiens Espagnols ont tiré que » les Indiens du Pérou se confessoient. » *p. 26. T. II.*

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'assurer que la Confession étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accusateurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes secrettes à des juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ses péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de désarmer la colere des Dieux irrités?

Si vous supposez que Garcilasso a un peu embelli la Confession des Péruviens, & que le Pere Acosta l'a rendue un peu ridicule avec ses cordons; il vous sera facile de discerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette institution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes causes ont dû produire des effets analogues partout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes: ils ont toujours été abusés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé assez au long, dans un chapitre particulier, de la Circoncision des Mexicains, il ne me reste rien à y ajouter, sinon de vous dire que je ne saurois me persuader que les prêtres du Mexique ayent adressé aux enfants, après leur avoir fait une incision au prépuce & aux oreilles, ces paroles sacramentales, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir, souffrez donc & taisez-vous.* Il y a des personnes qui ont admiré le grand sens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun sens: car il n'est pas décidé que nous ne soyons nés que pour souffrir; & quand nous souffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le sort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix si

absurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'esprit de quelqu'un, sinon d'un insensé, d'ordonner à un petit enfant de se taire, sous prétexte qu'il n'est venu au monde que pour souffrir ? J'aimerois donc mieux suivre en cela les auteurs qui nous ont transmis d'une façon contraire les paroles sacramentales des prêtres Mexicains, en assurant que ces imposteurs cruels disoient à ceux qu'ils circonciſoient, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir : tâchez donc de supporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, si vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raison dans cette sentence, à laquelle on a peut-être aussi peu pensé qu'à l'autre.

Il n'en est pas ainsi du discours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la foi Chrétienne, en lui parlant de Jesus-Christ, & en le menaçant de mettre ses états à feu & à sang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes :

Cesse, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né. . . . . , & mort. . . . . Celui que j'adore est immortel, & le vain pouvoir des humains ne sauroit s'étendre jusqu'à lui : mon Dieu est donc sans comparaison supérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas, en me contant tant d'ineffables mysteres dont ni moi ni personne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoissance ?

La Vallé répliqua d'une maniere étrange & inouie à cette question : il tira, de dessous sa robe, une Bible qu'il présenta au Péruvien, en lui disant : *prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y est gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y est écrit. C'est à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher dessus, en s'écriant: *j'ai regardé le Quipos* (*), *& je n'y ai rien pu voir; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon peuple, & me ravir mes Etats? Va, chétif imposteur, je crois bien te valoir.*

Le moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ses forces, *aux armes, aux armes*, & le dépredateur Pizarre livra, à ce signal ou à ce focsin la célebre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Péron fut pris, & ensuite baptisé, & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence: il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des soldats & à des moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un Américain qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains; mais si vous pensiez que le moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-même, vous vous tromperiez. Le Clergé Espagnol croupissoit, au commencement du seizième siècle, dans une si incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un ecclésiastique qui

(*) Les Péruviens, comme on sait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprête Espagnol aura aussi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

sût signer son nom, & qui n'eût la Bible pendue à sa ceinture par ostentation

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, n'étoit autre chose que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le composent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance & la superstition : on assure qu'ils adoroient aussi des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien continent, qu'on s'y seroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbéciles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbéciles. Quel qu'ait été enfin l'ancien culte des Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religieuses de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduisant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément toutes les loix divines & humaines ? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il est presqu'impossible de se persuader que le Dieu des Espagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté, il semble que ce soit la destinée de la religion Catholique, de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe; quand on sort de cette quatrieme partie du monde, on retrouve dans les autres un si petit nombre de Catholiques qu'on en est étonné; & si de ce petit nombre on exceptoit encore les Européens expatriés qui ont été s'établir soit en Asie, soit en Afrique, soit au nouveau

Monde ; on réduiroit presqu'à rien la somme des fidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclaircissements sur la prétendue religion des Américains purement sauvages. Ambulants & dispersés, leurs opinions sont aussi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point ; on ne pense pas d'un côté d'une riviere comme de l'autre, & quand même cette confusion d'idées ne seroit pas aussi réelle qu'elle l'est, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages ; la pauvreté extraordinaire & presqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphysique, étant un obstacle insurmontable pour quiconque tenteroit d'aprofondir leurs sentiments sur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous serviroit-il d'être parfaitement instruits des dogmes religieux des Christianaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils soient, ne renferment des superstitions affreuses? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, sur la religion de ces hommes errants sur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obscures : on a à cet égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des lecteurs : Laët même ose nous dire dans son Histoire si estimée des Indes Occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Brésiliens ; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Dites-moi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérilités, de supposer que Laët avoit la fievre, quand il s'est imaginé qu'il y

---

*) *Mumusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur : rarius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

avoit des esprits : & qu'il avoit encore la fievre quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux sauvages de l'Amérique qu'aux philosophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'histoire sans jugement; mais il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché si les peuples qu'on a surpris dans l'état de Nature sous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'est figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informé sur cet article. Heureusement on s'est trompé; car la vérité d'un système dépend aussi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : si l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphysique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne sauroit nous conduire à rien : un homme peut être seul de son sentiment contre tout le monde, & avoir raison : un homme peut être seul de son sentiment, & se tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le soleil tournoit, il ne tournoit pas : ainsi quand il seroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne seroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonstration, qu'on a cru si nécessaire. Au contraire, ce consentement singulier de tant d'individus si sujets à se méprendre dans des matieres où les sens & les organes peuvent décider, seroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les sens ne sauroient décider.

Il importe d'observer que la résurrection des corps & l'immatérialité de l'ame sont deux systêmes qui, quoique confondus à chaque instant, n'en different pas moins essentiellement entr'eux : il y a, par exemple, des sauvages qui

croient qu'ils ressusciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la spiritualité de l'ame : ils ignorent même qu'ils ont une ame; puisque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées semblables. Cette hypothese de la résurrection des corps a été presque universelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers siecles, avoient tellement outré les choses qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des substances incorruptibles que Dieu se réservoit comme une espece de graine ou de semence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction : *Constat dentes incorruptos perennare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione* (*). Cet absurde préjugé avoit été puisé dans le Paganisme; puisque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pousse des dents; & on les appelloit pour cela *minores igne regi*. En parlant de l'usage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la Résurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme; qui étoit donc reçu dans la Judée long-temps avant la naissance du Christianisme, dont les premiers sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conserver le corps.

Quant au système de l'immortalité de l'ame, on ne connoît jusqu'à présent aucune nation qui l'ait admis purement & simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une société toute composée de philosophes qui pût se contenter d'une doctrine si sublime.

Si je vous ai inspiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion

(*) Tertul. *De Resur. carnis.*

des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *Histoire des Cérémonies Religieuses & des Superstitions*, dont le septieme volume renferme, à mon avis, le plus de choses fausses, hazardées, & suspectes. Si, au lieu de s'ériger lui même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philosophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains assez habiles pour les rédiger sans diffusion, il ne seroit jamais sorti de la main des hommes un livre plus instructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatisme; mais cet édifice, élevé sur un bon plan, a été si mal construit, si médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inséré des relations mensongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des observateurs plus éclairés, ou mieux instruits.

LETTRE II.

Sur le Grand Lama.

Lorsque l'occasion s'est présentée de parler du Mémoire dans lequel M. de Guignes soutient que des prêtres de la Bukarie allerent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en pensois, & aucun motif n'a pu depuis m'inspirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un système si déraisonnable. Depuis la mort de M. Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui

se tenoit encore caché à Pékin en 1756 : obsédé par des lettres de ses correspondants, il a bien voulu entreprendre des recherches sur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde ; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Historiens Chinois les plus généralement estimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables historiques. Comme je n'avois aucune connoissance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à composer mon premier volume, j'ai été agréablement surpris de voir mon sentiment se confirmer d'une façon si formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de si-tôt. Permettez-moi de vous désabuser encore sur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu ; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inscription en caracteres du Thibet, qui est, comme vous savez, le pays où réside le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations possibles sur ce prétendu monument, je puis hardiment vous assurer qu'on n'a jamais découvert aucune inscription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre est comme la médaille de Jules César qu'on disoit avoir été déterrée au voisinage des Patagons, chez des sauvages qui se nommoient les *Césaréens*. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a osé porter l'audace de feindre les choses les plus incroyables pour appuyer les systêmes les plus absurdes.

Supposez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, consulter de bons Auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Fukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impos-

ſibilité d'un voyage par les mers orageuſes & inconnues de la Tartarie : il ſuffit de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais exiſté la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'hiſtoire, ſans m'aſſujettir aux loix d'une Diſſertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conſte, par des monuments authentiques & inconteſtables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ére vulgaire il régnoit déjà dans cette contrée un grand Lama, nommé *Praſrinmo*. La ſucceſſion de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré juſqu'à nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puiſſe ſe vanter d'avoir bravé une telle ſuite de ſiècles ſans grand malheur & ſans déſaſtre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangeres, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthouſiaſme, ont entraîné dans leurs ſectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abymer leur Sanhédrin. Alexandre & Mahomet ont ſapé tour à tour l'ancienne religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup deſtructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni les temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont

(*) On a donné au *Thibet*, comme à pluſieurs autres contrées, différents noms qui ſignifient toujours le même pays : on l'a appellé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tſan-Li*, *Brantola*, *Brancola* & *Laſſa* ; mais *Laſſa* eſt proprement la partie du *Thibet*, qui appartient au Grand Lama : auſſi *Laſſa*, traduit littéralement, ſignifie *le pays donné au Dieu La*. Dans les *Obſervations Géographiques* du Pere Gaubil, la ville capitale de *Laſſa* eſt au 29^e^. degré & ſix minutes de latitude ſeptentrionale.

pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalaï-Lamas: leur plus grand ennemi même, nommé *Tse-Vang-Raptam*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710 après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeste injurieux & rempli de blasphêmes, ne put réussir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siège, qui n'a essuyé aucun orage de quelque conséquence, depuis cette époque.

Je sais que le Pere Georgi prétend que *Prasrinmo* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'assit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion; puisque la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la Mer Caspienne plus de cinq cents ans avant notre ére; & l'on voit, par un passage de Strabon, que les Getes avoient depuis très-long-temps un grand Pontife dont il rapporte l'institution a *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pytagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au siècle de ce philosophe: car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pytagore, assure que c'étoit un très-ancien personnage. Ce que les Grecs en ont écrit, est si mêlé de ténébres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il est bien plus probable que les Getes avoient puisé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils se fixerent, de sorte que leur Pontife, résidant sur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du grand Lama, qui a actuellement sous lui deux cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a son siege & sa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à son chef, ainsi que vous le verrez par la suite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie de Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retro*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thibet (*). Aussi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit sur la Lippe, se tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interprêtes de la Divinité, alloient signifier au peuple les volontés de sa Prêtresse qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'observe encore à-peu-près de même au château de Putola où réside le Grand-Lama, qui ne se montre que fort peu en public; mais il admet à son audience les envoyés & les ambassadeurs, & reçoit la visite des princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces souverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes solemnelles & les occasions extraordinaires, il est rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits sont toujours exposés, &

(*) On assure que cette singuliere idée de canoniser une femme pendant sa vie, & de la respecter comme une image de la Divinité, s'est renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuse d'avoir quelque part un temple, où ils révérent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les visions de ces sectaires me sont si peu connues, que je ne saurois dire s'il y a quelque réalité dans les superstitions qu'on leur impute.

suspendus au-dessus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont eté copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour : on en peut voir un dans les observations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à son Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Missionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontif est représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que disent quelques aventuriers Européans, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama ; & dans cette correspondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontif Tartare permet au moine Italien de prêcher la religoin chrétienne au Thibet ; *car ayant fait examiner*, dit-il *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fidèles sujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des Jésuites, qui souillés de tous le crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne sauroit définir, & par une avarice que rien ne sauroit assouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des séditions que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécile pour imaginer des fausletés si palpables & si révoltantes ! Comment le Lama se seroit-il méprisé lui-même jusqu'au point d'écrire à un Capucin ? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne est vraie, & l'exhorter à la prêcher ? C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permission de prêcher le Mahométisme en Italie, parce que le sacré College a reconnu que le Mahométisme

tisme étoit une religion vraie & très-propre à sauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ses confreres ces absurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé son livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil imposteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secours à l'avancement du Christianisme au Thibet, & d'augmenter ainsi les revenus des Capucins, en décriant les Jésuites; car les moines mendiants sont versés dans milles espèces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres: aussi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces séditions si dangereuses allumées par les soi disants Jésuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police est trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers sans aveu, puissent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulsés de la Chine, allerent en grand nombre se jetter dans le Thibet, d'où le Lama qui ne savoit que trop bien tout ce qui s'étoit passé à la cour de Pékin, les fit promptement chasser: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes de Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des passe-ports signés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le Christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet; parce que la puissance spirituelle & temporelle y étant combinées, & réunies dans un même chef, ce Monarque Ecclésiastique s'opposera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de son autorité, dont on est pour le moins aussi jaloux en Tartarie que par-tout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres subalternes,

dont on compte plus de cent soixante mille, ne souffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, soit qu'ils ayent un capuchon ou un chapeau, soit qu'ils portent autour du corps une corde ou une sangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempsycose. Les *Kutuktus*, qui sont des espèces d'Evêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on rapporte aux pagodes de leurs Diocèses respectifs (*), seroient bien aveugles sur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émissaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertissant. On a accusé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une si profonde ignorance qu'ils ne savoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Missionnaires, est sans fondement comme sans vraisemblance: il n'y a point d'ecclésiastiques qui composent plus d'ouvrages sur des matieres abstraites & des questions métaphysiques que ces Clercs du Thibet, où les livres sont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar Pierre I. découvrit, dans une ville déserte de la Siberie une immense bibliotheque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des prêtres Lamas: on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu M. Fourmont, qui aidé par un savant de ses amis, en déchiffra plusieurs endroits assez clairement pour pouvoir assurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ses transmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais sans avoir à leur suite quelques chevaux chargés

(*) Il y a des voyageurs qui assurent que les *Kutuktus*, ou les Evêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Diocèses; mais c'est une fable. Ils n'ont absolument aucun revenu fixe, & plusieurs d'entr'eux sont si pauvres, qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domestiques & à leurs vicaires.

de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux Lettres initiales, sur du papier de soie & de coton, qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de Médecine; car les savants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la morale & à la Métaphysique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrein, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous pouvez juger si la barbarie s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Régis, qui leur objecte de ne savoir lire, eût été lui-même en état de dresser une carte géographique selon les regles.

L'alphabet dont on use au Thibet, a une supériorité décidée sur les caracteres Chinois; puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractere sur lequel Vessiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, est peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étude & la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes éléments que le fameux caractere Brachmane, employé par les

Indous dans un temps où l'Italie & la Grece ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est l'usage continuel qu'on en fait, pour discuter des sujets abstraits & des problèmes Métaphysiques, qui exigent, comme vous savez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des sensations. Un officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occasion d'acheter aux Indes plusieurs livres écrits en langue Thibétaine qu'il avoit apprise, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, si nous ne savions que la langue Allemande ressemble aussi extrêmement au Persan moderne, qui est une Dialecte du Tartare. Les conquêtes & les établissements des *Ases* ou des Scythes Asiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomenes de l'Histoire des nations.

J'ai cru devoir descendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables histoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'est une fausseté avérée, la nouvelle de sa mort étant toujours annoncée avec éclat à Lassa, à Brancola, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à Pekin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui résident à la Chine, où ils jouissent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement est divulgué, on ôte, de dessus le portail de la grande église, l'effigie du Lama défunt, & on y expose le portrait de son successeur, au moment même qu'on le sacre.

Le compilateur Du Halde rapporte sérieusement qu'on a soin de substituer, à l'insu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui ressemble; mais comme un jeune homme bien portant ne sauroit jamais ressembler

à un vieillard malade, on sent bien que cette fourberie, impossible dans l'exécution, est un conte puérile qui se réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont soutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cause du voile qu'il porte, disent-ils, toute sa vie sur le visage (*); ce qui est encore une fausseté avérée, dans le goût de la précédente. Il est certain que ce Pontife n'avoit aucun masque, lorsqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hi* : après s'être appuyé d'une main sur le bord de sa chaise, il se leva tant soit peu de dessus son coussin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambassadeur qui se tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience solemnelle plusieurs étrangers de distinction, attirés par la curiosité, on eut ce jour-là tout le temps de considérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal-instruits ont si mal parlé, c'est que la religion du pays ordonne de croire que l'esprit saint & auguste qui a animé un Dalaï, passe immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour remplir le souverain Pontificat. Le système de la Métempsycose, adopté sans réserve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne sauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes préten-

(*) Si le Dalaï-Lama portoit effectivement un voile sur le visage, on n'auroit pas besoin de chercher quelqu'un qui lui ressemble pour le remplacer après sa mort, comme le veut Du Halde. Toutes les fables qu'on a débitée à ce sujet, se détruisent donc les unes les autres.

doient encore à l'infaillibilité, ils ne proposoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne sauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne successivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme siècle (*), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-so*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres usurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des Dieux; mais ils prétendent représenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autorisé, établi par le ciel: en conséquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas si énorme qu'on a voulu nous le persuader, ils décident en dernier ressort dans les matieres de religion, & ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel; car ils ne se mêlent jamais directement d'au-

[*] Le Pere Gaubil dit que l'Histoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand-Lama, sous le regne de *Keyuk-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la religion d'un pays dont ils sont si voisins: il est plus probable que les Bonses de la Chine se sont opposés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, auxquels long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la religion du Grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, qui ont des temples publics & privilégiés. Au reste il est bon de savoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *Lo* ou *Xaca*.

cune affaire politique, hormis qu'ils ne se présente des Ambassadeurs étrangers qui exigent audience : ils n'administrent pas même leurs propres revenus, qui ne sont pas si importants que la seule somme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maison d'Autriche. Leur premier Ministre, qui porte indistinctement le titre de *Deva* ou de *Tiba*, dispose dans le temporel, a soin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correspondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voisins ou alliés, & conclut lorsque les traités ne sont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abusant de la facilité, ou de la foiblesse de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardiesse de s'ériger en princes souverains : on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers administrateurs qui ont secoué le joug de leur chef : on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance ; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entierement le pouvoir qu'ils ont usurpé (*). Non

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lama, ce qui signifie *Grand Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il n'ait été question des Rois de Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thrizhengo*, régnoit l'an 1193 avant Jesus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans son *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la succession de ces Princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thrizhengo* jusqu'à Jesus-Christ, & pour remplir un laps de onze cents quatre-vingt trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hommes. En supputant les listes chronologiques de tous les Rois qui nous sont connus, on trouve que chaque régne équivaut à peu près à

seulement les ministres temporels du Lama ont quelquefois aspiré à l'indépendance ; mais on a vu encore, au grand scandale des fideles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui poussés par la coupable ambition de régner, ont prétendu se soustraire aux loix & à la juridiction du chef de leur église : le *Catoucha* des Calmouks est compté au nombre de ces Schismatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne respecte plus, dans son Diocèse les décisions émanées du Saint Siège ; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne persiste avec tant d'opiniâtreté dans sa rebellion, que parce qu'il sent que son peuple, toujours heureux à la guerre prés est devenu en Tartarie une puissance pondérante dont les armes le garantiront longtemps du châtiment que mérite sa désobéissance ; mais si jamais la fortune abandonnoit les Calmouks pour se ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'église plus promptement qu'il n'en est sorti : aussi les grands Lamas ne s'inquietent-ils pas beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants : parce que la discorde & les guerres continuelles qui régnent entre les peuplades

---

vingt ans, ainsi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent compléter qu'un laps de quatre cents & quatre-vingt ans ; mais supposons qu'ils en ayent regné huit cents, il subsistera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois cents ans ; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Ministres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occasionner le vuide qu'on voit dans la liste chronologique de ces Princes depuis l'an 1193 avant notre ère.

des Tartares, amenent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les dissidents ou les mutins.

La politique du Dalaï consiste à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: attaqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625, les Rois du Thibet le privèrent de la moitié de ses états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au commencement de ce siecle, par les Eleuths Sdougaris, ils les repoussa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni se fortifie par la réunion, ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretiennent dans le Thibet la célebre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges*: le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est assez foible pour avoir besoin des Chinois: en tout autre temps, ils se contrebalencent dans un si parfait équilibre, qu'il est difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les princes voisins, sans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les princes Européans sont aujourd'hui généralement convaincus que le jouc de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bules, ses Brefs, & ses dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au peuple, qu'il épuise: tandis que les Lamas

n'exigeant rien de personne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs Etats jouissent souvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrase les provinces voisines ; des Kans, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou assez modérés pour n'y pas entrer, viennent se jetter, avec leurs *Amiacxs* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi réfugiés ou retirés séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise, sans qu'ils inquiétent ou soient inquiétés ; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser : cependant le besoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du Sacerdoce, & font respecter l'Eglise qui protege les foibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en sait, & on n'en peut savoir rien de certain : aussi ne crois-je point que vous, ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr. d'Anville assure qu'*on ne sert journellement au Pontife Tartare pour sa subsistance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de thé. C'est de cette pitance*, ajoute-t'il, *que le Dalaï Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter.* (*).

Mr. d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des cho-

---

[*] *Atlas de la Chine*, p. 9, paragr. 7, *in-folio*.

ses si peu judicieuses, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, sans être Pape ou Lama, a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & dans le manger. Aussi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule sur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets si détestable un grand monarque de la haute Asie.

Toutes les nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme *Kunn*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumée dès leur jeunesse : ce *Kunn* se boit dans une immense étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée jusqu'au fleuve *Amour* ou le *Sagallien Ulla;* mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *Kunn* au Dalaï Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths : ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le Pontife Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diète, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Gruéber & Gerbillon; ce dernier rapporte même que l'ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents prétextes; mais il me paroît qu'on

pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

» Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est » bien ridicule, mais qui est bien véritable à ce » qu'ils disent, qui est que lorsque le Roi a satis- » fait aux nécessités de la nature, ils ramassent » soigneusement son ordure pour la faire sécher » & la mettre en poudre, comme le tabac qu'on » prend par le nez; qu'ensuite, l'ayant mise dans » de petites boîtes, ils vont les jours de marché » en donner aux principaux marchands, & aux » riches payſans, de qui ils reçoivent quelques » présents, que ces pauvres gens emportent cette » poudre chez eux comme quelque chose de fort » précieux, & que lorsqu'ils traitent leurs amis, » ils en saupoudrent leurs viandes. Deux de ces » marchands du Boutam qui m'avoient vendu du » Musc, me montrerent chacun leurs boîtes & » la poudre qui étoit dedans, dont ils faisoient » grand état » (*).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gruéber, je sais que si les superstitieux ont porté la fureur jusqu'au point de manger des hommes, ils sont bien capables de se souiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, aussi long-temps qu'il n'est attesté que par des témoins ou suspects, ou prévenus, ou mal informés. Il est certain que ces pratiques impures, si on les a réellement vu observer parmi quelques piétistes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de

[*] *Voyage des Indes*, t. II, liv. III, p. 471, à la Haye 1718.

la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Asie. Cette Religion, dont la Morale est irréprochable, enseigne l'existence d'un premier Etre que leurs livres sacrés nomment tantôt *La* & tantôt *Yaca*, & dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ére vulgaire, est né d'une vierge nommée *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire sortir les Dieux & les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie : car non-seulement les Tartares prétendent que Genziskan est né d'une vierge ; mais ils en disent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan ; & comme cet Empereur a fondé une Académie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célebre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, & le Secrétaire de l'Académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commence toujours son discours par cette phrase consacrée : *Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuse ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques, il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr. l'Abbé l'Avocat (**), Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *Vierge-mere du Dieu La.*

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occasion du Prophête des Turcs.

»Mahomet, dit-il, est le plus ancien auteur qui

plus zélés Catholiques qu'on ait vu en France, convient que les Franciscains ont puisé dans l'*Alcoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun soupçon. Les Persans font naître d'une vierge une foule d'hommes illustres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un respect singulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & si un Juif osoit en leur présence attaquer sa virginité, ils le mettroient en pièces; tant ils sont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

»ait fait mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, »dans son Alcoran SURA III. 36. Voyez aussi *Ma»racci Prolrom. ad refutationem Alcorani, part. 4, »pag. 86, col. 11.* Il avoit pris cette croyance des »Chrétiens orientaux, réfugiés de son temps dans »l'Arabie. Depuis ce temps jusqu'à Saint Bernard, il »ne se trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes »formels. Les Croisés rapporterent, au douziéme »siécle, cette croyance en Occident. *Dictionn. Histor. »Art. Mahomet,* »

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat, suppose, dans cet article une chose qu'il lui eût été impossible de prouver: il suppose que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens orientaux, ce qui est une fausseté avérée, puisqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'Immaculée Conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne seroit pas arrivé sans doute, si ce dogme eût été connu dans le quatriéme ou le cinquiéme siécle.

Les Croisés, qui nous ont apporté de l'orient ce dogme, occasion de tant de querelles, en ont apporté aussi les premiers oignons du safran, les premieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lépre: on les accuse aussi d'avoir apporté la petite vérole, d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

(*) »C'est une des plus fermes opinions des Maho»métans, que Jesus-Christ est né d'une Vierge, la»quelle a toujours demeuré Vierge, & si quelque »Juif étoit assez mal avisé pour dire le contraire en »leur présence, on le déchireroit. Ils mettent la Sainte

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des

»Vierge au rang des Prophêtes, l'appellant *Hazareth-*
»*Mariam* ou *Bibi-Mariam*, c'eſt-à-dire *Dame Marie*;
»mais ils nient que Jeſus-Chriſt ait été conçu du Saint
»Eſprit, parce qu'ils ne connoiſſent point de Saint
»Eſprit, faiſant au lieu de cela un conte ridicule,
»qu'elle conçut de la ſalive d'*Adam*; qu'*Adam* ayant
»été créé dans le Paradis, il touſſa; que la ſalive qui
»ſortit de ſa bouche en touſſant, fut, par ordre de
»Dieu, recueillie par l'Ange Gabriel, qui la verſa
»dans le ſein de la Sainte Vierge, où elle devint la
»vertu générative dont Jeſus-Chriſt fut conçu.

»Quelques Docteurs du Mahométiſme, qui ſont
»venus dans les derniers ſiécles, reconnoiſſant le
»pouvoir qu'avoit ſur les Chrétiens, pour les tenir
»attachés à leur religion, le point de la naiſſance de
»Jeſus-Chriſt d'une Vierge, ont avancé que le Phi-
»loſophe *Pythagore* étoit auſſi né d'une Vierge; &
»deux Empereurs de la Grande Tartarie, dont le
»dernier étoit le fameux *Tchenguis-Kan*, qui conquit
»la plus grande partie de l'Aſie. Mais ce ſont des
»inventions du pere du menſonge pour empêcher les
»hommes de croire au Sauveur du Monde, qu'on
»ne doit pas conſidérer davantage que les fables
»payennes, où l'on trouve auſſi que *Platon* étoit fils
»d'une Vierge, comme *Saint Jérôme* le rapporte au
»livre contre *Jovien.* » *Voyage de Chardin, tom. II,* in-12. *p.* 269, *Amſterdam* 1735.

Cette ſalive d'Adam eſt, comme l'obſerve très-judicieuſement Mr. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il ſoit, vaut mieux que le problême propoſé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-unième Diſpute de ſon ſecond livre*; où l'on verra en même temps qu'il n'eſt pas le ſeul Théologien qui ait agité cette ſcandaleuſe queſtion.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'eſt exercé toute ſa vie ſur de tels ſujets, a été un modele de chaſteté, l'hiſtorien de *la Compagnie de Jeſus* nous aſſure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni ſel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour dîner, il tenoit toujours ſes pieds en l'air: *Salem, piper, acorem reſpuebat. Menſæ vero accumbebat alternus ſemper, pedibus ſublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'ouvrage *de Matrimonio*, à Anvers chez Meurſs, 1652, *in-folio.*

flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'est beaucoup que les Tartares Lamas adoroient déja un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, plusieurs siécles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que M. Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septieme livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adhérent opiniâtrément à l'hypothese de la Métempsycose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour, car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non (*).

(*) Il est bien surprenant que Mr. l'abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixiéme siécle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de Mr. La Croze, qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. M. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connoissance du Christianisme au quinziéme siécle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas*, nos premiers Missionnaires : quand ils furent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double méprise prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

Les Freres Ascelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tartares, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Missionnaires Nestoriens, qui tout puissants à la cour y tenoient en tutelle le célebre *Batou-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan : ce sont ces damnables Nestoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiser & de convertir les Tartares*. On comprend bien que ces ecclésiastiques, pris pour des Nestoriens, étoient de véritables prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*, mais comme Ascelin, & son collegue avoient beaucoup entendu parler de Nestoriens sans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie; ce qui n'est pas bien merveilleux, puisque le Pape Innocent avoit choisi pour chefs de sa comique Ambassade les deux plus ignorans moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens, il est très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiser, puisqu'ils admettent la nécessité de ce Sacrement, aussi bien que les Catholiques, de qui ils ne different qu'en une chose peu importante : ils nomment la Vierge *Christotocos*, au lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence suffisoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiupral*, mere du Dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Theotocos*, & quiconque diroit le contraire blasphémeroit, & courroit risque d'être châtié très-séverement par le Consistoire de Lassa.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Nestorianisme, loin d'avoir été jamais baptisé, il a poursuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Asie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Ascelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Nestorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures, lorsqu'il soutient que c'est aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on

doit la plûpart des fables sur la naissance miraculeuse de *Xaca*: il fait à cette occasion une violente sortie contre feu M. de Beausobre, qu'il appelle, sans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans son *Histoire du Manichéisme*, il parle irrévérément de Saint Augustin. C'est une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore aussi parfaitement leur nom que leurs visions: c'est manquer de charité, de politesse, de respect, que d'injurier M. de Beausobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Augustin, ni d'insérer dans son Histoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en eussent eu l'envie. Quoi qu'il en soit, la religion Lamique s'est propagée dans une si vaste étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion considérable du globe: elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans plusieurs provinces de la Tartarie jusqu'à la Sibérie, s'est introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'est établie aux Indes & à la Chine; de sorte que le *Dalai Lama* a plus de sectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Moufti* des Turcs, le *Grand-cedre* des Perses, le *Patriarche* des Grecs, le *Destour-Destouran* des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Georgiens, le *Chitomé* des Abyssins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moscovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Bassora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réside à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de secte, il n'y en a aucun dont le troupeau soit comparable à la foule des Asiatiques qui croient au Dieu *La*, & à son Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte historique que je crois avoir faite. Je soupçonne que les Tartares Lamas ou les

Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Isles leurs mœurs & leur religion, en y établissant un Grand-Prêtre, soumis au Dalaï Lama du Thibet : ce souverain ecclésiastique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui est une corruption de *Dalaï*, a eu sous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui est une corruption de *Kutuxtus*, & différents *Devas* ou Ministres temporels dont il n'y en a aucun qui ne se soit déclaré indépendant, après avoir secoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la suite des temps, écrasé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir suprême est tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues & meurtrieres. Le Sacerdoce, toujours subsistant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établissement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, si vous considérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de *Xaca*. Je ne me souviens pas d'avoir lu un Historien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes consequences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'Histoire du Japon : cependant le grand Pontife qui y représente exactement le Dalaï Lama, ces ministres plénipotentiaires qui y ont administré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuxtus* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de *Bonses* Japonois dont les institutions & la regle ressemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent gueres

de douter de cette ancienne invasion des Tartares Mongoles dans le Japon (*).

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalaï Lamas ont exercé depuis si long-temps dans une grande partie de l'Asie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyssinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du *Chitomé*. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies un ombre de raison. Pen-

---

[*] Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture sur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'est que les Chinois le nomment dans leurs Histoires *Jo-Fo*, ou simplement *Fo*, nom qu'ils donnent aussi, comme nous avons vu, au Grand Lama du Thibet; parce qu'ils connoissent, sous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon, sous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur est venu des Indes, & que Mr d'Anville suppose être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raisons trop longues à déduire, ne me permettent pas d'adopter ce sentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps su se faire craindre ou respecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandaise, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il assuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers, dont le défaut faisoit craindre une guerre civile; & il semble que ce Prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari*, puisqu'il se maria, ce qu'il avoit constamment refusé de faire jusqu'alors, parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'aversion contre le sexe.

dant que les Européans prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyssinie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Missionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonses de l'Occident*, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande mépriſe, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : jamais l'erreur n'a mieux reſſemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef ſpirituel qui repréſente Dieu en terre, étant des caracteres eſſentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques ; quoiqu'il ſoit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainſi les Chinois ſont bien excuſables d'avoir pris les ſoi-diſants Jéſuites pour des Bonſes, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

J'eſpere que cet eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il eſt écrit avec impartialité, puiſé dans de bonnes ſources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y obſerverez que c'eſt un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef ſuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la ſuperſtition font hazarder aux hommes dans tous les ſiécles & dans tous les pays. J'oſe dire que ſi les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aſſez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des diſputes de religion, & réunir tous les eſprits & tous les ſentiments : s'ils avoient voulu ſe contenter de mille Scudis par an, ſans jamais deſirer un revenu plus conſiderable ; s'ils n'avoient pas exprimé de l'ar-

gent de tous les pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croisades, & érigé des Inquisitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir sur leurs voisins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canonisé personne; s'ils n'avoient jamais délié les sujets de leur serment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les princes au ban de l'Eglise: s'ils avoient respecté davantage les Philosophes & les Savants; s'ils avoient entierement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monastiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiscopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractere du Sacerdoce à des fainéants sans fonction, sans ministere, sans savoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puissance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aspiré. Ils auroient donné aux hommes des conseils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne désirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les passions, & les abus; mais il faut qu'il soit bien difficile de vivre de mille Scuds.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Lassa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, sur la multiplication des ordres monastiques, les petits Lamas étant en aussi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Espagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'est établi, on a toujours observé que la classe des prêtres s'est accrue au point d'absorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raison nous enseigne qu'il est absurde qu'il y ait chez une nation des ministres sans ministere, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans les Etats Catholiques des curés infiniment plus occupés des soins de leurs paroisses que toute une

communauté de Bénédictins ; cependant ces Bénédictins, qui ne font absolument rien, ont jusqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille sans cesse à secourir les malades, à prêcher, à catéchiser, à instruire la jeunesse. Je demande s'il est possible d'imaginer un plus grand abus, une injustice plus criante, & un scandale plus notable dens la discipline ecclésiastique & dans la police civile ? On s'apperçoit aisément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monastiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils se sont trompés, puisque c'est par les ordres monastiques que la cour de Rome recevra sans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais essuyé. Dans le Manifeste publié en 1710 par *Tsé-Vang-Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce passage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les soustraire à la juridiction de leurs Kams & de leurs princes légitimes: comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtrise, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excédent le nombre prescrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conséquence de leur rebellion, je les fais esclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tsé-Vang ne tint que trop bien parole, il fit garotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui ; & s'il eût été aussi heureux dans sa seconde expédition que dans sa premiere, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet ; mais ce Tartare agissoit en brigand & non en réformateur : aussi ne propose-je pas sa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

A Mr. M.

Sur les vicissitudes de notre Globe.

COmme on comptoit déja en 1764 quarante-neuf systêmes différents, proposés pour expliquer les désastres & les révolutions physiques que notre singuliere planete a essuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de discuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous communiquer quelques observations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni assez dévelopées ni assez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothese, qu'une hipothese même.

Il est bien surprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *bonne Espérance* & celui de la *Terre de Diemen* soient tournés au Sud. Il convient de considerer cette position remarquable dans la carte réduite de M. Bellin, où elle est plus sensible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continents dirigée vers le midi me fait soupçonner que d'immenses volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des breches par-tout où les terres molles ou sablonneuses ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée sont aussi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de diver-

gence

viens de nommer, sont situés dans le même sens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Austral : tel est le cap de *Komorin* en Asie, celui de *Malacca* dans la Péninsule de ce nom, celui de *Ste Marie*, dans l'isle de *Madagascar*, celui d'*Ostoxoi-nos* dans la Péninsule du *Kamschatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande isle de *Jeso-Gazima*, celui de *Farmel* dans le *Grœnland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir aussi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terres qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie est comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques & propres manquent : cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninsule, une grande isle ; & un autre cap qui n'est qu'un angle saillant, qu'une sinuosité de la côte formée par des causes particulieres.

La plus grande brêche que les eaux ayent ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande jusqu'au cap de *Komorin*, qui composé de blocs de rochers inébranlables a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de sa premiere route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation : car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres a *Babel*

---

gence de ces caps vers le Rumb du Sud-Est, & du Sud-Ouest, n'est d'aucune importance, puisqu'il est toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

Mandel, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'Isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés; puisque *Necco* ou *Néchao*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cens ans, entreprit déja de percer cette langue de terre qui l'embarrassoit.

Quand au golfe Persique, il semble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'océan vers le pole septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne, par les cartes que le vice-Amiral *Kruys* a insérées dans son *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du Golfe Persique à la mer Caspienne, sur une ligne idéale, tracée entre le 71 ieme & 72 ieme degré de longitude depuis le cap *Naban* jusqu'à *Ferrabat*, on retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la mer: ce sont des campagnes d'un sable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au sortir de ces plaines arides, on entre dans le grand désert sablonneux qui est à 40 Farsanges au Nord d'*Ispahan*: au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, épars sur une surface de plusieurs lieues en tout sens: les habitans du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique situé fort avant dans le continent, *la Mer salée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare salsum*: à la droite de cette campagne de sel regne un long cordon de Dunes, ou de collines sablonneuses, que les vagues ont entassées, & qui se prolongent par le Sud-Est, jusqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer

atteint. En avançant toujours sous le même Méridien au-delà du *Couchetan*, le terrein s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perse, qui est en effet une région sèche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des acqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On sait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entieres, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à soixante pieds de profondeur : si ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon système, ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines seroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord, cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres ensévelis dans les tourbieres & les marais de la Frise, de la Hollande, & de Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers le point opposé : ce qui prouve que la force qui les a prosternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Est au Sud-Oueſt. Mais pourquoi veut-on attribuer aux viciſſitudes générales de notre planete, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'est l'inondation de la Cherſonese Cimbrique, arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ére vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancastre, ont aussi passé longtemps pour des monuments diluviens; mais par

l'examen qu'en ont fait quelques Naturalistes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules César, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation: puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les sauvages Bretons, qui s'y cachoient, lorsqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il est vrai que toute l'Europe, si l'on en excepte la seule Italie, n'étoit encore qu'une immense forêt, il y a dix-huit cents ans.

J'ai observé avec étonnement qu'il y a plus de terres à sec endeça de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Australes ne sauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoissance de l'Océan du Sud, jusqu'au 55e degré de latitude dans notre hémisphère, & jusqu'au 60e dans l'hémisphere opposé, sans toucher à aucune côte continue & fort allongée, sans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra; on sera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent située dans la latitude septentrionale que dans la latitude australe, où les eaux l'ont entamé.

C'est fort mal à propos qu'on a soutenu que cette répartition inégale ne sauroit exister, sous prétexte que le globe perdroit son équilibre, faute d'un contrepoids suffisant au pole meridional. Il est vrai qu'un pied cube d'eau salée ne pese pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir sous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la pesanteur spécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer versée sur une grande surface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle est plus profonde.

J'observe avec la même surprise que presque

tout l'espace du globe, placé directement sous la Ligne Equinoctiale, est aujourd'hui submergé par l'Océan : ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir sous l'Equateur : si cette élévation étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les poles ; de sorte qu'il ne resteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inspection des Cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoires, ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'Equateur terrestre, comme 174 sont à 175. M. de Buffon n'est pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (*) ; d'autres Physiciens & d'autres Astronomes ont également senti les inconvénients qui résultent de cette erreur évidente de Cosmographie.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord ; tandis que le Soleil parcourt, à une seconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes

(*) M. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 229 : quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si applati aux poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'Equateur terrestre.

faisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même Méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomene, & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui gisent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur ; ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne, la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'atmosphere que la surface du continent : on s'en apperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, sans le secours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des Terres Australes : si elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de Mai : les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au 79e & quelquefois jusqu'au 80e degré : mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été, soit en hiver, sous le 60e parallele.

Ainsi on a été à cinq cents lieues, ou à vingt dégrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui est sans doute très-surprenant. En vain M. de Buffon veut-il nous persuader que les glaces de la mer du Sud sont formées par les gros fleuves qui descendent des Terres Australes, cela ne résout point la difficulté ; puisqu'il ne s'agit pas de savoir où & comment les glaces se forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles se fondent en été au 80e degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne se fondent jamais, en aucune saison, au 60e degré dans la latitude opposée. Convenons donc que le froid n'y est, en tout temps, si violent que parce que l'im-

mense surface de la mer y empêche l'atmosphere de s'échauffer assez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent sous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. M. le Président de Brosses, dans son *Histoire des navigations aux Terres Australes*, prétend que ce phénomene est causé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue sincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'est pas prouvé que l'Ecliptique soit sujette à une variation quelconque, il me paroît que M. le Président auroit dû commencer par démontrer la cause avant que d'en déduire l'effet.

Si une puissance a poussé les eaux du Sud au Nord, une autre puissance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles sont parties. Les observations des Naturalistes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baisse à peu près de quatre pieds six pouces en un siècle : il est bien vrai que le Clergé de la Suede, blessé apparemment par cette découverte, présenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans lequel il accusa d'hérésie tous les savants qui ont parlé ou écrit en faveur du système de la diminution de la mer, parce que ce système, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célebre M. Olof Dalin opposa des faits, des expériences, des démonstrations, à ces scandaleuses imputations du Clergé, auquel les Etats imposerent silence sous peine de châtiment; mais un évêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouillonius*, a osé, malgré cette sage défense de la Diete générale, publier une dissertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze physiciens qui ont observé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette dissertation de Maître *Brouallius*, qui relégué dans son petit Diocèse d'Abo, ne paroît pas

avoir été trop instruit de l'état de la question agitée à Upsal & à Stockholm : il s'amuse à prouver qu'aucune goutte d'eau ne sauroit être anéantie, & si cela est, dit-il, pourquoi les damnables sectateurs de feu M. Maillet veulent-ils que la mer du Nord soit plus basse aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé ? Mais MM. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie : ils ont seulement conclu que la mer, en se retirant du Nord, se rapprochoit du Sud.

J'ignore aussi profondément la cause de la premiere progression de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cause contraire de sa marche rétrograde vers le point opposé ; mais s'il y avoit quelque justesse dans mes observations, il faudroit conclure qu'il existe dans la Nature un mouvement périodique inconnu jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre ; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre monde : & c'étoit le sentiment des anciens philosophes de l'Egypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planete. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon : *certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur : multaque & varia hominum fuere exitia ; ideo qui succedunt & litteris & Musis orbati sunt* (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance, & la ruine des arts comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au-delà de l'Equateur qu'en deçà. Si

(*) Plato in *Timæo*.

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devroit s'apercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit pas fort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baisse en effet d'un siècle à l'autre; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèse. Il convient qu'en confrontant les mesures modernes avec les anciennes, on s'aperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup haussé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû suivre la même proportion, & hausser d'autant que le fond s'est accru; ce qui est un Sophisme, ou un raisonnement captieux; puisque la Méditerranée n'a pu s'élever au-dessus de ses anciennes bornes par l'accroissement du fond: car à mesure de son élévation, il se seroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer se seroient noyées en devenant plus basses que la superficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; on n'en sauroit indiquer un seul où la Méditerranée ait enfoncé ou surmonté la côte, ce qui seroit infailliblement arrivé si *Manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'issue & de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavé par le Nil, l'Italie par le Po,

l'Allemagne par le Danube : cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vase que les eaux fluviatiles voiturent, n'est pas si considérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illusion optique, très-réelle. Les eaux d'une riviere quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ soixante grains de terre sur cent-vingt livres d'eau. En faisant déposer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le sédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne sur un volume d'eau qui sembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû aussi ravager quelquefois notre globe ; mais je doute qu'ils ayent jamais été aussi destructifs que les innondations. Je m'étonne même qu'aucune histoire, aucune tradition fasse mention de quelque bouleversement mémorable, occasionné par les secousses de la terre, entre le 52e. & le 61e. degrés de latitude septentrionale, dans le cœur du continent : je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renversée comme Lisbonne; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'est que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au-delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre observation qui n'est pas moins intéressante, c'est que la plûpart des volcans de notre hémisphere sont situés dans des isles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Islande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Vésuve* sur le bord de la Méditerranée: on peut compter au nombre des petits volcans les *Isles Liparines*, qui fument très-souvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a soupçonné, un tuyau de communication entre le *Vésuve* & l'*Etna*. Entre les grands Vol-

cans, on compte le *Paranucan* dans l'isle de *Java*, le *Conapy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra*: l'isle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les ilots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les isles *Manilles*, les *Acores*, les isles du *Cap-vert*, & sur-tout celle *del Fuego*. Aux isles *Canaries* est le *Pic de Ténérisse*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulierement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste Hélene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & sur-tout depuis que la plûpart des monts ardents qu'on dit avoir existé en Asie, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette singuliere position des volcans dans les isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédien nécessaire pour produire l'inflammation des Pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces especes de Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmosphere; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans plusieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement

des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des isles ont continué à brûler? La cause en est bien claire selon moi: c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que M. de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé des cataractes de feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte: aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre ferme à la disette totale des matieres phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matieres auroient été plutôt consumées dans le continent que dans les isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous satisferont peut-être.

En poussant les fouilles d'*Herculanum* aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, & aux fondement des maisons de cette ville ensévelie: on a détaché de ce pavé & de ces fondement plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'e examiner à quelle classe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les essais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainsi on trouvoit déjà des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Ausaniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui est une

des plus anciennes villes de l'Italie, puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Méditerranée : on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire; de sorte qu'il s'est écoulé trois mille-quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous ; & comme le Vesuve fournissoit déjà alors des laves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà si fameux, par ses embrasements, plusieurs âges avant la naissance d'Homere & d'Hésiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matieres combustibles de ces deux grandes fournaises du Globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siècles; on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre continent ne se soient éteints que faute de nourriture.

Le Vésuve peut contenir dans sa convexité solide, depuis sa base jusqu'à son entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terre & d'autres substances quelconques : cependant si l'on calcule ce qu'il a jetté de cendre, de sables, de laves, de pierre-ponces, de Pyrites, de pierres phosphoriques, de Pozzolane, de scories, de machefers, de bitume, de sel ammoniac, d'alun, de soufre, & de métaux fondus, on verra que la masse & le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creuset répandit, en 1737, un si énorme torrent de matieres liquéfiées que *Francesco Serrao* les évalua à 3169481 61 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement semblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeia*. Pendant le célèbre incendie de l'Etna en 1683, il en sortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui se déborderent à onze lieues de loin, *quisque suum populatus iter.*

D'où on peut aisément conjecturer quelle doit être la capacité du réservoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées vitrifiées sont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la formation des montagnes, est sujet à tant de difficultés qu'il est impossible, quelque facile qu'on soit, de se contenter des systêmes proposés à ce sujet, & qui ont absolument perdu leur crédit, depuis qu'on sait que les plus hautes pointes montagneuses ne sont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de Dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puisse leur donner : la mer n'a donc pas surmonté ces hauteurs, comme tant de Naturalistes l'ont dit, pour donner quelque consistance aux idées vagues sur lesquelles roulent leurs hypotheses. Je ne saurois me résoudre à croire que c'est l'Océan qui a formé les rochers dans lesquels on voit souvent des lits d'une seule espèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu rassembler tant de substances similaires dans un endroit pour les déposer en un autre, & prévenir tout mélange de matieres hétérogenes au moment de la cohésion des corpuscules lapidifiques ? Qu'on discerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'est pas étonnant ; puisque tous les marbres ne sont que des coagulations ; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche, ce qui prouve indubitablement que cette sorte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décomposée & recomposée par les vagues de la mer : c'est une substance homogene, primitive, & aussi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité sur la formation des étoiles que sur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puissantes de la Nature créatrice, à laquelle nous

devons la petite planete sur laquelle les philosophes raisonnent. Il paroît qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire; on a confondu, avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du Globe. Pour s'assurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des fleuves considérables & de grandes rivieres descendent de cette pente selon différentes directions opposées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrein y est convexe & extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, sont l'*Oby*, qui se décharge au Nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba*; *Genisxa* ou le *Genissea*, qui se perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la Nouvelle-Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana*, & le *Kowinna* qui se jettent tous quatre dans la même mer; l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Est leurs eaux dans la mer du *Kamschatka*; le *Hoang*, ou le fleuve safrané, qui, né à *Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit-cents *Lis* Chinois, se déboucher à l'Est dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui serpentent vers l'Occident, & se déchargent dans la Caspienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait sa source dans la Tartarie: il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus considérable que ne

le disent les Jésuites, qui prétendent l'avoir mesurée; mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient Gerbillon, Verbiest, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette difference que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatçi-Nos* dans la partie de la Tartarie, que les Modernes nomment la *Sibérie Jakutiehne*. Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siecles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chûte, une certaine quantité de terres, de pierres, & de sables: les angles & les côtés les plus exposés à l'action & au choc de l'air doivent se fêler & se décomposer: les vents doivent en balayer les fragments les plus menus: les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaisser à la longue, & occasionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écrasa la ville de *Pleurs*. Tout cela est vrai; mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne & l'aplatir pourroit bien aussi user notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir; notre existence même ne durera pas cinq cents ans si l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Cometes connues jusqu'à présent viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre Soleil, qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des

malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres: aussi les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils ayent été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations: ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, *Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui vivoit sous Auguste, avoit puisé dans des Historiens bien antérieurs au siecle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai deja fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations servir de retraite

aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parce que les sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux: dix personnes ne vivroient pas dix jours sur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les assailliroient tour-à-tour. C'est sur des convexités semblables à celles de la Tartarie que les débris de l'espece humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les savants du Thibet; si un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de vie, de brûler tous les livres & tous les manuscrits (*), on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'histoire de notre globe; qui nous paroît si moderne, quand on consulte les monuments des hommes, & qui est si ancien, quand on consulte la Nature. Un Na-

(*) La destruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie sous Jules-Cesar, l'incendie de cette même Bibliotheque, rétablie en partie, sous le Calife Omar, la destruction des anciens Auteurs Grecs & Romains sous le Pape Grégoire, sont, à mon avis, les plus tristes événemens de l'Histoire du genre-humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoissances que les hommes ne pourront jamais recouvrer: les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations: à voir la hardiesse avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les livres & tous les manuscrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome; mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

turaliſte dont les idées & les deſtins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu enſuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'eſt ſe faire illuſion que de croire qu'une méthode défectueuſe puiſſe jamais conduire à des réſultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permiſſion de faire arracher quelques pieux ſur leſquels a été fondé le pont que Trajan fit jetter ſur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années; d'où on conclut qu'une piéce de bois d'égale épaiſſeur, & haute de quarante pieds, ſe pétrifieroit d'un pouce en vingt ſiecles, & employeroit, pour arriver à ſa tranſmutation totale, neuf-cents-ſoixante-mille ans. Or comme on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raiſonnement ſeroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne ſignifie plus rien: le paralogiſme conſiſte dans la ſuppoſition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des ſubſtances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit ſitué le pont de Trajan. Il y a ſans doute des endroits où les ſucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne animal & végétal ſont plutôt tranſmués par l'imprégnation de ces ſucs. Comme il eſt impoſſible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour ſe pétrifier, à cauſe des differences preſqu'infinies des circonſtances, des terreins, des qualités de l'eau & de l'air, & des poſitions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être per-

fectionnée, ni même améliorée, ne sauroit servir à résoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainsi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finissant cette lettre, je tâcherai, Monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'industrie humaine, antérieurs au déluge.* On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs, & qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens: mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet événement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instruments dans le canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois especes de haches de pierre, découvertes en Allemagne; & par la comparaison que j'en ait faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matiere; hormis qu'il y a de ces instruments venus du nouveau Monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs, mais on en trouve aussi dans les tombeaux Celtiques (*), & à la

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

me fit découvrir, dans un terrein marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argilleuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre & du fer, pour en fabriquer des pointes de fleches, des couteaux, des coings, des haches, & des marteaux. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à des prétendus physiciens que tous ces instruments ne sont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été destinées aux usages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement versé dans la connoissance des fossiles & des minéraux, pour distinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces physiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enseigneroient comment on aiguise & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles sont, Monsieur, les observations que je prends la liberté de vous communiquer: j'aurois pu y joindre de longues remarques sur le sentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuser de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux continents, & surtout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre assez le peu de probabilité de cette hypotese, dont une plus ample discussion eût trop retardé le plaisir que j'ai de vous assurer de la gratitude & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur***.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

à Mr. * * *

Sur le Paraguai.

SI l'on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Missions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à personne de rejetter le témoignage d'un écrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'auteur de *l'Esprit des Loix* ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme en Europe, si on en excepte le Général des Jésuites, & son Sécrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibra*; & ce secret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le pensent, puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de soin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des Missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'Audience Royale de *Chuquisaca* voulut fait de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projettée? Pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accusé? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chusquisaca* un Fiscal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens*: cette charge importante n'est que trop souvent

livrée à des prévaricateurs, à ces juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de soulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'Audience pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai, ce qui lui fut accordé du consentement de tous les assesseurs, qui le munirent d'un plein-pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Missionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il désireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul Alguazil-major, nommé *Joseph de Mena*. Arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la parente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre, qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le pied dans leurs Missions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, mépriſa ces menaces, & se mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jésuites la pique en main, tomba si brusquement sur lui qu'il n'échapa que par une fuite precipitée à la fureur de ces assassins, qui blessèrent dangereusement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en resta pas là : le chef des Missions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz, Marquis de Castel Fuerte*, trente troisieme Vice-Roi du Perou, & dévoué sans réserve aux intérêts de la Société : il lui représenta dans sa lettre qu'un certain avanturier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Assomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai*; mais que les Jésuites, comme de très-fidèles sujets de Sa Majesté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chasser ce bandit digne du dernier suplice, & qu'en recompense d'un service si signalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de son Excellence.

Le Marquis de *Castel*, ayant lu cette lettre, ordonna, sans examen ultérieur, à ses satellites de jetter le Visiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une espèce de procès, dans lequel ses avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver son innocence, qui n'avoit pas besoin d'être prouvée; car peut-on imaginer une absurdité plus grossiere que de soutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuquisaca*, député par son corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un seul domestique, avoit voulu en vahir une province entiere ? Vous pensez sans doute Monsieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans sa charge, qu'on le loua de son zèle, qu'on le paya de ses peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient osé l'interrompre dans la respectable fonction de son ministere; mais vous vous trompez. Le marquis de *Castel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (*).

La

(*) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainsi que son maître, pendu, quoiqu'à demi-mort des suites de la blessure qu'il avoit reçue à l'escarmouche de l'*Assomption*.

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée qu'elle se révolta contre son trente-troisieme Vice-Roi : tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrêmité à l'autre ; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux Jésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu a craindre, si leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inoui de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cusco*, de *Cuença*, de *Chuquisaca*, prirent le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur Vice-Roi deshonoré par le supplice d'un innocent poursuivi par des moines, & depuis cette triste époque, le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entiere expulsion qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Paraguai, si l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppression de ses habitans sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai, que le Pape Benoit XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bulles dans lesquelles il excommunie clairement & formellement les Jésuites Missionnaires au Paraguai, parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguer, & pour les soumettre aux travaux. Employer la religion comme un instrument du Despotisme, c'est le crime le

plus réfléchi, & par conséquent le plus atroce qu'on puisse imaginer : c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les indigenes du Paraguai, sinon pour s'approprier le fruit de leur sueur, & le produit de leur travail ? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice ; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppresseurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raisons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défense n'a jamais existé, & que c'a été une pure invention de ces mêmes nouvellistes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain scélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on disoit être né à Leipsic ; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits inconteſtablement vrais, que personne ne sera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce singulier édit. L'espagnol Dom Juan, envoyé sous l'Equateur pour y mesurer la terre, qu'il ne mesura pas, a publié une relation de son voyage, dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse & de son affection pour *Los Padres*, qu'on ne sauroit récuser son témoignage, de sorte qu'on peut le citer hardiment.

» Les Missionnaires ne souffrent jamais, dit-il, » qu'aucun habitant du Pérou, de quelque na» tion qu'il soit, Espagnol, ou Métif, ou autre, » entre dans les Missions qu'ils administrent au Pa» raguai, non pour cacher ce qui s'y passe, *par* » *crainte que l'on partage avec eux le commerce des* » *denrées qu'on y recueille*, ni par aucune des » raisons avancées gratuitement *par des personnes* » *envieuses* ; mais pour que les Indiens, qui ne » sont que sortir de leur barbarie, & d'entrer dans

» les voies de la lumiere, se maintiennent *dans cet* » *état d'innocence & de simplicité.* Ne connoissant » d'autres vices que ceux qui *sont communs parmi* » *eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination*.... » Ces Indiens ne connoissent ni l'*inobéissance*, ni » la rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui » font tant de maux dans le monde; si les étran- » gers venoient chez eux, à peine y seroient-ils » arrivés que leur mauvais exemple leur appren- » droit des choses qu'ils ignorent, & bientôt re- » nonçant à la modestie & au respect qu'ils ont » pour les instructions de leurs curés, on expose- » roit le salut de tant d'ames..... Ces Indiens vi- » vent aujourd'hui dans la parfaite croyance que » tout ce que le curé dit, est bien, & que tout ce » qu'il blâme, est mal (*).

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguai est si ridicule, & sur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défense de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour souverains du pays, on l'eût sans doute repoussé à main armée: on l'eût assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses, ne fut-il point admis? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de *Chuquisaca*, qui représente la personne même du Roi d'Espagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiste eût dû nous ex-

(*) Voyage au Pérou, tom. I. *in*-4°. p. 549.
On peut se convaincre par ce passage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine franciscain, qui assure qu'il a pénétré dans toutes les missions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr. Surgy a pu faire usage d'une piéce si pitoyable dans ses *Mémoires Géographiques*.

pliquer, sans s'appesantir sur le salut des Indiens qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Busiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, sont mille fois plus excusables que des religieux, qui n'ayant aucun droit ni sur le Paraguai, ni sur ses habitans, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens: je ne crois pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus, si long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jésuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux résidences (*), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays, la *Société de Jesus* n'étant occupée alors que de son Collège de *Potosi*, qu'on venoit de construire à côté de la grande Mine, & de ses Missions du Mexique, qui furent décréditées ensuite par la fameuse lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angelès*, qui se plaignit au Pape que les Jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraison dominicale cette clause édifiante: *Seigneur, délivrez-nous de tout mal, & de notre évêque Palafox.* Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs ayeux.

Cette lettre, adressée au souverain Pontife, &

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jésuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces Religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

plusieurs autres motifs firent comprendre aux Jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre de Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillants, & tenus sous la main & les yeux des Vice-Rois, sur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & presqu'inconnues aux Espagnols mêmes. Comme il s'agissoit de s'emparer de la traite exclusive du Thé ou de l'Herbe Paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des liens marqués, plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saisir tous les sauvages des deux sexes qu'on put ramasser sur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les transplanter dans le cœur du Paraguai: en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquires & de Guaraniens, on parvint, après plusieurs années de travail, à former une petite nation sédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur assigna pour y cultiver le Thé, dont on détruisit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du Tabac ont fait en France, en Espagne, & en Autriche; de sorte qu'au bout de 19 ans les Jésuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclusivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y est d'un usage indispensable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'espece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvériser & de la falsifier: cette méthode a si bien réussi, que peu de Botanistes savent définir le caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique semble distinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaise: cependant ce n'est que la même chose sous des noms différents, & je

puis vous assurer que le Caamini est composé des sommités & des follicules de la plante Paraguaise, dont les tiges & les rameaux servent à fabriquer un Thé plus grossier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allerent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Espagnols des principales villes, qui en instruisirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'ayent été plusieurs fois examinés au grand Conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours sur le zele des Ministres, qui gémissoient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort singulier, intitulé : *Essai sur le Commerce des Jésuites*, évalue les profits qu'ils ont faits sur le *Caamini*, le *Matte*, & le *Palos* du Paraguai, à plusieurs millions de piastres, & il s'appuie de l'autorité de M. Frésier. Je ne puis rien vous apprendre de positif à cet égard, le prix courant de cette marchandise ayant souvent varié, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-six piastres fortes, & on compte qu'il s'y en consume, année commune, quatre millions de livres pesant. Là dessus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux Jésuites les instruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des atteliers, la construction des logements, & sur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux sarraux, ou deux souquenilles de toile de coton,

par an. La portion congrue de chaque esclave au-dessus de dix-sept ans, leur a couté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils possédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois-cents mille serfs, à qui on donnoit la pitance, sur laquelle l'esprit d'économie avoit tellement raffiné, qu'on ne mettoit jamais du sel dans l'aliment des Indiens: & c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les sustentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des Jésuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuse & la petite vérole séviſſoient extraordinairement.

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douceur au Pere Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de *Buenos-Ayres*, de l'*Assomption*, & de *Santiago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre: toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'étrivieres en honneur des douze Apôtres, & de jeûner trois jours dans la maison de correction: car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres*, ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais sinon pour ce qu'il leur plaisoit d'appeller crime de rebellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Santa*

Fé & à *Buenos-Ayres*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faisoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Pere supérieur faisoit de fréquents voyages au bourg de *La Candelaria*, situé au centre des Missions, & qu'on en regardoit comme la capitale: il est très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, un arcenal, que les Jésuites nommoient pieusement leur *Béatterie*, quoiqu'il y eût plus de sabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au sortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fusils, & de petites pieces à la Suédoise: ces armes devoient être, avant le soir, remises dans l'arcenal, & les clefs de l'arsenal devoient être remises au Provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les semaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occasionnoit des embarras & des soins infinis; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les spéculatifs ont cru que les Jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le fait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent (*). On ignore

(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, vingt-deux mille sept cents Jésuites, Prêtres & non Prêtres. Ceux qui ont été chassés du Portugal &c

ignore la véritable raison d'une conduite si bizarre en apparence: il faut que les généraux qui ont suivi *Aquaviva*, n'ayent pas jugé à propos de confier le secret du Paraguai à trop de compagnons: il faut qu'ils se soient défiés sur-tout des Jésuites Espagnols & Portugais; puisqu'ils tiroient la plûpart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas Rhin, où ces moines sont en général très-ignorants, & mêmes inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la bastonnade aux Chiquites, à catéchiser les Guaranies, & à emballer le *Caemini*.

Plusieurs personnes ont admiré, & admirent encore, l'établissement du Paraguai comme un ouvrage supérieur de la politique & de l'industrie; mais il n'est pas si difficile qu'on le pense de soumettre des sauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'est jamais glorieux de réussir à faire des esclaves. A quoi a-t-il servi après tout, de vouloir s'emparer des Missions du nouveau Monde en expulsant les autres ecclésiastiques? A quoi a-t-il servi d'opprimer avec sagesse, & de tourmenter, pendant un siècle & demi, quelques milliers d'Américains? A rien, sinon à rendre les Jésuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La postérité sera étonnée en lisant notre Histoire, elle ne concevra point comment les souverains ont pu accorder tant de

---

de ses possessions, de l'Espagne & de ses possessions, de la France & de ses possessions en Asie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malthe, montent à onze mille deux cents têtes. Ceux qui restent dans les Etats de la Maison d'Autriche, en Pologne, en Baviere, dans les Electorats Ecclésiastiques, en Italie, &c. forment, selon des listes authentiques, un total de onze mille & cinquante Moines, Prêtres & non Prêtres. Ainsi la Société est à demi détruite; le temps & la Providence anéantiront le reste.

pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les plus grands ennemis que les ſouverains ayent jamais eus.

Voilà, Monſieur, les éclairciſſements que vous avez exigés de moi ſur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'eſpere que la briéveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails ſur la malheureuſe condition des habitans du Paraguai, tyranniſés par des maîtres que perſonne ne voudroit avoir pour valets.

Fin du ſecond Volume.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans le Texte & dans les Notes du second Volume.

A

Ablutions, pourquoi ordonnées par les loix de l'Orient, 102.

Abulgazi, son histoire des Tartares, comment découverte, 19.

Abyssins, sont circoncis & baptisés, 102.

Accoucheuses d'Italie, quelle opération elles font aux enfants mâles, 115.

Achem, on y a des flêches empoisonnées, 220.

Aconit, il y en a plus de 40 especes, 221.

Aconitum Cynoctonum, à quoi on s'en est servi, 222, 223.

Acosta, ce qu'il dit de la confession des Péruviens, 227, 238.

Adam, sa salive, ce qu'en disent les Persans, 261. *n.*

Adamites, ce que c'est, 46.

Æthiops animal, examiné au microscope, 32.

Ætius, ce qu'il rapporte de l'excision des femmes, 106.

Afrique, les Princes y nourrissent des Nègres blancs, 10.

Agapes, les Turcs n'en ont point, 234.

Agate, employée à faire des haches, 290.

Ahouai, sa description, 211. Mal à propos transplanté en Europe, 214.

Albanie, ce que Pline & Solin disent de ses habitants, 7.

Albinos, nom donné par le Portugais aux Nègres blancs, 3. *Voy. Negres blancs.*

Albours, volcan éteint, 272.

Alènes de Macassar, 216.

Alexandre veut attaquer avec sa phalange, une troupe d'Orangs-Outangs, 60. Son caractere, 226. Conte à son sujet, inventé par ses adulateurs, *ibid.* Détruit le culte des ignicoles, 242.

Alkalins (sels), arrêtent le venin des viperes & des serpents, 226.

Allemande (la langue), ref.

semble à l'idiôme Persan, 250.
Allongement des paupieres, sa cause, 24.
Almanacs à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, 169.
Alphabet Thibétain, supérieur à celui de la Chine, 249. De quels éléments il est composé, *ibid.*
Amantas, n'avoient pas imposé des noms aux planetes, 162.
Amazones de l'Amérique, ce qu'en dit Mr. de la Condamine, 89. L'Auteur rejette leur existence comme fabuleuse, 90.
Ambassadeur du Dalaï-Lama, ce qu'en conte Gerbillon, 257.
Américains, sont incapables de penser, 129. Ceux qu'on a instruits en Europe, n'ont pu rien apprendre, 132. Prennent le Roi Charles IX. pour un Indien, 134. Pourquoi on leur refuse les Sacrements, 135. Ne sauroient se confesser, *ibid.* Persistent dans la stupidité, 138. Avantages qu'ils auroient pu retirer de la découverte du nouveau Monde, *ibid.* Comment ils tirent le suc du Mancanillier, 205, 206.
Amérique, les Européans sont les seuls qui y naviguent, 161. Produit plus d'arbres vénimeux que le reste du monde, 211.
Amiack, 247.
Amilcar, défait les Lybiens avec des Mandragores, 203.
Amphion, Voyez *Opium.*
Androgynes, Voyez *Hermaphrodites.*
Anesses, les Moines Turcs s'accouplent avec elles, 125.
Animaux mulâtres, en quoi ils différent des hommes mulâtres, 22. A quelles especes animales on a assigné la primauté, 54. Animaux châtrés, quels symptômes ils éprouvent, 88. S'attristent pendant les éclipses, 199.
Annates, les Papes n'en tirent pas de l'Amérique, 240, *n.*
Année solaire, exige des connoissances astronomiques pour être reglée, 170.
Anté-diluviens (monuments), il n'en existe point, 190.
Antequera (Dom Joseph de), nommé Visiteur du Paraguai, 293. Repoussé par les Jésuites, *ibid.*
Antiochus trouve, dans le temple de Jérusalem, un homme destiné a être mangé, 235, *n.*
Antiquité dévoilée par les usages, ce que l'auteur dit de cet ouvrage, 198, 199.
Antithora, sa vertu est équivoque, 223, *n.*
Antæciens, sont autant éclairés par le soleil que nous, 275.
Anville (Mr. d'), ce qu'il dit du Grand-Lama est fabuleux, 256.
Apennin, a eu des volcans, 281, 282.
Apion, reproche qu'il fait aux Juifs, 235.

Arabes, ne se servent plus si communément des flêches empoisonnées, 213.

Arbres fossiles, comment couchés dans les marais, 273.

Arbres fossiles de Lancastre, leur origine, *ibid.*

Architecture des Péruviens, grossiere, 152.

Argenfola, réfuté, 216.

Aristocratie des femmes, il n'y en a jamais eu, 92.

Aristote, critique mal à propos Hérodote, 2. *n.*

Armes Indiennes, comment on les empoisonne, 214.

Arsénal des Jésuites du Paraguai, étoit à la Candelaria, 302.

Art de maroquiner les cuirs, apporté par les Croisés, 260, *n.*

Ases, leurs établissements en Europe, 250.

Astronomie des Péruviens, grossiere, 162.

Atabalipa, sa sœur devient maîtresse de François Pizarre, 154. Sa réponse à un Moine Espagnol, 236.

Atlas de la Chine, cité, 256.

Atun Cannar, ses ruines décrites dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 152.

Aurinia, femme adorée chez les Germains, 245.

Auronces, ou *Ausoniens*, (peuples), fondateurs de la ville d'*Herculanum*, 282

Auteurs, ceux de nos jours composent trop précipitamment, 37.

Avocat, (Mr. l'Abbé l'), ce qu'il dit de l'Immaculée Conception, 259, 260, *n.*

Axe terrestre, on ignore sa longueur, 275. *n.*

B

Babouin, on le trouve représenté dans les antiques Egyptiens, 67.

Bajazet II, ce qu'il demande au Pape, 109.

Balaluan, volcan de Sumatra, 281.

Balk, école fameuse de l'Asie, fournit beaucoup d'Astrologues, 249.

Barbe, a du rapport avec les parties sexuelles, 76.

Bardane, ou *Personata*, (plante), ses propriétés, 23.

Bardes, prêtres Gaulois, 224.

Barris, 47.

Baton Kan, ce qu'en dit le frere Ascelin, 263.

Battel, combien de Nègres blancs il avoit vus à Loango, 10.

Bauhin, en quoi il se trompe, 222.

Baumgarten, on cite son voyage d'Egypte sur un fait extraordinaire, 123.

Béarnois, avoient emprunté des Espagnols l'usage de faire la *couvade*, 195.

Béaterie de Paraguai, 302.

Beauce, on y a tenu la grande assemblée des Gaulois au nouvel an, 234.

Beausobre (Mr. de), vengé contre un Moine, 264.

Bengale, comment on y brûle les femmes, 183, *n.*

Benoît XIV, pourquoi il excommunie les Jésuites du Paraguai, 295.
Bernier (Mr.) avoit connu un Médecin du Thibet, 249.
Bernin [le Chevalier] restaure très-mal une statue antique, 80, 81.
Bertha [la ville de], prise avec du *Solanum* dormitif, 203.
Bible, ce qu'en dit Atabalipa, 236.
Bipedes, on ne connoît pour tels que l'homme & l'Orang-Outang, 42.
Bissao, une Négresse blanche y accouche d'un Négrillon, 26.
Blafards [hommes] en quoi ils diffèrent des Nègres blancs, 6. Ont le visage velu, *ibid.* On les compare aux Cretins, 13.
Blafards du Darien, engendrent, 25. Il n'en naît en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche, 28. Ne sont pas engendrés par des singes, 30.
Blafards du Darien, quand on a commencé à les connoître, 1.
Blas de Valera, à quel temps il fixe l'origine des Incas du Pérou, 144.
Blessures des flèches empoisonnées, comment on les guérit par le sucement, 204, 205.
Bonnets jaunes & rouges, (faction des), au Thibet, 255.
Bonzes de l'Occident, 267.
Bonzius est le premier qui donne une figure de l'Orang-Outang, 42. On l'accuse d'avoir exagéré les symptômes qu'entraînent les flèches empoisonnées, 218.
Boulanger (Mr.), son sentiment peu probable, 197.
Brachmanes, tirent avec des flèches empoisonnées sur les Macédoniens, 226.
Brahmines, leur système contredit leurs pratiques, 181. Contraignent les femmes à se brûler, 183. Ramassent les dépouilles des femmes qu'on brûle, 189.
Brokes (Mr.), range les singes parmi les hommes, ou les hommes parmi les singes, 54.
Brosse (Mr. de la), ce qu'il auroit dû rechercher en Afrique, 47.
Brosses (Mr. de), son sentiment sur le froid austral est incompréhensible à l'Auteur, 277.
Broullius (Maître Jean), publie une dissertation, malgré la défense de la Diète de Suède, *ibid.*
Brue (le Sr. de), on cite sa relation, 17.
Bruin (Corneille de) voit une Kackerlake à Bantam, 11. En quoi il se trompe, 12.
Bucher, interprétation de ce mot Allemand, 174.
Buchstab, interprétation de ce mot Allemand, 174.
Buenos-Ayres, on y embarquoit les produits des Missions du Paraguai, 301.
Buffon (Mr. de), ce qu'il

rapporte des actions d'un Orang-Outang, 50. L'Auteur trouve sa définition de l'Orang-Outang outrée, 51. Quelle longueur il donne à l'Axe terrestre, 275.

C

Caa-apia, spécifique contre les armes enduites du suc de l'Ahouai, 213.

Caimini, est la même chose que l'herbe Paraguaise, 300.

Cadenats des femmes, comment on les fait, 121.

Californiens, pourquoi ils se coupent un doigt, 292.

Callo, ruines qu'on y découvre, 153.

Calmouks, sont devenus puissants, 254.

Camouflet, on en envoie aux mineurs, pour les étouffer 224.

Campagne de sel, 272.

Cancu, pain sacré des Péruviens, comment on le préparoit, 236, 237.

Canjares, poignards empoisonnés, 214.

Candelaria, capitale des Missions du Paraguai, 302.

Caprifiguier, son suc est un caustique, 121.

Capul (l'isle de), comment on y infibule les garçons, 128.

Caraïbes, on éprouve leurs traits vénimeux sur des chiens, 276.

Carreri, ce qu'il dit des Mexicains, est absurde, 271.

Carthaginois, attaquent les Orangs-Outangs dans un isle de l'Afrique, 61.

Caspienne (la mer), sa figure est connue, 272.

Castel Fuerte [le Marquis de] fait emprisonner le visiteur Antequera, 294. Le fait pendre, *ibid.*

Cat (Mr. le), compare mal à propos les Nègres blancs aux lapins, 31.

Catholique [la religion] ne s'étend pas au-delà de l'Europe, 237.

Catoucha des Calmouks, est le principal d'entre les Evêques Kutuktus, 244. Depuis quand il s'est rendu indépendant du Grand Lama, 253. Pourquoi il persiste dans sa révolte, 254.

Caveres [peuple de l'Amérique], comment ils empoisonnent leurs flèches, 208.

Caylus [le Comte de] examine une hache de cuivre Péruvien, 155. Son sentiment sur le Pérou, 156. Ses antiquités citées, 155.

Cedre [le grand], a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.

Célibat ecclésiastique, son origine, 95.

Celse [le Médecin], ce qu'il dit de l'infibulation des garçons, 122. Ce qu'il dit sur la façon de guérir les blessures faites par des flèches, 204.

Cérémonies funebres, ce qu'elles peuvent expliquer, 190.

Cerfs, ce qui arrive à

ceux qu'on châtre, 76.
Chair étuvée à la crême, défendue aux Juifs, 190.
Chanſon des Gaulois, 3 4.
Chapetonade, ou *Vomito prieto*, maladie endémique dans quelques endroits des Indes Occidentales. 28.
Chark, propriétés de cet arbuſte, 213.
Chardin, ce qu'il dit d'une maladie qui regne à l'oueſt de la mer Caſpienne, 8. Ce qu'il rapporte du reſpect des Turcs pour la Vierge, 260, 261, *n.*
Charles-Quint, on lui envoie un livre du Mexique, 167.
Charlevoix, ce qu'il dit des hommes habillés en femmes dans la Floride, 85.
Châtreurs, ou *Origéniſtes*, les plus pernicieux hérétiques qui ayent jamais exiſté, 80.
Chats [blancs d'Angola, l'Auteur a obſervé qu'ils ſont pour la plûpart ſourds, 32.
Cherſoneſe Cimbrique, quand ſubmergé, 273.
Chevaux nés blancs, plus foibles que les autres, 31.
Cheveux, leur couleur indique le degré de l'altération que les Nègres blancs ont eſſuyée, 33.
Cheveux roux, l'auteur ſoupçonne que c'eſt une maladie, 24.
Chiens Alains, employés par les Eſpagnols, pour détruire les Indiens, 38.
Chine, ſa conduite envers le Grand-Lama, 256. On y détruit tous les livres, 288.
Chinois, ont fait les mêmes découvertes que les Européans, 160. Ne veulent pas aller en Amérique, 161. Secourent le Grand Lama, 244. Leur erreur ſur le Dalaï-Lama 252, 253. Ils prennent les premiers Miſſionnaires Catholiques pour des Turcs ou des Lamas, 262, *n.*
Chitomé des Abyſſins, a moins de ſectateurs que le Grand-Lama, 264.
Chrétiens, traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans, 15. *Chrétiens* des premiers ſiécles, croyoient que les dents de l'homme ſont incorruptibles, 240.
Chriſtophe Colomb trompe un moine, 161.
Chronologie, encore obſcure après les Olympiades, 144.
Chronologiſtes, leur erreur ſur l'antiquité des Grecs, 158.
Chuguiſaca [l'audience de] nomme Dom Antequera Viſiteur du Paraguai, 292.
Circonciſion, dangereuſe dans le Nord, 71, 72. Les Hébreux l'avoient priſe en Egypte, 100. D'où elle eſt originaire, 101. N'a jamais été adoptée dans aucun pays ſeptentrional, *ibid.* Où elle eſt néceſſaire, & où elle eſt ſuperflue, 103. L'Alkoran ne l'ordonne pas, *ibid.* Si l'on peut en ef-

Facer la cicatrice, 112. De quels instruments les Juifs rénégats se sont servis pour se faire recroître le prépuce, 113. *Circoncision*, dans quels pays du nouveau Monde on l'a retrouvée, 116. Comment on la pratiquoit chez les Salivas, & les Othamacos, 118.

Clergé des anciens Gaulois, fort nombreux, 234. Celui de la Suede attaque les naturalistes sur une découverte, 277.

Climats, contiennent des causes qui nous sont inconnues, 71. Dans quels climats l'espece humaine a le mieux réussi, 56.

Clitoris, son énormité contrefait les parties sexuelles des mâles, 75. Ce que produit son allongement, 76. On ne le coupe pas dans l'excision, 105.

Cobra de Capello, serpent vénimeux, 227.

Code noir. 52, *n*.

Colchides (les) avoient un venin singulier pour frotter les flèches. 223.

Colonies des Scythes, quels usages elles introduisent. 179.

Communion des anciens Gaulois. 234.

Communion des Mexicains comment elle se pratiquoit. 234.

Conapy, volcan célebre de Banda. 281.

Condamine (Mr. de la), ce qu'il dit de la stérilité des langues de l'Amérique, 137, *n*.

Confesseurs du Pérou, différoient en pouvoir. 238. Comment ils donnoient l'absolution. *ibid*.

Confession, si elle étoit établie chez les Péruviens, 237. On propose de l'abolir en faveur des Indiens, 239.

Congo, les personnes à cheveux roux y sont communes, 16.

Conseil des Indes de Madrid, examine inutilement les plaintes des Indiens opprimés par les Jésuites, 302.

Copal, on s'en sert dans la Circonciſion. 110.

Coquillages, on n'en découvre pas dans la pierre de roches. 284.

Corail [poudre de], on s'en sert dans la Circonciſion 110.

Cornaro, sa sobriété, 257.

Cornes non emboitées dans le crâne, ne poussent pas après la castration de l'animal, 76.

Cornes creuses & permanentes, poussent malgré la castration. *ibid*.

Coromondel, comment on y brule les femmes veuves 183. *n*.

Corps muqueux, colorie l'épiderme. 23.

Cortex [Fernand], les scholastiques d'Espagne se moquent de lui. 1. On cite ses *las cartas à l'Emperador*. 11. Fait bâtir une maison à Mexico. 172.

Côtes, leur nombre varie quelquefois dans les hommes. 46. L'Orang-

Outang en a deux de plus que nous. *ibid.*

Courage artificiel des Orientaux, comment on se le procure, 219, *n.*

Coutume d'enterrer les vivants avec les morts, son origine, 180

Couvade des Béarnois. 195.

Créoles, leur dégénération. 140. Ne sont pas propres aux sciences. *ibid.* N'ont jamais écrit, 142.

Crétinage, ce que M. de Maugiron dit de son origine, est incertain. 26.

Cretins du Valais, description de ces créatures. 13. On les regarde comme des saints, parce qu'ils sont foibles, 14. Il n'y en a que dans le Valais. 29.

Cric, poignards empoisonnés, 214.

Cuivre endurci, on l'a employé au lieu du fer. 155.

Cultes religieux, ce qu'ils ont eu de commun. 234.

Curare, description de cette plante, 207. Ses propriétés. *ibid.* Son usage, 208.

Curcuma ou *Safran di tierra*, est le contrepoison des flèches des Janavais. 216.

Cusco (la ville de) ne peut avoir été qu'une bourgade sous les Incas. 151. Les Espagnols l'ont entiérement rebâtie, *ibid.* Si elle a eu une école publique sous les Incas. 157. Sa population, 163.

Cynocéphale pourquoi adoré en Egypte, 67.

Czar Pierre I. découverte qu'il fait en Sibérie. 248.

D

Dairo ou Dari des Japonois. 265. Origine de son pontificat. *ibid.* Envoie deux filles pucelles à l'Empereur du Japon, 266. *n.*

Dalaï-Lama, fait le voyage de Pekin, 245.

Dalaï-Lamas, durée de leur culte. 244. Leur antiquité. 244. 245. Leur pays est bien policé. 247. Fables qu'on conte à leur sujet. 250. Leur mort n'est pas tenue secrette, *ibid.* Ne portent pas un voile sur le visage, 251. Leurs portraits sont exposés à la porte de leur temple, 245. Quand ils se montrent en public. 251. Donnent audience aux ambassadeurs. *ibid.* Leur habillement & leur coëffure, *ibid.* Ne se mêlent jamais des affaires temporelles, 252. N'administrent pas leurs propres revenus, 253. En quoi consiste leur politique, 255. Comment ils ménagent leurs intérêts. *ibid.* Ne s'arrogent pas un culte de Latrie, 252. Leur vie privée est inconnue, 256. Leur boisson, 257. Si les dévots du Thibet mangent leurs excréments, 258.

Dalin (Mr. Olof) répond au Clergé de Suede. 277.

Daniel, ce que les Persans disent de lui, 291. *n.*

Danube, bois pétrifié qu'on y trouve, 289.

Dapper, ce qu'il dit des *Dondos* blonds, 33.

David, si l'on avoit mis de l'argent dans son tombeau, 191.

Décalogue de Romulus, 79.

Défaillance de la lumiere, n'incite pas les hommes à crier, 200.

Déification des femmes en Allemagne, 245. Origine de cet usage, *ibid.*

Déluges, paroissent périodiques, 278.

Démon métatique, être ridicule 9.

Despotisme, accable l'Asie, & menace l'Europe. 177.

Destour-Destouran, grand Pontife des Guebres, 231. *n.* Où il réside, *ibid.*

Deuteronome, ne parle pas de la maniere d'ensévelir les morts, 190. 191.

Devas, ministres du Grand-Lama, leur pouvoir, 253. Veulent se rendre indépendans. *ib.*

Diables de l'Amérique, conformes à ceux d'Europe, 237.

Dictionnaire Encyclopédique, ce qu'il dit des Négres blancs, 29. Ce qu'on y trouve touchant la circoncision des Mexicains, 115. Chaque auteur y est responsable de ses propres articles. *ibid.*

Diète de Suede impose silence au Clergé, 277.

Discours Académique prononcé à Samarcand. 261.

Divan [le grand], pontife des Sabis, a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.

Dodonée décrit une espece particuliere de *Thora Valdensis*, 223. *n.*

Dondos, signification de ce mot, 3. Voyez. *Négres blancs.*

Drogues qui servent à empoisonner les flêches, sont tirées du regne végéral & animal, 204.

Druïdesses, prêtresses des Gaulois, faisoient vœu de chasteté, 94.

Drusions, êtres chimériques. 8.

Du Halde (le Pere), mensonges qu'il dit du Grand-Lama, 250.

E.

Eau forte séringuée dans les veines des animaux, les tue en deux minutes. 208.

Eau fulminale, différente de l'eau lustrale. 232. A quoi employée chez les Romains. *ibid.*

Eau marine, est nécessaire pour faire opérer les volcans. 281.

Eclipses, ont toujours effrayé les superstitieux, 199. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu *ibid.*

Ecriture Chinoise, pourquoi compliquée. 175.

Edit attribué à Romulus, 79.

Education des Orangs-Outangs, n'a été confiée qu'à des saltimbanques, & à des matelots, 135.

Edward (Mr.), on trouve dans ses *Glanures* une bonne figure de l'Orang-Outang, enluminée. 69.

Eglise Romaine, a perverti

l'eſprit des uſages Judaïques, 197.
Egyptiens, leurs différents caracteres, 176. Ce qu'ils dirent au philoſophe Solon ſur les déluges, 278.
Egyptiennes [femmes], ce qu'en dit Mr. Thevenot. 106.
Eléphants, les Indiens leur accordent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes. 47.
Eleuths de Kokonor, ſecourent le Grand-Lama. 255.
Ellébore, à quoi employé par les Gaulois, 220, 221.
Empereur, ce qu'il demande au Grand-Seigneur, 289.
Enfant ſauvage, enſeigne, en Amérique, un remède aux Européans, 206. 207.
Enfants d'un teint rougeâtre, engendrés par des Nègres. 16.
Enfants noirs, pourquoi il n'en naît pas de parents blancs, 33.
Enfants ſauvages trouvés dans les bois de l'Europe, ce que l'auteur en penſe, 63.
Enfants châtrés, reſtent imberbes, 76.
Enfants Américains, deviennent ſtupides vers l'âge de puberté, 132.
Enfants vivants, enterrés avec le corps mort de la mere 191. Origine de cette abomination. *ibid.*
Ens, ce qu'il dit des peuples du Mexique 218. *n.*
Enthouſiaſme, expliqué phyſiquement, 133, *n.*
Eſpagne, a ſouſtrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apoſtolique, 239. *n.* Ce qu'elle payoit annuellement aux Miſſionnaires du Paraguai, 301. Deux de ſes deux provinces envahies au milieu de la paix, 300.
Eſpagnols (les Créoles) ſe croyent injuriés, quand on les nomme des Américains, 139.
Eſpagnols, n'ont conté que des fauſſetés de l'ancien état du Pérou, 143. La plûpart de leurs hiſtoriens ſont menteurs. 171.
Eſprit, n'a pas été également partagé aux différentes nations. 130. L'uſage des femmes n'eſt point contraire à ſon développement, 133.
Eſprit [St.], eſt inconnu aux Turcs, 261. *n.*
Eſſai ſur le Commerce des Jéſuites, ce que l'auteur de cet ouvrage dit des profits qu'ils ont faits ſur l'herbe Paraguaiſe ou le Caamini. 299. 300.
Ethiopie, comment on y infibule les femmes. 119.
Ethiopiens, paroiſſent avoir peuplé l'Egypte, 100.
Etna, depuis quand il a brûlé, 283.
Eubagès, prêtres des anciens Gaulois, 234.
Euphorbier, comment on en extrait le ſuc, 206.
Exciſion, ce que c'eſt, 105. Comment elle ſe pratique en Abyſſinie, 106.
Excréments humains, contrepoiſon des alênes de Macaſſar, 218.
Expériences, faites à Leide, avec des flêches empoiſonnées, 211.

Expériences de l'Auteur sur les végétaux lacteſcents. 212. *n.*

F

F *Aculté* de propager depuis les poles juſqu'à la Ligne, accordée à l'homme excluſivement. 55.

Faquiers-Jaquis, compoſent un antidote contre la morſure des ſerpents, 229.

Faunes, leur culte originaire de l'Egypte. 66, 67.

Faune, ſi c'étoit un Dieu majeur chez les Romains, 79, 80.

Faunorum ludibria, 68.

Femmes blanches qui accouchent d'un enfant mulâtre, ont aimé des négres, 34.

Femmes délaiſſées dans les iſles de l'Archipélague Indien, ce qu'on en conte, eſt ſuſpect, 62.

Femmes croiſées, violées par les Sarraſins dans la Terre Sainte, 97.

Femmes Américaines, leur ſingulier attachement aux Eſpagnols, 154, 155.

Femmes Indiennes, ne ſe brûlent pas avec le corps mort de leurs maris, quand elles ont des enfants, 181, *n.*

Femmes Péruviennes, s'entreconfeſſoient, 238.

Fenêtres, il n'y en avoit pas dans les maiſons des anciens Péruviens, 152.

Fer, on ne ſçavoit pas le travailler au Pérou, 154. Celui de l'Amérique eſt inférieur au nôtre, *ibid. n.* Son prix, 155, *n.*

Ferrier (Mr.), ſur quoi on le conſulte, 75.

Fétichiſme, conſtituoit la religion Egyptienne, 67.

Feyio (le Pere Benoît) jugement ſur ſon *Théatro critico*, 140. Ce qu'il dit des Créoles, réfuté, 142.

Fille ſingulière, née à la nouvelle Grenade, 17.

Figuier, ſon ſuc laiteux eſt un poiſon, 212.

Fiſcal Protecteur des Indiens, 252.

Fléches empoiſonnées, leur uſage eſt très-ancien, 202. Il y en a qui conſervent leur violence pendant 150 ans, 206. Comment on les éprouve chez les Cavere, 208.

Fléches des anciens Brachmanes, moins violemment empoiſonnées que celles des Caraïbes, 228.

Fleurs lilliacées, leurs ſtigmates ſont un poiſſon, 184, *n.*

Fleuves de la Tartarie, leur énumération, 285.

Floride, ce que les anciennes relations en diſent, 70.

Floridiennes (femmes), on prétend qu'elles ſont exciſes, 88.

Fo eſt le même Dieu que *La*, 252, *n.*

Fœtus, femelles, paroiſſent mâles juſqu'au troiſiéme mois, 74.

Fogeda (le Comte de), tué par une fléche empoiſonnée, 202.

Fontaine (Mr. de la), le fabuliſte, pris pour le

prédicateur de Louis XIV, 135.
Forbin (Mr. le Chevalier de), ce qu'il dit de la police des singes, 40, *n.* Sauve le royaume de Siam, 256.
Fourmont (Mr.), interprête des livres trouvés en Sibérie, 248.
Fous, idée qu'on en a eue dans l'Antiquité, 14.
Freret (Mr.), ce qu'il dit de ses confreres, 182.
Fricatrices, 75. *n.*
Froid, fait blanchir le poil des animaux dans le Nord, 40. Il est plus rigoureux au Midi qu'au Septentrion, 31.
Frutex terribilis, n'a pas été employé pour empoisonner les flêches, 211.

G

Gage (Thomas), ce qu'il dit des mysteres de la religion Chrétienne, 136.
Galles (Prêtres de Cybele), étoient châtrés, 86.
Gallinace [Pierre de], 156.
Garcilasso, jugement sur ses ouvrages, 131. Il n'étoit pas un véritable Américain, *ibid.* Ce qu'il dit de la confession des anciens Péruviens, 233, 237.
Gaubil (le Pere) fait de grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine, 241. Entreprend des recherches sur le voyage des Lamas en Amérique, 242.
Gaulois, ont envenimé leurs flêches avec la seve du Caprifiguier, 221. Peinture de leur grande assemblée du nouvel an, auprès de Chartres, 234, 235.
Gécho, lézard dont la sanie sert à envenimer les traits des Javanais, 215.
Gelées, font blanchir les pérales des giroflées & des roses rouges, 31.
Généraux des Jésuites, ne vouloient que des Allemands au Paraguai, 303.
Gengiskan, les Tartares le croient né d'une vierge, 259.
Georgi (le Pere), l'Auteur rejette son sentiment, 244. Son Canon des Rois du Thibet est fautif, 253, 254. On le réfute, *ibid.*, 263 & 264.
Gerbillon (le Jésuite), a été valet-de-chambre de l'Empereur Kang-Hy, 249.
Germains, étoient une colonie de Tartares, 245.
Gesner, la figure qu'il donne de l'Orang-Outang ne ressemble à rien, 69.
Gestation des Orangs-Outangs, le temps en est inconnu, 62.
Gètes, leur langue avoit une espece de mêtre, 159. *n.* Ce qu'étoit leur grand Pontife qui résidoit sur le mont Kagaion, 244.
Gibier tué avec des flêches empoisonnées, est bon à manger, 209.
Glaces, ne fondent pas au soixantiéme degré de latitude Sud, 276.

Gmélin (Mr.), ſes recherches ſur la *Pieſtra Horda* en Sibérie, 19. Contredit mal à propos Strahlenberg, 20.

Gnia-Tritzhengo, premier Roi du Thibet, quand il régnoit, 253, 254, *n.*

Gobali, farfadets riſibles d'Italie & d'Allemagne, 8.

Gobelins, farfadets de France, 8.

Golfe Adriatique., ce que l'auteur dit de ſon origine, 271.

Golfe Perſique, comment il a été produit, 272.

Grand-Jean, Hermaphrodite marié comme homme, 75.

Grégoire (le Pape), brûle les ouvrages de Cicéron & de Tacite, 167.

Guaques, tombeaux des Péruviens, les Moines y fouillent, 156.

Guèbres, ſe confeſſent, 240.

Guelfes (faction des), à quoi l'Auteur la compare, 255.

Gumilla, ce qu'il rapporte d'une fille née à la nouvelle Grenade, 74.

H

Haches de cuivre, on s'en eſt ſervi au Pérou, 156.

Haches de pierre, communes à tous les peuples ſauvages, 290. Ce que l'Auteur en dit, *ibid.*

Hannibal défait les Pergames avec des viperes, 203.

Henri III. (Roi de France), on l'invite à être Parrain d'un enfant du grand Seigneur, 109. Eſt attaqué du mal vénerien & guéri, 227.

Herbe Paraguaiſe, les Jéſuites s'emparent de la traite de cette drogue, 229. La font détruire dans tous les endroits de l'Amérique, hormis dans leurs Miſſions, *ibid.* La pulvériſent & la falſifient, 230. Combien on en conſomme de livres annuellement, *ibid.*

Herculanum, on y trouve des laves dans les maiſons, 282. Epoque de ſa fondation, 283.

Hermaphrodite noyé à Rome, 78.

Hermaphrodite, déclaré homme à Touloufe, & femme à Paris, 75.

Hermaphrodites, plus communs dans les pays chauds que dans les régions froides, 71. Portent des habits diſtinctifs au Mogol, 70. Ils ſont pour la plûpart femmes, 74. Ont de la barbe, hormis dans la floride, 76. Sont des monſtres, 77. S'il eſt vrai qu'on les noyoit à Rome, 78. Cauſe de l'averſion qu'on a pour eux, 80. Quand on les a recherchés à Rome, 81.

Hermaphrodites de la Floride, à quoi on les occupoit, 83.

Hermaphrodites vrais, la Nature en a produit dans le regne végétal, & parmi les inſectes, 72.

Hermaphrodites, *plantes & insectes*, moins parfaits que ceux qui n'ont qu'un sexe, 73.

Hermaphroditisme, 72. Dans quels animaux il est le plus fréquent, 77.

Hérodote, ce qu'il dit de la couleur du sperme dans les Nègres, 21.

Hippomolgues (nations), où l'on en rencontre, 257.

Hippuris, qualité de cette plante, 213.

Histoire Généalogique des Tartares, l'auteur des notes sur cet ouvrage contredit Strahlenberg, 18. En quoi il raisonne mal, 19.

Histoire générale des Voyages, on y trouve une mauvaise figure de l'Orang-Outang, 69.

Histoire Naturelle, a de grands vuides, 6. Celle de l'Amérique doit tous ses progrès aux savants de l'Europe 141.

Histoire des Rois du Mexique, fabuleuse, 170.

Histoire des Cérémonies religieuses, jugement de l'auteur sur cet ouvrage, 241.

Hoang (fleuve jaune), où il se jette dans la mer, 285.

Ho-Fo, nom donné par les Chinois au Grand-Lama, 252.

Hollandais, dissuadent aux Caffres de se couper les doigts, 193, 194.

Homere n'a pas été le premier Poëte Grec, 159.

Homme des bois, 47.

Homme (un) ne sauroit vivre d'une once de nourriture par jour, 257.

Homme, s'il devenoit androgyne, il dégénéreroit, 73, *n.*

Hommes couleur de craie, où l'on en trouve, 96.

Hommes tigrés, s'il y en a en Sibérie, 18.

Hommes habillés en femme, on en trouve en Amérique, 84.

Hommes qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main, sont fabuleux, 192.

Hontan (le Baron de la), ses controverses avec les Sauvages, 137.

Horde bigarrée en Tartarie, fabuleuse, 18.

Hottentotes (femmes), quelle excrescence elles ont aux parties génitales, 117.

Hottentots, ne procedent pas à la copulation comme les crapauds, *ibid.* Pourquoi ils se sont ôtés un testicule, *ibid.* Se coupoient anciennement un article des doigts, à la mort de leurs parents, 192.

Huile de Tabac, poison très-dangereux, 229.

Hyde (le Docteur), publie une traduction du *Sadder*, 231.

Hydropisie noire, maladie rare, 34.

I & J.

Jacob, son corps avoit été embaumé, 90.

Jacob (le Rabbin), ce qu'il dit de l'embaumement des

des morts chez les Juifs, 191.

Japon, ce que l'Auteur découvre dans l'hiſtoire de ce pays, 265

Jaune, eſt la couleur des Empereurs de la Chine, 255.

Java (l'Empereur de), tenu en tutelle par les Hollandais, 12. Avoit en 1761, trois Kackerlakes à la cour, *ibid.* Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia, *ibid.*

Javas, Prêtres de la Floride, 85.

Iffere âtre, maladie ſinguliere, 34.

Jecha, femme adorée chez les Germains, 245.

Jerôme (St.), ce qu'il dit d'un Satyre, 68.

Jéſuites, de quelle façon ils ont accommodé le culte extérieur au génie des Paraguais, 136. On les pend aux arbres en Tartarie, 247. Leurs calomnies abſurdes contre le Viſiteur du Paraguai, 294. Depuis quand leur crédit a diminué au Pérou, 295. Pourquoi ils avoient réduit les Paraguais en eſclavage, *ibid.* Pourquoi ils défendoient l'entrée du Paraguai à tous les étrangers, 296 Ce que leur a coûté l'entretien de leurs eſclaves au Paraguai, 300. Combien ils en poſſédoient, 301. Ils étoient peu nombreux au Paraguai, 302. Liſte de ceux qui ont été expulſés de différents Etats de l'Europe, & de ceux qui reſtent dans d'autres, 30, 303, *n.* Ceux du haut & du bas Rhin ſont plus ignorants que les Cordeliers, 303.

Jeſus-Chriſt, pris par les Américains pour un ſorcier Français, 136. Par les Aſiatiques pour un médecin, 232, *n.* Les Moulahs diſent qu'il a été en correſpondance avec Galien, *ibid.* Ce que les Mahométans diſent de lui, 260, 261, *n.*

Ignicoles. Voyez *Guèbres.*

Imagination des meres ſur l'embryon. 22. L'Auteur la rejette, *ibid.* 23.

Immaculée Conception de la Vierge, inventée par Mahomet. 260. 261. *n.* Apportée en Europe pa les Croiſés, 260, *n.*

Immortalité de l'ame (le ſyſtême de l') n'a pas entraîné autant d'abus que le dogme de la réſurrection des morts, 187.

Immortalité des Dalaï-Lamas, origine de cette fable, 251.

Incas, on ne ſait quand ils ont commencé à régner, 144. Leur hiſtoire eſt toute fabuleuſe, 148. Ils étoient deſpotiques. *ibid.* Leur empire étoit un pays inculte & barbare, 156. Comment ils ſe confeſſoient, 239.

Incubes & Succubes, leur origine, 68.

Indiens Orientaux, pourquoi ils payent un tribut au grand Mogol, 182.

Leurs cérémonies pendant les éclipses. 199.
Indiens du Paraguai dépouillés par les Jésuites, vont inutilement se plaindre, 300.
Infibulation, étymologie de ce mot. 119. Quand elle a commencé à s'introduire en Italie. *ibid.* Comment on infibuloit les garçons chez les Romains, 122.
Infibulation des hommes en Amérique, 127. Origine de cet usage, *ibid.*
Insalubrité du climat, où elle est la plus grande au N. M. 28.
Inscriptions runiques, leur antiquité, 174.
Inscription trouvée en Laponie, ce que l'auteur en pense, 175.
Inscriptions, on n'en a pas découvert au nouveau Monde, 242.
Instrument de Paschal, comparé aux *Quipos* des Péruviens, 144.
Inventions, ne sont pas dues uniquement au hazard, 159.
Jonc creusé par les fourmis, à quoi on l'emploie en Amérique, 208.
Joseph (le Patriarche), son corps avoit été embaumé, 190.
Josephe (Flavien), examine son apologie en faveur des Juifs, 235. *n.*
Iris rouge, preuve d'une vue foible, 23.
Isles situées près de Java, fournissent plus de Kackerlakes que Java même, 28.
Isaïe, sa prophétie sur les Saguirs & les Sirenes, 66.
Jubilé, si les Mexicains en célébroient un, 169.
Juifs, comment ils circoncisent les enfans, 109. Où ils auroient pu se former en corps de nation, 111. Ceux d'Espagne & de Portugal ne se circoncisent pas, 112. On brule leurs livres, 167. *n.* Ils adhéroient au système des Egyptiens touchant la résurrection, 190. Embaumoient les corps, 191. S'ils mettoient des pieces de monnoie dans les tombeaux, *ibid.* On les accuse d'avoir mangé de la chair humaine, 235.
Jura (le mont) les hommes ne sauroient vivre sur son sommet, 288.
Justin, le passage le plus intéressant qu'on trouve dans ses Histoires, 287.
Juvenal semble substituer le Cercopitheque au Cynocéphale sacré des Egyptiens, 67.

K.

Kackerlakes, signification de ce mot Malay. V. *Nègres blancs & Blafards.*
Kaddi, confesseurs des Guèbres. 231. *n.*
Kalmouks. Voyez *Calmouks.*
Kang-Hy (l'Empereur) envoie un ambassadeur au Dalaï-Lama, 251.
Kans, Tartares, retirés dans le patrimoine de l'Eglise de Lassa, 256.
Keilkraefs, lutins d'Alle-

magne, êtres très ridicules, 8.
Kins des Chinois, étoient écrits avec des nœuds, 175.
Klabauters, êtres chimériques, 8.
Klein (Mr.), en quoi il se trompe, 51.
Kogajon (le mont), dans les Alpes Basterniques, le grand Pontife des Gètes y résidoit, 244.
Kolbe, ce qu'il dit sur l'amputation d'un testicule des Hottentots, 107. Ce qu'il rapporte de leur deuil, 194.
Komorin (le Cap de) il est terminé au Sud, ainsi que plusieurs autres grands promontoires, 271.
Kruys (le Vice-Amiral) est auteur de l'Atlas du cours du Volga, 272.
Kuches des Japonois, 320.
Kumm, poisson des Hippopotames, 265.
Kutuktus, 248. En quoi consistent leurs revenus, *ibid.* Il y en a qui résident à la Chine, 250. Reçoivent un courier à la mort du grand Lama, *ibid.* Quelques-uns ont voulu secouer le joug de leur chef, 253.

L.

LAA, Dieu des Lamas, 259.
La frérie blanche, se transmettoit aux enfans dans le sein de la mere, 35. Description de cette maladie, *ibid.*
Laet (Jean,) ce qu'il dit de l'apparition des esprits chez les sauvages est ridicule. 238.
Lafiteau (le P.), ses rêveries réfutées. 84.
Labra, femme adorée chez les Germains. 245.
Lait (le) d'aucun animal n'est vénimeux pour l'homme, 212.
Lama, interprétation de ce mot, 253. *n.*
Lama [le grand,] Voyez *Dalai-Lama.*
Lamas. [les petits,] composent beaucoup de livres. 248. Aident à lever une carte géographique. 249.
Lamique (la religion), portée en Moldavie par les Gètes, 244. Quand elle s'est introduite à la Chine, 252. *n.* Dans quels pays elle est suivie, 264, 265. Si elle est tirée du Nestorianisme, 262.
Lamoghiupral, vierge qu'on croit avoir été mere du Dieu *La.* 259.
Landinos, ne veulent point épouser de femmes pucelles, 165.
Langallerie [le Marquis de], son projet de la réunion des Juifs, 111. Il manquoit de conduite, *ibid.* Est mort à Vienne dans la prison de S. Paul. *ibid.*
Langues de l'Amérique, très-pauvres en mots, 137.
Langue du Pérou, manquoit de mots abstraits, 157.
Langue du Thiber, ressemble au jargon des Irlandais, 250.

Laokium, pervertit l'ancien culte des Chinois. 243.

Lapins blancs, ont les yeux rouges, 23.

Lapins, ne sont point hermaphrodites, comme on l'a cru, 77.

Lassa, signification de ce mot, 243. *n.*

Laves, productions des volcans, 281.

Législateurs, sont moins anciens que les nations qu'ils ont civilisées, 146. Mal à propos confondus avec les fondateurs des nations, 147.

Lépre, excite à la lubricité en Europe & en Amérique, 35.

Lépre écailleuse, endémique au Paraguai, 301.

Liane de l'Amerique, tous les caractères n'en sont pas connus, 207.

Lievres, ne sont pas Hermaphrodites, 77.

Ligne équinoxiale, presque tout l'espace du globe compris sous ce cercle est submergé, 274. 275.

Lima, à quelle occasion elle se révolte, 295.

Limaçons, sont hermaphrodites, 73.

Limeum (plante), quel usage en faisoient les anciens Gaulois, 220, 221.

Limon charié par les fleuves, est moindre qu'on ne le pense, 280.

Linneus (M. , sa description de l'Orang-Outang, ridicule, 57. Confond le Nègre blanc avec le Pongo, 58.

Lipariues (isles) ne communiquent pas avec l'Etna & le Vésuve par un conduit souterrein, 280.

Livres, on ne sauroit traduire les nôtres en aucune langue Américaine, 138. Dans quels siécles on en a le plus détruit en Europe. 167.

Livres Thibetains, sont écrits fort proprement, 249.

Locke [M.], ce qu'il dit d'un Saint Turc, tombé en bestialité, 124.

Loi des Indes diversement interprétée, 181.

Loix, il ne sauroit y en avoir de bonnes dans un pays despotique, 165.

Longuerue [M. l'Abbé de] en quoi il s'est mépris, 26 . *n.*

Longueur du prépuce, produite par l'épaisseur du corps muqueux, 24.

Lorette [Chapelle de], pourquoi Langallerie proposa de la piller, 111.

Loubere [M. la], ce qu'il rapporte sur une coutume des Hottentots, 293.

Louis XIII. fait des Ordonnances touchant le commerce des Negres, 52.

M

Macassar, comment on y empoisonne les armes. 216, 217.

Madagascar es circonsiseurs y avalent le prépuce des enfans, 110.

Maladies héréditaires, prouvent que le sperme peut se corrompre, 20.

Mallet [feu M.] on réfute ce qu'il dit des oreilles coupées aux enfans Mexicains, 115.
Mancanillier, description de cet arbre, 205.
Manco-Capac, son histoire est incertaine, 146.
Manet, [M. de], ses recherches en Afrique sur les Nègres blancs, 10.
Manfredi, ce qu'il dit de l'accroissement du fond de la Méditerranée, 279. On le refute, *ibid.*
Manichéisme, s'il a donné lieu à la religion Lamique, 263, 264.
Mans Tegre, le singe le plus anthropomorphe de l'Amérique, 57.
Marc-Paul, ce qu'il dit d'une coutume des Tartares, 196.
Mare Salsum, 272.
Margraf, voit une femme Africaine rouge, 16. Ce qu'il dit du génie des enfans Américains, 132.
Marie [la Vierge], prise pour une françaiſe par les peuples du Canada, 136. Sa conception immaculée a été inventée par Mahomet, 260. *n.*
Maris, où ils se mettent au lit à l'occasion de l'accouchement de leurs femmes, 196.
Martial, on cite une de ses Epigrammes, 125.
Martinière [M. de la], ce qu'il dit des Hermaphrodites de la Floride 86.
Mas [M. du], ce qu'il dit des Nègres blancs, 25
Mathiole, en quoi il se trompe, 222.
Matrice, fait le vrai caractere du sexe féminin, 79.
Maugiron [le Comte de], on cite son Mémoire sur les Crétins, 13. *n.*
Maures, fameux dans l'antiquité par le venin de leurs armes, 203.
Mead (M. de), en quoi l'Auteur rejette son sentiment, 204. Son traité de la Vipere est très-estimé. 225. *n.*
Meckel [M.] lettre qu'il écrit à l'auteur sur les Nègres blancs, 36.
Médecin, l'auteur ne l'est pas, 210, 211. *n.*
Méditerranée, si elle diminue, 279, 280.
Mélich-Shadyc, rédacteur du *Saddec*, 231. *n.*
Membrane clignotante, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Nègres blancs, 57.
Mémoire, par quelles drogues on peut la rétablir. 131.
Ménandre, comment ses œuvres se sont perdues, 167.
Mer du Nord, si elle se retire annuellem nt des côtes de la Suede, 277. 278.
Messie des femmes, fille fanatique de Venise, son opinion sur la confession. 238.
Méthode d'enfumer l'ennemi, n'est plus en usage, 224.
Métempsycose adoptée sans réserve par les Tartares Lamas, 251.
Métiers, ont devancé les sciences, 158.
Métif de l'homme & de l'Orang-Outang, seroit

l'être le plus remarquable qu'on ait jamais vu, 62.

Mexicains, leurs peintures n'étoient pas des Hiéroglyphes, 166. On recherche leurs tableaux pour les brûler, *ibid.* Quand leurs Rois ont commencé de régner, 168. Ce qu'on dit de leur antiquité, 170, 171.

Mexico, sa population exagérée. 172.

Mexique, comment on y circonciſoit les garçons. 115. On n'y a pas découvert des veſtiges d'anciennes villes. 172. Quel étoit l'état du palais de ſes Empereurs, *ibid.*

Mexique conquis, Poëme médiocre, 172.

Miſſionnaires, on les accuſe d'avoir brûlé beaucoup de livres Indiens & Malabares, 167. Empêchent les ſauvages de ſe couper des doigts, 192. Comment ils trompent l'Europe, 229. Idée qu'on a d'eux en Aſie, 232. *n.*

Miſſions, du Paraguai, V. *Paraguai.*

Mogoliſtan, les Hermaphrodites y ſont fort nombreux, 70.

Mogols, n'adoptent pas les armes des peuples conquis, 213.

Mohel, ſuce les parties génitales des enfants dans la Circonciſion. 210.

Moines Grecs, ſont infibulés, 125.

Moines mendiants, vivent d'intrigues, 200.

Moines Turcs, adonnés à la beſtialité, *ibid.*

Moluques, leurs habitants n'ont pu, avec leurs armes empoiſonnées, ſe débarraſſer du joug des Européans, 203.

Momies, on leur trouve une piece de monnoie ſous la langue, 180.

Monde, ce qu'on dit de ſon antiquité, 159.

Mongales, [Tartares], s'ils ont conquis le Japon, 265.

Monnoie, les Américains n'en avoient pas, 156.

Monorchis, 108.

Mont (Mr. du), ce qu'il rapporte des Hermaphrodites de la Louiſiane, 87.

Montagnes, les ſyſtêmes ſur leur formation ſont vains. 284. Ce qu'on dit de leur diminution, 286. Elles ne ſauroient ſervir de retraite aux hommes pendant les déluges, 287, 288.

Monteſquieu [Mr. de] n'a pas été inſtruit de l'état des Miſſions du Paraguai, 292.

Montezuma II. avoit des blaſards à ſa cour, 11.

Montezuma I. avoit bâti Mexico, 172.

Monument de la Nouvelle Angleterre, eſt apocryphe, 242.

Moraliſtes, quelles expériences ils condamnent, 41.

Mouſti [le grand] a moins de ſectateurs que le Grand-Lama, 264.

Moulahs, ce qu'ils diſent de Jeſus-Chriſt, 232.

Moutons ſauvages, il n'y en

à point en Irlande, 77.
Musulmans, comment ils circoncisent, 109. *n.*
Mystères d'Eleusis, portés d'Egypte en Grece, 232. Exigeoient une confession générale, 233.

N.

Nains du Sérail de Constantinople, moins respectés que ne le sont les Nègres blancs par les Princes d'Asie & d'Afrique, 10.
Naissances miraculeuses, plaisent aux Asiatiques, 259.
Nassau [Maurice, Comte de] comment on le trompe avec un perroquet, 68.
Nachez [peuples de la Louisiane], leur cruauté aux obsèques d'un de leurs Caciques. 186. 187. Description de cette cérémonie,
Natron, combien de temps les corps embaumés devoient y rester en Egypte, 190. *n.*
Naturalistes, varient sur les qualités de l'Orang-Outang, 51. Comment ils doivent classifier les animaux, 55.
Nature, comment elle a passé des animaux quadrupedes aux bipedes, 42. Ne fait pas des sauts. 51. Quand elle décide le sexe du fœtus, 74.
Navigateurs, où ils ont été arrêtés par les glaces, 276.
Necco, veut percer l'Isthme de Suez, 272.
Négresse qui accouche de quatre enfants blafards, 16.
Negres, blanchissent pendant les maladies, 2. Ont les paumes des mains plus blanches que le reste de la peau, 22. *n.* Ce qu'ils disent des Orangs-Outangs, 59.
Nègres blancs, nuance de leur teint, 3. N'ont ni barbe ni poil aux parties génitales, 4. Couleur de leur iris, *ibid.* Comment ils voyent les objets; *ibid.* N'ont pas de membrane clignotante, 5. Leurs doigts sont mal formés, *ibid.* Mangent fort difficilement, *ibid.* Meurent jeunes, 6. Ce qu'en ont dit quelques Naturalistes, 10. Idée qu'on a d'eux en Asie & en Afrique, 11. A quoi on les emploie dans les cours des princes, 11. 13. Sont incapables de travailler. 12. Leur origine. 16. Il y en a qui ont les cheveux roux. *ibid.* Sont inféconds, 25. On ne permet pas à nos chirurgiens de les anatomiser, 26. On les a confondus avec les Orangs-Outangs, 29.
Nérium, arbre très-vénimeux à Ceylon, 220. A quoi on l'emploie, *ibid.*
Nestoriens, jusqu'où ils ont pénétré en Asie, 262.
Neuhof, voyageur bien instruit, 218. Ce qu'il dit des flèches des Macassars, *ibid.*
Newton prédit que la

grande comete heurtera le soleil, 286. 287.
Nil, expériences sur le limon qu'il charie. 280.
Noix maldiviques, ce que c'est, 218. *n.* Ont perdu leur réputation en médecine, *ibid.*

O

Observateurs microscopiques, font des expériences indécentes, 42.
Observateurs en Afrique, ce qu'ils devroient rechercher, 62.
Odorat, de quoi dépend sa perfection, 49.
Ogilby, ce qu'il dit des Nègres blancs, 25.
Oiseaux, en quoi ils différent des vrais bipedes, 42.
Opmeyer, ce qu'il rapporte d'une table des loix déterrée près du Capitole, 79.
Opium, ses différents effets suivant les différentes doses qu'on en prend. 219. *n.*
Orangs-Outangs, n'existent pas en Amérique, 39. On n'en trouve que dans la Zone torride de notre continent, 40. Sont peu nombreux, *ibid.* On en a rarement vu en Europe, 41. Ceux qu'on a amenés dans nos pays, n'étoient que des adolescents, 43. Parviennent à la taille de l'homme, *ibid.* Leur description, *ibid.* Leurs femelles essuient l'écoulement menstruel, 44. En quoi ils différent des singes, 45. Signification de leur nom, 46. Aiment autant les femmes que leurs propres femelles, 47. Enlevent une Négresse, & la retiennent pendant trois ans, *ibid.* Ne copient pas la lubricité du Papion, 50. Sont intermédiaires entre l'homme & le singe, 51. Ne sauroient s'expatrier, 55. S'ils sont fous, comme le dit Mr. Linneus, 59. S'ils sont aveugles pendant le jour, *ibid.* Comment ils se défendirent contre les Carthaginois, 61. On envoie quelques-unes de leurs peaux conservées à Carthage, *ibid.* Enlevent un Négrillon, 62. Sont les seuls animaux qui forcent l'homme à leur tenir compagnie, 63. Elevent des enfants encore à la mamelle, *ibid.*
Ordres Monastiques, trop multipliés sont nuisibles. 268.
Orellana prétend avoir vu des Amazones en Amérique, 97.
Organes de la génération, ont du rapport avec la gorge & la tête, 76.
Orientaux, ont en outre des paupieres plus long que les Septentrionaux, 104.
Origine de la dégénération des hommes blafards, 32.
Orus Apollon, ce qu'il dit du culte des Cynocéphales en Egypte, 67.
Os, comment disposés dans

dans les Orangs-Outangs, 42.
Ovide a composé un Poëme dans la langue des Gêtes, 159.
Ovipares, sont les seuls animaux parmi lesquels il existe de vrais Hermaphrodites, 73.
Ours du Nord, ce qu'on en conte est fabuleux, 63.

P

Pachacamac, Dieu des Péruviens, n'étoit autre chose que le Soleil, 237.
Palafox [Jean de], de quoi il se plaint au Pape, touchant les Jésuites du Mexique, 298.
Page [le Sr le], ce qu'il raporte des Natchez de la Louisiane, 186. *n.*
Papes, pourquoi ils ont perdu leur crédit, 255. Ont moins de sectateurs que le Grand-Lama de la Tartarie, 264. Comment ils auroient pu acquérir de l'autorité. 267. 268.
Pâque, des Juifs, comment célébrée, 234.
Paraguai, comment on y a créé un corps de nation, 146. Etat de ses Missions en 1610. & 1755. 298. Oppression de ses habitants sous le joug des Jésuites. 295. Ses différentes productions, 301. Quand on y exerçoit les Indiens, 30.
Paranucan, volcan de Java, 281.
Parole, il est impossible que ceux qui vivent dans la solitude dès leur jeunesse l'acquierent d'eux-mêmes, 52.
Parties sexuelles des vieilles femmes, fort épanchées, 71.
Pélerins Indiens, leur fanatisme, 214.
Péna, Médecin de Henri III, a une vision, 227.
Penna [Horation della] dit avoir été en correspondance avec le Grand-Lama, 246. Est un imposteur, *ibid.* & 247.
Péoine, sa racine est bonne contre le cochemar, 68.
Pérou, nom donné par les Espagnols au pays de Incas, 114. N'avoit qu'une seule ville au temps de la découverte, 150. Etoit plein de landes & de déserts. 164. La disette des vivres y inquiéta les Espagnols, 163. Il est dépeuplé, & l'a toujours été, 164. Si l'on y contraignoit ceux qu'on enterroit vivants avec les Incas; ou s'ils venoient se présenter d'eux-mêmes, 185. Se révolte contre son trente-troisieme Vice-Roi, & pourquoi, 295.
Perroquet du Comte de Nassau, 68. 69.
Persans, opinion qu'ils ont de la Vierge Marie. 260.
Perse, l'eau y manque, 273.
Persuasion d'une vie à venir, effets qu'elles peut produire, 185.
Péruviens, n'ont pas eu des annales, 144. N'avoient aucune antiquité.

150. Etoient inférieurs en industrie aux peuples de notre continent, 157. N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains, 174. Faisoient du bruit aux éclipses, 199. S'ils avoient une espece de communion, 233.

Pétrifications, si l'on peut connoître leur âge, 289.

Peuple, il n'y en peut avoir de grand sans agriculture, 164.

Peuples sauvages, occupent huit fois plus de place sur le globe que les nations policées, 56.

Peuples qui ne savent ni lire ni écrire, ne sauroient être bien policés, 145. Ceux qui ont mis des monnoies & des alimens dans les tombeaux, ont cru à la Resurrection. 190. Lesquels se sont servis d'armes empoisonnées, à la chasse, & non à la guerre. 203.

Pharaons d'Egypte, ce qu'on dit de leur sépulture, 180.

Pharmacie des Jésuites à Rome. On y a contrefait les pierres des serpens à chaperon, 229. *n.*

Philon, ce qu'il dit de la Circoncision, réfuté, 101.

Philosophes, s'opposent au despotisme, 177. Comment ils pourroient raisonner contre les Natchez de la Louisiane. 188, 189.

Pic de Ténériffe, formé par les éjections d'un Volcan, 281.

Picard, on cite sa Celtopédie, 220. *n.*

Piegaga Horda, 18.

Pierre des Incas. 156.

Pierre de serpent à chaperon, 229.

Pierres employées à faire des haches, 290.

Pierres figurées, faciles à reconnoître d'avec les artificielles, 291.

Pieſtra Orda. 19.

Pison disséque un Nègre blanc, 26. Ce qu'il dit d'un usage du Brésil, 199.

Pizarre [Gonzale] son expédition de la Canella, conséquences que l'auteur en tire. 194.

Planetes, pourquoi prises pour des êtres animés. 201.

Plantes dont on s'imagine que les vertus ont été révélées à des Rois, 227, 228.

Platon, on l'a cru né d'une vierge. 261. *n.*

Pline, les contrepoisons qu'il indique, sont inefficaces, 204.

Plutarque : ce qu'il raporte d'un jeune homme, 232.

Poeme, on n'en sauroit composer un bon dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers, 159.

Poeme en prose, invention ridicule des modernes, 173.

Poison des fléches frottées de *Curare*, n'agit qu'en touchant le sang, 210. Explication de ce phénomene. *ibid.*

Pole Austral, on n'en a pu approcher au-delà du soixantiéme degré, 276.

Police des singes de Siam. 40.

Ponce-Pilate, les sauvages du Canada le prennent pour un Anglais, 136.

Pongo. Voyez *Orang-Outang*.

Pontife des Gaulois, bénissoit du pain & de l'eau, au nouvel an, 234.

Pontificat des Grands-Lamas, son antiquité, 262.

Pontins [Marais], comment ils se sont formés, 279.

Postel (Guillaume) approuve les rêves de la Messie des femmes, 238.

Potosi, les Jésuites y ont bâti un collége à côté de la mine, 298.

Pouces des pieds, sont écartés du second orteil dans les Orangs-Outangs, & dans quelques hommes d'Asie, 46.

Poudre Puante, 224.

Pouls, combien de fois il bat dans les différens âges, 133.

Prasrimno, Grand-Lama, quand il régnoit, 243.

Prépuce, il est sans frein dans les Orangs-Outangs, 46. Dans quels pays il est fort allongé, 101. N'a pas décru par la Circoncision, 112.

Prêtre, ou *Prêtre-Jean*, origine de ce personnage, 266.

Prêtres Mexicains, ce qu'ils disoient aux enfans, en les circoncisant, 234.

Prêtres de Cérès, ce qu'un jeune homme leur demande, 232.

Prêtresses des Romains, pouvoient abdiquer le Sacerdoce, 95.

Prière scandaleuse, apprise aux Indiens par les Jésuites, 298.

Princes, leur regne, l'un portant l'autre, équivaut à 20 ans, 150.

Progression alternative des eaux vers les Poles, la cause en est inconnue à l'auteur, 278.

Promontoires, les plus grands sont tournés au Sud, 270.

Proto-Pope, ou Patriarche des Moscovites, a eu moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.

Prudence, a écrit une satyre contre les Vestales, 95.

Ptolemée, blessé par une flèche empoisonnée, 226. On le guérit, 227.

Purification des femmes, origine de cette cérémonie, 197.

Putola, résidence des Grands-Lamas, 245. Etiquette qu'on y observe, *ibid.*

Pyramides d'Egypte, ce qu'on y remarque, 180.

Pyrénées, ont eu des volcans, 281.

Pyrites, aliment des volcans, 281.

Pythagore, on l'a cru né d'une vierge, 260.

Q

Quadrupedes, d'un poil blanc sont foibles, 31. Blanchissent par le froid dans le Nord. *ibid.* S'ils deviennent sourds pen-

dant cette espéce de métamorphose, 32.
Quipos, , description & imperfection de cet instrument. 145. On ne pouvoit y exprimer un sens moral, 144.
Quito, est la ville la plus élevée du globe, 150.
Quoyou-Veroa, la figure qu'on en donne dans le *Système de la Nature*, est vicieuse, 69.

R

Raleig, achete un livre Mexicain, sauvé du bucher & du naufrage, 167.
Raymi, fête des Péruviens, 236. Sa description, *ibid.*
Recherches sur le despotisme Oriental, sentiment de l'auteur sur cet ouvrage, 198.
Redi, [Mr.], éprouve des pierres de serpents, 229. Ne leur découvre aucune vertu, 230.
Réfibulation, ce que c'est, 123.
Relations du Paraguai, ne méritent aucune croyance, 39.
Religion chrétienne, comment elle a traité les hermaphrodites & les eunuques, 80. N'a jamais été compriſe par les Américains, 135. Religion catholique, ressemble à la Religion lamique, 267. Employée comme un instrument du despotisme par les Jésuites, 295.
Renoncules doubles, apportées de Tripoli en Syrie par les Croisés, 260, *n.*
Résurrection des corps (dogme de la), erreurs qu'il a produites, 180. A été plus répandu qu'on ne le pense, 190.
Rodolphe II [l'Empereur], marchande une noix Maldivique pour 4000 florains, 218, *n.*
Romains, n'ont jamais infibulé ni cadenacé les femmes, mais les garçons, 121. Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts, 194. Leurs cérémonies pendant les éclipses, 199. S'ils ont possédé une recette contre les blessures des fléches empoisonnées, 204. Mangeoient la chair des victimes, 235. Ne brûloient pas les enfants avant la pousse des dents, 240.
Romulus, ce qu'on en dit est fabuleux, 144.
Roues séculaires, des Mexicains, 169.
Rouge, est la couleur du Grand-Lama, & du Clergé de la Mongalie, 251.
Rousseau (Mr.), ce qu'il dit des Orangs Outangs, 52.
Rudbeck, cité sur les caracteres Runiques, 175.
Ruisch, ce qu'il dit d'un fœtus femelle, 74.
Runes, étymologie de ce mot, *ibid.*

S

Sabatai-Zevi, nouveau Messie, mis aux petites maisons, 111. *n.*
Sabatzi-Nos, montagne de la Sibérie, 286.

Saducéens, nioient la Résurrection, 191.
Sadder, des Guebres, est extrait du *Zend pascenvosta*, 240.
Safran, à quoi on l'emploie dans les Indes Orientales, 184. Ses effets, *ibid*, *n*. Les Croisés en ont raporté les premiers oignons de l'Asie, 260, *n*.
Salles, [abajoues], les singes en ont, elles manquent aux Orangs-Outangs, 44.
Samotheis, principaux Prêtres des anciens Gaulois, 234.
Sang, se caille en une minute par le poison des flêches des Caraïbes, 209. On en versoit sur le pain sacré des Péruviens, 237.
Sanchez [le Pere] propose un problême sur la conception par la Vierge, 261, *n*. On cite son livre *de Matrimonio*, *ibid*. Il mangeoit en tenant ses pieds en l'air, *ibid*.
San Severo prétend avoir retrouvé l'ancienne écriture des Péruviens, 144.
Saronides, Prêtres des Gaulois, 234.
Satyre, étymologie de ce mot, 66, *n*.
Satyres, leur origine, 65. On les a diversement dépeints, *ibid*.
Saumaise, on le réfute, 8.
Sauvages, on n'en a jamais trouvé qui ne fussent parler, 52. Pourquoi ils détruisent un de leurs enfants gémeaux, 108. Ne se rendent aux Eglises en Amérique que pour avoir le plaisir de sonner les cloches, 135. N'ont jamais fait aucune découverte, 160. Leur religion est indéfinissable, 237.
Sauvages solitaires, liste de ceux qu'on a trouvés dans les forêts de l'Europe, 64.
Scandinaviens, leur écriture, 174.
Sceptisisme de l'Histoire, doit avoir ses bornes, 179.
Scroton, s'il représente la matrice dans l'homme, 75.
Scythes, comment ils empoisonnent leurs flèches, 225.
Sel, on n'en mettoit pas dans la nourriture des Indiens du Paraguai, 301.
Sel de Vipere, & de corne de cerf, est un contrepoison, 207.
Sel marin, contrepoison contre les armes Caraïbes, 206.
Selvago [le], nom donné par les Portugais aux Orangs-Outangs, 47.
Semence des deux sexes, concourt à la génération, 17.
Serpents, leur chair recele beaucoup de sel alkali, 2.
Serpent à chaperon, ou *Cobra de Capello*, n'a pas des pierres dans le ventre, 229. *n*.
Serpent pourrisseur, ce qu'en dit Lucain, n'est pas exactement vrai, 219.
Sorao (François), ses

calculs sur les éjections du Vésuve, 283.
Sexes, ne different pas tant qu'on le pense, 74.
Siam (le Royaume de), attaqué par les Macassars. 219.
Sibérie peu connue au Czar Pierre I. 19.
Singes, très-multipliés en Afrique, 40. Dégâts qu'ils y commettent, *ibid.* Pourquoi ils ne sauroient se tenir longtemps sur deux pieds, 42. En quoi ils different de l'Orang-Outang, 45. Dans quelles espéces les Guenons éprouvent l'écoulement menstruel, 44. Distinguent les femmes masquées en hommes, 49. Les mâles des Cercopitheques & des Pitheques aiment les femmes, & leurs femelles aiment les hommes, 47. Explication de ce penchant, 48. Ceux qu'on blesse avec des flêches empoisonnées, expirent en tombant, 210, 211.
Sion (Mere de), ce que c'est, 245. *n.*
Sionites [fanatiques], de quoi on les accuse, 245. *n.*
Sociétés, n'ont pas été formées par un seul homme, 147.
Soleil, pris pour un être animé. 200.
Sommona Codom, Dieu des Siamois, 264.
Sperme des Nègres & des Bafanés, est plus sujet à se corrompre que celui des autres hommes, & pourquoi, 15, 16.
Statue représentant un Hermaphrodite, ce que l'auteur en dit. 80.
Stilets Romains en fourchette, armes très-dangereuses, 214.
Strabon semble confondre les Orangs-Outangs avec les Cercopitheques, 60. Auteur judicieux, 223. Ce qu'il rapporte des Soanes de la Colchide, *ibid.*
Strahlemberg, ce qu'il di des hommes tigrés de la Sibérie, 18.
Struys, ce qu'il raconte des ours, est fabuleux & puérile, 64.
Suc nerveux, effets que son dérangement produit dans les Nègres, 2.
Suc laiteux de toutes les plantes, est venimeux, 212.
Sucre, contrepoison des flêches envénimées, n'agit pas en Europe comme en Amérique, 210. 211. L'auteur ignore comment ce spécifique opére ses effets sur le corps humain, *ibid. n.*
Suez (Isthme de), a été surmonté par la mer, 272.
Sumach, sa seve est un poison, 212, *n.*
Sumbaco (Roi de Macassar), éprouve ses flêches sur un Anglais, 217.
Sumarica, Evêque de Mexico, fait brûler les anciens livres des Mexicains, 166.

Surdité, commune aux Nègres blancs & aux chiens blancs, 32.
Sylla, on lui montre un Orang-Outang, & on le trompe, 68. Etoit Monorchis, 108.
Symptômes qu'occasionnent les armes empoisonnées avec le suc de *Curare*, 210. Quels symptômes éprouverent les Macédoniens blessés par les Brachmanes, 226.
Syrie, les femmes s'y entre-confessoient, 238.
Systèmes sur la génération, se sont fort multipliés, 17.

T.

Tabac, on en fait avaler des boulettes à ceux qu'on sacrifie, en Amérique, aux funérailles des Caciques. 184. Les Espagnols crurent que c'étoit un contre-poison contre l'effet des flèches des Caraïbes, 206.
Tableaux historiques des Mexicains, 166.
Table Isiaque, contient des maximes morales, *ibid.*
Tablier naturel de Hottentotes, 107. On pourroit faire disparoître cet difformité, *ibid.*
Tachard [le Jésuite] ce qu'il dit du tablier naturel des Hottentotes. 107.
Tacite, son opinion sur la Providence, 177.
Talons artificiels, pourquoi l'homme s'en sert, 43.
Tamerlan, étoit né Monorchis. 108. Détruit le culte, du Dieu *Bra*. 243. Fonde une Académie à Samarcand, 259. On le croit né d'une vierge, *ibid.*
Tapuias, se servent de flèches empoisonnées, 203.
Tartares, sont les plus anciens des hommes, 287. Détruisent les livres au Thibet, 288.
Tartarie [carte de la], par qui elle a été levée, 249.
Tartarie, son élévation prodigieuse au-dessus du niveau de la mer, 284.
Tartre dissous, caille le lait plus promptement que le tartre qui est en poudre, 225, 226.
Tarvarcaré. Voyez *Noix Maldivique*.
Tavernier [Jean], ce qu'il dit de l'usage de manger les ordures du Grand-Lama, 258.
Taxile [le Roi] tire Alexandre de son erreur sur les Orangs-Outangs, 65.
Tcharos du Paraguai, se coupent un article des doigts à la mort de leurs parents, 192.
Temple du Soleil au Pérou. Sa description, 152.
Temples de Mexico, combien il y en avoit sous Montezuma, 172.
Terre mérite, remede contre la jaunisse, & les flèches envenimées, 228. 229.
Terres à sec, il y en a plus dans notre Latitude qu'au-delà de l'Equateur, 274.
Terres Australes, ne peuvent avoir tant d'éten-

que qu'on le croit, 274.
Tertullien cité, 240.
Thalestris, ce que raconte d'elle Quinte Curce, est absurde, 92.
Thé du Paraguai. Voyez *Herbe Paraguaise*.
Théocraties, abus qu'elles entraînent, 268. 269.
Thévenot (Mr.), publie les tableaux historiques du Mexique, sauvés du naufrage & du bucher. 168. En quoi il s'est trompé, 262.
Thibet, ses différents noms, 243. *n.* Le Christianisme ne pourra jamais s'y établir, & pourquoi, 247, 248. Ses Rois dépouillent le Grand-Lama, 253. Origine de ses souverains, *ibid. n.*
Thora Valdensis, plante devenue rare. 222. Sa description, *ibid.* Ses qualités, 223.
Ticoumas, comment ils empoisonnent leur armes, 208.
Tipas. Voyez *Devas*.
Tityres, leur origine, 65.
Toldos Jeschut, livre hébreu, perdu. *n.* 167.
Tolopoin ou *Talapoin* (le grand), a moins de sectateurs que le Dalaï-Lama. 264.
Tombeaux Celtiques, ce qu'on y découvre. 290.
Trajan, son pont sur le Danube, quelle expérience il a procuré sur l'âge des pétrifications, 289.
Transactions philosophiques, ce qu'elles disent d'un enfant né bariolé, 17.
Tremblements de terre, moins destructifs au globe terrestre que les inondations, 280. N'ont jamais renversé de ville dans le Nord de l'Allemagne, *ibid.*
Tribades, 75. *n.*
Trimpong, enterré avec ses femmes vivantes, 180.
Triorchis, 108. *n.*
Trogne-Pompée, quand il vivoit, 287.
Trools, êtres chimériques, 8.
Tsé-Vang-Raptan (Kan des Eleuths), grand ennemi du Dalaï-Lama, 244. Pille son temple, *ibid.* Ce qu'il dit dans son manifeste, 269.
Tulpe, ou *Tulpius*, ce qu'il dit d'un jeune homme bêlant, 64. *n.*
Tunguses, ont le teint basané, 19.
Tyson (le Docteur), ce qu'il dit des Orangs-Outangs, 46. Son *Anatomie de l'Orang* vaut mieux que *son Essai philosophique sur les Cynocéphales*, 45. *n.*

U

Universités de l'Amérique, n'ont jamais produit aucun homme de réputation, 141.
Usages bizarres communs aux deux continents, 208. Il faut se défier de ce que disent quelques Auteurs à ce sujet, 178.
Usage des maris de se mettre au lit, à l'occasion des couches de leurs femmes, a été fort commun dans l'antiquité, 196.

Usage de faire du bruit pendant les éclipses, son origine, 199.
Usage de souffler des flèches empoisonnées par une sarbacane, commun aux Américains & aux Asiatiques, 209. De se peindre en jaune, ou en rouge, avec le *Curcuma* & le *Rocou*, 216.

V.

Vache, les Banianes en ont sanctifié la race, 55.
Vaches rouges, on ne les estime pas en Hollande, 31, 32, *n.*
Vacies, prêtres des anciens Gaulois, 234.
Vaïcra, ou le Lévitique, on n'y trouve pas des réglements sur les funerailles. 190. 191.
Valais, ses habitants ne veulent pas permettre qu'on anatomise leurs Cretins, 26. V. *Cretins.*
Valisca attroupe des femmes en Bohême, 91.
Vallé viridi (le moine de la), ce qu'il dit à l'Empereur du Pérou, 235.
Valmont (Mr.), on cite son Dictionnaire d'Histoire Naturelle, 222.
Van Berkel, traduit le Périple d'Hannon, 61, *n.*
Variétés des races croisées, prouvent que le sperme est coloré, 21.
Vases Etrusques, de quelle façon on y représente les Satyres, 66.
Védam des Indiens, défend l'homicide, 182.
Végétaux, l'auteur fait des observations & des calculs sur leurs sexes, 72.
Végétaux lactescents, ont une forte transpiration, 205.
Velléda, ce que Tacite rapporte d'elle, 245.
Venin pour les armes, a précédé l'invention du fer & du cuivre, 203.
Vers formés sous le prépuce, ont fait recourir quelques peuples à la Circoncision, 102.
Vestales, à quel âge elles pouvoient entrer & sortir du College de Vesta, 95. Combien on en a puni pour crime de lèze-chasteté, 96.
Vésuve, depuis quand il a brûlé, 282. 283. Quantité étonnante de matieres qu'il a vomies, 283.
Vierges blanches, nom donné à de prétendus spectres. 94, *n.*
Vierges sacrées, il y en a eu chez tous les sauvages du monde, 95.
Vignes, pourquoi on propose de les déraciner en Allemagne, 239.
Vipere, son venin est un sel acide, 225.
Vivipares (animaux), il n'en existe pas qui soient de vrai Hermaphrodites, 73, 74.
Volcans, la plûpart son situés dans des isles, 280. Ou il y en a eu, 28. Pourquoi quelques-uns se sont éteints, tandis que d'autres ont continué à brûler, *ibid.*
Vossius (le fils), en quoi il se trompe, 30.

W.

Waffer (Lionel), ce que les femmes du Darien lui dirent ſur la naiſſance des enfants blafards. 23.

Winkelman (Mr. l'Abbé), on cite ſes *Monumenti inediti* ſur l'infibulation & la réfibulation, 123. *n.*

X.

Xaca [le Dieu], adoré au Japon, & au Thibet, 259. 260. *n.* On le croit né d'une vierge, *ibid.*

Y.

Yezd, le Pontife des Guebres y réſide, 231. *n.* Il y a, dans cet endroit, un Collége ou l'on enſeigne le *Sadder* aux *Kaddis. ibid.*

Yeux de Lune, 7.

Yſchuſires, anciens confeſſeurs des Péruviens, 238. Comment ils donnoient l'abſolution, 238 & 239.

Z

Zamol, ou *Zamolxis*, quand il a vécu, 244. Son hiſtoire eſt incertaine, *ibid.*

Zarate, ſon hiſtoire du Pérou vaut mieux que celle de Garcilaſſo, 148.

Fin de la Table des Matieres.

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE
ET LES
AMÉRICAINS,
CONTRE LES
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES
DE M. DE P***.

Par DOM PERNETY, *Abbé de l'Abbaye de Burgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.*

A BERLIN.

M. DCC. LXX.

PREFACE.

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de M. de P. qui a pour titre : *Recherches philoſophiques ſur les Américains.* Je me le procurai ; je le lus une premiere fois avec précipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-ſenſées; mais auſſi beaucoup d'aſſertions très-hazardées pour ne rien dire de plus, avancées en même-temps avec un ton affirmatif, un ſtyle vif, & une confiance qui devoient en impoſer aux Lecteurs peu au fait des matieres qu'il traite. Je relus cet Ou-

vrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée. Je reconnus que M. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, ſans une connoiſſance de cauſe, aſſez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ſes productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique ; j'avois vu de mes propres yeux la plûpart des choſes, qui y ſont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou traveſties par M. de P. je me contentai de faire quelques notes ſur les endroits les moins exacts. Mon deſſein étoit de les communiquer à M. de Francheville, pour

les inſérer dans ſa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant enſuite paru trop nombreuſes pour en faire l'uſage que je m'étois propoſé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en compoſer une Diſſertation où l'Amérique & ce qu'elle contient ſeroient appréciés à leur juſte valeur. J'en lus la premiere partie à l'aſſemblée de l'Académie du ſept de Septembre dernier, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'on n'y déſaprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de M. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me ſera toujours chere; elle doit l'être à M de P. & l'emporter ſur tout autre motif. J'eſpere

que M. de P. la reconnoîtra dans ma Dissertation, & qu'il n'employera que pour elle ses talents qui méritent des éloges.

DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE,

ET

LES NATURELS

DE CETTE PARTIE

DU MONDE.

MOnsieur de P. vient de mettre au jour un Ouvrage sous ce titre, *Recherches Philosophiques sur les Américains.* Il s'efforce d'y donner l'idée la plus désavantageuse du nouveau Monde & de ses habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propose & résoud ses questions ; le ton d'assurance avec lequel il parle du sol & des productions de l'Amérique, de sa température, de la constitution corporelle & spirituelle de ses habitants, de leurs mœurs & de leurs usages, enfin des animaux, pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre ;

qu'il a vécu assez long-temps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que, parmi les voyageurs, qui ont fait de longs séjours, les uns nous ont contés des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (*) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'ayent pas eu le respect pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des Phénomenes singuliers & nombreux; mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est, suivant Mr. de P. (**) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique; les arbres à Noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérisiers, les Noyers, y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandez: *ils ont dégénéré ailleurs*; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La

(*) Discours Préliminaire.
(**) Tom. I, p. 10.

terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers avanturiers qui y firent des établissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plûpart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe--la surface de la terre frappée de putr faction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (*) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégéneré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surface, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (**) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris, leur taille s'est dégradée [***]; & par un contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entierement abatardis, petits, pusillanimes & moins dangereux

(*) Tom. I, p. 6.
(**) *Ibid.* p. 10. Tom. II, p. 139.
(***) Tom. I, p. 9.

mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. [*] Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent hébêtés, nonchalants inapliqués & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusquà présent, [**] continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, & leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur

(*) Tom. II, p. 139.
(**) Tom. I, p. 334.

lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir —— les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées : ils ne méditent point & manquent de mémoire. (*)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P., comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénérée du genre-humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (**) qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de M. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colere, pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que M. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entierement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européans.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel

(*) Tom. I, p. 117.
(**) Discours Préliminaire.

del'envie, dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour-propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine; me seroit-il permis, Messieurs, de vous en présenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en sera pas moins ressemblant.

Si M. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à M. de P.? à lui, dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions? non, je n'oserois le penser; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothese enfantée par une imagination un peu trop enyvrée de tendresse pour notre Hémisphere & pour ses habitants. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui présentent tant d'obstacles à la vraie philosophie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous inspire des erreurs; elle nous donne des goûts, qui se fortifient de plus en plus; nous nous habituons à des usages; ils nous plaisent, & influent tellement sur notre façon de voir & de penser, que nous croyons voir par les yeux de la philosophie, lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mets & leurs apprêts sont de si bonnes choses! n'est-ce pas être imbécile, stupide

que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poissons boucannés? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à considérer notre Hémisphère, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, M. de P. y auroit vû que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vû dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proye du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considere nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vû leurs têtes altieres débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des pleines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouie, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quel-

ques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes paralleles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture ?

Quel privilége a donc notre continent sur celui de l'Amérique ? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche ; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoutant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants ; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur ; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour irriter leur appetit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poids de leur cruelle tyrannie ; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter : à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitants avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec M. de P. que la Nature les a privilégiés ; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils

habitent

habitent. Le penserez-vous vous-mêmes sur le portrait naïf, sincere que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vû moi-même ? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de M. de P. ce qu'il dit (*) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou ; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de fausſetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations defférentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différents temps ; les usages avoient pu changer, ainsi que la surperficie du sol, par la fréquentation des Europeans, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes ; ils ont ou quitté tout à-fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire ; qu'elles ayent été composées par des Auteurs désintereſſés dans leurs récits ; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité ; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vu. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté M. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de

[*] Tom. II, p. 143.

l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique ; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spacieuses, ornées d'édifices superbes ; de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables ; & ce qui est plus rare encore, des loix respectées ; que si l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût-on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens, sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour-propre, & la vanité des Européans, de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards, faut-il que parce qu'ils se croyent les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus spirituels & les plus raisonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout, & de dire contre l'évidence avec M. de P. (*) Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-là, il en resteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas —— quant à Cusco leur résidence ordinaire, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur —— le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparses qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque M. de P. s'exprimoit à peu près dans les termes ci-dessus, il avoit lû le mémoire de M. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou, inséré dans les mémoires de cette Académie de l'année 1745. M. de P. le cite.

(*) Tom. II, p. 53.

(*) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Messieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

» Sans s'arrêter à un récit, dont les circonstances peuvent être exagérées, dit M. de la Condamine, on ne peut nier à la vûe des ruines » différentes qu'on rencontre encore aujourd'hui » en différents endroits du Pérou, que ces peuples quoiqu'ils n'eussent ni l'usage du fer, ni » aucunes connoissances des mécaniques, de l'aveu de tous les Historiens, n'eussent trouvé le » moyen de transporter, d'élever & d'assembler, » avec beaucoup d'art, des pierres d'une grosseur » prodigieuse, & souvent de figure irréguliere. » Le P. Acosta, témoin oculaire, assure que ces » masses ne peuvent être vûes sans étonnement; » & dit avoir mesuré lui-même dans les ruines » de Traguanaco, une pierre de 38 pieds de » long, sur 18 de large & 6 d'épaisseur, & qu'il » y en avoit de beaucoup plus grandes. » Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'est à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoissances des mécaniques. Les preuves que M. de la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les arts, de leur adresse dans l'exécution des pieces de sculpture, d'orfévreries, &c. ne détruisent pas moins l'idée que M. de P. s'efforce en vain de nous inspirer de l'ignorance crasse, de la mal-adresse, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'après ses propres yeux que M. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce savant, dont la sincérité égale les vastes connoissances; je crois devoir prévenir le lecteur que la description que je vais faire des ruines voisines de Cannar, peut bien donner une idée de la na-

(*) *Ibid.* p. 151.

ture, de la forme, & peut-être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de M. de la Condamine même ne peut donner l'idée; des cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrémité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillé, & de Frezier; je ne donnerai pas ici la description de M. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que M. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois-quarts & demi des grandes Villes du monde ne seroient au sentiment de M. de P., qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pû avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannieres, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? aussi M. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité réguliere & uniforme à toutes ces pierres, dit M. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû sup-

pléer à nos instruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter —— Ils ont heureusement surmonté ces obstacles —— Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instruments de fer & d'acier: à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire M. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire, des briques d'environ deux pieds de long sur un de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili: celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniere d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Viturve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Pisé*. On y a recours aussi

dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (*) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il extrêment industrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore en 1713. des aquéducs de pierres seches, & de terre, menés & détournés ingénieusement le long des côteaux par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentilhomme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus sous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis ni plus stupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé, qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Bristock étoit dans leur pays en 1653. & y est resté assez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7. & 8. du second livre de l'histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent où il y eût anciennement des villes. Celui des

---

[*] Page 131.

des Apalachites étoit habité par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville, mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Bristock, les choses étoient encore sur le même pied. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cents maisons : celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, située à l'Orient de la montagne d'Olaimy, en la Province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voute est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli tout d'une piece; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au-devant de chacun s'éleve un beau cedre pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très-bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluye. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissues de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs sont tapissées de fourures, ou de peaux de cerfs peintes, & representant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes

d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-considérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparses & vagabondes. Une colonie françoise fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du Capitaine Ribaut & sous les Auspices de Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espece de forteresse qu'elle y éleva. Ribaud donna aux ports & aux rivieres de ce pays-là, les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre M. Bristock.

Tout ce pays est divisé en six provinces, dont trois, *Bémarin*, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus belles & spacieuses vallées entourée des montagnes d'Apalates. Les trois autres sont *Schama*, *Méraco*, & *Achalaques* qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles ci ne vivent presque que de chasse. La vallée a soixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages sont bâtis sur les petites éminences; le pays abonde en bois de toutes sortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiseaux de toutes sortes. Les hommes y sont de grande stature, bien faits, ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en societé dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir déposés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui sont préposés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille suivant le nombre des personnes dont elle est composée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison un vieillard avec ses enfants, & ses petits enfants, jusqu'à la quatrieme génération, au nombre de cent personnes & quelquefois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la maniere des grands Tartares, & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments, qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flutte, & d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulieres, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature, & y font entrer le recit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillemens. Leurs lits sont élevés, d'un pied & demi de terre

couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, rehaussées de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute-lisse. Les chefs couchent sur des matelats faits d'une espéce de duvet aussi doux que de la soye, ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plupart ont en Eté, des habits d'une toile légere de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches sur un petit habit de chamois très-fin, cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est assujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par-dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras; mais qui aboutit par derriere en une pointe allongée jusqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames françoises portoient encore au commencement de ce siecle. On leur a fait succéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête; les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derriere de belles plumes d'oiseaux, arrangées de maniere qu'une partie de cet-

te panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de cristal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que M. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompes & de réjouissance, ils boivent d'une espece de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale, ont la réputation d'être fort paresseux : mais les Apalachites ont en horreur l'oisiveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Chataigniers & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers, diverses especes de Pommes, des Cerises, des abricots, que les Anglois

y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés, qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à M. de P.. que tout ne dégénere pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les François qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

Voilà donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européans; des villes dont on a non-seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653, lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aimerois mieux croire que M. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu, en a ignoré l'existence, que de penser qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou sont disparues à ses yeux: il n'a vu dans leurs ruines que des chaumieres. Le pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de M. de P. pour les faire disparoître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1709) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols on détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoient encore une des extrémités. Si un terrein de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite a peine le nom de bourgade, au sentiment de M. de P.. Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, sera donc

peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée désavantageuse que cet Auteur a tenté de donner de l'Amerique & de ses habitans naturels. Cette espece de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entiere liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jesuites au Paraguai, & n'en paroitra que plus chimérique à M. de P. Dira-t-il, pour soutenir son assertion, que la relation de M. Briftock est une fable, un tissu de fausletés, comme il l'a dit des relations Espagnoles (alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même: *) *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Ata-apas de la Louisianne, des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peganchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.*

Après un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimeres & de fausletés dans tout l'Ouvrage de cet Auteur?

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisieme les qualités morales de ses habitants; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

(*) Tom. I, pag. 233.

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE,
ET
LES NATURELS
DE CETTE PARTIE
DU MONDE.

SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

CE Pays que la Nature a pris en averſion, à qui elle ne diſpenſe qu'à regret quelques-uns de ſes dons, ſi nous en voulions croire M. de P. eſt le même, dont le Pere Feuillée parle dans les termes ſuivants. (*)

(*) Pag. 578.

Une disposition si admirable du terrein me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature se soit étudiée à la rendre plus parfaite, & que c'est-là où elle a voulu faire ses chef-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a M. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le Pere Feuillée, & je n'ai pas vu sans étonnement, des oranges mures & encore sur l'arbre, renfermer des semences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces six lignes de longueur. [*] J'ai vu, Messieurs, au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vu au Pérou, [**] j'ai vu dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien reussi, que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plûpart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé

(*) Pag. 490.
(**) Pag. 573.

de planter une vigne dans sa campagne : mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleur, & en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années ; & nous y fîmes une copieuse provision d'excellente farine, à très-bon marché. M. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale, & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez ? j'ai vû aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Isle de Sainte Catherine, au Brésil, des Amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes : les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparoisso) reussissent parfaitement dans ces contrées. Le Climat y est si fertile, quand la terrre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vû sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi-grosses, & des pommes en maturité tout en semble. (*) J'etois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particulierement des pêches, dont il se trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas ; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Mequaquos, dans

(*) Pag. 109.

dans un terrein très-petit on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin qui font plus de trois millions deux cents pintes, mesure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cens mille piastres, c'est-à-dire, à présent un million six cent mille livres, monnoye de France.

M. de P. avoit lû les relations du Pere Fueillée, & de M. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vû les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions, qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lû dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que M. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espece d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (*) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée: elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluye, qui puisse y troubler la

(*) Pag. 70.

promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits. (*)

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? écoutons encore Frezier, lorsqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hyvers y sont tiedes; les rigoureux aquilons n'y souffient jamais; l'ardeur de l'Eté y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'automne, qui semblent se donner la main pour y regner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.
At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum
semina. (**)

GEORG. L. 2.

---

[*] Pag. 208.

[**] Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux & les plus septentrionaux de l'Amérique.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si M. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrein des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonstanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle & morale* de ces Isles, nous assure (*) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possedent sans contredit (**) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remedes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grans y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays & diverses especes

---

[*] Pag. 76.

(**) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'assurer le contraire.

de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré, les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France ; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempere la chaleur & la rend très-supportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis,
L'hyver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.

Cette terre si ingrate dans l'opinion de M de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Pa-Payer*, le Coqs & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, * & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le sassafras & tant d'autres ? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mélange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales. (**)

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est très-bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet (***) que les végétaux & les arbres, qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes especes se succedent toute l'année. [****] La chasse est si facile & si abondante, que, fournissant aux na-

(*) Hist. Nat. des Antilles, p. 59.
(**) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.
[***] Voyage de la France équinoxiale par Biet, pag. 334.
[****] *Ibid.* 337.

turels du pays, tout ce qui leur est nécessaire à la vie, ils ne veulent s'assujettir à apprivoiser aucune espece d'animaux —— on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux; presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises, mais grosses comme de bons chappons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche, si prodigieuse dans ce pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent, ajoûte cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. [*] Jugez donc, dit Biet, si ce pays est si mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi; si Mr. de P. l'eût vû autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi même au Brésil, la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vû ses habitants passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oisiveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, & condamnés avec la race, à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Gueudeville, nous trouverons, T. VI p. 86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Quebec jusqu'au lac Erié, qui a deux cents trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde; parce que, outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau, ajoute cet Auteur, les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de cha-

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 334. 351.

taigniers, de noyers, de pommiers & de Treilles, qui portent leurs grapes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrein agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivieres, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tempéré: l'air y est pur & sain, les eaux claires & légeres.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquei ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie; puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants suppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les cruyes, les chêvres multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupèdes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne, comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proye (f).

Je pourrois ajoûter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisianne & des autres pays de l'Amérique septentrionale; mais ces temoignages quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrein de différents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux, peut-être

(f) Voyage de la France équinoxiale, par Bruet, p. 104.

dira-t-il que les exemples que je citerai, sont tout au plus une exception à la regle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes Pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (*). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilège, que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (**)?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions Philosophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plûpart, dit-il, (***) des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-souris, y étoient pour la plûpart d'une taille gigantesque dans leur espèce, & multipliés au-delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'on y voit des grenouilles, qui pésent jusqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abatardissement général, qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence & de la génération, (****) je me serois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute opposée. J'aurois cru raisonner philosophiquement en

(*) Feuillée, pag. 439.
(**) *Ibid.* pag. 441.
[***] Tom. I, pag. 40.
(****) *Ibid.* pag. 6.

concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivants, & qui plus est d'une taille giganteſque, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même espece, qu'une demi-vie, & des corps à demi perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en groſſeur & en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi, c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons adoptées de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foibleſſe de sa nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à celle d'arbuſte : qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élévant sa tête altiére au-deſſus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même espèce; qu'un géant enfin, ou un Européan bien fait & de la plus grande taille, ont un dégré de perfection au-deſſus des Lapons, des Grœenlandois, & des Nains, à qui la Nature semble avoir regretté la matiere & la forme. Heureuſement Mr. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées sur l'Amérique & ſes habitants, ni pour exprimer nos sentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journaliere des Européans dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao, & le Caffé, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité, la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaiſies; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Saſſaffras, l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens,

riens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrein.

La situation de l'Amérique sous trois Zones différentes, y cause une grande diversité de climat, suivant les contrées, l'air y est chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville [*] que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement, ils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion: il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchants pour venir nous persécuter de gayeté de cœur, & nous en chasser (**). Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force & sans vigueur, une race énervée & viciée jusques dans les principes mêmes du Physique & du moral.

(*) Atlas Hist. Tom. VI, pag. 81.
(**) Feuillée, pag. 386.

***

§ II.

Des qualités Physiques des Américains.

En lisant l'Ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins qui trouvent un trait de beauté dans leurs goëtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécile est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. [*] Enervés, hébêtés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, [**] les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des pays, qui leur étoient connus; mais ils se sont grossierement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manieres des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une maniere toute opposée; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des

(*) Tom. II, p. 130 & 140.
(**) *Ibid.* pag. 91.

sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entiérement désabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vû, [*] car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américains, que les Européans.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillans & plus rusés que les autres; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaouas & la plûpart des sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Cristinos, sont poltrons, laids & mal faits. Les Hurons sont braves, entreprenants & spirituels: ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre; sont beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets: s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe, d'y trouver si communément des personnes affectées de quelqu'une de ces infirmités? Mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de Mr. de P. bien différent cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux & y a vécu vingt ans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la derniere guerre avec eux.

[*] Tom. II, p. 63.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'yvoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pésantes & si mal faites, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goutte, d'hétysie, d'ahstme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleurésie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de maniere que la dégénération ait atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? M. de P. trouvera-t-il chez les autres

peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être, à chaque page de son Ouvrage : non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne, & dans la Guyanne les naturels ont tous une très-belle disposition de corps [*], les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de nous rapporter des naturels des Cayenne. Le Chevalier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraïbes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits, [**] ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-serrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, sinon par accident.

Si la plûpart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut pas rejetter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais le caprice & le préjugé des meres, qui les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là, un trait de beauté à leurs enfants.

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, pag. 351.
(**) *Ibid.* pag. 382.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent sur des préjugés de cette espece. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrêmité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc, & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déjà trop ennuyeuses, M. de P. les a cités lui-même: mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothese. je dirai seulement d'après Frézier [*] que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges: que malgré leurs débauches, ils vivent des Siécles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent long-temps la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers, inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célebre M. le Cat de Rouen (**) quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de M. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de

(*) Pag. 56.
(**) Tom. II, pag. 22.

nouveaux; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothèse aussi contraire à ses lumieres, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zèle, & protesté qu'il a entrepris de réfuter les fausſetés & les exagérations des Historiens Espagnols. (*)

Je ne conçois pas comment M. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux, la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, sous la forme de sous-arbustes, c'est-à-dire, des Géants dans leurs especes parmi les végétaux.

Je rends justice à M. de P.: il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espece. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter & M. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ses raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, font avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos, qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne

(*) Tom. II, pag. 144.

la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte M. de P. & qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit M. de P., éblouit les observateurs prévenus, & l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas là ? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse avec raison, faire le même reproche à MM. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnus ennemis de ce merveilleux éblouissant ; je les ai trouvés capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la derniere franchise, les choses comme ils les ont vûes.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a bû & mangé avec ces Géants ; mais M. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur, puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministere, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (*) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmerent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues* ; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix

[*] Pag. 78.

pieds, ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé, ce que l'on a ensuite traité de fables; parce que l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celles des autres hommes.

Ce recit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les journaux des deux Capitaines Français, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766. à la Baye Boucaut, vers l'Est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron Anglais, y avoit vû l'année précédente des hommes d'une taille giganteſque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. M. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que M. Guyot n'avoit vû l'année d'auparavant, sur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européans. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baye, voyent sur la côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux: ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la groſſeur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette premiere fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur recit. J'ai lû, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidèle à la fin du journal du voyage que j'ai fait avec eux, aux Isles malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajoûté. Je n'y ai point vû ces mots que M. de P. cite (*), d'après le journal des savants de 1767. *Il y ren-*

(*) Tom. I, pag. 261.

contra des habitants du pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut. Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent ; M. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague, pour asseoir son jugement, & décider aussi affirmativement qu'il le fait, la non existence de ces Patagons. L'Auteur du journal des savants aura déterminé de son chef, cette prétendue hauteur d'*environ six pieds.*

M. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que M. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vû l'année précédente, sur l'Isle Sainte Anne, & aux environs : mais il a soin de faire remarquer la différence, qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baye Boucaut & du Cap Grégoire (*). Les sept qui se présenterent à eux, la premiere fois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi Français, n'étoient qu'un échantillon de ceux que M. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Sainte Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable* que leur donne M. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour regal, & se vêtissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misere ; mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe ; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons se présenterent à M. de la

(*) Journal du voyage aux isles malouines, pag. 66.

Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on sur la parole de M. de P., que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les sables Magellaniques, où la misere les harcele & les poursuit sans relache?

Les recits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à M. Frézier dans l'Isle de Chiloé. Il paroît, dit M. Guyot, (*) qu'ils ont traité avec les Espagnols; car ils ont une espece de sabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcerent quelques mots Espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne, perdant la fumée par les narines. En fumant ils se frappoient doucement la poitrine & disoient *buenos*, ils paroissent rusés & hardis.

M. de la Gyraudais nous les dépeint (**) d'une quarrure plus que de proportion; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-dessus de celle des plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues grosses, les dents très-blanches, & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de hauts, les mêmes avec lesquels les équipages des Navires Français ont mangé & couché, n'est pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que M. de P. voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants, se réduisent à dire;

(*) Journal du voyage aux isles malouines, pag 662.
(**) *Ibid.* 693.

que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vûs, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vûs, nous ont conté des fables & des fausſetés; conſéquemment que cette race d'hommes giganteſques n'exiſte pas & n'a pas exiſté.

La Logique de M. de P. me paroît en défaut ſur cet article, comme elle l'eſt ſur bien d'autres. M. de Bougainville ne vit pas ces Coloſſes au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765, lorſqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui aſſure les y avoir vûs; donc celui-ci nous en impoſe. Le même Navire & le même équipage de M. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766 avec un autre Navire français, ignorant l'un & l'autre l'exiſtence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura M. de P.? qu'ils ont rêvé & qu'ils ſe ſont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vûs qu'en ſonge; ou qu'ils ſont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à ſoutenir leur illuſion. (*)

M. de P. eût eu bien beau jeu, ſi, (ce qui pouvoit aiſément arriver) M. Guyot avoit continué ſa route au lieu de mouiller dans la Baye Boucaut avec M. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également paſſé devant, comme il le fit, ſans s'y arrêter. M. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement aſſuré avoir vû, bû & mangé avec ces Titans; M. Guyot auroit été en droit, au ſentiment de M. de P., de lui dire: vous avez rêvé. Vous nous contez une fable. J'y étois avec vous; j'ai paſſé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé, j'y ai vû de loin des hommes montés ſur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce ſont des Géants? c'eſt une illuſion de votre part.

(*) Diſcours Préliminaire.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vû, ou n'avoir pas vû cette race giganteſque: voyons en quoi elles ſont d'accord, & en quoi elles ſe contrediſent. Je n'examinerai que celle dont parle M. de P.

Pigafetta monté ſur le vaiſſeau la Victoire, commandé par Magellan, dit avoir vû en 1519, au port St. Julien, ſur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refuſé de prendre aucune nourriture, & l'autre perit du ſcorbut, ſur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des eſpeces de guêtres ou brodequins faits auſſi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds ſemblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta M. de P. conclut que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres. (*) Ce qui les rend cependant vraiſemblables, c'eſt que les habitants du port St. Julien & de toute cette contrée, ſont encore aujourd'hui connus ſous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

Quiros naviga aux terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Eſpagnols, depuis 1525. juſqu'en 1540. ils n'y trouverent pas cette race de Coloſſes, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hyverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de ſon Eſcadre. Sarmiento, au rapport de ſon Hiſtorien Argenſola, trouva en 1579. à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds,

(*) Tom. I, pag. 245.

& bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine.* La relation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586. ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second entrepris en 1592. Knivet dit avoir trouvé au Port désiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vû au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien: & quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais, ajoute M. de P. il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur les lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590. sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593 nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrerent à la Baye verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuerent quelques-uns. Mais Jantzson, Auteur de cette relation auroit dû se cacher de honte, dit M. de P. d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port désiré des hommes de grande stature; qu'ils tuerent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroissoient pas giganteſques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandaise, leur dit, que dans un pays nommé *Coin*, il existoit une race de Géants qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de M. de P., ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coin, & ces Géants Tiremenen ?*

Spilberg, suivant Corneille de Maye, ne vit en 1614 que des hommes de taille ordinaire, sur la terre Delfuego. En 1615 le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivans sur les côtes Magellaniques ; mais en creusant vis-à-vis l'*Isle du Roi*, on déterra des ossements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage ensemble, se reprocherent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leur commis Aris, des faits controuvés, mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal, envoyé par l'Espagne en 1618 pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker, Capitaine sur un des vaisseaux confié par les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrêmité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons M. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vû à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin en 1696 & 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient

de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

M. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. M. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amerique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit; (*) mais si M. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à larticle présent, M. Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons, Géants avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ait pas le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la position de cette terre.

M. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autre relations rapportées par M. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vû les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet, les gens du Jaques de St. malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques

(*) Pag. 78.

ques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & ornés de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau-de-vie qu'ils refuserent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flêches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseau marchand nommé Reainaud l'a assuré avoir vû en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741 la fameux Chef d'escadre Anson relâcha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit Matelots du vaisseau le *Wager* de l'escadre de cet Amiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainsi: (*) on peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Commodore Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P. dit que son vaisseau relâcha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ces citations;

[*] Tom. I, p. 258.

il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite, & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut, la relation du Capitaine Biron non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Delfuego; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (*) A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jettâmes l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau : nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eûmes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vûs sur la côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimâmes.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse——— Nous voyions le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de sa possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fumes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur

(*) Pag. 73.

est si extraordinaire, que même assis, ils étoient presqu'aussi haut que le Commodore debout, (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidelement extraite, que M. de P. l'a considérablement alterée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à M. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (*), on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

» Aussi-tôt que ces Géants montés sur des chevaux nains, eurent apperçu le Commodore & son escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le caresserent beaucoup en lui donnant des baisers âcres; les femmes lui firent, de leur côté, essuyer des politesses encore plus expressives: *elles badinerent si sérieusement avec lui*, que j'eus, dit-il, *beaucoup de peine à m'en débarrasser.* Elles firent aussi amitié au Lieutenant *Cumens*, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement souffrir, qu'il en ressentit pendant huit jours des douleurs aigues dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des

(*) Tom. I, pag. 258.

» sauvagesses. Ce conte de Gargantua, ajoute M. » de P., fut débité à Londres en 1766. Le Doc- » teur Maty, si connu par sa petite taille & par » son journal britannique, se hâta extrêmement » d'y ajouter foi, & de divulguer cette fable dans » les pays étrangers. » Voici comme il s'exprime dans sa lettre à M. de la Lande.

» L'existence des Patagons est donc confirmée, » on en a vû & *manié* plusieurs centaines. Le ter- » roir de l'Amérique peut donc produire des Co- » losses; & la puissance génératrice n'y est donc » pas dans l'enfance. »

Si M. de P. en écrivant ainsi, a eu simplement dessein d'égayer son lecteur après s'être égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'existence des Patagons Géants: à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer son talent & d'étaler toute sa vaste érudition pour mieux réussir dans son objet. Mais le public qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ses garants, autrement qu'ils ne parlent? Je doute que quelqu'Amateur que l'on soit de critique & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui sont contraires.

Mais loin que M. de P. ait voulu que le public prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureusement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être; & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que M. de P. moins timide que M. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la Nature ne s'est organisée que depuis peu au nouveau monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole; puisque les faits

déposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur M. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothèse que les plantes & les animaux, & que M. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty : (*) vos réflexions ne sont pas heureuses ; on pourra même ajouter : vos arguments sont bien foibles ; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes inconteſtablement faux.

M. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capitaines françois M. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vû au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que M. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. M. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore* Biron ; mais M. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de M. Guyot avec celles des Commodore Biron & M. de la Gyraudais : en donnant à entendre que M. Guyot n'a vû d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que M. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que M. Biron ; puisque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit. » N'est-il pas surprenant, ajoute M. de P. , » que deux observateurs, qui se trouvent dans le » même lieu, la même année, & au même mois, » varient d'un demi pied sur la taille des Pata» gons ? » Il me paroît encore plus surprenant,

(*) Tom. I, pag. 259.

que M. de P. ou l'Auteur du journal des savans, qu'il donne pour son garant, ayent imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-uns disent n'avoir pas vû cette race de Titants, ou n'en font aucune mention; toutes les autres assurent les avoir vûs, & leur avoir parlé. Dire avec M. de P aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé, l'assertion paroît un peu hazardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vû ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes giganteſques a été vue au Port S. Julien par les uns, au Port desiré par d'autres, au Cap Grégoire & à la Baye Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la ville, & à la campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir, je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver; d'autres ont été plus heureux que moi; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs que vous avez procurés à ceux qui vous ont vû, le détail des fêtes que vous leur avez données, ne sont pas des fables: j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire;

mais il ne nie pas. Une seconde espece d'hommes nie tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine giganteſque est de ce nombre. Depuis le commencement du seiziéme siécle on nous débite l'avoir trouvée vers le détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vû ces Géants, leur avoir parlé, avoir bû & mangé avec eux, font la description de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvellés successivement depuis 1519. jusqu'à nos jours, que M. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses, ont fait présent de quelques-uns à M. Darboulin, fermier général des Postes de France, chez qui je les ai vûs & mesurés; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problême pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux; qu'ils parcourent le pays, & y fassent un séjour assez long pour le visiter dans les différentes saisons; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrein qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahues*, avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philosophes à leur retour, nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse : on sera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans

les relations des plus célebres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractere de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire, & prouver à M. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur, on verra qu'elles different peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette existence, M. de P. dit qu'on auroit dû nous amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; M. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre derniere, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la premiere, l'Archevêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les osse-

ments

ments de ce Payen, que M. Guyot avoit mis dans son vaisseau, étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jetter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de M. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement, & fut aussi jetté à la mer. M. Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui Capitaine de l'équipage du Navire, pour un squelette, qu'il n'y a mis que pour satisfaire la curiosité des Européans, & convaincre les incrédules de l'existence de cette race giganteſque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants ; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un navire, traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand M. Guyot, ou quelqu'autre Navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants, ou même en eussent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espece ? non, on auroit dit en les voyant, ce sont des Géants ; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe, & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes giganteſque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands, plus gros, & plus robustes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence des Géants ; puisqu'elle est encore au moins un problême pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport, je puis dire unanime des Auteurs,

qui nous ont donné des relations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre M. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas, & voyons si les Voyageurs ont vû les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques; si la dégénération avoit atteint les sens & les organes des hommes; si ces hommes sont encore aujourd'hui une espece dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées & supérieure enfin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue & des mains, inférieure d'ailleurs au plus foible, & au moins spirituel des Européans.

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier; [*] ils ont les membres gros, l'estomac & le visage larges, sans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la legereté, pour la force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs frequentes débauches, ils vivent des siecles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une affection particuliere du sang, car les descendants des Espagnols, qui s'y sont établis & mariés avec des Européanes, & conservés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un

[*] Pag. 61 & suiv.

blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même maniere & ordinairement alaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge bazanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitants des deux extrêmités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les observations de M. de P. portent par conséquent à faux?

Sont-elles plus exactes par rapport au dégré de chaud & de froid si different en Amérique en deça de l'Equateur, & sous le même parallele dans notre Continent [*]? il l'ignore. Mais je sçai qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphere Austral, au même dégré qu'en deça de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante-sixieme dégré de latitude Australe, au milieu de l'Hyver du pays; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme dégré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitieme.

Les François que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante-deux éme parallele, y ont passé trois Hyvers consécutifs. MM. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très-modéré, & même si doux aux Isles Malouines, que sur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été assez forte pour porter, sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

[*] Tom. I, pag. 8.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la désobéissance de la premiere mere du genre-humain. Les Américains se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (*) Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection : alors M. de P. auroit raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élevent leurs enfants de maniere qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois ; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse ; [**] à quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vû des sauvageſſes fécondes encore à quatre-vingt.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. M. Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés & des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits fils jusqu'à la cinquieme génération inclusivement. [***] Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Casubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres des Péru-

---

[*] La Hontan, p. 138.
[**] Hist. Nat. des Antilles.
[***] *Ibid.*

viens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à M. de P. pour l'en convaincre.

§. III.

Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de l'esprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vû qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une constitution si robuste, qu'elle est à l'épreuve de tout. M. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols, ou dans leur voisinage, mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins yvrognes, ni moins adonnés aux femmes, (*) & qu'ils vivent néanmoins des siécles. Ils sont également sans ambition pour les richesses qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en different beaucoup quant à la bravoure & à la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillanimes, au reste malins, dissimulés & fournois;

(*) Frezier, p. 56 & 76.

c'est l'appanage de la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on employe la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuyent, les rend craintifs : la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

M. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne sont pas conquises.... Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la riviere de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte [*] & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en masses si considéra-

[*] Frezier, *ibid.*

bles, qu'on y a vû des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Mélendes a donné le nom de St. Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à M. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon séjour à la Conception, dit cet Auteur, (*) à faire six Canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lû dans l'Ouvrage de M. de P. (**) que l'élévation du terrein de la Tartarie orientale forme la bosse la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilieres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observations de MM. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son système, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers: il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothèse M. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies, qu'on n'a pu jusqu'à présent les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture [***] Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y ayent mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit

---

[*] Frezier, *ibid.*

[**] Tom. II, p. 284.

[***] Voyage de la France équinoxiale, p. 351. & suiv.

le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & sur-tout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés; & souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions; (*) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie; mais les jeunes gens sont gays, & trouvent les manieres françoises assez de leur goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans témoins, ils raisonnent très-bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'est que n'ayant pas d'études, & suivant les pures lumieres de la Nature, ils soient capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matieres, & dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a passé avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit; [**] ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent: leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'ayent pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivieres, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par

(*) Pag. 303 & suiv.

[**] Atlas & Dissert. de Guedeville, tom. VI, p. 102. & suiv.

journées, demi-journées de guerriers ; chaque journée valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulieres sont faites sur des écorces d'arbres. [*] Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer ; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin, qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'ayent beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations. (**)

Sans avoir de Licurgues pour législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux sentiments des anciens, & se réglent sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps de marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqués long-temps leur rendent plus de justice que M. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage, & plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européans, & aux mauvais traitements que ceux-ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, faussée lâchement dans toutes les occasions ; les

[*] La Hontan, p. 203.
[**] *Ibid.* p. 112.

Européans toujours pillant, brûlans impitoyablement les maisons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, & d'une insensibilité stupide, qui font, dit-il, le fond de leur caractere, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame, (*) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t'on plutôt que ceux qui les ont fréquentés longtemps? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & se mocquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportements & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi, non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses de leurs corps & de leurs volontés; ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que pere, mere, frere ni sœur ayent droit de leur faire des reproches à ce sujet (**).

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit

(*) Tom. II, pag. 44.
(**) La Hontan, pag. 113.

Mr. de P. un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui couter la vie. Recevez *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée, à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. » Je n'eus » pas achevé de prononcer ces paroles, dit-il, » (*) que s'élevant de rage sur ses pieds, elle » se jetta sur moi avec furie, prête à m'égorger; » de plus elle m'accabla de mille injure, & de » mille différentes malédictions dont la langue » Indienne est toute remplie, me reprocha les » cruautés atroces que les Européans avoient » exercées sur eux, en ravissant leurs biens, » & leurs trésors; elle me fit sentir que je » ne devois pas la traiter de *pauvre femme*, disant » que je n'étois moi-même qu'un gueux, con- » traint d'abandonner mon pays, & d'entre- » prendre de si longs & de si pénibles voyages pour » venir enlever leurs trésors; qu'au reste les In- » diens possédoient plus de richesses dans un pe- » tit coin de leur Empire, que les Européans » dans toute l'étendue de leurs plus grands Royau- » mes. Les deux Indiens qui étoient avec elle, » se contenterent de me chasser de cette cabane, » par ordre de cette megere, qui ne voulut jamais » entendre raison; & me jetta ma piastre au nez. » Je la ramassai, quoiqu'assez mortifié d'avoir don- » né de l'argent pour me faire accabler d'injures, » & me voir même exposé à perdre la vie. Je me » trouvai fort heureux d'être échappé de leurs » mains à si bon marché.

Cet exemple entre mille autres prouve combien Mr. de P. a tort de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs ils sont très-jaloux de passer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourments sans se plaindre. Aussi les naturels des Isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appellés *Caraïbes*; parce qu'en leur lan-

(*) Pag. 386.

gue ce terme signifie *braves & belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout sur eux. J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains n'en sont que plus stupides & par-là se raprochent davantage des enfants & des animaux que l'on aprivoise par la douceur? Pense-t-il donc que pour pour être homme, on doive être inaccessible aux sentiments d'honneur, aux impressions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes sont du caractere des Nègres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolens, paresseux & infideles? Ce seroit par-là même qu'ils ressembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains sont des hommes, & des hommes susceptibles de sentiments de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plupart des peuples civilisés de notre Continent, & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard Mr. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages* & de *philosophes*. Ceux-ci mépriseient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européans leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent ensuite. Ils se mocquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire na-

turelle & morale des Antilles, ils se mocquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi ajoute le Chevalier de Rochefort, sont-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européans. Ils vivent sans chagrins, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la derniere misere; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur

cause la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une piece d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations; pour ceci ils se tuent; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voyent un Européan triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent: Compere, (terme d'amitié) Compere tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soyent englouties par la mer: ainsi tu vieillis en peu de temps; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent ; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste ; que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne, où tu as bien de la malice de venir ainsi de gayeté de cœur me persécuter ! (*)

Cette plainte, ce doux reproche sont-ils d'un stupide & d'un hébêté? je le demande à M. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens ?

Oui les naturels de l'Amérique en ont beaucoup.

---

[*] Histoire naturelle & morale des Isles Antilles.

Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs? plus sensés, plus sages que nous, ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit qu'il étoit moins sorti d'Athenes pour voyager, que les aveugles & les boiteux: qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de refléchir philosophiquement, taxent, avec Mr. de P. cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu ? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non-seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agrements, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulysse le plus sage des Grecs, dit Ciceron, (*) préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeller du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la

(*) *Tanta vis patriæ est, ut Ithacam illam in asperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret.* Cic. Lib. I. de Orat.

religion pour principe, puisqu'on convient presqu'unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraie philosophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement, celui qui aspiroit à cette dignité, étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide : Il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Léry, de Biet, dans les dessertations de Guedeville, &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chef ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots, suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté, qu'ils traitent les Européans de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau

de

de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Ou Mr. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains ? en ce qu'ils font la guerre par surprise : comme si parmi les Européans on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiôme *virtus an dolus quis in hoste requirat ?* La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise; mais tout le monde sçait qu'ils sont braves [*] courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir ; & se font plutôt hacher en piéces que se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient deshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée [**] & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les sentiments dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des sentiments généreux. Chez les Brésiliens il faut avoir

[*] Hist. Nat. des Antilles.
[**] Garcilasso. Lib. 5. Chap. 12.

tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles; cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carmanie. [*] Qui ne sçait que Saul exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient tous une race d'hommes lâches, pusillanimes, sans force & sans vigueur de corps & d'esprit. Les Anglois en firent une triste expérience dans la derniere guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent résister à l'assaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit; & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour-propre très-mortifié: leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'assaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter Mr. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnerent l'assaut & emporterent le Fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglois.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjuguer par une poignée d'Espagnols? j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employerent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne foi, qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur firent l'accueil le

(*) Vincent le Blanc. I. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexandre Liv. I. Chap. 24.

plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis; leur montrerent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissoient avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains, quel Européan n'eût pas été saisi de la même admiration & de la même crainte? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage? (*) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familieres aux nations civilisées, ayent été saisis d'étonnement à la vûe d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées? La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraye stupidité, y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée &

(*) Tom. II. pag. 130.

meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées ; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a ?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être ; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor & ne s'excerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité ! Par la premiere ils sont étonnés, ils admirent ; hé combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique !

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pechent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel M. de P. nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaisirs, ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous sentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous raprocher de cette simplicité ; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité ; nous sommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européens & pensons en Américains. N'y a-t-il pas

plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire des besoins fictices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art & l'industrie de les satisfaire ? La misere, la gêne donnent de l'industrie & de l'esprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en sont réduits les Européans, & ils ont la folie de se croire au milieu de la misere plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au-dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerons mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par les astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils mépriſent, & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles qu'elles se présentent, sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres, ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le désirent : pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la molleſſe, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux

que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la foiblesse. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant M. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop legérement par M. de P. lui qui réflechit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au-delà du nombre vingtieme? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus: ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une maniere de les faire, une Arithmétique inconnue à M. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée: à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la Callebasse, le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds ou sur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vûe. Tous les jours ils dénouent un nœud

ou efficent un cran, jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au-delà de vingt : mais parce qu'il nous sont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas? chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents comme trois fois dix est le synonime de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne sçavons pas compter jusqu'à ces nombres, puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix : ils connoissent donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt: pourquoi ne l'auroient-ils sçu faire jusqu'à trente & au-delà ?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européans qui ne sçavent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caracteres mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caracteres arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en

montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t'on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sçauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas? nous n'avons que neuf chiffres & le zero; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles: en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caracteres; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, equivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois; il est donc constant qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils sçavent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque ficelle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge, signifieroient des dixaines, à la bleue seroient des centaines & ainsi des autres. L'Arithmétique

métique palpable de M. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-notres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoye. Parmi nous on calcule bien avec des Jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espece, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au-dessus de vingt, & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au-delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-delà de vingt?

M. de P. (*) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas sçu faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européans nourrissent dans leur sein; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (**). Il s'ensuit de cette preuve, dit M. de P. que les peuples du

(*) Tom. II, pag. 157.
(**) Atlas historique de Guedeville. Tom. VI. p. 3.

nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossieres de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir, la monnoye leur étoit plus que superflue; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos: où la soif des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoye met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs jumens ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont du cœur le plus généreux, & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les employent à faire des crochets ou des agraphes (*). En conclura-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons; & avec notre ur-

(*) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraye.

banité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européans. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour-propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, si l'on est du nombre des ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des piéges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Brésiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voie, & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (*) on vous conduit au *Carbet*, chacun s'empresse de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, ils se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

(*) Histoire naturelle des Isles Antilles, p. 458 & suiv.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & recitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dan leur derniere entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rapelleront : & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants, de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européans à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre je n'en vois que l'image grossiere, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gayement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez, de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelquefois les manches de

leur robe des morceaux de viande, & de pain du repas qu'on leur a servi & les emportent chez eux. (*) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (**) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira, sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succéde au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets; ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (***) que les anciens Allemands régaloient les Européans, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique: les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres, ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus; de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus stupides Américains? un Sauvage n'a-t-il pas réussi à

(*) Buchequins, Liv. IV.
(**) Rubruquis, Voyage de Tartarie.
(***) Livre des mœurs des anciens Allemands.

la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se creve, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfants sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, ni ne se volent, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquilité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celle du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la briéveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils mépriſent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flèche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire

des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses flèches.

On auroit cependant tort avec M. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses; j'en appelle au témoignage de Mr. de la Condamine que j'ai déjà cité à ce sujet. Je ne sçai en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurina*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent-vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une riviere. Cette riviere roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées; non sans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de M. de la Condamine & de Frézier : car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées, pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge, ce qui lui produit des sommes considérables.

Comment M. de P. accordera-t-il la mal-adresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes même accoutumées à voir les plus belles choses ? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les siéges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flêches, & leurs carquois; les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considerons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légereté de leurs arcs & de leurs flêches, l'adresse à y ajouter des plumes & des caillous travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de maniere, que leur symétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains; ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européans, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguisées, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils: le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de maniere cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres. (*) Le Chevalier de Rochefort & Bristock, ne

[*] Histoire naturelle des Antilles, pag 454.

sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité M. de la Condamine & je rapportarai encore ici ses termes, parce que cet Auteur ne sera pas suspect à M. de P.

» Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrêté, » dit ce Savant, (*) quelquefois ils ont heureu- » sement surmonté ces obstacles. Mais souvent leur » industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs be- » soins .... Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent, » & à les jetter en moule... Le plus habile tailleur » de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui » suppose, seroit sans doute fort embarrassé à » creuser ainsi un canal courbe & régulier, dans » l'épaisseur d'un granit, avec tous les secours de » l'art, & les meilleurs instruments de fer & d'a- » cier. A plus forte raison sera-t-il difficile d'imagi- » ner comment les anciens Péruviens ont pu réussir » avec des haches de pierres dures, ou de cuivre, » telles qu'on en trouve dans leurs anciens tom- » beaux, ou avec d'autres outils équivalents, sans » équerre ni compas.... les vases & la vaisselle » d'or & d'argent, les habillements couverts de » petits grains d'or plus fin que la semence de » perles, & dont les Orfevres de Séville ne pou- » voient concevoir le travail, sont une grande » preuve de leur industrie. J'ai vû plusieurs de » ces beaux vases, ajoute le même Auteur, j'en » ai même encore quelques-uns entre les mains, » d'une grande délicatesse; & je regrette la perte » d'un grand nombre d'autres.

» Il paroît par l'usage que les Espagnols ont fait » de ces richesses, qu'ils estimoient beaucoup plus » la matiere que l'ouvrage. Il ne faut cependant » pas en conclure, qu'aucun ne méritât d'être » conservé : quelques morceaux précieux par leur

(*) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de 746.

» matiére, échappés depuis deux siècles au danger » de changer de forme par l'ignorance & l'avidité » des propriétaires, peuvent servir de preuve & de » monument, sinon de l'habileté des Indiens dans » la sculpture, du moins d'une *rare industrie*, par » laquelle ils ont suppléé aux machines & aux ou- » tils.

» Dans mon voyage de Lima, continue M. de » la Condamine, j'avois fait acquisition de diver- » ses petites idoles d'or & d'argent, & d'un vase » cylindrique de même métal, de huit à neuf pou- » ces de haut, & de plus de trois de large, avec » des masques ciselés en relief. A en juger par ces » ouvrages, les Péruviens n'avoient pas fait de » grands progrès dans le dessein; celui de ces piè- » ces étoit grossier, & peu correct, mais l'adresse » de l'ouvrier y brilloit par la délicatesse du travail. » Ce vase étoit sur-tout singulier par son peu d'é- » paisseur. Ce ne peut être la rareté de l'argent, » qui y avoit fait épargner la matiere; il étoit aussi » mince que deux feuilles de papier collées ensem- » ble, & les côtés du vase étoient entés d'équerre sur » le fond à vive arrête, sans aucun vestige de sou- » dure.

» J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de cette » antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase » peut être tombé; le peu de poids de la matiere » pouvant avoir préservé le vase de la fonte. »

Sur ce que M. de la Condamine avoit vû, il fut moins incrédule que M. de P., & paroît croire avec Pietro Cieça, que les Péruviens savoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute, conclut M. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpens, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les ca-

binets des Curieux de l'Europe. J'ai vû à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachin Joseph de Viana, Gouverneur de cette espece de Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette espece, qu'il nous dit avoir payé mille piastres & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa thèse, M. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plait de regarder comme bizarres ? si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vû une marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatieres & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (*) N'avons-nous pas vû des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes ? Comus, le célebre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un Enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne, même savante, parce qu'il redouteroit les suites de leur admiration.

Sur quoi donc M. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européans ? nous avons vû qu'en général les Amé-

(*) Histoire des Antilles.

ricains loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection ; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, si communes dans notre Continent ; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre ; un esprit sain, instruit, éclairé & guidé par une philosophie vraiment naturelle, & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation ; une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant : que faut-il donc de plus à M. de P. pour être véritablement homme ? aussi ces hommes qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux, puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devroit être le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumieres de la pure raison, plus saine dans ces habitants de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison ; & où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois ; où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos besoins se multiplient dans notre abondance même ; & où cette abondance ne sert qu'à nous rendre pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la premiere intention de cette union, ou Contrat Social, a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secours mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns ; de les autoriser même dans leurs usurpations, & de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce

que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plûpart au moins d'entr'eux ne vivent point seuls ; mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croyent ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que sont aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si florissants, & si riches ? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages ; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié ; parce que leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité : parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre Continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages ? ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent ensévelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de soucis, que la

source funeste des maux dont nous sommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnements soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentimens des Sauvages, que divers Auteurs célebres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différens peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallele de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européanes, & par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bienfaisans, officieux, prévenans, rendant aux Européans amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croyent pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paye d'ingratitude, & qu'ils se croyent réellement offensés, ils ne pardonnent

jamais & pouſſent leur vengeance auſſi loin qu'elle peut aller. Cette paſſion furieuſe, & non le goût décidé pour la chair humaine, eſt le motif qui pouſſe quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vû des Bréſiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flêches qui les avoient bleſſés. D'ailleurs vivant ſans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chaſſe des animaux, qui leur fourniſſent leurs vêtemens & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares, (*) leurs maiſons n'ont ni portes ni fenêtres cloſes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir aſſez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & preſque de penſer autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richeſſes & les titres d'honneurs, dont ils ignorent preſque les noms. Ils ſe laiſſent aller tranquillement dans les bras du ſommeil, ſans ſouci & ſans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours ſans crainte de la mort, & ſans regret pour la vie.

Que penſeroit un Sauvage des Européans, & quelle idée ne ſeroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui ſe prétendent les plus civiliſées, ſi au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur perſuader que tous les hommes ſont freres, il voyoit la miſere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de ſueur du mi-

---

[*] Voyage de Carpin & de la Motraye.

férable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice seront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de maniere à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglais blessés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante? y a-t'il rien de plus cruel que le soldat Européan? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux, & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-tems: la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européans dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de se passer de vêtemens, blâment les peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plûpart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y employent le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses figures

figures de fleurs & d'animaux : d'autres s'oignent d'une espéce de colle gluante, sur laquelle ils font souffler du duvet de diverses couleurs, par compartimens. Ils trouvent cet usage admirable, non-seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles : ils ont donc raison de le faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence ; mais nos Européanes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge ; ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plûpart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de souffre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit

des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvagesses, qui se font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reste la mode de se peindre tout les corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les temps, de tous les pays. Le Prophète Jérémie l'a reproché aux Juifs, Tacite le dit des Allemandes, [*] Pline, [**] Hérodiens, [***] nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns vêtements, se peignoient les corps de diverses couleurs, & y représentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommée *Pictes*. Les Gots se rougissoient le visage avec du cinabre; & les premiers Romains, si nous en croyons Pline [****] se peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit aussi le visage de Jupiter. Les Européanes faisoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & sur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougissoient tout le corps, & même les statues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des espèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux très-bien tissues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent aussi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique se percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésiliennes en ont d'or pur d'une grandeur démesurée, quelquefois décorés de pier-

[*] Livre des mœurs des anciens Allemands.
[**] Liv. 22, ch. 1.
[***] Vie de Severe.
[****] Liv. 33, ch. 7.

res fines ou de crissal, ou d'ambre jaune ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur descendent jusqu'au bas de la machoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésiliennes, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique, si le Climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européanes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit: pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisir de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible; pour se donner sans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on sait. Ainsi varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est vêtu, plus

il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent, ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe, non-seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin, & les Européans aiment dans les femmes un petit nez retroussé; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethyopiens préferent les levres épaisses & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mosambique aiment les dents aigues & pointues; ils employent même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir allongée & applatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au-dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce

qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préferent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelque Asiatique, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mammelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par-dessus l'épaule, nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usage de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs, des loix, du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions differentes; de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugements sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux

dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front?

Dans la plûpart des cantons du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vûe, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage*, nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déjà bien constitué, fort, vigoureux, robuste; vivant de peu, mais vivant un siècle; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons: comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu à M. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Phi-

losophie, dont les Stoiciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement : *voilà qui va bien.* Vient-on lui dire : *vos enfants ont été tués*; *cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumiere naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Etre souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'ayent ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'abbé Prevost, sont-ils ceux de gens hébétés & stupides? Les Brachmanes des Indes raisonnent à peu près dans le même goût. Appollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la Philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que Mr. de P.

eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vû que la Louisianne, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde; [*] que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même sans le secours d'une pénible industrie; que le divertissement seul des naturels du pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Espagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vû que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats, puisqu'en général, ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qui sont pleines d'esprit, toujours gayes, de bonne humeur, & que leur ris a même beaucoup d'agrémens.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la simplicité primitive du vieux temps, qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la molesse, & que la misere ou les

(*) Dissertation de Guedeville, tom. VI, pag. 91 & suivantes.

les soucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies Anglaises, Hollandaises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux, ils fument paisiblement leur calumet ; mais on y lit en même-temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assemblés pour passer des journées entieres appuyés nonchalemment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de bierre, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche, regardant les autres avec des sourcils rabattus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la bierre & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joye & le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse, qui alors en banit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de M. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (*) par un contraste singulier, les Onces, les Tigre

(*) Tom. I, p. 6 & 90.

& les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris ; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé à cet égard, comme M. de P., & M. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguai, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte-Video fit présent à M. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement ; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déja de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste. Catherine, & ceux de la Côte de la Terre Ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisiere des forêts ; parce qu'ils regardent les Onces, les Tigres, les Léopards & les Lions de ce pays-là, comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionnale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

M. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyane avec un animal du Pérou & des frontieres du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion ; mais auquel

lés Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais M. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Bresil & sur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les Chèvres & les Brébis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable, & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja naturellement, & que M. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos-Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que M. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du Globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européans. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plû aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusée, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européans pensoient comme M. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité ayent fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoit ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ces dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contr'eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus criants de l'injustice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller!

Non tout le spécieux de ces raisonnements ne sauroit tenir contre la conduite des Européans. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raisonnement, est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hazardées des réflexions philosophiques de M. de P., ces dissertations formeroient un volume presqu'aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & debité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'est laissé sans doute emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux (*) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie: la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements, & ne laisse aucune équivoque sur la nature des motifs qui les animent. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leur ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres; & Dieu sait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! Mr. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou ab-

(*) *Recherches Philosophiques sur les Américains*, T. II, p. 191.

ſorbé dans ſes réflexions trop ſouvent peu philoſophiques, il s'eſt étourdi au point d'oublier que les Magiſtrats dans leurs plaidoyers, [*] les Miniſtres d'Etat, (**) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, ſans faire l'éloge de leur ſcience & ſans exalter les ſervices qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Egliſe & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc penſé qu'il gagneroit des applaudiſſements en ſe rendant l'Echo des ſons bruyants de quelques trompettes mépriſables, je laiſſe à penſer le cas qu'il doit faire de ces applaudiſſements. S'il rectifie au contraire ſon erreur à cet égard comme ſur tant d'autres, il nous prouvera que ſes réflexions ſont quelquefois philoſophiques.

(*) M. Joly de Fleury, Avocat Général du Parlement de Paris.

(**) Arrêt du Conſeil d'Etat, & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

FIN.

DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMERICAINS,

PAR M. DE P***.

TOME TROISIÈME.

A BERLIN.

M. DCC. LXX.

PRÉFACE.

SI l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches Philoſophiques* devant une Compagnie auſſi illuſtre que l'Académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raiſons pour ne jamais répondre, quand même on ſe ſeroit imaginé qu'on gardoit le ſilence, parce qu'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parce qu'on reſpecte infiniment l'Académie de Berlin : ſi elle n'a pas déſapprouvé le projet de réfuter les *Recherches Philoſophiques*, j'eſpere qu'elle ne déſapprouvera pas non plus le projet de les juſ-

tifier. Car enfin la défense est de droit naturel.

Le Public va être instruit : il pourra juger. (*)

(*) La critique que l'on se propose d'examiner, est intitulée : *Dissertation sur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches Philosophiques de M. de P., par Dom Pernety, Abbé de Burgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.* Elle contient, sans compter la Préface, 116 pages.

DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Observations préliminaires.

I.

LE critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de moderation, a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son ouvrage. Cette maniere de critiquer n'est point bonne, parce qu'elle n'est pas instructive.

Je citerai des preuves, & éviterai les déclamations : car quand on discute un sujet si vaste & si important, il faut au moins être modéré ; sans

quoi on ne discerne plus les choses ; on accorde tout à l'imagination & rien au jugement.

Que seroit-ce donc si l'on avoit autant d'animosité à repousser les coups qu'on en a eu à les porter ? Alors on ne feroit que se donner inutilement en spectacle par de vaines querelles littéraires ; tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéressants, bien plus propres à éclaircir la difficulté que tant de mauvaises raisons dites avec tant de dureté.

II.

L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à son livre : le critique à fait en deux ou trois heures une Dissertation contre ce livre, & il ne veut pas que le public juge du livre tel qu'il est ; mais tel qu'il le dépeint dans sa Dissertation. Ce qui paroit un peu injuste.

III.

On accuse l'Auteur *d'avoir, par une noire envie, décrié les Américains, afin d'humilier l'espece humaine.* Ensuite on l'accuse, à chaque page, *d'avoir trop loué les peuples de l'Europe.*

Ainsi les peuples de l'Europe ne sont pas partie de l'espece humaine, ou il n'est pas vrai que l'Auteur ait voulu humilier l'espece humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie sociale sur la vie sauvage, l'avantage infini qu'ont les habitans de l'Europe sur les indigenes du nouveau monde.

Les nations qui ont produit d'aussi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Descartes, Bayle, Montesquieu, S'gravesend, ne sont pas seulement supérieures, mais infiniment supérieures aux barbares de l'Amérique, qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût osé mettre la chose en doute, jamais son ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

IV.

Voici les termes du critique.

Les Sauvages de l'Amérique sont parvenus natu-

rellement à ce degré de Philosophie dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. (*)

Ainsi Marc Aurele & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas Philosophes; & les Anthropophages du nouveau Monde sont Philosophes.

Je conçois que le critique a pris l'insensibilité brutale des Sauvages, qui est un effet de leur tempérament & de leur stupidité, pour un effet de leurs principes. C'est tout confondre.

V.

Mais voyons donc après tout, s'il est vrai que M. de P. ait autant *décrié les Américains*, qu'on le dit.

Au commencement du seiziéme siecle, comme l'observe M. de Bougainville, les Théologiens soutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des *hommes*, & qu'ils n'avoient point d'ame. L'atroce Sepulveda soutint qu'on pouvoit les massacrer, sans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* ne cesse de répéter qu'on a eu tort de refuser aux Américains le titre d'hommes, & qu'on a eu encore plus grand tort de les massacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que ces terribles Théologiens du seiziéme siecle : il plaint le sort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, sur leurs malheurs; il n'y a pas un mot, dans son livre, qui ne respire l'amour de l'humanité : il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accusé les peuples de l'Amérique les moins barbares : il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt mille hommes tous les ans à une idole. Cependant qu'on lise l'*Histoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768 & en 1769, par le Pere Touron, & on y verra que ce religieux ne forme pas le moindre doute sur ce nombre effroyable de

(*) Pag. 127.

victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainsi l'Auteur, loin d'avoir calomnié les Américains, comme le critique le dit, (*) a, au contraire, fait tous ses efforts pour les justifier sur bien des points: il tâche aussi de démontrer que tous les Auteurs des relations, & tous les Historiens ont exagéré le nombre des peuples Anthropophages qu'on a trouvés au nouveau Monde. Enfin il a rendu la mémoire des déprédateurs Espagnols, plus odieuse qu'aucun écrivain ne l'avoit fait avant lui: il n'appelle Pizarre qu'un voleur; il n'appelle Cortez qu'un brigand: il assure que Vasco Nunnez étoit un monstre infâme, digne du dernier supplice. Il est vrai qu'il nomme Christophe Colomb un grand-homme, & il le méritoit: la sévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit besoin pour contenir les Espagnols ses mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, & d'avoir découvert un nouveau Monde: plus il s'intéressoit à la conservation des Américains, & plus on l'accusoit de trahir Ferdinand & Isabelle. Les Indiens pleurerent sa mort: ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando qui lui succéda, le tyran le plus féroce & le plus dénaturé de tous les Castillans qui passerent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un critique viendroit l'accuser d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois & surtout aux Hurons? On voit par là combien il est

---

(*) Pour prouver combien le critique est modéré dans ses termes & dans ses imputations, il suffit de citer ici un passage de sa Dissertation. *Pag.* 8.

»A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le »peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire »de la mélancolie, & délayé ses couleurs dans le fiel »de l'envie, dont tous les traits semblent avoir été »placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce »avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour-propre »offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine,

difficile, avec les meilleures intentions, de satisfaire tout le monde. Au reste il me paroît peu probable que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* auroit envié le sort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matiere.

CHAPITRE II.

De la dégénération des Européans établis en Amérique.

L'Auteur a non-seulement soutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat ; mais il a encore assuré que les Européans, qui vont s'établir en Amérique, y dégénerent aussi. On connoît les preuves inconteſtables qu'il a citées, & voici une nouvelle preuve, tirée d'un ouvrage qui étoit sous presse à Paris, tandis qu'on imprimoit les *Recherches Philoſophiques* à Berlin, sans que les Auteurs ayent été en correſpondance les uns avec les autres.

» Dans l'Amérique ſeptentrionale les Européans » dégénerent ſenſiblement, & leur conſtitution » s'altere à meſure que les générations ſe multi- » plient. On a remarqué, dans la derniere guerre, » que les hommes nés en Amérique, ne pouvoient » pas ſupporter auſſi long-tems que ceux qui » étoient venus d'Europe, les travaux des ſiéges, » & la fatigue des voyages de mer : ils mouroient » en grand nombre. Il leur eſt pareillement im- » poſſible d'habiter un autre climat, ſans être ſu- » jets à quantité d'accidents qui les font pé- » rir. » [*]

Voilà donc cette dégénération progreſſive dans l'eſpece humaine, dont il eſt parlé dans les *Recherches Philoſophiques*. Comme c'eſt un fait

(*) *Hiſtoire Naturelle & Politique de la Penſilvanie*, pag. 237, Paris 1768. Cet Ouvrage n'eſt pas tiré des Mémoires de quelques voyageurs inconnus, mais des Obſervations de deux célèbres Naturaliſtes MM. Bertrand & Calm.

très-important, très-singulier ; comme c'est un fait qui sert de base à l'hypothese de l'Auteur, le critique devoit s'attacher à démontrer qu'il est faux, ou il devoit, suivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il semble qu'il lui suffisoit de prendre la plume pour composer une réfutation dans les formes ; mais qu'il me permette de lui faire observer qu'il a trop changé l'état de la question, & trop peu approfondi les choses, pour pouvoir les traiter avec quelque précision. Aussi ne donne-t-il aucune observation sur l'Histoire Naturelle de l'homme : il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Gueudeville, & enfin des raisonnements à perte de vue.

Quand on attaque un livre écrit sur une science, il faut se servir d'arguments tirés de cette science, & non d'une autre.

CHAPITRE III.

Continuation.

L'Auteur a dit que les Créoles, ou les Européans nés en Amérique, qui ont étudié dans les Universités de Mexico, de Lima, dans le College de Santa Fé, n'ont jamais écrit un bon livre.

Pour démontrer que cette assertion est fausse, il falloit absolument citer un bon livre écrit par des Créoles; mais le critique s'en est bien gardé; il n'a donc pas réfuté l'Auteur sur l'article des Créoles, qui se ressentiront encore long-temps de cet affoiblissement qu'essuie la constitution de l'homme sous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le Chapitre VII, que la précocité de l'esprit semble être la vraie cause du peu de capacité qu'ils ont pour réussir dans les lettres, & cela est d'autant plus probable, que l'on a aussi bien remarqué ce phénomene parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui sont nés dans les provinces méridionales.

Il est bien étonnant que les sciences n'ayent jamais pu fleurir dans toute une moitié du Monde, dans tout un hémisphere de notre Globe. Les Américains avant la découverte de leur pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les sciences dont ils ne connoissoient pas même les noms; & depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrès sensible. On peut néanmoins assurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans l'Amérique septentrionale que dans les parties du Sud. Le contraire est précisément arrivé dans notre continent, où le Nord a été civilisé par les sciences venues du midi. La cause de ceci est que les Colonies Angloises travaillent avec une ferveur

incroyable à défricher le terrein, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuses; tandis que les Espagnols & les Portugais, qui occupent les meilleures provinces méridionales, y ont contracté toute la paresse des indigenes. Il est bien vrai comme je le ferai voir dans la suite, que les Colonies Angloises avoient espéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau Monde; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.

CHAPITRE IV.

Caracteres de l'abâtardiſſement des Indigenes de l'Amérique.

LEs premiers Eſpagnols qui allerent en Amérique débarquerent, comme on ſait, dans l'Iſle de S. Domingue, qui ſe nommoit alors Hayti : ils furent bien ſurpris d'y trouver des hommes *dont l'indolence & la pareſſe formoient le caractere dominant, qui étoient ſimple & ſans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain : après avoir mangé & danſé une partie du jour, ils paſſoient le reſte du temps à dormir : le plus grand nombre n'avoient ni eſprit ni mémoire. Ils étoient preſque nuds, & s'enivroient ſouvent de Tabac* (*)

L'étonnement augmenta, lorſqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau Monde on vit que tous les Américains étoient imberbes, que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques, qu'ils paroiſſoient preſqu'inſenſibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une eſpece de ſubſtance laiteuſe dans leurs mammelles, qu'ils ne pouvoient ni ſoulever, ni porter des fardeaux. La ſurpriſe augmenta encore, lorſqu'on s'apperçut malheureuſement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu, on avoit ouï parler des pays ſauvages ; mais on n'avoit jamais rien vu d'auſſi ſauvage que l'état où on dé-

[*] Tel eſt le portrait que le Pere Touron donne de ces Indiens, dans ſon *Hiſtoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître ; & il n'a rien dit qui n'ait été puiſé dans Oviedo, dans Pierre d'Angleria & dans Charlevoix. Le critique ſe fâchera ſans doute contre le Pere Touron, parce qu'il refuſe l'eſprit & la mémoire à ces Indiens, ainſi que l'a fait Mr. de P.

couvrit l'Amérique. Les habitants y étoient non-seulement paresseux ; mais si ennemis du travail que la disette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus stériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leur pays ; tant ils s'intéressoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où l'on les voyoit errer, attendant tout de la Nature, & rien de leur travail, & rien encore de leur industrie. Aussi le gibier, dit M. de Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau Monde, que les hommes.

Cette dépopulation & ces symptômes dont je viens de parler, prouvent de la maniere la plus sensible que l'espece humaine y avoit essuyé une altération dans ses facultés physiques & morales. Il étoit du devoir du critique de démontrer que ces symptômes indiqués par l'Auteur, n'ont jamais existé ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'ait entrepris cette démonstration. Jamais écrivain n'a examiné plus superficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a observé que, parmi toutes les peuplades qui s'étendent dans une longueur de plus de treize cents lieues, depuis le détroit de Bahama jusqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les provinces les plus tempérées de la Zone Torride ; mais les Péruviens qui habitent sous la ligne sont tous aussi naturellement imberbes. (*) Ce caractere singulier servit d'argument à ces Théologiens qui soutinrent que les Américains n'étoient pas des *Hommes*. Il n'ont pas, disoit-on, le signe de la virilité que

(*) *Dom Juan, Voyage au Pérou.* Tom. II, p. 235.

la Nature a donné à tous les peuples du Monde ; hormis à eux seuls.

Il faut convenir que c'eſt là un phénomene extraordinaire, ſoit que la cauſe en exiſte dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu ; ſoit qu'elle réſide dans le ſang même de cette race puſillanime, ce qui eſt bien plus probable.

Quand ces Américains virent pour la premiere fois des Eſpagnols à longue barbe, ils perdirent dès-lors le courage : *car comment pourrions-nous, réſiſter*, s'écrierent-ils, *à des hommes qui ont des cheveux dans le viſage, & qui ſont ſi robuſtes qu'ils ſoulevent des fardeaux que nous ne ſaurions ſeulement remuer ?* Les Péruviens parurent les moins épouvantés à la vue des Eſpagnols : ils crurent même qu'ils étoient lâches & efféminés ; mais ils ſe détromperent bien-tôt.

Il faut obſerver que les Sauvages en général ſont, indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les peuples civiliſés, parce que ces Sauvages ne travaillent jamais ; & on ſait combien le travail fortifie les nerfs : je crois auſſi que la nourriture y influe beaucoup.

CHAPITRE V.

De la tiédeur en amour des Américains.

JE ferai voir dans un autre Chapitre, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué; mais ce qu'il y a de bien pis, c'est que quand l'Auteur cite des faits, le critique les altere & en déduit des conséquences qu'on n'en sauroit déduire. Par là il est arrivé qu'il parle souvent du moral, lorsqu'il est question du physique.

L'insensibilité des Américains en amour est un fait très-surprenant, & dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démontrer l'affoiblissement de la complexion de cette espece d'hommes dégradés.

Le critique en admettant précisément le même fait, raisonne ainsi.

» On ne voit jamais parmi les Américains cette » fureur aveugle que nous appellons amour. Leur » amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, » ne les entraîne jamais dans ces emportemens, » & ne les porte pas à ces excès que l'amour inf- » pire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes » ni filles n'ont occasionné des désordres chez eux. » Les femmes sont sages & les maris aussi, non par » indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils » conservent de dénouer, quand ils veulent, le » lien du mariage. (*) Avant que de raisonner ainsi sur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les causes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des passions,

(*) *Dissertation sur l'Amérique, &c.* pag. 72. t.

la premiere passion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir sur le cœur des Américains, que sur celui des autres hommes? Voilà la difficulté. Or l'Auteur l'a expliquée.

1. Parce que la vie sauvage ralentit cette passion plus ou moins, suivant le climat; comme Hippocrate l'avoit déjà observé de son temps, lorsqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne sauroit voir sans étonnement.

2. Parce que les Américains étoient des hommes affoiblis, énervés, & par conséquent bien moins sensibles que les autres individus de notre espece que l'amour peut transporter hors d'eux-mêmes, qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands plaisirs imaginables, aux plus grands maux imaginables.

L'indolence, la tranquillité des Américains, sont des phénomenes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel; mais peut-on en découvrir les causes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes? Voilà ce que je demande à tout homme éclairé.

Dire que les Américains ne sont jamais transportés d'amour, *parce qu'ils savent, en se mariant, qu'ils conservent la liberté de dénouer le lien du mariage*, c'est dire une chose étrange, & c'est néanmoins ce que le critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorsqu'il s'agissoit du physique, & qu'il a tellement obscurci les notions les plus claires, qu'on ne sauroit se persuader qu'il ait connu le sujet sur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précéde le mariage; il a parlé de cet amour purement physique, qui ne tient absolument à aucune institution sociale, & qui n'en connoît aucune. Dans les pays de notre continent où la répudiation est établie les hommes sont aussi sensibles à l'amour, & peut-être davantage, que dans les pays de notre continent où le mariage est indissoluble.

Tout cela ne devroit pas être ainsi, suivant le critique, qui ne s'est pas apperçu qu'il alléguoit non-seulement une cause fausse, mais une cause absurde.

Quand on aime éperdument, on ne lit pas les jurisconsultes comme Charondas, ni les casuistes comme Sanchez, pour savoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la dissolution du mariage; mais on aime éperdument. *Quis enim modus adsit amori?*

Les loix sont des institutions humaines: ce sont les préjugés des peuples, ou ceux des législateurs, mais l'empire de la beauté & cet invincible penchant qui réunit les sexes, est une institution de la Nature par où la société commence: ce grand principe de la sociabilité ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en sont tombés que plus avant dans l'abrutissement & dans un désordre qui comprend en lui tous les désordres possibles. Chez eux la condition des femmes est si malheureuse, qu'on ne peut y penser sans s'attrendrir: ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts: ils les mépriſent & les abandonnent très-souvent lorsqu'elles sont enceintes. Le critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le sexe est tombé parmi ces barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, & que le désordre est toujours là où l'amour n'est point?

Il n'est pas étonnant que de tels hommes ne connoissent d'autres mariages, que des associations fortuites, aussi faciles à rompre qu'à contracter; & par un autre malheur, la Nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté: elles sont tellement disgraciées de ce côté là, elles ressemblent si fort aux hommes, que, sans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les distinguer par leur physionomie. On a observé, que plus un peuple est sauvage, plus

les femmes y reſſemblent aux hommes ; & ſur tout en Amérique où ces hommes ſont imberbes. Parmi les Dellawares, dit Mittelberger, il eſt difficile de diſtinguer les ſexes au viſage. Il n'y a donc pas là de beau ſexe.

CHAPITRE VI.

De la dépopulation du nouveau Monde.

» En général, l'Amérique n'a jamais pu être
» aussi peuplée que l'Europe & l'Asie: elle est coue
» verte de marécages immenses qui rendent l'air
» très-mal sain ; la terre y produit un nombre
» prodigieux de poisons : les flèches trempées dans
» le suc de ces herbes venimeuses, font des playes
» toujours mortelles. La Nature enfin avoit don-
» né aux Américains beaucoup moins d'industrie
» qu'aux hommes de l'ancien Monde. Toutes ces
» causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la
» population.(*)

Ce passage de M. de Voltaire contient bien des choses en peu de mots : mais il ne contient pas une seule proposition qui n'ait été formellement contredite par Dom Pernety, & cependant Dom Pernety n'a pas démontré qu'une seule de ces propositions soit fausse. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenses marécages, d'où il sort nécessairement des brouillards qui y rendent l'atmosphere plus humide que dans les autres contrées du monde ? Comment eût-il pu nier qu'il ne naisse en Amérique un nombre prodigieux de végétaux & de serpens vénimeux, puisque ces plantes & ces reptiles sont connus & décrits par les naturalistes ?

Mr. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde, étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru : il assure que Mr. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vas-

(*) *Philosophie de l'Histoire*, pag. 45.

tes terreins, & que, quand il s'éloignoit des rivieres, il lui arrivoit souvent de marcher plusieurs jours sans voir ni des habitations humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces considérations ont porté Mr. de Buffon à penser que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau continent que depuis peu. Ce sentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui s'est fondé sur la différence essentielle qu'on observe entre les langues Américaines & les langues Tartares: cependant si les hommes s'étoient introduits récemment dans ces contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamschatka; & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les peuples Américains, la tradition constante de leur retraite sur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'une telle tradition prouve absolument que les Américains avoient habité ce pays depuis une infinité de siecles.

Lorsque M. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages fossiles, tirés des *Montagnes bleues* qui se prolongent depuis le Canada jusqu'à la Caroline, ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant, que de trouver des coquillages autour des *Montagnes bleues*, puisqu'ils savoient, par l'ancienne parole (*), que la mer les avoit environnées. Or, si ces peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclaircissements sur les révolutions arrivées chez eux, dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés; mais qui sont néanmoins de beaucoup postérieurs à l'époque du dernier déluge, survenu dans notre continent. C'est à cette inondation que

(*) Ils appellent ainsi la tradition.

le nouveau Monde a éprouvée plus tard que l'ancien, que l'Auteur a rapporté comme à une source commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvé, & l'affoiblissement des nations qui y habitoient. Le critique, qui n'a pas discuté les choses, se contente d'accuser l'Auteur d'avoir soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu dans l'hémisphere opposé au nôtre. Je démontrerai jusqu'à l'évidence, que les *Recherches Philosophiques* ont été entreprises dans la vue de détruire ce système de l'organisation récente, & cependant le critique impute à l'Auteur cette même hypothèse qu'il a combattue de toutes ses forces. Je souhaiterois qu'il eût mieux compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait observer que c'est le destin des peuples Sauvages de s'éteindre, lorsque des nations policées viennent s'établir parmi eux : cela est très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique : beaucoup de personnes assurent que, si les Anglois continuent à y étendre leurs établissements, on n'y verra plus de Sauvages. Car, au lieu de se mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européans, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, & se replient ou vers les Assenipoils, ou vers la Baye de Hudson : comme ils ne peuvent se rapprocher de la sorte sans se nuire les uns aux autres, ils dépérissent, & dépériront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs, ce qu'on n'oseroit pas même espérer. Les cinq nations confédérées du Canada, les Mohawhs, les Senekas, les Oneydœs, les Onondagas & les Cayugas, qui faisoient la principale, ou pour mieux dire l'unique force de l'Amérique septentrionale, en 1530, temps auquel elles mettoient quinze mille hommes sur pied, ne sauroient aujourd'hui rassembler trois mille guerriers, dans un pays plus grand que l'Allemagne. Les François les ont souvent été chercher dans leurs retraites, & les ont détruites autant qu'ils ont pu.

Ces Sauvages avoient jadis la mauvaise coutume de déclarer la guerre, lorsqu'ils étoient enivrés d'eau-de-vie ou de rhum qui leur donnoit tant de courage, qu'ils juroient solemnellement d'exterminer jusqu'au dernier des Européans; mais comme cette bravoure artificielle ne se soutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin, à force de s'enivrer de rhum & de déclarer la guerre, ils sont réduits à rien. Ils ont eu aussi la simplicité de vendre leur pays: plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroissent nulles; car, comme je le dirai dans un autre ouvrage, le Sauvage est mineur respectivement à l'homme policé, & quand il vend sa patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne: aussi les Dellawares & tous ceux qui, comme eux, ont vendu de vastes terreins, s'en sont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contrat.

CHAPITRE VII.

De la facilité à enfanter en Amérique ; du terme de la vie parmi les Américains & les Créoles ; & du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les Sauvages.

EN Europe & dans plusieurs endroits de l'Asie, comme dans la Géorgie, la Mingrelie & la Circassie, où le sang est très-beau & l'espece humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le sang n'est pas beau, & l'espece énervée, les femmes enfantent sans douleur & avec une facilité étonnante. (*)

En prenant les pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que, sur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une ; & en Amérique sur mille femmes en couches, il en meurt à peu près une. Cependant notre ancien continent est fort peuplé, & le nouveau continent est un desert relativement à son étendue : ainsi cette grande facilité que les femmes y ont à enfanter est accompagnée d'une grande infécondité. C'est donc là un dérangement dans la constitution du sexe : car il y a des cantons aux Indes orientales & sur-tout dans les provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes se délivrent de leur fruit avec autant de facilité que les Américaines : mais loin d'être stériles comme elles, leur fécondité surpasse celle des Européanes.

Ainsi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractere

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques*, tom. I, p. 44.

d'affoiblissement, qu'en tant qu'elle est accompagnée de cette stérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui cessent ordinairement d'avoir des enfants à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux massacres des Espagnols; puisqu'il a passé dans les Indes occidentales plus d'Européans qu'on n'y a détruit d'indigenes; & si l'on comptoit les Negres, on trouveroit que le nouveau continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en existoit au moment de la découverte.

Le critique dit jusqu'à deux fois, que les *Américains vivent des siécles.* (*) A cela je réponds que de telles exagérations peuvent être bonnes dans une Dissertation où l'on n'examine pas les choses; mais qu'elles ne sauroient trouver place dans un livre où l'on s'attache à examiner les choses.

Comme les Sauvages ne savent pas compter, & qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naissance, & il est très-difficile de connoître au juste leur âge. Chez quelques peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un panier: c'est-là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conserve qu'aussi long-temps que le village reste dans un même lieu; car quand la peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jetter des cailloux; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoissance intéresse très-peu les Sauvages. Ils vivent en général, aussi long-temps que les autres hommes: le mal vénérien n'est qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lepre tuoit les lépreux, lesquels parvenoient

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 30 & 46.

souvent à 80 ans, & poussoient quelquefois leur carriere au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe : car comme leur raison se développe plutôt, c'est une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté ; de sorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'est d'après les propres expressions de Dom Juan, qu'il est dit dans les *Recherches Philosophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquierent la maturité de ce qu'on peut appeller parmi eux l'esprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent ; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle se manifeste plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils sont déja aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir. Or cette observation de Dom Juan sur les Créoles du Sud de l'Amérique, est exactement conforme à l'observation qu'on a faite sur les Créoles du Nord de l'Amérique, ce qui est sans doute très-étonnant.

» Nous ne devons pas omettre une remarque » singuliere qu'on fait au sujet des habitants de la » Pensilvanie. Il semble que la Nature agisse plus » rapidement dans ces contrées qu'en Europe ; » car l'on voit la raison devancer la maturité de » l'âge. Il n'est pas rare de trouver de petits gar- » çons en état de répondre à des questions fort » au-dessus de leur âge, avec autant de justesse & » de bons sens, que s'ils étoient déjà des hommes. » Il est vrai qu'ils ne parviennent pas à la même » vieillesse que les Européans. Il est sans exemple » qu'un habitant né dans ces climats, ait atteint » quatre-vingt ou quatre-vingt-dix ans. On ne » parle ici que des hommes d'origine Européane ; » car pour les Sauvages, qui sont les anciens ha- » bitants du pays, on voit encore des vieillards » parmi eux ; mais ils sont en bien plus petit nom-

» bre qu'anciennement. » *Hist. Naturelle de la Pensilvanie*, page 236.

Cette précocité de la raison dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne sauroient réussir dans les sciences: leur entendement baisse à mesure qu'ils avancent : ils ont trop d'esprit dans cet âge où les autres enfants apprennent à lire, & ils n'ont déja plus d'esprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enseigné dans leur jeunesse. Tout cela est un effet nécessaire de la dégénération que l'espece humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne rencontre point parmi les peuples véritablement sauvages, des aveugles, des muets, des boiteux, & enfin des hommes contrefaits (*), puisqu'on y détruit les enfants qui naissent avec des défauts semblables. A Lacédémone on ne voyoit jamais de bossus, ni des personnes auxquelles il manquoit naturellement quelque membre. Cela n'est pas surprenant, puisqu'on y jettoit les enfants nés avec de telles difformités, dans cette voirie qu'on osoit nommer le *Lieu du dépôt* au pied du mont Taygete.

Il est vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les peuples policés; mais la raison n'en est pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord sont moins ardents dans l'amour, & qui, vivant dans un état où le travail leur est inconnu, ne disloquent pas leurs membres en soulevant des fardeaux, en conduisant des machines, en élevant des édifices; enfin, comme ils n'ont pas des arts, ils n'ont pas aussi les maladies des artisants. Les grandes courses, que les femmes enceintes y entreprennent

[*] A l'article des *Hermaphrodites*, & de la *Circoncision*.

ment à la suite des chasseurs, les font quelquefois avorter ; mais il est rare que la violence du mouvement estropie l'embrion : nous observons exactement la même chose parmi les femelles de certains animaux sauvages, & même de certains animaux domestiques, comme les chiens, dont on fait chasser les femelles pleines, sans qu'il en résulte aucun accident sensible par rapport aux petits dont elles se délivrent ; tandis que les vaches, qui se meuvent si lentement produisent fort souvent des veaux monstrueux, ou difformes ; & cela est très-rare parmi les chiens [*].

Dès que les Péruviens sont devenus sujets de l'Espagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus estropiés qu'on n'en rencontre en Europe : cela est occasionné d'un côté par les travaux auxquels on les soumet, & de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de massacrer les enfants qui en venant au monde ont quelque membre de trop, ou de moins, ou la colomne vertébrale courbée.

Quant aux aveugles, il ne sauroit s'en trouver chez les peuples purement chasseurs & pêcheurs, où personne n'aide personne, & où l'on massacre même les vieillards qui manquent de force pour se nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tuent : car,

---

(*) Il se peut bien que dans les quadrupedes le fœtus ne souffre pas tant par le mouvement de la mere que dans l'espece humaine : aussi faut-il convenir que les femmes sauvages, dans les derniers mois de leur grossesse, ne peuvent suivre les chasseurs, & restent alors dans les cabanes, ou au fond des bois. J'ai lu, dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon ombilical a leurs enfants, ce qui m'a beaucoup étonné. Les voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choses curieuses sur les mœurs des Sauvages : si l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants, il faut qu'ils se servent d'un ligament ou de quelque autre pratique semblable.

pour chasser & pour pêcher, il faut l'usage des yeux. Parmi les peuples bergers tels que les Lapons, on rencontre fréquemment des aveugles; mais comme il est très-aisé de les nourrir de chair, ou de lait de Rhenne, au fond d'une cabane, on est bien éloigné de les laisser périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne sauroient conduire des vieillards & beaucoup moins des aveugles.

Cet état, où l'on sacrifie, où l'on abandonne les personnes infirmes ou décrépites, est le dernier des états où l'homme puisse être réduit. Mais le critique, qui voit tous les désordres imaginables parmi les nations civilisées de l'Europe, ne voit aucun désordre chez les Sauvages du nouveau Monde: cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, est l'effet de leur barbarie & de leur brutalité; ce qu'il prend pour leur force, est précisément leur foiblesse.

CHAPITRE VIII.

Du portrait des Américains.

LE portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le critique, qui semble avoir choisi ce sujet pour déclamer à son aise : il prend même un ton imposant, & cependant il se trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il suffit de mettre sous les yeux du Lecteur le passage suivant.

» J'ai cru reconnoître dans tous les Américains » un même fonds de caractere. L'insensibilité en » fait la base. Je laisse à décider si on la doit ho- » norer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de » stupidité. Elle naît sans doute du petit nombre » de leurs idées qui ne s'étend pas au-delà de leurs » besoins. Gloutons jusqu'à la voracité, quand ils » ont de quoi se satisfaire ; sobres, quand la né- » cessité les y oblige, jusqu'à se passer de tout sans » paroître rien desirer : pusillanimes & poltrons » jusqu'à l'excès, si l'yvresse ne les transporte pas ; » ennemis du travail ; indifférents à tout motif de » gloire, d'honneur ou de reconnoissance ; uni- » quement occupés de l'objet présent & toujours » déterminés par lui ; sans inquiétudes pour l'ave- » nir, incapables de prévoyance & de reflexion ; » se livrant, quand rien ne les gêne, à une joye » puérile, qu'ils manifestent par des sauts & des » éclats de rire immodérés, sans objet & sans des- » sein : ils passent leur vie sans penser, & ils vieil- » lissent sans sortir de l'enfance, dont ils con- » servent tous les defauts ».

» Si ces reproches ne regardoient que les Indiens » de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne » manque que le nom d'esclaves, on pourroit

» croire que cette espece d'abrutissement naît de la » servile dépendance où ils vivent ; l'exemple des » Grecs modernes prouvant assez combien l'escla- » vage est propre à dégrader les hommes. Mais les » Indiens des Missions, & les Sauvages qui jouis- » sent de leur liberté, étant pour le moins aussi » bornés, pour ne pas dire aussi stupides que les » autres, on ne peut voir sans humiliation, com- » bien l'homme abandonné à la simple nature, » privé d'éducation & de société, differe peu de » la bête. »

Tels sont les termes de M. de la Condamine, dans *son Voyage sur l'Amazone, pag.* 52 & 53.

Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a rien dit de plus, ni de moins (*) que ce qui est contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le critique a pu l'accuser devant une des premieres Académies de l'Europe, d'en avoir imposé sans aucune retenue, sans aucun respect quelconque pour la vérité, & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui est tout d'imagination.

Je souhaiterois pouvoir justifier ce procédé, où la bonne foi manque ; mais cela est bien difficile. Au reste, l'Auteur se repose sur le témoignage qu'il a à se rendre à lui-même : il sait que plus on lira l'histoire de l'Amérique, & plus on s'appercevra qu'il n'a point avancé une seule proposition sans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait, est d'avoir relevé avec trop peu de ménagement, les erreurs où quelques voyageurs sont tombés ; mais ces voyageurs lui ont été inconnus, il n'a parlé que de leurs ouvrages qu'il connoissoit : s'il avoit eu plus d'indulgence pour eux, il eût pris moins d'intérêt

(*) Il n'y a qu'à consulter l'ouvrage de Mr. de P. pour se convaincre qu'il a suivi fidellement le passage qu'on vient de citer, sans s'en écarter en un mot.

à la vérité. Quand les voyageurs n'ont été ni naturalistes, ni philosophes, on ne sauroit assez se défier d'eux. M. de P. a adopté le fait rapporté par le Pere Charlevoix, dans l'*Histoire de la Nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît sur le corps des enfants sauvages, & qui se déracine vers le huitieme, ou le neuvieme jour, comme Charlevoix le dit. Cette observation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite; parce qu'il soupçonne que ces prétendus poils ne sont que des *Crinons*, que les médecins & les naturalistes nomment *Vermes comedones* ou *crinones*: il est d'autant plus porté à le croire, qu'en effet les Sauvages sont fort sujets à différentes especes de vers, & que des voyageurs mal habiles ont pu aisément prendre ces insectes pour des cheveux, ou des poils; car ils y ressemblent exactement, comme leur nom l'indique assez. Or comme les *Crinons* attaquent aussi les enfants en Europe, cela fait disparoître tout le phénomene [*].

Je rapporte ce fait pour prouver, qu'on ne sauroit être trop en garde contre les relations, & que l'Auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable; mais il ne s'est point du tout occupé de l'Histoire naturelle.

(*) Voyez *les Recherches Philosophiques*, p. 33. T. I.

CHAPITRE IX.

Continuation.

VOyons maintenant le portrait des Américains, tel que l'a fait le critique, qui y confond le phyſique & le moral. Voici ſes termes.

» Les Américains, loin d'être une race d'hom-» mes dégradée & dégénérée de la nature humaine, » *ont tout ce qui caractériſe la perfection* : belle taille, » corps bien proportionné, aucun boſſu, tortu, » aveugle, muet, ou affecté d'autres infirmités, ſi » communes dans notre continent; une ſanté fer-» me, vigoureuſe, une vie qui paſſe ordinaire-» ment les bornes de la nôtre ; *un eſprit ſain, inſ-» truit, éclairé & guidé par une philoſophie vraiment » naturelle, & non ſubordonnée comme la nôtre, aux » préjugés de l'éducation; une ame noble, courageu-» ſe, un cœur généreux, obligeant* : que faut-il de » plus à M. de P. pour être véritablement hom-me ? (*)

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans M. de la Condamine, & cependant Dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir M. de la Condamine d'une façon ſi formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croye ſur ſa parole, & qu'on refuſe toute croyance à un philoſophe qui a ſéjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus ? Je penſe que tout homme raiſonnable ne balancera point entre ces deux témoignages : on en croira toujours M. de la Condamine;

(*) *Diſſertation ſur les Américains*, p. 97 & 98.

quoiqu'en dise le critique (*), qui n'a été qu'aux isles Malouines où il n'a pas vu des Américains, ces isles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner les choses plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne *sont affectés d'aucune infirmité*, suivant le critique, ont néanmoins la lebre écailleuse, endémique dans le Paraguai & le Tucuman : ils ont le *mal de Siam*, qui est endémique dans la plûpart des provinces méridionales de l'Amérique [**] : ils ont le mal vénérien, endémique dans tout le nouveau Monde, son véritable foyer : ils ont le corps tout dépilé, sont insensibles à l'amour, & sujets aux vers dont ils nourrissent différentes especes dans leurs intestins : la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages, & ils ne sont, comme on le voit, *affectés d'aucune indisposition.*

On n'a pas trouvé une seule peuplade en Amérique, qui n'eût des médecins : ce qui est fort singulier ; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage sait se guérir lui-même, comme les Hottentots. On ne sauroit disconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javais, les Boyés, les Alexis & les Piaies, qui sont les médecins des Sauvages du nouveau Monde, n'eussent quelques connoissances des simples, & sur tout des vulnéraires & des sudorifiques qu'ils employent contre le mal vénérien : ils assuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en observant les animaux malades ; mais cela paroît aussi incertain que ce

(*) Je suis presque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de Mr. de la Condamine, sans quoi il eût été plus réservé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(**) C'est une inflammation au fondement, ou plutôt pour parler comme le Médecin Pison, *incendium & corruptio ani cum ulcere depascente, sine vel cum sanguinis fluxu dolorifico.* Hist. Nat. & Med. Indiæ, L. II. Cap. 14.

que disoient les Péruviens sur les vertus du *Quinquina*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils soutenoient, par les Lions de leur pays, qui pendant leur fievre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina* (*). Quoiqu'il en soit, les médecins sauvages, & ceux mêmes qui savoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun spécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains qui ne portent pas d'habits & qui se frottent de différens onguens : ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graisse, n'éprouvent pas comme les autres une éruption; mais une espece d'effervescence, à cause des efforts que fait la maladie pour trouver une issue. La lepre écailleuse est aussi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane, qui vont nuds, que parmi les Indiens habillés des Missions.

Quant à la *philosophie* de ces barbares, elle consiste à maltraiter d'une maniere inouie les femmes, s'enivrer de chica, d'eau-de-vie, de guldive; à fumer du tabac, à se faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leurs prisonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par paresse, à se tenir dans des cabanes enfumées. Que le Ciel nous préserve de ces philosophes-là ? Le critique assure, que *leur esprit est instruit & éclairé*. Oui, sans doute, puisqu'ils ne savent compter au-delà de leurs doigts, & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuser etrangement des termes,

(*) Le Lion n'est pas sujet, comme on l'a prétendu, à une fievre éphemere : il est vrai qu'il rugit tous les jours assez regulierement aux mêmes heures, & c'est sans doute ce rugissement qui a donné lieu à ce qu'on dit de sa fievre. Comme il mange beaucoup à la fois, il se peut bien qu'il lui survienne un frisson lorsqu'il digere. Mais je ne crois pas que ce frisson ait fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calenturas*.

pour oser mettre en fait que de tels hommes brutalement poussés par leur instinct animal, ne sachant modérer ni leur voracité, ni leur insatiable soif des liqueurs spiritueuses, ni leur haine, ni leur vengeance, ont une meilleure philosophie que les nations policées de l'ancien continent.

Le critique assure, dans sa préface, qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juste valeur. Qui se seroit attendu alors, qu'il soutiendroit, dans le cours de sa Dissertation, que les barbares du nouveau continent sont des philosophes supérieurs aux philosophes de l'Europe ? Voilà donc les Américains appréciés à leur juste valeur.

Ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est que le critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle dans son système. Il lui dit sans cesse : *Vous ne devez pas penser d'après vous-même ; vous devez penser comme moi : vous défendez vos opinions, vous devez les quitter, & adopter mes opinions : vous soutenez que les Sauvages de l'Amérique sont en tout inférieurs aux Européans. Et moi je prétends que les Sauvages du nouveau Monde sont très-supérieurs aux peuples de l'Europe ; je ne puis le prouver ; mais cela n'empêche pas que je n'aye raison, & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention.* (*)

A cela je réponds que l'Auteur n'est pas opiniâtre ; mais il n'est pas aussi imbécile : il soutiendra toujours que les nations policées ont un avantage infini sur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obscures de l'Amérique, sans arts, sans industrie, sans se connoître eux-mêmes, ni leurs semblables ; & sans avoir une supériorité bien marquée sur les bêtes, comme l'observe Mr. de la Condamine.

J'ai expliqué au Chapitre VII. pourquoi on ne

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 39.

rencontre presque jamais des hommes contrefaits, parmi les peuples véritablement chasseurs & pêcheurs : j'ai aussi parlé du terme de la vie chez les Sauvages ; & ce que j'en ai dit, est plus que suffisant pour démontrer à cet égard les erreurs du critique.

CHAPITRE X.

De la dispute entre les Missionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.

DOm Pernety parle, en passant, d'une dispute élevée jadis entre les Récollets & les Jésuites, touchant les Sauvages du Nord de l'Amérique ; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a su que ce qu'en dit la Hontan. Or voici de quoi il étoit question.

Les Missions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets Français, qui firent de petits établissements dans l'endroit où est de nos jours Quebec : ils en firent aussi à Tadoussac & chez les Hurons. Ensuite ils catéchiserent de leur mieux les Sauvages, & en baptiserent quelques-uns ; mais ils s'apperçurent bien-tôt que ces hommes étoient si abrutis qu'on les catéchisoit en vain, & qu'en vain on les baptisoit. Cela les engagea à écrire à la Sorbonne, afin de la consulter sur la conduite qu'il falloit tenir : ils demanderent surtout s'il convenoit d'administrer le Baptême à des Sauvages, doués de si peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre les principaux points de la Religion. La Sorbonne répondit, qu'on ne devoit conférer le Baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroîtroient être aussi instruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un néophyte en âge de discrétion. En conséquence de cet ordre, les Récollets continuerent à prêcher du matin au soir, ennuyerent les Hurons, & ne firent aucun progrès : cela les détermina à appeller à leur secours quelques Jésuites, qui n'eurent pas plutôt mis le

pied dans la Nouvelle-France, qu'ils formerent le projet d'en chasser, avant tout, les Récollets; & ils y réussirent par le crédit de M. de Lauzon, surintendant & président de la Compagnie du commerce du Canada, qui défendit aux Franciscains d'y retourner sous peine d'être châtiés : ils lui intenterent un procès; mais ils le perdirent & durent encore payer les frais.

Dès que les Jésuites se virent possesseurs paisibles de la Nouvelle-France, ils publierent, selon leur coutume, des *Lettres Edifiantes*, dans lesquelles ils soutinrent que les Récollets n'y entendoient rien, & qu'ils avoient eu grand tort d'assurer que les Sauvages manquoient d'esprit; ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, & dont la conversion étoit extrêmement facile. Enfin, un jour ils firent imprimer une brochure à Bordeaux, par laquelle ils féliciterent Louis XIV, de ce que, sous son très-glorieux regne, le Ciel avoit daigné, par le ministere des Jésuites, convertir tous les Sauvages de la Nouvelle-France, sans même excepter les Assenipoils. Cette nouvelle étonna beaucoup Messieurs des Missions étrangeres, & surtout les Récollets, qui commencerent alors à entamer la dispute dont il est question, & ne cesserent de répéter qu'on en imposoit au Roi & au public. On chargea des personnes instruites de prendre des informations sur les lieux, & voici ce qui fut constaté. On prouva que les Jésuites, suivant une conduite entiérement opposée à celle de leurs prédécesseurs, commençoient par baptiser, sans s'informer de la capacité des néophytes : on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce pays, il n'y en avoit aucun qui ne se laissât très-volontiers baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau-de-vie & une pincée de vermillon : on prouva que de tous les prétendus convertis aucun ne savoit le moindre mot de la Religion Chrétienne.

On assure que Louis XIV. fut fort irrité : mais

ce qu'il y a de certain, c'est qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, & qu'on défendit inutilement aux Jésuites d'en publier de pareilles à l'avenir. Ces religieux étoient fort conséquents, & entendoient leurs véritables intérêts : car s'ils avoient avoué, comme les Récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'esprit pour comprendre le catéchisme, on leur auroit dit : que faites-vous donc en Amérique? Quand ce grand précepte des conversions n'a pas guidé les Jésuites, qui ont donné des relations particulieres de quelques provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages comme les plus stupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que le Pere Charlevoix rapporte des anciens habitants de S. Domingue, auxquels il refuse presque le titre d'hommes. En effet, tous ces insulaires avoient autant d'esprit & de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, & qui en sont très-fâchés le soir; ce sont des philosophes, selon le critique.

Quand les Anglois se sont emparés du Canada, ils ont vu clairement que les Missionnaires Franciscains avoient agi de bonne foi, & que les Sauvages y étoient aussi peu convertis que du temps de Verrazan & de Jacques Cartier : on suppose que ce qu'ils nomment le *Manitou Messou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont ouï conter du Messie, & que tout leur Christianisme se borne là.

Le critique assure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada, sont les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoissance de la religion des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'isle de Ceylan, & ceux sur-tout qui connoissent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shastah de Bramah*, seront bien étonnés de ce que le critique ait avancé une pareille proposition. On n'a point trouvé parmi tous les peuples Américains,

la moindre trace de cet Etre à trois attributs, nommés *Bramah*, *Biſtnoo* & *Sich*, ſur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainſi avant Pythagore : cela étoit ainſi lorſqu'il entreprit ſon voyage aux Indes : cela étoit ainſi du temps d'Appollonius, & eſt encore ainſi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* ayent fait, comme on le ſait à n'en pas douter, de grands changements au *Shaſtah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le critique, n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand eſprit* des Sauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand eſprit* eſt un Manitou, un être bizarre dont les Sauvages n'ont aucune idée claire : ainſi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur : tantôt ils diſent que ce Manitou, ou cet Atahocan, eſt dans une peau de caſtor, tantôt dans une peau de marte, & ils paroiſſent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aiſément inférer dans une relation, des raiſonnemens ſur la théologie des Iroquois; mais on y diſtingue d'abord les idées & les préjugés du raiſonneur, & non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutiſſement ne peuvent pas même s'expliquer ſur de pareilles matieres, faute d'avoir des mots abſtraits pour déſigner les êtres méthaphyſiques. Il n'en eſt pas ainſi d'un peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des livres qui nous ſont connus, & dont nous pouvons juger ſans raiſonner. Le lecteur ne ſera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre ſous ſes yeux un article du *Shaſtah* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Auteurs du *Vedam*. Il eſt queſtion du grand Etre à trois attributs.

» Cet Etre eſt Dieu —— Dieu eſt un —— » Créateur de tout ce qui exiſte. —— Dieu reſ» ſemble à une ſphere parfaite qui n'a ni fin, ni » commencement. —— Dieu regle & gouverne

» tout ce qui est créé, par une Providence géné-
» rale qui résulte de principes fixes & déterminés.
» ——— Tu ne chercheras point à connoître la
» nature, ni l'essence de l'Eternel, ni par quelles
» loix il gouverne le Monde. ——— Une pareille
» recherche est vaine & criminelle. ——— Il doit
» te suffire de voir ses ouvrages jour par jour,
» nuit par nuit, sa sagesse, sa puissance & sa mi-
» séricorde. ——— Profites-en. » (*)

M. Holwell, qui vient de nous procurer une traduction du *Shastah*, observe très-bien que cette définition de l'Etre Suprême est à la fois simple, sublime & comparable à tout ce qu'on trouve sur ce sujet dans les codes religieux des plus anciennes nations de l'Asie, mais en vérité, ce n'est pas parmi les Sauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions sur la Divinité, qu'on puisse mettre en parallele avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parsis dont M. Anquetil vient de traduire les livres Zends.

J'ai observé que le critique ne cesse de faire dans son stile affecté & précieux (**), des déclamations mille fois répétées contre les sciences, les arts, les richesses, les commodités & le luxe des

(*) *Evénements historiques, relatifs au Bengale, & à l'Indoustan, par J. Z. Holwell. T. II, p. 38. Paris 1768.*

(**) On pourra juger de la maniere d'écrire du critique, par le passage suivant. » Dans notre continent, » la beauté riante de la terre est l'effet, non d'une na- » ture empressée, comme en Amérique, de satisfaire » les désirs de ses enfants; mais d'une nature forcée » de rire d'une grimace convulsive dont notre orgueil » & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous » contenter, qui plus est à la trouver belle.

» Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, » dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, » nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & » d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis, &c. &c. Pag. 14.

Ceux qui aiment le *Phœbus*, seront sans doute très-contents de ce style-là.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

peuples civilisés : il a sans doute prévu qu'on ne se donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe plusieurs misantropes, qui se sont déclarés hautement en faveur de la vie sauvage contre l'état social, & cependant ils sont restés dans l'état social ; tandis que pour être conséquens, & pour justifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & se faire Hurons : mais il est plus aisé de mal raisonner & d'être en contradiction avec soi-même que de se faire Huron. Il est vrai qu'on a vu, depuis quelques années, un homme, qui ayant été persécuté par les moines à cause de ses opinions & de son héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois & comme les Iroquois : il resta assez long-temps parmi eux, & revint enfin à l'occasion de la dernière guerre ; mais il avoit perdu l'esprit, & l'avoit perdu tellement qu'on a été obligé de l'enfermer. La même chose arriva, comme nous l'apprend M. Chevreau, au mathématicien Martial, qui trouvant le séjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada : à son retour il avoit tout oublié, & paroissoit être devenu imbécile, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

CE n'est point seulement d'après le témoignage des voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Américains se sont très-mal défendus contre les usurpateurs de leur pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient si besoin.

Le critique, pour n'être d'accord en rien avec l'Auteur, assure que les Américains ont toujours été & sont encore extrêmement braves. S'il avoit lû plus attentivement l'histoire, il eût sans doute été mieux instruit de la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées si peu nombreuses qu'on en est étonné: aussi M. de Montesquieu observe-t-il qu'il n'y a point de petit Prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique, puisque l'Espagne, totalement épuisée d'argent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre Prince y en eût pu envoyer. Le critique se trompe ouvertement, lorsqu'il dit que les Espagnols furent reçus au nouveau Monde comme des amis qu'on combla de présents, & auxquels on ne résista pas. L'Empereur du Pérou assembla contre eux toutes ses forces, & on étoit si peu résolu, dans son armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plûpart des officiers assurerent qu'ils feroient les Européans prisonniers de guerre, & que, s'ils ne vouloient pas se rendre, on les extermineroit. *Un gouverneur Indien*, dit Zarate, *avoit envoyé dire à*

Atabaliba que non-seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit, mais encore qu'ils étoient si paresseux, si efféminés & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser, c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux. [*]

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrerent aucune ombre de courage, & on n'a jamais vu dans le Monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut si peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race pusillanime, qu'il descendit de cheval, jetta son mousquet, & entra l'épée à la main lui seul dans l'armée ennemie, où il se saisit de l'Empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chassa & qu'on massacra comme des bêtes. [**]

Le Pérou étant un pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges & des défilés; où il faut sans cesse passer & repasser des rivieres & des torrents dont les bords sont fort escarpés & presque coupés à plomb; on assure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du pays contre l'armée la plus nombreuse: la lâcheté des Péruviens est donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût

---

[*] *Histoire de la conquête du Pérou. Liv. III. ch.* 5.

[**] Garcilasso assigne cinq causes qui, selon lui, ont rendu la conquête du Pérou si facile, qu'on a peine à le croire. 1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La ressemblance que les Péruviens remarquerent entre les Espagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba. *Histoire des guerres civiles des Espagnols aux Indes. Traduction de Baudoin.*

On peut dire que la prédiction de Huayna est une fable; on peut dire encore que la ressemblance entre les Espagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimere, & que les cruautés d'Atabaliba sont des fausserés inventées par les Espagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont si inhumainement traité.

été très-aisé de disputer ce terrein qu'ils connoissoient, contre quelques brigands qui ne les connoissoient point.

Que les femmes Américaines se soient par-tout déclarées en faveur des Européans contre leur propre nation (*), c'est sans doute un fait bien étonnant; mais la maniere horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible aversion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce sincere attachement qu'elles montrerent aux Espagnols, en qui elles crurent trouver des libérateurs, qui feroient cesser une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entiérement achevée, lorsqu'il se répandit un esprit de vertige sur les conquérans : leurs haines & leurs jalousies, qu'ils avoient su cacher jusqu'alors aux yeux du peuple vaincu, éclaterent; & on vit les Espagnols livrer bataille aux Espagnols à Chapas, près de Quito, aux salines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un pays à peine conquis. Si les Péruviens, échapés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils eussent sans peine massacré, pendant cette horrible discorde, jusqu'au dernier des Castillans : mais ces hommes, aussi foibles qu'abrutis, allerent se faire eux-mêmes goujats, ou espions dans les petites armées Espagnoles, occupées à s'entredétruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple. dans l'histoire; & le Pérou resta à l'Espagne.

Cortez en pénétrant dans le Mexique, à la tête de quatre cents hommes, fit égorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui résister à Pontoncha & à Tlascala : le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces massacres, épouvanta tellement l'Empereur Montezuma, que dans la cons-

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques*. T. I, p. 57, 58, & T. II, p. 154 & 155.

ternation générale, il perdit jusqu'à l'espoir de pouvoir vaincre, & se laissa mettre aux arrêts comme un enfant : pour être délivré, il se démit de tous ses états reconnut le Roi d'Espagne pour son Souverain, & calma, autant qu'il put, ceux d'entre ses sujets qui paroissoient vouloir se révolter contre les Espagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penser en homme?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinzieme siecle, il est certain que, si l'on y avoit trouvé des peuples vaillants & belliqueux, on n'eût pu en si peu d'années soumettre une moitié du Monde, & former des établissemens depuis la baye de Hudson jusqu'à l'isle de Chiloë.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique; quoique les Européans l'ayent tentée tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitants de ces contrées avoient aussi peu de connoissance de la poudre à canon, lorsqu'on les attaqua pour la premiere fois, que les Américains lorsqu'on les attaqua pour la premiere fois: aussi les Espagnols ne faisoient-ils aucun cas de leur artillerie, en comparaison de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés, ni repoussés dans aucune action; parce qu'on n'a pas rencontré un Indien, qui eût assez de bravoure pour terrasser ces animaux: ils les tuoient quelquefois de loin avec des flêches; mais quand ils se laissoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés; n'ayant point d'habits, chaque morsure leur faisoit une playe, & n'osant empoigner les dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Espagnols & tous les Européans en général, de laisser croître leur barbe, eût seule suffi pour faciliter la conquête de l'Amérique: car les Indiens ne pouvoient supporter la vue ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou sans pouvoir, ni par menaces ni par promesses, engager les Péruviens à ferrer les chevaux: ils n'o-

soient les approcher de cinquante pas, & plusieurs tomboient en foiblesse en les voyant de loin. Les Romains furent sans doute un peu effrayés par les premiers Eléphants qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus : ces animaux leur étoient si inconnus, qu'ils en ignoroient jusqu'au nom ; & ils les prirent pour une espece particuliere de bœufs (*) ; mais ils revinrent bientôt de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme : tandis que les Américains, long-temps après que la conquête de leur pays fut achevée, continuerent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que seroit-ce donc si ces hommes-là avoient été attaqués avec des Eléphants ?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la derniere guerre, battu les Anglois. Mais les Anglois n'ont-ils donc pas conquis le Canada, & malgré ces Sauvages, & malgré les François ? Y a-t il un seul Iroquois, qui ose aujourd'hui tirer un coup de fusil sans la permission du Gouverneur de Québec ? Non, sans doute : que peut donc servir une pareille objection ? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs, la défaite du Général Bradock fut l'effet de son trop d'ardeur ; il se renferma dans un terrein qu'il ne connoissoit pas assez, & d'où il ne put se dégager.

On sait que l'infériorité des François, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils avoient dans leurs troupes, beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique : tandis que les Anglois employerent, outre les *Rangers*, des trou-

---

(*) Dans la plus ancienne inscription qu'on conserve à Rome, & qui est celle de la colonne rostrale de Duillius, on nomme encore les Eléphants *Boves Lucas*. Jamais aucun antiquaire n'eût soupçonné que cela signifioit des Eléphants, si heureusement Pline ne nous avoit instruits là dessus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius sur le consulat de Duillius*.

pes levées en Europe, qui auront une supériorité décidée sur les Créoles, aussi long-temps que continuera la dégénération dans l'espece humaine au nouveau Monde comme on a pu assez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'histoire de la Pensilvanie. Il est vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air est infiniment plus contraire aux Européans nouvellement débarqués qu'aux habitans. On en a eu un exemple lors de la prise de Carthagene des Indes par M. de Pointis : il enleva cette place aux Espagnols sans aucun effort ; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainsi dire, sauvé, il ne lui seroit pas resté un homme. Les maladies firent aussi presqu'échouer l'entreprise de Cromwel sur la Jamaïque ; & on a vu ce qui est arrivé de nos jours aux Anglois dans l'isle de Cuba, au point qu'on est étonné que des troupes frappées par de si terribles fléaux, ayent pu prendre la Havane.

Il y a sans doute, dans le sein des plus vastes forêts de l'Amérique & dans les stériles rochers du Chili, de petites peuplades qu'on ne connoit point, ou dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit se mettre en devoir d'aller subjuguer des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne payeroient pas les frais qu'il faudroit faire pour les battre ? Leur misere profonde les met à l'abri de la servitude, dont leur bravoure ne sauroit les garantir. D'ailleurs, les Européans ont tant de terrein dans ce pays, que loin d'en desirer aujourd'hui davantage, ils ne sauroient faire valoir la milliéme partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquié é les colonies, c'est qu'ils faisoient de nuit des incursions, & mettoient le feu aux maisons des planteurs qui, ayant bâti dans les campagnes souvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient se secourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habita-

tions, en conséquence des loix faites à ce sujet (*), la sécurité a beaucoup augmenté ; & ce fut sans doute par une grande imprudence, qu'on laissa un jour tellement approcher les Sauvages de la ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu & la réduisirent en cendres. Quand ils sont parvenus à allumer une ferme, ou un fortin, ils assomment ceux qui se sauvent des flammes, & exercent des cruautés inouies : ces barbares ne seroient certainement pas si atroces, ni si vindicatifs, s'ils avoient plus de courage ; mais ils boivent le sang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'est cet horrible traitement qu'ils font essuyer à leurs prisonniers, qui a souvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Angloises au milieu des bois, lorsqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européan égaré, que les Sauvages avoient mutilé & découpé avec leurs scapels & leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent aussi fort souvent le crâne, & fuyent aussi promptement & vont se cacher si loin, que la difficulté est de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du Nord de l'Amérique ne soient rien moins que braves, quoiqu'ils fassent la guerre en se cachant, le Chevalier des Marchais assure néanmoins qu'ils sont des héros en comparaison des Sauvages qui habitent entre les Tropiques. En effet, qu'on considére l'état où les Jésuites avoient réduit les Indiens de leurs Missions, & qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celle de leurs conquérants : ces religieux ne

---

[*] Dans la Virginie, on a eu beaucoup de peine à rassembler les planteurs dispersés : la plûpart le sont encore aujourd'hui. On a observé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, & plus la population augmentoit : cet effet paroît être produit par le feu qui, dans une seule habitation isolée, ne peut influer sur l'air ; mais les foyers d'un grand nombre de maisons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la suite.

ſont pas les ſeuls qui ayent ſubjugué de la ſorte des peuplades entieres ; les Dominicains & beaucoup d'autres moines, attirés dans ces contrées par la ſoif des richeſſes, en ont fait tout autant : ſi les Américains avoient donc eu quelqu'eſpece de courage, ils ne ſeroient jamais tombés ſous la domination de ces hommes, qui ont tant de force pour opprimer, & qui n'en ont aucune pour vaincre.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & à son état actuel.

IL ne faut point confondre les époques, ni juger du siecle de Henri l'Oiseleur par le siecle de Louis XIV. Le critique confond à chaque instant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette premiere faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde, on n'y voyoit que des forêts : aujourd'hui il y a sans doute des terres cultivées ; mais elles le sont par des Africains & des Européans. Le terrein exploité est au terrein non exploité comme deux mille sont à deux millions, & cependant on peut dire qu'aucun pays n'a éprouvé de si grands changements en un semblable laps de tems.

Le critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, a l'arrivée des Espagnols, étoit une vaste solitude; pourquoi l'espece humaine y étoit si foible, si peu répandue, qu'on a traversé des forêts de deux à trois cents lieues sans rencontrer un homme? Non certainement, il ne l'a point expliqué, & c'est pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tenté de résoudre cette difficulté, il devoit absolument faire connoître la situation où Colomb & Vespuce trouverent le nouveau Monde sur la fin du quinziéme siecle : il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre ; mais le critique, ayant entiérement changé l'état de la question, a par là tellement obscurci ses propres idées, que souvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a vou-

lu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres transplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réussi comme ils réussissent aujourd'hui dans un terrein cultivé depuis près de trois cents ans. Cependant le lecteur conçoit aisément qu'il en est des plantes comme des animaux & des hommes : la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfants créoles, a sensiblement diminué. Le mal vénérien, si horrible, si destructif dans son origine, s'est beaucoup mitigé ; & M. Astruc croit qu'il est presque parvenu à son dernier période : si cette maladie avoit conservé sa premiere violence & ses premiers symptômes, si elle avoit résisté au temps, ou l'Europe se seroit dépeuplée, ou il auroit fallu se résoudre à ne plus aller en Amérique: car chaque voyageur rapportant sans cesse de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu disparoître de dessus notre continent des nations entieres. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoiblissement de la peste qui en sortit au quinziéme siecle, & que Margarita & le moine Buellio de l'ordre de Benoît en rapporterent les premiers en Espagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements dont je parlerai beaucoup dans les chapitres suivants.

L'observation d'Oviedo sur les arbres à noyau, a été faite du temps d'Oviedo, & elle est fort juste : aussi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occidentales, où les oliviers croissent sans qu'on y puisse extraire de l'huile des olives ; il y a encore des provinces entieres, comme la Pensilvanie, où l'on de peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle part la faire prospérer comme je le dirai dans la suite. Plus les Colons travailleront, & plus ils forceront la Nature : dans la plûpart des établissements on a détruit de plus en plus les insectes : il est vrai qu'on n'y a point si bien réussi dans d'autres ; car au Brésil les fourmis continuent leurs ravages, ainsi que les vers fabivores dans les

possessions Amgloises (*), les Kakerlaques à Surinam, & les crapauds à Porto-bello. Tout ceci est encore vrai par rapport aux serpents, dont on a éclairci toutes les especes, en leur faisant une guerre continuelle, ainsi qu'aux bêtes feroces. Tout ceci est encore vrai par rapport aux eaux fluviatiles, qui deviennent plus saines, à mesure que le travail des hommes force les rivieres à couler dans un lit plus étroit, & sur un terrein moins ombragé d'arbres: alors ces eaux plus exposées aux rayons du soleil, & plus battues par la rapidité du courant, acquierent plus de legéreté, nourrissent moins d'insectes, dont les œufs sont entraînés, & ne forment plus de marais sur les rives, qui se dessèchent à proportion que le lit ou le bassin se creuse. M. Linnæus a très-bien observé que, dans tous les pays incultes & sauvages, les rivieres sont, respectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges, que dans toutes les régions habitées depuis long-temps par des peuples policés. Je rapporterai dans l'instant une observation de M. Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un pays extrêmement sauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européans ont déjà beaucoup fait en abattant les forêts: par là les marécages ont commencé à avoir une évaporation que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur les Auteurs que le critique cite dans sa Dissertation, pour se convaincre que ce n'est pas dans de tels livres qu'il a pu puiser des connoissances sur l'ancien état de l'Amérique: tandis que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tâché de s'instruire en lisant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angleria

(*) C'est le *Bruchus Americæ septentrionalis*. Il n'existe pas dans notre continent; mais un malheur singulier a manqué de le transplanter en Europe.

& Veſpuce, juſqu'à nos jours ; mais, dit le critique, il a fait ſes lectures rapidement & en ſe jouant. A cela je lui réponds qu'on n'eſt pas ſoupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans a faire deux petits volumes. En verité, de pareilles imputations, hazardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroiſſent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choſes.

CHAPITRE XIII.

Du climat de l'Amérique.

QUand le critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'est répandu sur l'Europe & le reste du Monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a observé, dans les colonies Angloises, que l'air s'est beaucoup purifié depuis environ 60 ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois : ainsi le climat de ces provinces tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas le climat de ces provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien distinguer ces choses, sans quoi on ne pourroit jamais se faire des idees claires là-dessus.

L'air de cette partie du Pérou, qui est la plus voisine de la ligne équinoxiale, n'est plus si funeste que du temps de Zarate, qui en donne une description effrayante : *Les peuples*, dit-il, *qui habitent sous l'équateur & aux environs, ont le visage bazané ; ils parlent de la gorge ; ils sont fort adonnés au péché contre nature ; c'est pourquoi ils maltraitent leurs femmes, & en font peu de cas ; ils se coupent les cheveux, & se font des couronnes à la tête à peu près comme les moines. Ce pays est fort chaud & fort mal sain : on y est particuliérement sujet à de certaines verrues, ou especes de froncles fort malins & fort dangereux ; qui viennent au visage & dans les autres parties du corps : ils ont des racines fort profondes & sont plus à craindre*

que la petite vérole, & presqu'autant que des charbons de peste. (*)

Ces *froncles*, dont parle ici l'Auteur Espagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de sa transplantation en Europe, y produisit exactement les mêmes symptômes, comme on peut le voir par un passage du poëte le Maire, qui le premier fit des vers François sur ce fléau, comme Fracastor en composa ensuite en Latin sur le même sujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

Mais à la fin quand le venin fut meur',
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,
Si trez hideulz, si laits & si énormes,
Qu'on ne vit onc visaiges si difformes;
N'onc ne receut si trez mortelle injure
Nature humaine en sa belle figure:
Au front, au col, au menton & au nez
Onc ne vit-on tant de gens bontonnez.
Nul ne sceut onc lui bailler propre non,
Nul médecin, tant eut-il de renom.
L'ung la voulut *Sahafati* nommer
En Arabie; l'autre a pu estimer
Qu'on la doit dire en Latin *Mentagra*;
Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,
Qui n'épargnoit ne couronne, ne crosse.
. . . . . .
Et dit-on plus que la puissante armée.
Des forts François à grant peine & souffrance
En Naples l'ont conquise & mise en France.
(**)

Telle étoit dans son origine cette maladie af-

(*) Liv. I, Chap. IV.

(**) Voyez les *contes de Cupido & d'Atropos*. Il est possible que cette facétie de le Maire a fourni à Fracastor l'idée de son beau Poëme intitulé *Syphilis*.

freuse, qui se répandit de l'Amérique, sur l'ancien continent.

Dans les isles & en général dans toutes les provinces du nouveau Monde, les plus fréquentées par les Européans, le labour, les abattis, le saignement des marais, les grands chemins, le feu des habitations ont plus ou moins changé la constitution de l'air : il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger sensiblement la malignité du climat ; & cela est vrai par rapport à l'isthme de Panama, & sur tout par rapport au terrein où sont situés Carthagene & Porto-belo : j'ai comparé une description de ce pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis assurer qu'on y trouve précisément les mêmes symptômes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y désolent les maisons, comme cela arrive aussi quelquefois en Ukraine ; enfin des eaux aussi peu salubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-belo est le plus mal sain qu'on connoisse dans le Monde, sur-tout pour les étrangers : quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, six cents hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple est unique, & que si l'on n'avoit pas mieux réussi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il seroit insupportable aux Européans, qui ne laissent pas de souffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade, à Surinam & dans plusieurs autres établissements.

CHAPITRE XIV.

Du degré du froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien.

ON a cité, dans les *Recherches Philosophiques*, les expériences faites au thermometre dans les deux continents, par lesquelles il est avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde sous les mêmes latitudes. Le critique, qui ne cite absolument aucune expérience dans toute sa Dissertation, révoque ces observations en doute, & accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit. (*)

En vérité, on est étonné que ce critique n'ait

(*) *Ses observations sont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, si different en Amerique en deça de l'Equateur, & sous le même parallele de notre continent ? Il l'ignore ; mais je sçai qu'il n'est pas vrai, &c.*

Tels sont les termes du critique, pag. 75. On voit bien qu'il accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit ; puisqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes observations qu'il a citées. Cela est bien merveilleux. Si ce critique avoit été tant soit peu versé dans la Géographie, il n'eût jamais dit *sous le même parallele* : ce qui rend son objection si obscure, qu'on n'y conçoit rien : il falloit absolument parler au pluriel, & dire *sous les mêmes paralleles*.

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matieres, je donnerai dans la suite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le critique cite un certain Guiot, absolument inconnu dans la république des Lettres ; & qui croiroit qu'on se mocque de lui, si on le prenoit pour un Physicien. Je lui opposerai des ouvrages connus & des Auteurs connus.

pas été mieux instruit sur un phénomene généralement reconnu, & qu'on enseigne aux enfants en Géographie : s'il n'a pas daigné consulter des livres, il n'avoit qu'à ouvrir son almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les observations de M. Francklin sur le dégré du froid dans les deux continents.

L'Auteur ayant sous les yeux les tables météorologiques, faites dans differentes provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à peu près la différence du froid dans les deux hémispheres, & il a cru pouvoir assurer que cette différence alloit à douze degrés de latitude, en prenant tous les pays l'un portant l'autre, & la côte orientale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort*. Car à Philadelphie, au quarantieme dégré de latitude du Nord, le thermometre ne monte en été, qu'à 33 dégrés sous le soixantieme parallele de latitude Nord : ainsi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 dégrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette observation donne comme on le voit, une différence de 20 degrés, tandis que Mr. de P. n'a adopté qu'une différence de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé, c'est que les étés dans l'Amérique septentrionale, sont presque toujours les mêmes que le thermometre monte au même point qui est, pour une partie du Canada, la Nouvelle-York, l'Albanie, la Pensilvanie, comme je l'ai dit, de 33 degrés (*); pendant qu'en Europe, il y a des étés ou le thermometre n'atteint pas à ce point sous le soixantieme parallele; mais de trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépasse beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir pas les observations de Pétersbourg, qui est précisément bien situé pour servir ici de terme de comparaison; car plus avant

(*) Je parle du thermometre de Celsius.

dans la Sibérie le froid aumente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont M. de l'Isle a rendu compte à l'Académie de Paris : il dit même qu'un jour le mercure se figea dans la boule de son thermometre ; mais il y a bien de l'apparence que ce mercure, dont Mr. de l'Isle s'est servi pour ses expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matiere étrangere, & peut-être avec du plomb.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux continents, est la chose du monde la plus facile à expliquer, & c'est un effet si nécessaire, que je ne cesse de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer ses doutes. (*)

Notre continent est beaucoup mieux cultivé & habité : on sait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air (**) : on sait que les troupeaux & les engrais qu'on répand sur les terres, diminuent aussi le froid : on n'a plus en Europe des marais d'une étendue considérable : on n'y a plus des forêts, qu'on puisse comparer au moindre bosquet du Nord de l'Amérique. Toutes ces causes doivent absolument faire varier la température de l'air dans les deux hémispheres.

(*) On peut voir, dans le *voyage de M. de Chabert, fait par ordre du Roi en 1750 & 1751, dans l'Amérique Septentrionale*, une savante Dissertation sur les causes de ce froid rigoureux qu'on ressent dans le Canada, respectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. M. de Chabert y rapporte les causes de ce phénomene à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainsi que l'a fait dans son ouvrage, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*.

(**) Le Pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome, en y faisant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le seul feu de leur foyer, devoient diminuer les exhalaisons ; mais comme on dispersa trop ces faussiles, au lieu de les réunir sur un même terrein, l'*air* les a emportées, & il n'en est resté aucun vestige.

Il n'y a encore qu'à prendre pour termes de comparaison Québec & Paris, dont le climat est aujourd'hui si différent, quoique la latitude soit à peu près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainsi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, & beaucoup moins cultivée, il faisoit aussi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aisément s'en convaincre, en lisant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ses ouvrages.

Quant au terrein compris entre les Tropiques au nouveau Monde, il est très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige ; enfin il ne ressemble en rien aux pays situés dans la Zone Torride de notre continent : aussi y a-t-il eu des années où le thermometre de Réaumur est parvenu au septantiéme degré en Afrique sous la ligne équinoxiale, tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la disposition de l'atmosphere, a dû influer beaucoup sur les hommes & les animaux du nouveau Monde, qui, par la culture, changera avec le tems entiérement de face. M. Bertrand a déjà observé que les rivieres du Nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans, comme on l'a vu par les anciens moulins que le courant ne fait plus marcher ; ce que ce naturaliste attribue avec beaucoup de raison aux abattis & au saignement des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immense quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup si l'on abattoit les immenses forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros, par le sein du continent jusqu'à l'Isle de Marayo. Ce qui est vrai par rap-

port aux rivieres, eſt auſſi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomene auſſi ſurprenant que celui dont je viens de parler, c'eſt que pluſieurs plantes du genre des *Aſtres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le Nord de l'Amérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des ſemences fécondes (*). Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que dans les parties ſeptentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des colonies Anglaiſes. Dans la plûpart le froid n'a pas diminué en proportion des bois qu'on a déracinés, & la dégénération dans le bétail d'origine Européane, eſt encore fort ſenſible, ainſi que la dégénération dans l'eſpece humaine.

La Nature ne peut ſans doute opérer de grands changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des naturaliſtes laiſſent des obſervations qu'on compare enſuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs, il reſte autour des colonies, d'immenſes terreins incultes & noyés; de ſorte que l'air n'eſt pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'obſervations, & plus je m'apperçois que le critique n'a pas compris le ſujet ſur lequel il a écrit; car comme il n'a point admis un plus grand dégré de froid dans le nouveau continent que dans l'ancien ſous les mêmes latitudes,

(*) Ces plantes ſe perpétuoient par les racines & par les boutures; & la ſéve, au lieu de produire dans la fleur, produiſoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejettons, au lieu de donner des ſemences.

il est impossible qu'il ait pu avoir des notions claires sur la nature du climat. C'est comme si l'on écrivoit sur la Géométrie sans savoir l'Arithmétique.

CHAPITRE XV.

De la famine qu'essuyerent les premiers Européans qui pénétrerent en Amérique.

QUand le critique ne peut ni altérer, ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non avenus. Cette maniere de critiquer est non-seulement vicieuse, mais c'est la moins instructive qu'on puisse employer; car alors le lecteur ne voit les choses que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choses qu'il devroit voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit est tel.

Les premiers Européans qui entreprirent de faire des conquêtes & des établissements en Amérique, furent tous, sans en excepter aucun, persécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou; à Diégue Almagre, lorsqu'il voulut pénétrer au Chili; à Orellana sur le Maragnon, à Gonsalve Pizarre dans la Canella, à Soto dans la Floride, à Cabéça de Vacca dans la Louisiane, à Barthelemi Colomb dans l'isle de St. Domingue; dès l'an 1494, dit Oviedo, les Espagnols essuyerent une telle famine, qu'ils mangerent jusqu'aux quatre seules especes d'animaux quadrupedes qu'il y eut dans cette isle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce pays qu'on a appellé ensuite la Caroline, à la colonie conduite par Gréenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin, de Monts & Pontgravé dans le Canada, à Morea dans la Californie.

La famine la plus célebre, selon Pierre d'An-

gleria, fut celle qu'éprouva la nouvelle colonie Espagnole, conduite par Nicuesa à Beragua. De sept cens soixante-dix hommes on n'en put sauver quarante : les vivres ayant entiérement manqué sur un terrein dépourvu de tout, les Colons voulurent gagner la côte des environs de Portobelo ; mais la disette augmenta tellement, qu'ils commencerent par manger leurs chiens, ensuite des hommes sauvages : les Sauvages leur ayant manqué, ils déterrerent des cadavres : les cadavres leur ayant encore manqué, ils se nourirrent de crapauds, & finirent enfin par manger le limon des marais & par s'entre-dévorer. La même chose arriva aussi aux compagnons de Ribaud, qui se voyant dans la derniere des extrêmités, jetterent au sort pour savoir lequel d'entr'eux seroit mangé le premier ; le sort tomba sur le plus maigre, & on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaisseaux chargés de vivres, que l'Espagne envoyoit à ses petites armées en Amérique, au commencement du seizieme siecle, les chefs crurent que tout étoit perdu, & que la faim enleveroit jusqu'au dernier Espagnol envoyé dans le nouveau Monde. La colonie Anglaise de la Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute de vivres : celle de Philippeville, & plus de quarante autres périrent entierement par la famine.

On peut bien, après cela, se former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte : les Européans n'y auroient jamais essuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé des peuples cultivateurs ; mais dans un pays absolument inculte & occupé par quelques hordes de Sauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le critique ne sauroit se mettre dans l'esprit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle presque toujours de cet état où l'on trouva le nouveau continent à la fin du quinziéme & au commencement du seizieme siecle. Peut-il donc nier

qu'alors tout cet hémisphere ne fût presque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le secours de la bousſole ? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plûpart de ceux qui y pénétrerent ſans ſe munir de bouſſoles, s'y perdirent ainſi que dans un immenſe labyrinthe. Le Comte Maurice de Naſſau fit faire de grands abattis dans les forêts du Bréſil, où il vouloit ouvrir des allées; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on déſeſpéra d'en voir l'iſſue, qu'on ſuppoſoit être à plus de trois cents lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairieres. Dans le Nord de l'Amérique, il y avoit & il y a encore des forêts, qui couvroient, ſans aucune interruption, des terreins plus grands que les Pays-bas & l'Allemagne enſemble. On peut donc aſſurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un déſert affreux, tandis que notre ancien continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes villes & habité par des peuples policés.

Si le critique eût penſé en philoſophe, il auroit ſans doute avoué que rien n'eſt plus ſurprenant que cette différence entre les deux hémiſpheres d'un même Globe : il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'hiſtoire du genre-humain, un phénomene comparable à celui-là ; mais le plaiſir de noircir l'Auteur par des imputations odieuſes, l'a emporté chez lui ſur le plaiſir de conſidérer les plus étonnants effets de la Nature.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

De la qualité des terres au nouveau Monde.

LE critique toujours occupé à faire des imputations, accuse l'Auteur d'avoir soutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres sont d'une stérilité singuliere, mais c'est une pure imagination de sa part. L'Auteur a dit qu'avant l'arrivée des Européans, la culture manquant entiérement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à perte, & cela équivaut à la stérilité. Voici ses termes.

» Les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & » parasites, des Polypodes, des Guis, des Agarics, » des Champignons, des Cuscutes, des Mousses & » des Lichens, provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre, » qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, » & où la Nature, faute d'être dirigée par la main » de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. » (*)

L'Auteur a donc supposé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la Nature, la fécondité n'y seroit pas à pure perte : il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le critique parle d'une époque postérieure de plus de deux siecles & demi à celle-là : non-seulement il confond les temps ; mais il confond aussi les lieux, & en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne distingue pas les provinces d'avec les provinces : cependant il ne faut pas juger du Canada par le Brésil, ni du Brésil par le Perou, *où il y a fort peu*

(*) *Recherches Philosophiques*, pag. 6 & 7, tom. I.

de bonnes terres : il ne croît point de mayz dans tout la pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde, à cause du froid. A Atica, à Atitipa, Villacori, Malla & Chilloa, on n'engraisse les terres qu'avec une prodigieuse quantité de têtes de Sardines : les habitans ont beaucoup de peine à y faire leur récolte, à cause de la disette d'eau ; car il y a plus de sept cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne sont arrosées d'aucune rivieres : la terre y est sablonneuse & brûlante. (*)

J'observerai qu'il est d'autant plus surprenant que le Pérou, situé dans la Zone Torride, ait des provinces où le froid empêche le mayz de croître, que l'on voit ce même grain réussir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans des bruyeres défrichées de la Poméranie. Ce froid est produit par l'élévation du terrein.

Si les terres sont, de l'aveu de tout le monde, mauvaises au Pérou, que peut-il donc servir au critique de rapporter l'observation du Pere Feuillée, sur une orange dont les pépins avoient germé dans le fruit ? Il seroit aisé d'expliquer ce phénomene ; mais ce phénomene, ni les vers de Virgile que le critique cite, ne rendent pas le terrein au Pérou, meilleur qu'il ne l'est en effet.

Je dis qu'il est absolument nécessaire de distinguer les provinces, puisqu'il s'en faut de beaucoup que la fertilité soit au même degré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jésuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique prouve sans doute que ces contrées valent infiniment mieux que la côte des Patagons & le Canada, où la France, lorsqu'elle en étoit encore en possession, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois ; & on sait bien que la France n'a jamais fait son grand & préjudiciable com-

(*) *Histoire des Incas*, pag. 85, 86, 87. tom. II.

merce de salaisons avec l'Irlande, que pour avitailler ses colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures secondaires, comme celle de l'indigo, du caffé, du sucre, ne pouvoient se procurer leur nécessaire physique : si la terre étoit donc aussi incroyablement fertile au nouveau Monde, que le critique l'assure, les Colons se seroient trouvés dans un superflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs provisions de l'Europe ; & cela seroit arrivé, malgré les précautions prises par les Métropoles pour tenir leur établissement dans la dépendance : je parlerai de cela plus au long, dans un chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui aussi besoin qu'ailleurs d'une culture pénible & d'un grand nombre de bras : une plantation n'y vaut précisément qu'en raison du nombre des Nègres qu'elle possede.

Quand les Européans entreprirent de former des établissements réguliers dans le nouveau continent, ils commencerent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu : ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit souvent des lits entassés à la hauteur de quatre à cinq pieds : l'humidité y séjournoit : il y avoit une putrefaction continuelle : les lits inférieurs se corrompoient & se convertissoient en fumier, à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface. Quand ce terrein, ainsi engraissé par ses propres productions, fut dégarni de ses arbres pour la premiere fois, & couvert de cendres, on vit dans plusieurs endroits, de certaines plantes croître & s'élever d'une maniere étonnante, comme cela arrive ordinairement dans les terreins à bois qu'on défriche par le feu ; dans la suite cette grande fertilité cessa par degré, parce que la terre s'épuisoit de ces engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture est devenue plus pénible, ainsi qu'on s'en est apperçu à la Barbade & dans plu-

fleurs autres colonies : mais à mesure que la culture est devenue plus pénible, l'air s'est corrigé, & les exhalaisons de la terre ont perdu cette malignité, qui étouffoit les enfants créoles dans le berceau. Je pense que dans ces cantons de la Zone Torride, où la terre étoit si froide à l'intérieur, qu'elle faisoit mourir les graines semées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui en rendant le sol plus meuble, font que les rayons du soleil y pénetrent davantage.(*).

Il est surprenant que le critique ne veuille point admettre, que les eaux stagnantes étoient extrêmement nuisibles au nouveau Monde, pendant les premiers temps de la découverte ; cependant cela est très-certain, & je ne connois aucun Auteur qui l'ait seulement mis en doute. On a été longtemps avant que de savoir discerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abstenir ; & les Européans, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-dessus se faire instruire, par les personnes qui avoient déjà fréquenté le pays depuis quelque-temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits ; les Espagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiseaux venir becqueter ; mais cette observation les a souvent trompés : car il y a des végétaux, venimeux pour l'hom-

---

[*] Rien n'est plus singulier que ce grand froid de la terre en Amérique, & cela dans la Zone Torride. Voici ce qu'en dit le Naturaliste Pison.

Quæcumque profundiùs & quo radii solares non pertingunt, inhumant, in vitæ discrimen ea incurrunt ; quod sub cute suâ intensè frigida terra, præcipua æstate, taleas & semina facile enecet. Cujus rei advenæ & novitii experimentum non sine magnâ jactura fecerunt... Indicarum arborum radices adeo à frigore subterraneo abhorrere deprehenduntur ut nonnumquam solis desiderio foras prorumpentes terrâ secondi vix patiantur. De aëre & Locis, lib. I.

me, dont de certains animaux se nourrissent impunément, comme nous le voyons par la jusquiame qui ne tue pas les cochons: il y a d'autres végétaux qui ne nuisent pas aux hommes, & qui sont un poison pour de certains animaux, comme nous le voyons par les amandes ameres qui tuent differentes especes d'oiseaux, & par le lupin qui tue l'Hippopotame. D'un autre côté, les Européans ont aussi appris beaucoup des Sauvages, qui, dans presque toutes les provinces de la Zone Torride, avoient l'usage de suspendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux; & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs*; & cela étoit absolument nécessaire: aussi les premiers Européans, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime; on les trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome si mal sains, il y a de certains mois de l'année où on ne peut y coucher en plain air sans un danger extrême de ne jamais se réveiller.

CHAPITRE XVII.

De la Louisiane en particulier.

LA France a cédé la Louisiane à l'Espagne : donc, conclut le critique, la Louisiane est un excellent pays. La conséquence pourroit être juste ; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le critique ne fait jamais ; il évite soigneusement les discussions, & n'employe que des arguments vagues qu'on pourroit employer pour attaquer tous les livres.

Voici ce qu'il en est par raport à la Louisiane.

Feu M. des Landes, inspecteur de la Marine, rapporte, dans son *Histoire de la Philosophie*, que beaucoup de personnes bien instruites & revenues de cette province de l'Amérique, lui avoient assuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuses, les eaux mal saines, & qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon pays. Cette assertion de M. des Landes fut critiquée & non pas réfutée par M. le Page, qui avoit ses raisons pour en agir ainsi. M. le Page fut à son tour critiqué par M. du Mont. Enfin tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane, depuis Hénepin, le Clerc & le Chevalier Tonti jusqu'à du Mont, se sont contredits les uns les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. Ainsi la chose est au moins très-douteuse ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tous les établissements formés par la France dans la Louisiane, ont manqué ; soit qu'ils ayent été sous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, soit qu'on y ait accordé des concessions particulieres. On persuadoit toujours aux intéressés & à la Cour,

que la terre n'y étoit pas mauvaise; & les établissements languissoient singuliérement : on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre cents Nègres au travail : on a vu des temps où les exportations se réduisoient aux cuirs verds, & à des peaux de chevreuils qu'on déguisoit à Niort par l'apprêt, & qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne cessoit de parler, je ne crois pas qu'on en ait jamais assez tiré de la Louisiane, pour en faire cent livres de bougies, & la France devoit alors, comme aujourd'hui, payer plus d'un million de livres tournois pour se procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant & dans d'autres pays : ainsi cette production de la Louisiane, étoit plutôt une curiosité qu'un effet de commerce ; soit qu'on en ignorât la manipulation, soit qu'on n'eût pas assez multiplié les arbres qui produisent cette drogue. Enfin le dégoût suivit les efforts & les tentatives faites pour vivifier & animer cette colonie ; on changeoit souvent les directeurs ; les uns faisoient plus, les autres moins, & la province n'a jamais fleuri, de sorte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde sait.

Faut-il donc conclure nécessairement que la Louisiane est un excellent pays ? Voilà de quoi je laisse juger le lecteur. C'est un pays comme tout autre : il faut y travailler beaucoup la terre : il faut y avoir beaucoup de Nègres, & se bien garantir des bêtes venimeuses, & sur-tout des serpents à sonnettes ; car, quoiqu'on en ait déja détruit un nombre incroyable, l'espece est si peu éteinte, qu'on risque toujours à s'écarter beaucoup des habitations.

Je ne suis entré dans ces détails que pour prouver combien il est nécessaire, dans ces sortes de matieres, de discuter le pour & le contre ; car l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a parlé de la Louisiane ni en bien ni en mal. S'il avoit ju-

gé à propos d'en dire quelque chose, il eût sans doute suivi les relations qu'il avoit sous les yeux : il eût tâché d'accorder les contradictions qu'on y rencontre, pour trouver le plus grand degré de probabilité possible.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

De la dégénération des animaux transplantés en Amérique.

MR. de Buffon a prouvé que la plupart des animaux de notre continent, conduits en Amérique, y ont dégénéré. Là-dessus Dom Pernety assure que cela n'est point vrai: à l'entendre parler, il semble se donner pour un naturaliste, beaucoup mieux instruit que l'illustre M. de Buffon; mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est que, quand il parloit de la sorte, il ne connoissoit pas seulement les premiers principes de la zoographie, ni les especes animales, ni les noms de ces especes. J'indiquerai ses erreurs, dans les chapitres du Puma, du Jaguard & du Conguard.

Je me contente ici de renvoyer à l'ouvrage même de M. de Buffon: on y verra, à l'article des *Chevaux*, s'il n'est pas vrai que les premiers qu'on a transportés au nouveau Monde y ont dégénéré.

On sçait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines provinces, influé sur les especes animales, qui y ont plus gagné, ou moins perdu. Aussi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit-il, que la dégénération qu'elles essuyent, est moindre aujourd'hui qu'au commencement du seiziéme siecle (*). Mais que le critique me permette de lui faire observer, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération, parmi les animaux, ait cessé, puisqu'elle continue parmi les hommes. Je ne m'arrête pas au rapport

(*) Voyez *les Recherches Philosophiques*, T. I, p. 20.

de ces voyageurs & de ces avanturiers, qui n'étoient ni philosophes ni naturalistes, & qui déraisonnent sur des choses qu'ils n'ont pas connues & qu'ils n'ont pas même voulu connoître: dans tous les faits qui concernent l'Histoire Naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des Naturalistes. J'ai déja cité M. Calm sur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore sur celle des bêtes; pour que le critique n'impute plus aux autres ses propres erreurs.

» Tous les animaux domestiques qu'on voit ici, » y ont été portés par les premiers Européans qui » y ont abordé. Les Sauvages naturels n'en avoient » point, & même à présent ils se soucient peu » d'en élever.

» Tout le bétail dégénere peu à peu, & devient » beaucoup plus petit qu'il ne l'est en Angleterre, » quoique les premieres races ayent été apportées » de ce Royaume. Dès la premiere génération, » les bœufs, les chevaux, les brebis & les co- » chons, perdent quelque chose de leurs peres: » & à la quatriéme, il n'y a presque plus de com- » paraison à faire entre les enfants & les ancêtres, » pour la grosseur & la force. C'est vraisembla- » blement dans le climat, dans la nourriture, & » dans les qualités du sol, qu'on doit chercher la » source de cette dégénération». (*)

Il ne s'agit pas ici d'une seule espece de quadrupedes, mais tout au moins de quatre sortes différentes, qui éprouvent toutes les mêmes accidents: il ne s'agit pas ici d'un affoiblissement subit dans la premiere, ou la seconde génération, & produit par un changement subit de climat; mais il est question d'un effet progressif qui ne cesse qu'après avoir dégradé toute l'espece, en la réduisant à un état où elle est presque méconnoissable, & d'où elle ne se relevera qu'avec le temps.

(*) Chap. IV, § III, pag. 86 & 87.

J'observerai ici en passant, que quatre générations paroissent être la durée du temps, que la Nature employe pour opérer de certains changements dans les especes animales : il faut quatre générations de races croisées pour blanchir un Nègre : il en faut tout autant pour noircir un blanc ; & on voit, par ce que dit M. Calm, que le plus grand affaissement survient dans le bétail de la quatriéme portée.

Il est arrivé aux animaux étrangers, portés en Amérique, la même chose qu'aux hommes qui, dans chaque province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funestes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués sont sujets à une sueur extraordinaire, à Panama, ils prennent la Chaperonade, au Brésil, le mal de Siam, &c. &c.

Les Chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en sont pas attaqués dans les provinces septentrionales ; les Cochons, qui se rabougrissent en Pensilvanie, changent dans d'autres endroits de forme sans perdre leur taille : dans les Colonies Angloises de terre-ferme, les Brebis d'Europe deviennent plus petites sans perdre leur laine : dans plusieurs colonies Angloises des isles, comme à la Jamaïque, les Brebis d'Europe perdent leur laine, & il leur vient un crin dur & rude, qu'on ne sauroit employer dans les étoffes les plus grossieres. Le caractere de la métamorphose ou de la dégénération n'est pas le même dans les mêmes especes ; parce que l'air n'est point par-tout également mal sain, ou qu'il est plus purifié dans un endroit que dans un autre, par le travail des hommes. Je pense que le froid doit être regardé comme une des causes principales, qui dérange la constitution du bétail, venu d'Angleterre dans les colonies que ce Royaume a dans la terre ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau Monde, on observa que de certaines especes animales, transplantées, furent long-temps sans pouvoir y engendrer : cependant dans la suite elles

commencerent insensiblement à se propager là-même où l'on avoit désespéré de voir leur postérité, comme cela arriva aux Poules d'Europe portées au Pérou; elles y furent pendant plus de trente ans sans pouvoir couver: c'est-à-dire qu'il fallut quatre ou cinq fois en reporter de nouvelles avant que d'en élever dans le pays; tandis que les Poules d'Inde, amenées de la Floride en Europe, y couverent dès la premiere année de leur transmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Asiatique ou Africaine, tels que les Chameaux, qui n'ont pu absolument résister contre le climat de l'Amérique, même sous l'Equateur, & ils se sont éteints sans laisser aucune trace de leur apparition dans le nouveau continent.

Le critique peut-il donc nier ces faits que personne n'a jamais révoqués en doute? Cite-t-il donc un seul Naturaliste, dont le témoignage soit en sa faveur? Non certainement, il n'en cite aucun, dans toute sa Dissertation; & il avoit néanmoins bien besoin de s'appuyer sur des autorités d'écrivains connus: ce qu'il faut toujours faire lorsqu'on parle d'une science qu'on n'a pas cultivée, & où l'on est entiérement aveugle. Il croit qu'en parlant des Taureaux du Brésil, il détruit toute l'hypothèse des *Recherches Philosophiques* sur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il s'étoit instruit dans les écrits des Naturalistes, il auroit trouvé que nos premiers Bœufs, conduits dans cette province de l'Amérique, y ont éprouvé une sorte d'altération bien sensible: aussi Pison les compte-t-il parmi les especes qui, par leur transport au Brésil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe. (*)

(*) *Inter alia animadversione digna circa Quadrupeda, non præterendum puto, quod alienæ pecora Europæa in Indias invecta, præsertim Oves, Boves, Arietes etiam*

Il est ennuyeux de devoir sans cesse mettre sous les yeux du critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de composer sa Dissertation. Il assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a conclu du particulier au général; mais quand on démontre que les animaux n'ont pas été plus exempts de l'altération produite par le climat du nouveau Monde, dans les parties méridionales que dans les provinces septentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les Taureaux du Brésil, de St. Domingue, & les nôtres, c'est que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils résistent moins dans les attelages, & que leur chair est plus mauvaise, plus coriace, & sur-tout à St. Domingue; aussi faut-il y porter des salaisons d'Irlande. L'Europe envoye une immense quantité de viandes de Bœuf fumées & Salées dans la plûpart des établissements de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

L'épaisseur & la dureté de la peau paroît être une qualité qui caractérise & distingue les animaux sauvages d'avec leurs analogues soumis depuis long-temps à la domesticité: comme on le voit par le Sanglier & le Cochon qui ne sont qu'une seule & même espece d'animaux dans deux états différents, comme on le voit par l'Urus ou l'Aurochs des Allemands, & le Bœuf domestique. Cet effet s'étend même jusqu'aux hommes, ainsi que je l'ai dit en parlant de ces sauvages qui vont toujours nuds, & que la petite vérole tue d'autant plus aisément que leur peau est plus épaisse.

Si ob aëris temperiem calidiorem satis prolifici; tamen macriores utique reperiantur, carneque minus succidâ & tenerâ quam in natali quondam solo; vel quia ex insueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terræ genius resultans, sicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibusdam animalibus exoticis minus faveat. Hist. Nat. Brasiliæ. Sectio III, pag. 97.

Quant aux Biſons, ou aux Taureaux indigenes de l'Amérique, ils ſont, comme l'obſerve Mr. Briſſon [*], beaucoup plus petits que les nôtres, & la Nature leur a donné un mauvais inſtinct : on ne peut que difficilement les ſubjuguer. Lors même qu'ils ſont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractere fougueux & revêche, ſecouent le joug, & retournent, à la premiere occaſion, dans les bois. Ce génie indiſciplinable eſt celui de preſque tous les animaux naturels de l'Amérique, ſi l'on en excepte le Glama, qui n'a pourtant point la patience du Chameau, auquel il paroît être plus apparenté qu'à la Brebis, avec laquelle on le confond communément.

On ne ſauroit obſerver ſans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y exiſtoit entre les Tropiques, aucun grand quadrupede; car, outre le Rhinoceros & l'Hippopotame, il y manquoit les Chevaux, les Anes, les Bœufs, les chameaux; les Dromadaires, les Girafes & les Eléphants : c'eſt-à-dire, ſept eſpeces principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoiſées & ſoumiſes à la domeſticité dans notre hémiſphere, ſi l'on en excepte le ſeul Eléphant, qui ſe laiſſe très-aiſément apprivoiſer, & il n'y a pas encore d'exemple qu'il ſoit jamais devenu domeſtique : on ne peut ſubjuguer que des individus, & non l'eſpece.

Le critique, au lieu de parler d'Ulyſſe & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence ſi ſenſible entre le regne animal de notre continent, & celui du nouveau Monde : mais il a évité ces difficultés; & quand il eſt dans la plus grande impuiſſance d'examiner les choſes,

---

[*] Voyez ſon *Régne animal*. Le Biſon engendre avec nos Vaches.

c'est alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le Tapir étoit le plus grand de tous les quadrupedes qu'on ait trouvés dans la Zone Torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en particulier, après avoir fini les articles du Puma, du Jaguar & du Cougouar.

CHAPITRE XIX.

Du Puma ou du Lion de l'Amérique.

IL eſt naturel, quand on veut écrire ſur les animaux, de commencer par étudier la Zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les eſpeces & les noms des eſpeces. Dom Pernety, n'ayant pas daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même: il ſe contente de dire qu'il y a au Pérou & ſur les frontieres du Chili, *un animal moins fort, moins courageux que le Lion* (*). S'il avoit ſu le nom de cet animal, il l'eût ſans doute nommé, & ce n'étoit pas encore aſſez de le nommer; il falloit ajouter la phraſe par laquelle les Naturaliſtes le définiſſent: cependant il eſt très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des Naturaliſtes (**), qui eſt le ſeul animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de Lion: il n'y en a abſolument pas d'autre, ainſi qu'on peut le voir dans les ouvrages de Mr. de Buffon. (***)

Comme le critique aſſure enſuite, d'un ton impoſant, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que les Lions Américains ſont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la

---

[*] Diſſertation ſur l'Amérique, pag. 112.

[**] *Puma, vulgò Leo Americanus, comâ carens: cauda non floccoſa, parva. Pilis magis luteſcentibus quam fulvis: corpore minor & invalidior quam Leones Africani & Aſiatici. Arbores ſcandit: ab homine fugatur, pecori infeſtus.* Telle eſt la phraſe qui convient au Puma.

[***] Voyez à la ſuite de l'*hiſtoire du Lion de notre continent*.

futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'ai jamais vue ; car il s'agit d'un fait que personne n'a pensé seulement à révoquer en doute.

La nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aisément se l'imaginer : chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité sans pouvoir assouvir la curiosité ; mais Acosta & Oviedo se distinguerent parmi les premiers qui en publierent, parce qu'ils donnerent des observations sur le regne animal. Oviedo ne put, dans l'isle de St. Domingue, voir de ces animaux qu'on a appellés Lions d'Amérique, parce qu'il n'en existoit pas dans cette isle : mais Acosta, qui parcourut presque tout le nouveau Monde, en vit plusieurs, & il observa d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre continent ; il s'explique là-dessus d'une maniere si claire qu'elle ne laisse, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ses termes que je traduirai mot pour mot.

Il y a en Amérique des Lions ; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des Lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs. [*]

Qu'on lise toutes les relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acosta écrivoit, jusqu'en 1745, on verra qu'elles se confirment mutuellement.

Je n'ai rencontré, dit Mr. de la Condamine, *que dans la province de Quito, & non sur les bords de l'Amazone, l'animal que les Indiens du Pérou nomment en leur langue* Puma, *& les Espagnols d'Amérique*, Lion. *Je ne sais s'il mérite ce nom ; le mâle n'a*

---

[*] *Sunt in hâc nostrâ Americâ ejusmodi feræ non paucæ ; sunt Leones, tametsi magnitudine & audaciâ & colore ipso haud ita fulvo Africanis illis longe inferiores.* De Sit. N. O. Cap. XXI., pag. 55.

point de criniere, & il eſt beaucoup plus petit que les Lions Africains. (*)

Le critique croit qu'on trouve dans le Bréſil, des Lions à criniere, auſſi élevés, auſſi courageux que ceux d'Afrique; mais c'eſt encore une pure imagination de ſa part: il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des obſervations; lorſqu'il lui étoit ſi facile de conſulter les ouvrages de Mrs. de Buffon, de Linnæus & des Naturaliſtes qui ont été ſur les lieux, comme Marcgrave & Piſon: il y auroit vu que dans tout le Bréſil il n'exiſte pas de grands Lions à criniere, & qu'on n'y rencontre même que très-rarement le Puma, qui eſt un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un Lion dégénéré: il ne ſeroit pas impoſſible, dit Mr. de Buffon, que le climat de l'Amérique l'eût ainſi dégradé, en réduiſant ſa taille, en le dépouillant de ſa criniere, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'eſt une bête d'une nature particuliere, qui ne produiroit pas même de Mulet avec la Lionne d'Afrique, laquelle auſſi n'a point de criniere, le caractere diſtinctif du mâle: d'ailleurs les mœurs du Puma différe nt de celles des Lions de notre continent; il grimpe ſur les arbres, & on peut aiſément le mettre en fuite, hormis qu'on n'ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leurs pays, que les Nègres, les Maures & les Caffres ne craignent les vrais Lions & les vrais Tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le critique, faute de conſulter les Auteurs qui ont écrit ſur l'Hiſtoire Naturelle, eſt tombé dans une erreur bien ſinguliere, lorſqu'outre le Puma, il place encore en Amérique d'autres Lions à criniere, & comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y en a

---

[*] *Voyage ſur le fleuve des Amazones.*

pas d'autres que le Puma, qui paroit s'être répandu dans différentes provinces de la Zone Torride: M. Frézier dit qu'on en voit jusques sur la côte de Cobija [*], où ils sont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'observe aussi parmi les Lions de notre continent: ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le Cap de Bonne-Espérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déserts du Zara & de Biledulgerid. (**)

Au reste Dom Pernety, pour s'appercevoir de l'erreur où il est tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les voyageurs Naturalistes, qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la description du lion de ce pays; & ensuite il auroit vû que cette description convient à tous les animaux Américains, auxquels on a donné ce nom dans les autres provinces; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'est en ce sens que Garcilasso a pu dire, que parmi les Lions du Pérou, il y a jusqu'à quatre variétés; mais il convient qu'aucun de ces Lions n'a ni la grandeur, ni la force des Lions d'Afrique [***]. En effet, le Puma ne sauroit se servir de sa queue comme d'une arme; tandis que les Lions de notre continent terrassent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le floccon est comme une mêche qui enleve la peau, & brise souvent les os.

---

[*] *Voyage de la mer du Sud.*

[**] Les plus grands Lions d'Afrique ont 5 pieds de haut & 9 pieds de long: les plus petits Lions d'Afrique ont 3 1-2 pieds de haut, sur 5 1-2 de long, jusqu'à l'origine de la queue.

[***] Tom. II, pag. 267.

CHAPITRE VI.

Du Jaguar & du Couguar.

QUand le critique a parlé des Tigres de l'Amérique, il n'a pas su, qu'il y a au nouveau Monde deux especes d'animaux très-différentes, auxquelles on a indistinctement donné le nom de *Tigre*. Le premier est le Jaguar, qui, selon M. Linnæus & presque tous les Naturalistes, est une sorte particuliere d'Once (*) : l'autre est le Couguar. Or il étoit absolument nécessaire de distinguer ces animaux, & faute de les avoir distingués, on ne conçoit pas du tout ce que le critique à voulu dire. Il n'avoit qu'à consulter les Nomenclateurs du regne animal, & y joindre la lecture des ouvrages de M. de Buffon : il y auroit appris à connoître les especes, il y auroit appris que le vrai Tigre, & sur tout le Tigre royal, n'existe pas en Amérique, où l'on ne trouve point d'animal carnacier d'une grandeur qu'on puisse comparer à celle de ce Tigre royal, qui a presque la taille du Cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en critiquant un Auteur qui a traité des animaux, on ait eu en ses propres lumieres tant de confiance, que de se croire dispensé d'ouvrir un seul livre

---

[*] *Onca Jaguara.* Marcgr. Bra. 235. *Habitat in America meridionali. Corpus lutescens, maculis ocellaribus nigris fœpe pupillâ nigrâ unâ alterâve instructis. Abdomen album maculis atris ut in pedibus, ubi minores. Cauda corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi Syst. Nat. Editio XII, T. I, pag. 61. Mammalia. Feræ. Felis.*

La Jaguarette ne paroît être qu'une variété du Jaguar.

d'histoire naturelle. Si Dom Pernety avoit seulement jetté les yeux sur quelques ouvrages fort répandus, & qui sont presqu'entre les mains de tout le monde, il eût compris, que ce qu'il a dit des Lions & des Tigres Américains, sont des erreurs palpables. Au lieu de recourir aux œuvres des plus célebres Zoographes, il cite les lettres d'un Jésuite nommé Cataneo, & qu'on a imprimées, je crois, par inadvertance, à la suite de la méprisable histoire du Paraguai, attribuée à Muratori, laquelle cependant n'est pas de Muratori, quoiqu'en dise le Journal de Trévoux. [*]

Il ne faut pas croire, qu'il soit si aisé d'écrire sur les animaux avec précision: cela exige un travail très-opiniâtre & une étude très-suivie; au point que les savants, qui ont été dès leur jeunesse initiés dans ces mysteres de la Nature, ne laissent pas de trouver encore au bout de leur carriere, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux, que Pison, Hernandez, M. de la Condamine & tant d'autres, nomment des *Tigres Américains*, sont les Jouagars, dont les plus grands ont à-peu-près la taille ordinaire du Tigre Africain, mais non pas celle du Tigre royal, la robe du Jaguar est mouchetée *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par anneaux ou par bandes transversales, *maculis virgatis transversis*. Ceux, qui ne sont pas Naturalistes, ne sauroient distinguer une peau de Tigre parmi des peaux de Pantheres, d'Onces & de Léopards: il n'y a rien de plus commun, que de s'y méprendre; au point qu'on a démontré, que les fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoissance bien clai-

---

[*] Le P. Berthier fit un jour un grand article pour démontrer que le Prévôt Muratori étoit véritablement Auteur de cette compilation, qu'on a intitulée l'*Histoire du Paraguai*; mais cette démonstration n'a pas convaincu les personnes instruites.

re de cette partie de leur commerce (**) Je laisse à juger après cela quel fond on peut faire sur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de Tigres qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de Jaguar, comme il auroit pû s'en convaincre dans les ouvrages de Mr. de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau Monde il n'y a pas de véritable Tigre. Quant au Couguar, qu'on nomme tantôt *Tigre poltron*, & tantôt *Tigre roux*, c'est un animal absolument naturel à l'Amérique, & dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien continent : il a le poil fort ras, sans mouchetures, sans anneaux, sans taches, d'un jaune tirant sur le roux, qui fait la nuance que les Naturalistes expriment par le terme de *luteo-rufus*. J'en ai vu un sujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangeres : il avoit la tranquillité d'un Chien, & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue : il est haut monté sur les jambes, ce qui le rend svelte & alerte : ses dents canines sont coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni désarmé, ni emmuselé, & on le conduisoit en laisse : le nom de *Tigre poltron* lui a été bien donné ; il se laissoit flatter de la main, & je vis de petits garçons grimper sur son dos, & s'y tenir à califourchon. Ceux, qui connoissent le vrai Tigre de notre continent, savent que c'est un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre, ni comparer à rien : il est impossible de le dompter, & encore bien plus impossible de le discipliner comme les Couguars : on n'ose le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages

---

[*] Les fourreurs appellent *peau de Tigre commun*, la Robe de l'Once : ils appellent *peau de Tigre d'Afrique*, la robe du Léopard du Sénégal. La peau de Tigre n'est pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée ; mais elle a de grands anneaux qui viennent se terminer au ventre : ces bandes ne sont pas si sensibles que les mouchettes du Léopard.

bien grillées & doublement barrées, & avec tout cela il est rare qu'on en amene en Europe : aussi M. de Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à en voir un individu en vie ; lui qui a passé presque tout le regne animal en revue, en faisant venir des extrémités de la Terre les animaux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté & au danger de transporter une bête aussi formidable que le Tigre, qui rompt, dit Bontius, de grosses solives ferrées : s'il venoit à se détacher dans un navire, l'équipage courroit risque d'être déchiré.

Le Lion & le Léopard se laissent en quelque sorte apprivoiser, & dans leur captivité ils paroissent plus mélancoliques que méchans : on les dompte & par la faim & par les coups souvent répétés, ce qui les fait ou ressouvenir de la supériorité de l'homme, ou oublier leurs propres forces ; mais le Tigre résiste à tout : la faim le rend plus terrible, les coups le rendent plus furieux, les caresses l'irritent, & celui qui le nourrit, est son premier ennemi. Dans son état de liberté, il attaque tout ce qui respire dans la Nature, en commençant par l'homme : il s'essaye avec les Crocodiles, ne recule pas devant l'Eléphant, ne craint point le Rhinoceros, brave le Lion, & emporte un Bœuf avec autant de facilité que le Loup enleve un Agneau. (*)

(*) *Denique robur hujus feræ incredibile est : nam occisum à se Bubalum, quamvis tribus partibus ipsa majorem, non secus ac festucam, in silvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circà silvas insulas & decipulas Tigribus capiendis, ex solidis trabibus compactas locari curaverat, quibus intus alligatus Caper, balatu suo, Tigridem pelliceret : ac forte evenit, ut valvis reclusis ingens Tigris capta esset, quæ trabes quamvis ferreis clavis ligatæ, unguibus, quibus plurimum valet, à se invicem divulsit ac evasit.* Bontius Historia Naturalis Indiæ Orient. pag. 53. Cap. de *Tigride*.

Ce n'eſt pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la férocité & les forces aux Jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils ſont repus, & un ſeul Chien ſuffit alors pour leur donner la chaſſe (*) ; mais les Sauvages naturellement poltrons, redoutent toujours leur rencontre ; parce qu'ils s'imaginent que ces bêtes préfèrent leur chair à celle des Européans ; ce qui peut provenir, comme il eſt dit dans les *Recherches Philoſophiques*, des drogues avec leſquelles ces Sauvages ſe graiſſent tout le corps, & dont l'odeur inſupportable les fait éventer de loin.

C'eſt dans l'humidité & la température de l'air entre les Tropiques au nouveau Monde, qu'on apperçoit les cauſes qui y rendent les animaux carnaciers, moins féroces, moins dangereux que dans notre continent : car on ne ſauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique, y augmente la ſoif du ſang dans les Tigres & les Lions, au point que ceux qui habitent hors de la Zone Torride, vers le Cap de Bonne Eſpérance, ou ſur les montagnes où l'air eſt moins brûlant

---

Il n'eſt queſtion dans ce paſſage que du Tigre ordinaire de Java ; car le grand, qu'on nomme le royal, eſt encore bien plus fort & plus terrible.

[*] *Hominibus æque ac beſtiis infeſtæ ; cum famelicæ ſunt ; alias enim à gregariis canibus, imo vel ſolo accenſo rogo de nocte in fugam facile aguntur.* Hiſt. Nat. Braſiliæ. Pag. 103.

Voyez auſſi ſur le Jaguar ou cette eſpece de Tigre Américain, M. de Buffon, & M. de Valmont. T. III., pag. 120, au mot *Jaguar*. La *Tigris Mexicana* de Hernandez, p. 498, eſt une eſpece de Léopard. Gesner paroît être le premier Naturaliſte qui ait ſu diſtinguer les Tigres d'avec les Onces & les Pantheres. On doute que Pline ait connu le Tigre : auſſi Buffon l'accuſe-t-il de s'être manifeſtement trompé, lorſqu'il aſſure que cet animal eſt ſi léger à la courſe : le vrai Tigre ne court pas vîte.

brûlant que dans les plantes sablonneuses, paroissent à demi apprivoisés, en comparaison de la fureur & de l'impétuosité des autres. Il est bien étonnant sans doute, qu'une cause qui opére avec tant de force sur la constitution & le tempérament des animaux de ce pays, y produise un effet contraire dans les hommes: car les Nègres, généralement parlant, sont de très-mauvais guerriers & excessivement peureux: ce qui prouve combien la pusillanimité est grande dans les bornes étroites de leur ame, c'est qu'ils sont infiniment plus prompts que les hommes blancs à se détruire eux-mêmes: non dans un grand désespoir, mais seulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni se noyer, ni s'empoisonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils se coupoient la langue avec les dents & l'avaloient. On a observé dans les vaisseaux Nègriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de se tuer, que la musique: dès qu'ils l'entendent, ils osent vivre, & oublient qu'ils ont voulu mourir: tant le suicide est en eux une foiblesse qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis, qu'on ne sauroit assez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les observations des Naturalistes sur la grandeur respective des especes animales qui habitent dans les deux continents: celles de l'Amérique qui sont généralement plus petites; & je sais bien que Dom Pernety n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire seulement dans M. de Buffon l'histoire des Chats-cerviers, celle des Loups cerviers, celle des Loups ordinaires & celle des Ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'est imaginé pouvoir décider sur tout cela par quelques mots véritablement jettés au hazard. Il assure que les Ours de l'Amérique sont d'une grandeur effroyable: à quoi je reponds qu'il a encore été aussi mal instruit en cela, qu'en tout ce qu'il dit des Tigres,

dont il n'a pas seulement connu les especes & les noms.

Voici les propres termes de M. de Buffon : *les Ours des Illinois de la Louisiane paroissent être les mêmes que nos Ours ; ceux-là sont seulement plus petits & plus noirs.* (*)

C'est un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par personne, que la plus grande espece d'Ours se trouve non pas en Amérique, mais en Moscovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le critique ayant ignoré l'histoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puisé dans les écrits des Naturalistes les plus estimés.

---

[*] Voyez son *Discours sur les animaux communs aux deux continents*.

CHAPITRE XXI.

Du Tapir.

Rien n'est plus inconcevable que la maniere dont la Nature a reparti & distribué les especes animales sur le Globe, il paroît qu'on devroit trouver les mêmes especes sous les mêmes latitudes, & cependant cela n'est pas : il y a des quadrupedes qui ne sont affectés qu'à de petites contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en se formant en société, en détruisant les bois, ont beaucoup influé en cela : plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuyent pas : trop d'obstacles les arrêtent, une riviere peut les arrêter : ils restent constamment dans les mêmes régions, & soit par une providence particuliere, soit par leurs propres ruses, ils échappent toujours à une destruction totale : on peut dans une isle, se délivrer des Loups ; mais on ne sauroit s'y délivrer des Souris, des Grenouilles, des Taupes ; il n'y a pas de doute que, du temps de Jules César, il n'y ait eu, en France & en Allemagne, des especes animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les vicissitudes physiques ont aussi resserré d'autres especes dans des isles, dans des pointes de péninsules d'où elles ne peuvent plus sortir : on conçoit bien, qu'on n'a pas été porter des Serpents venimeux & des Tigres à Java & à Madagascar ; & que ces animaux y existent, pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a séparé Madagascar & Java du continent, & en a fait des isles : il est bien certain que c'est là l'origine commune de toutes les

Bêtes insulaires, si l'on en excepte quelques Serpents de la petite espece qui ont pu échapper au bec des Cicognes, & quelques autres animaux carnaciers qui ont passé à la nage dans des isles peu éloignées du continent; c'est un fait, que les Couguars ou les Tigres poltrons, dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, sont arrivés à la nage dans quelques isles où les Européans avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne sont point dans notre hémisphere; d'où on peut inférer que les deux continents ne se sont pas touchés sous l'Equateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barriere insurmontable, qui a empêché nos animaux indigenes de la Zone Torride, de pénétrer en Amérique, & ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obstacle, qui ait prévenu cette confusion; sans quoi elle se seroit faite: car si l'espace de mer entre la Guynée & le Brésil, eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémispheres, se seroient trouvés sur un même continent. Il suit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui sont affectés, sans qu'ils soient descendus les uns des autres, sans que les Fourmilliers de la Guiane viennent des Fourmilliers du Congo, ou ceux du Congo de la Guiane.

La Nature, après avoir produit, dans le nouveau Monde, tant de végétaux & d'animaux absolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au régne minéral: plus on fait des recherches, plus on découvre, que les métaux & l'arrangement des couches terrestres sont les mêmes en Amérique que dans notre continent sous les mêmes latitudes; au point que Mr. Guettard a prouvé, que

dans le Canada, la disposition intérieure de la Terre est précisément comme en Suisse (*), tant pour les minéraux que pour les autres lits de matieres pierreuses & terreuses. On ne sauroit douter, que le centre de l'Afrique qui correspond au Pérou, ne renferme des dépôts d'or & d'argent aussi considérables que le Pérou, car l'immense quantité de paillettes que les fleuves d'Afrique charient, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'est encore la même chose par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre continent sont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes & plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomale & absolument inconnu dans l'ancien Monde : c'est l'Or blanc de Choco ou la Platine: mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir assurer, que la Platine ne s'y trouve point, pourvu cependant que ce ne soit pas une concrétion fortuite, ou un Oraigri par une espece particuliere d'émeril.

Quoiqu'il en soit, la Platine n'a pas empêché que les connoissances qu'on avoit acquises dans la Métallurgie, n'ayent suffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde; mais les notions qu'on avoit acquises dans l'histoire des plantes & des animaux de l'ancien continent, ont été absolument insuffisantes pour nommer & ranger en classes les nouvelles especes qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frapante est le Tapir, car la Zone Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas soupçonné l'existence, a dû produire parmi les Naturalistes une grande variété

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris à l'an 1752.

d'opinions sur le genre auquel il faut le rapporter; & ce qui prouve combien peu on a été d'accord, c'est qu'on en a fait un Bœuf, un Ane, & finalement un Hippopotame : il existe déjà des nomenclatures imprimées, où le Tapir est titré d'Hippopotame terrestre : mais en voulant introduire de nouvelles especes dans les anciens genres, on brouille bien plus les choses qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'est fondée que sur des apparences trompeuses. Mr. Brisson a été le plus raisonnable des Méthodistes, il a fait du Tapir un genre qui ne renferme qu'une seule espece, & qui par-là est très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne sont pas essentiellement différents de ceux de notre hémisphere, mais tellement métamorphosés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître : j'avois été induit dans ce sentiment par la grande analogie du Glama du Pérou avec le petit Chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroissoient être qu'une seule espece; mais en faisant des recherches ultérieures sur le Tapir, je me suis bien désabusé: en 1762, je prenois encore cet animal pour une sorte d'Hippopotame, & j'ai vu que d'autres Naturalistes ont été aussi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, selon moi, qu'on ne soutienne cette opinion.

Le Tapir a une trompe par laquelle il respire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muscle très-fort : l'Hippopotame n'a pas de trompe, & respire par la gueule & les naseaux. Le Tapir a quatre dents de moins que l'Hippopotame, & il lui manque aux pieds de derriere une division, n'ayant à ces pieds que trois doigts, & l'Hippopotame en a quatre à tous les pieds avec un faux talon (*).

(*) Je sais bien que M. Klein, en prenant les caracteres par lesquels il distingue les animaux, de la

Ces caracteres si tranchés séparent tellement ces animaux, que rien ne sauroit les rapprocher. Du reste, ils se ressemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de se nourrir, de courir dans l'eau, sans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramydale, & l'épaisseur de leur peau, qui sert aussi bien en Afrique qu'en Amérique à faire des boucliers impénétrables aux flèches, & même à l'épreuve de la balle d'un mousquet: ces animaux sont également chargés de beaucoup de graisse, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'instar du Wal-Ros & du Phocas (*)

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupede de leur Zone Torride; car le Tapir étant lucifuge, il ne se laisse ni apprivoiser, ni rendre domestique, & bien moins encore soumettre au travail: cela lui est commun avec l'Hippopotame, le seul de tous les grands quadrupedes de notre continent, dont on ne puisse tirer aucun service; tandis que le Cheval, le Bœuf, la Giraffe, le Chameau, le Dromadaire, l'Eléphant, qui tiennent un rang si distingué dans le regne animal, sont tous soumis au travail, & assistent l'homme dans les besoins de la société. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laissé en Asie le Rhinocéros dans son état sauvage, sans l'employer à aucun

---

conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds postérieurs. Mais cette méthode est-elle bonne & juste? Voilà de quoi j'ose douter. Les pieds postérieurs ne sont sujets à des variations que dans de certaines especes, & jamais dans d'autres, jamais dans les solipedes.

[*] La meilleure figure qu'on ait du Tapir, est celle qui a été dessinée en Amérique par M. de la Condamine, & que M. de Buffon a fait graver: elle ne ressemble en rien à celle de Pison; au point qu'on croiroit que ce sont deux animaux différents. C'est encore bien pis par rapport a l'Hippopotame, on n'en a aucune figure qui soit juste.

usage ; tandis qu'ils est soumis en Abyssinie, & y sert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'Eléphant : aussi les Portugais nomment généralement le Rhinocéros Asiatique, *le Moine des Indes* ; parce qu'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre son garrot, imite assez bien un capuchon.

Quand on considere, que tous les plus grands quadrupedes, qui existent sur le Globe, sont tombés sous le joug de l'homme, on s'imagine que cette servitude est un effet de notre seule industrie & de notre supériorité sur les bêtes, quelques robustes qu'elles soient ; j'avoue, que l'industrie y a eu beaucoup de part ; mais il est certain aussi que cela est entré dans le plan de la Nature, comme nous le voyons manifestement par le Chien, le seul de tous les animaux carnaciers avec le Chat, que nous ayons pu rendre domestique. Or je dis, que l'attachement que cet animal a pour l'homme, est dans son instinct, & non pas dans un caractere que nous lui ayons imprimé ; ainsi il y a dans tout ceci des bornes que la Nature a fixées : les animaux, qu'elle a voulu délivrer de la servitude, ne seront jamais subjugués par toute l'industrie humaine, & les animaux, qu'elle a formés pour la servitude, seront subjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du Tapir & de l'Hippopotame d'autant plus remarquable, c'est qu'ils sont l'un & l'autre frugivores, & non carnaciers ; & les animaux, que nous avons soumis, en exceptant toujours le Chat & le Chien, sont tous frugivores depuis la Brébis jusqu'a l'Elephant. (*)

CHAPITRE

[*] Il ne faut pas confondre les animaux soumis au travail & les domestiques avec les animaux simplement apprivoisés comme les Genettes, les Rats de Pharaon, les Singes, &c. Quoique l'Eléphant ne soit pas domestique, il est néanmoins soumis. On ne sait pas si le Rhinoceros est domestique en Afrique.

CHAPITRE XXII.

De la multiplication & de la grandeur des Insectes au nouveau Monde.

DAns les pays incultes, marécageux, couverts de bois, les insectes se multiplient, parce qu'ils envahissent, sans obstacles & impunément, toutes les productions de la Nature, qui a augmenté, comme on sait, le degré de la fécondité à proportion de la petitesse des animaux. Pour peu que la présence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matiere animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les especes d'insectes viennent s'y accumuler d'une maniere effroyable : comme l'ont vu les premiers Européans, qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique ; ils faisoient à chaque pas lever des tourbillons de cousins & de moustiques, qui les enveloppoient comme feroit un nuage.

Le critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce pays, plus actif & plus fécond qu'ailleurs : il falloit en conclure que ce pays étoit resté inculte depuis un temps immémorial ; puisque cette multiplication d'insectes est un effet nécessaire, & qui arrive dans tous les endroits de la Terre, qui ne sont pas habités par des hommes, ou qui ne sont habités que par des Sauvages. Si ces déserts se trouvent situés sous un climat chaud, ou seulement sous un climat tempéré, alors les Serpents & les Lézards se joignent aux insectes.

On prétend que, si l'Egypte restoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en applaniſſant ses digues, en feroit un prodigieux marais, où les

Grenouilles, les Crapauds, les Scinques, les Caméléons, les Crocodiles, les Couleuvres, se multiplieroient à l'infini : car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que seroit-ce donc, si cette contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages errants comme les Américains du Nord, qui étant paresseux & dépourvus d'instruments de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture ? ils n'osoient pas non plus mettre le feu aux bois, de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les Zibelines à plusieurs lieues à la ronde. Il ne restoit aux Américains d'autres ressources, que de couvrir leur peau d'une couche de graisse, & de fumer du Tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins persécutés par les insectes ; mais leur nombre ne diminuoit point.

Il est difficile de savoir au juste, ce que c'est que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le critique ; mais quelles que soient les idées vagues qu'on attache à ces termes, on ne sauroit admettre que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le pays le plus dépeuplé de la Terre, où les hommes étoient aussi rares que les Fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux insectes, ne peut qu'être nuisible à l'espece humaine & aux animaux quadrupedes : aussi n'en existoit-il aucun de la premiere, ni de la seconde, ni de la troisiéme grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer, de l'objection qu'on a faite, une objection contraire ; mais je ne raisonne pas sur des raisonnements. Le critique, en admettant l'existence de Géants Magellaniques, croit que la cause, qui fait grandir une Chenille à Surinam, ou une Grenouille dans les marais de la

Louisiane, est cette cause même qui produit des Géants à la baye Grégoire, ou à la baye Famine : il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. Mr. Linnæus a découvert, en Lapponie, de certains insectes dont la taille surpasse de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés ; cependant les Lappons seroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des Eskimaux.

La corruption, qui résulte de l'entassement des végétaux décomposés dans des terreins ombragés & humides, favorise la propagation des insectes : comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y sont pas dispersés, ni écrasés par le choc & l'agitation de l'atmosphere sur elle-même. Aussi a-t-on observé que, sur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des insectes ; tandis que la rive opposée en est entiérement remplie ; parce que le vent ne peut s'y faire sentir, ni éparpiller les essaims de moucherons qui s'y tiennent immobiles, & comme suspendus dans l'air, d'où ils tombent sur le premier animal dont ils sentent l'approche ; & à peu près comme les Chauve-souris tomberent sur le bétail que les Missionnaires avoient porté à Borja : les Bœufs les plus puissants, ne purent se garantir contre ces ennemis, qui détruisirent successivement tous les troupeaux.

On n'est pas encore assez avancé dans l'histoire naturelle des insectes, pour pouvoir parler pertinemment sur ce qui leur arriva dans les pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années ; mais il n'y a pas de doute, que de certaines especes n'y grandissent, parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, &, qu'elles s'y nourrissent paisiblement au sein de la Nature sauvage, & à l'abri des poursuites de l'homme, qui en fait une destruction bien plus grande que

ces animaux mêmes qui s'en nourrissent ; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je ne puis à cette occasion omettre une observation assez singuliere : c'est que, parmi tous les quadrupedes à poil, il n'y a qu'une seule espece qui ne vit que d'insectes, sans pouvoir prendre absolument aucune autre nourriture : cet animal singulier, qui n'a pas de dents, est le Fourmillier. Or il falloit nécessairement que cette créature fût placée dans les endroits de la Terre, où les Fourmis abondent le plus : elles abondent le plus dans le Brésil & dans le Congo, jusqu'au Cap de bonne Espérance, & c'est aussi précisément dans ces deux pays-là, que l'on trouve le Fourmillier, comme si la Nature avoit craint que, sans eux, les Fourmis ne multipliassent à un certain excès, qui pût occasionner quelque dérangement, s'il est permis de parler ainsi, dans l'équilibre des êtres (*) ; & cela aussi bien dans le nouveau continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les causes de cette grandeur qu'avoient les insectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive aussi à quelques Serpens, & à quelques Lézards, auxquels la Nature a accordé une longue vie ; parce qu'ils sont long-temps à croître, tellement que, dans de certaines especes la grandeur augmente

---

[*] Il y a jusqu'à quatre especes de ces Myrmécophages qui ne paroissent être que des variétés. Le plus grand a six pieds & demi depuis le bout de la queue jusqu'au museau, d'où on peut conjecturer de quelle quantité de Fourmis cet animal a besoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les Fourmilliers ; & cependant ils ont bien su que de certains cantons de l'Afrique étoient si remplis de fourmis, qu'elles y prenoient souvent le dessus sur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *Solpuges*, sorte de Fourmis Africaines.

avec l'âge : au contraire des quadrupedes à poil, où le terme de la vie est d'autant plus court, que celui de la croissance est moins long ; ces deux périodes étant toujours dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas positivement assurer, qu'on a trouvé au nouveau Monde, des Serpens plus grands que ceux que M. Adanson a vus dans les déserts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe ; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuse, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on désespéra de pouvoir s'en délivrer : ils attaquerent avec tant de fureur la colonie naissante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois sur le point de l'abandonner.

L'auteur des *Recherches Philosophiques* a parlé de ces temps-là, & si le critique eût lu plus attentivement l'ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il seroit resté dans les bornes de la question. Car qui doute, que les François de la Martinique n'ayent détruit, dans cette isle, depuis cent trente-cinq ans qu'ils y sont établis, au moins la milliéme partie de toutes les especes de reptiles qu'on y trouva au commencement du seiziéme siecle ? cependant il en reste encore, dit M. de Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la guerre continuelle des planteurs ; mais cela ne peut être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel Serpent vivipare de la Martinique, qui produira en une seule année soixante-dix Serpentaux ; les especes ovipares sont encore plus fertiles.

CHAPITRE XXIII.

Des Végétaux transplantés en Amérique.

PArmi les plantes étrangeres, portées par les Européans au nouveau Monde, quelques-unes ont d'abord pris, sans que le changement de climat les ait affectées. Tel est sur-tout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant : les colons de la Caroline ont fort étendu les rizieres ; mais c'est la plus mauvaise culture qu'ils pouvoient embrasser, ou la moins propre à purifier le climat. On ne sait pas encore quelles sont les précautions qu'employent les Chinois, les premiers agriculteurs du Monde, pour n'être pas sujets aux grands inconvénients qu'occasionne en Europe l'air des rizieres : tous les paysans, qui y travaillent dans le Milaney, prennent une espece d'hydropisie ; & en France, il a fallu sévérement défendre cette culture, à cause des maladies qu'elle produisoit. Il se peut que, dans les pays chauds de l'Asie, le dessèchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été submergées il en sorte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuisibles.

Quant à notre froment, semé dans les meilleurs défrichements entre les Tropiques au nouveau Monde, il n'a donné pendant les premieres années qu'une herbe épaisse & stérile ; parce qu'il puisoit trop de suc : il a fallu dans la suite y diminuer les efforts de la végétation par le sable, ou renoncer entiérement à cette culture, comme on a fait dans l'isle de St Domingue & aux Antilles. Le froment & le seigle n'ont pas essuyé de tels accidents dans les provinces septentrionales, où ils ont donné d'assez bonnes récoltes ; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on

à obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'industrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres en fumant les unes, & en ameublissant les autres : ces causes, qui ont déja tant agi, agiront encore de plus en plus; de sorte qu'au bout de trois cents ans l'Amérique ressemblera aussi peu à ce qu'elle est aujourd'hui, qu'elle ressemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cérisiers d'Europe, ne voulurent pas prendre (*) dans le seizieme siecle, on est ensuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant & en préparant le terrein. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent aussi beaucoup de difficulté à venir, & aujourd'hui ils sont fort multipliés; quoiqu'on fasse d'ailleurs peu de soie en Amérique: on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers, dans les contrées où il y a beaucoup de lacs & de marécages; ce qui prouve évidemment que ces insectes n'aiment pas les pays humides.

Au reste, l'observation la plus étonnante qu'on puisse faire sur les végétaux transplantés, c'est que dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'ait pas encore réussi à faire de bon vin. L'Historien des colonies Angloises dit que, dans aucun de ces établissements, les vignobles n'ont prospéré, non plus que dans la Louisiane; & cela sous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la

(*) Il est surprenant que les arbres à noyau, transportés d'Europe en Amérique, ayent d'abord moins cru & moins produit que les autres especes à pepins ou à osselets.

On voit par un passage de Garcilasso, qu'il ne croyoit pas que les cérisiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En* 1580, dit-il, *un riche marchand Espagnol, nommé Gaspard Dalcocer, apporta les cérisiers au Pérou; mais ils n'ont pu réussir.* T. II, p. 334.

France : les raisins y contiennent en abondance un suc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps : aussi les Colons sont-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries, aux Açores & à Madere qui est, comme on sait, une isle seulement défrichée depuis l'an 1430. (*)

A St. Domingue & aux Antilles, ni la vigne, ni le blé, ne veulent pas se laisser élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble & un peu salée. Enfin, on fait, dans différents endroits, du vin en quantité, qui est non-seulement inférieur, mais pas même comparable aux especes médiocres de notre continent : celui de Loretto & Saint Lucar, passe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglois, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement exposés, que les vignes y produisissent une liqueur plus vineuse, qu'en Pensilvanie ; mais jusqu'à présent ces essais n'ont pas réussi.

Dans les provinces, où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Géorgie, on a observé qu'il en sort annuellement des nuées d'insectes, qui viennent ravager les raisins : les Fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Brésil, & si les chalumaux des cannes à sucre n'étoient pas recouverts d'une gaîne fort épaisse que ces petits animaux ne peuvent percer, il seroit aussi impossible d'y faire du sucre, que du vin.

La grande humidité de l'air, au nouveau Monde, est sans doute une des principales causes du

(*) Il est vrai que Madere fut découverte en 1420. Cette isle étoit inhabitée & toute remplie de bois, auxquels on mit le feu, & tous les Auteurs disent que les forêts brûlerent pendant sept ans, ce qui est incroyable. Je suppose qu'on employa sept ou huit ans pour préparer le terrein, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

peu de succès que les vignobles y ont eu : plus les pays où l'on les plante, sont dégarnis de bois, & exempts de marais, plus le vin qu'on y fait, a de force : car, quand les vignes sont dans le voisinage d'une grande forêt, les brouillards, qui s'en élevent, font, indépendamment des insectes, avorter les raisins, ou en rendent la sève aqueuse. Voilà ce que l'expérience a enseigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les observations générales, il y a des observations particulieres qui ne concernent que quelques provinces : par exemple, à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment la peau des raisins, devient fort épaisse, les pépins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la seconde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette observation est d'autant plus surprenante, que M. du Hamel assure, dans son *Traité des Arbres*, que le même accident survient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec, soit qu'on eût fait venir les plants de France, soit qu'on eût été chercher des lambruches dans les bois. Outre cette dégénération, le froid est si grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut assurer que c'est un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'ayent pas du tout réussi en Amérique ; car l'Angleterre, extrêmement éclairée sur ses intérêts, eût appliqué toutes ses colonies à cette culture, & se seroit ainsi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paye aux François & aux Portugais pour leurs vins ; comme cela eût été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau continent ne seront peut-être pas encore en état, au bout de deux siecles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Constance au Cap de Bonne-Espérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui ont dégénéré en Amérique, de l'aveu de tout le monde,

on doit compter les Caffiers originaires de l'Arabie : ils donnent abondamment des fèves, tant à Surinam qu'aux isles; mais ces fruits sont d'une qualité si inférieure à ceux de l'Yemen, de Java & même de Bourbon, que les gens riches en Europe, & les Turcs ne veulent pas boire de ce caffé de l'Amérique: on l'a souvent mêlé avec celui de Moka, dans l'espérance de tromper les Levantins; mais on n'y a jamais pu réussir, & on ne le tente plus : car, outre qu'ils distinguent le mêlange au goût, ils le distinguent encore à l'œil. Aussi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une seule balle de leur caffé de Surinam en Turquie où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à sucre: c'est un fait inconteſtable que celui qu'on fait aux Canaries, que celui qui se fabrique à Tcheou-Fou à la Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voye du Caire, sont supérieurs en qualité au sucre du Bréſil, qui passe pour être le meilleur de l'Amérique. Il semble que la sève des cannes de l'Asie, est plus cuite & plus élaborée: le sucre de S. Thomé en Afrique, seroit comparable aux meilleures especes qu'on tire d'Egypte, si les Portugais le rafinoient mieux; mais ils le laissent à demi-brut: cependant cela n'empêche point qu'il ne soit préférable à tous les autres, pour les usages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à sucre ne produisent presque plus rien sur ces mêmes terreins où, à la premiere exploitation, elles se rempliſſoient de miellat. Ce malheur est arrivé à quelques colonies Angloises des isles, où l'*humus* n'étant pas profond, il s'est d'autant plutôt épuisé de ses engrais naturels que le feu des défrichements y avoit répandus. Rien n'est moins connu jusqu'à présent que l'origine du sel sucreux, qui paroît être réparti sur toute la surface du Globe; au point qu'on peut assurer que ce n'est qu'un acide dé-

guisé par l'action du Soleil sur de certains végétaux : presque tous nos pommiers à fruits aigres, transplantés en Espagne, y donnent, dès la seconde année, des pommes douces, cela arrive aussi dans beaucoup de provinces d'Italie : cependant dans ces mêmes pays, les Citroniers conservent leur acide (*) : la cause en est peut-être dans

---

(*) Presque tous les fruits, & même beaucoup de racines, contiennent plus ou moins de sucre : les raisins en contiennent beaucoup ; mais on ne conçoit pas comment un des plus célébres Chymistes d'Angleterre a pu soutenir que ce sucre faisoit la base du vin. Plus un fruit est aigre avant sa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle ou artificielle : je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette regle ; mais elles sont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette seule observation, on auroit déja assez fait pour pouvoir dire que le suc n'est qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguisé par l'action de la chaleur. Quand le sucre est exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, sans quoi il se change de lui-même en vinaigre ; après que le sucre liquide, que les Portugais du Brésil nomment *Caldo*, a reçu une certaine cuisson, on peut encore le changer en vinaigre, en y versant une goutte d'acide : après que le sucre est fait, après qu'il est raffiné & cristalisé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chymique, dans laquelle on le dépouille, par l'antimoine, de sa partie huileuse. Or, comme il n'y a absolument aucune différence entre le sucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raisins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de féves d'arbres, comme les érables & les bouleaux ; on voit que ce qu'on nomme sucre, n'est que le véritable acide végétal ; ainsi la difficulté tombe sur l'origine de cet acide, bien plus que sur celle du sel sucreux, qui n'en est qu'une modification manifestement produite par l'action de la chaleur : aussi un tonneau de vinaigre, qu'on transporte d'Amsterdam à Cadix, n'y conserve-t-il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande ; & reporté au Nord, il reprend cette aigreur dans le même degré qu'il l'avoit avant le premier transport.

l'épaisseur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que l'action de la chaleur ne convertisse l'acide.

Un phénomene aussi surprenant que ceux que je viens de rapporter sur la dégénération des végétaux, c'est qu'on a remarqué, dans tous les ports de mer, que les navires construits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne crû en Europe. On seroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque secret pour garantir des vers le bois de construction qu'on tire du Canada : un constructeur a proposé de le laisser macérer dans de vastes réservoirs ; mais ce procédé paroît long & couteux. Pour ce qui est de communiquer au bois de chêne de l'Amérique, la solidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer ; il croît dans un pays trop humide, & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un instant l'aubier, le cœur ne résiste pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles insectes à tariere, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.

On conçoit maintenant pourquoi, dans les pays chauds, les fruits sont ordinairement si sucrés, & pourquoi les cannes à sucre, quand même elles pourroient croître dans nos pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la base du vin, est l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verds ; aussi les premiers reçoivent-ils presque tous, outre l'action du soleil où ils croissent, une cuisson artificielle qui détruit le principe de la fermentation, qui tend à faire reparoître l'acide végétal sous sa forme primitive.

CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

NE point trouver dans un livre ce qui y est, & y trouver ce qui n'y est pas, c'est encore une mauvaise maniere de critiquer un livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en disant quelques mots au hazard, du commerce que les Européans font en Amérique, il a suffisamment réfuté les *Recherches Philosophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choses qu'il ne l'a fait.

C'est une vérité incontestable, que, si les Européans avoient laissé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette désolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Negres & des Colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail; & ce n'est qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent, car si l'Angleterre laissoit l'Albanie, la Caroline, la Pensilvanie, dans la même situation où la France avoit laissé la Louisiane, elle en retireroit précisément ce que la France retiroit de la Louisiane; c'est-à-dire rien.

Il faut de plus distinguer, entre les productions du nouveau continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique soit un excellent pays: ceux qui travaillent à ces mines, n'ont pas de souliers; ils n'ont pas de chemise. Enfin ces richesses sont si mauvaises qu'elles ont appauvri l'Espagne &

le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou seroit infiniment plus heureux, si au lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population suffisante, de bonnes terres labourables, bien arrosées, & sur-tout des grands chemins. Mais comment les Espagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de postes n'a jamais pu réussir; comment, dis-je, ces Espagnols pourroient-ils se déterminer à faire de grands chemins au Pérou? Ils aiment mieux se faire hisser au-dessus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il est vrai que tout l'or & l'argent du Monde, entre les mains d'un peuple indolent, ne produit rien; & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent. (*)

Parce qu'on pêche des perles à Panama & à la Californie, parce qu'on tire de la terre des saphirs & des émeraudes dans la Nouvelle Castille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un pays. Ces richesses sont comme les mines; elles ne valent rien, s'avilissent en se multipliant, &

(*) Il n'y a que sept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Espagne des diligences ou des chariots de postes, tant pour faciliter la communication entre les villes du Royaume, que pour transporter les voyageurs étrangers; mais ce projet ayant été fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à transporter les marchandises sur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Espagne, on ne conçoit pas comment ce Royaume manque encore, dans le dix-huitiéme siecle, de grands chemins, tandis que l'Allemagne, & sur tout la Bohême, où l'on s'est toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plûpart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richesse.

au lieu d'augmenter la population, elles la diminuent : le luxe qu'elles entraînent, est véritablement destructif, & pour ainsi dire absurde : aussi voit-on à Mexico des hommes, qui portent à leurs souliers des boucles de diamants, & qui vont le soir coucher sur la paille. C'est ainsi qu'on trouve à Rome des Abbés superbement habillés en soye, & qui dînent dans un hôpital, & soupent dans un autre.

J'ai dit que ces richesses s'avilissent en se multipliant, & cela est si vrai, que celui qui auroit eu en 1593 pour un million en pierreries, se trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cents mille livres. Le Roi de Portugal ayant, au commencement de ce siecle, envoyé plusieurs caisses de diamants en commission à des marchands Hollandais, ils lui répondirent que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jetter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir secrette qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierrereries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne, & c'étoit la capitale du plus pauvre Royaume de l'Europe : pour juger du délabrement où les choses y étoient, suivant la maxime du Chevalier Child [*], il suffit de

(*) Cette fameuse maxime du Chevalier Josias Child, a été rendue en ces termes par le traducteur françois du *Traité sur le Commerce.*

Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, dans quelle proportion il est de l'un ou de l'autre, quel est le degré de ses connoissances & de son habileté dans le commerce, il ne faut pas faire d'autre question que celle-ci : quel est le prix de l'intérêt de l'argent ?

Voyez aussi sur cette matiere un Discours du Chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun, n'est dans aucun pays du Monde plus bas qu'en Hollande ; en Angleterre il est presque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglois ont fait des progrès si rapides, qu'en 1580, l'intérêt étoit chez eux à 9, en 1600 à 8, & ainsi de suite jusqu'à 4. En Espagne l'intérêt étoit monté à 10 en

dire, que l'intérêt de l'argent étoit à neuf pour cent.

De ce qu'on recueille de la Cochenille au Mexique, il s'ensuit, que dans ce pays-là, on trouve une infinité d'insectes, ou de petites punaises rouges, qui étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aisément, que cette Cochenille est une richesse plus réelle que les mines & pêcheries à perles : car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, est pour l'Amérique plus que pour tout autre pays, une chose extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raison.

Parce qu'il croît au nouveau Monde du Tabac, cela ne démontre pas encore, que ce soit un excellent pays : on ne dit pas, que l'Europe est un bon pays uniquement parce qu'il y croît de la sauge ; quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européans ayant pris, on ne sait comment, un grand goût pour le Tabac, il est fort naturel qu'on l'aille chercher en Amérique, où on le cultive pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuse invention de la Ferme, on faisoit croître en France du Tabac égal à celui de la Virginie. L'Espagne a aussi sévérement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les Chartreux de Xerez, qui ayent conservé leur plantation, où ils font du Tabac supérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du Tabac a commencé, il pourra finir, & alors il ne tombera plus dans l'esprit de

---

1500 : en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 & ensuite à 4. Cela n'est jamais arrivé que dans ce pays-là, par une importation subite d'une immense quantité de métal.

de personne de dire, que l'Amérique est une heureuse contrée, parce qu'il y naît une espece de Jusquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, & que les Européans ont aimée persqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries & de bois de construction, dans le Nord de l'Amérique, il s'enfuit, que le Nord de l'Amérique ressemble parfaitement à la Sibérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de construction & les pelleteries sont supérieures à celles du nouveau Monde : il n'y a pas de comparaison entre le Martre brun du Petzora & celui du Canada.

Quand les Castors peuplent dans un pays, comme ils ont peuplé dans l'Amérique septentrionale, c'est une preuve, que ce pays-là est un immense désert : car ces animaux ne peuvent absolument former de grands assemblages de Cabanes & de Républiques que là où les hommes manquent, & où la Nature abandonnée à elle-même, est aussi sauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien continent une seule habitation réguliere de Castors : ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin : sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, sont tous solitaires, terriers, où réunis seulement en petites familles. Ces bêtes sont si dangereuses, dans les contrées habitées, & surtout dans celles où il y a des digues & des gabionades le long des rivieres, qu'on met toujours leur tête à prix, & à un prix plus haut que celle du loup : il y a des provinces en Allemagne où l'on paye jusqu'à onze écus à celui qui tue un Castor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre il fait de si horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru, si je ne l'avois vu : il ruine les saussayes & les oserayes, ronge les pilotis, & perce les digues les plus fortes ; son instinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préser-

ver de l'inondation. On conçoit bien après cela, qu'il ne se peut multiplier que dans des régions désertes comme l'Amérique, où les Sauvages ne s'intéressoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivieres dans des lits fixes. (*)

On sent donc que les pays, d'où on tire les pelleteries, sont dépeuplés; parce qu'on ne sauroit tirer des pelleteries d'un pays peuplé.

Le caffé & le sucre, que les Européans font croître en Amérique, forment deux prodigieuses branches de commerce. Ces végétaux ne se laissent cultiver que dans des terres situées entre les Tropiques, ou voisines des Tropiques; les Europeans étant maîtres de tout le nouveau continent, ils y choisirent les meilleurs terreins pour cette culture; & comme l'Amérique n'avoit ni Cannes à sucre, ni Caffiers, on les y porta des Canaries & de l'Arabie. Or pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convainquante en faveur de l'excellence du sol, il faudroit démontrer, que le caffé & le sucre de l'Amérique, sont supérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crues dans notre ancien continent: ce qui est bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laissé chez eux périr l'agriculture, & tout ce qui en dépend, on ne porteroit pas du sucre des Indes occidentales en Turquie, non plus qu'on n'en porte à la Chine: parce que les Chinois en font eux-mêmes d'excellent.

Qu'on examine bien la nature de ce commerce:

(*) Je ferai observer ici en passant une chose assez singuliere; c'est que le *Castoreum* des Castors d'Europe est beaucoup meilleur, & a plus de force que celui des Castors du Canada. *Europeum præstantius Canadensi*, dit M. Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers & nos saules ont un suc moins aqueux qu'en Amérique.

que l'Europe fait avec le nouveau Monde, & on trouvera;

1. Que parmi tous les articles d'exportation il n'y en a pas un seul qui concerne le nécessaire physique; car le produit de la pêche de Terre-Neuve n'est point compté au nombre des produits du nouveau continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent absolument pas que le pays d'où on les tire, soit un excellent pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le nécessaire physique, le vêtement, & les besoins qui suivent immédiatement les premiers besoins, & qu'on pourroit appeller de seconde nécessité: on y porte des farines, des salaisons, du beurre, des huiles (*), des vins, des eaux-de-vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des soyeries, du papier, des meubles, des ustenciles de fer, du verre soufflé & coulé, une immense quantité de mercerie & de cannetille, du thé, des épiceries des Indes orientales, des toiles blanches & peintes, des cotonnades, &, j'ai presque honte de le dire, des Nègres; mais enfin ces Nègres sont une marchandise aussi nécessaire à l'Amérique que les farines: ce pays est si mauvais qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée est, comme on peut bien le croire, celle dont le débit est le plus assuré: aussi tout le commerce interlope ou de contrebande se

(*) La quantité de grains, de farines, de viandes salées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Angloises du Nord ne fussent si florissantes: à force de cultiver leur terrein, elles sont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'est là le premier pas vers l'indépendance des Métropoles.

fait en portant secretement des Africains dans les possessions des Portugais & des Espagnols, qui donnent en échange des articles dont la sortie est prohibée. Ces Espagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail & très-avides du gain, n'ont d'autre industrie que celle qui consiste à multiplier le nombre de leurs esclaves. On dit, que les Quakers de la Pensilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Nègres; je ne sai si cette nouvelle est vraie; mais je sai bien, que, si les Espagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la source de l'erreur où le critique est tombé par rapport au commerce: il n'a pas su pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique, est si avantageux: tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, est si défavorable. C'est que l'Amérique manque de tout, pendant que les Indes orientales ont un immense superflu: ainsi on conçoit que les productions du terroir & des manufactures, qu'on reçoit en Amérique par nécessité, ne sont pas reçues aux Indes orientales. De là il arrive que l'Europe envoye dans les seuls établissemens de l'Amérique Espagnole tous les ans pour cinquante millions de productions de son terroir & de ses manufactures, & pour une somme encore plus considérable dans les établissements du Nord de l'Amérique: tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux côtes de Coromandel & du Mulabare, qu'en soldant en argent comptant les exportations qu'on en fait; ce qui est une opération destructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend, qu'on gagne sur tout ce qu'on lui fournit, & qu'on attire insensiblement son or & son argent. (*).

---

[*] La quantité d'or & d'argent que les gallions & les flottes apportent de l'Amérique, diminue d'année

Si, par une espece de miracle, l'Amérique parvenoit tout à coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigenes, de bons bestiaux, de bons vignobles, le commerce qu'on fait avec elle, tomberoit à peu près de trois quarts. La disette des matieres œuvrées, de beaucoup de productions naturelles, & sur-tout d'une population suffisante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le pays le plus malheureux du monde; car par-là il est entiérement à la discrétion des étrangers. Supposons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau Monde, & que tout commerce avec lui cessât; alors on verroit clairement lequel est le meilleurs pays, ou notre continent ou l'autre. D'abord la traite des Nègres étant interrompue, les Colons, faute de bras, abandonneroient leurs plantations: les huit millions d'Espagnols & de Portugais, créoles & autres qui sont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nuds pendant les premieres années: leur or tomberoit au-dessous de la troisiéme partie de sa valeur actuelle; & la moitié mourroit de faim. Tout le Brésil, où on ne fait pas une livre de sucre sans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état sauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a précisément que les colonies Angloises de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient se soutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premieres années. Quant aux isles qui ne

---

en année, & diminuera de plus en plus, comme on peut aisément se le figurer; de sorte qu'à cet égard-là le commerce des Européans en Amérique est aussi ruineux pour elle que celui de l'Asie pour l'Europe. On voit souvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaisseau venu du Pérou, sur un autre vaisseau qui part pour Canton. Cet or ne fait que passer par l'Europe, & n'y reviendra jamais, sinon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple.

cultivent qu'avec des Nègres qu'il faut sans cesse recruter, on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe au contraire resteroit exactement dans le même état où elle se seroit trouvée avant cette révolution ; parce qu'elle n'employe pas au travail de ses fabriques, ni à la culture de ses terres des bras étrangers, mais ses propres bras. Il résulte de ceci, que l'Amérique, vu le besoin qu'elle a de l'Europe, ne pourroit s'en détacher entierement : la politique l'a liée par tant de chaînes, & la Nature l'a encore liée par tant de chaînes, que son entiere indépendance est une chose moralement impossible ; mais elle ne le sera plus avec le temps.

Quand, après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foiblesse du nouveau Monde, on le trouve dans sa dépopulation, dans le besoin qu'il a de Nègres, dans le besoin qu'ont les colonies Angloises d'Allemands. On peut mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différents temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Baviere, des Electorats Ecclésiastiques, plus de cinq cens mille hommes pour ses établissements d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie, en 1750, 51, 52, 53, assure que, pendant son séjour, il arriva dans cette seule ville vingt-quatre mille hommes achetés en Allemagne, pour être appliqués à la culture des terres en Pensilvanie.

Il y a quelques années que la Baviere & d'autres Etats ont fait des loix extrêmement rigoureuses pour empêcher ces émigrations ; & il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suisse pour ses colonies ; mais si la Suisse use de la même précaution que la Baviere, il est difficile de savoir où l'on pourra trouver des Colons dont on a encore si besoin : lorsque M. Elliot, qui a succédé à M. de Vaudreuil, dans le Gouvernement du Canada, étoit en Europe, il disoit qu'il falloit tout au moins cent mille hommes pour commencer à peupler le Canada, & la Cour de Lon-

dres prit alors différentes mesures pour se procurer cette somme d'émigrants, sans qu'on puisse savoir si elle y a réussi ou non.

On a souvent agité en Angleterre cette question : *les colonies de l'Amérique n'ont-elles pas occasionné quelque dépopulation dans la mere-patrie ?* Ceux qui soutenoient l'affirmative, étoient bientôt désabusés par les calculs mêmes qu'on leur mettoit sous les yeux. Mais si l'on alloit chercher les Colons en Allemagne, il est bien aisé de voir que la métropole n'en souffroit rien : tandis que l'Espagne & le Portugal se sont dépeuplés par leurs colonies. Il n'est pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou sur un vaisseau Espagnol : c'est justement faire le contraire de ce qu'il falloit faire ; mais les Puissances minieres, sont toujours jalouses & défiantes.

On a observé, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Nègres esclaves ne peuplent pas beaucoup en Amérique, puisqu'on est si souvent contraint à les recruter : la même chose n'arrive pas dans la même proportion aux familles Allemandes, conduites au nouveau Monde ; mais il est certain qu'elles ne propagent pas en raison de leur nombre, & que la destruction ou la mortalité est parmi elles plus grande qu'ailleurs : le changement de climat, la misere, enlevent beaucoup d'individus ; le désespoir en enleve, &, comme dit Mittelberger, on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme ; parce que la maniere qu'on employe pour se les procurer, les avilit aux yeux de ceux à qui ils se vendent. Les personnes, qui se croyent en droit de pouvoir donner des avis aux émigrans d'Allemagne, leur ont souvent représenté, & même démontré jusqu'à l'évidence, qu'en cultivant bien la terre où le Ciel les a fait naître, ils seroient plus heureux, ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique ; mais on éblouit ces infortunés par des promesses : ils ouvrent les yeux quand il ne leur

importe plus de voir : ils doivent alors se soumettre à leur sort ou surmonter leur sort par le désespoir. Cependant s'il y avoit encore dans le Saltzbourg, des Evêques aussi intolérants que Firmian, je ne sais pas si après tout, il ne vaudroit pas mieux d'être dans la Pensilvanie, que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'aussi long-temps que la population sera si foible, & principalement dans l'Amérique méridionale, ce pays restera dans la dépendance de l'Europe, qui est maîtresse des côtes de l'Afrique, la pépiniere des cultivateurs.

CHAPITRE XXV.

Du défaut des monnoyes chez les peuples de l'Amérique avant la découverte.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, qu'aucun peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille proposition eût exercé la critique ? Qui croiroit qu'une pareille proposition eût pu être révoquée seulement en doute ? (*)

» Aristipe, ayant fait naufrage, nagea & aborda au rivage prochain : il vit qu'on avoit tracé » sur le sable des figures de Géométrie : il se » sentit ému de joie, jugeant qu'il étoit arrivé » chez un peuple Grec, & non chez un peuple » barbare.

» Soyez seul, & arrivez par quelqu'accident » chez un peuple inconnu ; si vous voyez une » piece de monnoye, comptez que vous êtes arrivé » chez un peuple policé. » *Esprit des Loix, Liv.* 13. *C.* 16.

Ainsi Dom Pernety, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû ou ne pas parler du tout des monnoyes, ou prouver que les Américains en connoissoient l'usage. Mais il convient que ces peuples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas encore avoir des monnoyes. De tout cela, il infere qu'ils sont supérieurs aux Européans ; pendant qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été & qu'ils sont encore barbares.

(*) On peut voir dans la Dissertation de Dom Pernety, aux pages 87 & suivantes, ses arguments singuliers qu'il employe contre cette proposition.

Pourquoi voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas besoin de monnoyes, s'en servent? C'est justement parce qu'ils n'en ont pas besoin, qu'ils sont barbares. Cela est si clair, que je n'insisterai pas davantage là-dessus. Le passage de M. de Montesquieu dit tout.

Testis mearum centymanus Gyas
Sententiarum.

Quand on se trompe sur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conséquences. Le critique, après avoir dit des choses si peu réfléchies sur le défaut de monnoye, en conclut que les Sauvages de l'Amérique mépriſent l'or & l'argent, par le même motif que beaucoup de Philosophes l'ont mépriſé: ensuite il met Socrate & Bias en parallele avec les Caraïbes & les Topinamboux. Mais encore une fois, c'est tout confondre, c'est confondre la plus sublime sagesse avec la derniere stupidité.

L'or & l'argent ne sont pas des richesses pour les peuples qui n'ont pas de monnoye: ils mépriſent ce dont ils ne sauroient jouir, tout comme les bêtes; mais les objets dont ils peuvent jouir, soit par un effet de leur imagination, soit par un effet de leurs besoins, ils les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richesses d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciseaux, la verroterie, les petites clochettes, les brasselets & les colliers de rassade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages: ce sont-là les objets de leur cupidité: c'est cela qui fait vendre au Caraïbe son lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes sommes, & une partie du commerce de Livourne, consiſte en la seule rasade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richesses,

donnent leurs plus belles pelleteries. S'ils payent si cher des choses qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau-de-vie & les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles ils se vendroient eux-mêmes; mais ceux qui achetent des pelleteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces barbares méprisoient les richesses *par un principe de Philosophie*, comme le critique le dit, auroient-ils jamais vendu leurs pays aux Européans? Les Chouanons n'ont-ils pas indignement vendu d'immenses terreins au Quaker Guillaume Pen? qui les a eus à si bon marché qu'il n'a jamais osé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raison de vendre ce qu'on leur auroit pris de force? En vérité, c'est parler comme Sepulveda, dans son abominable livre *De justis belli causis adversus Indos*. D'abord je doute que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrein; mais les Américains sont-ils pour cela excusables d'avoir vendu leur patrie, qu'ils devoient plutôt se laisser ravir mille fois que vendre une fois? N'est-ce point la maxime de l'homme, de mourir pour sa patrie? Est-ce donc une chose bien commune de mettre saterre natale à une honteuse enchere? Il ne faut pas être pour cela barbare; mais stupide, & si stupide qu'on rend le contrat qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terreins: oui sans doute; mais des peuples chasseurs, suivant un calcul fort juste, ont précisément besoin de huit cens arpents là où un peuple cultivateur a besoin d'un demi-arpent: un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit cens arpents rendent à peine en gibier: il faut donc que les peuples chasseurs ayent de grands terreins, & les peuples pasteurs des terreins moins grands: les peuples cultivateurs peuvent vivre sur le plus petit terrein. Tout cela est

compensé, ou plutôt tout cela est reglé sur la mesure du travail.(*)

La Compagnie Angloise de la Baye de Hudson traite année par année dix mille peaux de Castor, que les Américains chasseurs viennent apporter à ses factories, de cent & cinquante lieues de loin, si ses Américains mépriſoient les richesses *par un principe de Philoſophie*, comme Dom Pernety le prétend, ils resteroient dans leurs cabanes & dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, & plus ils rehaussent le prix de leur marchandise: il a été un temps où ils donnoient une peau de Castor pour un miroir, & actuellement ils veulent pour une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau-de-vie.

Je ne puis souffrir que des voyageurs ignorants comme Struys, & qui savent à peine lire & écrire, prodiguent dans leurs relations, le titre de *Philoſophe* aux Sauvages de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaises relations, où le compilateur, pour prouver que ces barbares ont une bonne *Philoſophie*, cite en témoignage l'Iroquois qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Versailles; mais il admira beaucoup la boutique d'un rôtisseur à Paris: il y tomba sur les viandes avec une avidité incroyable, & on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le compilateur en conclut, que cet Iroquois étoit *Philoſophe*, il estimoit, dit-il, les choses utiles, & non les choses inutiles. A cela je réponds qu'un Loup du Canada, en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne sont ni méchants, ni vertueux; mais je ne saurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *Philoſophes*, le soient eux-mêmes.

(*) Les Américains chasseurs, après avoir vendu tant de terrein, & perdu encore tant de terrein, deviennent naturellement devenir cultivateurs, & ils ne le sont pas devenus pour leur malheur.

CHAPITRE XXVI.

De l'Hospitalité chez les Sauvages.

REgle générale : les peuples brigands, & les peuples sauvages exercent l'hospitalité. Le critique pense que cela est au nombre de leurs vertus, mais cela n'est qu'au nombre de leurs besoins. Les peuples errants ne travaillent point, & parce qu'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoye. Or comme ils voyagent sans avoir de monnoye, il faut bien qu'ils se logent les uns les autres, ou plutôt ils se prêtent mutuellement très-peu de chose, ce qu'ils donnent n'est presque d'aucune valeur, & ce qu'on leur rend, n'est presque d'aucun prix.

C'est ainsi que les Moines mendiants, qui sont censés ne rien posseder, exercent continuellement l'hospitalité dans tous les pays catholiques de l'Europe : leur ardeur à faire des quêtes est si grande, ou la charité à donner est si immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent consommer; de sorte que tout leur superflu, qui consiste en des choses comestibles qui ne se conservent point, est distribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans les Couvents. La paresse de ces Moines entretient la paresse des pauvres qui ne sont pas Moines : les uns ne travaillent point parce qu'ils mendient : les autres ne travaillent point, parce qu'ils mangent le reste des mendiants. C'est-là le mal du mal : c'est introduire chez les nations civilisées les besoins & les ressources des peuples sauvages, & encore ceux des peuples brigands. En Asie où il y a une infinité de Pélerins, une infinité de Derviches,

de Fakirs & de Moines gyrovagues, on recommande sans cesse l'hospitalité : aussi n'y trouve-t-on pas des Auberges ; mais des Caravenseras où il n'y a rien. C'est par la même raison qu'en Espagne on ne trouve pas des Auberges, mais des hôpitaux presqu'aussi vuides que les Caravenseras de l'Asie. Tant il est vrai que l'hospitalité, qui est d'un si grand besoin chez les Sauvages, n'est qu'un manque de police ailleurs.

Les Missionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'est que l'hospitalité, parmi ces gens-là : un voyageur y entrera le soir dans une cabane, & personne ne s'en inquiétera, on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va, s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y asseoir entre les Sauvages & leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre : personne ne se leve pour lui faire place. Quand la sagamite & les viandes sont cuites, on les sert : chacun va y prendre ce qu'il veut & mange à part, *sua cuique mensa* (*) : le voyageur y cherche sa portion tout comme un autre, sans qu'on s'en informe : après le souper, on se recouche encore autour du feu, & on y passe la nuit. Si l'étranger reste un jour ou deux, on ne s'en inquiéte pas encore ; mais dès qu'on s'apperçoit qu'il séjourne plus long-temps, on l'éconduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci est bien dans les mœurs d'un peuple errant, où l'on suppose que l'hospitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des voyageurs ont besoin pour se reposer : cette hospitalité n'est donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les peuples civilisés, les affaires pour lesquelles on voyage, exigent souvent un long séjour : chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long

(*) C'est l'expression de Tacite *de Moribus Germa-*

séjour : un Huron qui est à la chasse, & un Tartare qui est en course, ne s'arrêtent gueres au-delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les Missionnaires ne sauroient assez nous dépeindre les incommodités qu'on souffre en logeant chez les Sauvages : leurs mets font bondir le cœur : leurs huttes sont toujours remplies d'une fumée insupportable : les chiens y foulent les gens qui couchent à terre : ceux, qui n'ont pas encore sommeil, chantent, prennent du tabac, ou se font entr'eux des contes ennuyeux jusqu'à ce qu'ils s'endorment (*). Quand il survient quelque alarme pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond silence, sans avertir le voyageur, sans même l'éveiller : le matin il est bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui sont continuellement en guerre avec leurs voisins, ces alarmes se donnent souvent : car parmi eux il est presque toujours question de se surprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; & ceux qui se laissent surprendre, ne résistent jamais, quelque grand que soit leur nombre, & quelque petit que soit celui des assaillants. Parmi les Tartares on n'est pas sujet, dit-on, à de tels inconvénients ; car, quand il y a quelque chose à craindre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes sur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

(*) Mr. Adanson dit, que les Nègres du Sénégal, se font aussi le soir, dans leurs huttes, des contes jusqu'à ce qu'ils s'endorment tous vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet usage en Espagne, & que c'est là l'origine de ce que les Espagnols nomment des *Nouvelles*, qui sont de véritables contes à dormir debout : aussi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* est ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommence le lendemain. Comme tout ceci est dans les mœurs d'un peuple paresseux que le travail n'endort pas, tout ceci doit aussi être dans les mœurs des Sauvages.

Comme les peuples sauvages ne peuvent séjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivieres, & comme ils doivent néanmoins traverser souvent ces déserts, ils suppléent à l'hospitalité par les poudres nutritives : nos anciens Sauvages d'Europe connoissoient aussi très-bien l'art de préparer ces poudres; ainsi qu'on le voit par un passage de l'abréviateur de Dion Cassius, lorsqu'il parle des Bretons : *ils préparent*, dit-il, *une certaine nourriture si propre à soutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une feve, ils ne sentent plus de faim, ni de soif.* [*]

J'avois d'abord cru qu'il étoit impossible aujourd'hui de savoir de quoi cette poudre des anciens Bretons étoit composée; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illustrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faisoit du *Karemyle*, qui est une espece de truffe noire & ronde, dont les Ecossois modernes se servent encore aujourd'hui pour le même usage. Or il me paroît que le *Karemyle* des Ecossois n'est que le *Latyrus radice tuberosa, esculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une espece de truffe : je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire, ne l'emportât sur toutes celles dont la composition est connue jusqu'à présent.

Tant il est vrai que les Sauvages ont eu, dans tous les temps & dans tous les pays, les mêmes besoins & les mêmes ressources.

---

[*] Voyez *Jean Xiphilin, de la traduction du Président Cousin*, pag. 408.

CHAPITRE XXVII.

Du défaut des mots numériques chez les Américains.

Le critique a beaucoup disserté sur les mots numériques (*) : il tâche de prouver, que le défaut de ces mots n'est pas, dans les Américains, un effet de leur stupidité, comme l'auteur le dit : il prétend ensuite que ces peuples font de grands comptes en se servant de leurs doigts, de cailloux, de noix, ou de cordons. Mais comment est-il possible qu'il n'ait pas mieux saisi le point de ma difficulté? qui se réduit à ceci.

Les Américains ne savent compter jusqu'à vingt sans employer continuellement des signes matériels ou représentatifs pour suppléer aux idées des valeurs.

Les peuples de notre continent comptent des millions sans employer des signes matériels.

Otez à un Américain ses instruments, & il ne saura plus compter au-delà de trois : il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets sensibles jusqu'à la milliéme unité ; afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de sensations.

Le critique s'imagine que la difficulté ne concerne que le défaut de mots ; mais elle concerne bien plus le défaut de conceptions ; & cela est si clair, que, si ces barbares avoient eu des notions précises des valeurs numérales, ils auroient inventé les termes pour les exprimer, aussi bien que nous. Or

(*) Dans sa dissertation depuis la page 84 jusqu'à 87.

comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'ensuit qu'ils n'ont pas eu les notions requises pour cela. C'est une véritable stupidité.

Le critique s'imagine encore que nous aurions pu nous passer d'inventer des mots pour compter au-delà de dix, puisqu'on auroit pu dire *trois fois dix*, au lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, si nous n'avions pas de grands comptes à faire; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut nécessairement des termes; sans quoi on seroit réduit à employer sans cesse les signes matériels, & alors nous n'aurions sur les Sauvages aucune supériorité; mais comme nous avons cette supériorité sur eux, il faut avouer que nous l'avons, & ne pas disputer sur des choses incontestables.

Le critique s'imagine encore pouvoir justifier les Américains, en assurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix signes, ou dix notes d'Arithmétique écrite; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous servons, puisque nous avons des mots numériques pour compter une somme quelconque; & que les Américains n'ont pas des mots numériques? La différence qu'il y a entr'eux & nous, est telle qu'ils doivent chiffrer lorsqu'ils comptent jusqu'à vingt, & que nous comptons sans chiffrer: nous n'employons nos notes d'Arithmétique, que quand nous calculons: car hors de l'opération du calcul, nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un passage de Vitruve & de quelques autres, que les anciens avoient déjà observé que la progression décuple que toutes les nations policées de notre continent ont adoptée, est une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en sont restés là; & dans l'ancien Monde, l'Arithmétique a été si-tôt perfectionnée, & les mots numériques sont si anciens, qu'aucun Auteur n'a

jamais su ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés ; ils existent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens livres que nous connoissions, & qui est indubitablement le *Shastah* (*), on trouve déjà des mots numériques,

(*) *Paar*, mille. *Lac*, cent mille. Dix *lacs*, million. *Paar par paar* mille de mille. *Suttec Joque*, période de 32 *lacs* ; de sorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un seul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il est surprenant que des Savants, en faisant l'analyse d'un fragment de l'*Histoire des Indous* par M. Alex. Dovy ayent non-seulement attaqué l'antiquité de ce que M. Dovy nomme le *Schaster* ; mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général, en soutenant qu'ils n'ont reçu leur Philosophie que des Grecs, & que leur législateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ére. Tout cela est vrai, disent-ils, puisqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un peuple fort célébre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Asie que jusqu'à Babylone : ainsi il n'a pu connoître à fond les Indiens : il s'est contenté de rapporter ce qu'il en avoit ouï dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'ensuit, selon ces savans-là, que les Chinois ne sont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conséquences sont absurdes.

Quant à la Philosophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler pour la premiere fois que du temps de Pythagore ; c'est Pythagore qui a adopté les sentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Aussi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la Philosophie Grecque venoit de l'Orient. On voit dans Strabon & dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnosophistes se tenoient déjà sur un pied, & regardoient le soleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or, ils n'ont certainement pas appris ces spéculations-là des Grecs.

Quant au législateur des Indiens, on voit clairement que les savants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Eramah. Boudha vivoit vers l'an 1000 avant notre ére ; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, & non un fondateur. Il est étonnant qu'on ne cesse en Europe de disputer aux Orientaux leur antiquité, & d'atta-

portés au-delà du terme de *million* dans la progression décuple ; pendant que les Américains n'ont pas encore de mots numériques, portés au-delà du terme de *trois*, dans la plûpart des provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de M. de la Condamine, qu'on a cru, a ce que dit Dom Pernety, trop légérement : mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui soient plus sûres ? Non sans doute ; il n'en a fait aucune, & il parle de tout ceci comme il a parlé des monnoyes, sans connoître seulement le point de la difficulté.

On a prétendu que la progression décuple, quoique généralement suivie, n'est cependant pas celle qu'il falloit suivre ; parce qu'elle ne renferme que deux divisions ; tandis que la progression par douzaine contient quatre divisions par 2, 3, 4, 6. Il est sûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul ; mais l'avantage en lui-même n'est pas assez grand, pour que jamais aucun peuple ait été tenté de changer pour cela sa progression ; ce qui seroit même, à ce que je crois, impossible.

Le critique, soit par inadvertance, soit par quelque motif particulier, assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, a dit, que les Américains, *pour exprimer le nombre vingt, se servent des doigts, des mains & des pieds.* Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques* : l'Auteur ayant fait, avant que de commencer son livre, quelques recherches sur l'état de l'Arithmétique chez différentes nations sauvages, n'en a pas découvert une seule, qui eût la progression par vingtaine : il n'y a pas non plus,

---

quer l'authenticité de leurs livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe en 1762, M. Brucker les attaqua comme des livres apocryphes, sans les avoir jamais vus. Au reste, les Zends sont bien plus modernes que le Shastah.

dans le Monde entier, un peuple policé qui se serve de cette progression-là; preuve manifeste que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds; car en ce cas, au lieu d'avoir la progression par dixaine, on auroit par-tout adopté celle par vingtaine: si dans une Isle fort éloignée du continent il eût existé une race d'hommes sexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progression par douzaine.

Le critique se trompe encore, lorsqu'il parle des tailles du bâton fendu: il n'est pas vrai que ces instruments soient employés en Europe uniquement pour compter. On les employe, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paye pas sur le champ, soit certain de la bonne foi du vendeur; car ils ont chacun une moitié de cette espece de registre de bois: on ne peut marquer le signe de la dette, ou faire des entailleures, que quand les deux parties du bâton sont exactement jointes: sinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir sur la moitié de sa taille plus d'articles que l'acheteur; & c'est justement pour prévenir cette fraude, qu'on se sert de ces instruments, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les pataraffes coupées par le millieu, & qu'on rejoint ensuite pour voir si les traits se rapportent avec justesse, comme on le pratique dans quelques Monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent aussi à l'égard des passe-ports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne sont pas en guerre: le passe-port de la Hollande avec Alger a longtemps été un vaisseau avec tous ses agrêts & tous ses cordages: on coupoit cette espece d'estampe par le milieu; le corsaire en avoit une moitié, & le marchand l'autre: à l'exhibition, on ne faisoit que joindre les parties coupées, pour voir si les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, se réunissoient. Les Algériens ne sachant pas

lire les écritures Européannes, & les Européans ne sachant lire les écritures d'Alger, on a employé la méthode dont je viens de parler; & cette méthode est, ainsi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le critique a donc eu tort de citer ces instruments comme des instruments de calcul: je ne sai même comment l'idée a pu lui en venir; & pour rendre l'inadvertance complette, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pousser le calcul à des millions, comme s'il étoit surprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons. Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur se servent entr'eux des mots numériques: l'un pour énoncer le total de la dette, & l'autre pour énoncer le total du payement.

Je laisse après cela à juger à tout homme raisonnable si le besoin, où sont les Américains de se servir de signes matériels ou représentatifs pour suppléer au défaut des mots numériques, n'est pas une grande preuve de leur stupidité.

CHAPITRE XXVIII.

De l'état des arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur pays.

CEtte maniere de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on supprime les preuves dont l'Auteur se sert, & où on le combat ensuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'auteur a dit que, sous les Incas, il n'y avoit pas de villes dans le Pérou, hormis Cusco; & il cite Zarate, dont voici encore une fois les termes : *Il n'y avoit, sous les Incas, dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville : Cusco étoit la seule.* (*)

Mais, dit le critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate; vous deviez citer le P. Feuillée, qui assure qu'il y a eu dans ce pays une ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds, qu'il faut préférer un Auteur contemporain, qui par son emploi étoit obligé de connoître toutes les habitations du Pérou, puisqu'il y devoit lever le tribut, à un voyageur tel que le P. Feuillée, venu à peu près deux cents ans après Zarate. Je réponds encore, qu'il est difficile d'ajouter foi à l'existence des grandes villes dont on ignore le nom, & qui ne sont marquées sur aucune carte que nous ayons de ce pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette ville longue de cinq lieues entre Calla & Lima? Non sans doute. Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a pas vue : Garcilasso, qui auroit dû la connoître, ne l'a pas con-

(*) Chapitre IX. Tom. I.

nue, & cependant il étoit né au Pérou ; c'eſt comme ſi un Normand n'avoit jamais oui parler de Rouen : Don Juan, qui auroit dû en voir les ruines, ne les a point vues. Si à tout cela on ajoute qu'Acoſta n'a pas connu cette ville plus grande que Paris entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a eu de fortes raiſons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme qui cultivoit des ſciences utiles ; mais il avoit conſervé un grand reſte de cet eſprit de petiteſſe & de crédulité, que les jeunes gens puiſent dans les ordres monaſtiques, où il faut tout ſacrifier à ſon ſalut, juſqu'à une partie même de ſa raiſon. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Ceſaréens*, & de tant d'autres choſes, pour ſe convaincre de ſa facilité à croire, & de ſa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'hiſtoire naturelle.

Quand le critique parle des arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il eſt impoſſible de ſe former là-deſſus des idées claires, qu'en parlant toujours dans un ſens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera ſans doute qu'ils étoient à de certains égards bien ſupérieurs aux Iroquois ; mais ſi on les compare aux peuples de l'Europe du ſeiziéme ſiécle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni induſtrie, ni arts, ni ſciences. Ils ne ſavoient ni lire, ni écrire : ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer ; *mais*, dit le critique, *ils n'en avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé ?* A cela je réponds, qu'il faut être peu verſé dans l'hiſtoire du Pérou, pour faire de telles objections : voyons donc ſi les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garciaſſo.

» Les Indiens du Pérou n'avoient point de con-» noiſſance dans les Arts, & ſe trouvoient pri-» vés de pluſieurs choſes néceſſaires à la vie : ils

» avoient

» avoient beaucoup de forges où l'on travailloit » sans cesse ; cependant ils mettoient mal en œu- » vre les métaux. Quant au fer, ils en avoient » plusieurs mines ; mais ils ne savoient pas en » faire usage ; au lieu d'en faire des outils, ils en » formoient des pierres fort dures. » (*)

Ils avoient donc du fer ; mais ils étoient si éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient jusqu'au moyen de le purger de ses scories, en l'ecumant dans des fourneaux de fonte : car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des masses de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand usage que les cailloux ordinaires.

Si l'on observe, d'après le Docteur Krafft, que les Hottentots, sans sortir de la vie sauvage, savoient forger le fer, on sera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une espece de société, n'ayent pas eu assez de pénétration pour découvrir une chose si facile à trouver : car toutes les nations de notre ancien continent, ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'industrie de le forger ; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps, que l'art de travailler le métal.

Quand j'observe que les Péruviens avoient commencé par employer premiérement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer sans pouvoir le fondre ; alors il me semble que, si la progression de la Métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet art, sans lequel les hommes ne sont rien, l'origine de la traduction sur les quatre âges du Monde, de sorte que le siecle ou l'âge d'or n'a été que ce

[*] Chapitre VI. Tom. II. Pag. 60 & 61.

temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les Poëtes sont survenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la Métallurgie, il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que presque tous les peuples n'ayent connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre : non-seulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier; mais c'est encore le premier dont les hommes auront connu l'existence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivieres, dans tant de fleuves qui en charient. Je sais bien que ceux qui suivent le sentiment du Poëte Lucrece, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par hazard en fusion des filons ou des veines métalliques; mais cela me paroit être une pure imagination : car qu'on ait commencé par ramasser les paillettes des rivieres avant que d'ouvrir des mines, c'est un fait indubitable, & attesté dans le langage des Poëtes même, par la Toison d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'est pas possible qu'ils ayent été quelque chose de plus que Sauvages : aussi toutes les peintures, que les Poëtes ont faites de leur âge d'or, ne sont dans le fond que des descriptions de la vie sauvage, c'est-à-dire, du pire de tous les états où l'espece humaine puisse être reduite; mais comme ces Poëtes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés, en décrivant leur siecle d'or, dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chênes, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraises & d'arbouses, & ensuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes se couvroient d'elles-mêmes de moissons abondantes, & que les

fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui est vrai à la lettre ; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guere, dans les pays du Nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux ayent été les mêmes pour tous les peuples : cela est absolument absurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur siecle de cuivre.

Les Chinois, connoissant déja le fer & la castine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorsque de certains peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur siecle d'or. Hérodote assure que de son temps il y avoit une immense quantité d'or dans ce pays qu'il appelle le Nord de l'Europe (*) : ce qui seroit étonnant, si Hérodote avoit été bien instruit : mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Espagne qu'il ne connoissoit pas, ou que de certains fleuves du Nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui : cependant le Rhin en charie encore beaucoup, & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries qui, en raison du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laissent pas se rendre ; mais c'est une mauvaise occupation.

J'espere qu'on me pardonnera cette longue digression. Je reviens aux Péruviens. Si le fer seul leur eût manqué, & que l'esprit & l'intelligence ne leur eussent pas manqué, ils se seroient élevés, indépendamment de ce secours, à un certain point dans les sciences ; mais leur peu de progrès dans les sciences, est attesté par le défaut des mots nécessaires pour exprimer les notions morales & métaphysiques : ainsi que leur peu de progrès dans la législation & la police, est attesté par le défaut de la monnoye.

---

[*] *Libro III.*

Si, après tout cela, on considere l'état des arts & des sciences chez les peuples de l'Europe & de l'Asie au seiziéme siécle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choses très-inférieurs aux nations policées de notre Continent. Tel est le phénomène qui a tant surpris l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans son livre.

Mais, dit-on, il a supprimé des faits favorables aux Péruviens (*). Je réponds que cela n'est pas vrai, & d'ailleurs quand il auroit dit tout ce qu'il savoit, quand il auroit compilé tout ce que les Historiens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en résulteroit toujours que les Péruviens ne savoient ni lire ni écrire, qu'ils ne connoissoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots, dans leur langue, pour exprimer *l'espace*, la *durée*, la *matiere*, &c. & qu'ils ne savoient compter sans employer des signes matériels ou représentatifs, pour suppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre Globe, ils ressembloient parfaitement aux habitants de notre hémisphere, par la figure extérieure, à la barbe près; & ils étoient néanmoins infiniment plus stupides, infiniment moins industrieux, infiniment moins inventifs, que les habitants de notre hémisphere,

---

[*] Je ne conçois rien aux imputations du critique: il veut absolument que l'Auteur ait supprimé des faits pour rabaisser d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet Auteur a revendiqué à ce peuple le secret de durcir le cuivre, que le Comte de Caylus lui a disputé, en assurant positivement qu'un tel secret ne pouvoit avoir été en usage parmi une nation aussi abrutie que les Péruviens. Ou le critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'ouvrage qu'il a attaqué: il n'y a absolument pas de milieu. Que seroit-ce donc, si l'Auteur avoit adopté le sentiment du Comte de Caylus? Alors il eût réduit l'industrie des Péruviens à rien du tout.

qui savoient tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui savoient encore mieux qu'eux, ces choses mêmes qu'ils savoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallele ces deux especes d'hommes, puisque tout l'avantage est d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureusement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foiblesse, ni tant de courage contre tant de pusillanimité. En vain le critique se tourmente-t-il à objecter sans cesse que les Américains devoient succomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fusils, nos canons, nos vaisseaux de guerre, nos fortifications, nos mécaniques. Oui sans doute, c'est précisément parce qu'ils étoient très-inférieurs aux Européans. Ainsi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on est parti; & la difficulté consiste toujours à savoir, pourquoi les peuples de notre Continent avoient tant d'industrie, pendant que les Américains en avoient si peu ou presque pas du tout. Or comme la difficulté est toujours la même, la solution est aussi la même : les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'espece humaine, ce qui étoit possible aux Européans, étoit impossible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus dans leurs canots, attaquer l'Espagne, comme les Espagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes eussent été exterminés jusqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les écrivains Espagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mémorable, le plus grand événement de l'histoire, étoit la découverte du nouveau Monde; mais quand ensuite ils ont réfléchi à la foiblesse où l'Espagne se trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit & exécuta ses immenses conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des causes surnaturelles : ils semblent n'avoir plus admis la

puissance des hommes, mais la volonté immédiate d'un Etre qui gouverne les hommes. S'il ne s'agissoit que de la destruction de quelques Monarchies, ils n'en seroient pas surpris, disent-ils; mais que quelques Européans ayent conquis & conservé jusqu'aujourd'hui sous leur joug une moitié du Monde, cela n'est pas, selon eux, dans l'ordre des événements que nous connoissons depuis que l'histoire est écrite, ou que la tradition a commencé.

Oui sans doute, cet événement-là ne pouvoit arriver qu'une seule fois, & en ce sens, il n'est pas dans l'ordre de ceux que nous connoissons : car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde, qu'on puisse opposer ou comparer seulement à la découverte du nouveau Continent ? Mais d'un autre côté il ne faut pas tellement faire influer la Divinité dans les actions des hommes, que les hommes seroient innocents, & la Divinité coupable : comme si ce n'étoit pas une absurdité impie de croire que le Ciel eût inspiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez sur le trône ensanglanté de Montezuma, par une suite de crimes sans exemple. C'est encore une autre absurdité de ne pas s'étonner de la destruction de quelques Monarchies, & de tant s'étonner de la destruction d'une moitié du Monde.

Il faut observer que les peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou absolument aucune, à la découverte du nouveau Monde ; & cependant ils sont parvenus aujourd'hui au plus beau siécle dont leur histoire fasse mention depuis *Thuiston* & *Man* : les arts & les sciences y fleurissent à l'envi ; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou, du Mexique, du Brésil n'ont pas fait fleurir les arts & les sciences en Espagne & en Portugal : ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaise conduite de Philippe II. Cet homme dépensa d'une maniere inconcevable, des richesses inconcevables, il pouvoit tout créer chez lui, &

il détruisit tout : l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les Académies des sciences actuellement subsistantes en Europe : s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'est que grand & massif, il ne seroit resté en Espagne aucune trace des trésors qu'il dissipa, sans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après sa mort, la foiblesse de l'Espagne alla en augmentant jusqu'en 1681 : cette année-là, dit Madame d'Aunoi dans ses Mémoires, le Souverain du Mexique & du Pérou, ne put plus payer ses domestiques : la livrée de l'écurie, ayant attendu ses gages pendant deux ans, déserta le palais de Madrid ; & il n'y resta pas même un seul palfrenier pour panser les chevaux : la table des Gentilshommes, qui est la seule que le Roi Catholique entretienne, manqua absolument : la Reine n'avoit ni argent pour payer ses domestiques, ni pour faire des aumônes ; ce qui, dans un pays si pauvre, est d'un aussi grand besoin que l'hospitalité parmi les Sauvages : on ne pouvoit compter sur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne restoit dans cette détresse, que de faire un Auto-da-fé, & on en fit un en 1682, dont les Juifs d'Espagne se souviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'histoire des richesses entre les mains d'un peuple indolent & dévot.

CHAPITRE XXIX.

Des ruines d'Atun-Cannar & de la forteresse de Cusco.

A Entendre parler Dom Pernety, il semble que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à travestir la vérité dans les moindres choses, ainsi que dans les plus grandes: comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du lecteur sur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces masures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois dire seroit inutile; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne sauroit voir, il faut en consulter le plan: ainsi je supplie le lecteur de jetter un coup d'œil sur le plan de ces décombres, que Mr. de la Condamine a fait insérer dans les *Mémoires de l'Academie de Berlin*. On verra que les Moines du Pérou, trop paresseux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défiguré ces *Incas Pircas*, ou ces monuments des anciens Péruviens: ils ont même bâti, dans celui d'Atun-Cannar, une espece d'auberge ou de ferme; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse reconnoître encore l'ancienne structure, & très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu assez d'esprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'est pas encore content du plan de Mr. de la Condamine, on pourra consulter celui de Don Juan, gravé en Hollande.

Garcilasso, après avoir parlé long-temps de la forteresse de Cusco, que Pizarre prit sans tirer un coup

coup de fusil, finit par ces termes, qui décideront non pas de ce qu'il faut croire de cette forteresse, mais de celui qui l'a décrite.

Quant à moi, dit-il, *je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité : car l'exécution en paroît impossible, même avec tous les instruments & toutes les machines connues en Europe : aussi plusieurs personnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par enchantement, à cause de la familiarité que les Indiens avoient avec les Démons, & je ne suis pas fort éloigné de ce sentiment.*

Il me paroît après cela, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu des raisons pour se défier de tous les Historiens qui écrivent de cette maniere-là; car cette maniere d'écrire pourroit perdre un homme dans l'esprit de tous ses lecteurs.

L'Historien le plus véridique & le plus raisonnable que j'ai consulté, dit que, dans cette forteresse de Cusco, on voyoit des pierres dont les plus grosses pouvoient peser depuis 25 jusqu'à 30 000 livres. Or la maniere qu'employent les Péruviens pour transporter ces pierres, étoit si peu merveilleuse, que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les Fées, ou les Démons, qu'il faut réserver pour de plus grands exploits, suivant les maximes de la Poëtique.

Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus.
Inciderit.

1. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons instruments pour découper les rochers en éclats ou en carreaux, ils se voyoient très-souvent dans la nécessité de se servir de pierres beaucoup plus grosses qu'elles ne devoient l'être.

2. Quand ils vouloient transporter de semblables masses, ils y attachoient des cordes, & une foule d'hommes se mettoit à tirer, à pousser, à rouler le fardeau. En vérité, si l'on admire une telle manœuvre, je ne sais ce qu'il y a d'admira-

ble : l'industrie consiste à faire avec peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire sans l'industrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt mille Péruviens, qui eurent si peu d'esprit & encore si peu d'adresse, qu'ils firent pencher cette masse sur le côté ; dès qu'elle eût penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans son équilibre ; au point qu'ils la laissèrent rouler dans une vallée, où elle écrasa, dit-on, trois mille hommes ; & on ne put jamais depuis la conduire à sa destination.

On conçoit qu'il y a encore, dans ce recit, une exagération puérile ; car enfin trois mille hommes écrasés sous une pierre, & vingt mille hommes attachés à cette pierre, ne me paroissent pas des choses bien communes : hormis qu'on ne suppose que les Péruviens s'étoufferent à force de s'embarrasser les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au transport d'un gros caillou, que quelques Européans auroient charié sur des rouleaux avec des cabestans. Ainsi la stupidité de ces Indiens est bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient absolument inventé aucune machine pour faciliter le transport des pierres : tandis que, dans notre continent, on faisoit voguer sur la Méditerranée le plus grand des obélisques qu'il y eût en Egypte (*), & qui pesoit, à ce que dit Kirker, un million, trois cents dix mille quatre-vingt quatorze livres. On assure qu'on va transporter à Petersbourg, pour le piédestal de la statue de Pierre I, une pierre qui pese deux millions trois cents mille livres : si cela

(*) C'est celui de St. Jean de Latran : l'Empereur Constance l'avoit fait venir à Rome, comme on le sait, par Marcellin, & par l'inscription trouvée sur cet Obélisque.

At Dominus Mundi Constantius, omnia fretus
Cedere virtuti, terris incedere jussit
Haud partem exiguam montis, Pontoque tumenti.

est vrai, je crois que c'est la plus grosse qu'on ait employée en Europe : car Perrault dit qu'une des plus grosses qu'il ait fait élever, est celle de la façade du Louvre, & qui ne pese pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des mécaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garcilasso en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de se servir de gros cailloux que leur poids serroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas leurs bâtiments fort haut, & c'est parce qu'ils ne les élevoient pas fort haut, qu'ils ont résisté aux tremblements de terre qui ont renversé les maisons des Espagnols : la terre y est dans une agitation presque continuelle, & les moindres secousses suffisent pour briser les vitres, ce qui a fait grand tort aux verreries de Venise d'où les Espagnols tiroient leur verre soufflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages. La belle Architecture est dans ce pays-là impossible ; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

CHAPITRE XXX.

Des ponts de corde qu'on voit dans le Pérou.

JE n'avois pas prévu, que, pour prouver l'industrie & l'esprit inventif des Péruviens, on eût cité pour exemple, le pont de cordes, ou de lianes, qui fut fait sur la riviere d'Apurimac, sous le regne de Mayta-Capac, quatriéme des Incas.

Avouez, dit gravement Dom Pernety, que ce peuple a eu beaucoup d'industrie, & *qu'il pourroit même nous disputer l'avantage sur bien des choses*, (*) *puisqu'il a fait un pont de cordes sur une riviere.* Quand on passe sur ce pont, on manque à chaque pas d'être englouti, & l'homme le plus intrépide y tremble : donc un pont de cordes est un ouvrage d'architecture bien superieur à un pont de pierres : donc les Péruviens ont eu de l'industrie. Il n'y avoit pas un seul pont de pierres dans toute l'Amérique au temps de la découverte : donc les Américains étoient de grands Architectes, comparables au Bramante, à Michel Ange, à Bernin & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de ponts de cordes ; mais c'est qu'ils manquoient de cet esprit d'invention qui caractérise les Sauvages du nouveau Monde, dont les cabanes sont de véritables chef-d'œuvres : on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en se couchant sur le ventre, & en marchant à quatre pattes : il est vrai que, pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a besoin que de se courber un peu ; car les Caraïbes surpassent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu plus grandes, & cependant

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 93.

ils ne les font pas encore aussi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût passer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut savoir, qu'il leur étoit absolument impossible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voutes; & quand ils auroient connu cet art, le défaut de la chaux le leur eût rendu presqu'impraticable. Cependant, comme leur pays est tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes si tourtueuses, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit passer en ligne droite vingt-une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour passer ces rivieres, qu'on trouvoit à chaque pas devant soi, & qu'il falloit traverser encore, après les avoir traversées déja tant de fois. Or voici par quelle gradation de découvertes, les Péruviens parvinrent enfin à faire une espece de pont de cordes, monument éternel de leur stupidité & de leurs efforts. On commença par passer les rivieres à la nage, & ceux, qui ne savoient pas nager se faisoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roseaux: de ces roseaux, on parvint aux calebass.s évuidées: on en attachoit plusieurs ensemble: celui qui vouloit passer l'eau, devoit s'y asseoir, & un nageur entraînoit la machine: de ces calebasses flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs: des radeaux, on auroit dû naturellement parvenir à la découverte des bateaux ou des canots; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilasso attribue au défaut du bois: des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre une longue corde filée d'écorces d'arbres, ou de ces osiers qu'on nomme des Lianes: à cette corde bien tendue, & bien attachée, on suspendit un grand panier, qu'on faisoit glisser le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux, qui vouloient passer la riviere, se mettoient au nombre

de trois, dans ce panier: les Eſpagnols ſe font encore aujourd'hui ſuſpendre de la ſorte à des cordes, pour traverſer quelques torrents du Pérou, où toute autre nation que les Eſpagnols, feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille gliſſante, eſt d'une ſi grande lenteur, qu'une armée de vingt mille hommes employeroit une année à paſſer une riviere, l'Incas Mayta-Capac conçut l'idée de joindre pluſieurs cordes enſemble; de ſorte qu'en y mettant des claies en traverſe, un homme pourroit y marcher droit. Or c'eſt cette pitoyable machine qu'on voit encore aujourd'hui ſur l'Apurimac: non qu'elle ait ſubſiſté depuis Mayta, juſqu'a nos jours; mais elle ſe trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis, plus de mille fois. Telle eſt la pareſſe des Eſpagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des ſiécles. On comprend que la ſeule peſanteur des cordes, courbées vers le milieu de la riviere, fait reſſembler cette machine beaucoup plus à une balançoire qu'à un pont: on comprend encore que la ſeule peſanteur des cordes les uſe en très-peu de temps, & pour peu qu'une des maîtreſſes cordes ſoit ſur le point de ſe caſſer, il faut demonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui ſont au nombre de cinq, de ſorte que ſi trop de perſonnes vouloient paſſer à la fois, le pont pourroit ſe rompre en cinq endroits; car les claies ne cédent pas; mais bien les attaches: le plus grand danger eſt toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune eſpece de voiture ne peut y paſſer.

Le critique, avant que de donner une deſcription très-ſuperficielle de cette balançoire de l'Apurimac, s'exprime de la ſorte: *je ne ſais en effet ſi nous oſerions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non ſans doute, les Européans n'en-

treprendront pas de faire des ponts de cordes, auſſi long-temps qu'ils ſauront en faire de pierres & de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choſes d'une maniere ſi bizarre, & s'éloigner ſi fort des notions communes.

CHAPITRE XXXI.

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c.

LE critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, assure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une maniere admirable. De tout cela, il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, tout au moins Paul Véronese; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles artistes, & que ces Sauvages du Chili sont comparables à tous nos brodeurs, & sur-tout au célebre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallele avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Histoire générale des Voyages*, où on les trouvera gravés en taille-douce: si l'on veut les voir gravés en bois, il faut consulter la *grande collection de Thevenot, in-folio*, & ne pas disputer sur des choses qu'on peut résoudre par la seule inspection. L'Auteur des *Recherches Philosophiques* l'a dit, & je le répéte: les Mexicains, loin d'avoir jamais su peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments du dessein. Tous les Américains & tous les Créoles ensemble ne sont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un particulier: le nouveau Monde est une terre ingrate pour les beaux arts, & ce n'est certainement pas là qu'il faut chercher des chef-d'œuvres. Cependant je ne nie pas au critique que les Caraïbes ne sachent faire des paniers de jonc, & tirer la pulpe des courges, pour s'en servir

en guise de bouteilles : je ne nie point que des curieux ne puissent avoir, dans leurs cabinets, de petits vases travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achete des Moines de Cusco, qui passent toute leur vie, dit Dom Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des curieux renferment aussi des pierres à peine taillées, qu'on nomme Idoles de la Lapponie : on voit par la relation de M. Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France : les cabinets de quelques curieux renferment aussi des marmousets de terre cuite, faits par les Tunguses, & de petits chaudrons de pierre ollaire faits par les Grœnlandois. Enfin un homme peut rassembler toutes les curiosités qu'il juge à propos, mais il ne s'ensuit point que les Péruviens eussent quelque idée des beaux arts, parce qu'ils se servoient de gobelets à deux anses pour boire la chica (*). On recherche les monuments des peuples grossiers pour les faire contrasser avec les monuments des peuples industrieux, & cet amusement est déja une espece d'étude, d'où il peut résulter quelque utilité.

Le critique assure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique, font de très-bonnes cartes Géographiques & Topographiques ; quoique les longitudes & les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en sont pas moins exactes, ni moins fidéles ; parce que les distances y sont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans la Hontan, sans examiner le moins du monde si un pareil recit mérite que'que croyance. Les Voyageurs, & les Missionnaires qui ont vécu long-temps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclaircissements sur la situation de l'intérieur du pays, que ce qu'ils en disoient de bouche : d'ailleurs ils ne savent point assez

[*] Voyez *la planche XVI du voyage au Pérou de Dom Juan.*

deſſiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur ſavoir en ce genre ſe borne à graver, d'une maniere extrêmement groſſiere, ſur des écorces d'arbres, des eſpeces de figures de Caſtor, de Tortue, de Renard, &c. Ces emblêmes ſervent à diſtinguer les hordes : j'ai vu des perſonnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord euſſent de ces eſpeces d'armoiries ; mais cela n'eſt pas du tout étonnant : car il faut bien que des tribus continuellement en guerre, ſe reconnoiſſent à de certains ſignes, comme en ont auſſi les Amiaks Tartares, & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européannes n'ayent pris leur origine en Allemagne où les mœurs & les uſages avoient tant d'analogie avec ceux des peuples de l'Amérique ſeptentrionale, & de la Scythie : les premiers Francs, qui pénétrerent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des Abeilles ; mais comme ils ne deſſinoient gueres mieux que les Hurons, les Gaulois prirent ces Abeilles mal faites pour des Crapauds ; & pour qu'on ne les prît plus pour des Crapauds, on en fit des fleurs de Lis, ſans cependant beaucoup changer la forme d'Abeilles, qu'on y reconnoît encore bien ſenſiblement. Il étoit naturel que des barbares, qui ſortoient de leurs forêts comme un eſſaim, & qui avoient un Chef ou un Roi, priſſent pour leur emblême des Abeilles : cette alluſion devoit leur tomber dans l'eſprit.

CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

LE critique accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un Empire comparable à ceux d'Atabaliba & de Montezuma. Oui sans doute, l'Auteur l'a ignoré, & tous ceux qui ont lu l'histoire du nouveau Monde, savent que les Péruviens & les Mexicains étoient les deux seuls peuples de l'Amérique, qui fussent policés, en comparaison de cet état de barbarie & d'abrutissement où végétoit le reste des Indiens Occidentaux. C'est un fait si inconteſtable, qu'il n'a jamais souffert & ne souffrira jamais aucune atteinte de la part des écrivains instruits.

Le critique est bien éloigné d'avoir approfondi les choses: il ne cite aucun Auteur, & tandis qu'il pouvoit consulter Linscot, Laët & tant d'autres historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact & le moins estimé de tous les Voyageurs qui ayent écrit au siecle passé. (*)

Ce César Rochefort avoit, de son côté, compilé une relation attribuée à un certain Bristock, homme obscur, homme absolument inconnu dans la République des lettres. On a inséré dans

---

[*] Son *Histoire Naturelle & Morale des Antilles* de l'édition de Paris 1660, est remplie d'exagérations & de recits romanesques; ce qui n'est pas étonnant quand on sait que Rochefort n'avoit jamais étudié: il ne savoit ni latin, ni grec, & en parlant de l'Histoire Naturelle, il démontre qu'il ne connoissoit ni les plantes ni les animaux.

les premieres éditions du Moréri, un extrait de Rochefort; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le critique, qui en remplit plusieurs pages de sa dissertation : cependant il ne sait point si cette prétendue Monarchie des Apalachites subsiste encore, ou si elle a été détruite ; ce qui n'est pas surprenant : car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien savoir du tout. La vérité est, que cette prétendue Monarchie n'a jamais existé : j'en appelle ici au témoignage de tous les savants, j'en appelle ici au témoignage des Anglois, qui connoissent aujourd'hui les deux Florides, dont ils ont publié des relations en 1766 (*) : ils connoissent encore depuis très-long-temps la Géorgie & la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette colonie si célebre par les loix qu'a daigné lui dicter le Philosophe Locke. Or les Anglois de cet établissement commercent avec les Apalachites, qui sont & qui ont toujours été de vrais Sauvages : aussi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries & de la résine de *Labiza*, peu connue en Europe, & qui découle par incision d'un arbre résino-gommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglois, aucune idée des poids, ni des mesures, non plus que les Cherakis & les Creeks auxquels ils ressemblent parfaitement : ils portent comme eux des *Wampons*, ou des brasselets de coquilles, ils sont comme eux distribués en petites hordes, soumises à un Chef, que les anciennes relations nomment *Paraoufris* ; mais il y a bien de l'apparence que ce mot est aussi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux Capitaines des Sauvages du Nord, qui se nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

(*) Voyez *A Concise account of North America. By Major Robert Rogers.* Il vient de paroître une traduction françoise de cet ouvrage en Hollande.

Quoique les Apalachites ayent entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préferent tellement la chasse à l'agriculture, qu'on est obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline : on leur porte aussi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes, & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces peuples se servent, dans leurs maladies, de l'infusion des feuilles de la Cassine, ou *Cacina Floridianorum* des Botanistes, & qui paroît être une espece de sureau ; au point que je doute que ce soit réellement un meilleur sudorifique que notre sureau commun. (*)

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours : ils environnent quelquefois ces cabanes d'une palissade, & cela s'appelle un village ; car il n'y a jamais eu de ville dans toute cette partie de l'Amérique, avant la fondation de Charlestown, comme on peut aisément s'en convaincre en consultant les plus anciennes cartes : car les différents établissements, que les Espagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuse expédition de Sotta, n'ont été dans leur origine que des hameaux. Celui de S. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglois de la Caroline, qui accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent bat-

---

[*] M. Ludvvich, dans ses *Definitiones generum Plantarum*, N°. 160, range la Cassine, qu'on appelle aussi Thé des Apalaches, parmi les Monopetales régulieres, & M. Linnæus, dans sa XII. ED. N°. 368, en fait une fleur Pentapétale. Quoiqu'il en soit, c'est une espece de Sureau. On s'en est servi en Europe, mais ses vertus n'ont gueres répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët & Ximenes. Les Anglois de l'Amérique lui préferent le Thé de la Chine : ils ont même tenté de transplanter des Théyers dans leurs colonies ; mais on assure qu'ils n'ont pas pris, & ils sont obligés de faire venir leur Thé de Londres.

tre & défaire les Espagnols & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en procession visiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge, survenu par le débordement du lac Théomi: on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiseaux, comme l'on fait dans l'Eglise de Notre-Dame à Paris, quand les Rois de France y entrent. Mais tout cela paroit être un tissu de fables, auxquelles la relation de ce Bristock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites avoient, ainsi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition sur les anciennes vicissitudes physiques; mais les eaux d'un lac ne peuvent occasionner un déluge assez mémorable, pour qu'on en conservât le souvenir par une Hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'histoire de cette nation: car tout le reste ressemble à ce qu'on a conté du Royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'Empire des Sevarambes, & sur-tout de la République des Australiens imaginée par cet ennuyeux romancier, connu sous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Australiens, un temple tout de cristal, & presqu'aussi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites, que Linscot appelle des barbares sans mœurs comme sans religion (*); & qui au lieu de prêtres, avoient des sorciers que les relations nomment indistinctement Juvas, Jouas & Joanas.

J'observerai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer, que la description d'un temple: ce sujet est pour le vulgaire des faiseurs de relations, ce que la description d'une tempête est pour le poë-

[*] *Traduction de Linscot, cap. I, pag. 72.*

tes. Que n'a dit Garcilasso du temple de Cutachiqui dans la Floride ? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page de ce temple de la Louisiane où l'on gardoit le feu sacré? Et cependant on sait à n'en point douter, que tout cela est fabuleux, de l'aveu même de M. du Mont. Ce prétendu temple de la Louisiane, étoit une cabane, & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils y gardoient le feu sacré ; & malheureusement cette mépriſe a été consignée dans un livre que je ne nomme pas par respect.

Si Dom Perneti avoit daigné réfléchir que les Apalachites manquoient d'instruments de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impossible de *creuser dans le roc* (*) un appartement long de deux cents pieds, & large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voute, comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-seulement au-dessus des efforts de ces Sauvages; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connussent le secret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

Il faut observer que toutes les grottes, toutes excavations, qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *Monts bleus*, sont des ouvrages ou des jeux de la Nature, & non des monuments de l'industrie humaine. Mr. Bertrand, en ayant bien considéré la structure, a envoyé à la *Société Royale* de Lon-

---

[*] Ce sont-là les termes du critique à la page 24. Tant il est vrai qu'en compilant des relations suspectes, il faut examiner au moins si ce que ces relations disent est possible ou impossible, vrai ou faux, probable ou non, absurde ou sensé, naturel ou surnaturel. Or, creuser dans le roc sans instruments de fer, cela est surnaturel.

dres un savant Mémoire, dans lequel il explique de la maniere la plus claire, l'origine de ces cavernes qu'on voit dans l'Amérique. Or il est, selon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un Naturaliste tel que Mr. Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un Romancier tel que Briſtock, qui en bâtiſſant ſon temple, n'avoit pas penſé au défaut du fer; mais c'eſt une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le critique a été aſſez peu inſtruit, pour aſſurer que Jean Ribaud, en débarquant ſur les côtes de ce pays qu'on appelloit alors la *Floride ſeptentrionale*, y trouva des Apalachites policés & réunis en une Monarchie. Cette aſſertion renferme deux erreurs palpables.

1. Ribaud & ſes compagnons reſterent ſur les côtes & n'oſerent même s'en éloigner.

2. Ces côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un pays plus ſauvage; au point qu'on ne put y amaſſer aſſez de vivres pour en charger un ſeul navire, qui reporta la colonie Françoiſe, affamée, en Europe.

L'expédition de René la Laudoniere fut auſſi extrêmement malheureuſe: la diſette perſécuta conſtamment les François, errants ſur les côtes depuis la riviere May juſqu'au Port Royal. Ribaud avoit bâti ſon fortin ſur la plage ſeptentrionale: on crut mieux faire que lui, en bâtiſſant dans la partie du Sud; mais tout cela fut inutile: les François, abattus par la famine, ne purent réſiſter à une poignée d'Eſpagnols qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudoniere & de Dominique Gourgues, la France ne voulut abſolument plus entendre parler de ce pays, ni équiper une ſeule barque pour s'en mettre en poſſeſſion; ce qui lui eût été très-facile, vû le peu de forces que l'Eſpagne y entretenoit: d'ailleurs la France ne reconnoiſſoit alors *aucun traité de paix, aucune alliance, aucune amitié, aucune poſſeſſion légitime d'aucune puiſſance*, au-delà du premier Méridien,

Méridien, que les Géographes Espagnols faisoient passer pour la plus Occidentale des Açores, apparemment pour le faire coincider dans la ligne de démarcation d'Alexandre VI. (*)

Quand au milieu du dix-septième siecle, les Anglois survinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue Monarchie, imaginée par Bristook, ou par Rochefort. Ce pays étoit dans le plus grand délabrement: les Espagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laissé à peu près en cet état où l'on a trouvé, après le Traité de Fontainebleau, la Péninsule de la Floride & même la Floride Françoise, où les Anglois n'ont pu compter huit mille habitants; & tout étoit rempli de gibier, comme dans un pays neuf: la quantité des Serpents & des bêtes vinimeuses égaloit celle qu'on voit dans quelques cantons de la Géorgie, où l'on n'a encore pu étendre la culture.

Le critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande Monarchie dans cette région en 1653; puisqu'en 1662, époque de l'arrivée de la colonie Angloise, on n'y vit que quelques Sauvages qui vivoient de la chasse.

Je me suis apperçu que le critique cite, à chaque instant, les *Dissertations* de Gueudeville, ce Moine défroqué, qui compiloit en Hollande, pour

(*) Les Espagnols avoient encore des raisons particulieres pour placer le premier Méridien aux Açores, au lieu de le placer aux Canaries, & ils faisoient accroire que la bousole ne décline pas sous le Méridien des Açores, ce qui est absolument faux: car elle décline par-tout. Au reste, on continua en France à adopter la position du premier Méridien à la mode des Espagnols, jusqu'au régne de Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui fit porter l'Edit, par lequel il est sérieusement défendu à tout Géographe, faiseur de cartes, & graveur, de placer le premier Méridien aux Açores; & il seroit difficile de trouver des Mappemondes Françoises où cela ne soit observé.

gagner sa vie, quelques relations de voyages. On conçoit que, quand on veut connoître l'histoire de l'Amérique, il faut recourir aux Originaux, & non pas citer Gueudeville, dont l'*Atlas historique* ne peut pas même servir aujourd'hui, & sur-tout pour l'Amérique, dont nous avons des cartes bien plus exactes, publiées par MM. de l'Isle, Danville, Green & tant d'autres. Je parlerai encore ailleurs du mauvais choix des Auteurs cités par *Dom Pernety*.

CHAPITRE XXXIII.

Des Patagons.

ON accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait tous ses efforts pour détruire l'existence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je réponds, que, quand on entreprend de détruire une chose, il faut être au moins persuadé, que cette chose existe, & l'Auteur n'a jamais été, & n'est pas encore aujourd'hui persuadé de l'existence des Géants : il a même plus de motifs, qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il est très-libre à un chacun d'en penser ce qu'il veut ; mais ceux qui ont lu l'histoire des *Toupis* de la Grece moderne, des *Brucolaques* & des *Timpanites* de l'isle de Santorino, & sur-tout l'histoire des *Wampires*, sont un peu plus réservés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des personnes respectables par leur caractere, & des milliers de témoins venir à Vienne, *jurer sur leur damnation éternelle*, qu'ils avoient vu des *Wampires*?

Si bientôt on n'amene pas des Géants de la Magellanique en Europe, le peuple même n'y croira plus : *nec pueri credent* ; & au bout de cinq ou six ans, on en parlera aussi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué, allarmé, effrayé une grande partie de l'Europe, & c'étoient des Farfadets, ou tout au plus des Chauve-souris. Aussi les Naturalistes donnent-ils aujourd'hui le nom de Wampire à la Chauve-souris Asiatique.

Le critique qui n'a point vu de ces Géants, n'est pas peu embarrassé, lorsqu'il veut démontrer leur existence par de vains raisonnements. L'embarras

où il s'est trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection suivante.

S'il y avoit une race giganteſque au Sud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivants en Europe.

Le critique ſe fâche contre celui qui a fait l'objection, & contre l'objection même.

On aſſure que le Pere Delrio ſe mit un jour ſi fort en colere contre un homme qui avoit nié l'exiſtance des Démons, qu'on fut obligé de le ſaigner de peur d'accident. Il faut diſcuter ces ſortes de choſes avec modération, & ne pas imiter le Démonographe Delrio.

D'abord le critique rapporte que Mr. Guyot, qui n'étoit ni Anatomiſte, ni Naturaliſte, mais un très-habile Marin, ayant trouvé ſur un rivage de l'Amérique les os d'un *Géant haut au moins de douze à treize pieds*, les mit fort proprement dans une caiſſe (*); mais au lieu de rapporter cette caiſſe en Europe, il la jetta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva : un Evêque Eſpagnol, qui ſe trouvoit préſent, aſſura, qu'on ſavoit par expérience qu'il s'élevoit toujours des tempêtes, quand on mettoit des os de Géant dans une caiſſe, & qu'alors il n'y avoit d'autre remede que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. La-deſſus l'Evêque Eſpagnol mourut, & on le jetta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte ſeroit vrai dans toutes ſes circonſtances, il prouveroit moins que rien : car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupede, à quelque Cheval, ou à quelque Taureau. Le Marin Guyot, n'étant pas anatomiſte, a pu ſans doute ſe tromper ſi groſſiérement; puiſque Turner, qui étoit Chirurgien, ramaſſa, dans le Bréſil, quelques oſſements qu'il prit pour les débris d'un ſquelette humain, giganteſque, mais lorſqu'on les examina bien attentivement en

(*) Diſſertation du critique, pag. 62.

Angleterre, on se convainquit, qu'ils avoient appartenu à un quadrupede.

Je demande après cela à tout homme judicieux si le conte de Mr. Guyot, rapporté par Dom Pernety, prouveroit quelque chose, quand même il ne seroit pas faux dans toutes ses circonstances.

Combien de personnes n'ont pas cru avec Mariani, Valguarnera & Faxelli, qu'il y a eu autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des squelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva, en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long; mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les savants sont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des squelettes humains, sont des restes de grands animaux terrestres ou marins.

Quand on lit l'Histoire, on trouve des traditions sur l'existence d'une prétendue race gigantesque, dans presque tous les pays du Monde, & même, dit Mr. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Thessalie, de l'isle de Crete, & sur-tout de ceux de la Palestine, qui étoient tous sexdigitaires, à ce qu'assure le savant Mr. Huet, qui n'a jamais rêvé!

L'Auteur des *Recherches Philosophiques*, après être entré dans de longues discussions sur les grands os fossiles qu'on rencontre presque par-tout en creusant, auroit pû faire une réflexion qu'il n'a point faite: il ne découvre pas, dit-il, l'origine de cette antique tradition sur l'existence des Géants, si universellement adoptée. Cependant n'est-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os fossiles? qui étoient aussi connus aux anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le Chap. XVIII du 36e. Livre de Pline, où il traite de l'ivoire fossile, & de ce qu'il appelle les pierres offenses, *lapides offei*. Or l'ignorance de l'Anatomie, jointe au penchant pour le

merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcasses des quadrupedes & des cétacées. Il falloit donc nécessairement que cette tradition sur les Géants, se répandit par-tout où on exhumoit par hazard de ces reliques d'animaux, dont notre Globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuseront vraisemblablement jamais, & en effet on ne voit pas qu'ils ayent jamais creusé fort avant, au point qu'on peut assurer qu'il n'y a nulle part au Monde une excavation profonde de 3000 toises, faite de main d'hommes.

CHAPITRE XXXIV.

Des animaux rares amenés, en différents temps, en Europe.

ON a amené en Europe, en différents temps, des Negres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs-Outangs, une femme de la côte de Melinde, des Diables de Tavoyen, ou des Lezards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puisse voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen, dont il parle beaucoup dans ses *Essais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui se disoient être Ambassadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui soient jamais venus de l'Asie en Europe; où on a encore vu un Algonquin, cinq ou six Rhinoceros & plusieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on sait, à la Bastille, & dont quelques autres ont travaillé, à la Bibliotheque du Vatican, à la traduction de certains livres pour les Missions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une Négresse, prétendue hermaphrodite, & plusieurs Eléphants, dont le dernier est mort à la ménagerie de Versailles. On amenoit du temps des Romains, des Hippopotames; mais ils sont devenus si rares sur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a fait voir des Singes-Belzébuts, des Casoars, plusieurs Autruches, un Brésilien infibulé, deux Grœnlandois, qui, à ce que dit Grantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des Crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des Paresseux ou des Aïs, des Opossums, des

Fourmilliers empaillés, une fille Patagone, qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des Anes rayés du Cap, des Caméléons, des Crocodilles, des Serpents à sonnettes, des Serpents épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Monorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amsterdam.

On attend, depuis deux cents cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & personne n'en amene: plus on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De sorte que leur existence, qui étoit douteuse en 1540, étoit encore plus douteuse en 1640, & encore plus douteuse en 1767. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux se détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de singulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du regne végétal & minéral, a été apporté des extrémités de la Terre pour être montré en Europe aux Princes, aux curieux, au public, peut-on concevoir que, s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique, on n'en eût pas conduit quelques-uns dans l'ancien Monde, non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du public, toujours porté à payer, lorsqu'on lui offre des curiosités dignes d'être vues?

Gaianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de long-temps: or l'espece de fortune qu'il fit en se montrant, peut nous donner une idée de l'empressement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique: on peut, dis-je, juger de cet empressement, si l'on se rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate *le Jason*. Le bruit se répandit tout à coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on supposoit revenir des Terres Magellaniques, avoit à son bord un Géant Patagon: aussi-tôt le grand chemin, qui conduit à Plimouth, fut couvert d'une foule de curieux qui, dans leur impatience, prétendoient aller

aller au-devant de ce Monstre du nouveau Monde ; mais, comme les gens sensés s'y étoient attendus, on avoit trompé le public, & les curieux retournerent chez eux, sans rien voir, & furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il est impossible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des spectres & des revenants qui ne se laissent aussi jamais prendre, je répondrois que, suivant Pigafetta, on en enchaîna jusqu'à trois qu'on conduisit à bord du vaisseau la Victoire, où il en mourut deux, & le troisieme s'échappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'existence de ces Géants, admettent aussi qu'on peut en prendre. Il est vrai que le sincere Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer jusqu'à neuf hommes bien forts, & bien déterminés, pour terrasser un seul de ces Patagons : encore brisa-t-il les plus grosses chaînes dont on le garotta ; quand on lit de pareils recits, on croit lire l'histoire de Picrocole, ou de Pantagruel.

En supposant que la difficulté de saisir un prétendu Patagon colossal, fût aussi réelle qu'elle l'est peu, on comprend bien qu'il resteroit la ressource d'apporter leurs squelettes ; mais on a eu soin d'amener aussi peu des individus morts que des individus vivants ; tandis que les Eskimaux du détroit de Davis, furent montrés en Europe, la premiere année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur existence ; parce qu'on ne laissa aucun moyen à personne d'en douter : voilà, dit-on, ces Nains du Septentrion : on peut mesurer, à une ligne près, leur hauteur, & examiner attentivement leur constitution.

La cause qui dégrade la taille ordinaire de l'homme sous le soixante-neuvieme degré de latitude Nord, est une cause sensible & palpable : de sorte que nous connoissons & le phénomene, & ce qui produit le phénomene ; mais il n'en est pas ainsi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique :

ils nous sont absolument inconnus, & la cause de leur existence nous est aussi absolument inconnue. Quel Naturaliste pourroit rendre raison de ce que sous le cinquantieme degré de latitude Nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire, & que sous le cinquantieme degré de latitude Sud on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire & des Géants? comme Dom Pernety & Pigafetta le disent.

Un fait, qu'on pourroit si aisément prouver, s'il étoit vrai, & qu'on a si mal prouvé, sera toujours à mes yeux revêtu des caracteres de la fable, quoiqu'en disent Dom Pernety & Pigafetta.

Si un jour on démontre jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, on avouera au moins que les raisons, qui l'ont induit en erreur, n'étoient pas mauvaises: si au contraire, on ne démontre pas qu'il s'est trompé, alors on avouera encore que les raisons, qui lui ont fait rejetter cette fable, n'étoient pas mauvaises.

Tout ce que le critique a écrit en faveur des Géants de l'Amérique, est absolument inutile: car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur qu'en amenant des Géants même en Europe; mais si deux siécles & demi n'ont pas suffi pour cela, il ne faut plus y penser.

Loin que la Dissertation du critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté jusqu'au dernier doute, si j'en avois eu quelques-uns sur leur existence; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, si j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit, au Sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.

CHAPITRE XXXV.

Observations sur les prétendus Géants de la Magellanique.

I.

QUand Mr. le Président de Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lappons, il les a mesurés. Quand feu Mr. l'Abbé de la Caille a voulu connoître la véritable taille des Hottentots, il les a mesurés. Mais les prétendus Géants de la Magellanique n'ont jamais été mesurés par ces Voyageurs mêmes, qui attestent leur existence. Or j'ose dire que cela est inouï.

Le critique, toujours porté à noircir l'Auteur des *Recherches Philosophiques* par les imputations les plus odieuses, l'accuse d'avoir falsifié la relation de Biron, & d'avoir fait débarquer Biron dans un endroit où il ne débarqua point (*). Mais

(*) L'Auteur des *Recherches Philosophiques*, dit expressément dans une note à la page 306, T. I, qu'il n'a pas connu la latitude de l'endroit où Biron a cru voir des Géants. S'il avoit connu exactement la latitude & la longitude de cet endroit, il l'eût indiqué par le moyen de ses cartes, à une minute près. Or le critique n'indique pas lui-même la position de cet endroit, parce qu'il ne l'a pas sue. On a publié jusqu'à trois relations du voyage de Biron, qui sont toutes été inconnues à Dom Pernety, & parce qu'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falsifiées. Il y a plus de cent & cinquante Auteurs qu'il étoit absolument nécessaire de consulter sur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, & après cela il n'est pas étonnant qu'il ait eu recours à l'Atlas historique du compilateur Gueudeville.

qu'importe-t-il à l'existence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la terre Del Fuego, ou sur le bord septentrional du Détroit? puisque l'Auteur convient, que Biron dit avoir vu des hommes haut de neuf pieds; mais je nie que Biron dise qu'il les a mesurés.

Quand un Géant est trouvé, la chose du monde la plus facile est de le mesurer.

II.

Qui croiroit que les différents Voyageurs, qui parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-vingt-quatre pouces, sur leur taille? Cependant cela est aussi vrai que cela est inouï.

(*) Selon la Giraudais, ils sont hauts d'environ	6 pieds.
Selon Pigafetta,	8
Selon Biron,	9
Selon Aris,	10
Selon Jantzon,	11
(**) Selon Dom Pernety, ils sont au moins hauts de 12 à 13 pieds, ce qui donne pour la hauteur moyenne	12 1-2

(*) *Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baye Bouvant avec trois hommes de son équipage, M. de la Giraudais, vit un grand nombre de Sauvages, il y en avoit 7 à 800, y compris les femmes & les enfants, tous d'une très grande taille, plusieurs d'environ six pieds.* Relation de la Giraudais.

(**) Je fixe ici la hauteur des Géants de Dom Pernety d'après le squelette dont il parle à la page 72 de sa Dissertation. Car s'il s'est imaginé qu'on a réellement trouvé en Amérique un homme mort dont la taille étoit haute au moins de 12 à 13 pieds, il s'est sans doute aussi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci est fort conséquent: là où les corps morts ont la stature gigantesque, il faut bien qu'il y ait des Géants; mais si malheureusement ce squelette avoit appartenu à un Cheval, alors tout ceci ne seroit plus si conséquent.

Selon Argensola, --- --- 13 ---

Il résulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied, ces Voyageurs varient entr'eux de 84 pouces, ce qui fait déja beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces Voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien supposer, que c'est ou la Giraudais, ou Argensola.

III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a su dire s'ils ont de la barbe, ou si à l'instar des autres Américains, il ont le menton naturellement ras. Au reste, je ne suis pas étonné que personne n'ayant pensé à mesurer ces prétendus Monstres, personne n'ait aussi pensé à les observer.

IV.

Parmi les Voyageurs qui ont attesté l'existence de cette espece d'hommes colossale, on ne trouve malheureusement aucun Philosophe, aucun Naturaliste, aucun Médecin. Il s'agit d'un fait d'Histoire Naturelle, & ce fait n'est rapporté que par des Auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette science; car enfin Pigafetta, le commis Aris, le romancier Argensola, ne sont pas des Buffon, des d'Aubenton, des Hans-Sloane. Mr. le Commodore Biron lui-même n'a jamais aspiré à la réputation d'être *Anatomiste*, non plus que Mr. Guyot.

Le Voyageur le plus respectable par son carac-

Je dirai dans la suite, qu'en ne supposant ce squelette que de douze pieds & demi de haut, il se trouveroit qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit plus que *Géant*. Ainsi il y a dans la narration de Dom Pernety un double merveilleux, & il n'a laissé après lui qu'Argensola, comme on le voit par mon calcul.

tere, par son mérite personnel, enfin feu Mr. le Lord Anson n'a pas daigné seulement faire insérer dans la relation écrite par son Chapelain, le moindre mot sur les prétendus Géants.

Quant à Mr. Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire; mais il en a seulement ouï parler, tout comme on en entend parler en Europe.

V.

On ose bien nous dire que, dans de certaines isles, dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des Géants, & le lendemain des hommes de taille ordinaire: comme si l'espece humaine y étoit tour-à-tour enchantée & désenchantée par la voix des Fées ou celle des Magiciens de l'ancienne Chevalerie, qui faisoient paroître & disparoître un Géant, quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer: & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle, de sorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention est fort ingénieuse, pour ne laisser voir ces Géants qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela: car quand quelques jours après, il survient un homme qui a cultivé l'histoire naturelle, & qui a, par conséquent, de bons yeux, on lui dit: vous venez trop tard & fort mal à propos; car les Géants, qui étoient ici hier, sont partis, & personne ne sait où ils sont allés. Si ensuite ce Naturaliste revenoit en Europe faire son rapport, Dom Pernety lui diroit comme il l'a dit à l'auteur *des Recherches Philosophiques: Vous n'êtes pas du tout Logicien; puisque vous vous servez contre l'existence des Géants de preuves négatives: or il est clair comme le jour que tous ceux qui se servent de preuves négatives, ne sont pas Logiciens, &*

qu'un homme, qui assure n'avoir pas vu des Géants & des Démons, est un homme qui raisonne très-mal : car ces Géants ont plusieurs maisons de plaisance dans les sables de la Terre Del Fuego ; quand ils ne sont pas dans une de ces maisons, ils sont sans doute dans une autre, & laissent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.

Que répondroit à cela le Naturaliste ? il hausseroit les épaules, & ne répondroit rien.

J'observe, que cette confusion de deux races d'hommes si différentes, sous le même climat, sur la même terre, est un fait qui, à mon avis, choque les loix de la Nature autant qu'elle nous est connue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Nègres, ni des Nègres parmi les Blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, est cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui attestent l'existence des Géants : ils ont vu, disent-ils, indistinctement, dans les mêmes isles, des Sauvages de cinq pieds, & des Sauvages de douze pieds & demi. Ils ont cru par là diminuer le merveilleux ; mais au contraire ils ont par là rendu ce merveilleux encore plus incroyable : c'est étayer une fable par une autre.

Si l'on disoit que ces Sauvages de stature colossale & de taille commune, ne constituent pas deux races distinctes ; alors j'en conclurois, qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes, comme parmi tous les autres hommes.

VI.

Dom Pernety assure, *que pour détruire les Géants de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter.* (*)

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, p. 45.

Cet admirable raisonnement me fait ressouvenir de celui des Hongrois: lorsque la Cour de Vienne envoya chez eux une commission & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires: *la Cour*, dit-on, *veut inutilement détruire ces Etres. Il n'y a que Dieu seul qui puisse les détruire.*

Il seroit assez difficile, selon moi, de foudroyer des Géants qui n'existent pas, & qui n'ont jamais existé.

Au reste, il est ridicule de parler de Jupiter, lorsqu'il est question des Sauvages de l'Amérique; comme il est impie de parler de Dieu, lorsqu'il est question des Wampires. C'est mêler des choses infiniment respectables, avec des fables infiniment absurdes.

VII.

La grandeur des insectes du nouveau Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monstrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baye Boucaut? ces insectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer sur la côte déserte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Frise ont de rapport avec les chevaux de la Frise, & les vers à soye de la Provence avec les Provençaux.

VIII.

Le critique a si peu été en état de démontrer l'existence des Géants, qu'il s'est lui-même à la fin apperçu de la futilité de ses raisonnements; puisqu'il propose de faire voyager les plus illustres Philosophes de l'Europe aux terres Magellaniques pour y examiner les choses. A cela je réponds, que ces terres Magellaniques sont si horriblement stériles, & habitées par des nations si brutales & si barbares, qu'au lieu d'exposer la vie de quelques Philosophes, de quelques hommes précieux qui ne naissent pas tous les ans, &

pour la conservation desquels nous ne saurions former trop de vœux, il seroit infiniment plus commode, & même plus sensé d'amener des Géants en Europe. Premierement, ils sont sujets nés de l'Espagne par la prise de possession de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui selon Sepulveda, est une espece de droit divin : ainsi on ne feroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques-uns sous le bon plaisir du Roi d'Espagne, qui ne refuseroit pas cette permission, si on lui remontroit que le Roi de Suéde a bien daigné accorder aux Académiciens François la permission d'enlever deux Lappons, un mâle & une femelle. En second lieu, ces Géants feroient une fortune si rapide en Europe, qu'ils ne se repentiroient jamais d'être sortis de leurs déserts. M. Guyot assure qu'ils mangent volontiers des chandelles de suif, & qu'ils boivent volontiers de l'huile : en ce cas leur entretien ne coûteroit pas beaucoup ; mais ce qui me fait le plus de peine, c'est que le même M. Guyot ajoute qu'ils sont fort dévots & fort jaloux : *il y en avoit un entr'eux*, dit-il, *qui marmotoit continuellement ; on en demanda la raison, le Chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel.*

M. de la Giraudais, autre Voyageur aussi exact & aussi éclairé que celui que je viens de citer, dit au contraire, que les Patagons ne sont pas du tout jaloux : *leurs femmes étoient très-blanches, jolies & avoient l'air d'être très-modestes ; quoique leurs maris même engageassent les François à leur faire des caresses.* (*)

Ces Patagons connoissoient bien peu les François, qui se sont fait chasser neuf fois d'Italie, dit M. de Montesquieu, à cause de leur liberté

(*) *Relation de la Giraudais.* On y reconnoît bien le génie d'un Marin, qui faisoit à sa guise des dissertations sur les mœurs des Sauvages.

avec les femmes, & de leur insolence avec les filles. [*]

IX.

Après avoir tant parlé des Géants, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géant*.

On assure qu'un Auteur Allemand a prouvé par des raisons Physiques, qu'il n'y a point de Géants dans l'espece humaine, & que ces hommes, que nous voyons paroître de temps en temps, & dont la taille excéde de beaucoup la stature commune, sont des Monstres. Comme je n'ai pas vu cet ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet Auteur a pu employer des raisons admissibles. D'ailleurs, on connoît aujourd'hui tous les pays habités du Globe, hormis l'intérieur des Terres Australes: on a vu néanmoins sur les côtes de ces Terres, des hommes qu'on suppose ressembler au reste des habitants: Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainsi que Pelsart: ceux qui ont été vus par Pelsart, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de singulier, sinon qu'ils marchoient quelquefois droits & d'autre fois sur leurs mains & sur leurs pieds, comme les Négrillons se traînent dans le sable avant qu'ils sachent se tenir debout. Corneille de Bruïn nous a aussi donné le portrait d'un homme des Terres Australes, qui étoit plutôt petit que grand. Or dans tous les pays connus du Globe on n'a pas trouvé une seule espece d'hommes qui excédât la taille ordinaire; mais on en a trouvé quelques especes au-dessous de la grandeur commune: tels sont les Samoyedes, les Lappons, les Scrélingers du Grœnland, & les Innuits que nous nommons Eskimaux. Ne seroit-il pas bien étonnant après cela, que la Nature si uniforme, si constante, si in-

(*) *Esprit des Loix. Livre X. Chap. XI.*

variable par-tout où le genre-humain est répandu, eût précisément violé cette regle, & rompu ce modèle dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique : & cela non pas à l'égard de tous les habitants, mais seulement à l'égard d'un très-petit nombre ; de sorte qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais seulement quelques familles de Géants?

Dans les especes animales, la Nature n'a pas entiérement observé cette uniformité ; mais elle l'a plus observé qu'on ne pense : car la plus petite espece de Chiens est une race factice & artificielle, que l'homme, qui agrandit ou rapetisse ces animaux à sa volonté, a ainsi réduite : abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit insensiblement la taille du Chien berger, qui est le prototype de tout le genre.

Quant aux autres especes de quadrupedes, on peut assurer qu'il y a parmi elles des variétés : cependant le plus grand Cheval de Hollande, n'est pas un Géant respectivement au plus petit Cheval du Nord, ou de la Chine : non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'est un Géant respectivement à un Lappon ou à un Grœnlandois. M. de Buffon assure qu'un homme de dix pieds seroit un Géant ; par la raison qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire, qu'on suppose être de cinq pieds [*]. Pour étendre cette proposition au point qu'on puisse en faire une regle pour savoir ce que c'est véritablement qu'un *Géant*, il faut établir que la taille ordinaire est

---

[*] Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la mesure la plus modérée ; car en prenant toutes les nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au-delà, & si on alloit jusqu'a 5 pieds 6 pouces, alors la taille gigantesque seroit de 11 pieds : le grand Arabe qui se montra à Rome sous l'Empire de Claude, n'avoit pas cette hauteur-là.

de cinq pieds trois pouces : ainſi un individu de dix pieds & demi, ſeroit un Géant, dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain dont parle Dom Pernety, & dont M. Guyot mit les os dans une caiſſe, avoit, à ce qu'on oſe nous dire, douze à treize pieds de haut : ainſi il ſe trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En ſuppoſant qu'il avoit, comme j'ai dit, 12 pieds & demi, alors il auroit eu depuis les talons juſqu'à la biſurcation du tronc, ſix pieds trois pouces : en ſorte qu'un grand Européan auroit pu paſſer entre ſes jambes debout. C'eſt bien faute de réflexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible coloſſe ſur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup ; mais ſi l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce coloſſe & à ce cheval vingt lieues par jour ſans boire ni manger : ce qui ne ſeroit pas beaucoup pour un de ces Chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le critique, reſtent trois jours & trois nuits ſans prendre aucune nourriture, & ſans s'abreuver ; & cependant, ajoute-t-il, ils ſont bien plus beaux que les Chevaux d'Eſpagne, & font ſoixante lieues d'une ſeule courſe, ſans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux ; mais il exagere en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.

CHAPITRE XXXVI.

Observations sur les Voyageurs.

IL est naturel de faire l'objection suivante.

Ceux qui disent avoir vu des Géants de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir si étrangement. Donc ils n'ont pas menti étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le Diable dans la haute Egypte; ni Tavernier à assurer, que les femmes Turques sont des sorcieres qui savent nouer & dénouer l'aiguillette : cependant ils ont dit cela. Quand une fausseté est découverte, il est assez inutile d'en découvrir les motifs.

Au reste, on peut établir comme une regle générale, que sur 100 Voyageurs, il y en a 60 qui mentent sans intérêt, & comme par imbécilité; 30 qui mentent par intérêt, ou si l'on veut par malice; & enfin 10 qui disent la vérité, & qui sont des hommes : mais malheureusement ce n'est point encore tout de dire la vérité; il faut rapporter des faits intéressants, des observations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en sont pas moins puériles pour n'être pas faux, & qui deviennent insupportables, lorsque l'ennui y est joint.

On s'est plaint depuis long-temps, & on se plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de Voyageurs qui se mêlent décrire, il s'en trouve si peu qui méritent d'être lus; mais cela n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que ce sont ordinairement des Marchands, des Flibustiers, des Armateurs, des Avanturiers, des Mis-

sionnaires, des Religieux qui servent d'aumôniers sur les vaisseaux, des Marins, des Soldats ou des Matelots mêmes: l'Histoire Naturelle, l'Histoire Politique, la Géographie, la Physique, la Botanique, sont pour la plûpart d'entr'eux, comme les Terres Australes dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de Religieux, qui ont décrit leurs longues pérégrinations, il n'y en a que très-peu qui se soient distingués, & pour ainsi dire élevés au-dessus du vulgaire des Auteurs de relations, sur lesquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il semble, quelque supériorité; mais leur jeunesse est entiérement consacrée à la Théologie, la chose du monde la plus inutile pour un voyageur. Il y a dans chaque ordre monastique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette justice aux Jésuites, que leurs Missionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés grossiers; ce qui est vrai par raport aux ordres monastiques, est encore vrai par rapport aux différentes nations: j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a rassemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'itinéraire de Benjamin de Tudele, & je puis assurer n'avoir jamais lû de relations où il y ait plus de fausletés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la superstition & à l'ignorance. Les Espagnols sont aussi dans leurs relations pitoyablement superstitieux, exagérateurs, & ce qui pis est, d'une prolixité assommante: aussi presque tous les voyageurs Espagnols, traduits en François, sont abregés par les traducteurs: M. Eidous, en traduisant Gumilla, l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens sont crédules & minutieux: ces deux défauts se font bien sentir dans Gemelli, qui passe pour un de leurs meilleurs voyageurs dans les pays lointains. Les Anglois ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes; mais généralement parlant leurs voyageurs, si on en excepte Halley, Wood, Shau, Anson, Pocoke,

Dampierre, Adisson, raisonnent plus profondément qu'ils n'observent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques, & on peut compter sur ce qu'ils disent, lorsque leurs voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoissances. Parmi les François, il vient de paroître un voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipsé les plus célebres Auteurs de son pays dans ce genre. Au reste, M. le Poivre a rempli son titre de *Voyageur Philosophe*, & c'est beaucoup. (*)

Les Allemands ont produit des voyageurs très-estimables, tels que Kempfer, qui à un grand sens joignoit une étude profonde de l'Histoire Naturelle, si nécessaire pous écrire un bon voyage, que sans elle il me paroît presqu'impossible de réussir, & c'est une espece de prodige, qu'avec le secours seul d'une grande lecture & de peu de connoissances physiques, M. le Chevalier Chardin ait pu produire un ouvrage tel que celui dont on lui est redevable : il est parmi les Voyageurs modernes ce qu'est Pausanias parmi les anciens, Polype parmi les Historiens, & Strabon parmi les Géographes. Cet homme avoit un esprit si juste, & une pénétration si grande, qu'il devina les principes sur l'influence des climats, que M. de Montesquieu a développés ; ainsi qu'il avoit deviné la véritable origine du Despotisme oriental que Mr. Boulanger a tâché de développer (**). Enfin il

(*) Ce petit ouvrage de M. le Poivre est intitulé : *Voyage d'un Philosophe, ou Observations sur les mœurs & les arts des peuples de l'Afrique & de l'Asie.*

(**) Le premier chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande Edition de Chardin, *in*-4°. se trouve à la page 286 du Tome III, renferme le germe de toutes les idées de feu M. Boulanger sur le Despotisme. M. de Montesquieu paroît plutôt avoir pris dans Chardin que dans la *Sagesse* de Charron, son principe sur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.

étonne autant par la force de son jugement, que le Voyageur Belon nous étonne par ses connoissances en Histoire Naturelle, & cela dans le seizieme siécle, lorsque cette science ranimée par la voix de François I, sortoit d'une nuit profonde.

Il est sans doute bien surprenant, que de la seule Université d'Upsal il soit parti, depuis 1745 jusqu'en 1760, plus de Voyageurs Naturalistes que d'aucun pays de l'Europe: Ternstrœm, Calm, Montin, Hasselquist, Torenius, Osbeck, Lœfling, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alstrœmer & Falk. Tous ces disciples de Mr. Linnæus ont presque parcouru le Globe entier: s'ils avoient aussi bien possédé l'art d'écrire élégamment, que celui d'observer avec justesse, leurs ouvrages seroient bien plus répandus; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eus l'Auteur des Recherches Philosophiques, *pour nier l'existence des prétendus Géants de la Magellanique.*

ON a objecté, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'existence des prétendus Géants: car, dit-on, s'il l'avoit admise, il eût détruit son propre système sur la dégénération de l'espece humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'est pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût bonne, il faudroit que tous les Américains fussent des Géants; mais si ces Américains sont imberbes, si leur corps est entiérement dépilé, s'ils sont presqu'insensibles en amour, si la propagation est très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils se sont laissés subjuger par les moindres petites armées Européannes, s'ils manquent d'esprit & de mémoire, si leur nom seul est une injure pour les Créoles; qu'importe-t-il donc à cette race pusillanime & abatardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrêmité de leur malheureux continent, puisqu'il n'en est pas moins vrai qu'ils sont, quant à eux, une race foible & de taille médiocre?

Les Lappons en sont-ils moins des individus chétifs & dégradés, parce qu'à côté d'eux on ren-

contre des Suédois d'une ſtature impoſante & d'une belle figure ?

Pour que cette objection qu'on a faite, fût bonne, il faudroit dire, que la taille giganteſque eſt la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux, qui ſont de petite taille, ne font qu'une exception à la regle. Or, ce ſeroit dire la choſe la plus abſurde qui pourroit tomber dans l'eſprit d'un homme malade : *velut ægri ſomnia.*

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & ſi outre cela il y a encore au nouveau Monde deux ou trois mille hommes élevés de dix pieds & demi, ce petit nombre de Monſtres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils ſont ? c'eſt-à-dire, des mortels abrutis qui ne peuvent cultiver ni les ſciences, ni les arts; qui ſont, ou dans la miſere de la vie ſauvage, ou dans la miſere de la ſervitude, le rebut de l'eſpece humaine, & le triſte objet d'une ſtérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entiérement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les meſurer; car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'eſt pas la coutume de meſurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, eſt une mauvaiſe maniere de raiſonner. Mais que ſeroit-ce donc ſi on attaquoit des faits très-avérés par des faits abſolument faux ? Alors on feroit comme cet Indien de Calecut, qui prouvoit que notre globe ne tourne pas autour du Soleil : car, diſoit-il, notre Globe, eſt poſé ſur le dos d'une Tortue, & cette Tortue eſt ſoutenue par un Eléphant : je vous laiſſe à juger après tout cela, ajouta-t-il, ſi un Globe poſé ſur le dos d'une Tortue, peut tourner autour du Soleil, comme l'aſſurent ces Franguis qui n'ont pas le ſens commun.

Pour démontrer juſqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a pas été

guidé par les intentions qu'on lui prête, il suffit de placer ici ses propres termes.

» Si la totalité de l'espece humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte » d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse, » au rapport même de ceux qui en attestent la réalité ? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, » que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il » pas mieux de dire que cette petite horde jouit » d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une » terre plus bénigne; qu'elle use d'aliments plus » succulents que les autres races Américaines ? » (*).

On voit par là, que l'Auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'existence des prétendus Géants Patagons, son système sur la dégénération de la totalité des Américains ne pouvoit souffrir aucune atteinte; & cela est si vrai, que chacun est à portée de concevoir que l'affoiblissement dans une espece d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des individus, mais le plus grand nombre : on conçoit encore qu'un individu qui est manifestement vicié dans son organisme, dans ses facultés intellectuelles, n'en est pas moins vicié, parce qu'il y a d'autres individus qui ne le sont pas. Ainsi le critique a eu tort de supposer là un motif auquel l'Auteur n'a pas pensé : car l'Auteur lui seul fait ce qu'il a pensé: & quand on a ses expressions, il ne faut pas chercher ses idées; mais il falloit absolument lui supposer un tel motif, pour se procurer celui de le noircir maladroitement, en l'accusant d'avoir falsifié des relations imprimées, qui sont entre les mains de tout le monde, & qu'il eût été par conséquent très-inutile de vouloir falsifier. D'ailleurs, si les Géants de-

(*) *Recherches Philosophiques*, T. I, pag. 159.

12 à 13 pieds existent, ils existent indépendamment des relations.

Comme la critique est une ostentation de ses forces, il faut nécessairement qu'elle soit soutenue par une supériorité de connoissances, car c'est se vouer à la risée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut savoir que l'historien Laët n'a jamais été en Amérique; & Dom Pernety le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes sauvages enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans son cabinet d'Anvers ou d'Amsterdam. (*)

Je n'ai jamais trouvé dans tous les livres, une bévue plus plaisante: il en résulte, comme on voit, que le critique a cité par vanité des ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris; car il n'y a en cela aucun milieu. Il cite aussi Marcgrave & Pison, d'une maniere qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reste, sans prétendre faire ici des reproches au critique, je ne puis m'empêcher de lui représenter, que les Auteurs dont il s'est servi, sont si surannés par rapport aux pays de notre continent, ou si modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas possible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le Moine Plan Carpin, qui voyageoit en 1246; le Moine Rubrequis, fameux imposteur qui voyageoit en 1253, Buchequius, & les *Dies geniales* du Jurisconsulte Alexandre ab Alexandro, qui n'a jamais été en Tartarie; mais en revanche il a composé deux savans chapitres; l'un pour prouver qu'il y a des spectres, & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des Sirenes, qui

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 66.

se sont souvent montrés, dit-il, aux Philosophes Théodore de Gaza, & Georges de Trapezunte, dont elles étoient amoureuses à la fureur. Est-ce donc bien dans un pareil compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Mantcheoux & Mongols?

Quant aux Auteurs sur l'Amérique, ceux que le critique cite le plus souvent d'après Gueudeville, ce sont le P. Feuillée & Frézier, qui venus près de deux cents ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire sur la situation où elle étoit à la fin du quinziéme siécle, ils n'ont pu rien nous apprendre sur cette époque terrible & mémorable où une moitié du Monde fut subjuguée par l'autre.

Le critique assure qu'*il a lu & relu une quantité de relations de l'Amérique*. Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations? Pourquoi donc recourir à l'Atlas historique de Gueudeville? Ceux qui se connoissent en livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhensible, c'est que le critique ajoute, que les Auteurs qu'il cite sont les mieux instruits & les plus dignes de foi: comme si le Moine Rubrequis & l'Avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi qui n'ai jamais fait des *Dissertations critiques*, il me paroît que je m'y serois pris tout autrement: j'aurois cité les bons, & non les plus mépriſables qu'on connoisse: j'aurois cité les Auteurs contemporains, & non ceux qui sont venus deux siecles après l'époque dont il est question: j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, & non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque Académie, & que j'eusse jugé à propos de lire ma Dissertation devant cette Académie; alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon ouvrage toute la perfection dont la matiere eût été susceptible, pour éviter, autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes confreres, ou ceux du public.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Organisation de la matiere.

JE suis réellement fâché de devoir démontrer, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonstration, je m'en serois volontiers dispensé.

Voici les termes du critique, pag. 58.

» Que Mr. de P. moins timide que Mr. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la matiere ne » s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut » s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on » ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole, » puisque les faits déposent contre lui. Mais qu'il » enchérisse sur Mr. de Buffon, qui ne comprend » dans son hypothese que les plantes & les animaux, » & que Mr. de P. veuille l'étendre sur toutes les » races d'hommes en général Américains, alors on » pourra lui dire ce qu'il dit au Docteur Maty: » vos réflexions ne sont pas heureuses: on pourra » même ajouter: vos arguments sont bien foibles; » & le comble du ridicule est de fermer les yeux à » l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes inconteſtablement faux. »

Il résulte, comme on voit, de cette imputation que Mr. de P. a soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu en Amérique. Mais le lecteur ne sera pas peu surpris d'entendre que Mr. de P. a soutenu précisément le contraire. Voici d'abord comme il s'exprime là-dessus. T. 1. P. 80.

La Nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage ou pour ne le compléter que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des

animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'Univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre hemisphere ? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothèse, & si on admettoit une formation successive d'êtres organisés ; pendant qu'on est convaincu qu'il ne paroît pas même sur la scene du Monde un nouvel insecte. Les germes sont aussi anciens que les especes, & les especes paroissent aussi anciennes que le Globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité ; c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

On voit par ce passage si formel, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a rejetté, comme une absurdité insoutenable, la *formation fortuite & spontanée :* il a ajouté, qu'il ne paroît pas sur la scène de l'Univers un nouvel insecte : il a ajouté encore, que les especes sont aussi anciennes, selon lui, que le Globe qu'elles habitent. Il a donc absolument rejetté, comme une absurdité insoutenable, l'organisation récente de la matiere au nouveau Monde ; car un enfant même conçoit, que celui qui n'admet pas la création spontanée, n'admet pas aussi une organisation récente de la matiere, & sur-tout lorsqu'il assure, que les germes sont aussi anciens que le Globe, ou les especes animales aussi anciennes que le Globe. Ces propositions rentrent l'une dans l'autre : ce qui est contenu dans l'une, est contenu dans toutes les deux. Ce n'est pas ici une chose dont les savants seuls puissent juger : c'est un fait dont tout homme qui sait lire peut juger. Le critique seul en a mal jugé.

Si l'on se rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, dans plus de trente endroits de la destruction des grands quadrupedes en Amérique, des os fossiles, des inondations

& des viciſſitudes phyſiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition ſur un Cataclyſme; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce ſyſtême, même que le critique lui fait un crime de défendre. Lorſqu'il a ſoutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par les déluges & les volcans, il ne prévoyoit ſans doute pas qu'un critique viendroit l'accuſer d'avoir ſoutenu l'organiſation récente; puiſqu'il eſt, dans ſon livre, exactement queſtion du contraire. Il s'agit d'une ancienne deſtruction.

Je démontrerai par un autre paſſage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le ſentiment de Mr. de Buffon, l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, n'a point du tout été d'accord avec cet illuſtre Naturaliſte.

Voici encore une fois ſes termes, T. I. p. 17.

La grande humidité de l'Atmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes, répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites d'une inondation conſidérable qu'on y avoit eſſuyée dans les vallées & les bas fonds, & dont je ne me ſuis pas propoſé de parler ici fort au long: il n'eſt pas improbable d'attribuer à cet événement phyſique, admis comme vrai, la plûpart des cauſes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitans: & il ſemble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficulté que l'hypothèſe de Mr. de Buffon, qui ſuppoſe que la Nature, encore dans l'adoleſcence en Amérique, n'y avoit organiſé & vivifié les Etres que depuis peu. Ce ſentiment entraîne des diſcuſſions métaphyſiques, longues, obſcures, & qui heureuſement pour nous ſont inutiles. D'ailleurs, il n'eſt pas aiſé de concevoir que des Etres quelconques ſeroient au ſortir de leur création dans un état de décrépitude & de caducité: il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas uſées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur eſpece ſeroit plus nouvelle.

On

On voit par là évidemment, que l'Auteur n'a pas adopté du tout le sentiment de M. de Buffon, comme le critique se l'est mis dans l'esprit : il attaque un livre : il a ce livre sous les yeux & il ne voit pas ce qui y est, & y met des absurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni si peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de M. de Buffon, il seroit bien éloigné de s'en repentir ; & s'il n'avoit eu ou cru avoir des raisons très-fortes pour ne point embrasser, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit senti autant de plaisir à le suivre qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety, qui n'a jamais lu les ouvrages de M. de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui seroit fort facile de détruire le système de l'organisation récente ; mais il se trompe, & s'il vouloit jouter en cette matiere contre M. de Buffon, il éprouveroit une résistance où tous ses vains efforts échoueroient. Il se contente de dire, que *les faits déposent contre ;* mais quels sont ces faits ? Voilà ce que j'eusse été charmé de savoir. On ne peut opposer à l'hypothese de l'organisation récente que de très-fortes probabilités, & non des faits ; car, quand la Nature opére, elle opére en silence & pour ainsi dire, sans témoins. Je parle ici dans le système de M. de Buffon.

J'ai prouvé que le critique lui seul a trouvé dans les *Recherches Philosophiques* des choses que personne ne sauroit y trouver : il n'a donc pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me souviens que quelqu'un m'a un jour proposé le problême suivant :

Est-ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par son Critique ?

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter, & qu'un critique éclairé étoit sans comparaison préférable à un autre critique moins éclairé ; parce qu'il vaut

infiniment mieux d'être assailli par cinq ou six objections bien faites, que de se voir accablé par un grand nombre de mauvaises raisons : alors on n'est pas blessé, mais fatigué. Je dis qu'une critique pourroit être si foncièrement mal faite, que je défierois l'écrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci ressemble beaucoup à l'aventure d'un avocat, qui, pour soutenir une cause manifestement mauvaise, avoit rempli son Factum de mille chicanes: là-dessus le défendeur attesta par serment, qu'il aimoit mieux perdre son procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaises raisons; & l'avocat triompha.

CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens peuples de notre Continent.

CEtte maniere de critiquer un livre, est absolument vicieuse, où l'on confond ce que l'Auteur distingue dans son livre.

L'Auteur a distingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les montagnes convexes ou, comme parle M. de Montesquieu, d'avec les *montagnes plates.*

L'Auteur a ensuite dit, que c'est sur les montagnes convexes de notre continent (*) qu'il faut chercher les plus anciens peuples de notre continent; & heureusement pour lui, ce sentiment étoit celui de Platon, ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage très-remarquable de Strabon : ce sentiment est encore celui de tous les Philosophes modernes qui ont fait des recherches sur l'histoire des nations. Or le critique objecte à cela : *mais, selon vous, on devroit trouver les plus anciens peuples en Amérique sur le Chimboraço.*

Voilà précisément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire; car en ce cas, il eût dit trois grandes absurdités.

(*) » Comme c'est sur les plus grandes élévations »convexes de *notre continent*, qu'on doit chercher les »plus anciens peuples, il n'y a pas de doute que les »Tartares ne l'emportent à cet égard sur tous les autres.» *Recherches Philosoph.* Tome II, pag. 287.

Il est clair comme le jour, qu'il est ici question des peuples de notre continent, & non pas des peuples du nouveau continent. Le critique a confondu tout cela, & n'a pas laissé une seule idée sans la bouleverser.

1. L'Auteur a parlé des peuples de notre continent, & Chimboraço n'eſt pas dans notre continent.

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramidales comme le Chimboraço, ou le Pic de Tenerif, ou le Pic-Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimboraço eſt trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes puſſent y vivre avec leurs troupeaux, ou ſans leurs troupeaux.

Ainſi Dom Pernety, pour combattre bien à ſon aiſe l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, commence par lui refuſer le ſens commun, alors il l'accable & prend un ton impoſant; mais il ne faut pas croire que quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne ſe trompe, & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ſes expreſſions, & plus modeſte.

L'Auteur a connu l'élévation du Chimboraço, puiſqu'il l'a indiqué, non pas comme dit le critique d'après M. de la Condamine, mais d'après les obſervations d'Ulloa: il a connu encore la hauteur de cette eſpece de boſſe qui eſt en Tartarie; car outre qu'il en avoit vu la meſure, eſtimée dans le quatriéme volume du P. du Halde (*), il

(*) »Cette région eſt fort élevée & pleine de monta»gnes. Il y en a une entr'autres ſur laquelle nous avons »toujours monté durant cinq ou ſix jours de marche. »L'Empereur ayant voulu ſavoir de combien elle ſur»paſſoit les campagnes de *Peking*, éloignées de là d'en»viron trois cents mille: à notre retour, après avoir »meſuré la hauteur de plus de cent montagnes, qui ſont »ſur la route, nous trouvâmes qu'elle avoit trois mille »pas géométriques d'élévation au deſſus de la mer la »plus proche de *Peking*.

Voyage du Pere Verbieſt dans la Deſcription de la Chine & de la Tartarie, par le P. du Halde, T. IV, pag. 100 & 101. *in*-4°.

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'en pic, puiſque l'Empereur de la Chine y monta avec

a dit que les rivieres & les fleuves, qui en descendent, nous indiquent assez cette hauteur. Or, si après cela il avoit ajouté que les hommes, qui peuvent vivre sur une élévation convexe telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aise sur un rocher tout stérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimboraço, il n'y auroit certainement eu dans tout son discours aucune trace de sens commun, & sa distinction des montagnes en convexes & piramidales eût été tout à fait inutile dans son système. Le critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens peuples de notre continent sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées; parce que ces pointes montagneuses, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient se subsistenter pendant un déluge, & d'ailleurs le froid y est si rigoureux qu'on ne sauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître les troupeaux, qui au défaut du gibier sont absolument nécessaires à l'homme dans les pays froids: les peuples chasseurs du Nord se couvrent des peaux des animaux sauvages: les peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoisés. Il faut donc, dans les pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux, sans quoi l'homme ne sauroit y vivre, quand même il auroit assez de plantes pour n'avoir pas besoin d'être sarcophage; mais dans toutes les contrées septentrionales les hom-

---

toute sa suite, qui consistoit en plus de soixante mille hommes & cent mille chevaux. Il y a telles pointes des alpes ou des Pyrenées, où un Micquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reste, ce n'est pas uniquement de cette montagne de la Tartarie, dont il est question; mais de tout le pays en général.

mes sont ou Sarcophages ou Ichthyophages, & ces derniers se font des vêtements des intestins des poissons & des dépouilles des Phocas. Il n'y a que les nations déjà parvenues à la connoissance de certains arts, qui puissent tirer une partie de leurs habillements du chanvre & du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les peuples du Midi, qui ont le moins besoin de vêtements, ont reçu de la Nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêts que le lin & le chanvre.

Quand il a été question des peuples de l'Amérique, l'Auteur a dit que les premiers d'entr'eux, qui ayent été formés en une espece de société, ont été les Péruviens qui habitent sous un climat fort tempéré, & sur un terrein fort exhaussé.

Il n'a donc pas contredit par rapport aux nations du nouveau continent, les principes qu'il avoit établis par rapport aux nations de l'ancien continent; mais les grands bouleversements que l'Amérique a essuyés par les tremblements de terre, les volcans, les inondations, ne permettent pas qu'on adopte à son égard toutes les maximes & toutes les regles de la critique historique, dont on peut se servir pour éclaircir les antiquités des peuples de notre continent; car les Américains, manquant absolument du secours des lettres, n'avoient ni annales, ni registres, ni mémoires: tout le dépôt de l'histoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables, aussi grossieres que l'esprit de ceux qui les contoient.

Quand l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a assuré, que les Tartares habitants d'une immense élévation convexe devoient être des peuples extrêmement anciens, il n'a pas cru que cela seul suffisoit pour démontrer leur ancienneté; mais il l'a démontrée par le témoignage même de l'histoire écrite, & l'Empire de la Chine, le plus ancien des Empires, formé dans le voisinage de la

Tartarie, est une preuve parlante de ce qu'il a avancé.

Le critique, loin d'entrer dans la moindre discussion historique, loin d'avoir rien approfondi, rien examiné, n'a pas eu des notions claires de toutes ces choses, & il en parle véritablement au hazard, selon sa coutume.

Quand il est question du teint des Negres & des hommes basanés, Dom Pernety, sans avoir fait là-dessus la moindre recherche, dit à l'Auteur: *tout ce que vous avez avancé à cet égard porte à faux.* Et voilà les seul mots qu'on trouve dans toute sa dissertation par rapport à un si important article de la Physiologie. Je prendrai ici la liberté de dire à Dom Pernety que, quand il aura approfondi cette matiere autant que l'a fait l'Auteur à l'article des *Negres blancs*, *des Blafards*, & à celui qui traite *de la couleur des Américains*, alors cet Auteur sera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on jusqu'à présent répondre à un homme qui nie seulement des faits qu'il ne connoit pas, & auxquels il n'en substitue pas d'autres? Quand un Auteur établit une cause, il faut que le critique qui nie l'existence de cette cause, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit; sans quoi il est absurde de vouloir détruire une cause, puisque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejetté les tourbillons de Descartes, on y a d'abord substitué le systême de l'attraction, & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypothese, ou bien en ressusciter une ancienne; car enfin on ne peut pas laisser un instant les effets sans cause. Les critiques, qui démolissent un bâtiment, & qui n'en bâtissent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes; mais je doute que tout le monde soit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques observations pour développer davantage les idées de l'Auteur sur la distinction des montagnes en convexes &

en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en réſulter en un temps de cataclyſme.

Les montagnes qui s'élevent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, ſe terminer en pointes de la figure d'un cône dreſſé ſur ſa baſe, ou d'une pyramide plus ou moins irréguliere: or plus les eaux s'élevent autour de ces montagnes, & moins il reſte d'emplacement à leurs ſommets, où les hommes pourroient ſe réfugier, puiſque la baſe, qui occupe le plus de terrein, eſt la premiere ſubmergée: ces montagnes ainſi poſées dans les eaux, forment des écueils & non des Iſles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on faſſe monter les eaux tout autour de cette élévation juſqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui eſt reſtée à ſec, forme une iſle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver ſur ces dernieres hauteurs ce qu'ils ne ſauroient trouver ſur les autres, puiſqu'il eſt auſſi poſſible de vivre dans une iſle, qu'il eſt impoſſible de ſubſiſter ſur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques; mais les irrégularités du terrein, quand la forme primitive exiſte, ſont des infiniments petits: ainſi quelques rochers dont la Tartarie eſt parſemée, n'empêchent pas que le terrein ne s'y éleve inſenſiblement; & c'eſt cette élévation inſenſible qui fait la convexité, que Mr. de Monteſquieu nomme très-bien une montagne plate, lorſqu'il parle de la Tartarie.

CHAPITRE XL.

De l'augmentation du froid vers le pole antarctique.

JE suis très-persuadé que, si le critique eût lu les *Considérations Géographiques & Physiques* de Mr. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les observations sur le dégré du froid dans les deux continents sous les mêmes latitudes.

Je suis encore très-persuadé que, si le critique eût lu les Collections du Président de Brosse, celle de Barrow traduites par Mr. Targe, celle de feu l'Abbé Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le pole antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, & qu'on s'autorise du rapport vrai ou faux d'un Marin tel que Mr. Guyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être Physicien ou Géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matieres il faut absolument citer des Auteurs connus, & surtout lorsqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon Dom Pernety, *il ne fait pas plus froid en hiver sous le soixantieme degré de latitude méridionale, que sous le quarante-huitieme degré de latitude septentrionale.* C'est une chose, dit-il, qu'il sait, & que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, a ignorées. En cela j'avoue qu'il ne se trompe pas, puisque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait si chaud sous le soixantieme degré latitude Sud, & cela en hiver, pourquoi donc Mr. Halley marque-t-il dans son routier, sous les 52. degrés, une si prodigieuse quantité de glaces,

qu'elle eût suffi pour boucher le canal de la Manche? Cependant il est inoui que le pas de Calais se soit gelé. Or entre Mr. Halley & Mr. Guyot, il n'y a certainement pas a balancer: ils ont couru tous deux les mêmes mers; mais une seule observation de Mr. Halley est plus précieuse pour les vrais savants, que tous les rapports de ce même Marin qui a mis des os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caisse.

Je pourrois ici donner les routiers de plusieurs vaisseaux; mais je me borne à celui de la *Marie* & de *l'Aigle*, qui ont découvert le *cap circoncision*, qui, avec le *port de Drack*, est la Terre la plus Australe que nous connoissions. (*)

Les deux navires, que je viens de nommer, furent, en 1738, envoyés à la découverte des Terres Australes par la *Compagnie Françoise des Indes*: ils trouverent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus: le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puisqu'on étoit dans le mois de Décembre, qui correspond, comme on sait, pour ce climat à notre mois de Juin. Quand ces vaisseaux parvinrent au 48 degré, 50 minutes, ils se trouverent entourés de glaçons hauts de trois-cens pieds, & de trois lieues de tour; au point qu'ils ressembloient à de grands écueils flottants: on manœuvra entre ces glaces en courant au Sud: mais sous le 54me degré la brume devint si épaisse & les glaçons si serrés, que les vaisseaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au delà: malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaisseaux étoient encore à six degrés en déça du point, où Dom Pernety assure

(*) La relation de ces vaisseaux est dans la collection du Président de Brosse, & dans l'*Histoire générale des Voyages*. Tom. XI. Edition de Paris.

qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver austral, que sous le quarante-huitieme degré latitude Nord, où l'on peut naviguer en tout temps, & où l'on ne voit jamais des glaçons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude septentrionale les Vaisseaux sont parvenus jusqu'au quatre-vingt-cinq, & même à ce qu'on prétend au quatre-vingt-huitieme degré : dans la latitude opposée aucun vaisseau n'a certainement dépassé le soixante-troisieme, & on doute même de la bonne foi de quelques Navigateurs qui prétendent y avoir atteint : ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que nous ne connoissons aucune terre au-delà de ce qu'on nomme le *Port de Dracr*. Je supplie le critique de nous expliquer d'une maniere satisfaisante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le pole arctique que vers l'antarctique. Voilà la difficulté ; mais le critique s'est bien gardé de la résoudre ; de sorte que sa maniere de raisonner est sans cesse en défaut : il rejette l'explication d'un phénomene & d'un grand phénomene, & ne donne lui-même aucune explication bonne ou mauvaise. Il faut donc persister à croire, que l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud, est la véritable cause qui a arrêté tous les Navigateurs, comme le savent les Puissances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des Terres australes, & comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en consultant les recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que, si l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obstacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire austral ; mais on peut assurer que jamais aucun homme de notre continent n'y a été : au point qu'on ne sait si à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes ; tout cela est inconnu ; tandis que les mers & les pays, qui gisent sous le cercle polaire

boréal, sont exactement décrits dans les cartes, & parcourus tous les ans par les Marins & les Voyageurs.

Quand le critique parle du froid qu'on ressent aux isles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de grosses pierres. A cela je réponds, que des Physiciens, qui veulent connoître la nature d'un climat, ne se servent pas de grosses pierres, mais de bons thermometres bien sensibles. Ainsi, pour pouvoir parler du climat des isles Malouines, il faudroit avoir des tables d'observations météorologiques; & le critique n'a pas été en état de faire de telles tables, qui sont l'unique chose dont on pourroit s'occuper utilement dans ces isles: au reste, comme le terrein y est assez uni, & qu'il n'y a pas des futayes, cela diminue le degré de froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que quand un critique rejette l'explication d'un phénomene, il doit en donner une autre: cependant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquises par l'expérience & les observations des Physiciens. Non-seulement il nie l'augmentation du froid vers le pole austral; mais il y substitue encore une augmentation de chaleur si grande, qu'elle répond précisément à douze degrés de latitude: car s'il fait aussi chaud en hiver sous le soixantiéme degré de latitude Sud, que sous le 48 degré Nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrés, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établissant un tel paradoxe, le critique devoit nécessairement entrer dans de longues discussions; mais c'est en une seule ligne, en un seul mot, qu'il hasarde une telle proposition, & cela d'une maniere qui prouve qu'il n'a pas connu seulement les premiers éléments de la Géographie.

Rejetter une cauſe ſans en dire la raiſon, & y ſubſtituer une cauſe contraire ſans en dire encore la raiſon, c'eſt une maniere de raiſonner inconnue à tous les Phyſiciens du Monde.

CHAPITRE XLI.

De la supériorité de l'ancien continent sur le nouveau.

Dom Pernety prétend que l'ancien continent n'a absolument aucun avantage sur le nouveau, & il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux (*), lorsqu'il a loué l'Europe & les Européans. Selon le critique qu'on prendroit à ses discours pour un Américain, cette Europe est un malheureux petit pays où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître, & où les hommes n'ont pas plus d'industrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me dispenser de répondre à de telles absurdités : cependant je réponds, que l'Europe est la mere de tous les arts & de toutes les sciences ; que l'Europe est la patrie de tous ces immortels génies, qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits (**). Il faut être un véritable critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne pas le savoir.

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 12, & en général a toutes les pages.

(**) *Quique pii vates, & Phœbo digna loquuti :*
Inventas aut qui vitam excoluere per artes :
Quique sui memores aliis fecere merendo :
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.
Æneï. VI.

Les anciens mettoient dans leur paradis les Philosophes, les Poëtes & les Artistes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes, qui contraste singuliérement avec la bassesse de ces Moines ignorants qui ont damné Descartes, Newton, & presque tous les Poëtes.

Dans toute l'étendue de l'Amérique depuis le cap Hoorn jusqu'à la baye de Hudson, il n'a jamais paru un Philosophe, un Savant, un Artiste, un homme d'esprit, dont le nom ait mérité d'être inséré dans l'histoire des sciences, ou dont les talents ayent servi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui savent lire & écrire, c'est qu'ils sont venus d'Europe : car les Américains naturels ne savent ni lire, ni écrire : c'est un peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune science, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois sont encore aussi sauvages qu'ils l'étoient en 1525; ils logent encore dans de chétives cabanes, comme ils y ont toujours logé : ils n'ont jamais cultivé la terre, & ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, & elle la tient sous son joug avec autant de facilité que l'Empire Romain tenoit la Corse ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européans ont faites en Afrique, en Asie & au centre même de ce formidable Empire du Mogol, alors il faut bien supposer, que ces Européans surpassent autant les autres nations du Monde par leur bravoure qu'ils les surpassent par leurs connoissances dans les arts & dans les sciences. L'Europe est le seul pays de l'Univers où on trouve des Physiciens & des Astronomes : car les Chinois, qui se vantent de tant de choses, n'ont pas un seul Astronome, ni un seul Physicien : ils n'ont ni Sculpteurs, ni Peintres, non plus que les autres peuples de l'Asie (*). Quant à leurs Poëtes, & sur-tout à

---

[*] Je publierai un jour quelques recherches que j'ai faites sur les causes qui ont toujours empêché les Orientaux de réussir dans la peinture, & cela avant l'établissement du Mahométisme, & dans des pays où le Mahométisme n'a jamais été dominant, comme à la Chine & au Japon, où on ne sait pas encore aujourd'hui dessiner correctement.

leurs Poëtes Dramatiques, ce sont des Troubadours, & il y a autant de distance de leur meilleure Tragédie *Tchaochi-cou-Ell* à la Phedre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de distance de l'Alaric de Scudéri ou de la Pucelle de Chapelain à l'Enéide.

Notre ancien continent depuis Cadix jusqu'à Jédo, depuis Goa jusqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de misérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle seule a sans comparaison plus de villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'Empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau Monde n'a d'indigenes d'une extrémité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts si grandes, qu'on peut y voyager par un pays de neuf-cents lieues en ligne droite sans rencontrer une ville: il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la source du Maragnon & le descendre jusqu'au Para.

Je laisse à juger après cela si notre ancien continent n'a aucun avantage sur le nouveau, ainsi que Dom Pernety le soutient dans la Dissertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans sa préface, à l'Académie de Berlin le 7 Septembre 1769 à ce que je suppose, car il n'y a pas une seule date d'année dans son écrit, ni même au titre. Quoiqu'il en soit, j'ose bien lui dire qu'il est le seul homme en Europe, qui ait jamais soutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme assez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre continent il y a des Tartares, qui ne vivent que de chasse. A cela je réponds encore, qu'il est le seul homme qui ait jamais fait des Tartares un peuple chasseur; s'il avoit consulté d'autres Auteurs que le Moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares sont un peuple berger. On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique;

que; mais dans tous les pays connus de notre continent, il seroit difficile de trouver trois peuples véritablement chasseurs : car les Lappons, les Samoyédes, les Tunguses qui ont des Troupeaux de Rhennes apprivoisés, sont déja des peuples pasteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choses & prêter aux nations des mœurs qui ne sont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique : on assure qu'il y a des Antropohages; mais dans tous les pays connus de notre continent, il n'existe plus d'Antropophages : si en Espagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'est certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, & qu'on mena voir, en 1666, le réfectoire des Cordeliers.

Mais, objecte encore le critique, les terres de l'Europe ont besoin d'une culture continuelle, & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'est s'opiniâtrer à confondre les climats, les pays & les contrées de l'Amérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe, ont encore plus besoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que seroit le Canada, l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, si les Anglois n'y travailloient pas la terre, & s'ils ne la travailloient pas sans cesse? Le critique dit avoir été à Monte-Video; cela est possible; mais il ne faut pas juger par Monte-Video des bords du lac Huron, & des rivages du Labrador : c'est comme si l'on jugeoit de la Laponie à la Provence & le Languedoc.

Au reste, c'est un bonheur inestimable pour la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres qu'il faut sans cesse cultiver : cela entretient, pour peu que le Gouvernement ne soit pas excessivement mauvais, l'amour du travail, & non l'amour de l'oisiveté, l'amour de l'ordre, & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur les plus belles provinces de l'Espagne comme la Va-

lence ; l'Estramadoure & sur les meilleures terres du Royaume de Naples telles que celles de l'Apulie, & on y voit une misere que les payfans Anglois n'ont jamais connue, parce qu'on y a perdu l'esprit du travail ; on y compte plus de Moines que de Laboureurs ; preuve évidente qu'on y a perdu l'esprit du travail. Il est plus commode de lire du latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herses & de battre en grange : les Laboureurs mêmes de ce pays-là, sont des fainéants qui se font promener dans leurs champs assis sur un estrapontin de la charrue ; ce qui est la chose du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos pays du Nord où l'on fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le Midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de suite l'Italie, & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Espagne : l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Espagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellents pays du Midi pour être nourris ainsi par les Septentrionaux. Dans les Etats du Pape, où l'on a essuyé tant de disettes, on a aussi vendu tant d'antiques qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit précisément sans police : aussi longtemps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y retombera pas dans la barbarie : mais le dépérissement de l'agriculture sera le pronostic d'un siecle d'ignorance.

Ce n'est pas au reste que je pense avec presque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver, il y a en cela comme en toutes choses un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des anciens *optimè colere damnosum* (*) n'ayant pas été bien

(*) Il semble que les anciens avoient prévu que

pesée, bien dévelopée, que dis-je, pas même bien connue: voici ce qu'il en est arrivé: presque tous les Auteurs agronomes modernes ont écrit sur l'*Agromanie* : tandis que Caton, Varron, Columelle, Pline & Paladius, ont écrit sur l'*Agriculture*, parce que les anciens ont bien cultivé, & que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui est réellement une chose absurde ; aussi aucun peuple de l'Europe n'oseroit-il se vanter d'avoir porté son agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'instruisoient dans des livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui : il y a peut-être actuellement en Europe dix mille personnes, qui ont lu Du-Hamel & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoiqu'il en soit, je répete, que c'est un bonheur pour un pays d'avoir des terres qui sans la culture la plus pénible, ne rendroient absolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent considérable. Le critique a-t-il eu sur tout cela des idées bien claires? J'en doute très-fort.

L'ancien Continent a sur le Nouveau une supériorité si grande, qu'il est impossible d'imaginer une supériorité plus grande d'un pays sur un autre, & c'étoit encore bien pis du temps passé, & avant que l'Amérique eût reçu de notre Monde les Chevaux, les Bœufs, les Anes, les Cochons domestiques, les Chats domestiques qu'on vendoit si cher pendant tout le commencement du seiziéme siécle, qu'un matelot Hol-

---

l'on donneroit un jour dans l'Agromanie ou dans un excès, un raffinement entiérement opposé à l'esprit de l'Agriculture. Quoi de plus sensé que ces paroles de Pline que je ne puis m'abstenir de citer ; *Imò hercule! Jucundissimum rerum omnium utilissimum. Benè colere necessarium est, optimè damnosum.* Je supplie ceux qui écrivent sur l'Agriculture, de peser ces paroles. *Lib. XVIII. C. VI.*

landois fit une fortune singuliere en Amérique en y vendant des Chats : on y a encore été porter des Chevres, des Brebis, plusieurs races de Chiens, des Poules, des Pigeons, du Ris, du Seigle, du Froment, la Vigne cultivée, les Grenadiers, les Cannes à sucre, les Caffiers, les Melons, les Citronniers, les Orangers, les Pommiers, les Poiriers, les Oliviers, les Noyers, les Amandiers, les Pruniers, les Mûriers, les Cerisiers, les Abricotiers, les Pêchers. Enfin ce malheureux pays manquoit de tant de choses, & on y a porté tant de choses qu'on pourroit en faire un catalogue presqu'aussi grand que celui d'un cabinet d'Histoire Naturelle.

Je conviens très-volontiers, qu'on eût pu faire tous ces présents à l'Amérique sans massacrer un seul de ses stupides habitants ; mais les infames excès de quelques voleurs Espagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européans, comme le critique l'a fait ? Doivent-ils sur-tout être imputés aux peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique ? Voilà ce que j'ose bien nier au critique. La plus saine partie de la nation Espagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le livre de Sepulveda, car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce livre avoit révolté les esprits. On trouve fort mauvais, que Charles-Quint ne voulût pas seulement donner audience à Fernand Cortez ; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier que de le bien recevoir. Quant à Vasco Nunnez, qui étoit aussi méchant que Cortez & Pizarre ensemble, il fallut absolument que la Cour d'Espagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre : c'étoit l'unique moyen de faire cesser les déprédations inouies de ce brigand. Il faut convenir encore, que les historiens Espagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus conquérants : on voit que Zarate rapporte avec beaucoup

d'ingénuité la confession publique que fit Pizarre avant que de mourir : *il avoua d'avoir fait très-injustement, & sans aucune raison, étrangler l'Empereur Atabaliba, & d'avoir couché avec la femme de ce prince après sa mort & encore durant sa vie.* Le Moine de la Vallé Viridi lui donna la plus belle absolution qu'on puisse donner à un pénitent.

C'est avec bien du plaisir que je finis ce chapitre, dans lequel il me paroît, que j'ai démontré l'existence du Soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin, qui soutiennent qu'il n'y a pas de Soleil.

CHAPITRE XLII.

Inadvertance du Critique.

IL me paroît, que Dom Pernety eſt tombé dans une eſpece d'inadvertance, lorſqu'il a inſéré dans ſa diſſertation le paſſage ſuivant, qu'il eût pu omettre ſans affoiblir en rien les arguments & les raiſons dont il ſe ſert.

Voici ſes termes, pag. 111.

Lorſque j'entre dans les tabagies Angloiſes, Hollandoiſes, Flamandes, ou dans les Muſicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me ſemble être tranſporté dans un carbet de Caraïbes, ou de Sauvages au Canada.

D'abord il n'eſt pas humainement croyable qu'il ſoit entré dans tous ces endroits dont il parle; & quand il y ſeroit entré mille fois, il ne s'enſuivroit pas, que ſix nations très-reſpectables, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, reſſemblent aux Sauvages du Canada & aux Caraïbes: cette comparaiſon eſt ſi baſſe & ſi outrée, que je ne ſais comment on a pu y penſer: car on ne ſauroit dire, qu'elle eſt adreſſée à la populace; puiſque ceux qui connoiſſent l'Angleterre & la Hollande, ſavent que les premiers ſeigneurs & les négociants les plus diſtingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des carbets de Caraïbes où l'on rôtit des priſonniers, & où dans une joie brutale on mange les membres de ſes ſemblables.

Le critique, en comprenant dans ſon énumération preſque toute l'Europe, a eu grand ſoin de ne pas parler des François, ce qui feroit ſoup-

connoître qu'il est lui-même François : quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il est lui-même Bénédictin. Je ne disconviens pas qu'il ne soit louable d'aimer l'ordre monastique où on est entré pour faire son salut, & d'aimer encore la nation où on est né ; mais il ne faut pas pour cela vouloir insulter les autres nations, parce qu'elles n'ont point chez elles des couvents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il assure, pag. 114, que Comus n'oseroit venir faire des tours de passe-passe *chez les peuples de l'Allemagne savante*, de peur d'être brûlé vif comme sorcier, & il disoit cela en Allemagne. Moi, qui ai vu l'escamoteur Comus & M. le Pelletier son associé, j'ose bien répondre d'eux, ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne savante ; & il ne leur sera fait aucun mal.

Le critique s'étant ressouvenu, qu'il n'avoit pas médit des Suisses, revient sur eux avec l'*aventure des Marionnettes de Brioché*, qui, par parenthese, pourroit bien être un conte inventé à plaisir ; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux sont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les autels de tant de nations ; mais il s'agit d'apprendre au critique ce qu'il n'a pas su, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui allerent porter des livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par arrêt du Parlement, comme sorciers manifestes, & surpris en sortilege ; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, se sauverent si promptement qu'on ne put les attraper : on saisit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été restituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conste par les registres des Parlements de France, que les François ont eux seuls brûlé autant de

ſorciers que tous les peuples de l'Europe enſemble. J'ouvre la premiere Hiſtoire de France, qui me tombe ſous la main, & j'y trouve, qu'en 1572, il y avoit à Paris ſeul, trente mille ſorciers reconnus pour tels, & déférés comme tels à la juſtice par leur chef mis à la torture. Les annales de tous les peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'abſurdités qu'il y en a dans la ſeule *hiſtoire de la poſſeſſion des religieuſes de Loudun*, qui ſe termina par l'aſſaſſinat de Grandier. Les Convulſionnaires, les Janſéniſtes, les Moliniſtes, les Fanatiques des Cevenes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reſte, il faut oublier tout cela; les François & les autres peuples de l'Europe n'en ſont pas moins reſpectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a eu la fievre chaude ou le mal caduc: on ne doit pas reprocher à une nation policée la barbarie de ſes ancêtres.

Ainſi tous les contes au ſujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherche Philoſophiques*, ni contre ſon livre. Dom Pernety, dis-je, parle dans trois endroits différents de ſa diſſertation, des *tabagies* & des *auberges* de l'Europe (*); & cela pour réfuter un ouvrage écrit ſur l'Hiſtoire Naturelle de l'homme. J'avoue, que cette maniere de critiquer n'eſt pas commune, & que l'Auteur ne s'y étoit aſſurément pas attendu.

Quand on ſe déclare, pour ainſi dire, ennemi d'un livre, & qu'on attaque ce livre depuis la premiere page juſqu'à la derniere, en noirciſſant ſans ceſſe l'Auteur, alors il eſt bien difficile de montrer un bon caractere; mais il faut alors abſolument montrer un bon eſprit, & ne pas tellement compter ſur la malignité des hommes, que

ſous

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, aux pag. 89, 111, 131.

sous prétexte qu'on fait une critique ou une satyre, on se permet de dire des choses triviales, aussi inutiles à ceux qui les lisent qu'à ceux qui ne les lisent point.

Est-il donc bien intéressant de savoir que les pélerins Turcs portent des habits de plusieurs pieces, que les valets Chinois mangent les restes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philistins, que le Gouverneur de Montevideo, avoit fait planter des Orangers dans une prairie, & que c'est *par une fourberie & une hypocrisie véritable que les Dames mettent du rouge* (*)? Il me paroît que le critique sans affoiblir les arguments dont il se sert, auroit pu passer sur de tels détails, qui n'ont absolument aucun rapport avec les matieres contenues dans les *Recherches Philosophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un critique & entre ce que l'Auteur a dit; sans quoi le lecteur ne

(*) Pag. 107. Nous ne sommes plus dans le siecle du prédicateur Menot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, sont un reste de barbarie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penser.

Je ne sai comment Dom Pernety a pu assurer, p. 107. *que les femmes d'Europe réussissent si mal à s'habiller, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.*

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe? Personne n'a jamais pensé à dire de telles choses où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux instruit lorsqu'il assure que les Dames de la premiere distinction ont la mauvaise coutume de voler le dessert? & cependant il dit cela, pag. 91.

Il est pardonnable à un Religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe; mais alors il ne falloit en rien dire, & ne pas lancer contre elles des traits de satyre si peu ingénieux. D'ailleurs une Dissertation sur l'Amérique, n'est pas un ouvrage où l'on doit insérer de tels détails.

conçoit pas même de quoi il eſt queſtion ; on lui parle de choſes ſi différentes, qu'il lui eſt impoſſible de débrouiller un tel cahos.

Je ne dis pas, qu'un critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un inſtant : il lui eſt ſans doute libre de faire des digreſſions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuſes, mais il me ſemble que ces digreſſions mêmes doivent toujours avoir un rapport quelconque ; non pas au ſujet que les critiques traitent, car ils ne traitent aucun ſujet ; mais à celui que l'Auteur a traité.

L'art de la critique ne me paroît guere plus avancé que du temps d'Homere ; c'eſt réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on ſe ſert toujours : cette routine eſt tellement connue qu'on ſait d'avance comment un critique s'y prendra pour décrier tel livre, pour noircir tel Auteur : c'eſt ici l'hiſtoire du hériſſon, qui n'a qu'une ruſe, mais elle eſt bonne, puiſqu'elle conſiſte à piquer. Il eſt bien triſte pour les lettres qu'un art, qu'on pourroit réduire en regles, ne ſoit juſqu'à préſent qu'une calomnie miſe en ſyſtême. On s'étonne de ce que l'on oublie ſitôt tant de critiques faites contre tant de livres : j'en ſais bien la raiſon, c'eſt qu'elles ne ſont pas inſtructives ; car ſi elles étoient inſtructives on s'en ſouviendroit long temps. Mais, malgré tout cela, les critiques écriront toujours, & on leur répondra toujours, car on ne fait pas des critiques contre des Auteurs qui ne ſont pas en état de répondre ; on les laiſſe, pour ainſi dire enſévelis ſous leurs propres abſurdités. Et cet Auteur, qui alla à la Sorbonne ſolliciter une condamnation contre ſon propre ouvrage, n'étoit pas abſolument fou.

CHAPITRE XLIII.

Observation sur quelques usages des peuples policés, & des peuples sauvages.

J'Ai dit que le critique auroit pu s'abstenir d'entrer dans des détails si peu intéressants sur quelques usages des nations de notre continent: il auroit sans doute pu s'abstenir de parler des *fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux* [*]; mais ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est qu'il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître, & qui se mocquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le critique devoit indiquer dans quel endroit de son livre, l'Auteur s'est mocqué de ceux qui ne sont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui sont naturellement contrefaits, il seroit fort embarrassé; car il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aisé de disserter longtems sur les modes & les usages; mais il s'est trompé: cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches il est encore difficile de traiter ces matieres avec précision; hormis qu'on ne se permette d'écrire des choses triviales que les enfants n'ignorent pas.

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 103.

Le critique assure que les Dames en Europe *portent aux oreilles des pandeloques qui leur descendent jusqu'au bas de la machoire*, pag. 105.

Ce mot de *machoire* est bien dur, & la politesse veut qu'en parlant des femmes, on dise *jusqu'au bas des joues*.

D'abord il faut bien distinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements : les premieres choquent la raison & le bon sens: toutes les autres sont très-indifférentes, puisqu'on peut les quitter en un instant, & dès qu'on s'en trouve mal; mais quand on a une fois la tête applatie comme les Américains, on ne sauroit plus se la faire arrondir: on est contrefait & on reste contrefait, au point de n'oser se montrer dans un autre pays que dans le sien.

Les Européans n'ont jamais adopté beaucoup d'usages qui affectent le corps, & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'europe, que la mode de percer les oreilles aux filles, qui soit une violence faite à la Nature: car les corps de jupe font partie de l'habillement: on peut y renoncer, & on n'en est point estropié.

La pratique de se faire la barbe, ou de la laisser croître, est encore très-indifférente; quoique, dans l'onziéme siecle, il en résulte une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Mais ce furent l'amour, la religion & l'intérêt, qui se servirent de ce prétexte; s'il leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre; & ce siecle étoit si barbare qu'on s'y entretuisoit souvent sans prétexte.

Il est encore indifférent de se teindre les cheveux, ou de les poudrer, pourvu qu'on n'y employe point de farine. On assure que les Polonois, pour cacher la *plica* à laquelle ils sont sujets, ont les premiers imaginé de saupoudrer leur tête de froment moulu: mais comme les navigateurs ont aussi rencontré aux Terres australes des Papous qui se blanchissent les cheveux avec de la craye broyée; il faut bien supposer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica*; cependant il n'y a pas de doute que cette idée n'ait été suggérée par un besoin.

Il n'en est pas ainsi des Sauvages de l'Amé-

rique : presque toutes leurs modes sont des cruautés attroces, qui ne tendent qu'à rendre l'espece humaine difforme & monstrueuse. Se percer le cartillage du nez, se faire des ouvertures dans les levres, se faire de profondes incisions dans les joues; s'allonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut passer deux doigts par le trou, se racourcir le cou, se comprimer la tête au point de la rendre plate ou conique, ou sphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélasines, se faire enfler les jambes par des ligatures, se découper toute la peau du corps, s'écraser le nez, se retrancher quelques articles des doigts: tout cela est bien autrement déraisonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, & demain de grands, ou même que d'avoir de gros ventres postiches, & de gros culs postiches, comme les hommes & les femmes en avoient en France sous le régne de François II. (*) Ce n'étoit encore là qu'un vain accessoire surajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas sur la constitution : c'étoit un vain accessoire dont on pouvoit se dépouiller avec plus de facilité qu'on ne se l'ajustoit.

Il est singulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obscures forêts où ils se bâtissent à peine des cabanes, soient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bien faits, ils s'estropient, & font essuyer à leur enfants des supplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels; & tout cela afin que ces enfants ayent la tête plate, & afin que cette tête plate ressemble à la pleine lune qui est ronde. Ces idées sont celles de tous les Sauvages du Monde; il seroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la Nature l'a formé; ou il lui manquera un testicule, ou un doigt, ou quelques

(*) Voyez les *Essais historiques sur Paris, part.* 4, *p.* 220.

dents, ou il sera cicatrisé, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raison de ceci est, que presque tous ces Sauvages vont nuds : ainsi leurs modes, qui ne sauroient affecter les vêtements, affectent le corps même; aussi est-ce chez les peuples nuds que les modes sont les plus barbares.

Il subsiste sans doute en Asie & en Afrique quelques usages aussi révoltants que le sont ceux des Américains; mais il seroit difficile de trouver en Asie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plûpart ne renferment aucun avantage sensible, ce sont des absurdités sans effet, & dont la cause est dans un renversement complet des notions communes; car il est contre les notions communes de se faire racourcir le cou, puisqu'il est impossible qu'il en résulte quelqu'utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuse, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en est pas ainsi à la Chine où l'on écrase les pieds aux filles de distinction : les Chinois ont en cela des raisons qui sont très-mauvaises pour nous ; mais qui malheureusement ne sont pas mauvaises pour eux. Ce peuple a adopté un usage cruel, parce qu'il lui manque une loi injuste : si ses législateurs avoient, par une sanction expresse, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais pensé à écraser les pieds aux filles; de sorte qu'il eût été expédient pour ce peuple-là d'avoir une loi injuste.

On trouve aussi à la Chine beaucoup d'hommes conocephales, sans qu'on sache jusqu'à présent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la nature; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européans ont surpassé le peuple le plus sage de l'Asie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'est pas même de notre invention : elle nous vient des Romains (*), qui l'a-

(*) On peut voir là-dessus les médailles des Impératrices Romaines du bas Empire, en commençant par celles de Flavie Helene.

voient prise des Africains & des Maures chez qui on la pratiquoit pour des raisons de santé. Il n'y a aucun sens à dire, comme le critique le dit, que la perforation des oreilles se fait dans l'idée de les agrandir en y suspendant des bijoux : c'est pour y suspendre des bijoux qu'on les perce, & c'est pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y suspend. Au reste, il paroit qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il seroit aisé de porter des oreillettes, sans se faire une ouverture dans l'extrémité du lobe, ce qui ne laisse pas que d'entraîner quelquefois des accidents.

Rien n'est plus commun que de voir les Historiens se tromper, lorsqu'ils veulent découvrir l'origine des usages qu'ils décrivent, & pour convaincre le critique, qu'il est bien plus difficile qu'il ne se l'est imaginé, de traiter ces matieres avec précision, je ne citerai que l'exemple de Mr. le Beau, qui, en parlant des Huns, dans son *Histoire du bas Empire* (*), assure qu'ils écrasoient le nez à leurs enfants, *afin que le casque pût s'appliquer plus juste à leur visage* : je ne disconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal instruits des mœurs & de la constitution des Tartares, qui sont tous naturellement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoisse la figure de leurs casques, fait d'une petite calotte avec un ourlet (**), on conçoit qu'il eût été inutile d'écraser le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte sur le sommet de la tête : il eût été plus inutile encore d'écraser le nez aux femmes qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne sont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes; parce qu'elles le tiennent de la nature & non de l'art.

(*) T. IV. L. 19. P. 378.

(**) Voyez la description des casques Tartares, dans le voyage du P. Gerbillon, pag. 327.

Mr. le Beau se trompe encore, lorsqu'il ajoute que les Huns se faisoient des taillades dans le visage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton, n'étoient ni des scarifications, ni des balafres : mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides : ils ne se brûloient pas seulement de la sorte au visage ; mais dans différents endroits du corps : aussi seroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne se fût appliqué le feu aux bras, aux articles des doigts, aux épaules, à la poitrine, aux reins, aux hanches (*). Ce peuple-là ne connoissoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ses maux d'autre remede que l'application du feu, qui est un grand remede chez les Asiatiques; ils ont des coliques & des dyssenteries qu'on ne sauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des pays où on écrase le nez aux enfants ; mais on ne peut en alléguer d'autre raison que le caprice & les fausses idées qu'on s'y est formées de la beauté corporelle. C'est une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un voyageur, qui soutient que les Négressimes contractent cette difformité en tettant leurs meres, dont le sein est si dur, dit-il, que les enfants en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne seroit pas possible d'imaginer une absurdité comparable à celle-là.

Le critique se trompe à-peu-près dans le même sens, lorsqu'il assure qu'il y a des peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique on se laisse croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on est beau, mais pour prouver qu'on est noble ou lettré ; puisqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun art mecanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui est une preuve de noblesse avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

(*) *De aëre, aquis, locis.*

Ce n'est pas mon idée d'entrer ici dans une discussion suivie de tant de coûtumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cause : je me contenterai de faire encore observer qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le critique n'a pas même distingué un défaut naturel, tel que le goître des Tirolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfants Américains. C'est une pure imagination de sa part de croire que les goîtreux se mocquent de ceux qui ne le sont point : ils connoissent trop bien pour cela la source de leur mal, dont ils savent se consoler en usant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal est parvenu à son comble, & c'est le bon naturel qui leur inspire ce sentiment de commisération envers des malades incurables. Je sai bien que Belon & quelques autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il seroit possible, sinon de guérir le goître au moins de le prévenir dans les enfants; mais cela n'est pas même vraisemblable, & un peuple qui est une fois sujet à cette extumescence, ne peut s'en défaire qu'en quittant sa patrie. Les seize mille Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnerent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Prusse, étoient la plûpart goîtreux, & je doute que leurs descendants le soient encore aujoud'hui. Dès la premiere année, quatre mille d'entr'eux moururent [*], comme cela arrive aux montagnards qui s'établissent subitement dans les plaines: d'ailleurs un peuple qui émigre, ne sauroit éviter les maux attachés aux émigrations, aux regrets d'avoir quitté sa terre natale, & aux soucis enfin qu'il retrouve dans une terre étrangere.

Le critique, après avoir differté si superficiellement sur les usages nationaux, parle aussi des gouts nationaux, & il assure entr'autres choses

[*] Voyez l'article de la Prusse dans la Géographie de Hubner.

qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retroussé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin (*). Il a pris cela dans les Contes de Marmontel, ou dans quelqu'ancien Traité de Physiognomonie, de la force de celui de Jean-Baptiste Porta, qui étoit assez peu Philosophe pour s'appliquer à la prétendue science des Phisionomistes, qui est la sœur de l'Astronomie Judiciaire. Quoiqu'il en soit, ce n'est ni dans des contes ni dans des Traités de Jean-Baptiste Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des peuples de l'Europe : il ne faut pas tirer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les regles de la chose du monde la plus variable. Les hommes qui ont le nez aquilin, & les femmes, qui l'ont retroussé, sont comme tous les autres individus de leur espece, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, suivant les circonstances, qui ne dépendent assurément pas de la forme de leur nez, quoiqu'en dise le critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches Philosophiques* d'une maniere plus instructive, sans s'appesantir à chaque instant sur des détails minutieux que personne n'iroit chercher, & que personne ne soupçonneroit même dans une Dissertation sur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant & tant de choses sans parler des nez aquilins.

CHAPITRE XLIV.

Conclusion.

SI le critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques*, eût été plus au fait des matieres qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les choses, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 106.

chapitres ; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver, qu'il n'a pas compris l'Auteur, tantôt pour démontrer, qu'il a changé l'état de la question en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux cents cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de rester dans les bornes de la question, & de comprendre l'Auteur qui n'a pas écrit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du critique, qui sont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui soit fondée, & qui ait été faite avec connaissance de cause. Premièrement il accuse l'Auteur d'*avoir décrié tout le nouveau Monde, & de l'avoir décrié sans y avoir voyagé.* C'est comme si on faisoit un crime à M. Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Cannes, ni au souper d'Hannibal. Supposons pour un instant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le critique lui eût dit tout de même : *mais vous ne viviez pas du temps de Christophe Colomb : vous n'étiez pas présent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'isle de S. Domingue, par le Moine Buellio : vous n'avez pas assisté au procès entre Américo ou Albéric Vespuce & Ojeda ; vous n'avez pas connu personnellement le héros Fernand Cortez, ni le généreux Ovando, ni le brave Pizarre, ni le Capitan Vasco Nunnez. Et vous avez parlé de tous ces personnages-là ? En vérité cela est impardonnable.*

Il résulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui vit dans le dix-huitieme siécle, ne vivoit pas dans le quinzieme siecle, ni pas encore dans le seizieme. Ainsi son crime est le même que celui de M. Rollin, qui ne s'est pas trouvé à la bataille de Cannes.

L'Auteur, ayant sans cesse parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety viendroit lui opposer le journal du P. Feuillée ou celui de Frézier

qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuse d'*avoir toujours parlé contre la vérité* ; parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'est comme si on faisoit un grand crime à un historien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas consulté le Dictionnaire de Moreri.

Je crois avoir assez insisté sur les inclinations, les habitudes & les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le lecteur à portée de juger si ces barbares sont des *Philosophes*, comme Dom Pernety le soutient depuis la premiere page de sa Dissertation jusqu'à la derniere.

Quand même il ne seroit pas ici du tout question des Américains en particulier, je dirois toujours, qu'on ne peut assurer, sans choquer les notions communes, que la vie sauvage est préférable à la vie sociale.

La perfectibilité est le plus grand présent que la Nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, & non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie sauvage on ne se sert que de l'instinct animal, qui nous est commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité, qui nous met au-dessus de toutes les bêtes : l'intention de la Nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil ; car si son intention eût été qu'il vécût dans l'état sauvage, elle ne lui auroit donné que le seul instinct animal, qui, en ce cas, eût suffi pour le guider, comme il suffit aux autres animaux. Cet argument me paroît sans replique.

Or, si après cela on veut savoir à quels hommes compete le titre de *Philosophe*, on sent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainsi il est absurde de dire, que des Sauvages, qui n'ont jamais cultivé cette faculté, sont aussi des *Philosophes*. Ce n'est pas seulement abuser des termes ; mais c'est confondre les idées au point que leur confusion n'est plus qu'un délire.

L'instinct animal enseigne au Sauvage à se construire une cabane, à coucher avec sa femel-

le, à élever ses enfants, à parler, à vivre de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, suivant les productions naturelles du pays, à se défendre contre ses ennemis, ou à les attaquer. Or, y a-t-il, dans toutes ces actions, une seule qui distingue réellement ce Sauvage d'avec les bêtes? Elles se bâtissent des nids, s'accouplent, élevent leurs petits, ont leur langage, vivent de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, s'attaquent ou se défendent suivant le besoin. On voit bien, que ce ne sont-là que des opérations de l'instinct, & qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage, & cependant il a reçu cette faculté tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue: on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la Nature, qui ne lui a pas fait en vain un don si précieux.

Mais, dit Dom Pernety, *si nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands stupides de tant admirer le Philosophe Bias* (*). En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penser seulement à dire de telles choses.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit pas servi de sa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les sciences pendant toute sa vie, & avec une opiniâtreté singuliere, nous ne l'admirerions non plus, que nous n'admirons les Iroquois & les Caraïbes. Ainsi les raisons, qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les Philosophes anciens & modernes, sont précisément les raisons qui nous empêchent d'admirer les Iroquois & tous ceux, qui comme eux se guident par l'instinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la seule force ou la seule impulsion de l'instinct; or, qu'on les examine toutes, & on trouvera qu'elles excluent le tra-

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 74.

vail indirect, & ne renferment qu'un travail direct, & qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la construction du nid où on éleve les petits; & cela est si peu un vrai travail, qu'on peut dire, que l'homme sauvage & les bêtes ne travaillent pas: & voilà la preuve évidente, que l'homme sauvage ne pense pas à étendre sa perfectibilité qu'on ne peut absolument étendre que par un travail indirect, c'est-à-dire, par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages sur notre Globe, ce seroit le plus horrible séjour qu'on pourroit imaginer dans l'Univers entier; le travail manquant absolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continuel des fleuves & des rivieres, les lieux élevés se couvriroient de bois, & le gibier prendroit le dessus sur l'espece humaine, comme cela étoit précisément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent Castors sur un seul individu à face d'homme. Sur ce Globe inculte & désolé des barbares ne feroient que s'entredétruire, & leurs guerres augmenteroient à mesure que leur paresse augmenteroit; plus ils seroient paresseux, & moins la terre produiroit, moins la terre produiroit, & plus il se battroient pour se disputer la subsistance toujours nécessaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnassiers prenoient le dessus, si les Serpents prenoient le dessus, alors l'espece humaine périroit totalement, car elle ne seroit jamais en état de reprendre sur les animaux carnassiers & les Serpents, la supériorité qu'elle auroit une fois perdue. La Nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles désastres dont je viens de parler, & qui seroient infaillibles si notre Globe n'étoit habité que par des Sauvages; mais un seul peuple policé peut prévenir tous ces maux; car un peuple policé s'étend, fait des établissements, envoye des colonies, & bâtit des villes: les Sauvages au contraire n'envoyent pas des colonies;

parce qu'ils sont eux-mêmes une espece de colonie errante, qui ne se fixe nulle part, & qui se bat sans cesse contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du nord au temps de la découverte: ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix: il falloit ou fuir, ou mourir, ou vaincre; car il s'agit de la subsistance: il falloit se battre par la même nécessité qu'il falloit manger, & ces barbares ont toujours été si attroces dans leur vengeance, si furieux dans leur colere, qu'ils n'ont jamais scu ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de Mr. Serran-de-la-Tour contre les Anglois, qui, pendant la derniere guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages, qui tenoient le parti de la France: il est surprenant que cet écrivain n'ait pas compris, que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant; car les Quakers de la Pensilvanie, qui ne se sont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promesses, ni par menaces obliger à prendre les armes, ont dû malgré eux mettre à prix la tête des Sauvages. (*) Il est bien certain, que les hommes, qui font la guerre comme ces Sauvages la font, ne peuvent se plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne se présentent jamais en rase campagne pour qu'on leur puisse livrer bataille, & vuider un

[*] Dès le 28 Juin 1755, les Anglois mirent la tête de chaque Sauvage à 200 l. de France: puis à 300 l. outre 350 qu'on payoit à celui qui faisoit sur eux un prisonnier. Ce ne fut qu'en 1757, que les Quakers imiterent cette conduite, & ils commencerent par la tête d'un Sachem Dellavvare. On conçoit que les Sauvages étant en petit nombre, & toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, & s'ils se battoient en rase campagne, on se garderoit bien de mettre leur tête à prix; mais la principale difficulté est de les trouver.

grand démêlé: ils se cachent & se cachent tellement qu'on ne sait pas où ils sont, cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante jusqu'aux plantations & y mettent le feu avec des mêches d'agaric, comme je l'ai dit dans le chapitre où j'ai traité cette matiere plus au long. On conçoit que, quand on a à faire avec des ennemis, qui n'ont pas le courage de se battre, & qui ont néanmoins le secret de commettre de si horribles dégâts, il faut bien changer à leur égard les loix ordinaires de la guerre; & d'ailleurs, quand on est en guerre avec eux, il est indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou sans la mettre à prix; puisqu'on sait bien que de leur côté ils ne font jamais quartier à personne, ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans à la mammelle, ni même aux bêtes; & ils seroient bien fâchés, lorsqu'ils brûlent une habitation, de laisser en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable: aussi les plus grands excès de férocité qu'on puisse lire dans l'histoire d'un peuple barbare, sont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les Quakers de Pensilvanie, qui dirent enfin: nous avons à faire à des loups & à des incendiaires; nos loix nous défendent de nous battre; mais elle nous permettent de tuer des loups & de punir les incendiaires suivant le code civil, & non suivant le code militaire.

Comme j'ai répondu à toutes les objections du critique, & mis tous ses paradoxes dans leur jour, je me crois dispensé de devoir répondre aux injures par lesquelles il termine sa Dissertation, pages 115 & 116. Il en résulte que le critique sait dire des injures, & qu'on sait les lui pardonner.

Je finis ici cet écrit, & suis très-charmé de le finir.

Nec lusisse pudet; sed non incidere ludum.

Ce 26 Mars 1770.

FIN.